
U d'/of OTTAWA
39003001518629

LE CHRISTIANISME

ET

LES TEMPS PRÉSENTS

PROPRIÉTÉ DE

J. DE GIGORD

OEUVRES COMPLÈTES DE MONSEIGNEUR BOUGAUD

Christianisme (Le) et les temps présents. 5 volumes in-18 jésus.

Discours, publiés par son frère et précédés d'une notice historique, par Mgr Lagrange, évêque de Chartres. 2e édition. In-8° avec portrait de Mgr Bougaud.

Histoire de sainte Chantal et des Origines de la Visitation, précédée d'une lettre de Mgr l'évêque d'Orléans sur la manière d'écrire la vie des saints. 16e édition. 2 vol. in-18 jésus avec deux portraits.

Histoire de la bienheureuse Marguerite-Marie et des origines de la dévotion au Cœur de Jésus, pour faire suite à l'*Histoire de sainte Chantal*. In-8°.

Le même ouvrage. 13e édition. In-18 jésus.

Histoire de sainte Monique. 15e édition. In-18 jésus.

Histoire de saint Vincent de Paul, fondateur de la Congrégation des Prêtres de la Mission et des Filles de la Charité. 6e édition revue et augmentée d'un chapitre inédit. 2 vol. in-18 jésus avec 2 portraits.

Jésus-Christ. 8e édition. In-32 encadré.

De la douleur. 13e édition. In-16, format carré.

Ces deux ouvrages sont extraits du *Christianisme et les Temps présents*.



LE

CHRISTIANISME

ET

LES TEMPS PRÉSENTS

PAR Mgr BOUGAUD

ÉVÊQUE DE LAVAL

Promissionem habens vitæ QUÆ NUNC EST... et FUTURÆ !
(*1 Tim.*, IV, 8.)

TOME PREMIER

LA RELIGION ET L'IRRÉLIGION

DOUZIÈME ÉDITION



PARIS
J. DE GIGORD, ÉDITEUR
RUE CASSETTE, 15
1923

Ce livre n'est point un livre de circonstance. Préparé de longue main, sa publication a été retardée par les douloureux événements que nous venons de traverser. J'en avais terminé plusieurs parties lorsque le coup de canon de Reichshoffen, en brisant mon âme, m'arracha la plume des mains. Je ne la repris que plus tard, au milieu des angoisses du siège de Paris et des horreurs de la Commune, soutenu par cette pensée, qu'en travaillant pour Dieu, pour la Religion et pour les âmes, je travaillais pour mon pays. C'est ainsi que ce premier volume fut achevé en pleurant. Je le publie aujourd'hui, après avoir attendu un peu, afin de laisser à nos cruelles épreuves le temps de donner leurs lumières et de porter leurs fruits. O France, tu profiteras de telles leçons! Contiens ta colère, vieux lion blessé, et laisse couler le sang de tes plaies; c'est le sang de l'expiation! Tu peux devenir plus grande que jamais, ô France,

tu as tant souffert! Seulement n'oublie pas ce que les meilleurs citoyens ont entrevu dans l'éclair du péril; et à la base de l'édifice renouvelé de la patrie, pour qu'il ne connaisse plus de pareilles secousses, remets LA RELIGION.

Orléans, 24 mars 1874.

INTRODUCTION

J'entreprends d'écrire une nouvelle exposition du Christianisme, au point de vue des temps présents.

Je dis : une exposition, non une apologie. La meilleure apologie de la Religion, n'est-ce pas de la montrer, telle que Dieu l'a faite, dans sa pure et parfaite beauté, dans son harmonie profonde avec la nature humaine ? C'est d'ailleurs celle dont notre siècle a surtout besoin. Car il ignore la vérité plus qu'il ne l'attaque ; et ceux mêmes qui semblent par moments la combattre aspirent au fond à la trouver.

A mesure que les années qui se précipitent conduisent ce siècle à sa fin, sa physionomie apparaît mieux, et, en la regardant, on ne peut se défendre d'une sorte d'admiration compatissante. Nul âge peut-être n'a reçu de plus grands dons, et nul n'a eu de plus tristes mécomptes ; nul n'a tressailli en présence de découvertes scientifiques à la fois plus inattendues et plus sublimes, et nul n'a vu s'ouvrir sous ses pas

des abîmes plus redoutables; nul n'a été plus tenté de s'enchanter, et, pour ainsi dire, de s'enivrer de sa propre grandeur, et, ce qui sera sa gloire immortelle, même en ces jours plus brillants, nul n'est moins parvenu à se satisfaire. Victoires gigantesques au début; libertés civiles, politiques et sociales, conquises par les armes de l'éloquence, de la justice et de la raison; chemins de fer abrégeant le monde et achevant de le dompter; télégraphes allant aussi vite que la pensée et reliant tous les peuples en un ; les Alpes percées, les Pyrénées aplanies, en attendant que les mers subissent des tunnels ou des ponts; la physique, la chimie, la géologie naissant et révélant des mondes que ne connaissaient pas nos pères; l'histoire, la philologie et la linguistique en retrouvant qui avaient disparu ; l'impossible devenu tout à coup facile; l'extraordinaire n'étonnant plus personne, et dans cet agrandissement où l'on pouvait s'attendre à trouver plus de discordances, des harmonies inattendues qui ravissent : voilà notre siècle.

Que lui a-t-il donc manqué pour en faire le plus heureux des siècles ? Dieu ; et cela a suffi pour tout empoisonner.

Ni génie, ni éloquence, ni gloire, ni science, n'ont pu combler ce vide. Ouvrez les chefs-d'œuvre de la pensée moderne; il y a, dans tous, quelque chose d'incomplet et d'inachevé, et non seulement d'incomplet, mais de triste. Ce siècle a une plaie au cœur. Il souffre. Et comme ce docteur qui, apostrophant autrefois le temple troublé de Jérusalem, lui disait :

« O temple, qu'as-tu donc, et pourquoi t'émeus-tu ? » on serait tenté de lui dire aussi, avec le même accent mélancolique : « O siècle, siècle, qu'est-ce que tu as ? pourquoi te troubles-tu ? Tu ne te reposeras donc jamais ? »

Non pas qu'il n'ait essayé de toute manière d'apaiser l'inquiétude qui le tourmente. Il n'est point de théorie sociale qu'il n'ait imaginée dans ce but, et la plupart de ses agitations viennent de là. Ce bonheur qui lui manque, et qu'on ne trouve qu'en Dieu, cette source perdue de l'âge d'or, de cet Éden que tous les peuples, hélas ! placent toujours derrière eux, il s'est flatté de les retrouver à force de science, en creusant plus profondément la terre. Ce qu'elle ne donnait pas aujourd'hui, il l'a espéré pour demain ; ce qu'elle refusait à l'individu, il l'a attendu pour la race, pour l'humanité ! Vains efforts ! on a eu beau tourner et retourner la terre, on ne lui a pas fait donner ce qu'elle n'a pas. Et la soif de l'homme, cette soif de vérité, de vertu, d'espérance, d'infini, s'est trouvée trop ardente pour qu'on parvînt à l'étancher sans Dieu.

Depuis que le Christianisme a paru sur la terre, les âmes ont pris des proportions qu'elles n'avaient pas dans l'antiquité. Mais on ne l'a bien vu que de nos jours, où, privées de cette présence de Dieu qui les avait tant agrandies, elles se sont trouvées tristes, inquiètes, souffrant de tourments qui n'avaient encore de nom dans aucune langue. Le progrès de la conscience, l'accroissement du cœur, l'étendue de l'ima-

gination, la perspective de joies infinies; et d'autre part la vulgarité de la vie, l'instabilité du présent, les inquiétudes de l'avenir: tout a contribué à jeter les plus belles âmes dans une vie amère et désenchantée. La civilisation et la science, au lieu de remédier à ces tristesses, les ont accrues. Elles élèvent la nature; elles la rendent plus fine, plus délicate. Or toute élévation, tout agrandissement est une capacité de plus de souffrir. Les natures exquises sentent mieux, et par conséquent souffrent davantage. Voilà bien des années que je jette la sonde dans une foule d'âmes distinguées, instruites, mais d'où Dieu est absent. Je les ai toujours trouvées tristes, tourmentées de Dieu, chargées des mystères de leur conscience ou du poids de leur cœur, et aspirant presque toutes, même à leur insu, après une vie plus haute, plus mâle, plus infinie; et cette tristesse, dont quelquefois elles ne se rendaient pas compte, les faisait plus attachantes encore et plus belles.

Qu'il lève donc les yeux vers Dieu, ce siècle si agité, si troublé, mais grand dans son génie, mais noble dans ses espérances, mais généreux dans ses entreprises; qu'il cesse de présenter sa lèvre altérée à tous les vents du ciel et de tout attendre de l'homme. Qu'il oublie la terre, ou plutôt qu'il continue à la cultiver, à l'embellir, à extraire les trésors qu'elle contient et qu'il a devinés à force d'intelligence; mais qu'il ne demande pas à la terre ce qu'elle ne possède pas, la vie divine dont il a besoin ! et que, dans la tombe où il se va coucher, il emporte du moins cette gloire,

qui le marquera d'une beauté mélancolique et touchante, d'avoir beaucoup reçu, beaucoup possédé, de n'avoir été content de rien, n'ayant pu satisfaire la soif qui le tourmentait; et cette autre gloire, plus grande encore, d'avoir reconnu enfin à sa dernière heure et adoré de son dernier souffle le Dieu qu'il a confessé par ses tristesses et qui lui a si cruellement manqué!

Mais ce n'est pas seulement par ce motif, à la fois grand et douloureux, qu'une foule d'esprits éprouvent aujourd'hui le besoin de revenir à la Religion; ils y sont ramenés par une autre voie, plus sévère encore. Notre siècle est une victime: il paye les folies de celui qui l'a précédé. Celui-ci a semé les vents; nous, nous moissonnons les tempêtes. O hommes qui viendrez longtemps après nous, si la fragilité de nos œuvres vous étonne, n'oubliez pas sur quel sol nous avons été obligés de bâtir. Quand le XIXe siècle se levait aux portes de l'horizon, les fondements augustes des choses avaient été ébranlés. Sous prétexte de les refaire, des rêveurs les avaient touchés de leurs mains insensées, avec la légèreté de ces pauvres sauvages qui découvrent le pied des arbres pour savoir comment sont faites les racines, ou qui brisent une montre afin d'en examiner les mouvements. Aujourd'hui toutes les bases sociales vacillent. Rien de ce qu'on pose sur elles ne tient.

Examinez-les tous, et dites quels fondements ne menacent ruine en ce moment.

Fondements politiques. Il n'y a ni royauté absolue,

ni monarchie constitutionnelle, ni empire, ni république, ni assemblée souveraine, ni plébiscite, qui soit à l'abri d'un coup d'État, d'un coup de fusil, d'un coup de poignard, d'un coup de tête. Tout chancelle, s'agite, se renverse, comme sur le pont d'un navire en détresse. Quel est celui d'entre nous qui pourrait prédire par combien de genres de gouvernements il passera encore, dans sa courte et inquiète carrière? C'est à dégoûter de s'attacher à rien en politique. Et cette indifférence, qui gagne en effet les meilleurs citoyens, achève de rendre instable et impossible toute espèce de gouvernement.

Fondements sociaux. Ces bases antiques et vénérées qui sont à l'ordre public ce qu'est le sol de la terre aux édifices qu'elle porte; ces principes du droit et de la morale éternelle que Dieu semblait avoir soustraits à la discussion, en les élevant à la dignité d'axiomes, évidents par eux-mêmes : la propriété, l'hérédité, la famille, l'autorité, sont mis en doute, contestés, audacieusement niés. On les qualifie d'usurpation. Il faut les abolir. Et ce que la législation, la morale, la religion de tous les peuples avaient flétri jusqu'ici et déclaré un crime, on le montre comme un progrès à la multitude émue, souffrante. Étonnez-vous si elle est toujours prête à fouler aux pieds ou à livrer aux flammes une société qu'on lui peint comme une marâtre et un tyran!

Fondements intellectuels et moraux. Si du moins les croyances et les obligations individuelles étaient énergiquement affirmées et maintenues, il y aurait,

au fond des esprits, une ancre contre les agitations du dehors, et dans les cœurs un remède et une force. Mais non ; tout est mis en question, même les principes essentiels de l'esprit humain, même les bases de la philosophie, jusqu'aux axiomes de la logique. Tout est nié par des esprits légers, hardis, aventureux, amoureux de nouveauté. Et l'esprit humain désorienté, ne sachant plus où se prendre, se demande avec anxiété s'il y a quelque chose de certain.

Et pendant que la société, sapée ainsi dans ses bases, n'aurait besoin que d'être abandonnée à elle-même pour s'écrouler, quand ce n'est plus en quelque sorte qu'une affaire de temps, voilà que la logique mystérieuse des choses ou plutôt la logique vengeresse des principes vient d'enfanter un parti sauvage qui a juré d'accélérer sa ruine. La lutte est à peine commencée, et déjà les premiers coups font trembler; car, entre la société et le parti qui l'attaque, les armes ne sont pas égales. L'une a effacé de son drapeau, ou du moins cache, honteuse, dans ses replis, le nom tutélaire de Dieu ; l'autre a inscrit sur le sien : Haine à Dieu ! Celle-ci, irrésolue et défaillante, n'a plus le courage du bien ; celui-là a l'audace du mal. Il est le mal, le mal qui s'avoue hautement, hardiment; et il faudrait, pour le refouler dans l'ombre, que la société se dît hardiment aussi le bien ; mais elle n'en a ni l'intelligence ni la force. Ces affirmations souveraines lui font peur. Elle se berce dans le rêve des « libertés nécessaires », quand il faudrait songer aux vérités nécessaires. Et c'est ce qui rend si

poignante, et d'une issue si redoutable, cette lutte à peine commencée entre une société qui ne sait plus se défendre, et un parti qui ne recule devant rien pour la renverser.

Voilà où nous en sommes. Ce serait à désespérer de l'avenir si la Religion n'était pas là avec ses puissantes affirmations ; si, au-dessous de ces fondements de la société dont on aperçoit avec épouvante la fragilité, on ne voyait, mis à découvert par tant de ruines, ces éternels fondements de la Religion que les efforts de l'homme ou les agitations des sociétés ne sauraient atteindre, ou que même ils enfoncent plus avant dans le sol : comme ces grands chênes qui se balancent au sommet des montagnes, et qui s'y balancent sans peur ; car plus la tempête agite leurs cimes, plus elle enracine leurs pieds.

A mesure, en effet, que le XIXe siècle poursuivait ainsi son cours, essayant de se passer de Dieu ; pendant que la terre se peuplait d'une foule d'âmes riches, tendres, préservées par leur élévation et leur délicatesse du péril de s'enfermer dans la matière, aspirant à Dieu et souffrant de ne pas le trouver ; pendant que la société apprenait, par d'effroyables et périodiques catastrophes, que Dieu est nécessaire à la vie des peuples comme à celle des âmes, la Religion sortait peu à peu de l'ombre où le XVIIIe siècle semblait l'avoir ensevelie. Les nuages qui couvraient son front se retiraient lentement et laissaient apercevoir son immortelle jeunesse. Les préjugés, qui avaient jusque-là caché sa beauté à une foule d'âmes, se dis-

sipaient; et des découvertes de la science moderne, des besoins de l'industrie renouvelée et agrandie, des sourdes et orageuses oscillations de la société montaient dans les esprits des étonnements salutaires. A chaque pas que faisait le siècle, à chaque crise qu'il subissait, la Religion apparaissait plus grande. Pas une des objections du XVIIIe siècle n'a fait une trouée à son symbole, comme pas une des découvertes de la science moderne n'a mis une ombre sur son front. Pour suivre les progrès de cette nouvelle venue, si hardie et si heureuse, la science, il a fallu tout refaire dans la société moderne : l'histoire, l'enseignement, l'administration, l'armée; tout, excepté la Religion. Ses ennemis eux-mêmes n'ont pu s'empêcher de pousser un cri de surprise. « Quelle est donc celle-là, se sont-ils dit, qui traverse de tels événements sans pâlir ? Et comment, et par qui sera-t-elle jamais ébranlée, celle qui, à chaque pas que fait le siècle, apparaît visiblement plus grande. » — « L'Église catholique a vu, dit l'illustre protestant Macaulay, le commencement de tous les gouvernements et de tous les établissements qui existent aujourd'hui, et nous n'oserions pas dire qu'elle n'est pas destinée à en voir la fin. Elle était grande et respectée avant que les Saxons eussent mis le pied sur le sol de la Grande-Bretagne, avant que les Francs eussent passé le Rhin, quand l'éloquence grecque était florissante encore à Antioche, quand les idoles étaient adorées dans le temple de la Mecque. Elle peut donc être grande encore et respectée, alors que quelque voya-

geur de la Nouvelle-Zélande s'arrêtera, au milieu d'une vaste solitude, contre une arche brisée du pont de Londres, pour dessiner les ruines de Saint-Paul. »

Le célèbre publiciste se demande, en effet, comment l'Église catholique pourrait périr. « On répète, dit-il, que le progrès des lumières doit être défavorable au Catholicisme ; nous voudrions pouvoir le croire ; mais nous en doutons beaucoup, lorsque nous voyons que les pas immenses que l'esprit humain a fait faire jusqu'ici aux sciences naturelles, que le perfectionnement où sont parvenus l'art du gouvernement, la politique et la législation ne lui ont pas été contraires. Bien plus, nous pensons que, s'il y a quelque changement, il a été favorable au Catholicisme[1]. »

Un autre écrivain, parti d'un point tout opposé, M. Taine, arrive à la même conclusion, et la colère qu'il en éprouve ajoute à la valeur de son témoignage. « Toujours, dit-il, la difficulté de gouverner des démocraties fournira des partisans au Catholicisme ; toujours la sourde anxiété des cœurs tristes ou tendres lui amènera des recrues ; toujours l'antiquité de la possession lui conservera des fidèles. Ce sont là ses trois racines, et la science expérimentale ne les atteint pas ; car elles sont composées, non de science, mais de sentiments et de besoins. Elles peuvent être plus ou moins ramifiées, plus ou moins profondes ; mais il ne me semble pas que l'esprit moderne ait prise sur elles. Au contraire, en beaucoup d'âmes et

[1] *Revue d'Édimbourg*, ann. 1830.

en certains pays, l'esprit moderne introduit des émotions et des institutions qui par contre-coup les consolideront. Et un jour Macaulay a pu dire, dans un accès d'imagination et d'éloquence, que le Catholicisme subsistera encore, dans l'Amérique du Sud, par exemple, lorsque des touristes partis de l'Australie viendront, sur les ruines de Paris et de Londres, dessiner les arches démantelées du London-Bridge ou les murs écroulés du Panthéon[1]. »

Passons à M. Taine « cet accès d'imagination et d'éloquence », en faveur de cet aveu précieux qu'une foule de causes indestructibles, inhérentes à la nature humaine, et sur lesquelles la science n'a pas plus de prise que l'esprit moderne, fourniront toujours des partisans et des fidèles à la Religion catholique, et qu'ainsi elle demeurera debout au milieu des agitations et des sociétés, semblable à cette flèche de la Sainte-Chapelle de Paris, qui apparaissait, légère, gracieuse, aérienne, immaculée, au milieu des flammes de la grande capitale, incendiée par la Révolution.

Mais ce n'est pas seulement par son indestructibilité que l'Église frappe aujourd'hui les esprits même les moins disposés à comprendre la grandeur de ce spectacle; elle se révèle à tous sous un point de vue plus pratique. A chaque crise, il devient évident qu'elle seule peut sauver la société. Comme on vit, au temps des invasions barbares, l'Église recueillir dans un

[1] *Revue des Deux Mondes*, ann. 1854.

pli de sa robe les lettres, les arts, les sciences, et les cacher sous les arsenaux inviolables de ses monastères, pour les rendre plus tard au monde renaissant; plus on va aujourd'hui, et plus on voit que l'Eglise seule possède les principes conservateurs et sauveurs des sociétés : le respect de l'autorité, le frein de la liberté, le devoir de l'obéissance, les lois éternelles de la famille et de la propriété. Je vous adjure, qui que vous soyez : ces principes sont-ils nécessaires? Peut-on vivre sans eux? Or qui les possède aujourd'hui? qui les enseigne? qui peut les faire respecter? Est-ce la philosophie? Est-ce la police? L'armée y suffit-elle? Croyez-vous qu'il y aura jamais un repos, une paix, une grandeur, une richesse, une stabilité sociale, sans une restauration de ces choses augustes? Et comment imaginez-vous que cette restauration se puisse faire, si vous ne voulez plus de la Religion? Avouez que si l'Église n'eût pas été depuis soixante ans conspuée, gênée, persécutée, privée de ses forces divines, traitée comme une ennemie, ces vérités nécessaires n'auraient pas baissé à ce point dans les âmes, et que d'immenses catastrophes nous auraient été épargnées. Oui, plus on avance, plus les crises sont redoutables, et plus l'Église apparaît comme le seul rempart des sociétés, le seul aliment des âmes, le seul frein des volontés égarées ou perverses, le seul refuge contre l'agitation et l'avilissement du siècle. A l'heure qu'il est, c'est la seule arche où se puisse réfugier l'humanité.

Je me reporte souvent, dans mes heures de tristesse,

à cette scène antique du déluge et de l'arche. En ce temps-là, le ciel était obscur comme aujourd'hui; de grands nuages livides assombrissaient la terre. Et Dieu dit à Noé, le second père du geure humain : « Voici que la terre est toute remplie d'iniquités. Entre dans l'arche et prends avec toi tout ce qui est nécessaire pour conserver et renouveler l'humanité. *Ut salvetur semen super faciem universæ terræ*[1]. » Et à mesure que les vents devenaient plus violents, les flots plus hardis, l'arche montait. Sous l'effort de la tempête, elle s'élevait à des hauteurs sublimes. *Multiplicatæ sunt et elevaverunt arcam in sublime*[2]. Les eaux écumaient sous ses flancs, les vents soufflaient sur ses cimes. Elle montait toujours, calme, sereine, portant l'humanité, les semences de l'avenir. *Et salvetur semen super faciem universæ terræ.* Que de temps il avait fallu pour bâtir cette arche! Quarante ans, dans la foi, au milieu des risées. On y était monté dans la foi, on y vivait dans la foi. De temps en temps, on lâchait une colombe, messager de la paix. Souvent elle revenait, n'ayant pu trouver où reposer ses pieds. On redoublait de foi. Quelquefois elle s'était reposée un instant; elle rapportait un rameau frais. On tressaillait de joie. Dieu n'avait pas été infidèle à ses promesses. Tout n'était pas perdu. La terre refleurirait; on reverrait de beaux arbres, des moissons, on redresserait les autels; et la nouvelle

[1] Genèse, VII, 3.
[2] Ibid., 17.

humanité, rendue meilleure par l'immense cataclysme, retrouverait pour Dieu un cœur plus jeune et plus pur.

Voilà l'image sous laquelle Dieu a fait apparaître sa Religion, son Église vivante, aux yeux étonnés du XIXe siècle. Oh ! que de vents ont soufflé ! quelles tempêtes ! des vents à déraciner les trônes, à emporter les empires ! Et pendant ce temps, qu'a fait la Religion ? Elle est montée dans les hauteurs. *Multiplicatæ sunt aquæ et elevaverunt arcam in sublime.* Et en s'élevant ainsi, elle a emporté et elle conserve, pour les leur rendre, les principes et les vertus qui seuls peuvent faire vivre les sociétés. Voilà où nous en sommes. « L'heure de prendre un parti est venue. Les temps prédits sont proches. Dieu a de nouveau prevenu Noé. Il va falloir être avec les hommes dans le déluge ou avec l'Homme dans l'arche[1]. »

Remarquez en même temps les délicates attentions de la Providence. Comme si Dieu eût voulu que rien ne nous empêchât d'aller chercher dans les bras de la Religion le secours dont nous avons besoin, les dernières ombres qui pouvaient encore obscurcir son front se dissipent. Elle ne s'élève pas seulement au-dessus des orages, elle s'élève au-dessus des partis. Elle se spiritualise, si j'ose ainsi parler. Elle sort de la sphère agitée des choses politiques; elle monte dans la région plus élevée, plus sereine, plus immuable aussi, des choses divines.

[1] Lettre d'A. Dumas fils, 12 juin 1871.

C'est le progrès que lui souhaitait l'illustre M. de Tocqueville. « Si le Catholicisme, écrivait-il, parvenait enfin à se soustraire aux haines politiques qu'il a fait naître, je ne doute presque point que ce même esprit du siècle, qui lui semble si contraire, ne lui devînt très favorable et qu'il ne fît tout à coup de grandes conquêtes[1]. »

Commencé, interrompu, repris, mal dirigé, ce progrès s'achèvera. Le prêtre comprendra de plus en plus qu'il ne doit être l'homme d'aucun parti, pour être l'homme de tous; que c'est folie à lui de traîner sa robe immortelle au milieu de ces poussières que le vent balaye, et d'unir son éternel sacerdoce à des pouvoirs éphémères, vainqueurs ce matin, vaincus ce soir, qui ont besoin de lui et qui le remercient de son appui en le compromettant. Il se retirera dans l'intérieur de ses temples. Il y purifiera ses mains; il y attendrira son cœur; il y pacifiera son front; il y deviendra de plus en plus l'homme des âmes.

Non pas qu'il se désintéresse des choses du temps, de l'avenir terrestre de son pays. Le pourrait-il? N'y perdrait-il pas en beauté, en grandeur? Il aimera donc tendrement la terre où il a pris naissance. Mais sachant que là, sur ce sol sacré, il doit ses bénédictions à tous les berceaux, ses prières et ses larmes à toutes les tombes, ses consolations à toutes les douleurs, il s'élèvera plus haut que les partis qui passent. Debout sur son immuable rocher, il montrera

[1] *De la Démocratie en Amérique*, tom. III, page 48.

à la société qui s'agite le but qu'elle doit atteindre. Il lui indiquera, en tremblant d'émotion et d'inquiétude, les périls, les écueils, les causes d'agitation et de trouble ; il l'appellera sans cesse en avant, il l'aidera à réaliser ici-bas la liberté, la fraternité, l'égalité, le progrès ; et, au milieu de ces nobes efforts pour construire dans la justice la cité de la terre, il lui apprendra à ne pas oublier la cité du ciel.

Voilà ce que sera de plus en plus la Religion. Elle planera sur les peuples étonnés et reconnaissants, non plus seulement comme l'arche qui, dans le déluge du présent, contient les semences de l'avenir ; mais comme l'ange gardien, tendre et compatissant, des âmes et des sociétés en péril.

On le voit, si tristes que soient les temps, le remède est à côté du mal. D'une part une société troublée, des fondements en ruines, des âmes inquiètes et vides ; de l'autre une religion qui grandit dans l'épreuve, qui porte la paix sur son front, et, dans ses mains, des espérances immortelles avec des consolations divines. Il ne reste donc qu'à approcher des lèvres du malade la coupe où il pourra se guérir et se sauver.

Je sais qu'il y répugne. Il y a aujourd'hui en France une foule de gens qui se tordent l'esprit pour savoir comment on sortira de l'abîme sans rentrer dans la Religion. Et c'est ce qui rend si solennelle et si redoutable l'heure que nous traversons ; car ce qu'ils rêvent est impossible. Il faut périr ou revenir à Dieu. « Épreuve suprême entre la vérité et l'erreur, entre

le bien et le mal, cette époque, dit le père Lacordaire, décidera du sort commun. Si le tempérament de l'homme, tel que soixante siècles de providence active l'ont trempé, est assez fort pour rejeter le poison qui le dévore, il faut s'attendre au miracle le plus élevé de tous, qui est la résurrection. Si, au contraire, notre intelligence affaiblie ne discerne pas les éléments de salut qui nous restent, ou si, tout en les discernant, notre volonté ne répond pas à la grandeur du devoir, il ne faut plus espérer que les dernières joies de l'orgueil qui repousse la vie[1]. » Les dernières joies... ou les dernières douleurs ! car les sociétés comme les hommes ne finissent que dans les larmes !

Tout va donc dépendre des années qui sont devant nous. Ce siècle pourrait encore se terminer avec grandeur ; mais il peut finir aussi d'une manière honteuse. Il a commencé par un épanouissement inespéré de génie, d'éloquence, de poésie, de science. Tous les dons avaient été déposés sur son berceau. Comment mourra-t-il ? Retrouvera-t-il à sa dernière heure les dons de ses premières années ? Ou bien s'éteindra-t-il dans les hontes de l'athéisme et du matérialisme, dans les dernières convulsions de la guerre civile ? Tout dépend de cette question : Reviendra-t-il à Dieu ? O siècles, soyez attentifs : *Et nunc, reges, intelligite.* Tout se prépare pour une démonstration de Dieu et de la Religion, comme il n'y en a point eu depuis le

[1] Lacordaire, *Œuvres*, t. V, p. 306.

commencement du Christianisme. Si on s'obstine à repousser Dieu, nous allons assister à la décomposition sanglante d'un peuple athée. Si, au contraire, sur sa couche douloureuse, notre pauvre société malade confesse ses erreurs et lève vers Dieu un regard humilié, quelque chose de la résurrection de Lazare honorera et réjouira nos derniers jours.

J'avoue qu'en regardant les nuages qui assombrissent l'horizon, et quand je sonde la profondeur du mal, je sens la tristesse m'envahir. Mais, d'autre part, depuis que Jésus-Christ a mis une goutte de son sang dans les veines des peuples, ne sont-ils pas devenus guérissables? Pas un n'est mort; plusieurs sont ressuscités; il les a rappelés à la vie en leur appliquant le mystère douloureux de sa passion. Voilà ce que j'attends. Dieu ne nous abandonnera pas. Nous reviendrons à lui à force de malheurs.

Le XVIIIe siècle a démontré en quelque sorte pièce à pièce le Christianisme; il a remplacé chaque vérité par l'erreur qui lui correspond. C'est là l'héritage funeste quil nous a laissé. Or voici ce qui va arriver. A côté de chacune de nos erreurs, nous verrons apparaître une plaie; à côté de chaque plaie, la nécessité nous obligera à placer un remède. Nous hésiterons, nous tâtonnerons avant d'arriver au vrai remède. La douleur nous y poussera. Et quand tous les remèdes seront en place, il se trouvera que nous aurons reconstruit le Christianisme sans nous en douter. Le XVIIIe siècle l'avait démoli en riant; nous, nous l'aurons reconstruit en pleurant. Ce sera long

peut-être; mais qui sait? quand les esprits seront rentrés dans le vrai par cette porte sanglante, peut-être qu'ils n'en sortiront pas de sitôt.

De curieux indices permettent d'entrevoir comment se fera la guérison. Personne ne conteste que l'aristocratie française du dernier siècle ne fût très irréligieuse, tandis que les vieilles croyances s'étaient conservées dans toutes les classes et y maintenaient le respect des mœurs. D'autre part, on n'aura pas de peine à reconnaître que de notre temps la Religion ne soit rentrée parmi les débris de cette même aristocratie, tandis que l'irréligion a paru s'étendre dans les rangs moyens et inférieurs de la société. De telle sorte que les mêmes familles qui se montraient autrefois les plus sceptiques et les plus irréligieuses sont aujourd'hui les plus exemplaires.

Or je ne puis m'empêcher de croire que, quand la Révolution, « qui n'est pas finie, » aura donné tous ses fruits, des faits analogues se reproduiront dans la bourgeoisie. En face du peuple déchaîné et sans frein, parce qu'il n'a plus de religion; menacée dans ses biens, dans les résultats légitimes de son travail, dans la sécurité de sa position, la bourgeoisie sentira, comme autrefois la noblesse, les écailles tomber de ses yeux. Le malheur l'éclairera. Elle comprendra qu'un peuple sans Dieu est une horreur; mais que le peuple ne peut pas avoir une religion, si les classes supérieures n'en ont point. Privée de paix, de sécurité, n'osant regarder l'avenir, attendant tous les quinze ans de nouvelles catastrophes, elle lèvera les

yeux vers le ciel. Et les petits-fils des bourgeois d'aujourd'hui, de ces hommes qui vivent sans Dieu, sans prières, sans autel, sans culte, seront religieux, redeviendront sérieusement chrétiens. Or, quand toutes les classes dirigeantes auront été ramenées à Dieu par les périls et les malheurs de l'irréligion, elles entraîneront nécessairement le peuple; et on approchera du salut.

J'ai dit que tout cela serait long; du moins je le crains; mais il ne faut rien affirmer. Nous sommes dans une crise; et souvent les malades sortent des crises en quelques heures. Que faudrait-il pour nous sauver? Un vif et vigoureux élan de foi; un réveil religieux et moral dans les classes qui gouvernent. Pourquoi Dieu ne nous en ferait-il pas la grâce? Ce qui est singulier au moins, c'est qu'on aperçoit partout, dans l'intuition des plus hautes intelligences comme dans l'instinct prophétique des masses, l'annonce d'un pareil événement.

« Comment savons-nous, dit M. de Maistre, qu'une grande révolution morale n'a pas commencé? Il n'y a peut-être pas un homme véritablement religieux en Europe qui n'attende en ce moment quelque chose d'extraordinaire. N'est-ce rien que ce cri général qui annonce de grandes choses?... Plus que jamais il faut nous tenir prêts pour un événement immense dans l'ordre divin, vers lequel nous marchons avec une vitesse accélérée qui doit frapper tous les observateurs. »

Et le prophétique écrivain aperçoit un des carac-

tères de cet état futur. « Tout annonce je ne sais quelle grande unité vers laquelle nous marchons à grands pas. »

Et il parlait ainsi il y a soixante ans, avant qu'on pût soupçonner que notre globe allait être ramené à l'unité par le mouvement de l'électricité. Et il aperçoit le moyen : un réveil et un renouvellement religieux. « Nous touchons, dit-il, à la plus grande des époques religieuses... Il me semble que tout vrai philosophe doit opter entre ces deux hypothèses : ou qu'il va se former une nouvelle religion, ou que le Christianisme sera rajeuni de quelque manière extraordinaire[1]. »

Tous les grands esprits, et, ce qui est plus singulier, la voix secrète des masses, annoncent ce réveil religieux, ce prochain *triomphe* de la foi et de la Religion. « Nous allons voir, écrit un savant historien, une nouvelle exposition du Christianisme qui réunira tous les chrétiens et qui ramènera les incrédules eux-mêmes[2]. » Cette exposition victorieuse, c'est celle dont parle un profond philosophe, et que Dieu écrira, non par la main d'un homme, mais par la main irrécusable des événements. « Les uns lui voient (à l'état actuel) de prodigieuses conséquences politiques; d'autres, de vastes applications sociales; je lui vois une conséquence théologique très simple : les faits vont se charger de prouver la chute de l'homme. Le reste pourra venir après.

[1] De Maistre, *Soirées de Saint-Pétersbourg*, X[e] soirée.
[2] Schlegel.

« On verra que le mal est dans la nature humaine. Il faudra bien se demander d'où il vient... Cette révolution produira radicalement ce que tous les philosophes, tous les législateurs et les doctrinaires n'auraient jamais amené : le Christianisme dans la vie publique. Nous touchons à une révolution dans les âmes comme il n'y en a pas eu depuis le Christianisme[1]. »

Et cette révolution, « cette union dans la science et la foi (autre caractère du réveil), sera plus importante dans ses résultats spirituels, dit un historien philosophe, que ne le fut, il y a trois cents ans, la découverte du nouvel hémisphère, ou celle du véritable système du monde, ou toute autre découverte, quelle qu'elle ait jamais été[2]. »

« Le Christianisme, écrit de son côté Chateaubriand, paraît être descendu au tombeau ; il aura sa résurrection, et c'est sur la base du Christianisme que sera reconstruite, après un siècle ou deux, la vieille société qui se décompose à présent[3]. »

Certes, si jamais crise morale, intellectuelle, religieuse et sociale a été prédite et prévue, c'est celle-ci. Mais qui pourrait dire comment elle se fera ? Peut-être y aura-t-il, sous une douleur plus intense, un cri plus vif, un renouvellement spontané de la foi. Peut-être faudra-t-il que l'Église et la société soient unies dans un même holocauste et se reconnaissent

[1] Saint-Bonnet, *Des Temps présents*, XXV.
[2] Ranke.
[3] *Mémoires d'outre-tombe.*

en recevant les mêmes outrages. Les préjugés ne s'évanouiront peut-être que quand l'Église aura souffert pour la société, en la couvrant de son corps, que quand la société aux abois aura été obligée de se réfugier dans les bras de l'Église. Il serait possible aussi que Dieu, voulant sauver la société, fît tout à coup étinceler la religion. Lui qui mit fin aux trois siècles obscurs et douloureux des catacombes par ce coup de lumière qu'on appelle le IVe siècle, le siècle des Athanase, des Chrysostome et des Augustin ; lui qui, après les discussions sanglantes de la Réforme, arrêta l'Europe sur le bord de sa ruine, en réunissant le concile de Trente, et, pour le préparer et l'exécuter, suscita les Charles Borromée, les Ignace, les Thérèse, les François de Sales ; lui qui, prenant plus particulièrement en pitié la nation des Francs, donna tout à coup au monde, par elle, son plus grand siècle religieux et littéraire, le siècle des Bossuet, des Pascal, des Malebranche, des Fénelon, des Corneille, des Racine, des Condé, des Vincent de Paul, toutes les gloires unies dans la même foi : pourquoi ne nous préparerait-il pas, dans nos immenses malheurs, un immense remède ? Le génie français est-il tellement mort qu'il ne puisse se réveiller ? Son cœur ne bat-il plus ? Pourquoi Dieu ne lui rendrait-il pas la flamme, en faisant de nouveau resplendir son Église, en tirant de son sein, de ses entrailles immortelles, les hommes dont la société a besoin, et qui seuls pourront la sauver ?

Voilà ce que je me disais il y a quelques mois, à

Rome, en assistant à la troisième session du concile œcuménique, interrompu depuis, comme l'a été le concile de Trente, mais qui se reprendra et s'achèvera glorieusement comme lui. Je pensais à ce siècle agité, troublé, malade, dont j'étais l'enfant; à ces nuages de fausse science, de matérialisme, d'athéisme, dont on cherche si persévéramment à obscurcir son noble esprit; à ces faiblesses de cœur et de volonté qui en sont la suite; à ces deux peuples qui se battent dans le sein de la France, cette mère infortunée; à ces désirs de retour à Dieu, si sincères, mais si faibles; à tant d'âmes meurtries; à tant de foyers sans bonheur; à tant de tombes sans consolation! Et en même temps je voyais, assis dans la paix antique, dans la sereine certitude d'autrefois, les évêques, les pasteurs, les pères de l'humanité. Ils étaient venus là de l'Europe, de l'Afrique, de l'Amérique et des îles perdues de l'Océanie. Et que disaient-ils? Ils disaient, préambule divin à des affirmations plus divines encore, ils disaient qu'il y a un Dieu, qu'il y a une âme, qu'il y a pour les unir des liens immortels. Ils disaient qu'il y a une foi et une raison, non pas séparées et en lutte, mais unies comme deux sœurs; qu'il y a une éternité et de saintes espérances avec de puissantes consolations pour les âmes auxquelles la terre ne suffit pas. Voilà ce qu'ils disaient. Et quand ces douces et fortes affirmations eurent achevé de s'épanouir sur les lèvres de ces vieillards qui représentaient, avec la sagesse d'en haut, celle de l'Europe, de l'Amérique, de l'Orient, c'est-à-dire de l'hu-

manité tout entière, une immense jubilation s'éleva dans la basilique, et toutes les voix des fidèles s'unirent aux voix des évêques et se répondirent comme deux chœurs célestes. Et pendant ce temps j'avais sur ma tête le dôme harmonieux de Michel-Ange, sous mes pieds les restes de saint Pierre et de saint Paul, et devant moi Pie IX, et, groupée autour de lui, l'humanité dans ce qu'elle a de plus vénérable et de meilleur. Et toutes mes tristesses s'évanouirent comme une ombre qui passe. Une grande espérance traversa mon cœur; et, entre ce siècle aspirant à la vérité, souffrant de ne pas l'avoir, et l'Église qui la possède, je saluai d'avance et dans un prochain avenir l'inévitable embrassement.

II

Ces pensées et ces espérances qui, il y a déjà plusieurs années, nous ont arraché à des études hagiographiques qui nous étaient chères, et, par l'ambition d'aider notre siècle à se rapprocher de Dieu, nous ont poussé à composer cette exposition apologétique du Christianisme, ces pensées, dis-je, et ces espérances nous ont en même temps indiqué et, pour ainsi dire, imposé la méthode que nous nous proposons d'y suivre. Loin de nous, en effet, l'erreur trop accré-

ditée, qui consiste à s'imaginer que la démonstration du Christianisme a été coulée dans un bronze immuable, et qu'il n'y a qu'une manière de le présenter aux esprits. Quand saint Pierre dicta son Évangile à saint Marc, cet Évangile destiné aux Romains, il se garda bien de leur présenter un Christ appuyé sur les prophéties, comme venait de faire saint Matthieu écrivant pour les Juifs; il supprima même ces beaux récits de l'Annonciation, de la Nativité, de la Visitation, qui n'eussent pas ému les vieux Romains, comme plus tard, sous le pinceau élégant de saint Luc, ils allaient enchanter les imaginations grecques. Au peuple de l'autorité et de la force, il montra le Christ à trente ans, précédé de l'austère figure de Jean-Baptiste, rayonnant de sa haute et royale majesté d'Homme-Dieu, souverain monarque de la nature, des esprits mauvais et des hommes; et par ce coup de maître il fonda l'Église romaine; apprenant ainsi à tous les apologistes qui viendraient dans la suite des âges à étudier sérieusement l'état des esprits et à leur présenter la vérité sous un jour qui aille à leur situation intellectuelle et morale. Tous les chemins mènent à Rome; il faut savoir choisir celui qui convient à un siècle, et par lequel on le poussera plus sûrement dans les bras de la vérité.

Or il suffit de jeter un regard sur le XIX[e] siècle pour voir combien la méthode d'apologétique employée depuis deux cents ans est peu propre à lui apporter la verité. Cette méthode était celle-ci. On commençait par établir la faiblesse de l'esprit humain, les impuis-

sances de la raison abandonnée à elle-même, sa corruption par l'orgueil et les vices du cœur. Quelle vanité à l'homme d'espérer qu'il arrivera avec de telles forces à la vérité! Quel amas d'incertitudes et d'erreurs! Quelles contradictions et quelle faiblesse! C'est ainsi qu'on s'efforçait de mater l'homme, de le dompter, afin de l'amener à merci aux pieds de la vérité. Là on le prenait par la main; on lui faisait faire le tour des philosophies : partout labeur inutile, contradiction, énigme indéchiffrable; le tour des religions : c'était pire encore; des erreurs monstrueuses dans tous les sanctuaires, des vices sur tous les autels, vices bénis, consacrés, encensés. Il faut sortir de là, disait-on, de ce sombre abîme où l'on manque de lumière et où l'on étouffe; et, puisque l'homme est incapable de trouver la vérité, qu'il écoute Dieu qui la lui a donnée pour être le supplément de ses faiblesses et le frein de ses passions. On déroulait alors devant les yeux de l'homme, lassé de si vaines recherches, les titres de la Religion : ses parchemins usés par le temps et signés de la main de Dieu; les miracles et les prophéties qui en sont les fondements; les livres inspirés où est contenue la pure parole de Dieu; et, sur le roc immuable où il l'a assise, la haute et infaillible autorité de l'Église, qui est chargée de la lui interpréter. Là, et là seulement, se pouvait exercer la raison humaine. A cet homme, si humilié jusqu'ici, on permettait alors d'ouvrir les yeux, de toucher de ses mains les fondements de l'édifice et de s'assurer de leur solidité. Car, une fois qu'il avait

reconnu la vérité du Christianisme, quand il en avait vérifié les titres, il n'y avait plus à examiner, à discuter, à s'étonner. Dieu a parlé, tais-toi, petite raison humaine. Il faut croire et adorer.

Voilà la méthode employée depuis deux siècles; celle qui, née au commencement du XVIe, ayant reçu au XVIIe sa perfection, règne encore dans une foule d'esprits, et dont il n'entre pas dans notre pensée ni de contester la justesse ni d'oublier les services. Assurément ce nous est aussi une grande méthode. Elle a de la logique, et, ce qui est plus rare, de la simplicité dans la grandeur. Elle convenait au génie d'un Pascal, à l'autorité magistrale d'un Bossuet; et puisqu'ils l'employaient de leur temps, il est clair qu'elle allait aux idées et à la situation de leurs contemporains. Cette espèce de Sinaï, auprès duquel on venait s'agenouiller, confessant sa faiblesse et vers lequel vous poussait un Pascal, avec la colère indignée et la beauté flamboyante de l'archange qui presse le faible Adam l'épée dans les reins, et le force de marcher; cette montagne majestueuse dont on pouvait étudier les fortes racines, mais non les cimes sublimes, couvertes de nuages, où résidait la Vérité reine, comme disait Bossuet, laquelle s'impose à l'homme et que nul ne doit discuter; ce Christianisme absolu et royal si bien fait pour la société contemporaine de Louis XIV, répétons-le, nous ne songeons ni à en contester la sévère et grandiose ordonnance, ni à en nier la souveraine logique. Nous disons seulement que cette méthode convient peu à notre siècle. Elle n'entre pas

assez dans le grand courant de ses études scientifiques. Elle ne répond plus à ces curiosités, éveillées par des observations si précises, couronnées de si belles découvertes. Elle est trop autoritaire pour une époque éprise de la méthode expérimentale, et avec juste raison, puisqu'elle lui a dû de si grands résultats. Elle est d'ailleurs très incomplète. Se doute-t-elle des intimes beautés du Christianisme, de ses harmonies profondes? Elle fait courber les fronts dans l'obéissance; elle ne fait pas relever les esprits et les cœurs dans la joie de la lumière et dans le ravissement de l'amour.

Il faut donc à ce siècle une autre méthode. Pour comprendre ce qu'elle doit être, essayons de nous faire une idée du Christianisme.

Dieu a fait au milieu de nous un ouvrage qui, sous le rapport de la beauté, ne se compare à rien. Et comme il le faisait pour l'immense variété des âmes, dans tous les temps et dans tous les lieux, il l'a orné de tous les genres d'attraits. Ses pieds sont fortement enracinés dans les siècles, sur le fondement des prophéties et des miracles, et ses cimes baignent dans toutes les lumières. Il lui a donné les plus divines proportions. Mille avenues y conduisent. Ici de grandes routes, majestueuses et adoucies; là de petits sentiers à travers les ombrages. On y aborde de tous les côtés à la fois. On y monte par la prière, par l'étude, par la science, par la poésie, par la charité, par la pureté de la vie, même par la joie, surtout par la douleur. Il n'y a pas besoin de faire effort pour

arriver : tout nous y emporte; quoiqu'il n'existe pas deux âmes peut-être qui y soient venues par le même chemin. L'un y vient par les sublimes inquiétudes de son esprit; l'autre, par les troubles de son cœur ou les tristesses et les désenchantements de sa vie, et quelques-uns aussi par les joies et le pur bonheur de leur foyer domestique. Mais une fois entré, on n'en sort plus. Tous y demeurent dans la pleine et parfaite satisfaction de leurs désirs les plus intimes, de leurs plus hautes aspirations.

Car veuillez bien remarquer où est la merveille inimitable de ce temple, le point où l'artiste immortel s'est surpassé. En même temps qu'il le bâtissait de sa main souveraine, qu'il lui donnait de si belles proportions, une ordonnance si parfaite, l'élévation unie à la profondeur de l'air, de la lumière, de beaux chemins, des pentes si multipliées et si douces comme il le faisait pour l'âme humaine, non pas pour être son joug et son frein, mais son berceau, son refuge, le lieu de ses joies les plus pures, de ses consolations les meilleures, de sa beauté grandissante, il le proportionnait à l'âme humaine. Il les faisait l'un pour l'autre : l'âme pour le temple; mais surtout et encore plus le temple pour l'âme; et, afin qu'elle s'y plût, il mettait entre eux les plus belles harmonies.

Ce n'est pas assez; mais comment dire ce que j'entrevois? il prenait les élans, les désirs, les aspirations même de l'âme humaine pour en faire les pierres vives de son édifice. Il les élevait tantôt à la dignité e sacrements, tantôt à la hauteur souveraine de

dogmes. En sorte que pour trouver la lumière de ces dogmes, de ces mystères qui semblent à quelques-uns si étranges, l'homme n'a qu'à descendre dans son propre cœur. Et comme ce temple auguste ne devait pas être humain seulement, mais divin, il prenait en même temps ses désirs, à lui aussi, les besoins de son cœur, car il a un cœur, les aspirations de son âme infinie. Il les fondait avec ceux de l'âme humaine. Il les mêlait et les broyait sublimement ensemble. Il les coulait dans le même bronze; en sorte que devant ces dogmes, ces mystères, ces sacrements, ces institutions où il y a de Dieu, où il y a de l'homme, où l'on sent l'âme humaine, où l'on sent plus que l'âme humaine, on s'arrête involontairement, pensif et ému. Que dites-vous donc quelquefois que les dogmes du Christianisme sont des choses étranges, bizarres, devant lesquelles il n'y a qu'à s'agenouiller et à courber la tête? Et que dites-vous surtout que ce sont des choses complètement étrangères à notre nature, posées en dehors de l'homme et inventées par Dieu pour l'humilier? Ces dogmes, je ne les pénètre pas complètement sans doute; je fais mieux, je les pressens, je les rêve, j'en porte le germe vivant dans les dernières profondeurs de ma nature. Ils ne sont que les meilleurs élans de mon âme, mes besoins, mes aspirations, mes désirs poussés à l'infini. Voilà ce que j'entrevois, tremblant d'émotion, dans une lumière sans ombres.

Non pas qu'absolument et métaphysiquement on ne conçoive que Dieu ait pu nous imposer des dogmes

pris en dehors de la nature humaine, sans rapport avec elle, et que nous aurions dû croire et adorer en vertu de la parole suprême qui les aurait promulgués comme une loi. Je dis seulement qu'il ne l'a pas fait : tout ce qui, d'un côté, est institution divine, dogme révélé, est, de l'autre, instinct, besoin, élan et aspiration de l'âme. Et si vous me pressiez un peu, je vous dirais nettement que Dieu n'aurait pas pu le faire. Car enfin ces dogmes, ces mystères qu'il propose à notre foi, ils n'ont rien d'arbitraire, d'artificiel. Ils sortent de la nature intime de Dieu, ils constituent son essence. Eh ! donc aussi la nôtre, puisque Dieu nous a faits à son image. Tout ce qui en lui est à l'état de lumière, est en nous à l'état de reflet. Comme dans une copie faite par un grand maître, tous les traits du divin original se retrouvent en notre âme. Si bien que ces dogmes qui sont proposés à notre foi, impossibles à contempler en Dieu où ils nous ébloui-raient, il suffit de rentrer en nous-mêmes pour les y retrouver. Ils y sont à l'état de pressentiment, et quelquefois même de réalité, finie sans doute comme nous, mais déjà sublime.

Vous entrevoyez dans ce peu de mots la merveilleuse constitution du Christianisme. Dieu l'a pétri avec la nature divine et la nature humaine ineffablement unies ensemble.

Rorate, cœli, desuper. Voilà la première Genèse du Christianisme. Il descend du ciel comme la lumineuse révélation du cœur de Dieu.

Aperiatur terra, et germinet Salvatorem. Et voici

la seconde. Il germe de terre comme l'épanouissement divin du cœur de l'homme.

Dieu et l'homme sont harmoniques entre eux et s'unissent dans une religion harmonique à l'un et à l'autre.

Et c'est là, pour le dire en passant, ce qui fait la force invincible du Christianisme, ce qui en explique l'éternelle durée. Otez tous les appuis, tous les supports extérieurs, les prophéties, les miracles; il se tient debout. Il se justifie par lui-même : *Justificata in semetipsa.* Si, par certains côtés, il surpasse la nature humaine, par d'autres, et même par ceux-ci, il s'adapte merveilleusement à elle. Il plonge ses racines en nous comme il les plonge en Dieu; et la plus juste idée qu'on puisse s'en faire, c'est qu'il est l'épanouissement simultané du cœur de Dieu et du cœur de l'homme.

Je vois ici des gens qui vont se récrier sur cette constitution du Christianisme. Eh! mon Dieu! mais c'est la constitution même de la nature, de la famille, de la société, de toutes ces grandes institutions que Dieu nous a données pour asile et pour abri pendant notre court passage sur la terre.

Voyez la nature, par exemple. Faite par Dieu, elle a de ses traits; faites pour nous, elle a des nôtres. Cette immensité et cette sorte d'éternité de la nature, ces mers infinies, ces hauts sommets immuables et sereins avec de grands paysages tranquilles à leurs pieds; cette vie qui coule intarissable, qui déborde partout; et cette bonté, cette amitié de la terre pour

l'homme; mais surtout cette grande paix qui s'en exhale, aussi sainte que celle d'un sanctuaire : est-ce qu'en tout cela vous n'entrevoyez pas quelque chose des traits de Dieu? D'autre part, ces feuilles qui tombent comme nos rêves, ces nuages qui fuient comme nos illusions, ces fleurs qui se fanent comme nos heures, ces arbres qui se dépouillent comme notre front, cette lumière qui s'éteint comme nos amours, ne vous rappellent-ils rien de notre physionomie? La nature est donc comme la religion. En elle, il y a de Dieu, il y a de l'âme. Ses mystères étonnent, ses grandeurs accablent; mais ses harmonies enchantent; et il y a des heures, des lieux, des sites dont on ne saurait dire s'ils sont faits à l'image de Dieu ou à l'image de l'âme. Ils sont faits à l'image de tous les deux.

J'en dis tout autant de la famille. Cette trinité dans l'unité, et cette fécondité par l'amour et dans l'amour, et toutes ces lois enfin, immuables, universelles, pleines de mystères, tout ici exhale la présence de Dieu et en reproduit l'image. Mais en même temps qui ne sait que la famille sort du cœur de l'homme, naturellement, spontanément? Ses lois ne pèsent qu'au cœur qui dévie et qui défaille. Le cœur, dans son élan pur, les reconstruit toujours.

Ç'a été la grande erreur du XVIIIe siècle, qui entrevoyait ces merveilles dans la nature et dans la famille, de ne les avoir pas aperçues dans la société, et de s'être imaginé que c'était une institution arbitraire, artificielle, factice. Il n'en est rien. Comme la fa-

mille, la société est à la fois humaine et divine. L'homme la crée à son image et à sa ressemblance. Mais, à travers toutes les différences de temps, de climats, de civilisation, l'empreinte du divin original y demeure visible. « Dieu, dit Bastiat, n'a pas déployé, dans le mécanisme social, moins de touchantes bontés, d'admirable simplicité, de magnifique splendeur, que dans le mécanisme céleste[1]. » C'est-à-dire qu'il n'a pas moins imprimé les traits principaux de sa physionomie sur la société que sur la nature.

Ainsi Dieu, l'âme, la nature, la famille, la société, tout est harmonique. On ne peut toucher à un point sans que toute la gamme tressaille. Immense et mélodieux clavier où la moindre note répond harmonieusement à toutes les autres.

Et c'est là ce qui fait la félicité du chrétien éclairé. Il nage en pleine lumière. Il monte et descend toute l'échelle des êtres, de l'atome à Dieu, de l'infiniment grand à l'infiniment petit. Partout il aperçoit des rapports, des ressemblances qui le ravissent. Chaque mouvement ouvre de nouveaux horizons; chaque horizon apporte une plus éclatante lumière. Et l'étonnement qu'il a de voir ces merveilles, l'impuissance où il est de les saisir, l'émotion que lui donne la hardiesse de son vol, la sécurité dont il jouit au sein de ces espaces infinis, tout cela lui fait une sorte de joie intellectuelle dont rien ici-bas, dans les sciences humaines, ne peut donner l'idée.

[1] *Harmonies économiques.*

Mais jugez, par ce peu de mots, de la faiblesse de l'apologétique employée au XVIII[e] siècle, et expliquez-vous sa stérilité. Déjà le XVII[e] siècle négligeait trop ces profondes harmonies. Et si on en excepte ce charmant rêveur qui s'appelle Malebranche, et ce poète hardi qui s'appelle Bossuet et qui encore saisissait ce côté du Christianisme par la grandeur de son esprit plutôt que par une vraie recherche, on s'en tenait trop à la méthode extérieure dont j'ai parlé plus haut. Quand vint le XVIII[e] siècle, ce fut pire encore. A ceux qui riaient des mystères de la Religion, qui les peignaient comme des choses étranges, absurdes, contraires à la nature humaine, on ne savait opposer qu'un mot : « Mais voyez donc les preuves. Ces dogmes sont solidement prouvés.» Et tous les philosophes de répondre : « Eh ! que nous importe qu'ils soient prouvés, s'ils sont absurdes ? » Il aurait fallu entrer hardiment dans les entrailles du Christianisme, en rechercher les lois intimes, les montrer harmoniques avec les lois de l'âme, de la famille, de la société, de la nature, comparer tous ces mondes entre eux, et de cette comparaison faire jaillir des points de vue qui auraient peut-être ému le XVIII[e] siècle; car s'il était frivole, il avait conservé un vif sentiment des beautés de la nature, et il joignait une noble passion pour la justice sociale. C'était comme deux anses par où on aurait pu le saisir et le rejeter dans le Christianisme.

Il entrait dans les desseins de Dieu que cette apologétique intime, qui avait fait la gloire des Pères

de l'Église et des grands théologiens, de saint Augustin et de saint Thomas, que le XVII[e] siècle, en dépit des *Élévations sur les mystères* et des *Conversations chrétiennes*, avait trop négligée, qui manqua si complètement et si cruellement au XVIII[e] siècle, fût réservée à notre temps. Elle éclata, pour ainsi dire, dès son aurore. Et la preuve que cette méthode lui convient, c'est que tous les apologistes modernes, ceux du moins qui ont l'étoile sur le front, n'en ont point employé d'autre.

Dès le début, M. de Maistre indiquait clairement la route dans ces paroles magistrales : « Il n'y a pas de dogme dans l'Église catholique, il n'y a pas même d'usage général appartenant à la haute discipline qui n'ait ses racines dans les dernières profondeurs de la nature humaine[1]. » Il aurait tout dit, s'il eût ajouté : « Et dans les dernières profondeurs de la nature divine. » Il écrivait ailleurs : « L'analogie des dogmes et des usages catholiques avec les croyances, les traditions, les pratiques de tout l'univers, si ce sujet était traité avec l'étendue convenable, produirait un ouvrage d'un genre nouveau et qui ne serait pas des moins convaincants. Il saperait par le fondement bien des erreurs. Mais ce n'est pas le moment d'insister sur un si vaste sujet. C'est assez d'observer que Tertullien, en disant que l'homme est naturellement chrétien, a dit certainement plus qu'il ne voulait dire[2]. »

[1] De Maistre, *du Pape*, p. 316.
[2] Id., ibid., p. 30.

L'illustre écrivain a raison. Mais il n'y a pas là seulement le sujet d'un ouvrage. Il y a là une méthode, la méthode d'observation intime, trop négligée depuis deux siècles, et celle assurément qui convient le mieux à notre époque.

Pendant que M. de Maistre l'entrevoyait et en donnait en deux ou trois chapitres un trop court et brillant essai, M. de Chateaubriand y entrait à pleines voiles. Trop peu chrétien sans doute pour regarder en face les hauteurs du dogme, mais artiste et grand poète, épris des beautés de la nature, dont il sentait les harmonies comme personne ne l'avait fait au XVIII[e] siècle; d'autre part, jeune, mélancolique, portant, dans son âme grande et faible, tout ce qu'il y a d'orageux et de douloureux au cœur de l'homme, il consacra, à exposer les beautés du Christianisme, un pinceau plus passionné que celui de Bernardin de Saint-Pierre et où revivait, non moins chaude, la magie de celui de Rousseau. Le siècle tressaillit et retourna vivement la tête. Ce vieux monument des âges gothiques, ce Christianisme dont on avait tant ri, commençait à lui apparaître sous un jour nouveau.

Ce qu'il fallait regretter dans cette apologie, ce n'est pas que l'ensemble des dogmes et des mystères chrétiens fût resté dans l'ombre. L'auteur était incapable de l'éclairer, et son temps n'eût pas été mûr pour le comprendre. Mais contemporain, de cette révolution qui, en ébranlant le monde, fut la première punition des rêveurs qui avaient touché aux bases de la société, il aurait pu jeter quelques éclairs sur les

harmonies de l'ordre religieux et de l'ordre social. Il eut, dans ses dernières années, l'intuition de cette grande lacune et en mourant, il en emporta le regret. « En supposant, dit-il, que l'opinion religieuse existât telle qu'elle est aujourd'hui, *le Génie du Christianisme* étant encore à faire, je le composerais tout différemment. Au lieu de rappeler les institutions et les bienfaits de notre religion au passé, je ferais voir que le Christianisme est la pensée de l'avenir; que cette pensée rédemptrice et messie est le seul fondement de l'égalité sociale; qu'elle seule la peut établir, parce qu'elle place auprès de cette égalité la nécessité du devoir correctif et régulateur de l'instinct démocratique. La légalité ne suffit pas pour contenir, parce qu'elle n'est pas permanente. Elle tire sa force de la loi. Or la loi est l'ouvrage des hommes, qui passent et varient. Je ferais voir que partout où le Christianisme a dominé, il a changé l'idée; il a rectifié les notions du juste et de l'injuste, substitué l'affirmation au doute, embrassé l'humanité tout entière dans ses doctrines et dans ses préceptes[1]. »

Ce beau programme, que le mouvement des idées et des passions du siècle amenait sous les yeux de Chateaubriand mourant, le Père Lacordaire a entrepris de le réaliser. Laissant de côté la pâle et froide méthode extérieure, appelant à son aide la méthode d'observation directe, de pénétration intime, il a employé sa vie, sa grande âme, sa parole éloquente, à explorer le Christianisme, et il en a illuminé certaines

[1] Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, tome VI.

parties. Combien il est à regretter que, gêné par son auditoire, qu'il estimait à tort, selon moi, trop peu chretien, il n'ait pas osé pénétrer jusque dans le sanctuaire et scruter les hauteurs du dogme! Comme un grand aigle qui prend ses petits sur ses ailes (il aimait cette comparaison), il a tournoyé pendant dix ans autour du sublime édifice, jetant à chaque battement d'aile de brillants éclairs, et quelquefois de vrais coups de foudre, et toujours après lui laissant un sillon lumineux; mais il n'a bien éclairé que les parties les plus accessibles du temple; surtout ce côté social du Christianisme qui a tant fait réfléchir sa jeunesse incrédule et par où il était revenu à Dieu. Les parties mystérieuses du sanctuaire, les plus belles, sont restées, hélas! inexplorées et dans l'ombre. On dit qu'au dernier jour, lui aussi eut un regret. « Si mes conférences étaient à faire, disait-il, je les ferais autrement. » Qu'il repose néanmoins dans la paix, sur le sillon qu'il a ouvert. Tous ne peuvent pas espérer de s'endormir avec de si belles gerbes dans les mains.

Nommerai-je après lui les autres apologistes du XIXe siècle qui, voulant défendre le Christianisme, n'ont pas connu de plus puissants moyens que de chercher ses harmonies intimes avec ce qu'il y a de meilleur en nous? M. Auguste Nicolas, dont les belles *Études philosophiques*, vingt fois rééditées, ont été « l'un des plus magnifiques cadeaux que la bonté de Dieu puisse faire à un siècle [1] »; elles eussent néan-

[1] Lettre du P. Lacordaire à M. Auguste Nicolas.

moins pénétré plus profondément dans les âmes, si, comme le Père Lacordaire lui en exprimait le regret, il eût davantage sondé l'essence intime des dogmes. Mgr Dechamps, archevêque de Malines, dont les savants ouvrages apologétiques ont fait faire à la méthode dont je parle un vrai progrès, en résumant toute la controverse religieuse dans cette formule admirable : le fait extérieur, le fait intime, et la vérification de l'un par l'autre. Mgr Gerbet, qui n'a écrit que deux opuscules trop courts, mais suaves : l'un sur la pénitence, c'est-à-dire sur l'amitié élevée à l'état de sacrement ; l'autre sur la sainte Eucharistie, c'est-à-dire sur l'amour divinisé. Ozanam enfin et l'abbé Perreyve, plutôt montrés à la terre que donnés, et dont les monuments inachevés ont laissé dans l'Église un souvenir mélancolique et touchant.

En voilà assez pour montrer combien cette méthode intime s'impose d'elle-même à notre temps, puisque tous ceux qui, parmi nous, ont entrepris la défense du Christianisme, n'en ont point voulu d'autre pour parler à un siècle dont ils étaient les fils, et qu'ils désiraient passionnément ramener à la vérité. Elle répond, en effet, à cet état des esprits qui, de nos jours, a produit en littérature la poésie intime, en philosophie la méthode psychologique, et dans les sciences la méthode d'observation ; cette dernière surtout, qui n'est point nouvelle assurément, qui commence avec Socrate, que Bacon a popularisée, dont Descartes s'est admirablement servi, qui a créé la psychologie et la physiologie, et qui est la loi de

toutes les sciences et le principe de tous leurs progrès. Appliquée ici avec courage, avec bonne foi et patience, qui sait si elle ne nous mènera pas à quelques belles et touchantes découvertes?

Non pas, bien entendu, que nous ayons jamais songé à négliger les preuves externes. Est-ce qu'on connaît une cathédrale, quand on n'en a vu que les piliers et les contreforts? Mais peut-on dire qu'on la connaît, quand on n'en a contemplé que le sanctuaire? Il faut en voir le dedans et le dehors. Après avoir prié et adoré devant les mystérieuses obscurités du jubé, il faut sortir du monument, en faire le tour et le voir sur le rocher où la foi et le génie l'ont posé, dans la solide et majestueuse beauté qu'ils lui ont faite.

Comment, d'ailleurs, négliger les preuves externes dans un siècle qui leur a donné un éclat si nouveau, quand l'Ancien Testament vient de voir son authenticité établie pour toujours par suite de la plus étonnante apparition de manuscrits antiques; quand des chapitres entiers de la Bible ont été retrouvés à Ninive, à Babylone, sur des textes de pierre que chacun peut voir aujourd'hui à Londres et à Paris; quand l'adorable figure de Jésus-Christ étincelle sous le regard de la critique comme le ciel étoilé contemplé avec le télescope; quand les agitations des sociétés mettent dans une lumière nouvelle la nécessité et l'immutabilité de l'Église; quand l'histoire, la science, la linguistique, la philologie apportent tous les jours au vieux dogme catholique des confirmations inat-

tendues et invincibles? Loin de nous donc l'idée de négliger les preuves externes. Mais là même nous demandons à appliquer notre méthode. Le fait pur et simple, le fait brutal ne nous suffit pas. Nous voulons le pénétrer du regard; à côté de la preuve extérieure qu'il apporte, placer la preuve intime qu'il renferme. Comme ces artistes du moyen âge, de la cathédrale d'Amiens, par exemple, qui, obligés de subir, dans leur monument aérien, des piliers et des contreforts, se mirent à les évider, à les faire transparents, pour ainsi dire; de même Dieu a fait transparentes les bases du Christianisme, les piliers et les contreforts qui le portent; et c'est être encore à moitié aveugle de ne voir que la brutalité opaque de leur être extérieur.

Voilà notre méthode. Nous la nommons la méthode intime, par opposition à celle qui est en usage depuis deux siècles, et que nous appelons la méthode externe. Non pas, répétons-le, que nous rejetions celle-là, mais nous voudrions la transfigurer en l'employant; ni que nous estimions que ces deux méthodes soient opposées : au contraire, elles se soutiennent l'une l'autre, et depuis dix-huit siècles elles traversent le monde en se donnant la main. Ce sont deux sœurs jumelles, d'inégale beauté, mais d'égale mission, chargées toutes deux de nous montrer le temple. L'une en fait voir les avenues, la structure extérieure, les solides assises, le haut et majestueux ensemble; l'autre mène droit au sanctuaire. Celle-ci vous montre l'antiquité et la perpétuité du Christianisme, ses prophéties, ses

miracles, ses bienfaits, c'est-à-dire le vase vivant de la vérité, et devant l'inimitable beauté des ciselures vous fait agenouiller et adorer sans voir; celle-là, plus hardie, soulève le couvercle du vase et fait goûter à la liqueur divine. On peut oublier le Christianisme quand on ne l'a visité qu'avec la première; mais quand la seconde vous a conduit jusqu'au sanctuaire et a soulevé à demi le voile; quand, brisant l'écorce, elle a permis à vos lèvres de toucher au fruit divin, et que vous avez vu le Christianisme par le dedans, c'est inoubliable à jamais!

Notre ambition serait, guidée par celle-ci et sans trop négliger celle-là, de pénétrer dans les profondeurs du sanctuaire, parce que là réside le Dieu, dans une lumière qui fait tout pâlir.

III

Mais c'est assez parler de l'esprit et de la méthode de notre ouvrage, achevons cette introduction en disant un mot du plan. Ce plan, nous avons essayé de le simplifier. Et en quatre pas qui se suivent et s'enchaînent logiquement, écartant à dessein certaines thèses ardues qui obstruent d'ordinaire la route, procédant par grandes masses, par les grandes évidences, pour ainsi parler, nous espérons conduire une âme de bonne volonté à la pleine lumière de la vérité, à la pratique parfaite du Christianisme.

D'abord, au premier livre, la RELIGION ET L'IRRÉLIGION : la beauté de l'une, les tristesses de l'autre, le rôle qu'elles jouent toutes deux dans les affaires humaines, intimes ou publiques. Et, déjà faisant un premier essai de notre méthode, nous ne regarderons pas la Religion par le dehors; nous en rechercherons la raison dernière en Dieu et en l'homme. D'un côté l'homme, avec ce qu'il a de meilleur, son esprit, son cœur, sa conscience, aspire à Dieu et l'appelle. C'est comme une marée montante; toutes nos facultés vont à Dieu par flots successifs et grandissants. De l'autre, Dieu répond à l'homme. Il s'incline vers lui, il descend. Dieu et l'homme s'unissent. Voilà la Religion. Et parce que, considérée ainsi dans son essence, la Religion est à la fois humaine et divine, elle résiste à tout; ni la science, ni la philosophie, ni l'histoire, ni le mouvement industriel, politique, social, ne peuvent lui apporter une objection sérieuse. Chaque siècle, au contraire, montre, par des preuves nouvelles, que hors de ce commerce sacré entre Dieu et l'homme, il n'y a pour ce dernier que vide, malaise, agitation de l'esprit, trouble du cœur; et pour la famille, la société, l'humanité, que catastrophes et ruines. Notre temps fournit à ces vérités tutélaires de si nouveaux, de si invincibles arguments; et d'autre part nous sommes si tourmentés par le poison de l'irréligion, nous avons tant de peine à nous débarrasser de ce virus fatal, et il est si nécessaire que nous le rejetions, que nous n'hésiterons pas à consacrer à ce premier livre un volume entier; trop heureux si ceux

qui auront la patience de le lire se disaient : « C'est vrai. Il faut à l'homme une religion. La raison, la conscience, le respect de moi-même, l'honneur, le souci de l'avenir, ne me permettent pas de continuer à vivre sans religion et sans Dieu. »

Voilà le premier pas, ce que j'appelle la première vérité nécessaire.

Arrivé là, une seconde question se présente. Il faut à l'homme une religion; mais quelle religion? La Religion naturelle ne suffit-elle pas? J'entends par là cette religion que nous venons de décrire, où l'homme monte à Dieu par l'adoration, par la prière, par l'action de grâces; où Dieu descend invisiblement à l'homme par le secours. Faut-il admettre une religion positive, des formules révélées de Dieu, une architecture extérieure de la Religion où Dieu ait mis visiblement la main, et qu'il ait imposée à l'humanité?

L'ancienne apologétique insistait longuement sur cette question de l'insuffisance absolue de la Religion naturelle. Elle montrait qu'en droit on ne pouvait pas s'en contenter, parce qu'elle manquait de précision, de clarté, de sanction; qu'en fait elle n'avait jamais suffi; et par le spectacle des erreurs monstrueuses devenues maîtresses chez les peuples les plus polis du monde, des effroyables désordres de mœurs, suite et conséquence des erreurs, elle préparait les esprits à reconnaître la nécessité d'une Religion positive; Religion dont elle lui prouvait ensuite l'existence certaine par l'examen des livres saints, et en

particulier par l'étude des prophéties et des miracles.

Certes, nous ne songeons guère à nier la solidité, l'enchaînement logique de cette manière de procéder. Mais nous osons dire notre pensée ; ce sont là de longs chemins, des routes ardues, qui demandent une singulière âpreté de courage, et où se dressent devant le lecteur de difficiles problèmes. A cet homme qui doute, qui hésite, qui cherche en tâtonnant le chemin de la vérité, vous proposez de traverser trois sombres forêts peuplées d'ombres : la forêt des prophéties, la forêt des miracles et la forêt de l'inspiration des livres saints :

> Ibant obscuri sola sub nocte per umbram.

Vainement vous le rassurez; vous lui dites que les difficultés métaphysiques de la possibilité des miracles et des prophéties, que les difficultés historiques de leur réalité, de leur certitude, que les questions si complexes de l'authenticité, de l'intégrité, de la véracité des livres saints, ne sont pas sérieuses; qu'il faut les mépriser, comme de vains fantômes. Il s'effraye. Il commence le combat en tremblant :

> Corripit hic subita trepidus formidine ferrum.

Et combien s'arrêtent, et, en dépit de tous vos avertissements, enveloppés et embarrassés de tant d'objections, refusent d'aller plus loin!

Pourquoi d'ailleurs leur imposer une route si longue et si difficile, quand Dieu a tout abrégé? Il y a dix-

huit siècles, un homme a paru à Jérusalem. Il a parlé. Il a vécu. Il est mort. Et depuis ce moment, l'humanité, étonnée de ce qu'elle a vu en lui, s'est prosternée à ses pieds. Cet homme est-il Dieu? Car s'il est Dieu, s'il a fondé une religion, que parlez-vous de religion naturelle? Quand même elle eût pu suffire, elle ne suffit plus. Il est Dieu. Qu'avons-nous à faire qu'à écouter sa voix et à accepter sa Religion?

Il faut donc voir si Jésus-Christ est Dieu. Tout est là. Il faut regarder sa physionomie; il faut peser ses paroles, il faut voir ses actes; il faut assister à son premier et à son dernier souffle, interroger son berceau et sa tombe. Car de là dépend pour nous la vie, la mort, l'éternité.

C'est le second pas nécessaire. Or il se trouve précisément que cette thèse est à la fois la plus belle, la plus simple et la plus facile. Après la grande évidence de la Religion, il y en a une seconde, non moins éclatante, c'est la grande évidence de Jésus-Christ. Vous sentez que l'homme doit avoir une religion; mais vous ne savez pas laquelle? Écartez les questions métaphysiques, les thèses difficiles des miracles et des prophéties; placez-vous en présence de Jésus-Christ, en présence de son incomparable physionomie, de sa vie, de sa mort, de sa doctrine, de ses vertus, comme on se met en présence du soleil sans fermer les yeux.

Et c'est ici qu'il faut admirer cette sainte nouveauté des choses antiques, ce mouvement harmonieux qui amène à chaque siècle le genre de preuves qui lui

convient. Autrefois on ne voyait en Jésus-Christ que le Dieu incarné. Les beautés humaines de son esprit, de son cœur, de son caractère, se perdaient dans les splendeurs de sa divinité. Voilà qu'aujourd'hui on écarte du doigt ces auréoles, ces nuages d'encens. Une foi affaiblie, une critique irrévérencieuse ne veulent plus voir en Jésus-Christ que l'homme. Vous croyez que Jésus-Christ va disparaître. Il apparaît plus beau. Nul siècle n'a connu la beauté humaine de Jésus-Christ comme le nôtre. Cherchez dans Bossuet; il la soupçonne à peine. Cherchez dans saint Thomas, dans saint Augustin, dans les anciens; vous trouverez quelques pieux commentaires, quelques effusions mystiques sur cette parole: « Il a été le plus beau des enfants des hommes. » Mais une étude scientifique sur les beautés d'esprit, de cœur, de caractère, qui sont en Jésus-Christ, notre siècle seul l'a essayé. Tout le monde y a mis la main, les protestants avec autant de bonheur quelquefois et d'éloquence que les catholiques, et les incrédules eux-mêmes avec un accent qui a étonné et touché. L'œuvre commence à peine, et déjà cette étude a créé une sorte d'enthousiasme pour la personne de Jésus-Christ au cœur même de ceux qui n'ont plus de foi. Jésus-Christ y protège, du sentiment exquis de sa beauté, la Religion défaillante. Et si, dans ces dernières années, un roman coupable, aujourd'hui oublié, a pu un instant séduire quelques âmes, c'est qu'à travers les outrages et les soufflets sacrilèges apparaissait encore quelque ombre de l'adorable beauté.

C'est à la mettre dans tout son jour que nous consacrerons le second livre de notre ouvrage. Le premier conduisait tout doucement à reconnaître la nécessité d'une Religion et à entrevoir le caractère fondamental. Le second montrera, par une démonstration approfondie de la divinité de Jésus-Christ, que cette religion nécessaire n'est pas la Religion naturelle; que c'est la Religion de Jésus-Christ, la Religion chrétienne. Ce livre, qui remplira aussi un volume entier, sera intitulé : Jésus-Christ.

Cette seconde question résolue, nous verrons s'entr'ouvrir et s'élargir l'horizon. Jésus-Christ est Dieu. Il est Dieu fait homme. Mais pourquoi et comment? Sait-on les raisons d'un événement pareil? Si l'homme suffisait à la tâche, pourquoi Dieu? Si Dieu y était nécessaire, à quoi bon l'homme? Pourquoi l'Homme-Dieu? Il y a des larmes et du sang dans cette vie Comment cela s'explique-t-il? Voilà les questions qui se présentent, et mille autres. C'est tout le Christianisme. Cette proposition : Jésus-Christ est Dieu, implique la Trinité, la création, la chute, la rédemption, l'Eucharistie, c'est-à-dire tout le *Credo*, les bases mêmes et tous les sommets du Christianisme.

Nous consacrerons notre troisième livre à étudier ces grands problèmes, et il formera un volume entier comme les deux autres.

Certes, nous sommes bien incapable et bien indigne d'aborder de si hautes questions. Nous osons cependant promettre à ceux qui voudront nous suivre les plus rares jouissances intellectuelles. Vus du de-

hors, ces dogmes paraissent obscurs, étranges; mais quand on les étudie d'après la méthode que nous avons indiquée, quand on en recherche les premiers linéaments, les ébauches imparfaites mais déjà si belles dans le cœur de l'homme, pour en voir ensuite les réalités augustes dans le cœur de Dieu; quand on va de l'une à l'autre de ces deux natures, ici l'original, là la copie, et qu'on voit tous ces mystères adorables esquissés dans l'une, parfaits dans l'autre; impénétrables ici, perceptibles là comme à travers un voile, et jaillissant de ces deux natures pour tout illuminer dans les sciences comme dans les arts et dans tous les ordres des choses humaines, on sent qu'aucun doute n'est possible, et on tire de cette vue directe une lumière que rien ne peut jamais ni voiler, ni obscurcir, ni surtout éteindre. Ce troisième livre, où nous tâcherons de pousser notre méthode d'observation intime à ses dernières limites, sera intitulé : LES DOGMES CHRÉTIENS.

Là du reste, on le pense bien, ne se termine pas notre tâche. Être religieux, être chrétien, ce sont deux grands pas, mais qui ne sauraient suffire. Il faut être catholique. Nous aborderons donc, dans notre quatrième livre, la question de l'Église. De toutes les sociétés qui se disent filles du Christ, en possession de l'admirable trésor de sa doctrine, nous montrerons que l'Église catholique seule possède une physionomie en rapport avec un pareil titre. Mais nous le montrerons sans discussions, sans vaines luttes d'arguments. Une pure et sereine exposition de

la beauté de l'Église suffira à rendre toute comparaison impossible. *Incessu patuit Dea.* Cette démarche de reine, cette manière d'agir comme si elle était la vérité, il n'y a qu'elle qui l'ait. Là nous verrons la constitution intime de l'Église, son centre divin qui est à Rome, son rayonnement céleste qui est partout, et le mystère de cette vie intarissable que nos révolutions ne peuvent ni comprimer ni détruire. Là nous étudierons ses rapports avec l'État, et aussi avec cet ensemble d'idées, de sentiments, d'institutions qu'on s'est habitué à appeler la société moderne, et peut-être que si Dieu nous aidait, nous jetterions sur ce difficile problème, envenimé aujourd'hui et par là même obscurci, quelques rayons d'un jour plus pur. Ce quatrième livre sera intitulé : L'ÉGLISE.

Ou nous nous trompons fort, ou le lecteur n'achèvera pas la lecture de ces différents livres sans comprendre qu'il doit sa vie à Dieu, la vie de son esprit, de son cœur, de sa conscience; qu'il ne la doit pas seulement à Dieu, qu'il la doit aux siens, à sa famille, à sa patrie, à l'humanité; qu'il doit se consacrer au service du vrai et du bien, vivre dans l'oubli de soi-même, dans le dévouement, dans la prière, dans la pureté; féconder sa vie, ne pas craindre la mort, se mettre résolument en marche du côté de l'éternité. C'est le dernier pas que nous essayerons de lui faire faire, et l'objet du dernier livre, intitulé : LA PRATIQUE DU CHRISTIANISME.

Ainsi, en quatre pas, nous voici au sommet des

choses divines, quatre pas que nous aurions pu rendre très courts : mais nous n'y avons pas même songé; car nous avons horreur, en religion surtout, des petits livres. La paresse les demande, afin que, quand elle les a parcourus en une heure ou deux et qu'elle n'y a rien trouvé, car que peut-on découvrir en si peu de temps? elle ait un prétexte pour se rassurer et se rendormir. D'ailleurs, nous n'écrivons pas pour les curieux ni pour les oisifs; nous écrivons pour les malades. Or nulle maladie ne se guérit en une heure. Il faut du temps et du courage. Et comme les malades pour lesquels nous écrivons le sont à des degrés divers, aussi avons-nous voulu que les différentes parties de notre unique ouvrage fussent séparées, et formassent un tout distinct, afin que chacun pût choisir celle qui lui convient. Toutes ces parties néanmoins se relient entre elles et se soutiennent mutuellement. Elles sont disposées de manière à conduire, par des progrès successifs, l'homme, même le plus éloigné de toute religion, jusqu'à la vie parfaite du Christianisme. Oui, donnez-moi une âme courageuse, un esprit libre, une conscience droite, un cœur non desséché, ouvert à l'affection, et s'il consent à nous suivre, eût-il oublié la foi de son enfance, nous le mènerons certainement, invinciblement, jusqu'à la pleine possession de la vérité. Et, à mesure que cette foi renaîtra dans son âme, à travers quels beaux spectacles, et dans quel ravissement nous l'élèverons peu à peu avec nous jusqu'à l'adoration et à l'amour de celui qui est ineffable dans ses œuvres!

Ce n'est pas que, pour une pareille entreprise, nous comptions sur nos forces. Nous voilà déjà accablé et confondu à la seule pensée de son immensité, de sa majestueuse grandeur, des difficultés de son exécution, de la beauté d'esprit, de cœur, d'âme, qui serait nécessaire pour en achever chaque partie. Rien que pour sculpter ce doux et pur péristyle qu'on appelle la Religion, ce ne serait pas trop du génie suave d'un Fénelon ou d'un Malebranche; pas trop d'un Raphaël ou d'un Fra Angelico pour peindre cette adorable figure du Christ, pour faire resplendir son idéale beauté; pas trop d'un Michel-Ange ou d'un Bossuet pour dire les harmonieuses dimensions de ce temple auguste qu'on appelle l'Église; pas trop d'un François de Sales pour nous mener par la main à travers les sentiers toujours austères et cependant si aimables de la vertu. Et voilà que, seul, nous voulons entreprendre tout l'édifice, nous qui sommes deux fois au-dessous d'une pareille tâche, par le talent, et, ce qui est plus poignant encore et plus redoutable, par l'âme.

Il est vrai; mais la Vérité nous soutiendra. Elle qui habite volontiers sur les lèvres des enfants, qui choisit ce qui n'est pas pour confondre et encore plus pour sauver ce qui est; elle qui depuis tant d'années a rempli notre esprit d'une si pure lumière, et déjà dès cette vie rendu si heureux notre cœur par le charme souverain de sa présence possédée sans nuages, elle rayonnera à travers notre faiblesse. Elle coulera d'un vase qui n'était pas digne de la posséder, mais qui

déborde. Elle nous donnera la joie de réfléchir au dehors la clarté qui est en nous, comme ces humbles prismes, ces fragments brisés de verre que la lumière rencontre quelquefois au milieu des campagnes, dans la poussière des routes, et qui, frappés par elle, acquièrent le pouvoir de la projeter au loin et même d'en augmenter l'éclat.

Aussi, après nous être adressé d'abord à nos lecteurs pour les prier de n'attribuer nos faiblesses qu'à nous-même, non à la Vérité, que nous cherchons à exposer dans sa vraie beauté, nous hâtons-nous de nous tourner vers l'Église catholique, dont nous sommes l'enfant soumis, et en particulier vers la sainte Église romaine, la mère et la maîtresse de toutes les Églises, pour la prier de nous pardonner nos fautes, d'oublier nos lacunes, et si d'involontaires erreurs venaient à se glisser sous notre plume, de vouloir bien nous reprendre et les corriger.

Et, en faisant cet acte de soumission filiale, nous n'entendons pas seulement accomplir un devoir ni même satisfaire un besoin qui est en même temps une joie et un honneur; nous croyons y trouver une paix et un abri. Ce jugement, que nous appelons sur notre humble travail, ne nous gêne pas. Nous avons le vif sentiment qu'il nous aide. Allons, mon âme, déploie tes ailes. Pénètre dans les profondeurs les plus cachées du temple. Monte à ses sommets les plus élevés. Regarde sans pâlir ses mystères impénétrables. Hasarde même quelques ascensions périlleuses que d'autres n'ont pas encore tentées. N'aie

pas peur. Un œil veille sur toi, qui voit clair. Une main se prépare à te soutenir ou à te relever, qui est forte et tendre. Et c'est la vôtre, ô Père, Docteur infaillible des chrétiens, auquel mon cœur soumet avec joie tout ce que ma plume a déjà écrit, tout ce qu'elle écrira jamais.

ÉM. BOUGAUD,

Vicaire général d'Orléans.

LIVRE PREMIER

—

LA RELIGION ET L'IRRÉLIGION

« Je me flatte que, faisant votre possible pour devenir un parfait honnête homme, vous concevrez qu'on ne peut l'être sans rendre à Dieu ce qu'on lui doit. »

(*Lettre de Racine à son fils.*)

PROLOGUE

Je voudais essayer, dans ce premier livre, une étude approfondie de la Religion; non pas de la Religion révélée, du Christianisme, mais de la Religion considérée sous son aspect le plus général. Je me propose d'en dire successivement la haute et souveraine nécessité, la réalité vivante et indestructible, la merveilleuse beauté, les touchants effets : mais d'abord et avant tout la vraie nature, l'essence; car tout dépend de là.

De tous les préjugés qui obscurcissent aujourd'hui dans les âmes la pure notion de la Religion, le plus désastreux, à mon sens, après celui qui ne voit en elle qu'un fait humain, c'est ce point de vue étroit et faux qui consiste à regarder la Religion comme une institution extérieure à l'homme, étrangère à sa nature, arbitraire, artificielle, qui nous a été imposée par Dieu comme un frein et un joug.

Bien autrement grande et belle est cette chose auguste qu'on appelle la Religion. Elle plonge ses racines dans les dernières profondeurs de notre nature. Elle n'a pas seu-

lement été faite pour elle et sur elle, modelée et, pour ainsi dire, moulée à son image; elle sort en partie de l'âme humaine; et ce n'est pas exagérer de dire que si par certains côtés la Religion dépasse notre nature, prouvant ainsi qu'elle n'en vient pas tout entière; par d'autres, et même par ceux-là, elle n'est que la réalisation de ce qu'il y a de plus grand et de meilleur en nous. Voilà pourquoi, voulant connaître la vraie nature de la Religion, nous nous poserons d'abord cette question : Quelle est la vraie nature de l'homme? Hors de là, il n'y a, de la Religion, que des idées superficielles et sans valeur.

Mais d'autre part cette Religion, qui n'est si belle et si efficace que parce qu'elle est profondément *humaine*, que serait-elle si elle n'était pas *divine?* Et comment admettre que Dieu, s'il a fait cette chose auguste, n'y ait rien mis de son esprit, de son cœur, de sa vraie nature? Le plus pauvre d'entre nous ne crée aucune œuvre sans y mettre de son âme. Et les plus grands, que sont-ils, sinon ceux qui savent l'y mettre tout entière?

Après donc que nous aurons étudié la vraie nature de l'homme, il nous faudra faire une étude approfondie de la vraie nature de Dieu. Alors, de ces deux notions bien comprises, nous verrons la Religion sortir comme d'elle-même, la vraie, universelle et éternelle Religion. Elle nous apparaîtra telle que Dieu l'a faite et que l'humanité l'a toujours comprise. comme le commerce réel de Dieu et de l'homme, leur réciproque et nécessaire union.

Et sa vraie nature connue nous livrera le secret de sa beauté morale, de sa nécessité, de ses puissantes et souveraines influences sur la vie privée et publique.

Et aussi plus tard le secret du Christianisme. Car c'est sur ce tronc, à la fois divin et humain, de l'éternelle,

universelle et absolue religion, que nous verrons le Christianisme s'épanouir comme son fruit naturel, comme sa plus haute fleur, longtemps attendue, vivement désirée.

Qui a pu faire que la Religion, instinct naturel de l'homme, besoin invincible de son cœur, fût méconnue comme elle l'est aujourd'hui, et mise en question? Qui a pu nous conduire en France à cet état dont on n'a vu l'exemple dans aucun temps, dans aucun pays, ni chez les païens ni chez les sauvages, où les deux tiers de la race virile n'entretiennent plus aucun commerce avec Dieu? qui a pu le faire? On le verra dans ce livre. Nous rechercherons les causes de ce que nous osons appeler le drame douloureux de l'Irréligion au XIXe siècle. Nous en dirons les tristesses. Surtout nous en réfuterons les vains prétextes. On verra que ce commerce sacré de Dieu et de l'homme est scientifiquement possible et historiquement certain, en même temps qu'il est socialement nécessaire : et que, ni dans les sciences, ni dans la philosophie, ni dans le mouvement industriel, politique, ni nulle part, il n'y a et il n'y aura jamais rien qui puisse s'opposer à ce que Dieu et l'homme qui se désirent, qui s'appellent, qui s'aiment, puissent se réunir et s'embrasser.

Cela fait, la nature de la Religion constatée, sa possibilité scientifique et sa nécessité sociale démontrées, son auguste réalité saluée et, pour ainsi dire, chantée, il ne nous restera plus qu'à nous reposer dans le doux spectacle de ces merveilleux effets. Il y en a un que nous développerons davantage : c'est ce don que la Religion a reçu, qu'elle possède seule, de calmer, de consoler, et, j'allais presque dire, d'enchanter nos douleurs, de nous endormir dans la mort, souriants à l'immortalité. Qui de nous n'en a besoin aujourd'hui ! Quelle épouse, quelle mère, n'a à

pleurer autour de quelque tombe chérie! Quel Français n'a les yeux pleins de larmes!

Voilà à peu près l'objet et le plan de ce livre, consacré tout entier à mettre en pleine lumière la pure notion de la Religion. Il fut un temps où l'on passait rapidement sur cette première question de la Religion, considérée en général, pour arriver vite à la question capitale, celle de la Religion révélée. Ces temps ne sont plus. Les fondements de la terre ont été ébranlés. Il faut les rechercher à travers les décombres, essayer de les retrouver et les raffermir. Dans une foule d'âmes il n'y a plus qu'eux qui subsistent, mais ébranlés, vacillants, à peine debout.

Souvent, en errant dans nos villes modernes qui portent la trace de tant de révolutions, le voyageur aperçoit un monument dévasté. Les âges ou la main des hommes ont entr'ouvert les voûtes, fait pencher les flèches, brisé les vitraux, abattu à demi les croix; et la lumière des nuits, passant à travers les pierres disjointes, n'éclaire plus que des ruines. Le voyageur s'arrête, et une larme monte à sa paupière. Il n'y a plus guère d'intact que les cryptes profondes. Il y descend; il aperçoit les forts piliers sur lesquels le temps n'a presque rien pu. Il les touche d'une main attendrie; et il s'en va plein d'espérance, ayant entrevu le jour où, sur ces bases raffermies, l'édifice se relèvera dans sa majestueuse beauté et retrouvera son antique gloire.

C'est ainsi que celui qui écrit ce livre a cru devoir rechercher d'abord et raffermir dans les âmes les bases mêmes de la foi religieuse, avant de reconstruire sur ces nécessaires fondements le sublime édifice du Christianisme.

CHAPITRE PREMIER

DE LA VRAIE NATURE DE L'HOMME

Quelle est d'abord la vraie nature de l'homme? C'est la question que se posait Pascal au début de son grand ouvrage, et voici la réponse qu'il y faisait.

Quand l'homme, disait-il, considère avec attention « la nature dans sa haute et pleine majesté »; ces milliers d'astres qui roulent sur sa tête; « cette lumière éclatante mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers; » ces océans qui l'enveloppent de leurs mugissements et de leurs orages; cette terre enfin qui lui paraît si vaste et qui n'est « qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature»; et que de ce grand et imposant spectacle il replie sa pensée sur lui-même, ce premier regard a de quoi l'accabler. Car qu'est-il dans cette immensité? A peine une ombre qui passe . *Sicut nubes..., quasi fluctus..., velut umbra.*

Mais ce n'est là que le premier regard. « Après tout, reprenait fièrement Pascal, ce monde sublime ne se connaît pas, et l'homme le connaît. Ce n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature; mais c'est un roseau pensant. » De ce petit coin du monde où il est comme perdu, il a regardé

les astres et il les a comptés; il a lié deux planches ensemble, et, y attelant les vents, il a traversé les mers; il s'est emparé du globe, l'a défriché, fécondé, embelli; il est en train de le cercler de fer pour le parcourir plus vite, et l'heure approche où l'immensité elle-même, traversée en trois jours, ne suffira plus aux ardeurs de cet être qui passe comme une ombre..., *sicut nubes*..., *velut umbra*.

Mais que dis-je? jamais la terre ne lui a suffi. Même avant nos incomparables découvertes, il l'a trouvée petite. Le premier regard qu'il a jeté sur elle a été ce fier et triste regard dont parle la Genèse : *Adæ vero non inveniebatur similis ei.* Et après que Dieu lui eut donné une compagne, semblable à lui, chargée de peupler sa solitude et de la consoler, il n'a trouvé ni en elle, ni dans la nature, ni dans rien de créé, l'apaisement de ses désirs et le plein rassasiement de son âme. Contemplez cette noble créature, telle que Dieu l'a faite, ardente et inquiète, mélancolique et tendre, généreuse et fière, se sentant plus grande que tous les mondes, et demandant des ailes pour aller se reposer ailleurs. Touchez toutes ses facultés, et dites s'il y en a une qui se limite à la terre, une seule qui, dans son élan vrai, simple, naturel, ne l'emporte au delà de toutes les choses créées, par delà tous les cieux et tous les astres, jusqu'à Dieu.

Voilà la vraie nature de l'âme, l'élan qui la constitue essentiellement. Seulement il ne faut pas courir sur de si grandes choses. Cet élan, il faut le constater scientifiquement, le mettre à l'abri de tout doute; car si par hasard il n'était qu'un rêve, à quoi bon la Religion? elle ne serait non plus qu'une chimère. Si, au contraire, ce rêve est la plus palpable de toutes les réalités; si l'âme, dans son

essence, n'est qu'une aspiration à l'infini, nous voilà en possession du premier élément constitutif de la Religion. Entrons dans le détail : nous allons déjà entrevoir quelque chose de sa vraie nature.

I

Touchons d'abord une à une toutes les facultés de l'homme pour en saisir la tendance naturelle, l'aspiration vraie, et commençons par l'intelligence.

L'intelligence est la faculté de connaître. Ce qui la caractérise, c'est un inexprimable besoin de voir et de savoir; une soif, dirai-je absurde? dirai-je sublime? de lumière infinie. Je n'étais pas hier, je ne serai pas demain. Je n'ai qu'une lueur d'intelligence. Le moindre coin du ciel, un astre, une fleur, devrait, ce semble, suffire à l'épuiser. Mais non; je veux tout voir, tout pénétrer; mon esprit déborde tous les temps, tous les lieux, tous les espaces, tous les objets créés; et comme ce poète mourant qui disait : « De la lumière, encore de la lumière, » après avoir tourné toutes les pages d'un livre, regardé tous les astres, épuisé toutes les sciences, avide et irrassasié, je dis : « Après? » Voilà l'esprit de l'homme. Demandez-lui de s'arrêter avant d'avoir atteint l'infini, vous l'anéantirez. Ou plutôt, si j'entre un jour dans l'infini, je sens que je ne m'y arrêterai pas, que je marcherai toujours; que jamais il ne viendra une heure où je dirai : « C'est assez; j'ai suffisamment vu; ploie tes ailes, mon esprit; fermons les yeux. » Non, une telle heure ne viendra

jamais. Semblable à ces grands vaisseaux qui, après avoir descendu péniblement le cours de nos fleuves, se plaignant du peu de profondeur des eaux, du resserrement des rives, quand ils entrent dans la mer, s'y dilatent pour ainsi dire, y déploie toutes leurs voiles et y prennent un plus grand élan; ainsi, quand, sortant de la vue incomplète des choses, mon esprit entrera dans l'infini, je sens qu'il y prendra une course nouvelle. Et cette course sera à la fois son repos, sa joie, sa gloire, le seul moyen pour lui d'apaiser cette soif infinie de vérité qui le tourmente sur la terre, parce qu'elle n'est pas rassasiée; qui grandira encore dans le ciel, mais qui ne le tourmentera plus, parce qu'elle sera à la fois toujours renaissante et toujours satisfaite.

L'infini, voilà donc le terme nécessaire des courses de l'esprit de l'homme, et comme l'océan où il se déploie. Mais ce n'est pas tout. « Oh! que l'esprit de l'homme est grand! s'écrie Fénelon. Il porte en lui de quoi s'étonner et se supasser infiniment lui-même. Ses idées sont universelles, éternelles et immuables. » Recueillez-vous, en effet, au moment où un objet quelconque apparaît à vos yeux, et suivez les opérations de votre esprit.

Cet objet, je le vois, je le compare avec d'autres; je le juge. Pour cela, j'évoque, ou plutôt je trouve en moi certaines idées générales, universelles, incorruptibles, absolues, que j'appelle des principes. Ces principes d'où me viennent-ils? Des objets que je vois? Nullement, car ils sont plus étendus non seulement que tel ou tel être, mais que tous les objets ou tous les êtres. Ils sont éternels, immuables, nécessaires, tandis que la nature, dans son ensemble, est finie et contingente. D'où me viennent-ils donc, s'ils ne me viennent pas des objets? où sont-ils?

où résident-ils? En moi? Oui, sans doute; mais ils ne viennent pas de moi, car ils me redressent. Je les sens supérieurs à moi. Bien loin de pouvoir corriger cette règle du jugement, mes pensées sont elles-mêmes corrigées, malgré moi, par cette règle supérieure, et invinciblement assujettie à sa décision. Quand je me trompe, elle ne perd pas sa droiture : quand je me détrompe, ce n'est pas elle qui revient au but; c'est elle qui, sans s'en être jamais écartée, a l'autorité de m'y faire revenir. En sorte qu'il y a, pour ainsi dire, deux raisons en moi : l'une qui est moi-même, l'autre qui est au-dessus de moi. L'une, celle qui est en moi, imparfaite, fautive, incertaine, changeante, opiniâtre et bornée; l'autre, parfaite, éternelle, immuable, incapable d'être jamais ni épuisée ni partagée, quoiqu'elle se donne à tous. C'est la conclusion que tirait Fénelon; et se retournant vers cette raison supérieure : « Où est-elle, s'écriait-il, cette raison parfaite qui est si près de moi et si différente de moi? Où est-elle? il faut qu'elle soit quelque chose de réel. Où est-elle cette raison suprême? N'est-elle pas le Dieu que je cherche[1]? » Oui, sans doute, elle est le Dieu que cherche l'âme humaine. Mais alors je ne puis pas faire un acte intellectuel sans que ma raison touche à Dieu. Ma raison est donc attachée et comme profondément soudée à l'infini. C'est le mot de Platon : l'esprit humain est pendu à l'infini par sa racine.

Bossuet expose la même doctrine avec plus d'éclat, et ce grand tour d'éloquence qui donne aux choses du mouvement et de la vie. Il prend trois ou quatre principes, des plus simples : que le tout est plus grand que la partie;

[1] Fénelon, *Traité de l'existence de Dieu*, Ire part., ch. LII, LX.

que la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre, etc. Ces principes, il les voit à la fois dans les choses et dans les esprits. Mais supposez, dit-il, que toutes les choses périssent, que tous les esprits s'anéantissent, ces principes s'anéantiront-ils? Ne subsisteront-ils pas dans la ruine de tout? Où sont-ils donc, si ce n'est en Celui qui ne peut s'anéantir? Et comment les ai-je, si ce n'est par une communion actuelle, vivante, incessante, avec l'éternel Esprit dans lequel elles subsistent [1]?

Ainsi, soit que l'esprit de l'homme, tourmente du besoin de savoir, traverse tous les objets créés, et aille, avant de s'être rassasié, toucher à l'infini; soit qu'il s'arrête à contempler un objet quelconque, et que pour le juger il ait besoin d'emprunter à la raison éternelle ses immuables principes, toujours il se meut dans l'infini. L'infini est à la fois l'océan où il se déploie et le sol qui le porte. Et voilà pourquoi il n'y a que deux sortes de grands esprits : ceux qui ont des ailes comme Platon, qui traversent d'un élan tous les objets créés, et ne peuvent se mouvoir sans vous emporter avec eux, par l'effacement et le mépris de toutes les limites, jusque dans l'infini; et ceux qui, plus calmes, plus froids, comme Aristote, se mouvant à peine, voient passer devant eux les objets créés, les jugent, en disent les rapports, les harmonies, les dissemblances, avec une lucidité parfaite, parce que, chez eux, la petite raison, étroite, bornée, changeante, est sans cesse aidée et vivifiée par la raison éternelle. Ou plutôt la différence n'est que dans le procédé. Les uns et les autres ne sont grands que parce que ce sont des esprits

[1] Bossuet, *Traité de la connaissance de Lieu et de soi-même*, ch. IV, § 5. Voir aussi sa *Logique*, liv. I, ch. XXXVI et XXXVII.

qui se meuvent plus pleinement que les autres dans l'infini.

Aussi, remarquez-le, il y a de l'infini jusque dans la parole de l'homme. Sa langue est comme sa raison, double: l'une, exacte, mais froide, bornée, étroite; l'autre, immense, absolue, éternelle, infinie. Oh! je sais les douleurs de l'écrivain, de l'orateur. Souvent il lui prend envie de briser l'instrument infidèle de sa pensée, et de s'écrier avec le poète : « L'homme, hélas!

Pour parler n'a que des mots,
Des mots sans vie et sans ailes,
De sa pensée immortelle
Trop périssables échos. »

Mais qu'il ne blasphème pas trop vite la langue que Dieu lui a faite. Sous son apparente pauvreté, sous ses formules si étroites quelquefois, il y a de l'infini. Et c'est là le charme exquis des grands écrivains. Ils font penser, ils font rêver. Ils disent beaucoup; ils laissent entrevoir davantage. Je ne sais quoi de profond et presque d'obscur dans la plus grande clarté, de caché et d'invisible qui pénètre néanmoins comme un glaive, d'inexprimé et de non dit qui éveille en nous mille échos, d'indéfini sans être vague, révèle tout à coup la pensée d'un grand écrivain. On sent une pensée qui n'est pas tout entière dans les mots, qui ne peut pas y être; qui vient de trop haut et est trop vaste; qui remplit les mots et déborde; qui se fait sentir encore plus que voir. Langue deux fois admirable, pleine d'éclairs brillants et de profondeurs mystérieuses, de lumière sereine et de chaleur cachée; merveilleusement faite pour des âmes que Dieu a pétries de fini et d'infini; qui ont besoin de voir clair, mais qui aiment

aussi à entrevoir, à pressentir, et qui jouissent davantage quelquefois quand elles entrevoient que quand elles voient.

Tel est donc l'esprit de l'homme. Il se meut dans l'infini. Il n'a sa lumière, sa beauté, sa force, sa grandeur, sa poésie, et même sa raison, qu'en proportion qu'il se meut plus pleinement dans l'infini. Ne tirons encore aucune conséquence et parlons du cœur.

Le cœur est la faculté d'aimer, et il semble que de toutes les facultés de l'homme celle-là devrait être la plus facile à satisfaire. Être d'un jour, doué pour consoler et charmer mon exil de cette tendre faculté d'aimer, je devrais, ce semble, n'avoir qu'à ouvrir mon cœur pour le rassasier. Et cependant, chose singulière! je n'en puis pas venir à bout.

Je ne sais pas qui a fait mon cœur; mais qui que tu sois, architecte de mon cœur, tu l'as fait d'une étrange façon. A quoi pensais-tu, quand tu as mis en lui cette sensibilité qui fait qu'un rien l'émeut, et cette profondeur désespérante qui fait que rien ne le satisfait? Tout ce qui n'est qu'entrevu m'attire, m'enchante; j'arrive heureux; et dès que j'approche les lèvres, que je commence à boire : « Ce n'est que cela!... » et je laisse tomber la coupe. Ainsi ma vie s'en va triste, de fleur en fleur, de rêve en rêve, cherchant partout ce je ne sais quoi que désire mon âme, qui suffirait à son bonheur, et que je ne trouve nulle part.

Une grande dame du monde, à laquelle Dieu avait donné tout ce qui fait l'honneur et le charme de la vie, un grand nom, une belle fortune, un mari digne d'elle, de charmants petits enfants, disait : « Il y a quelque chose en moi qui n'a jamais été satisfait. » Voilà le cœur humain. C'est un gouffre d'une forme singulière. Vous y jetez

toutes les joies. Le gouffre tressaille, et, au lieu de se combler, il s'élargit.

« Oh! s'écriait dernièrement un jeune et charmant écrivain, qui dira les ineffables souffrances des cœurs sur la terre, et comment c'est une plainte éternelle que le langage de l'amour? Écoutez tous les échos élevés de l'âme humaine; si l'homme parle d'aimer, c'est pour pleurer, c'est pour gémir. Plus il est pur, plus il se plaint; plus il est élevé au-dessus des rivages terrestres, plus il se lamente. Si de loin en loin un cantique de joie se fait entendre et interrompt pour un moment cette grande monotonie, c'est pour célébrer le ravissement d'une heure et retomber aussitôt dans l'immensité des désirs. Je ne blâmerai pas le cœur de l'homme. Je ne le plaindrai même pas. C'est à lui de savoir le prix de ses grandeurs. Il faut au reste lui rendre cette justice qu'il pleure, mais qu'il aime sa blessure, et que la guérison qu'on lui propose dans l'indifférence lui fait horreur. Va donc, immortel plaintif! Les hommes ne peuvent rien pour toi, puisque tu ne crains rien tant que leur consolation. Appelle, désire, attend, pleure et languis, et remplis toute la terre du chant de ta chère douleur. Tu ne seras jamais grand qu'à la condition de souffrir[1]. »

Souvent découragé, désespéré d'une poursuite toujours renaissante et toujours si vaine, l'homme retombe sur lui-même. La parole amère de Job sort de son cœur. La raillerie monte à ses lèvres. Il dit aux créatures : « Laissez-moi, vous n'êtes que tromperie. Je veux demeurer seul. » Mais jamais la détresse n'est plus cruelle, l'angoisse plus poignante; jamais le vide plus profond et plus redoutable.

[1] L'abbé Perreyve, *Une Station à la Sorbonne*, p. 83.

Et c'est justice. Quoi donc! il trouverait dans l'égoïsme ce que ne peut pas même nous donner l'amour!

Telle est l'histoire du cœur de l'homme quand il ne demande son bonheur qu'aux créatures. Semblable à l'oiseau enfermé dans une machine pneumatique et qui n'a plus d'air, il s'agite, il s'élance, il retombe sur lui-même, il souffre, il meurt; à moins que, brisant ses entraves, il ne parvienne à s'élancer dans l'air pur et profond de l'infini.

L'infini! l'infini! voilà le rêve de nos cœurs, encore plus que le besoin de nos intelligences, ce que nous cherchons dans nos amours, ce qui en fait la beauté, ce qui en fait, hélas! la fragilité et la chimère! Car quelle créature peut nous apporter l'infini? Vainement Dieu nous a doués du doux instinct de trouver parfait l'objet de notre amour, vainement nous le parons de toutes les beautés idéales entrevues dans nos rêves, nous demandons trop à la créature et nous lui promettons trop, plus que ni elle ni nous ne pouvons tenir. Aussi, quand tombe le voile divin et que la créature se montre, chétive et imparfaite, derrière ces nuages d'encens, nous sommes effrayés de notre illusion; nous souffrons; nous nous révoltons quelquefois; jusqu'au jour où, mieux instruits de la caducité des choses de la terre, éclairés, purifiés, nous cherchons dans l'amour infini le supplément de nos périssables amours, et l'arome où Dieu a voulu, par respect pour notre grandeur, qu'ils trouvassent l'immortalité.

Qui sait si ce n'est pas pour suppléer à ces douloureuses défaillances du cœur, ou plutôt qui ne voit que c'est pour aider l'esprit et le cœur de l'homme dans leur aspiration à l'infini, que Dieu a mis en nous cette belle faculté qu'on appelle l'imagination? J'entends par là cette faculté puis-

sante dont le caractère distinctif est de nous émouvoir à la vue du beau; qui, lorsque la beauté a disparu de nos yeux, la ressuscite dans notre pensée plus belle encore; qui, elle présente, la complète et la transfigure; qui en efface les limites, les faiblesses, les imperfections, les défauts; et qui, s'élevant peu à peu jusqu'à la beauté immatérielle, nous donne de tout ce qui est une révélation qui nous émeut. Or ce culte de la beauté sans tache, cette passion pure et ardente qui a créé la poésie, la peinture, la sculpture, la musique; cette foi à l'idéal, c'est-à-dire à quelque chose de plus parfait que tout ce qui existe, qu'est-ce donc, si ce n'est une troisième aile que Dieu a attachée à notre épaule pour nous emporter dans l'infini? Car où est-elle sur la terre, cette beauté idéale que nous rêvons? Ni dans un individu, ni dans une collection d'individus. Montrez-moi une beauté, j'y trouverai des défauts. Apportez-moi un chef-d'œuvre, j'en concevrai un plus grand. Voilà la Vénus de Milo qui, sortant de terre, fait pâlir la Vénus de Médicis. Voilà les beaux marbres d'Éleusis qui renvoient au second rang l'Apollon du Belvédère. A qui faut-il dire que les plus grandes merveilles, réalisées par le pinceau ou par la plume, ne sont que de vaines ombres à côté des figures lumineuses qu'avaient entrevues leurs auteurs? Virgile veut brûler l'Énéide; Apelles jette ses pinceaux de dépit. Ainsi fait toujours le génie. Plus il est grand, plus il approche de l'idéal; mais plus il en approche, plus il le voit reculer et fuir. Pourquoi? parce que le dernier terme de l'idéal est dans l'infini!

C'est ce sentiment qui fait la beauté, la grandeur, les souffrances, les cris émus du vrai poète, et les attendrissements dont involontairement nous environnons son front meurtri. Il voit les beautés de la terre; il tressaille. Mais

bientôt elles pâlissent ; on dirait des voiles qui s'écartent, des rideaux qui se lèvent, pour laisser apparaître la beauté immatérielle. Il la contemple ravi, il la veut peindre; il cherche au moins à en reproduire quelque ombre; il n'y atteint pas ; et ses efforts impuissants, ses désespoirs, ses larmes montrent assez que la beauté qu'il entrevoit est insaisissable, précisément parce qu'elle est infinie.

Ce que je dis de la poésie, il faut le dire de tous les arts, de la peinture et même de la sculpture, et surtout de la musique. Tous ils saisissent l'âme, et ils l'emportent dans l'infini. Regardez ces belles vierges de Raphaël ou sa sainte Cécile ; et dites-moi si ces regards, si ce front, si ce sourire, si cette dignité, si cette pureté, si ces draperies, si ces contours suaves sont de la terre, et si, à travers ces expressions lumineuses et pures, vous ne remontez pas à la source invisible de la beauté. Asseyez-vous auprès de cet instrument de musique ; et pas n'est besoin que Mozart ou Beethoven le touchent ! Une voix jeune et fraîche, quelques notes senties, c'en est assez pour vous ravir à vous-même et vous transporter au sein de l'éternelle harmonie.

Ce sentiment est tellement la loi de tous les arts, que nul n'y résiste. Fût-on né dans un milieu mauvais, sans foi, sans élévation, sans idéal ; se fût-on voué au culte du réalisme le plus abject, un jour ou l'autre la beauté immatérielle se montre à vous et, pour vous punir, vous arrache un cri d'adoration. « Qui ne se rappelle les larmes versées par Heine aux pieds de la Vénus de Milo, le jour où il s'aperçut pour la première fois qu'il avait besoin de s'appuyer sur quelque chose de plus fort et de plus haut que lui, où cette âme d'artiste, cette nature si profondément esthétique ressentit amèrement l'insuffisance de cet art qui avait été toute sa religion et vit tomber ce beau humain qu'il avait

entouré d'un culte ardent et unique[1]. » C'est qu'il n'y a point de beau humain. « Le beau, a dit excellemment Kant, c'est le reflet de l'infini à travers le fini. C'est Dieu entrevu. »

Il n'est pas nécessaire du reste d'être poète, peintre, musicien, pour sentir ces choses; il suffit d'être homme. Qui ne s'est assis un jour au bord de la mer, et qui n'a senti son âme s'élever jusqu'à Dieu? Qui n'a vu quelquefois, au milieu de ces ineffables rêveries, son admiration s'empreindre de tristesse, et une mélancolie sans cause passer sur lui? O mon âme, pourquoi regardes-tu plus haut que les montagnes? Que cherches-tu plus loin que la mer, par delà l'horizon? Que demandes-tu aux nuages qui passent, aux vents de l'automne, aux feuilles mourantes des bois? Pourquoi es-tu triste? Que te manque-t-il? C'est Dieu, c'est l'infini qui nous manque, et dont l'absence met dans nos cœurs ces mélancolies sans cause, mais non pas sans charme. Il l'avait éprouvé, ce noble et jeune enfant moissonné avant l'âge, mais déjà célèbre, et qui écrivait ces belles paroles où vit toute la sensibilité d'un cœur de vingt ans : « La splendeur d'une soirée d'été, le calme d'un paysage, un souffle de vent tiède de printemps qui me passe sur le visage, la divine pureté d'un front de madone, une tête grecque, un vers, un chant, que tout cela m'emplit de souffrance! Plus la beauté entrevue est grande, plus elle laisse l'âme inassouvie et pleine d'une image insaisissable[2]. » Et il ne l'avait pas moins éprouvé, cet autre jeune homme, si déchu, hélas! mais si grand, et

[1] Alfred Tonnellé, *Fragments sur l'art et la philosophie*, p. 150.
[2] Ibid.

qui a racheté tant de vers d'une beauté si coupable par des cris comme ceux-ci :

Malgré moi l'infini me tourmente!

Et encore :

Au fond des vains plaisirs que j'appelle à mon aide,
Je trouve un tel dégoût que je me sens mourir.

Et enfin :

Je souffre. . . . .
Une immense espérance a traversé la terre;
Malgré nous vers le ciel il faut lever les yeux.

L'infini, voilà donc le terme où l'âme aspire sur les ailes de l'imagination comme de la raison, par le chemin du beau comme par celui du vrai et du bien. Je n'insiste pas sur ce dernier mot; car qui ne sait quelle est notre impuissance à atteindre le bien que nous rêvons? Quel est celui d'entre nous qui, créé pour la vertu, ayant soif de justice, oserait se rendre ce témoignage qu'il est vraiment juste? Nous portons tous en nous l'idéal du bien, un idéal vivant que rien ne peut troubler, qu'aucun crime ne peut corrompre et dont la voix, inentendue de tous, excepté de nous-même, nous dit à tout heure ce qui est bon et saint. Mais n'est-il pas vrai que cet idéal palpitant et incorruptible, nous ne le réalisons jamais? Nous restons toujours loin de lui; et gravissant sans cesse les sentiers qui y mènent, nous le voyons toujours fuir, s'éloigner davantage, et nous infliger par cette fuite un martyre qui est la plus haute révélation de notre grandeur. « Je ne sais pas, disait le comte de Maistre, ce qu'est le cœur d'un scélérat, je ne

connais que celui d'un honnête homme, c'est affreux. » Que dire donc du cœur timoré des vierges consacrées à Dieu ! du cœur extasié mais si humble des saints ! Étrange abîme que celui de la conscience! jamais il ne se sent plus vide que quand on y a amassé toutes les vertus.

Et remarquez encore, pour en finir avec ce sujet, ce trait singulier. Précisément parce que toutes nos facultés aspirent à l'infini, tous nos grands sentiments s'achèvent en adoration. Ce que nous aimons, ce que nous admirons, nous sommes toujours tentés de l'adorer. Si la beauté se montre, devant la *Vierge à la Chaise,* devant la *Transfiguration,* que disons-nous? « C'est adorable. » Et que disons-nous encore? « On n'en peut parler, on n'en peut faire la moindre critique qu'à genoux [1].» Et quand une personne a gagné les sympathies de votre cœur, et que vous lui avez dit : Je vous aime, il faut surveiller votre langue chrétienne pour qu'elle ne s'échappe pas à lui dire : Je vous adore.

Maintenant oubliez l'âme; regardez le corps : d'autres aspects, de nouvelles merveilles, le même spectacle. Cette âme qui, par son intelligence, son amour, son besoin du beau, sa conscience, aspire à l'infini, est attachée à un corps lourd, opaque, fait de terre et qui se traîne par terre. Il semblerait donc que, de ce côté du moins, l'homme devrait se renfermer et se mouvoir dans le fini. Cependant il n'en est rien. Mon corps va mourir; il tombe déjà en pièces. Je n'ai que quarante ans, et comme ce roi, parvenu à ce sommet après lequel il ne reste qu'à descendre la

[1] Paroles de M. Cousin devant les sept cartons de Raphaël qui sont à Londres au *British Museum.*

pente si rapide des années, je dis mélancoliquement : « Voici qu'au milieu de mes jours je touche aux portes du tombeau. *In dimidio dierum meorum vadam ad portas inferi.* » Que devrais-je faire? M'habituer à cette idée; me dire : « Les feuilles tombent, les fleurs se fanent, les flots s'écoulent; tout meurt; il est donc bien juste que je meure aussi. Pas du tout. Je proteste contre la mort. Je lui dis : « O mort, tu as beau faire, tu ne m'auras pas tout entier. Je traverserai tes ténèbres. » Et, les pieds sur un tombeau, je rêve l'immortalité.

Être du temps, je méprise le temps; fleur d'un jour, je veux m'éterniser, même sur la terre. L'un veut éterniser son nom, l'autre sa race, celle-ci sa beauté, celui-là son bonheur, tous leur amour. Homère vit pauvre, misérable, aveugle, et se console en pensant que la postérité répétera ses vers. Napoléon paraît au balcon du Louvre, tenant son fils dans ses bras, et crie : « L'avenir, l'avenir, l'avenir est à moi ! » Et dans l'intimité de la tendresse conjugale, qui ne sait que le cœur charmé n'a qu'un mot : Toujours, toujours, toujours!

Et ce qu'il y a d'étrange, c'est que pour s'éterniser ainsi, on sacrifie le temps. On veille, on s'use dans le présent; pourquoi? pour vivre dans l'avenir. Que dis-je! on se console d'être calomnié, méprisé dans le temps, pourvu que la postérité nous absolve. La postérité! quelle idée, si je meurs ce soir et pour toujours! L'éternité! quelle ironie, si je ne suis qu'un flot qui passe! mais quelle preuve que, même par la partie fragile et périssable de mon être, je me meus dans l'infini!

Ainsi, à chaque pas que nous faisons, à chaque coup de sonde, pour ainsi dire, que nous jetons dans l'âme, nous voyons mieux se dessiner sa vraie nature. Elle émerge

hors du temps. Par son esprit, par son cœur, par son imagination, par sa conscience, par sa vie tout entière, elle brise toutes les enveloppes et elle s'élance dans l'infini. Les Grecs avaient trouvé le vrai mot de l'âme. Ils l'ont appelée une aspiration, ἆσθμα. Une aspiration à quoi? à l'infini.

De là résulte une foule de conséquences, une surtout que je ne veux pas développer, que pourtant je ne puis contenir. L'âme aspire à l'éternité, donc elle n'est pas du temps. Elle monte à l'infini par ses tristesses, par ses douleurs, par ses désenchantements, par ses joies, par ses amours; chacun de ses mouvements se termine à l'infini; donc elle n'est pas la terre; donc elle est autre chose qu'une vile poussière; donc il y a en elle un souffle divin, un esprit qui vient d'en haut et qui n'aspire à y remonter que parce qu'il en descend.

Vous dites que vous ne l'avez jamais vu cet esprit, que vous ne l'avez pas trouvé sous votre scalpel! Et moi je vous demande : Est-ce que vous ne l'avez jamais senti? Vous ne l'avez pas trouvé sous votre scalpel! Et où l'avez-vous cherché? Quoi! c'est là, au fond de cette salle obscure, dans ce cadavre à demi décomposé, que vous espérez trouver l'âme! Elle n'y est plus; elle est partie; elle s'est envolée. Aveugle! vous n'avez plus entre les mains que la cage, la cage vide; et vous niez l'oiseau, le doux rossignol qui chante dans le bocage! Mais c'est de la folie! c'est comme ces personnes qui viennent vous faire visite à l'heure où elles savent que vous êtes sorti.

Voulez-vous trouver l'âme? n'interrogez pas les morts; interrogez les vivants. Mettez la main sur le cœur de l'homme au jour où il bat d'un noble amour. Venez voir Raphaël au moment où il se prépare à jeter sur la toile la

scène de la *Transfiguration;* ou Mozart, quand le souffle des harmonies infinies le couche palpitant sur son instrument sonore; vous verrez l'âme vivante; vous ne verrez plus le corps; vous ne le verrez qu'avec indignation, comme un obstacle; et dans l'éclair des yeux, sur les lèvres, à travers le rayonnement du front, vous saluerez avec émotion, avec certitude, cette chose auguste qu'on appelle une âme! et vous comprendrez que tous les espaces ne sont pas assez vastes pour l'immensité de son vol. Il lui faut l'infini.

II

Si les considérations que nous venons de présenter à nos lecteurs sont justes, et il n'est personne qui ne puisse les vérifier sur lui-même, on entrevoit déjà quelque chose de la vraie nature de l'âme; mais pour la bien comprendre, il faut regarder de plus près encore, et se demander quel est le caractère de cette aspiration à l'infini. Est-ce un élan vague et nuageux, quelque chose d'incertain, d'indéterminé? L'homme n'est-il qu'un être sensible et poétique qui aspire à s'élancer par l'imagination et par l'amour au delà du monde matériel? Ce qui le caractérise, n'est-ce que ce triste et glorieux malaise d'un être qui est plus grand que la terre, qui se retourne inquiet sur une couche trop petite pour lui, et qui regarde au delà pour y trouver quelque chose de meilleur? Assurément ce serait beau, et la

conséquence que nous en déduirons tout à l'heure relativement à la Religion y serait déjà tout entière. Mais l'aspiration dont je parle a un bien autre caractère. Elle est nette, précise, pratique, comme la nature même de l'homme. Ce que l'homme voit dans cet infini vers lequel il s'élance incessamment, c'est un être vivant, personnel, à la fois très grand et très bon; et ce qu'il veut, c'est un commerce réel avec lui, une union active, une relation positive et réciproque.

Et remarquez, je vous prie, les deux actes qu'implique ce commerce; actes singuliers, et cependant antiques, universels, invincibles, publics, si inhérents à l'âme humaine, qu'ils en sont comme l'aspiration et la respiration.

D'abord l'homme veut monter jusqu'à Dieu, et il se sent capable d'y arriver. Perdu comme un atome dans les champs de l'immensité, il croit que Dieu entend sa voix, et que, quelle que soit la distance qui les sépare, il y a dans le cœur de l'homme des cris qui, nécessairement, infailliblement, seront entendus. C'est là sa foi. Elle est étrange, bizarrement présomptueuse, si vous voulez; mais enfin elle est antique, universelle, indestructible. Rien jamais, non, rien, rien n'a pu lui arracher cette conviction.

Et non seulement l'homme aspire à monter jusqu'à Dieu et se croit capable de le faire, mais, ce qui est plus étrange peut-être, il aspire à voir Dieu descendre jusqu'à lui. Et il croit ce second acte aussi réalisable, et même aussi certain que le premier.

« Oh! qu'il VIENNE! » s'écriait Platon, et avec lui toute l'antiquité païenne.

« Oh! qu'il fende les cieux et qu'il descende! *Utinam*

dirumperes cœlos et descenderes! » s'écriait Isaïe, et avec lui toute l'antiquité sacrée.

Brise cette voûte profonde
Qui couvre la création,
Soulève les voiles du monde,
Et montre-toi, Dieu juste et bon!

Voilà le cri universel de la nature humaine. Et comme il est de l'essence de tout profond besoin de se créer une expression publique, universelle et perpétuelle, si vous jetez les yeux autour de vous, dans ce siècle et dans ceux qui l'ont précédé, que verrez-vous sur toute la surface du globe? Des temples, des autels, des prières; des yeux qui se lèvent pour implorer, et des mains qui se joignent pour remercier.

On peut essayer d'expliquer ce fait, prétendre que c'est une illusion et une folie, en rappeler les abus et tout ce qui s'y est mêlé de faux, de puéril et d'odieux; on ne niera pas que cette foi existe; que ce besoin d'un commerce avec Dieu est à la fois spontané et invincible, si ancien, si universel, si perpétuel, qu'il fait partie de la nature humaine, tranchons le mot, qu'il en constitue le fond et, pour ainsi dire, l'essence.

Comment est-ce, en effet, que nous connaissons la nature humaine, ses vrais besoins, ses lois essentielles?

M. Thiers se pose la même question, à propos de la propriété. Écoutons sa réponse; elle va nous donner de grandes clartés. « Montesquieu a dit : Les lois sont les rapports des choses. J'en demande bien pardon à ce vaste et grand esprit, il aurait peut-être parlé plus exactement en disant : Les lois sont la permanence des choses. Newton observe les corps graves. Il voit une pomme tomber d'un

arbre, suivant le langage terrestre des habitants de notre planète. Rapportant ce fait à un autre, à celui de la lune attirée vers la terre, de la terre attirée vers le soleil, il aperçoit dans un fait particulier et insignifiant un fait général, permanent, et il dit : « Les corps graves sont attirés les uns vers les autres proportionnellement à leur masse ; » et il appelle ce phénomène la loi de la gravitation.

« J'observe l'homme, je le compare à l'animal ; je vois que, loin d'obéir à de vulgaires instincts, tels que manger, boire, etc., il sort de ces étroites limites, et qu'à toutes ces manières de se comporter, il en ajoute de bien plus relevées. Il a un esprit pénétrant ; et avec cet esprit, il cultive la terre, commerce, fait la paix, fait la guerre, s'élève au gouvernement des États, puis, s'élevant plus haut encore, arrive à la connaissance de Dieu. Après avoir reconnu en lui cette sublime intelligence qui se développe en s'exerçant, après avoir vu qu'en l'empêchant de l'exercer je la lui fais perdre, je le rabaisse, je le rends malheureux et presque digne de son malheur, je me récrie et je dis : L'homme a le droit d'être libre, parce que sa noble nature, exactement observée, me révèle cette loi que l'être pensant doit être libre, comme la pomme, en tombant, a révélé à Newton que les corps graves tendaient les uns vers les autres.

« Je défie qu'on trouve une autre façon de constater les droits, une autre que la saine et profonde observation des êtres. Quand on a bien observé leur manière constante de se comporter, on conclut à la loi qui les régit, et de la loi au droit. »

Et, appliquant ce principe à la propriété, M. Thiers montre que la propriété est un fait général, constant, universel, de tous les temps et de tous les pays, qu'elle est

par conséquent un besoin, une loi et un droit. « Les naturalistes, dit-il, en voyant un animal qui, comme le castor et l'abeille, construit des demeures, déclarent sans hésiter que l'abeille, le castor sont des animaux constructeurs. Avec le même fondement, les philosophes, qui sont les naturalistes de l'espèce humaine, ne peuvent-ils pas dire que la propriété est une loi de l'homme; qu'il est fait pour la propriété; qu'elle est une loi de son espèce[1] ? »

Assurément, ce sont là de beaux et féconds principes. J'adjure tout homme sérieux de les appliquer à son tour à la Religion, de dire si cette aspiration à Dieu, si ce besoin d'une union active avec Dieu, d'un commerce réel, n'est pas un fait constant, général, universel, affectant tous les temps, tous les lieux, tous les hommes. Je vois partout l'humanité qui croit en Dieu, qui espère en Dieu, qui prie Dieu, qui monte à lui sur les ailes de la foi, de l'espérance, qui le remercie d'être venu à son aide.

Et remarquez, s'il vous plaît, que ce fait universel et perpétuel n'est pas caché dans les entrailles de la terre, au fond des sociétés secrètes, où il aurait pu échapper à la discussion. Il est public. Il fait partie des gloires et des grandeurs nationales. Il s'impose même à ceux qui n'en veulent plus. Il oblige des hommes qui ne prient jamais à se donner de temps en temps, même en public, l'apparence de gens qui prient encore.

J'ai dit : qui ne prient jamais; je rétracte ce mot, car il n'est personne qui ne prie jamais. Il n'est pas de jeune homme qui, au jour où un noble amour vient le relever et purifier quelquefois, ne lève les yeux vers le ciel pour le remercier. Il n'est pas de vieillard qui, à cet âge où la tête

[1] Thiers, *De la Propriété*, ch. II.

se penche comme pour s'habituer à regarder la tombe, n'ait éprouvé le besoin d'adorer et d'espérer. Et vous qui vous croyez exempt de cette faiblesse, savez-vous si Dieu ne vous enverra pas, à un moment imprévu, une de ces calamités qui blanchissent l'homme avant l'âge? Sous l'empire de la douleur, vous vous écrierez involontairement : Mon Dieu! ô mon Dieu! Cela suffit : vous aurez prié.

Mille conséquences se pressent encore ici au bout de ma plume. Je les arrête, et je me contente de celle-ci : à savoir que l'âme aspire à Dieu et y monte par un élan qui n'est ni vague, ni indéterminé, ni confus; qu'elle veut un commerce positif avec Dieu; et que si, observant la nature humaine, de la permanence des mêmes actes on conclut à la loi qui les régit, parvenu à ce point, je puis dire à mon tour : La tendance à Dieu, l'aspiration à Dieu, le besoin de croire, de prier, d'adorer, est une loi de l'espèce humaine, aussi légitimement que je dis : La propriété est une loi.

Si ces principes valent pour prouver la propriété, ils valent pour prouver la Religion. Si vous les récusez à propos de la Religion, ne vous étonnez pas que d'autres les récusent à propos de la propriété. Regardez bien; vous verrez que la Religion, la société, la famille, la propriété, sont assises sur le même fondement. Pas une de ces choses augustes n'est périssable, parce qu'il n'en est aucune qui ne soit un besoin et une loi de la nature humaine.

Il y a même des philosophes, ou plutôt des physiologistes, qui, à propos de la Religion, sont allés plus loin. Ils se sont demandé où était le point précis qui faisait la différence de l'homme et de l'animal, ce qui était tellement propre à l'homme, qu'il se trouvait dans tous les hommes et ne se

trouvait dans aucun animal. Est-ce l'organisation, la structure et le jeu des appareils? Non, disent-ils; car l'anatomie et la physiologie ont montré depuis longtemps une identité presque absolue de composition anatomique entre l'homme et les mammifères. Est-ce dans les facultés de l'esprit? Mais, bien qu'il y ait une différence immense entre le développement intellectuel de l'homme et celui de l'animal, cependant on ne peut méconnaître que, instinct à part, l'animal sent, veut, se souvient, raisonne, et que l'exactitude, la sûreté de ses jugements ont parfois quelque chose de merveilleux qu'il est, dans bien des cas, impossible d'attribuer à une force aveugle. Est-ce alors dans les facultés du cœur? Bien moins encore, car l'animal aime, hait, se venge, est reconnaissant, se fait tuer pour son maître et pour ses petits. Où est donc alors ce *sanctius his* d'Ovide, ce quelque chose d'absolument étranger à l'animal et qui fait la différence propre de l'homme? Ces naturalistes répondent : Ce qui différencie essentiellement l'homme de l'animal, c'est la *religiosité,* la faculté religieuse; en d'autres termes, l'élan vers Dieu, l'aspiration à Dieu.

Voilà ce que disent les physiologistes. Et il faut que cette aspiration à Dieu, ce besoin d'un commerce avec Dieu appartienne bien essentiellement à la nature humaine, pour que des savants distingués, des hommes qui déclarent « ne vouloir être ni métaphysiciens ni philosophes, mais rester naturalistes », aillent jusqu'à en faire le caractère, non seulement principal, mais unique, qui nous sépare des animaux, et qui seul, aux yeux de la science, constitue notre règne, le règne humain [1].

[1] *Mémoire sur l'unité de l'espèce humaine,* par M. de Quatrefages. Ce savant *Mémoire* est parfaitement analysé dans le beau livre de M. Nicolas, *l'Art de croire,* t. I, ch. II.

III

Une dernière observation va nous faire apparaître tout ceci sous un jour nouveau et non moins étonnant.

Cette aspiration de notre âme à Dieu présente en nous deux caractères singuliers : d'une part elle est nécessaire, puisqu'elle est un des éléments constitutifs de la nature humaine, son élément principal ; mais d'autre part elle est libre. Il est bien difficile de l'arracher d'une âme ; mais elle y subit d'étranges vicissitudes. Elle croît et décroît. Elle pâlit, elle diminue à certains jours ; à d'autres, elle ranime ses mourantes flammes ; elle ressuscite ; et il est curieux de soumettre à l'analyse, à l'exacte observation, le phénomène de sa croissance ou de sa décroissance.

En général, elle croît avec la vertu, elle décroît avec le vice. Je dis : en général ; car si elle ne décroît pas toujours avec le vice, si elle survit quelquefois dans la conscience à la ruine du bien, preuve nouvelle qu'elle appartient au fond même de la nature humaine, elle grandit infailliblement avec la vertu. Plus nous sommes généreux, humbles, chastes, plus est vif l'élan qui nous emporte à Dieu. Dans une vie, même troublée, faisons-nous un acte de vertu, de désintéressement, d'oubli de nous-mêmes ? à l'instant nous nous sentons mieux disposés pour Dieu, et comme replacés, pour un moment du moins, près de lui.

Ce qui n'est pas moins remarquable, c'est que cette foi en Dieu, qui grandit avec la vertu, grandit aussi avec la

douleur. Vous savez ce que produit la douleur; elle fait tomber tous les rêves, toutes les fausses lueurs. Ce qui est factice disparaît, s'évanouit à son rude contact; elle nous tire de l'illusion et nous remet dans la réalité. Or c'est à ce moment que l'élan vers Dieu prend plus de vivacité. On s'éloigne de Dieu dans le plaisir, on revient à lui dans l'épreuve. Les yeux pleins de larmes se lèvent naturellement vers le ciel.

Et quand la douleur nous conduit peu à peu à la mort, qui ne sait quels accroissements subits et consolants prend la pensée de Dieu? Vit-on jamais un homme qui a cru en Dieu s'en repentir sur son lit de mort et y abjurer sa foi? On en voit, au contraire, un grand nombre qui, ayant douté de tout, retrouvent la lumière au bord du tombeau; comme si, à mesure que l'âme se dégage des liens du corps et approche des rivages de l'éternité, il lui en revenait une lumière qui dissipe les dernières ombres; ou comme si Dieu, qui est père, se penchait alors avec plus de tendresse vers ses enfants, et faisait un plus grand effort pour les sauver. Le mouvement de retour est, à ce dernier moment, si vif, que la plupart des philosophes du XVIIIe siècle y ont succombé : Boulanger, Condillac, Montesquieu, Fontenelle, Buffon; et pour que les autres, Voltaire, Diderot, n'y succombassent pas, il a fallu les précautionner et les défendre contre leur *faiblesse,* en faisant la garde autour de leur lit. Et comme, au XIXe siècle, cette *faiblesse* a crû encore et que l'homme, plus tourmenté de Dieu, a des retours plus infaillibles vers lui, on a multiplié les précautions, on a fait des ligues pour entourer le lit de mort, des espèces de compagnies d'assurances contre Dieu. Dans ces sociétés protectrices on a exigé de l'homme les plus redoutables serments, et on lui a

promis un appui énergique pour l'aider à soutenir jusqu'au bout la gageure de ne croire à rien. Vains efforts! car, tourmentée de Dieu, l'âme ne perd qu'une puissance, celle de revenir publiquement à lui. Mais quoi! à ce moment plus encore qu'au contact de la douleur, toutes les illusions s'en vont; les rêves s'évanouissent; ce qui est faux, factice, tombe de l'âme; et c'est l'heure ou la foi s'affirme et grandit. Quelle plus grande preuve de sa vérité! On touche Dieu, pour ainsi dire. On n'a presque plus besoin de croire en lui; on le voit; il partage notre couche douloureuse; et l'espérance, agitant son flambeau, nous montre le ciel ouvert où l'amour nous attend.

Et non seulement cette aspiration à Dieu grandit avec la vertu, les douleurs, avec les approches de la mort; elle grandit avec la grandeur de l'âme. Elle est à la fois la couronne des grandes âmes quand elles s'y livrent, leur tourment si elles y résistent, leur honneur toujours. Elle s'élève quelquefois en elles jusqu'à une sorte de soif sublime qui est assurément le point le plus élevé de la touchante beauté de l'homme. Regardez, regardez les grandes âmes de tous les temps, de tous les pays, j'entends celles qu'une intelligence plus vaste, une raison plus forte, une imagination plus vive, un cœur plus profond et plus tendre élèvent au-dessus du vulgaire, et dites s'il en est une seule qui n'ait pas porté en elle le besoin de Dieu, la faim, la soif de Dieu, et n'ait pas laissé voir sur son front : ou, irrassasiée, les stigmates sacrés de ce glorieux tourment; ou, désaltérée et heureuse, la paix ravissante de la vérité trouvée et de Dieu possédé.

Souvent, ému de toutes ces pensées, je me surprends à rêver un grand tableau, une procession comme celle que Flandrin a mise sur les murs de Saint-Vincent-de-Paul.

Seulement, si j'étais peintre, je la ferais plus vaste; je la composerais de toutes les âmes qui, dans ce triste monde, ont été altérées de Dieu.

Vous y seriez au premier rang, poètes de tous les âges, âmes sublimes et charmantes, qui avez eu vers Dieu de si beau élans. Je vous grouperais autour du divin Homère, votre maître à tous. D'un côté, Orphée et tous les poètes orphiques, si peu connus, si divins. De l'autre, Pindare et Eschyle; Euripide et Sophocle; Virgile, le tendre et religieux Virgile, et vous aussi, Horace, dont la lyre légère rendit néanmoins si souvent le son de l'infini. Vous apprendriez au monde, qui vous regarderait passer, que les plus belles âmes sont les plus religieuses, et que, même au sein du paganisme, la grande poésie a toujours été un cri de l'âme vers Dieu.

Platon conduirait le second chœur. C'est lui qui a dit : « Que faut-il pour voir Dieu? Être pur et mourir. » Et cet autre mot, plus divin, s'il est possible : « Philosopher, c'est apprendre à mourir. » Il marcherait le premier, soutenant avec tendresse son vieux maître Socrate, et appuyé sur Aristote, son jeune ami, qui concevait Dieu comme le grand aimant des âmes, l'aimant par amour. A leur suite on verrait tous les grands philosophes : Pythagore, qui se préparait par le silence et par le jeûne à mieux entendre l'harmonie des sphères; Cicéron, qui, au milieu des oscillations de son esprit, conserva si vif le sentiment de la Divinité, et lui consacra un langage d'une majestueuse beauté; Sénèque, dont le nom serait si grand si sa vie eût répondu à sa doctrine; tous emportés, par la même passion, plus haut que la nature visible, dans la contemplation de l'infini. Je voudrais que dans l'arrangement de ce groupe, par je ne sais quel coup de pinceau plus hardi, on parvînt

à faire sentir ce mot de Platon qui résume toute sa vraie philosophie : l'homme est fait pour la vérité; mais il faut qu'un Dieu la lui vienne enseigner.

Je ne vous oublierais pas, vous auriez le troisième rang, vierges mystérieuses que l'antiquité connut sous le nom de Sibylles. Vous garderiez sur vos yeux ce voile que la science n'a pas encore pu soulever, et vous tiendriez à la main ces livres que l'on conservait si soigneusement au Capitole, tout pleins de Dieu et de Celui qui allait venir. Soit que vous ayez trouvé ces intuitions divines dans vos cœurs de femmes et de vierges; soit que vous eussiez recueilli ces pressentiments sur les lèvres de l'humanité et que vous fussiez ainsi, sous sa forme la plus charmante, la personnification du peuple altéré de Dieu.

Viendrait ensuite un autre chœur, encore plus beau : le chœur des patriarches et des prophètes. Ceux-ci, les yeux au ciel, regardant de loin la patrie, lui envoyant des regrets avec des désirs, et confessant qu'ils sont voyageurs sur la terre et exilés loin de Dieu; ceux-là tenant à la main leurs harpes sacrées, et faisant résonner sur leurs cordes, en chants d'une beauté ineffable, l'adoration, la louange, l'action de grâces et l'amour.

Et que serait-ce si, à tous ces représentants du génie religieux de l'antiquité, je pouvais ajouter les grandes âmes de l'humanité chrétienne : les martyrs qui sont morts pour Dieu, les vierges qui lui ont sacrifié tout amour humain; les peintres, les sculpteurs, les architectes qui lui ont élevé des dômes sublimes; les théologiens, les philosophes, les orateurs, les musiciens et les poètes qui l'ont si divinement chanté!

Mais ce ne serait pas assez de peindre cette procession; il faudrait pouvoir animer ces grandes âmes, mettre une

parole sur leurs lèvres. Quels chants on entendrait! quels élans vers la vérité! quels soupirs après la beauté immatérielle et sans tache! Voilà l'esprit humain à sa plus haute puissance! voilà le cœur dans sa plus touchante grandeur! voilà l'imagination avec ses plus suaves peintures! voilà l'homme enfin dans ce qu'il a de plus beau et de meilleur! et cet esprit, cette imagination, ce cœur n'ont qu'un mot, un cri : Dieu! Dieu!

Et si, après avoir peint cette divine procession de toutes les grandes âmes qui aspirent à Dieu, on me permettait, comme aux artistes du XVe siècle, de jeter sur cette scène une devise et une légende, je n'en prendrais point d'autre que cette parole: *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam, quoniam et ipsi saturabuntur.* Oui, bienheureux ceux qui ont aspiré après la vérité, la beauté, la justice, l'amour infinis; car comment de tels désirs ne seraient-ils pas rassasiés?

CHAPITRE DEUXIÈME

DE LA VRAIE NATURE DE DIEU

Quel est-il maintenant, cet être après lequel l'humanité tout entière soupire? Est-ce un Dieu sourd? Est-ce un Dieu muet? N'a-t-il ni cœur ni entrailles? L'homme aspire à monter jusqu'à Dieu; Dieu ne consentira-t-il pas à descendre jusqu'à l'homme? Le plus petit fait d'étranges efforts afin d'atteindre au plus grand; est-ce que celui-ci ne s'inclinera pas un peu, afin que l'embrassement soit possible?

Voilà la question. Pour la résoudre étudions la nature de Dieu, comme nous venons d'étudier la vraie nature de l'homme. Celle-ci se résout en une sorte d'ardente aspiration à Dieu; voyons si nous ne trouverons pas en celle-là une sorte de tendre inclination à l'homme. Pendant que l'homme monte à Dieu par toutes ses faiblesses, qui sait si Dieu ne descend pas à l'homme par toutes ses grandeurs? Belle et importante étude, bien digne de tenter un esprit élevé, et qui va nous faire faire un pas de plus dans la connaissance de la Religion.



I

Et d'abord, quelle concordance merveilleuse, quelle profonde et singulière harmonie entre la nature de l'homme et l'idée que je me fais de celle de Dieu! Il y a en Dieu tout ce que je désire. Je désire la vérité, il est la vérité. Je désire la beauté, il est la beauté idéale. Je désire le bien, il est le bien absolu. Je désire la vie, il est la vie éternelle, immuable, infinie. Tout ce qui me manque, il l'a. Tout ce que mon cœur rêve, attend, espère, pressent, est en lui. Les magnificences de sa vraie nature répondent aux défaillances de la mienne, et y répondent dans la mesure même où je le désire. N'est-ce qu'un hasard qu'il a précisément tout ce que je cherche, et que moi, qui le connais à peine, je désire d'instinct et invinciblement tout ce qu'il a?

On me dira peut-être que cette idée de Dieu est une pure conception de mon esprit; que je l'ai formée de tous les *desiderata* de mon âme; qu'aspirant à la vérité, à la beauté, à la vie, ne trouvant rien de tout cela ici-bas au degré où je le désire, je l'ai cherché ailleurs; et qu'ainsi, réunissant ce qui me manque : le bien, le beau, le vrai; supprimant les limites, y ajoutant l'infini, j'en ai fait ce que j'appelle Dieu.

Oui, sans doute, c'est ainsi que je procède; mais que peut-on opposer à ce raisonnement? C'est celui des plus grands esprits philosophiques. Suivez-en bien la chaîne.

Je dis d'abord : Je suis, donc Dieu est. Ceci est plus

qu'une démonstration : c'est de l'intuition directe. Aussi on n'a jamais pu arracher à l'humanité ce premier anneau. Pendant qu'on discute autour d'elle, qui au nom de la philosophie, qui au nom de la science, l'humanité écoute; puis, le débat fini, elle répète dans la même lumière, dans la même certitude qu'auparavant : Je suis, donc Dieu est.

Mais que suis-je? Je suis un être imparfait, borné, qui passe et s'évanouit. Donc il existe un être qui ne passe pas, un être parfait et sans bornes. « Car pourquoi, dit Bossuet, l'imparfait serait-il, et le parfait ne serait-il pas? C'est-à-dire : Pourquoi ce qui tient du néant serait-il, et ce qui n'en tient pas du tout ne serait-il pas [1] ? »

En troisième lieu, si imparfait que je sois, si limité, si borné, j'aspire à quelque chose de plus grand et de meilleur, de plus grand que toute grandeur connue, de meilleur que toute bonté créée. Donc il existe un être plus grand que toute grandeur, meilleur que toute bonté, c'est-à-dire parfait et infini. Quelle folie, en effet, de supposer qu'une pareille aspiration, si belle et si invincible, qui fait le fond de l'âme humaine, ne corresponde à rien de réel? Il y aurait donc une attraction sans rien qui attire, des effets sans cause, des tendances qui n'aboutiraient pas! Mon désir inquiet s'élancerait dans le vide; il ne trouverait pas l'objet qu'il cherche! Ma soif de vérité, de beauté, de justice, d'amour, serait frustrée! Les élans les plus purs de mon cœur ne seraient qu'une amère dérision! Cela ne se peut. L'esprit, le cœur, la conscience, la prière, la poésie, l'enthousiasme, la pureté, la douleur disent : Nous allons à l'infini; donc il y a un infini.

[1] Bossuet, *Élévations sur les mystères*, 1re élév.

Ceci est clair, lumineux, sans ombre de discussion possible.

Mais Descartes, qui a posé les premiers anneaux de cette chaîne, s'est arrêté trop tôt dans ces magnifiques déductions. Si, de l'être imparfait qui est en moi, je remonte nécessairement, par une intuition infaillible, jusqu'à l'être parfait qui est Dieu, je dois aussi par la même méthode, de ma nature, de mes perfections, remonter jusqu'aux perfections, jusqu'à la nature même de Dieu.

Descartes disait : « Je suis, donc Dieu est. » Je continue et je dis : Je suis une intelligence, donc Dieu est une intelligence. Je suis un amour, donc Dieu est un amour. Je suis une force, donc Dieu est une force. Et ainsi de suite. J'affirme de Dieu toutes les perfections qui sont en moi, en ayant bien soin de vérifier si ce sont des perfections. Car comment y aurait-il en moi quelque chose de beau, de bon, de parfait, qui ne serait pas en Dieu ?

Je vais encore plus loin. Ces perfections, j'en ôte les limites; je les agrandis jusqu'à l'infini, et je dis : Dieu est une intelligence infinie, un amour infini, une vie et une beauté infinies.

Ici encore il n'y a pas à discuter; car dès qu'on a prononcé ce grand nom d'infini, il le faut admettre avec toutes ses perfections. Infini d'un côté, il ne peut être borné d'aucun autre. Vous admettez que Dieu est une essence infinie, mais vous lui refusez l'intelligence! Dès lors qu'est-ce que Dieu? Une force aveugle, fatale, inconsciente d'elle-même; dès lors, moindre que l'homme, car l'homme la connaît; elle, au contraire, ne connaît pas l'homme. Vous admettez en Dieu une intelligence infinie, et vous lui refusez la liberté, l'amour! Mais cela est-il possible? Est-ce que la pensée, la pensée vivante, la pensée infiniment belle,

peut subsister sans liberté? Est-ce qu'elle ne crée pas l'amour? Est-ce qu'elle n'en procède pas? à la fois fille de l'amour et mère de l'amour. Vous l'anéantissez donc; car un Dieu sans amour, sans liberté, sans beauté, est au-dessous de nous. Nous sommes supérieurs à cette force vague, à ce ressort aveugle, d'une supériorité incontestable; puisque nous connaissons, nous aimons et nous voulons; et que lui, ni il ne connaît, ni il n'aime, et il est incapable de vouloir.

Dieu est donc; et il est l'intelligence infinie, la beauté infinie, l'amour infini, la vie infinie; c'est-à-dire qu'il a, dans un degré infini, tout ce qui me manque. Dévoré de soif, consumé de désirs, je regarde autour de moi, sur la terre, dans les créatures, et je ne trouve rien de ce dont mon cœur a un si impérieux besoin. Je regarde en Dieu, et je trouve tout cela en lui, et je l'y trouve à ce degré illimité, inépuisable, infini, où me portait la folie de mes irréalisables rêves. Encore une fois, n'est-ce qu'un hasard? Et puis-je croire qu'ayant précisément ce qui me manque, et moi souffrant de ne l'avoir pas, il ne soit incliné à me le donner?

Car ici revient encore, et s'impose à nous, la puissante méthode de Descartes. Est-ce que les grands cœurs, débordant d'amour, n'aspirent pas à s'épancher? Est-ce que les grands génies, tout pleins de lumière, ne cherchent pas à rayonner? Est-ce que la beauté n'aime pas à se montrer? L'épanchement au dehors n'accompagne-t-il pas toujours la perfection? Or, si cela est de ces ombres de la terre qu'on appelle lumière, vie, amour, que sera-ce donc de la lumière infinie, de la beauté infinie, de l'éternel amour, de la vie infinie? Urne toujours pleine, qui se verserait par le seul fait de sa plénitude, mais que la magnificence in-

cline pour qu'elle s'épanche plus facilement, et qui, du reste, s'épanche sans regret, puisqu'elle ne s'épuise jamais. Et voilà pourquoi ce grand génie philosophique, saint Thomas, n'hésitait pas à définir Dieu : *Ens sui diffusivum*, un Être qui s'épanche.

Dépose tes inquiétudes, ô mon âme! si tu ne sais pas monter jusqu'à lui, peut-êre trouvera-t-il quelque moyen de venir jusqu'à toi. A tous tes vides, pour les combler, correspondent toutes ses grandeurs,

II

Mais faisons un second pas. Non seulement en étudiant la nature de Dieu on aperçoit en lui un océan de beauté, de richesses, de vie qui surabonde et demande à s'épancher, mais quand on ouvre les yeux, on voit qu'en fait l'épanchement a eu lieu. Un jour Dieu est sorti de son repos, et il a jeté les mondes dans l'espace. Avec quelle profusion, avec quelle magnificence, pas plus la poésie que la science ne le diront jamais. Et un autre jour, quand tout fut prêt, il a créé l'homme; il l'a déposé sur ce globe, comme une mère qui met son enfant dans le berceau qu'elle lui a préparé.

Oui, celui qui a tout ce qui me manque, qui possède, dans les splendeurs de sa nature infinie, tout ce dont j'ai besoin, c'est celui-là qui m'a créé. Il est mon père. Seconde raison, plus pressante encore et décisive, pour s'incliner vers moi, non plus seulement par magnificence, mais par bonté.

Que Dieu ait réellement créé l'homme, c'est chose absolument certaine, et dont je ne puis douter. Car il n'y a ici

que deux hypothèses possibles : ou admettre un Dieu créateur, qui est un grand mystère sans doute; ou prétendre que le monde n'a pas eu de commencement, que la matière est éternelle, ce qui est absurde. Aussi personne ne l'ose dire clairement. On prend un biais, et tous les efforts pour nier la création se résolvent en deux systèmes louches et hypocrites : le système de la *génération spontanée* et le système de la *transformation des espèces.*

Je les appelle louches et hypocrites; non certes dans la pensée de leurs auteurs, mais en eux-mêmes; et on va voir pourqnoi je les appelle ainsi.

Qui dit génération spontanée, dit un être qui naît tout seul, sans père ni mère, sans parents, sans semence préalable. Et il y a, en effet, des savants qui prétendent qu'étant donnée une pure matière, où il n'y a point de germes cachés, enfouis, invisibles, il peut s'y développer, par le seul déploiement des énergies inhérentes à la nature, une série d'êtres vivants. Puis, ce prétendu principe posé, ils en concluent que si des animalcules ont pu naître ainsi, sans germes préalables, sans semences antérieures, rien n'empêche que l'homme ne soit né de la même manière. Un jour, au penchant d'un coteau merveilleusement exposé aux rayons du soleil, sous un certain coup plus puissant de lumière et de chaleur, les forces génératrices de la nature se développant, il sera né un homme. Cet homme sera né à l'âge de la maturité, en possession de sa taille, de sa force, de son intelligence, de toutes ses facultés. Car supposez qu'il fût né enfant, comme nous naissons tous, aveugle, sourd, ayant besoin d'un bras qui le porte, d'un sein qui le nourrisse, en fût-il né mille à la fois, de même âge, de même faiblesse, est-ce qu'ils n'auraient pas péri de faim, ou de froid, ou sous la dent des bêtes? Il sera

donc né à l'âge de la virilité, sans père, sans mère, à trente ans, d'un coup de soleil sur la terre; et comme la nature sentait qu'elle allait se refroidir, qu'elle ne pourrait pas continuer longtemps ce glorieux métier, en même temps qu'elle produisait spontanément un homme, elle engendrait spontanément aussi une femme; elle les faisait l'un pour l'autre, physiquement, intellectuellement et moralement; elle les inclinait l'un vers l'autre afin que leur mutuel amour lui permît de supprimer l'œuvre trop chanceuse de la génération spontanée. Et, en effet, depuis le jour où un homme et une femme se sont vus et aimés, la génération spontanée a disparu [1].

Voilà le système, et je demande si ce n'est pas la rage de se passer de Dieu qui jette l'homme dans des rêveries pareilles. Car enfin si la création de l'homme par Dieu est un mystère, qui ne sent que la création de l'homme par la matière est un mystère encore plus impénétrable? Mais surtout qui ne voit que cette prétendue explication n'explique rien; qu'il reste toujours la question de savoir qui a mis dans la matière ces énergies créatrices; et que tout le résultat de ce système, c'est d'admettre la création par Dieu au second degré, au lieu de l'admettre au premier?

Oui, au lieu d'admettre que Dieu a créé la terre, et qu'ensuite sur la terre il a créé l'homme, vous dites qu'il a créé la terre et qu'il l'a rendue capable d'engendrer l'homme. C'est la même difficulté, avec une beauté de moins et un avilissement de plus.

[1] « Ce qui me déplaît dans Strauss, dit Alexandre de Humboldt, c'est sa légèreté, pour ne pas dire plus, en histoire naturelle. Ainsi il fait naître sans difficulté les êtres organisés de la matière inorganique, voire même l'homme, qu'il fait sortir spontanément du limon de Chaldée. » (*Lettre à Varnhagen.*)

Saint Augustin, saint Jean Chrysostome et beaucoup d'autres Pères admettaient de leur temps certains faits de génération spontanée. Ce qui prouve qu'à leurs yeux il n'était pas absolument impossible que Dieu, en créant la matière, l'eût douée de forces capables d'y produire la vie organique. Mais ces grands hommes auraient eu horreur de penser que ces animalcules, la matière les produisît *par elle-même*, et surtout qu'on pût conclure de la génération spontanée d'un infusoire à la génération spontanée d'un homme. Donc, quand même on arriverait à établir la vérité de cette hypothèse, c'est un excès de témérité impie dans les uns, de terreur religieuse mais peu scientifique dans les autres, d'imaginer que cela entraînerait la ruine du spiritualisme et de la foi à un Dieu créateur.

Mais, du reste, ce système de la génération spontanée ne se soutient pas. Après avoir brillé un instant comme un feu follet, accueilli avidement par le demi-monde de la science, il s'est évanoui devant les expériences les plus solennelles. Il a été démontré que la nature n'a aucune vertu créatrice, et que partout où l'on a pu saisir les innombrables germes qui sont dans l'air, dans l'eau, sur toute matière, et les détruire, la nature s'est trouvée absolument stérile. C'est ce qu'ont établi Pasteur[1], Flourens[2], Longet[3], Claude Bernard[4], Liebig[5], Ehrenberg[6], Alex. de

[1] Pasteur, *Hétérogénie, ou Traité de la génération spontanée sur de nouvelles expériences.*

[2] Flourens, *Ontologie naturelle*, p. 84. *Cours de physiologie*, p. 40–47.

[3] Longet, *Traité complet de physiologie*, p. 206.

[4] Claude Bernard, *Rapport sur les progrès de la physiologie générale en France*, p. 114 et 217.

[5] Liebig, cité par Ettinger, *Apologie du christianisme*, t. 1, p. 203.

[6] Ehrenberg, *ibid.*

Humboldt [1], Quatrefages enfin [2], qui résume l'état de la science contemporaine par ce mot : « Nous regardons comme définitivement condamnée la doctrine des générations spontanées. » Il n'y faut donc plus penser. Mais, je le répète, quand même elle aurait quelque réalité, à moins de dire que la matière s'est douée elle-même de ces énergies créatrices, vous n'auriez pas élevé un seul argument contre la création de l'homme par Dieu.

On en était là : l'hypothèse de la *génération spontanée* s'évanouissait comme un rêve, lorsqu'un savant anglais, M. Darwin, vint renouveler le combat en apportant une autre hypothèse, moins élémentaire que celle-là, plus complète, plus vaste, plus brillante aussi, au moins à son début : car depuis elle a fini par s'éteindre dans les dernières hontes du matérialisme le plus abject.

Selon M. Darwin, il n'y aurait eu, dans le principe, qu'un petit nombre de types primitifs (on a fini par dire : un seul), pourvu entièrement de puissantes énergies créatrices, tendant à se développer, à progresser surtout, à passer d'un état à un état supérieur. Simple minéral d'abord, aspirant à une vie plus grande, s'approchant du végétal, l'imitant, en prenant les formes, et, après des milliards de siècles, ayant franchi le pas et devenu végétal. Simple végétal, aspirant à s'animaliser, enviant le mouvement, l'instinct, et, après des siècles aussi, ayant réussi à franchir l'intervalle et devenu animal. Simple animal, aspirant à l'homme, en approchant par le lent travail des âges, ayant quelquefois des mains comme lui, des pieds qui posent à plat par terre, une échine droite, un

[1] Alexandre de Humboldt, *Lettre à Varnhagen*.
[2] Quatrefages, *Revue des Deux Mondes*, 1861, p. 157.

visage qui regarde le ciel; aspirant bien plus encore à arriver à la même intelligence, y étant arrivé peu à peu, devenu singe d'abord, puis de singe devenu homme.

Comment s'est fait le passage? Le voici, selon M. Darwin. Entre ces espèces si infimes, ces individus aspirant à la vie et à une vie plus haute, une lutte s'est nécessairement engagée dès l'origine. Dans cette lutte, les moins bien organisés ont dû disparaître. Les mieux organisés ont seuls survécu. En ceux-ci, la nature, luttant avec de si effroyables difficultés de durer, a fait des efforts désespérés pour y conserver la vie. Elle a modifié les organes selon les milieux. Elle les a aiguisés, perfectionnés selon les nécessités. Et après des milliards d'années, des tâtonnements infinis, laissant tomber tout ce qui était inutile ou nuisible, surveillant avec une sagacité merveilleuse et fixant tout perfectionnement, marchant de là à un perfectionnement plus grand, elle a fini par arriver aux immenses résultats que nous voyons aujourd'hui[1].

Voilà le système. Il a pris rang dans l'histoire sous le nom de *transformisme,* ou de *transformation des espèces.*

La première chose que je veux en dire, c'est que cette hypothèse, fût-elle vraie, ne donnerait pas plus que le système de la *génération spontanée,* à ses inventeurs, la consolation de se passer de Dieu. Car, encore une fois, qui a fait la matière? qui a créé ces premiers types? qui les a pourvus de cette force ascensionnelle, de ces énergies créatrices? Rendons justice à M. Darwin : son premier mot a été DIEU. Mais ajoutons aussitôt que tous ses amis se sont récriés : que les uns ont laissé entendre finement

[1] Ce lent travail de la nature, *choisissant* ce qui est utile, laissant tomber le reste, est appelé par M. Darwin *la sélection aturelle.*

qu'en parlant ainsi il n'était pas sincère, et qu'il n'inscrivait ce mot en tête de son livre que pour ne pas trop épouvanter le public et avec intention de le retirer plus tard; que d'autres lui ont prouvé que cette inscription du nom de Dieu ôtait à son système toute originalité; que c'était même une contradiction, car si l'on admet que le Créateur est intervenu pour produire un type, il a pu tout aussi bien intervenir pour produire toutes les espèces. Bref, M. Darwin a baissé la tête; et la petite phrase incidente, qui disait dans la première édition que le *type primitif avait reçu la vie du Créateur,* a été biffée dans la seconde. Mais alors reparaît notre question : D'où vient ce type primitif, cette simple cellule, cet être infime qui était au commencement, sans aucune cause connue, et d'où tout procède? Étrange chose que des hommes qui ont tant de peine à admettre l'infiniment parfait, et qui en ont si peu à admettre l'infiniment imparfait!

Du reste, ce système, que cette seule considération suffirait à renverser, a subi, au cours de la discussion, de bien autres avaries. Il a échoué aux quatre grandes difficultés que voici :

1° *La fixité des espèces depuis les temps les plus reculés.* Pour que ce type primitif, imaginé par Darwin, ait pu à la longue produire les innombrables variétés d'espèces qui couvrent aujourd'hui le monde, il faut évidemment admettre dans les êtres vivants une *variabilité illimitée et indéfinie.* Or c'est le contraire qui est vrai. On a fait les plus curieuses recherches dans les hypogées et les temples d'Égypte. On y a trouvé des momies de toutes sortes non seulement d'hommes, mais de chiens, de chats, de bœufs, d'ibis. Eh bien, ces êtres, momifiés depuis des milliers d'années, sont exactement et absolument semblables aux

animaux actuels. On est arrivé à la même conclusion par des observations les plus précises faites sur les fougères, les mollusques et les reptiles antédiluviens. Le professeur Van-Beneden en particulier, qui a comparé les chauves-souris de l'époque du mammouth à celles de l'époque actuelle, n'y a pas trouvé la moindre différence. Tout se réunit donc pour établir que la loi des êtres vivants, ce n'est pas la variabilité illimitée et indéfinie, c'est la fixité des espèces. Premier fait où échoue le système.

2° *La stérilité immédiate ou très prochaine qui affecte les croisements entre espèces voisines.* Il ne suffit pas, en effet, pour expliquer le monde actuel à partir de quelques espèces primitives, d'admettre leur *variabilité illimitée;* il faut encore qu'elles soient douées d'une *faculté indéfinie de croisement entre les espèces voisines.* Or rien n'est plus démenti par l'expérimentation scientifique. On peut sans doute, en variant le milieu physique ou le milieu organique, ébranler l'espèce et y amener des modifications qui paraissent d'abord considérables. Mais ces déviations du monde végétal et surtout celles du monde organique ressemblent aux oscillations d'un aimant qui revient toujours à sa vraie direction. Dès que l'espèce est ébranlée, elle cesse d'être féconde. L'impuissance la frappe. « La stérilité, a dit le botaniste Lindley, est une maladie ordinaire aux plantes cultivées. » A force d'art, on obtient des fleurs doubles ou pleines : roses, anémones, primevères, camélias, chrysanthèmes; véritables fleurs de luxe, enrichies, opulentes, mais stériles; comme ces étalons que l'homme crée en forçant la nature, mais qu'il ne peut pas perpétuer. Il n'y a d'éternellement viable, d'inépuisablement fécond que les races naturelles.

3° *L'absence des intermédiaires, vivants ou fossiles, exigés*

par la théorie. Comme, d'après l'hypothèse de Darwin, la sélection naturelle doit nécessairement agir avec une lenteur extrême, par suite de modifications presque imperceptibles, il s'ensuit qu'entre les êtres actuels et leurs ancêtres perdus dans le lointain des âges, il a dû exister des *intermédiaires en nombre véritablement prodigieux*. Or où sont-ils ? Il a bien fallu avouer qu'ils n'existent pas aujourd'hui. On a prétendu alors que ce sont des espèces *éteintes;* et on a fait des efforts inouïs pour les retrouver dans les âges fossiles. On n'a pas réussi. La découverte de quelques espèces éteintes n'est rien en présence des immenses lacunes qu'il faut combler, en sorte que, s'il est aujourd'hui une vérité démontrée en géologie, c'est que les formes intermédiaires qu'exige le système n'existent pas. Force a été aux darwinistes d'en convenir. Pour se tirer d'embarras, ils n'ont rien trouvé de mieux que de dire que le monde est un grand ouvrage en plusieurs tomes; que nous n'avons que le dernier; et que les formes intermédiaires qui manquent sont dans les autres tomes, aujourd'hui perdus. Mais ceci n'est plus de la science : c'est de la fantaisie.

4° *L'impossibilité d'expliquer, par la sélection naturelle, des transformations qu'aucune sélection artificielle ne peut opérer aujourd'hui*. Comment ! voilà six mille ans que nous manions la nature, et, en l'aidant avec tout notre esprit, nous ne sommes pas parvenus à lui faire une seule fois sauter le pas, du minéral à la plante, de la plante à l'animal, pas même du singe à l'homme; et la nature aurait fait cela, toute seule, sans aide, des milliers de fois ! C'est absurde. « Essayez donc, dit M. Vitet, de faire un homme. C'est une affaire de temps, dites-vous; soit : commencez toujours; qu'on vous voie à l'œuvre, et met-

tez-y le temps; mettez-y des milliards de siècles; jamais du plus intelligent des singes vous ne ferez un homme même le plus borné[1]. »

Donc l'hypothèse de la *transformation des espèces* ne se soutient pas. D'autre part, la doctrine de la *génération spontanée* ne repose sur rien. Il reste donc que l'homme a été créé par Dieu. Mais si cela est, est-ce que vous ne sentez pas, même avant d'avoir approfondi ce mystère, qu'un tel acte n'a pu avoir lieu sans mettre au cœur de Dieu un poids qui le fait pencher du côté de l'homme?

Du reste, il s'en faut bien que tout soit faux dans ce système. Jamais le faux ne pourrait subsister, s'il n'avait à sa base une vérité qu'on méconnaît. Ce qui a fait l'illusion ici, c'est que ces deux systèmes ne sont que les deux plus sublimes lois de la création, entrevues par des myopes. Oui, il y a eu une génération spontanée; mais ce n'est pas d'un coup de soleil sur la terre que le premier homme a reçu la vie; c'est d'un rayon d'amour parti du cœur de Dieu. Oui, il y a une loi de transformation ou plutôt de la continuité des espèces; mais il faut la comprendre, et ne pas abuser contre le grand artiste d'une des plus merveilleuses beautés de son œuvre. Regardons tout cela de près, à la lumière de la science contemporaine. Nous allons voir apparaître dans un nouvel éclat l'adorable physionomie de Dieu.

[1] Vitet, *De la Science et de la Foi.*

III

C'était une belle chose, pleine de poésie, de majesté et de grandeur, que le récit de la création, tel que Moïse le racontait. Ce *fiat lux* était sublime. Cette préparation du globe, en vue de l'homme, était d'une tendresse infinie. Qu'il était bon et grand, ce Dieu qui se recueille avant de créer l'homme, qui pétrit son corps dans ses mains vénérables et tire de son cœur le souffle d'amour qui le va animer ! Comme on sentait bien qu'après un tel acte Dieu resterait éternellement incliné vers l'homme !

Je laisse néanmoins cette page toute pleine de la magnificence et de la bonté de Dieu, où l'on voit Dieu intervenir librement, amoureusement en faveur de sa créature [1]; et je n'interroge que la science contemporaine, la plus exacte et la plus autorisée.

Au commencement, aussi haut que la science peut remonter, que voit-elle ? La terre roule dans l'espace comme un roc désert et incandescent. Sa surface est brûlante, et dans une combustion immense. Rien n'y peut vivre. Son atmosphère, chargée d'électricité et de magnétisme, est pleine à la fois de splendeurs brillantes et de prodigieux orages. D'épaisses vapeurs l'enveloppent et ne lui permettent pas de connaître les vicissitudes du jour et de la nuit. Elle n'est éclairée que par sa propre flamme. Qui la ver-

[1] Nous retrouverons cette question quand nous traiterons, au troisième volume de notre ouvrage, de la création au point de vue de la foi.

rait passer et tourner dans l'espace la classerait parmi les astres lumineux par eux-mêmes. Voilà le premier âge, le premier état du globe. Combien a-t-il duré? La science ne se hasarde pas à le dire. Elle calcule seulement qu'un boulet de même dimension que la terre, chauffé au rouge et abandonné au refroidissement dans des conditions semblables, mettrait plusieurs millions d'années pour descendre au degré de température qui règne actuellement sur la terre.

Cependant ce feu s'apaise. Un certain refroidissement commence. L'eau, qui est montée en vapeur et qui entoure le globe comme un nuage, retombe en rosée sur la masse enflammée. A mesure que la température s'abaisse, cette eau se précipite plus abondante et l'enveloppe d'une couche liquide dont nos eaux thermales représentent assez bien la constitution et la chaleur. Çà et là quelques éminences, premiers indices des continents futurs, apparaissent au-dessus des flots. De temps en temps d'épouvantables fracas retentissent; on voit surgir du sein de cet océan les chaînes des montagnes, se soulever les îles, se dessiner les golfes, apparaître enfin et s'organiser la terre. Et à mesure qu'elle se refroidit et se sèche à l'air, les masses d'eau pendantes achevant de se précipiter, on voit apparaître le soleil, la lune, les étoiles, les astres voisins et fraternels, les planètes sœurs, toutes ces merveilles enfin qui existaient probablement déjà, mais qu'une atmosphère chargée de vapeurs et d'eau ne permettait pas de voir.

Regardez maintenant la distribution de toutes ces choses, l'architecture et la structure de ce globe. Oh! je veux bien que tout cela ne soit que le produit du hasard, des forces cachées qui ont soulevé ici les os de la terre, qui là ont

dessiné des golfes charmants, des falaises sublimes, de mystérieuses vallées. Quelle beauté! que de grâces! mais quelle variété de spectacles! et quelle harmonie surtout entre ces spectacles et les émotions de joie, de tristesse, de mélancolie ou de douleur qui agitent mon âme! Vraiment le hasard est un grand maître, et il faut le bénir, aveugle comme il est, d'avoir si bien réussi.

Mais voici quelque chose que ni le hasard, ni l'électricité, ni la chaleur, ni le magnétisme n'expliqueront jamais. La roche était nue; le bloc était incandescent. Il chauffait à plus de mille degrés. Le voilà maintenant qui se couvre de feuilles, de fleurs, de fruits. C'est un jardin. Où donc étaient les graines? où les semences? Interrogez la science, et tâchez de m'expliquer ce fait. Ni plantes, ni graines, ni semences d'aucune sorte n'étaient tout à l'heure sur la terre. Si elles y eussent été, elles auraient été consumées. A cela il n'y a aucun doute. « Il faut absolument ici, dit Becquerel, l'intervention d'une puissance créatrice. » Il faut que quelqu'un ait semé ces plantes, quelqu'un de divinement, de tendrement puissant. Car quelle variété et quelle beauté! quels parfums et quel éclat! Voilà la rose qui réunit tout, l'odeur, le coloris, le dessin, et qui serait le dernier mot du monde végétal, si elle portait un fruit. Voilà le lis, si élancé et si pur. Voilà la violette qui embaume en se cachant. Voilà le grand chêne avec son majestueux ombrage. Et ces deux plantes, si chétives, si délicates, si sublimes, le blé et la vigne. Elles portent l'aliment royal de l'homme. Et comme toutes ces plantes sont bien faites pour lui! Les unes le nourrissent; d'autres le guérissent; celles-ci l'ombragent, le récréent et le charment. Et il y en a qui contiennent dans leurs frêles corolles de quoi le vivifier, lui

donner de la gaieté, de l'esprit, de la force. Et tout cela sort d'un roc brûlant, où hier encore nulle graine, nulle semence n'aurait pu subsister. Encore une fois, qui a fait cela? Pourquoi ce pain et ce vin? Pourquoi ces paysages si frais, ces vues si vastes, ces pics si élevés, ces ombrages mystérieux, tant de choses si douces, si pénétrantes, si harmoniques à notre âme, que quelquefois nous nous suprenons à dire avec le poète :

Objets inanimés, avez-vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer?

Mais continuons à regarder ce globe, tout à l'heure rocher brûlant, masse incandescente où nul être vivant ne pouvait prendre pied, maintenant rafraîchi, arrosé, ombragé, embaumé, couvert de fleurs et de fruits qui ont poussé là, sans père, sans mère, sans semences ni graines préalables. Voici une bien autre merveille. Dans l'air, au milieu des eaux, sur terre, les animaux apparaissent. Ils apparaissent après les plantes. La raison le dit, la science le prouve. Or d'où viennent-ils? Si les graines des plantes eussent été consumées dans ce brasier que la science nous a décrit, combien plus les germes des animalcules, les œufs des oiseaux, les éléphants, les chameaux, le cheval, le bœuf, le chien? D'où viennent-ils donc, encore une fois? Du minéral? mais il était en fusion. De la plante? mais d'où vient-elle elle-même? Et puis, quel passage de la plante à l'animal! Voici un être qui bondit, qui marche, qui vole, qui agit, qui aime, qui hait. Quel rapport à la plante? Nature nouvelle, incommensurable avec ce qui précède, séparée par un abîme, et qui exige une seconde et plus puissante intervention

de la main créatrice. Examinez ces animaux, et dites si ce monde n'est pas mille fois plus beau que celui des plantes, plus merveilleusement préparé pour l'homme. Quelques-uns lui font peur; mais combien le servent! Voilà le chien qui garde son foyer et qui lèche sa main, quand personne ne la baise plus. Voilà le cheval qui le porte, bouillant et fier, au milieu des batailles. Voilà le bœuf qui traîne sa charrue et qui laboure son champ. Et combien sur la terre, au milieu des airs, au fond des eaux, servent à sa nourriture! Et quel plus grand nombre encore l'égayent de leurs chants, de leur vol, animent la nature et y mettent avec le bruit du vent dans les feuilles, avec le murmure des eaux, ce mouvement et cette vie qui en achèvent la beauté! Ah! aux yeux de la science comme aux yeux de la raison, pour qui sait voir, il y a là une magnifique préface, un palais préparé, un jardin odorant, des serviteurs qui attendent, quelque chose qui semble dire: Le maître va venir.

Il vint enfin. Un jour l'homme parut sur la terre. Quel fut ce jour? La science ne le sait pas. Mais ce qu'elle sait, ce qu'elle doit déclarer sous peine de se mentir à elle-même, ce qu'elle déclare, du reste, très haut, c'est qu'il y a eu un jour, et des séries de jours, où l'homme n'était pas, où il ne pouvait pas être, où il eût été calciné, dévoré par le feu; et un autre jour, comparativement très récent, où, après des siècles, le sol s'étant refroidi, l'homme a apparu. Et ce qu'elle doit encore dire, sous peine de trahison, c'est que, si grandes que fussent les merveilles qui avaient précédé, rien n'avait préparé le monde à celle-ci. Entre le rocher et l'homme, entre la plante et l'homme, entre l'animal et l'homme il y a un abîme. Voici un être nouveau, radicalement, absolument distinct de tout ce

qui précède, et, plus encore que tout le reste, inexplicable, si ce n'est par une intervention nouvelle et plus haute de la puissance créatrice. Cet être si grand, qui fut sa mère? qui fut sa nourrice? qui lui apprit à marcher, à parler, à se tenir debout, à regarder le ciel, à trouver la terre trop petite, à aimer la vérité, la justice, l'honneur, jusqu'à leur sacrifier sa vie; à confesser Dieu et à lui crier : « Père! Père! » qui lui a appris tout cela? Il n'y a pas à hésiter, c'est Dieu!

Malheur à qui penserait sans émotion et sans adoration à ce moment unique et merveilleux de l'histoire, à ce jour de la naissance du genre humain, et qui ne verrait pas Dieu poser l'homme sur le globe aussi réellement qu'une mère prend son enfant et le met dans son berceau! oui, malheur à lui! Il est plus que myope; il appartient à ces infortunés presque inguérissables, dont on a dit : « Le pire de tous les aveugles, c'est celui qui ne veut pas voir. »

Voilà la première loi dont abusent Darwin et ses disciples, la loi de la génération de toutes choses, sous le souffle de Dieu. Mais ce n'est pas là la seule loi qu'ils méconnaissent.

Dans ce manifeste et magnifique travail de Dieu, établissant successivement tous les règnes et comme les étages de la création, il y a une autre loi qui les aveugle aussi. Admirable et profonde loi qui devrait, au contraire, les ravir et achever de leur expliquer l'œuvre de Dieu! C'est cette loi dont Linné disait qu'à mesure que nos musées deviendraient plus riches, plus complets, on verrait bien que la nature ne fait rien brusquement, mais par des transitions douces et insensibles que les anciens avaient entrevues et formulées dans cet axiome célèbre : « La nature ne

fait rien par saut. » Oh! non, elle est trop grande artiste pour cela! Entre la nuit noire et la splendeur du midi, elle met l'aurore; entre l'éclat radieux du jour et l'épaisseur des ténèbres, elle met les teintes décroissantes et si douces du crépuscule. Il en est de même partout.

Il y a un abîme entre le minéral et le végétal; savez-vous ce que fait la nature? Elle y jette une foule d'êtres qui tiennent à la fois du minéral et du végétal, et qui conduisent harmonieusement de l'un à l'autre par d'insensibles transitions. Et de même entre le règne végétal et le règne animal. Regardez l'immense famille des polypes. Animal-plante, plante-animal, le polype est un petit palmier attaché au rocher par la racine, et qui a une bouche, un estomac comme un animal. Il y a des milliers d'êtres semblables, flottant entre les deux règnes, rangés par les uns au nombre des plantes, par les autres au nombre des animaux, servant à conduire doucement d'un règne à un autre.

Même spectacle dans le monde des animaux. Entre cet être timide qui rampe par terre et cet aigle majestueux qui plane dans les airs, quel abîme! Eh bien! ici encore la nature ne fait rien par saut. Entrez dans ce splendide musée d'histoire naturelle de Paris, le plus complet de tous ceux du globe; faites-vous montrer la série des êtres que la nature a pourvus d'une aile, vous serez étonné. Ce n'est d'abord, dans telle espèce, qu'un rudiment, un soupçon d'aile; puis la voilà qui s'étend, timide encore, faible, aidant à peine à voleter. Un peu plus loin, elle prend du nerf, de la vigueur; elle porte l'oiseau très haut, très longtemps. Puis la nature s'enhardit: l'aile prend des dimensions, des énergies prodigieuses. Tel oiseau, d'une aile hardie et sûre, fait des voyages in-

croyables, plus de cent lieues à l'heure, et du sommet des glaciers de la Sibérie tombe au rivage brûlant du Pérou, traversant en quelques heures toutes les températures du globe. Et tel autre monte si haut, que nul regard ne peut l'y retrouver, et s'endort dans les airs, bercé par les orages. Et tel encore, comme le colibri, l'oiseau-mouche, a un battement d'ailes si vif, que l'œil ne le perçoit pas : il semble immobile dans l'air, fleur ailée, diamant animé.

Même merveille pour combler l'abîme qui sépare le poisson vivant au fond des eaux, et l'oiseau qui vole dans l'air, et l'animal qui rampe sur la terre. Qui ne connaît l'immense série des êtres amphibies, qui nagent et volent, qui volent et rampent, à la fois poissons, oiseaux ou mammifères? Non, nulle part la nature n'agit par saut. Où nous croyons voir une lacune, un vide, un passage brusque et inharmonique, accusons-nous nous-mêmes : cette lacune c'est notre ignorance.

Il ne faut donc pas s'étonner si la même loi se trouve entre le monde des animaux et l'homme. Plus l'abîme est immense, plus Dieu a ménagé avec art la transition. Entre l'animal qui rampe par terre et l'homme qui dresse sa tête vers le ciel, voici des animaux qui essayent de se tenir debout; en voici d'autres qui ont des ébauches de parole, et ceux-ci des ébauches de physionomie humaine. C'est ainsi que la nature remplit la lacune, et mène, par des nuances insensibles, le monde des animaux jusqu'à l'homme. Il ne sert à rien de nier une pareille loi; mais il ne faut pas la dénaturer. Toutes choses sont ainsi dès l'origine, et persévéreront de même jusqu'à la fin. Cet atome animé, cet infusoire, ne dites pas que, montant de rang en rang, devenant polype, corail ou perle, il

arrivera peut-être, en dix mille ans, à la dignité d'insecte; car, dans dix mille ans, dans cent mille ans, cet infusoire sera encore infusoire, ce polype sera toujours polype. Il en est de même de cette pauvre chauve-souris avec son aile en germe et en aspiration : au bout de dix mille ans elle sera toujours chauve-souris; elle ne deviendra jamais un aigle. Ce singe, enfin, il sera toujours singe, même après des milliers d'années; onques il ne deviendra homme. La loi du monde, ce n'est pas la transformation des espèces au sens où l'entend Darwin, ce sont quatre règnes superposés, quatre étages grandissants; et entre eux, pour que les passages ne soient pas trop brusques, pour que les couleurs ne soient pas trop tranchées, des demi-tons, des transitions douces et harmoniques, un ensemble ravissant, mais permanent, fixé dès l'origine, et où l'observation la plus précise n'a pas remarqué, depuis six mille ans, un mouvement autre que celui de la vie obéissant à ses lois éternelles.

Voilà la création telle que la science la voit aujourd'hui. Je n'y insiste pas, devant un jour aborder ce magnifique sujet sous tous ses aspects; et je me hâte de tirer la conséquence qui en résulte.

C'est donc Dieu qui a tout créé : il a créé la terre, il a créé l'homme. Je ne demande pas encore pourquoi; je dis simplement : Peut-il avoir créé l'homme sans l'aimer, sans s'intéresser à lui, sans éprouver le besoin de le protéger, de venir à son aide? Car enfin dites-moi : avez-vous jamais créé quelque chose? et ce que vous avez créé ne l'aimez-vous pas? N'auriez-vous créé qu'un petit jardin, avec quelques allées bordées de buis, quelques œillets et quelques roses; est-ce que vous ne sentez pas pour ces fleurs un attrait? est-ce que vous n'aimez pas à les arro-

ser, à enlever les insectes qui pourraient les faire périr? Dites-moi encore : dans un jour de ravissement et d'angoisses, avez-vous écrit un livre? y avez-vous mis de votre esprit, de votre âme? Ne l'aimez-vous pas? Ne vous intéressez-vous pas à son sort? n'avez-vous pas la faiblesse d'aimer ceux qui le lisent et qui vous en parlent? Dites-moi, oh! dites-moi surtout: dans une heure plus poignante encore et plus heureuse, avez-vous mis un enfant au monde, un petit être qui a votre sang dans ses veines, votre physionomie sur le front, vos qualités et vos défauts dans l'âme? Est-ce que vous ne l'aimez pas? et cet amour si fort, si ardent, ne sentez-vous pas qu'en vous ce n'est pas une faiblesse, que c'est une beauté morale, une grandeur, le principe de toute élévation comme de toute vertu? et quand vous en cherchez les sources, est-ce que vous ne sentez pas que cet amour vient de plus haut que vous; qu'il n'est pas né de l'étude, de la réflexion, de la nécessité, qu'il est tombé sur vous d'en haut, complet, sublime, achevé? Ah! oui, cet amour vient de plus haut que l'homme : il vient de Dieu, qui a créé l'homme, et qui, en le créant, en a le premier subi le charme; qui n'a pu devenir son père sans sentir s'émouvoir en lui les entrailles de la paternité; et qui, l'ayant placé sur une terre pleine de périls, n'a pas cessé de s'intéresser à lui, de le protéger, de le défendre, de s'incliner vers lui, non plus seulement par magnificence, mais par bonté, par amour!

IV

Faisons un troisième pas.

Au milieu de ce monde si beau, dont les harmonies témoignent d'un si grand artiste, quelle est précisément la position faite à l'homme? Il y vient en maître, disions-nous tout à l'heure. Est-ce en maître absolu? Tout ce qui est sous ses pieds doit lui obéir; mais au-dessus de lui, sur sa tête, n'y a-t-il personne à qui il doive l'obéissance? La science nous montrait tout à l'heure la création qui monte incessamment : du minéral au végétal, du végétal à l'animal, de l'animal à l'homme. Tout cela est faux sans doute au sens de Darwin; mais en soi tout cela est vrai et beau; et tout cela nous dit que l'homme n'est pas le dernier mot de la création, et qu'arrivée à lui, elle doit monter jusqu'à Dieu, principe et souverain maître de tout. Et voilà pourquoi l'irréligion scientifique fait de si grands efforts pour nier le Dieu créateur. Car ayant admis le Créateur, comment ferait-elle pour ne pas reconnaître le Législateur et le Souverain?

Il suffit du reste d'un simple regard sur l'homme pour comprendre le vrai plan des choses, pour voir que Dieu est le maître, et à quel point, en dépit de ses admirables découvertes scientifiques, l'homme reste une humble, faible et dépendante créature. Les théologiens définissent Dieu, l'être par lui-même : *Ens a se*. On pourrait définir l'homme, l'être par un autre : *Ens ab alio*. Car quand est-ce que l'homme vient en ce monde? quand on l'ap-

pelle. Et quand est-ce qu'il en sort! quand on le chasse. Et entre ce berceau, dont il n'a choisi ni le lieu, ni l'heure, ni la forme, et sa tombe, plus involontaire encore, quelle est cette terre sur laquelle il vient pleurer un instant? une terre qui ne lui appartient pas, une terre qui existait avant lui et qui existera après, une terre qui manifestement appartient à un autre, une terre enfin dont à force de génie nous parvenons seulement à rayer l'épiderme, et qui nous emporte légère à travers l'espace, non pas comme un roi qui la gouverne, mais comme un enfant qu'elle berce sur son sein. Venir quand Dieu nous appelle, partir quand il nous renvoie, habiter en pleurant une terre qui n'est pas à nous : voilà l'homme tel qu'il était hier, tel qu'il est aujourd'hui. Je ne vois pas que nos progrès scientifiques y aient rien changé.

Il est vrai que nous avons découvert les forces de la nature, ses incalculables et mystérieuses énergies. Les voilà domptées et mises à notre service ; mais elles ne nous obéissent qu'à une condition : c'est que nous leur obéirons les premiers. O homme! tu es beau sur ta locomotive en feu! J'admire la douceur, l'harmonieuse force de tes immenses leviers, mus par la vapeur. Ne t'avise pas cependant de toucher à une seule des lois constitutives de la nature : la chaudière volerait en éclats, et toi avec elle. Pauvre roi, tu apprendrais à tes dépens que tu n'es le maître de la nature qu'à la condition d'obéir aux lois de Celui qui l'a faite.

Et combien ce caractère de dépendance s'accentue quand on étudie le détail de nos actions de chaque jour! Je commence tout, je ne puis rien finir. Je sème, mais il me faut le soleil, la pluie, la rosée. Je plante, mais il me faut le temps. J'agis, et quand j'ai tout prévu, pour réussir il

me faut quelque chose qui ne dépend pas de moi. Et ce quelque chose qu'est-ce? Les hommes n'en savent rien. Ils l'appellent la chance, le destin, le hasard, la fortune, le bonheur. Fénélon a dit le vrâi mot : « L'homme s'agite, et Dieu le mène. » Et le bon sens populaire a dit aussi : « L'homme propose, et Dieu dispose. » Je cherche ce que nos progrès scientifiques ont changé à cela.

Et que dire maintenant de la vie! O l'étrange faiblesse de l'homme! Je vis; mais que faut-il pour me tuer? Une fenêtre entr'ouverte, une porte qu'on n'a pas fermée; le moindre petit courant d'air, me voilà mort. Comme on traverse une cour, protégeant de la main contre le vent la petite lueur d'une lampe qui vacille et va s'éteindre, je traverse le monde, occupé à défendre ma pauvre vie, et je n'y réussis pas. Les sciences les moins sûres, les plus conjecturales, celles auxquelles on croit le moins, sont celles qui sont les plus nécessaires. Où en est l'art de guérir? Quels progrès a faits la médecine? En six mille ans, la science n'a pas su ajouter une heure à notre vie, ni un pouce à notre taille, ni ôter une ride à notre front. Il est vrai que vous comptez sur l'avenir pour réaliser ce progrès. « Qui sait, dites-vous, si la science, maîtresse de la vie, n'en va pas modifier les conditions; si une biologie omnisciente ne nous fera pas vivre toujours [1]? » Voilà à quels rêves vous pousse le fol orgueil de la science. Mais comme vous demandez, pour réaliser ce progrès, cent millions d'années de développement de la chimie, l'humanité vous remercie de votre bonne volonté. Elle meurt, elle n'a pas le temps d'attendre.

Oui, elle meurt; elle s'écoule comme l'eau. Où étais-je

[1] Renan, *Revue des Deux Mondes,* 1861.

hier? qu'ai-je fait? Je ne m'en souviens déjà plus. Où étaient, hier, mon père, mon grand-père, mon aïeul? Je cherche leurs traces, elles sont effacées. Il y a un nuage qui, à mesure que j'avance, roule derrière moi et sur moi ses flots chargés d'oubli. On oublie tout; on s'oublie soi-même. On se perd d'une minute à l'autre. Voilà la vie. Et demain, où serai-je? Serai-je heureux ou misérable? grand ou petit? riche ou pauvre? Où mourrai-je? Et quand sera-ce? Qui peut répondre d'une journée, que dis-je, d'une heure? Manifestement, nous sommes dans la main d'un *Autre*.

Eh bien, si cela est, est-ce que cet *Autre* ne doit pas nous diriger, nous gouverner? Au fond, pourquoi fait-on de si grands efforts pour établir que Dieu ne s'occupe pas de nous? N'est-ce pas pour nous créer le droit de ne pas nous occuper de lui? Et de fait, les deux choses se tiennent. Nous ne lui devons rien, s'il ne daigne pas nous gouverner. Et comment pourrions-nous être obligés à nous conduire comme des sujets, si lui-même ne daignait pas se conduire en souverain?

Aussi il le fait. Il surveille, il dirige l'humanité. L'humanité le sait et le sent. Seulement le gouvernement de Dieu est un chef-d'œuvre de douceur, de patience, de discrétion, de respect pour la liberté. L'homme s'impatiente et brise. Lui, jamais. Il attend sous le voile. Content d'avoir divinement entrelacé sa loi aux destinées de l'humanité et même au sort de chaque âme, il laisse l'homme se punir lui-même. Chaque violation de ses ordres a un invisible contre-coup jusque dans notre vie physique. Poussez un peu plus loin la révolte : voilà la famille qui se désorganise. Ne vous arrêtez pas; c'est maintenant la société qui chancelle. Des catastrophes sans nom, des guerres

intestines, des défaillances inexplicables se chargent d'apprendre aux sociétés comme aux âmes qu'on ne désobéit pas impunément à Dieu. Il gouverne le monde, et son premier ministre, c'est la logique.

V

Voilà déjà bien des attributs de Dieu qui l'inclinent vers l'homme : la magnificence, la bonté, la paternité, la souveraineté. J'en invoque encore un, le plus auguste de tous : la sainteté.

Dieu est saint; il est le Saint des saints. Or, ce qu'il est par nature, il a voulu que nous le fussions par libre choix. Il a bâti le monde sur ce plan; et c'est par là qu'il a donné à sa création un couronnement digne de lui, et qu'il a fait de la vie de l'homme un drame si émouvant.

Vous savez ce que c'est qu'un drame. C'est la beauté, la justice, le courage, l'honneur en face d'un obstacle. Puis l'obstacle franchi par le sacrifice, c'est le triomphe; c'est le repos dans le bonheur, dans la lumière et dans l'amour.

Or tel est le plan de Dieu. L'homme marche au bien, au bien éternel et infini, qui est en même temps et nécessairement le bonheur. Mais à peine il a fait un pas, que voilà l'obstacle. Voilà la souffrance, la coupe amère, au fond de laquelle est la grandeur. Voilà la tentation odieuse, occasion de la vertu. L'homme hésite, pleure, lutte. Et pendant ce temps, Dieu le soutient, l'aide, le console; puis, la lutte finie, l'introduit dans le repos, dans le bonheur.

Il y a des hommes qui ne veulent pas de ce plan. Ils préféreraient que le drame du monde fût laid, ridicule, odieux : une lutte sans raison, un sacrifice sans récompense, des efforts sublimes de courage qui s'abîmeraient dans le néant. Le dernier des artistes ferait mieux.

Si du moins ils supprimaient la souffrance; mais non, ils ne suppriment que ce qui la console. En réalité, et quelque système qu'on adopte, il y a des hommes qui souffrent. Nous naissons dans les larmes, nous grandissons dans le travail, nous mûrissons dans la responsabilité et le souci, nous vieillissons dans le désenchantement, nous mourons dans la douleur. Voilà la vie, pour eux comme pour nous.

Et puis, sur cette triste terre, pour nous aider à en porter le poids, nous cherchons des âmes sympathiques à la nôtre. Nous aimons, nous sommes aimés. Nous nous bâtissons un petit nid; nous le remplissons d'autres nous-mêmes. Et un jour, un vent froid se lève, un de ces tristes vents d'automne qui font tourbillonner les feuilles mortes; et quand nous comptons la petite famille, ces petites têtes blondes, notre orgueil, notre espoir, il en manque! Ou bien, s'ils arrivent à l'âge d'homme, ces êtres chéris, nous les donnons à la patrie, nous les sacrifions à l'honneur.

Voilà notre sort à tous. Et quand le spectacle de nos infortunes attendrit les hommes; quand les bêtes elles-mêmes nous regardent en pleurant; quand nos arbres sont tout tristes en nous voyant errer, mornes, sous leurs ombrages, on veut que Dieu reste impassible dans les profondeurs de son éternité! Il ne nous aidera ni à vaincre cette douleur, ni à nous transfigurer par elle! Quel Dieu imaginez-vous donc?

D'ailleurs, dans ce rude combat de la vie, ce n'est pas

seulement la douleur, le sacrifice qui arrêtent l'homme, qui le font s'asseoir désespéré sur la route, c'est le mal; ce sont les passions, charmantes et odieuses, qui l'emportent dans leur tourbillon, loin du but vers lequel il devait marcher.

En réalité aussi, il y a des hommes qui succombent au mal, qui se laissent enchanter par de brillants fantômes. Je les plains. Et il y en a d'autres qui font le mal sans pudeur, qui insultent à tout ce qu'il y a de sacré sur la terre. Ceux-là, je les hais; et l'horreur qu'il m'inspirent n'a d'égal que l'enthousiasme de mon âme en présence de ces êtres, purs et forts, qui s'immolent en pleurant à la vertu. Voilà ce que j'éprouve, chair et sang que je suis! Et Dieu, la sainteté infinie, n'éprouverait rien! Ne voit-il pas ce bien, ce mal, ces vices odieux, ces sublimes vertus? Alors où est son infinité? Et s'il les voit sans frémir d'indignation et d'amour, il est donc moindre que moi!

Vous dites : Qu'importe à Dieu? Je réponds : Et que m'importe à moi-même? cela m'empêche-t-il d'être ému?

Ce qui fait la beauté supérieure d'une nature, c'est sa sensibilité. Prenez un grand musicien; la moindre note fausse le fait tressaillir. Voyez un homme d'honneur; il bondit d'indignation devant une lâcheté. Et qui dira les larmes des cœurs purs en présence du mal, même léger? Il n'y a que Dieu que vous exemptiez de cette noblesse, auquel vous vous croyez le droit de supprimer cette grandeur! Source de justice et de sainteté, auteur de la loi morale et du bien, principe de cette auguste liberté qui mène à la vertu par le sacrifice! que l'homme imagine le monde aussi vaste qu'il le voudra, il ne le fera jamais assez grand pour que tu ne voies pas ce qui s'y passe; et il ne te

concevra jamais assez indifférent, assez dépourvu de sensibilité et de justice, pour que tu assistes, froid et impassible, à de tels spectacles! Toujours les exigences de ta sublime nature t'obligeront à intervenir dans le grand drame de l'humanité, comme législateur, comme juge, comme appui, comme rémunérateur et quelquefois comme vengeur. Et déjà la paix, le délicieux contentement qui accompagne ici-bas la vertu, le remords qui poursuit le coupable, et le pardon qui le relève, la force qui naît si souvent de la prière, et la consolation qui visite pendant les nuits les cœurs brisés, que sont-ils que la preuve évidente, ininterrompue de la tendre inclination de Dieu vers l'homme?

Résumons-nous et concluons.

Nous avons vu, au chapitre précédent, que l'homme aspirait invinciblement à Dieu. Il y monte par son esprit, par son cœur, par sa conscience, par ses joies, par ses douleurs, par ses faiblesses; sa vie tout entière n'est qu'une incessante aspiration à Dieu, comme vers le seul être qui puisse répondre à ses besoins et satisfaire ses désirs.

D'autre part, nous venons de voir, dans ce chapitre, que tous les attributs de Dieu l'inclinent vers l'homme: la magnificence, la bonté, la paternité, la souveraineté la justice, la sainteté, l'amour.

Dieu et l'homme sont donc deux êtres qui se cherchent.

Je me demande dès lors pourquoi la rencontre n'aurait pas lieu, et qui pourrait empêcher l'homme qui cherche Dieu, et Dieu qui cherche l'homme, de se rejoindre et de s'embrasser.

CHAPITRE TROISIÈME

DE LA VRAIE NATURE DE LA RELIGION

I

Si tout ce que nous avons dit jusqu'à présent est vrai, c'est-à-dire si l'homme tend à Dieu et si Dieu tend à l'homme, par des motifs différents sans doute comme leur nature, mais des deux côtés profonds et sublimes, il est évident qu'ils ont dû se rencontrer, car qui aurait pu y mettre obstacle? qu'il doit y avoir entre eux des liens, des rapports, certains actes par lesquels l'homme s'élève à Dieu et Dieu descend jusqu'à l'homme, et par conséquent une religion; car la Religion, comme son nom l'indique, n'est pas autre chose que le commerce vivant de Dieu et de l'homme, leur rencontre et leur union mutuelle, l'ensemble des actes qui les conduisent, si on ose ainsi parler, dans les bras l'un de l'autre.

Oui, Dieu et l'homme se cherchant, se trouvant, s'unissant, voilà la Religion.

La Religion n'est pas seulement, comme beaucoup l'ima-

ginent, et comme le disait Cicéron, dans la langue superficielle du paganisme, « le culte et l'hommage rendu à la Divinité, *superioris naturæ cultum cæremoniamque*[1]. » S'il n'y avait que cela, si l'homme mettait tout de son côté, et Dieu rien du sien, la Religion serait la plus inutile de toutes les chimères. Qu'est-ce que l'adoration, si Dieu n'y est pas sensible? Qu'est-ce que la prière, si elle n'est pas entendue? A quoi sert le repentir, s'il n'est pas suivi du pardon? Que sont enfin tous les actes de l'homme essayant d'arriver jusqu'à Dieu, s'ils n'amènent pas, comme conséquence nécessaire, des actes parallèles de Dieu descendant jusqu'à l'homme? Et on sent même, pour le dire en passant, que, dans cette recherche et cette rencontre de Dieu et de l'homme, Dieu a dû agir le premier et comme donner le signal, parce qu'il est le plus ancien, le plus fort, le plus tendre, et, sous tous les rapports, le meilleur.

Voilà, je le répète, la Religion dans toute sa notion la plus simple. En quoi une telle idée pourrait-elle froisser la raison humaine? Laissez là les sophismes, que nous examinerons du reste plus tard; recueillez-vous au plus intime de vous-même, en ce lieu auguste et secret où ne parlent que des voix d'en haut: est-ce que vous ne les sentez pas s'éveiller et dire: Voici le vrai. Dieu et l'homme ne peuvent pas être séparés par un abîme. Ils tendent l'un à l'autre par des motifs aussi grands qu'eux. Donc il est impossible qu'ils ne se rencontrent pas. L'homme doit monter à Dieu par l'adoration, par la prière, par l'obéissance, par le repentir et par l'amour; mais il faut que Dieu descende aussi; il faut qu'il vienne à l'homme par

[1] Cicer. *de Invent.* lib. II, LIII.

le secours, par le pardon, par le bienfait, et conséquemment aussi par l'amour. Cela est évident.

Aussi, comme l'éternelle Religion est renfermée dans cette simple et féconde formule, nulle attaque ne lui a été épargnée. Ne pouvant empêcher l'homme de monter jusqu'à Dieu, car, hélas! comment s'y prendre pour que l'homme ne tourne jamais les yeux vers le ciel? il n'y a rien qu'il n'ait imaginé pour faire disparaître Dieu, et le chasser de la Religion.

Le XVIII[e] siècle disait : « L'homme contemple Dieu, l'adore, le prie, l'appelle; c'est bien; mais qu'il n'aille pas s'imaginer qu'il pourra arriver jusqu'à lui. Dieu est trop grand. Emporté par sa propre grandeur, il fuit devant l'homme d'une fuite infinie. » Voyez-vous cette religion, ce supplice de Tantale, ce Dieu fuyant d'une fuite infinie devant l'homme qui le poursuit? Ils étaient charmants, ces philosophes.

Mais on les a dépassés de nos jours, car voici ce qu'on dit: « L'homme contemple, adore, appelle, quoi? Rien. Car il n'y a rien. La Religion est chose purement subjective, sans aucun objet qui y corresponde. Dieu n'est que l'idéal conçu par l'homme, le rêve de son cœur, un pur rêve sans réalité. » C'est l'Allemagne qui produit ces merveilles, et c'est la France qui les exporte et qui les admire.

« La nature, dit Feuerbach, cité avec *admiration* par M. Vacherot, n'entend pas les plaintes de l'homme; elle est insensible à ses souffrances; aussi l'homme se détourne loin d'elle, loin des objets visibles en général; il rentre dans son monde intérieur, pour que là enfin, dérobé à la vue d'insensibles puissances, il puisse trouver quelqu'un qui l'écoute et le console. Là il exprime les secrets qui le tourmentent; là il fait jour à son cœur oppressé. Ce jour

libre pour le cœur, ce secret révélé, cette douleur morale exprimée, c'est Dieu. Dieu; c'est une larme d'amour versée loin de tous les regards sur le malheur de l'homme. Dieu est un indicible soupir caché au fond de l'âme humaine[1]. »

J'en demande bien pardon à M. Vacherot; mais, en dépit de son *admiration,* tout cela est ridicule. Quoi! je pleure, et cette larme, c'est Dieu! ce soupir de mon cœur oppressé, c'est Dieu! Dieu est la prière s'exauçant elle-même! c'est l'écho de nos gémissements! Voilà ce que vous dites, et il ne me sera pas permis de prononcer ici le vrai mot : athéisme, et, de plus, absurdité! l'homme fuit la nature qui ne l'entend pas. Il se recueille en lui-même pour s'écouter et se consoler. Et ce soupir qui s'échappe de son cœur, c'est Dieu! Il n'y en a point d'autre! Et vous appelez cela « une logique impitoyable »! Dites donc une sottise impitoyable!

Non, le gémissement de l'homme n'est pas Dieu; mais son gémissement appelle Dieu. Cette larme, toute tiède, Dieu la recueille. Ce soupir ému, Dieu l'entend. L'homme ne se trompe pas lorsqu'il fuit la nature insensible à ses souffrances et qu'il rentre en lui-même pour y chercher « quelqu'un qui l'écoute et le console ». Ce « quelqu'un », il le trouve, et c'est Dieu. L'union s'opère, jamais plus profonde que quand elle naît ainsi dans les larmes.

O vous qui lirez ces pages, qui que vous soyez, quels que puissent être vos systèmes, écoutez bien ceci : croyez-vous que Dieu vous entende? et croyez-vous qu'après vous avoir entendu, il puisse vous répondre? Si vous le croyez, que vous soyez catholique, protestant, juif, mahométan,

[1] Vacherot, *la Religion*, p. 72.

vous êtes religieux. Si vous ne le croyez pas, vous êtes irréligieux, athée pratique. Vous n'avez un Dieu que pour la forme, pour vous sauver du ridicule et peut-être du remords de ne pas croire en Dieu.

Un Dieu qui ne m'entend pas, ou qui ne me répond pas, n'est pas un Dieu; c'est une idole. Une religion qui n'est qu'un monologue n'est pas une religion. Est-ce que vous parleriez longtemps à quelqu'un qui ne vous répondrait jamais? Un agenouillement éternel devant un sourd et muet, cela ne serait digne ni de Dieu ni de l'homme. La Religion ne se peut pas définir : *l'ensemble des devoirs de l'homme vis-à-vis de Dieu;* à moins qu'on n'ajoute : *l'ensemble des devoirs de Dieu vis-à-vis de l'homme*[1]. Autrement cela est faux et de plus dangereux; car, à force de ne voir que l'homme dans la Religion, on finit par oublier Dieu; on le regarde comme indifférent à une chose où il n'a point de rôle. Il s'efface et disparaît.

Donc, à moins que la Religion ne soit une illusion lamentable, il faut de toute nécessité qu'il y ait des actes réciproques entre Dieu et l'homme; des actes de Dieu vis-à-vis de l'homme, comme il y a des actes de l'homme vis-à-vis de Dieu; quelque chose qui *relie* Dieu à l'homme, comme il y a quelque chose qui *relie* l'homme à Dieu. Il faut un nœud, un point, où les deux liens se touchent et se serrent pour s'unir.

C'est là du reste le sens même, l'étymologie du mot

[1] Dieu était parfaitement libre de créer ou de ne pas créer l'homme. Mais l'ayant créé, il n'était pas libre de l'abandonner. Il se *devait* à lui-même de lui venir en aide. La source des devoirs qu'il avait contractés librement vis-à-vis de sa créature était en lui. Mais ces devoirs existaient, et ils étaient corrélatifs à ceux de l'homme.

religio, entendu, interprété par les meilleurs esprits. Il vient du verbe *religare*, qui veut dire *lier, relier, unir*. C'est ainsi que l'ont compris Tertullien, Lactance, saint Augustin, Jérôme, et, dans les temps modernes, Bossuet, Fénelon, Pascal, Leibnitz. Ne citons que Bossuet, dans lequel on entend toute l'antiquité ecclésiastique et le bon sens de tous les temps: « Tous les actes religieux se doivent terminer à Dieu, et le propre de la Religion, c'est de nous réunir à ce premier être. Saint Augustin nous enseigne que c'est de cette origine que la Religion a pris son nom : *Religio dicitur eo quod nos religet omnipotenti Deo*. Elle nous lie, elle nous attache, elle nous unit à Dieu, et c'est par cette union qu'elle est définie[1]. »

J'avoue qu'en lisant cette belle et profonde et cependant si simple théologie, je serais tenté de me plaindre des théologiens des derniers temps, qui, au lieu de s'en tenir à cette grande idée de la Religion, ont presque tous versé dans la notion superficielle de Cicéron, et réduit la Religion à n'être que l'ensemble des devoirs d'adoration, de louanges, d'actions de grâces que l'homme doit à Dieu. Définition superficielle, je l'ai dit; inexacte même, puisque l'essence de la Religion ne s'y trouve pas, et que l'un des deux termes de l'union n'y joue qu'un rôle insignifiant; dangereuse enfin, à cause de cette tendance générale des esprits modernes à ne faire de la Religion que l'adoration d'un Dieu contemplé de loin, un pur agenouillement devant l'invisible.

Ce ne sont pas du reste les grands esprits seulement, ce sont les peuples qui ont conçu la Religion de cette manière élevée et touchante. Toujours elle leur a paru à la

[1] Bossuet, *Œuvres complètes*, t. VI, p. 47.

fois divine et humaine, l'ensemble des actes qui unissent l'homme à Dieu et Dieu à l'homme : et non seulement divine et humaine, mais la plus divine, la plus humaine de toutes les institutions. Et, en effet, il n'en est aucune où Dieu et l'homme se rencontrent dans d'aussi incomparables proportions. L'homme s'y trouve avec ce qu'il a de plus élevé, de plus indescriptible, de plus divinement beau : sa soif sacrée de vérité, de justice, de perfection morale, sa noble passion pour l'infini. Dieu y est avec sa majesté, sa sainteté, sa miséricorde et sa tendresse. Tout ce qu'il y a en Dieu de beau, de doux, de bon, de saint, de grand, il l'a mis dans la Religion ; et comme il en est de même de l'homme, on conçoit que sous le rapport de la vie, de la durée, de la fécondité, de la beauté morale, rien ne se compare à la Religion. Antique comme Dieu, universelle comme l'homme, indestructible comme l'un et l'autre, elle traverse tous les temps, tous les lieux ; elle brave tous les orages ; toujours pure dans cette incorruptible partie d'elle-même qui vient de Dieu ; belle aussi dans cette autre partie par où elle touche à la terre, et vénérable en dépit des faiblesses de l'homme, qui ne peut pas y avoir de rôle sans y porter son infirmité ; toujours féconde, ayant inspiré toute vertu, toute morale, toute science, toute législation, toute poésie dans les temps anciens, et les inspirant encore, elle élève au-dessus des brouillards qui montent de la terre un front où brillent à la fois la beauté divine et la beauté humaine fondues dans une ineffable harmonie. L'humanité qui l'a trouvée sur son berceau la verra encore sur sa tombe, étant juste que, dans cette rencontre de Dieu et de l'homme où l'amour joue un si grand rôle, Celui qui aime le mieux ait le premier mot et le dernier.

II

La Religion est donc la recherche et la rencontre de Dieu et de l'homme, leur commerce réciproque. Et c'est là, pour le dire en passant, la grande différence de la Religion et de la philosophie, si vainement cherchée quelquefois, si mal comprise. Sans doute, la Religion et la philosophie ont le même objet : Dieu. Mais la philosophie est une étude, la Religion un commerce. La philosophie nous apprend à contempler Dieu; la Religion nous conduit à lui. Ce qui manque à la philosophie, même la plus haute, ce sont deux forces qui ne manquent jamais à la Religion, même altérée : la force ascendante qui porte l'homme dans les bras de Dieu, et la force descendante qui met Dieu dans les bras de l'homme. Otez la Religion, Dieu ne descend plus; l'homme ne monte pas; ou s'il monte, c'est par l'esprit, non par l'âme. Bref, Dieu reste Dieu, l'homme reste homme, l'un dans le ciel, l'autre sur la terre. L'immense abîme, le *chaos magnum* subsiste avec la philosophie. La Religion y jette un pont.

Et par là vous voyez aussi que la Religion et la philosophie peuvent habiter ensemble l'âme humaine; non pas à des époques diverses et en se succédant, comme dit M. Vacherot, la Religion s'en allant dès que vient la philosophie; mais simultanément, comme deux sœurs qui s'aiment et qui s'aident. L'une, fille de l'homme, montrant Dieu et l'éclairant d'un jour qui vient de son propre génie. L'autre, fille de l'homme et fille de Dieu, le montrant aussi, l'éclairant d'un jour qui est double, qui des-

cend du ciel et qui monte de la terre, et de plus nous le donnant; toutes deux ni rivales ni jalouses, encore moins ennemies, mais sœurs, et contribuant à rendre, entre Dieu et l'homme, l'union honorable et le commerce plus doux.

Mais ne nous attardons pas et arrivons à la seconde question.

La Religion, avons-nous dit, est la recherche et la rencontre de Dieu et de l'homme. Pourquoi cette recherche? Dans quel but cette union? Évidemment pour y satisfaire l'un et l'autre le penchant sacré qui les rapproche, et pour le satisfaire d'une manière qui les honore tous deux.

En conséquence, comme il n'y a d'union possible entre deux êtres intelligents qu'à la condition de voir l'esprit entrer le premier en scène, l'homme apporte d'abord son esprit, cet esprit inquiet qui veut voir et savoir, cette intelligence qui sait tant de choses, mais qui en rève et en soupçonne tant d'autres; et Dieu approche d'elle son intelligence infinie, son grand et lumineux esprit; non pas pour étouffer l'esprit de l'homme, comme dit l'irréligion, au contraire, pour l'enrichir; pour que l'homme voie mieux ce qu'il voyait déjà, pour qu'il sache avec certitude ce qu'il ne faisait qu'entrevoir, et même pour qu'il connaisse des choses dont il ne pouvait avoir l'idée.

En second lieu, l'homme apporte son cœur, ce cœur qui est fait pour aimer et qui souffre de languir sur la terre et de défaillir si souvent dans l'amour; et Dieu approche de lui son cœur; non certes, et bien moins encore, pour éteindre le cœur de l'homme, mais pour le réchauffer; pour qu'il puise dans ce rapprochement la force d'aimer mieux, d'aimer toujours, d'aimer dans l'unité, dans la perpétuité, dans la sainteté; d'aimer à la fois Dieu et les hommes, Dieu dans les hommes et les hommes en Dieu.

Enfin l'homme apporte sa vie, cette vie qui veut être heureuse, et qui passe, incessamment meurtrie, déçue, près de tarir; et Dieu approche de lui sa vie infinie, pour lui donner la force, la consolation, la joie, la paix, en attendant la plénitude et l'immortalité.

Voilà le triple objet de cette rencontre de Dieu et de l'homme, de cet hyménée auguste qu'on appelle la Religion. Et il ne peut pas y en avoir d'autre; car l'homme n'a en lui que ces trois éléments : un esprit, un cœur et une vie; et Dieu de même, malgré la sublime obscurité et la riche magnificence de son incompréhensible nature; et par conséquent l'union entre Dieu et l'homme n'existera, ne sera complète qu'à la condition qu'il y aura entre eux union d'esprit, union de cœur et union de vie.

Ce que nous disons là, on le voit réalisé dans l'histoire; et cette belle science des religions comparées qui naît à peine, dont on voudrait bien se servir pour battre en brèche la Religion, qui en sera sous peu la démonstration éclatante, l'a mis déjà dans le plus beau jour. Elle montre, en effet, sur toute la surface de la terre, non pas seulement cette idée que la Religion est un commerce entre Dieu et l'homme, un élan de l'âme vers Dieu et de Dieu vers l'âme; cela est partout, je le répète, et fait le fond de toutes les religions; mais partout aussi cette union est triple, et c'est celle-là même que je viens d'indiquer : union d'esprit, union de cœur et union de vie.

Ouvrez, en effet, les livres sacrés; étudiez tous les historiens, les récits des voyageurs : que trouvez-vous au fond de toutes les religions? trois choses :

1° Le dogme. Mais qu'est-ce que le dogme? c'est la parole publique de Dieu à l'homme, donnée *paternellement*, acceptée *filialement*. C'est l'homme qui veut savoir, s'ap-

prochant de Dieu qui sait; c'est Dieu qui sait, s'approchant de l'homme qui veut savoir. C'est Dieu et l'homme conversant. C'est le sublime dialogue entre Dieu qui est père et l'humanité qui est sa fille. Voilà ce que c'est que le dogme. Qu'y a-t-il de plus simple et en même temps de plus clair?

Je l'avouerai cependant, même dans les meilleurs ouvrages il y a souvent, sous ce rapport, un point de vue étroit, et de nature à jeter un nuage sur la vraie idée, sur la pure et lumineuse notion du dogme. On veut que Dieu n'ait parlé à l'homme que pour venir en aide à sa raison défaillante. Alors on attaque la raison humaine, on l'abaisse, on la méprise, on la montre incapable et stérile, pour en conclure qu'il fallait absolument que Dieu parlât. La raison entend ce langage et se révolte; elle s'éloigne de la Religion, qui n'est pour elle qu'une humiliation, ou si elle y entre, c'est en frémissant. On met ainsi la Religion en hostilité avec la nature humaine; on ébranle dans beaucoup d'esprits les bases de l'édifice qu'on prétendait affermir, et on donne aux adversaires la gloire de défendre les plus nobles facultés de l'homme et de revendiquer ses droits les plus inaliénables.

Mais non, Dieu n'a pas parlé uniquement par nécessité. Il a parlé, parce qu'il est père, et que c'est le bonheur des pères de s'entretenir avec leurs enfants. Est-ce qu'un père ne parle à son fils que quand il voit celui-ci incapable de rien comprendre sans lui? Il agit ainsi quelquefois, pour l'exciter au travail et lui venir en aide. Mais hors de là il lui parle sans cesse, il échange avec lui ses idées; les deux âmes se mêlent. Allez donc dire à ce père qu'il doit se taire toutes les fois que son fils n'a pas besoin de lui. Vous détruisez la famille, la société. Vous réduisez la con-

versation à un froid et ennuyeux monologue. Ainsi de la Religion; ce n'est pas parce que l'homme est borné que Dieu lui parle. Doublez, triplez son génie, Dieu lui parlera encore, ou autrement il n'y aurait point eu de Religion. La Religion est une union d'âme, et premièrement d'esprit à esprit.

Sans doute, en parlant, Dieu a dit à l'homme des choses que celui-ci n'aurait pas trouvées, des choses infinies. Il était impossible qu'il en fût autrement, étant un esprit infini. Un petit esprit dit des choses petites; un grand esprit dit de grandes choses; un esprit infini dit nécessairement des choses infinies; mais ce n'est pas pour cela qu'il a parlé.

Sans doute aussi, puisque Dieu, après nous avoir comblés de dons naturels, avait résolu de nous élever plus haut encore, à un état qui devait surpasser infiniment toutes les aspirations de notre âme, il a bien fallu qu'il nous le dît, sans quoi nous ne l'aurions jamais su. Il n'en est pas moins vrai que ce n'est pas là la raison dernière de sa parole. En dehors de cette invention merveilleuse de son amour, il aurait encore parlé. Pourquoi? Parce qu'il est père, et qu'il voulait avoir des rapports avec ses enfants; parce que la Religion est l'ensemble de ces rapports, une société, un commerce, et que le commerce d'esprit à esprit se fait par la parole. Voila le premier élément de toute religion, le dogme, c'est-à-dire la parole *paternellement* donnée et *filialement* acceptée.

2° La morale. Qu'est-ce maintenant que la morale? c'est la règle tracée *paternellement*, pratiquée *filialement*. C'est l'amour donnant la loi, et l'amour l'acceptant. C'est Dieu dirigeant parce qu'il aime, et l'homme se laissant diriger parce qu'il aime. Voilà l'idée mère de la morale,

et ce qu'on trouve partout. Dans le détail, sans doute, il a pu y avoir des erreurs, des abus. Là n'est pas la question. Dans toutes les religions, Dieu dirige l'homme, et l'homme se laisse diriger par Dieu. C'est l'amour qui fait les lois morales, et c'est l'amour qui les exécute. La morale est la rencontre du cœur de l'homme et du cœur de Dieu pour rendre le cœur de l'homme digne du cœur de Dieu. Tout cela est partout, souvent en germe, en ébauche, quelquefois même défiguré; mais nulle part il n'y a de religion sans morale, ni de morale sans union de l'amour *paternel* qui commande et de l'amour *filial* qui obéit.

3° Le culte, le rit, la prière. Voilà le troisième élément universel de la Religion, et on voit tout de suite en quoi il consiste. C'est le secours *filialement* demandé et *paternellement* accordé. C'est la faiblesse qui appelle la force à son aide; c'est la force qui vient au secours de la faiblesse. C'est la vie puissante, riche, opulente, infinie, qui s'unit à la vie défaillante pour la soutenir. Voilà encore qui est universel. Dans toutes les religions, l'homme prie, parce qu'il se sent faible, et il appelle Dieu à son aide. Partout il y a la prière intime, la prière publique. Il y a la prière solennelle, plus solennelle, très solennelle, accompagnée de gémissements, de cris émus. Et partout aussi on croit à l'exaucement de la prière. Il y a partout des rites qui amènent le secours de Dieu, des formules pleines de la force d'en haut, des actes par lesquels on communie à la vie divine, on surajoute à sa vie épuisée, défaillante, une vie infinie.

Tel est le fond de toutes les religions. Ce n'est pas seulement un commerce réel, effectif, efficace, entre Dieu et l'homme, c'est un triple commerce, un commerce d'esprit à esprit, de cœur à cœur, de vie à vie, c'est-à-dire, une

totale union d'âme à âme. N'êtes-vous pas étonné d'un tel accord? Qui a pu mettre entre tant de peuples si divers d'origine, de langues, de mœurs, d'études, de civilisation, entre tant de religions contradictoires, une si merveilleuse unité? Écartez par la pensée les erreurs, les superstitions qui sont le fait de l'homme; est-ce que vous ne voyez pas apparaître et comme étinceler, au sein des *religions*, la vraie, immuable et universelle RELIGION? Car il n'y en a qu'une, comme il n'y a qu'une logique, une arithmétique, une morale, une justice; et cette unique Religion n'a qu'un but, une fonction : elle unit l'homme à Dieu et Dieu à l'homme.

Voilà un des premiers et des plus beaux résultats de cette science comparée des religions, qui n'avait pas existé jusqu'ici; dont le XVIIe siècle était incapable parce que les monuments manquaient; dont le XVIIIe siècle était encore plus incapable, mais par une autre raison, parce que, les monuments commençant à apparaître, il avait des yeux pour ne pas voir; que le XIXe siècle entreprend, et qui trompera l'attente et l'espérance des ennemis de la Religion; car, au lieu qu'ils espèrent trouver au fond des *religions* la négation de la RELIGION, c'est elle, au contraire, qui en sortira plus brillante et plus belle, y ayant retrouvé ses titres les meilleurs et ses plus invincibles preuves.

Plus on étudiera, en effet, les religions antiques, plus on se convaincra qu'aucune religion n'a été inventée par l'homme. Toutes sont dérivées, copiées, calquées sur l'antique, universelle et éternelle Religion. Il n'y a qu'un type, qui a créé des imitations. Et comme ce type, donné par Dieu, a néanmoins ses racines dans les dernières profondeurs de l'âme humaine, il n'y a et ne peut y avoir partout que les mêmes procédés, vrais dans la RELIGION, imités dans les

religions. Voilà ce qu'une étude approfondie des livres sacrés et des traditions du genre humain montrera de plus en plus. Alors, sous ces formes diverses, on remarquera avec étonnement un même fond divin ; des actes, partout les mêmes, qui portent les hommes jusqu'à Dieu, et des actes, partout aussi les mêmes, qui ramènent Dieu à l'homme. Et voyant que la Religion n'a jamais été, sur toute la surface du globe, que le commerce réel, efficace de Dieu et de l'homme, on s'élèvera à la pensée qu'une telle institution n'a pas été faite de main d'homme. On cherchera à reconnaître les dérivations, les mutilations, et, sous toutes ces enveloppes qui la défigurent, on soupçonnera, en attendant qu'on l'acclame, la vraie, immuable et éternelle Religion.

Il faut le remarquer en effet, là même où l'erreur s'est glissée, elle n'a pu altérer l'essence de la Religion. Les essences sont au-dessus et en dehors du pouvoir de l'homme, celle de la Religion comme toutes les autres. La Religion est restée ce que Dieu l'avait faite. On la retrouve au fond de tous les livres sacrés, dans les Védas, le Zend-Avesta, le Coran, comme dans la Bible, ayant la même physionomie, les mêmes caractères. Nommez-moi un livre sacré, un temple, une nation, une peuplade sauvage, où la Religion ne soit pas le commerce de Dieu et de l'homme; le triple commerce de l'esprit, du cœur, de la vie tout entière. Montrez-moi une Religion où il n'y ait pas un dogme, une morale, un culte. Montrez-m'en une seule. L'erreur n'a rien pu sur ce granit. Et de même que les passions humaines, les cieux différents, n'ont pu altérer la physionomie de l'homme, et que sur le front du Cafre, du Hottentot, comme sur le noble visage du Grec ou du Français, on retrouve les traits fondamentaux de la figure

humaine, ainsi rien n'a pu altérer dans les *religions* l'essence même de l'œuvre divine; et, sous les enveloppes qui la défigurent davantage, il suffit d'un regard pour y retrouver la RELIGION, la vraie, universelle et immuable religion.

III

Mais continuons. Il faut pénétrer plus profondément encore dans l'architecture intime de la Religion, afin de voir combien cet édifice est simple, naturel, en harmonie parfaite avec ce qu'il y a de meilleur en nous.

La Religion est donc la rencontre de Dieu et de l'homme, leur union mutuelle. Nous avons vu pourquoi ils s'unissent : c'est afin de satisfaire tous deux l'attrait qui les incline l'un vers l'autre. Maintenant, après avoir vu le *pourquoi,* il faut essayer de voir le *comment.* Comment s'unissent-ils? comment un esprit peut-il s'unir à un esprit? comment un cœur peut-il s'unir à un cœur? comment une force peut-elle s'unir à une faiblesse? Dieu est une âme, l'homme est une âme; comment les âmes s'unissent-elles? Il sera difficile de serrer d'un peu près cette question sans jeter sur l'essence même de la Religion une lumière nouvelle.

Quand on réfléchit profondément sur la nature spirituelle de l'homme, on y aperçoit deux grandes séries d'actes qui se correspondent. D'abord des actes solitaires, personnels, je n'ose pas dire égoïstes, à cause du mauvais sens de ce mot, par lesquels, concentrant sa vie, l'homme l'élève à la plus haute puissance. Ensuite des actes de

relation par lesquels il sort de lui, et, se sentant faible, isolé, il noue des rapports avec ce qui l'entoure, pour y puiser un agrandissement et une force. C'est là le flux et le reflux de l'âme humaine, le double mouvement mélodieux et harmonique de sa vie.

Cela posé, examinons d'abord comment les choses se passent dans son intelligence.

L'homme regarde ce qui l'entoure; il réfléchit, il juge, il compare, il conclut : voilà le premier acte. C'est l'acte de raison; acte solitaire, dont il est inutile de dire la beauté, Descartes l'ayant fait : « Je pense, donc je suis. »

Mais à côté de ce premier acte, immédiatement après ou peut-être avant, peu importe, l'homme fait un second acte, aussi beau, aussi nécessaire à la vie totale de son intelligence. Il rencontre un autre esprit, il l'interroge, il croit en lui; et par ce second acte il entre en relation avec un esprit différent du sien : il s'enrichit de ses pensées; il cesse d'être un grain de poussière isolé, stérile; il entre dans l'harmonieuse société des esprits. L'enfant interroge son père et croit à sa parole; l'écolier croit à son maître, l'épouse à son époux, le malade à son médecin, le soldat à son chef, et l'homme à son Dieu; sans cela, il n'y a ni famille, ni amitié, ni amour, ni société, ni religion.

On dit : « J'ai ma raison, ma raison me suffit. » Oui, pour certaines choses; non, pour d'autres. A quoi vous sert votre raison, par exemple, quand vous êtes malade? Vous appelez un médecin, et vous croyez en lui; vous y croyez au péril de votre tête. Et dans combien d'autres circonstances n'agissez-vous pas ainsi? Un des spectacles les plus ordinaires en ce monde, et des plus beaux, c'est de voir un homme qui confie à la parole d'un ami sa femme,

ses enfants, sa fortune, et qui s'en va tranquille, en disant : Je dors en paix ; j'ai sa parole. Voilà la base sacrée des relations des hommes entre eux. Ne l'acceptez pas ; tenez-vous-en au seul acte de votre raison ; n'ayez foi en personne : il n'y a plus pour vous ni famille, ni amitié, ni amour, ni société, ni sécurité, ni aucune espèce de vie. Les plus saintes choses reposent en partie sur la foi ; et donc aussi la Religion : car Dieu est un esprit, et dans une foule de circonstances il n'y a qu'une manière d'entrer en relation avec un esprit, c'est de l'interroger et de croire à sa parole.

Le second acte solitaire de l'homme, c'est d'espérer en soi-même, de compter sur sa force, sur sa propre vie, et, par cette noble confiance, d'élever cette force à son plus haut degré. Mais en face de tant d'ennemis, l'homme tout seul est peu de chose. Aussi son second acte, c'est d'espérer en autrui, d'appeler d'autres forces au secours de la sienne. L'espérance est le second acte de relation, et elle a pour fille la prière. L'homme prie l'homme pour obtenir qu'il vienne à son aide ; l'enfant prie son père, l'épouse son époux ; toutes les faiblesses prient toutes les forces, et en les priant elles s'en emparent. Et c'est là le charme de la famille, de l'amitié, de la société. A chaque instant la force est aux prises avec la faiblesse, et elle est vaincue par elle. Une prière la désarme. Or, s'il en est ainsi sur la terre, si l'homme prie l'homme et obtient par cet acte qu'à la faiblesse de sa vie se surajoute une vie plus haute, qu'est-il donc étonnant que l'homme prie Dieu, et que, par là aussi, il obtienne son appui et son secours ?

Enfin l'homme s'aime. Eh ! mon Dieu ! cela n'est ni mauvais ni défendu ; cela même est invincible. Mais, grâce à Dieu qui a donné à sa créature la vraie beauté, l'homme

ne s'aime pas seul. Cet acte solitaire ne lui suffit pas. Il sort de lui pour aimer, comme il en est sorti pour croire et pour espérer; et il achève, par ce dernier acte, sa vie de relation. Au delà de la foi, il y a l'espérance; au delà de l'espérance, il y a l'amour; au delà de l'amour, il n'y a plus rien : c'est le don qui consomme tous les dons. Or si, pour rentrer en relation avec d'autres cœurs, il faut aimer; si on aime son père, sa mère, ses sœurs, ses enfants; si on aime si souvent, si facilement; si, quand les hommes manquent, on aime les bêtes, un chien, une araignée; si on aime les fleurs, les arbres, les choses inanimées; si on ne peut pas vivre sans aimer, comment n'aimerait-on pas Dieu? Qui ne voit qu'on ne peut entrer en rapport avec lui que par l'amour, et que cet acte termine nos relations avec Dieu, comme il les termine avec les hommes?

O homme! reste dans ta solitude, si tu veux. Esprit solitaire, contente-toi de croire en toi, d'espérer en toi, de n'aimer que toi; vis séparé, tu vivras stérile; n'aspire pas à créer une famille, ni même à reposer ton cœur dans une amitié. Pour créer une famille, pour jouir d'une amitié, il faut sortir de soi et se donner à un autre; il faut avoir dans un autre la foi, l'espérance et l'amour. Si donc, plus haut que la famille, que l'amitié, que la société, nous voulons avoir des relations avec Dieu, avec ce grand esprit caché, le plus impénétrable de tous, il faut faire de même: sortons de notre solitude, croyons en lui, espérons en lui, aimons-le. Pourquoi ne ferions-nous pas pour communier avec Dieu ce que nous faisons pour communier au dernier des esprits? Pourquoi n'aurions-nous pas vis-à-vis de Dieu ce triple et sublime battement de cœur qu'on appelle la foi, l'espérance et l'amour?

Voilà la Religion, et voilà les *religions*. Il n'en est pas une qui ne repose sur ce triple fondement, et qui ne conduise les âmes à Dieu par les trois marches de ce céleste escalier. Encore une fois, tout cela n'est-il pas simple, raisonnable, harmonique à l'âme, se justifiant par soi-même? Et n'est-ce pas une belle chose que la Religion ait le même fondement que la famille, l'amitié, la société; et que le commerce sacré de l'âme avec Dieu ait les mêmes lois et n'en ait pas d'autres que le commerce des âmes entre elles?

Je n'entends pas dire qu'il n'en coûte rien pour entrer ainsi en relation avec Dieu. Les trois actes solitaires de l'homme, la foi en soi, l'espérance en soi, l'amour de soi, ne coûtent-ils rien? Car combien qui s'abandonnent eux-mêmes, qui se désertent lâchement, qui s'aiment peu et qui s'aiment mal! Et les actes de relation et de générosité sont-ils si faciles? Vis-à-vis de la créature la plus aimable, est-il toujours si aisé de garder toujours la foi, l'espérance et l'amour? Il en coûte donc pour se mettre en rapport avec Dieu. Mais à peine l'âme s'est donnée que Dieu se donne à son tour. Il la remplit du charme senti de sa présence. De là une lumière qui dissipe toutes les ombres; de là une paix inexprimable qui descend de l'esprit dans le cœur, du cœur dans la conscience, et qui, inondant l'âme tout entière, la rend supérieure aux accidents de la vie, aux maladies, aux douleurs et à la mort même.

Tel est ce sentiment de paix dans la possession de Dieu, cette touchante et profonde félicité, obtenue au prix de la foi, de l'espérance et de l'amour, que les plus incroyants eux-mêmes n'en respirent pas sans regret et sans trouble le parfum. « Ah! disent-ils, si je pouvais croire! » Ils

sentent que la foi les ranimerait, retremperait leur âme amollie, leur vie usée et blasée. La sérénité qui règne sur le front de l'homme vraiment religieux, son calme habituel, ce je ne sais quoi de doux et de pur qui, s'échappant du cœur, se répand sur tous ses traits, les confond d'étonnement, leur arrache quelquefois des soupirs involontaires. Et cependant que voient-ils? Quelques signes extérieurs, faibles indices de la présence de Dieu dans l'âme. Ah! que ne peuvent-ils pénétrer jusque dans le sanctuaire de la conscience; sentir cette paix de l'intelligence rassasiée de cette vérité infinie, cette espérance divine où tous les désirs de la terre viennent s'éteindre, ce délicieux amour dont l'âme s'abreuve à longs traits, cette jouissance intime, inénarrable de Dieu, conversant familièrement avec sa créature comme un ami avec son ami! De quelle admiration ils seraient transportés! Et dans le regret d'être privés de ces bienfaits ineffables, avec quelle ardeur ils se dégageraient des liens qui les compriment, pour arriver par la foi, par l'espérance et par l'amour à la pleine possession de Dieu!

C'est ce grand et touchant spectacle, ce don mutuel de l'âme à Dieu et de Dieu à l'âme, qui explique pourquoi la Religion, qui est toujours combattue, est sans cesse renaissante. Elle est toujours combattue parce que l'homme ne peut communier à l'esprit, au cœur, à la vie de Dieu, que par la foi, par l'espérance et par l'amour, c'est-à-dire un triple don, un triple sacrifice, une triple vertu. Elle est toujours renaissante, parce que cette communion est si délicieuse, que l'homme n'en supporte pas longtemps l'absence : c'est un charme auquel on revient toujours.

V

Mais il faut monter encore plus haut : à ce qui est le dernier mot de la Religion, le trait supérieur et divin de sa beauté, la raison suprême de son éternelle durée.

Dieu et l'homme, avons-nous dit, sont deux êtres qui se cherchent et qui se rencontrent dans la Religion. Essayons de trouver une formule plus profonde, et disons : Dieu et l'homme ce sont deux amours qui se cherchent et qui se donnent l'un à l'autre dans la Religion. Et ce mot nous va préparer, et nous servira plus tard à reconnaître parmi toutes les *religions* celle qui est la RELIGION. Là est son criterium infaillible, la marque distinctive de sa vérité.

Que dans l'homme tout se réduise à l'amour, c'est une banalité qui n'a pas besoin d'être prouvée. Le corps est mû par l'esprit, l'esprit est mû par la volonté, la volonté est mue par l'amour; c'est saint Thomas qui le dit : *Voluntas bona, amor bonus; voluntas mala, amor malus.* C'est donc l'amour qui donne le branle à l'homme tout entier.

On a dit : « L'homme est une intelligence, l'homme est une raison. » Il faut aller plus loin, poser le doigt sur le point central, et dire : « L'homme est un amour. »

En lui, tout vient de là : les grandes pensées, les paroles éloquentes, les décisions héroïques, les beautés souveraines d'esprit, de sentiment, d'action, les vies fécondes, les morts glorieuses, tout sort du cœur, tout vient de l'amour.

Le fait est que, dans les grandes âmes, le cœur joue un rôle extraordinaire : il y grandit avec elles; il envahit, il absorbe tout. Elles pensent avec le cœur, elles jugent avec le cœur, elles agissent avec le cœur : ce qui leur fait une beauté singulière et charmante à laquelle on ne résiste pas.

Telle est la vraie nature de l'homme. En apparence Dieu l'a fait multiple. Corps, esprit, imagination, mémoire, volonté, jugement, que de pièces! Mais ces facultés diverses, il les a subitement hiérarchisées. Elles aboutissent toutes au cœur. Que dis-je! il les a unifiées dans le cœur. Et c'est là, à ce centre, qu'il a mis le vide, le gouffre infini, afin que le cœur, en quête de Dieu, entraînât tout l'homme avec lui.

De la vraie nature de l'homme, nous avons vu qu'on a logiquement le droit de conclure à la vraie nature de Dieu; car Dieu nous ayant faits à son image, tout ce qu'il y a de grand en nous est en lui, avec l'infinité de plus. Par conséquent, si l'homme est un amour, il suit que Dieu aussi est un amour. C'est ce qu'avait entrevu Platon, ce que pressentait Aristote, ce qu'enseignait saint Jean : « *Deus charitas est,* disait-il. Dieu est un amour[1]; » ou plutôt Dieu est amour. C'est là sa vraie nature, son essence.

Or, cet amour, à quoi tend-il? Sans doute, ne cessons de le répéter, il se suffit; il n'a besoin de personne; il trouve en lui-même sa félicité, son aliment infini. Mais vous savez ce qui arrive quand on aime : on veut sortir de soi, créer des heureux, communiquer, épancher son bonheur. Les grands cœurs sont ceux qui éprouvent plus ardemment ce besoin. Si donc il y avait un cœur infini,

[1] Joan. IV, 8, 16.

un cœur d'une tendresse, d'un amour sans limites, qui pourrait dire ce que serait en lui cette pente, cette ineffable tendance à sortir de soi pour communiquer son bonheur? Voilà la vraie nature de Dieu.

L'homme est un amour qui cherche Dieu pour se rassasier aussi, pour satisfaire en lui le besoin qu'il a de se donner : et ainsi Dieu et l'homme ce sont deux amours qui se cherchent. Et vous entrevoyez dès lors ce qu'est la vraie Religion : c'est le temple auguste où ces deux amours se rencontrent.

Oui, Dieu aimant l'homme et l'homme aimant Dieu voilà la Religion, son dernier mot sublime!

Dieu perdu dans sa gloire et tourmenté, si on ose employer de telles expressions, par le besoin de l'homme;

L'homme perdu dans sa misère et tourmenté par le besoin de Dieu.

Dieu n'y tenant plus dans sa solitude, appelant l'homme, le cherchant, venant à lui, descendant de degré en degré, du ciel au Sinaï, du Sinaï à la crèche, de la crèche à la croix, à l'autel; ne s'arrêtant que lorsqu'il est au cœur de l'homme;

L'homme n'y tenant plus lui aussi, dans sa solitude, écartant les obstacles, s'arrachant aux créatures, demandant des ailes, en trouvant : celles de la foi, de l'espérance, de l'amour; montant de vertus en vertus, de sacrifices en sacrifices; ne se reposant que sur le cœur de Dieu;

Dieu et l'homme se tendant les bras, se cherchant, se trouvant, s'embrassant : voilà la Religion, sa vraie nature, sa divine essence.

Et voilà en même temps son adorable beaute! car si l'amour, même quand il s'attache à de frêles créatures,

fait de si grandes choses, que sera-ce de l'amour de Dieu pour l'homme et de l'amour de l'homme pour Dieu!

Et c'est là aussi sa marque distinctive, le sceau suprême de sa vérité. L'amour est insatiable; il donne tout, et gémit de n'avoir encore rien donné; dès lors, quelle sera, dites-moi, la vraie Religion, sinon celle où Dieu et l'homme feront l'un pour l'autre les plus grandes choses? Oui, voilà le Thabor où il faut sommer toutes les religions de monter, afin d'y laisser prendre leur mesure.

Et c'est là enfin ce qui explique l'indestructibilité, l'éternelle durée de la Religion. Vous vous étonnez quelquefois qu'on ne puisse pas déraciner la Religion. Ah! c'est que pour cela il faudrait anéantir à la fois Dieu et l'homme : car si on ne détruisait que l'homme, Dieu le recréerait pour se donner de nouveau le bonheur de l'aimer; et si, par impossible, vous détruisiez Dieu, l'homme serait si malheureux, si tourmenté de son absence, qu'il essayerait, si j'ose ainsi parler, de le créer à son tour. Et ce n'est ni la politique ni la peur, c'est l'amour, l'amour inconsolé, qui a dit :

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Homère donne pour origine à tous les dieux l'océan qui entoure le monde. Il se trompe. Si Dieu avait pu être créé par l'homme, c'eût été de l'océan de nos larmes qu'il serait sorti. Il serait né des ineffables tristesses du cœur de l'homme, cherchant Dieu, ne le trouvant plus, et ne parvenant pas à s'en passer!

CHAPITRE QUATRIÈME

LE DRAME DOULOUREUX DE L'IRRÉLIGION — L'HOMME SANS RELIGION ET SANS DIEU

En regard de ces purs et vastes horizons que la Religion nous découvre, de cette paix dans la vérité, de cette sérénité qui naît de la vertu, de cette fécondité et de ces forces divines, il faut placer le drame douloureux de l'irréligion.

Je vais dire comment il commence, où en est le triste nœud, à quoi il aboutit. Mais l'irréligion que je veux peindre, ce n'est pas l'irréligion en général; c'est la nôtre, celle dont souffre le XIXe siècle. A l'âge où je suis arrivé, je la connais comme si j'en avais souffert. J'en ai vu, dans tant d'âmes charmantes et chéries, le début orageux; j'en ai suivi avec tant d'anxiété le triste cours; tant de cœurs saignants, d'intelligences dévastées par elle, m'ont fait toucher leurs blessures! Plusieurs de mes amis, de ceux, hélas! que j'appelais mes enfants, en sont morts. Ah! j'ai tant souffert de l'irréligion dans les autres que je ne serai pas embarrassé pour la peindre. Seulement il le faudrait faire avec tant de délicatesse, une plume si émue, de

si tendres accents, un cœur si plein de larmes, que cette simple peinture fût par elle-même un remède.

I

La France a vu apparaître, il y a un peu plus d'un siècle, et elle contemple, sans assez d'étonnement et d'effroi, un phénomène prodigieux.

Ce phénomène, le voici : c'est un enfant de quinze ans qui ne croit plus à rien! Que dis-je? ce sont des milliers d'enfants de quinze ans, de jeunes gens de vingt ans, qui n'ont plus aucune espèce de religion!

Oui, l'irréligion commence aujourd'hui à quinze ans. Et c'est là une première raison pour laquelle je l'appelle un drame douloureux.

Qu'à quarante ans, dans la maturité de l'âge et de la pensée, un homme étudie le christianisme et le rejette, j'aurais peine, sans doute, à m'expliquer une telle infortune; du moins je serais prêt à m'incliner devant elle dans un sentiment de respectueuse commisération. Mais ce n'est pas ainsi que les choses se passent.

Voici un enfant. Vous l'avez élevé avec toute la tendresse dont une mère est capable. Vous avez veillé avec un soin jaloux à écarter de son berceau, de sa petite enfance, tout ce qui aurait pu en ternir l'éclat. De vos mains sacrées par l'amour maternel, il est passé, vers l'âge de dix ans, dans d'autres mains sacrées par le sacerdoce, qui ont touché avec respect, élevé, purifié son âme. Après quoi, dans une profonde émotion, vous avez vu cet enfant,

qui est le vôtre, entrer dans la maison de Dieu et y faire solennellement son premier acte public de religion. O mère, c'est la première fois que votre fils unit sa jeune âme à Dieu. Regardez-le bien; c'est peut-être la dernière!

Et n'insistez pas, même en pleurant. Car il se pourrait que cet enfant de quinze ans vous fît la même réponse qu'entendit un jour devant moi une mère en larmes: « Que voulez-vous que j'aille faire à l'église? je ne crois plus en Dieu. »

On me dira peut-être que c'est là un mot en l'air, une effervescence d'un instant. Mais non : c'est le début d'une vie qui durera vingt ans, trente ans, cinquante ans. Il y en a même qui mourront au bout d'une longue vieillesse sans être sortis de cet état, sans avoir donné dix minutes d'attention à cet acte inqualifiable qui a décidé de leur vie.

Voilà le phénomène. Il est nouveau, incompréhensible. Car, veuillez bien le remarquer, ce qui est étrange ici, ce n'est pas seulement l'âge et la précocité de la chute, c'est l'immensité de la catastrophe. Autrefois à quinze ans, à vingt ans, on pouvait abandonner quelques pratiques religieuses; on gardait la foi. Le vice pouvait souiller un instant le cœur, et même profondément; mais la foi en Dieu y subsistait, et la confiance en Jésus-Christ, et la prière, et des restes d'amour divin que le moindre souffle pouvait rallumer. Aujourd'hui toutes les digues rompent à la fois, toutes les ancres cassent. Ce n'est pas seulement la foi catholique qui disparaît; toute foi s'en va; toute religion s'éteint. Plus de prières, plus d'autels, plus de Christ, hélas! plus de Dieu, à quinze ans!

Vous êtes-vous arrêté quelquefois, muet d'étonnement, devant le spectacle étrange de cet écolier qui ne croit plus

à rien? Ce serait risible, si les larmes ne montaient aux yeux. Il sort à peine de l'adolescence; il est encore incapable d'une pensée virile, d'un examen sérieux : et ce que Bossuet, Pascal, Fénelon, Descartes, Newton, Leibnitz, Euler ont cru après les plus profondes méditations, il le méprise. Pour lui, ces six mille ans de foi religieuse, ces dix-huit siècles de christianisme, et les œuvres merveilleuses qui sont sorties de cette foi, tout cela est mensonge, sottise, superstition, ténèbres. Il regarde le christianisme, ou plutôt il ne daigne pas même le regarder; mais il le juge et il le rejette. Et, en le rejetant, il rejette toute foi, toute religion, toute conscience, et la croyance même en Dieu. Les âges anciens n'avaient rien vu de pareil, et l'antiquité païenne en aurait eu horreur. Et voilà pourtant ce qu'un libre penseur de ce siècle appelle avec orgueil : « Nos fils! » Ils sont jolis, vos fils!

Encore si ce phénomène douloureux n'apparaissait qu'en quelques jeunes gens, plus ou moins gâtés, on s'en étonnerait moins; toujours l'indifférence pour les dogmes est née de l'aversion pour les devoirs, et l'état de leurs mœurs expliquerait le renversement de leurs esprits. Mais la triste maladie dont je parle a un bien autre caractère; elle déroute toutes les observations. Ce ne sont pas quelques jeunes gens, plus ou moins tarés, qui en souffrent, ce sont des foules immenses. C'est la moitié, ce sont les deux tiers de la race virile en France qui sont atteints de « cette abominable maladie morale », comme disait l'un d'eux, et qui perdent la foi, et toute la foi à quinze ans.

A quoi cela tient-il? Comment expliquer une chute si précoce, une si immense, une si universelle catastrophe? On dit : Rien n'est plus simple. Ce sont les passions qui en sont la cause. Mais je réponds : Est-ce que les passions

sont d'aujourd'hui ? Est-ce qu'elles ont jamais produit rien de pareil ? Est-ce que jamais, à aucune époque, on a assisté au spectacle lamentable que voit ce siècle : quatre-vingts enfants sur cent qui perdent la foi, et toute foi à quinze ans ? Est-il bien sûr d'ailleurs que la corruption du cœur précède toujours en eux l'abandon de la Religion ? souvent elle ne fait que l'accompagner ; quelquefois même elle la suit. Et combien qui restent bons, qui ont des vertus, des mœurs, qui ne manquent à aucuns de leurs devoirs, excepté, hélas ! à ce qu'ils doivent à Dieu ? Non, les éternelles passions du cœur de l'homme, qui expliquent tant de choses, n'expliquent pas un état si nouveau, inconnu à l'antiquité, dont le moyen âge ni le XVIIe siècle n'ont eu aucune idée, qui les aurait frappés d'une indignation étonnée, et qui, propre au XIXe siècle, le marquera à jamais d'un signe douloureux entre tous les siècles.

Mais que dis-je ! même aujourd'hui, on ne voit rien de tel ni en Angleterre, ni en Amérique, ni en Prusse, ni en Russie, ni en Espagne, ni en Italie, ni dans l'Orient, pas plus chez les mahométans que chez les sauvages. C'est une maladie non seulement nouvelle, mais locale, spéciale à la France, dont il faut par conséquent chercher la cause ailleurs qu'au cœur des malheureux jeunes gens qui en sont la victime. Où donc alors ?

Savez-vous ce qu'on appelle en Italie la *mala aria ?* J'étais allé un jour à Ostie, en souvenir de saint Augustin et de sainte Monique. C'était au mois d'août, par une matinée superbe. Le soleil était radieux ; le ciel avait une pureté, une transparence extraordinaire. Et cependant, à mesure que j'avançais, la terre me semblait malade. Au lieu de ces herbes touffues, pleines de senteurs sau-

vages, où de grands buffles noirs, ensevelis à moitié dans la verdure, me regardaient passer, je n'apercevais plus que des chardons stériles, quelques touffes de gazon, une terre gercée et de maigres brebis. Arrivé à Ostie, mon étonnement redoubla. La population était partie, en fuite, l'église fermée. A peine si je pus trouver un garçon de ferme, pâle, tremblant la fièvre, pour me conduire dans les ruines. Quand je lui demandai ce qui le faisait souffrir, je n'en obtins qu'une réponse : *La mala aria!* Des miasmes pestilentiels montent en été de ces terres insalubres, et empoisonnent l'air. On ne le respire plus impunément.

C'est l'image de ce qui se passe aujourd'hui en France, au point de vue moral et religieux. La civilisation est belle; mais l'air que respirent les âmes est empoisonné. Des miasmes pestilentiels flottent dans l'atmosphère intellectuelle et pénètrent partout. Le foyer, l'école, en sont pénétrés; nul n'en peut éviter l'influence. Les plus faibles en meurent; les plus forts en souffrent. C'est comme dans la peste, si admirablement peinte par notre grand fabuliste :

Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés.

Les jeunes gens en particulier succombent en foule, moins consumés au dedans par les passions de leur jeunesse qu'empoisonnés et asphyxiés au dehors par l'air qu'ils respirent dans la société. Regardons tout cela de près; vous allez voir la cause de « l'abominable maladie morale » à laquelle succombe aujourd'hui la jeunesse, et comment se fait peu à peu l'empoisonnement.

II

Arrêtons d'abord nos regards sur le foyer où naît l'enfant, sur la famille telle que le malheur des temps l'a faite; ou plutôt, afin de mieux sonder l'abîme, voyons-la telle que Dieu l'avait conçue pour que le jeune homme en sortît pur et fort, préparé de loin aux périls qui l'attendent et capable de les vaincre. A quelle condition Dieu a-t-il confié au père, à la mère, l'honneur de la paternité? A la condition de l'unité la plus parfaite. Même esprit, même cœur, même vie, même nom, même chair, selon l'énergie des livres saints : *Unus spiritus et una caro.* C'est à ce prix, à ce prix seulement, qu'ils seront père, qu'ils seront mère, qu'ils paraîtront devant Dieu avec l'honneur sublime de la paternité. Ils uniront leurs vies pour donner à leur enfant la vie du corps; ils uniront leurs esprits pour lui donner la vie de l'esprit; ils uniront leurs âmes, leurs consciences, leurs amours infinis pour lui donner la vie de l'âme; et lui, fils de son père, fils de sa mère, sain de corps, d'esprit, de cœur, de conscience, engendré complètement, il entrera dans la vie avec un tempérament intellectuel, moral et religieux, capable de résister à toutes les passions et de braver tous les périls. Voilà le mystère du foyer, tel que Dieu l'a fait : et partout où subsiste cette complète unité, il en sort des enfants qui, même aujourd'hui, traversent vaillamment la crise.

Mais, hélas! qu'est devenu ce foyer? Cette œuvre de Dieu, cette pleine et parfaite unité, qu'en avons-nous fait?

On unit encore les êtres extérieurs, surtout les dots. On prend une balance; on pèse deux sacs d'écus. Dans beaucoup de familles, c'est la seule harmonie que je connaisse. Mais qui songe à unir les âmes? La mère croit; le père ne croit pas. La mère prie et adore, le père ni ne prie ni n'adore. Jamais de leurs âmes les parties sublimes ne se sont touchées. L'enfant qui sortira de cette fausse union pourra être vigoureux de corps; il sera rachitique d'âme; il est incomplètement engendré.

C'est là la première raison de cette faiblesse de tempérament religieux que l'on remarque dans les générations modernes. Et quand l'enfant commence à ouvrir les yeux, là, dans ce foyer, quel spectacle! A sept ans, l'enfant s'en aperçoit et questionne naïvement sa mère; à dix ans, il s'en étonne; à quinze, il s'en scandalise, et, au premier cri des passions, il s'en fait une arme. Et ce n'est pas une fade et froide plaisanterie; c'est une amère leçon donnée aux pères que ces mots recueillis sur les lèvres d'un enfant : « Mère, quand est-ce que je serai assez grand pour ne plus prier Dieu, comme mon père? »

Incomplètement engendré dans la famille au point de vue religieux, et déjà affaibli, dans sa conscience, par le spectacle de son père, le jeune homme passe à l'école; et qu'y trouve-t-il souvent? Pas plus que le foyer, l'école, cette seconde force initiatrice et protectrice de la jeunesse, ne peut être féconde, ne peut engendrer, protéger les âmes, qu'à la condition de l'unité. L'école, c'est la grande voix de l'humanité religieuse, morale et intellectuelle. Ce sont les grands courants de foi, les grandes traditions de goût, les grands sillons de lumière. Ne montrez pas à l'enfant le sophiste qui nie, pas plus que le barbare qui bégaye et le sauvage qui détruit; ou, si vous les lui faites

voir, que ce soit à la manière de Sparte, qui montrait à ses enfants des esclaves ivres, afin de les en dégoûter.

En est-il ainsi de nos jours? Ce second foyer générateur des âmes, l'école, est-ce que nous l'avons préservée du doute? Est-ce que nous en avons fermé les portes devant tout ce qui abaisse l'enfant et le peut flétrir? Est-ce que nous avons eu soin d'en calfeutrer les fenêtres pour les mettre à l'abri des miasmes pestilentiels? Hélas! nous les avons quelquefois ouvertes au grand large; mais c'était pour en chasser Dieu. Le doute, l'impiété, l'indifférence, ont fait irruption de toutes parts; et qu'est devenu l'enfant? « Semblable, disait déjà en 1840 M. de Lamartine, à ces fils de barbares qu'on trempait tour à tour en naissant dans l'eau bouillante et dans l'eau glacée pour rendre leur peau insensible aux impressions des climats, l'enfant a été jeté tour à tour dans l'incrédulité et dans la foi. Il sort de la maison d'un père peut-être croyant, peut-être sceptique; il a vu sa mère affirmer et son père nier; il entre dans un collège divisé d'esprit et de tendances. Il lui faudrait deux âmes, et il n'en a qu'une. On la tiraille et on la déchire en sens contraire. Le trouble et le désordre se mettent dans ses idées. Il en reste quelques lambeaux à la foi, quelques lambeaux à la raison. Il s'étonne de ces contradictions; il commence à se douter qu'on lui joue une grande comédie; que la société ne croit pas un mot de ce qu'elle enseigne; qu'elle a deux fois et deux morales, une foi et un Dieu pour les enfants, une foi et un Dieu pour les adolescents, peut-être une autre foi et un autre Dieu pour les hommes faits. Il succombe sous ce spectacle. Sa foi s'éteint; sa raison sans ardeur se refroidit; son âme se sèche, et son enthousiasme se change ou en indifférence ou en découragement. »

Voilà ce que disait M. de Lamartine il y a trente ans. Écoutons maintenant une autre voix, encore moins suspecte, celle d'Alfred de Musset · « Ayant été atteint, jeune encore, d'une maladie morale abominable, je raconte ce qui m'est arrivé pendant trois ans. Si j'étais seul malade, je n'en dirais rien; mais comme il y en a beaucoup d'autres que moi qui souffrent du même mal, j'écris pour ceux-là... Je n'avais pas seize ans que je ne croyais plus à rien. Ni enfant ni au collège, je n'avais hanté les églises; ma religion, si j'en avais une, n'avait ni rite ni symbole, et je ne croyais qu'à un Dieu sans forme, sans culte, sans révélation. Empoisonné, dès l'adolescence, de tous les écrits du dernier siècle, j'y avais sucé de bonne heure le lait stérile de l'impiété. L'orgueil humain, ce Dieu de l'égoïste, fermait ma bouche à la prière, tandis que mon âme effrayée se réfugiait dans l'espoir du néant. »

Et ne croyez pas que ce fût là une exception. C'était l'état général. « De même que ce soldat à qui l'on demanda jadis : « A qui crois-tu? » et qui répondit : « A moi; » ainsi la jeunesse, entendant cette question répondit : « A rien. »

Il ajoute : « Qui osera jamais raconter ce qui se passait alors dans les écoles? Les hommes doutaient de tout; les jeunes gens nièrent tout. Les poètes chantaient le désespoir; les jeunes gens sortirent des écoles avec le front serein, le visage frais et vermeil et le blasphème à la bouche. Les cœurs se flétrirent comme des fleurs brisées. Au lieu d'avoir l'enthousiasme du mal, nous n'eûmes que l'abnégation du bien; au lieu du désespoir, l'insensibilité. Des enfants de quinze ans, assis nonchalamment sous des arbrisseaux en fleur, tenaient pour passe-temps des propos qui eussent fait frémir d'horreur les bosquets immobiles

de Versailles. La communion du Christ, l'hostie, ce symbole éternel de l'amour céleste, servait à cacheter des lettres. Les enfants crachaient le pain de Dieu. Heureux ceux qui échappèrent à ces temps! Heureux ceux qui passèrent sur les abîmes en regardant le ciel! Il y en eut, sans doute, et ceux-là nous plaindront. »

Voilà ce que nous avons fait de l'école, pendant la première moitié de ce siècle. Et de la seconde, que dirai-je? Chassée des établissements d'éducation secondaire, du moins plus surveillée et plus contenue, l'impiété s'est réfugiée dans les cours supérieurs. Là elle a guetté la jeunesse pour la corrompre et l'empoisonner. On a vu des professeurs, des hommes mûris par l'âge, enseigner, aux applaudissements d'une jeunesse corrompue et légère, qu'il n'y a point de Dieu, point d'âme, point de distinction du bien et du mal, point de liberté morale ni de responsabilité; que le cerveau sécrète la pensée, comme les reins sécrètent l'urine; que la vertu et le vice sont des produits comme le sucre et le vitriol; qu'il n'y a point d'autre Dieu que celui que l'homme se fait à lui-même, qu'il tire de lui-même comme l'araignée sa toile. Voilà ce qu'ils enseignaient, ces vieillards, à des jeunes gens légers, corrompus, tourmentés de passions. Et ce qu'ils leur disaient encore, c'est que toutes les passions sont dans la nature, et que tout ce qui est dans la nature est bon; c'est que la morale est une affaire d'instinct, et que la conscience n'est qu'un mécanisme très simple et qui se démonte comme un ressort.

Ah! ceux que j'accuse ici ce ne sont pas ces jeunes gens; ceux que j'accuse encore plus que les professeurs eux-mêmes, ce sont les pères qui tolèrent un pareil empoisonnement de leurs fils. Je leur dis : Vous êtes des aveugles. Il

s'est levé parmi nous, en France, au siècle dernier, un sophiste qui a dit : L'école sans Dieu. Et au lieu de le chasser avec des verges, comme on fait d'un empoisonneur public, nous l'avons applaudi ! Et de ce rhéteur, qui fut grand par quelques accents, il est né une foule d'affreux petits sophistes qui répètent tous les jours : L'école sans Dieu. Et vous applaudissez encore ! Et quand il sort de là des jeunes gens débauchés, corrompus, qui vous font rougir, vous vous étonnez niaisement ! Et quand ces jeunes gens portent dans des congrès publics des cris d'athéisme, et qu'on s'émeut autour de vous, vous dites qu'on fait trop de bruit et que ce sont là des exceptions. A la bonne heure ! Mais si la première fois qu'on vit des laves brûlantes au sommet du Vésuve on s'était plus alarmé, ni Herculanum ni Pompéi n'auraient disparu dans une mer de feu ; et le voyageur qui visite avec émotion les restes de ces étranges catastrophes ne lirait pas sur les ruines ces trop tardives paroles : *Cavete, posteri, vestra res agitur !*

Mais ne parlons pas maintenant des périls de la société : ne nous occupons que des âmes.

Incomplètement engendré dans sa famille, affaibli et comme empoisonné dans l'école, le jeune homme, arrivé à sa vingtième année, entre dans la société ; et savez-vous ce qui arrive ? Il tombe asphyxié. Car que voit-il ? De mauvais journaux dans tous les cafés, de mauvais livres chez tous les libraires ; vingt-cinq mille courtisanes embusquées le soir, au coin des rues de Paris, pour solliciter sa jeunesse ; des théâtres sur tous les boulevards, et quels théâtres ! si odieusement impudiques, que le parterre, peu délicat cependant, s'est révolté quelquefois et a crié : Assez, assez. Voilà pour la vie privée. Dans la vie publique, l'honneur méprisé et remplacé par les honneurs, des

hommes, enrichis par de honteuses spéculations, marchant tête levée et arrivant aux plus hauts postes; la lâcheté s'appelant modération, et la vertu bêtise; l'adultère, doublé de trahison, devenu si commun qu'il n'étonne plus personne; les mœurs en déroute et toutes les consciences à l'encan. Dans la politique, ni foi, ni loi, ni droits; les causes les plus augustes indignement trahies dès qu'elles sont faibles; les plus infâmes encensées dès qu'elles réussissent; aucun lien de justice entre les peuples; et l'Europe transformée en une vaste arène où l'on ne connaît plus, comme chez les sauvages, que le droit du plus fort. « Il y a, disait M. Royer-Collard, une grande école d'immoralité ouverte depuis cinquante ans, dont les enseignements retentissent aujourd'hui dans le monde entier. Cette école, ce sont les événements qui se sont accomplis presque sans relâche sous nos yeux. CETTE ÉPREUVE EST TROP FORTE; L'HUMANITÉ Y SUCCOMBE! »

Et si l'humanité y succombe en effet, comment la jeunesse y résisterait-elle? Car, pour y résister, qu'a-t-il cet enfant de seize ans, de dix-huit ans? Il a la faiblesse de son esprit, celle plus grande encore de son cœur; il a une conscience incomplètement formée, un sens religieux affaibli et incertain; il succombe donc, et quand on regarde chaque génération et qu'on cherche ceux qui, arrivés à vingt ans, croient encore en Dieu et en leur âme et à Jésus-Christ leur Sauveur, c'est comme dans la grande scène de naufrage si admirablement peinte par Virgile :

Apparent rari nantes in gurgite vasto!

III

Mais ce n'est là que le commencement des douleurs, *Initium dolorum hæc.* Si étrange, si injustifiable que soit aux yeux de la raison le début de ce drame douloureux, ce qui suit l'est bien davantage. Il a donc tout nié, ce jeune homme, tout rejeté avec l'ardeur, l'inexpérience de la jeunesse. Ce que Bossuet, Pascal, Fénelon, Descartes, Newton, Leibnitz ont cru après l'examen le plus attentif, ce qui fut le sujet continuel de leurs méditations, ne lui a pas demandé une heure d'examen. Il a tout nié; que va-t-il faire maintenant? Va-t-il revenir sur cet acte déraisonnable? La foi réfléchie va-t-elle remplacer la foi naïve? Après avoir cru jusqu'à quinze ans sur la parole de sa mère, va-t-il étudier, creuser, approfondir la question religieuse, et élever sa foi à la hauteur d'une science? N'a-t-il fait le vide, comme Descartes, que pour reconstruire? Oh! ce serait trop beau, mais aussi ce n'est pas ce qui arrive. Il n'édifiera rien; il ne se sent pas même le besoin d'édifier. Les affaires le saisissent, les plaisirs et les passions succèdent aux affaires. Il est absorbé. Vingt ans, trente ans, quarante ans se passeront ainsi: ne niant rien, n'affirmant rien, ayant bien autre chose à faire que de s'occuper de Dieu. Vous avez vu ce qui arrive dans certaines maladies. Après la fièvre ardente, le malade tombe dans une sorte de sommeil léthargique. Son organisme n'agit plus. Il ne voit pas; il n'entend pas; il dort. C'est le second acte de ce drame douloureux de l'irréligion aujourd'hui.

Ne lui demandez pas, à cet homme, s'il sent encore en lui cette insatiabilité d'esprit et de cœur, cette soif sacrée de Dieu, ce dégoût profond de ce qui passe, cette tendance invincible vers l'infini; il vous regarderait sans vous comprendre; il a éteint tout élan; il ne se pose plus même la question, la question terrible et sublime de l'avenir; il vit au présent, au jour le jour, si c'est là vivre; il dort.

Ne lui demandez pas davantage pourquoi il ne prie plus Dieu, ni ne lui rend aucun devoir religieux. Pourquoi? Il n'en sait rien. Il ne prie plus aujourd'hui, parce qu'il ne priait pas hier, ni avant-hier, ni les années précédentes; parce qu'un jour, il y a bien longtemps, à l'âge de quinze ans, sans savoir pourquoi, il a cessé de prier. Il n'a pas d'autre motif aujourd'hui. Encore s'il niait l'existence de Dieu, cela se concevrait : mais il y croit. Encore s'il était dévoré de passions; mais non : c'est, la plupart du temps, un honnête homme, probe, loyal. Pourquoi donc cet oubli de Dieu? Vous lui posez la question; lui ne se la pose même pas. Après la fièvre, l'absorption; après une négation puérile, un sommeil avilissant. Voilà le second acte de ce que j'ai appelé le drame douloureux de l'irréligion au XIXe siècle.

Jamais je n'oublierai le jour où cette crise m'apparut dans sa plus triste réalité. C'était un matin. Je vis entrer chez moi un jeune homme qui venait m'ouvrir sa conscience à la veille de son mariage. Il avait une trentaine d'années, et il était à la tête d'une vaste industrie qu'il dirigeait avec infiniment d'intelligence et d'honneur. Seulement, depuis l'âge de seize ans, il avait oublié Dieu : pas une prière ni le matin ni le soir; pas une adoration, pas un élan d'âme à Dieu. Et comme il était jeune, que

les grandes douleurs et les déceptions n'avaient pas encore attristé son heureuse vie, lorsque je lui demandai s'il ne sentait jamais en lui le besoin de Dieu, il ne paraissait pas me comprendre. Mais voici ce qui acheva de me jeter dans l'étonnement. Quand je pénétrai dans son âme, chose qui me fut facile, car il était droit et sincère, j'y trouvai des faiblesses sans doute, mais pas de grandes catastrophes : aucun de ces abîmes de mœurs qui appellent l'aveuglement; nulle hostilité contre la Religion et les choses saintes. Seulement Dieu était absent. Son cœur ressemblait à une de ces maisons vides dont le maître est mort et dont les volets sont fermés; ou à un de ces sanctuaires d'où Dieu a été chassé et où il n'y a plus ni autel, ni lumière, ni encens. Et je me rappelle que le reconduisant, après lui avoir serré les mains de ce serrement triste et affectueux dont on use envers ceux qui ont perdu leur père, je me disais en remontant mon escalier : « Non, jamais rien de pareil ne s'était vu! jamais les âmes n'ont été aussi profondément dévastées, et jamais elles n'ont eu si peu conscience de leur misère ! »

C'est là, en effet, la différence essentielle, radicale de ce siècle avec ceux qui ont précédemment souffert de l'irréligion. Autrefois c'étaient les grandes catastrophes de la vertu qui amenaient la ruine de la foi; on n'oubliait Dieu que quand on avait éteint volontairement toute lumière céleste dans son âme; c'était la vertu qui, en s'en allant, soufflait le flambeau : aussi l'impie, et on appelait de ce nom celui qui n'adorait plus Dieu, était une rare exception et inspirait l'horreur. Aujourd'hui, ce sont des foules immenses qui tombent dans ce lamentable état : et dans ces foules les âmes les plus sincères, les plus droites, les meilleures; d'honnêtes gens qui ne toucheraient pas à un

cheveu sur la tête d'un enfant, et qui vivent trente ans, quarante ans, cinquante ans sans rendre aucun devoir à Dieu. « Je me flatte, écrivait le grand Racine à son fils, que faisant votre possible pour devenir un parfait honnête homme, vous concevrez qu'on ne peut l'être sans rendre à Dieu ce qu'on lui doit. » Eux ne rendent à Dieu aucun devoir, et ils se croient de parfaits honnêtes gens. Voilà le prodige.

Car enfin, la raison, la conscience, le bon sens, la voix de tous les siècles, protestent contre une pareille vie. Partout et toujours l'humanité a cru en Dieu, a espéré en Dieu, a prié Dieu, a entretenu avec Dieu une union vivante, un commerce positif où elle puisait la force. Et par conséquent vous qui ne croyez plus, qui n'adorez plus, qui ne priez jamais, qui n'avez avec Dieu aucune espèce d'union, que voulez-vous que je vous dise, si ce n'est que vous vous excommuniez de l'humanité?

Mais ni l'évidence, ni la raison, ni le bon sens, ni la voix des siècles, ni la voix de Dieu n'arrivent aux oreilles des malades dans ce second moment de la crise que j'ai appelé l'absorption. Ils ne voient plus, ils n'entendent plus, ils sont absorbés. Ils dorment.

IV

Lorsque étonné d'un phénomène si nouveau on cherche quelle en peut être la cause, on s'aperçoit bientôt que, derrière ce sommeil étrange, pour le soutenir et le rendre possible, il y a un enivrement plus étrange encore. Que

voulez-vous! on est né à une époque où la puissance de l'homme a pris des proportions colossales On a assisté à tant de merveilles. On a les chemins de fer et les télégraphes électriques; on attend les ballons. Après l'astronomie, après la physique, qui nous ont révélé les lois du monde; après la chimie, qui nous a appris à décomposer et à recomposer les éléments, voici la biologie qui pénètre au fond même de l'homme et qui, dit-on, va changer toutes les conditions de la vie. L'enivrement nous gagne; un enivrement nouveau, monstrueux, qui est dans l'air, et que nous respirons à pleine poitrine, presque sans nous en apercevoir.

Enivrement de la science! On n'a plus besoin de Dieu pour expliquer le monde ni pour le gouverner. Qu'il reste dans son ciel, si tant est qu'il y soit, car la science ne l'y a jamais vu.

Enivrement de la raison, de la pensée individuelle! Que nous font les sentiments même unanimes de l'humanité?

... Moi, moi, vous dis-je, et c'est assez!

Enivrement de la critique! On sait les origines de tout, les lois des religions comme du reste. On a analysé les livres antiques; il n'y a de divin nulle part.

Enivrement du progrès, de la civilisation, des destinées sublimes de la société moderne. Ne venez pas vous mettre en travers avec vos dogmes vieillis et vos institutions surannées!

Voilà ce qui vole dans l'air. Si on analysait l'atmosphère intellectuelle de ce siècle, on y trouverait au moins quatre cinquièmes d'orgueil.

Et jusqu'où ne va pas cet enivrement! Jusqu'au délire. On tient les principes, on sait les lois; il n'y a plus qu'à déduire. C'est une affaire de temps. « Et qui sait, écrivait-on récemment dans la *Revue des Deux Mondes*, si la science, maîtresse de la vie, n'en va pas modifier les conditions; si une *science infinie* n'amènera pas un *pouvoir infini;* si un biologiste omniscient ne nous fera pas vivre TOUJOURS[1]. »

Voilà ce qu'on dit, ce qui est dans l'air, ce qu'on respire sans s'en douter, et ce qui explique l'étrange phénomène de l'irréligion moderne. Si tant d'hommes vivent aujourd'hui sans prières, sans adoration, sans autel, sans Dieu, c'est qu'au fond, en évitant de se l'avouer, ils s'imaginent qu'ils n'en ont plus besoin: tant l'orgueil est profond, tant l'enchantement est monstrueux, tant est redoutable la crise religieuse que traverse en ce moment l'humanité!

V

Nous verrons plus tard ce qu'il faut penser de cet enivrement, et s'il y a dans la science, dans la critique, dans le mouvement historique et social, l'ombre même d'une objection contre nos éternels devoirs envers Dieu. En attendant, voyons où aboutit l'irréligion; car c'est la fin qui juge de tout:

> En toute chose il faut considérer la fin.

Ce drame deux fois douloureux, et par la manière dont il commence et par la manière dont il se continue pendant

[1] *Revue des Deux Mondes,* octobre 1863.

des années, comment se termine-t-il? A quoi aboutit l'irréligion? Est-ce à la lumière, à la vertu, à la dignité, à la fécondité de l'âme? Est-ce du moins à la paix? Voyons-le. Jugeons l'arbre à ses fruits.

Ce serait merveille d'abord que des enfants de quinze ans qui ont rejeté toute religion, toute prière, et qui ne croient plus à rien, pas même en Dieu, eussent conservé la pureté des mœurs. Aussi cela n'est pas. Avec la première défaillance de la foi commence à quinze ans la première flétrissure du cœur. Un poète contemporain qui connaissait bien son siècle nous les montrait tout à l'heure, ces jeunes gens de quinze ans, « assis nonchalamment sous des arbrisseaux en fleur et tenant des propos qui eussent fait frémir d'horreur les bosquets immobiles de Versailles; » unissant du reste, comme il arrive toujours, l'impiété à l'impureté; et « la communion du Christ, l'hostie, ce symbole de l'amour éternel, servant à cacheter des lettres ». Tous les contemporains, quels que soient leurs sentiments religieux, déposent de la même corruption précoce, alternant avec la même impiété hardie. Dans la conversation des jeunes gens que je fréquente, *et qui sont ce qu'il y a de mieux,* écrivait à vingt ans M. de Montalembert dans une lettre intime qui n'était pas destinée à la publicité, il règne une impiété et une impureté qui m'effrayent. » Et ailleurs : « Le doute contagieux, l'impiété froide et tenace règnent aujourd'hui sur toutes les jeunes âmes. L'immoralité la plus flagrante, la plus monstrueuse, est inscrite dans les registres de chaque collège, dans les souvenirs de chaque enfant[1]. » Veut-on un autre témoin, plus récent, nullement suspect? « On s'étonne,

[1] Montalembert, *Œuvres,* t. I, p. 14. *Lettre à un ami de collège.*

dit M. Alexandre Dumas fils, de l'immoralité, du scepticisme, de la dépravation des temps modernes : entrez dans le premier collège venu, remuez cette apparente jeunesse, appelez à la surface ce qui est au fond, analysez cette vase, vous ne vous étonnerez plus. La source est empoisonnée depuis longtemps. Et quand on n'a pas été un enfant, on ne devient pas un homme [1]. » — « On répète souvent, dit un médecin, que le niveau du sens moral a baissé. Je crois le fait exact; et je l'attribue à la dépravation, avant l'âge, de l'enfant et du jeune homme.»

Certes, l'immoralité est dangereuse en tout temps; dangereuse pour l'esprit, pour le cœur, même pour la vie physique; dévastatrice redoutable de tout ce qu'il y a de plus délicat et de meilleur en nous; mais que dire de l'immoralité à quinze ans? Et que dire surtout de l'immoralité, plus précoce encore, de ces petits êtres, flétris avant l'âge, qui cherchent par imitation d'irréalisables jouissances? Croit-on qu'on subisse impunément de telles excitations, incessantes, opiniâtres, et qu'on puisse prévenir la nature et la violenter ainsi sans l'épuiser et la blesser?

Virgile disait en parlant des premiers jours du monde : « Les créatures, tendres encore, eussent-elles pu supporter ce labeur? »

> Nec res hunc teneræ possent perferre laborem.

Que dire de l'homme naissant et de ses tendres organes, livrés à ce feu dévorant?

Heureux les jeunes gens qui, à cette première heure critique, sont sous l'œil d'une mère vigilante! A leurs traits

[1] Alex. Dumas fils, *Affaire Clémenceau.*

pâlis, à leur démarche embarrassée, à leur regard fuyant, à leurs yeux entourés d'un cercle bleuâtre, elle aura bientôt reconnu l'invasion du mal, et peut-être pourra-t-elle encore y apporter remède.

Tous les médecins s'accordent pour reconnaître que la perversité précoce des sens dévore l'homme tout entier dans le présent et souvent dans l'avenir. L'intelligence est brûlée la première : sa pointe s'émousse; la mémoire s'affaiblit. « J'ai connu, dit un médecin, des enfants parfaitement doués qui, au bout de deux ans, n'étaient plus reconnaissables. L'un d'eux, capable des plus sincères affections, s'est gâté comme à vue d'œil. En peu de temps son intelligence s'est émoussée. Il faisait les plus louables efforts et ne parvenait pas à occuper dans sa classe le rang qu'il méritait. Certainement aucun de ses condisciples ne travaillait aussi consciencieusement que lui. Les résultats étaient à peu près nuls; ce malheureux enfant *avait épuisé les ressources qu'il tenait de la nature;* le vice avait détruit les ressorts de l'intelligence. Vainement, la tête entre ses mains, il étudiait patiemment. L'esprit était devenu rebelle. L'abus de la sensation avait détraqué *pour toujours* cette intelligence excellemment douée. » — « La perversité des sens, dit un autre médecin, produit souvent un affaiblissement très marqué de l'intelligence et particulièrement de la mémoire. Des jeunes gens qui avaient précédemment donné des témoignages non équivoques d'une certaine vivacité d'esprit et d'aptitude à s'instruire, deviennent, après s'être livrés à des habitudes coupables, comme hébétés et incapables de toute application. »

On s'étonne aujourd'hui d'un certain appauvrissement de l'esprit français; on dit que l'intelligence, la raison, la nette perception sont en baisse parmi nous; on en

cherche la cause. Elle est là. De quinze à vingt-cinq ans, la jeunesse n'est pas chaste. Elle est flétrie par le mal. Il en reste « pour toujours » un affaiblissement [1].

S'il en est ainsi de l'intelligence, de l'esprit, de la mémoire, que dire du cœur! Qui ne sait que de toutes les forces détruites par la perversité précoce des sens, l'amour, l'amitié, la délicatesse, l'enthousiasme, le courage, la charité, la tendresse sont les premières anéanties? Tous les médecins notent encore ici un étrange phénomène. Au contact du vice, sous les influences d'une perversité précoce, les âmes deviennent égoïstes, sèches. Il y en a qui deviennent cruelles. « Tel disposé par la nature à la bonté, à l'aumône et à une charmante tendresse, deviendra lâche, inerte ou même dur... Ce qu'il y a de plus vivant dans la matière, ainsi jeté, tiré à mauvaise fin, et n'étant plus là en nous, comme la riche étincelle divine, pour courir en tous sens et se transformer; cette âme du sang, dont il est parlé dans l'Écriture, en s'en allant altère l'homme et l'appauvrit dans sa virtualité secrète, le frappe dans ses sources supérieures et reculées [2]. »

« Dans notre triste monde actuel, dit George Sand, l'adolescent n'existe plus, ou c'est un être élevé d'une manière exceptionnelle. Celui que nous voyons tous les jours est un collégien mal peigné, assez mal appris, infecté de quelque vice grossier qui a déjà détruit dans son

[1] Voir les ouvrages spéciaux des docteurs Tissot, Deslandes, Ricord, Tardieu, Bergeret, Bourgeois. Nous n'en donnons pas les titres, mais les pères de famille les trouveront bien; et si, après les avoir parcourus, ils ne sentent pas la nécessité de veiller à l'innocence de leurs jeunes gens, il n'y a plus que d'affreux malheurs qui puissent les éclairer, mais trop tard.

[2] Sainte-Beuve.

être la sainteté du premier idéal. Ou si le pauvre enfant a échappé, par miracle, à cette peste des écoles, il est impossible qu'il ait conservé la chasteté de l'imagination et la sainte ignorance de son âge... Il est laid, même lorsque la nature l'a fait beau... Il a l'air honteux et ne vous regarde point en face; il dévore en secret de mauvais livres, et pourtant la vue d'une femme lui fait peur. Les caresses d'une mère le font rougir : on dirait qu'il s'en reconnaît indigne. Les plus belles langues du monde, les plus grands poèmes de l'humanité ne sont plus pour lui qu'un sujet de lassitude, de révolte et de dégoût. Il a le goût dépravé et n'aspire qu'au mauvais. Il lui faudra des années pour perdre ce cachet de laideur, pour regarder franchement et porter haut la tête. C'est alors seulement qu'il aimera sa mère, mais déjà les passions s'emparent de lui; il n'aura jamais connu cet amour angélique dont je parlais tout à l'heure, et qui est comme une pause pour l'âme de l'homme, au sein d'une oasis enchanteresse, entre l'enfance et la puberté[1]... »

On notera tous ces mots recueillis sur les lèvres d'observateurs habiles, non suspects : *L'adolescent n'existe plus. — Quand on n'a pas été un enfant, on n'est pas un homme. — Remuez cette apparente jeunesse; analysez cette vase; la source en est empoisonnée.* On pèsera tout cela, et on se demandera si, à moins d'une pleine réforme religieuse et morale, pour retrouver notre honneur compromis et nos provinces perdues, on peut compter sur la France de demain.

Peut-être dira-t-on que beaucoup de natures guérissent, et que d'autres, plus heureuses, échappent à la corrup-

[1] George Sand, cité dans l'excellent opuscule du P. Lescœur, *l'État maître de pension*, p. 63.

tion. Je n'en disconviens pas; mais la lèpre sévit sur la multitude; elle en reste marquée « pour toujours ». Il y a diminution d'initiative, d'élan, de courage, de flamme, amoindrissement de bonté, de tendresse. La virilité physique et morale, ce que les Romains appelaient *virtus*, ne se retrouve plus. On marche à la décadence.

Et notez que je n'ai rien dit des derniers excès du mal. Je n'ai pas parlé de ces jeunes gens, usés par le vice jusqu'à la moelle des os, qu'on voit errer sur les boulevards comme de pâles fantômes, et dont un grand écrivain disait qu'en les voyant on croirait entendre le pas des fossoyeurs qui se hâtent d'emporter ces cadavres. Je n'ai pas parlé non plus de ces lépreux de la débauche qui restent déshonorés de ses plaies vives, et qui, avec la perfide impudence de l'égoïsme, les apportent en dot secrète à leurs virginales fiancées, et en héritage imprévu à leurs fils. Je n'ai rien dit de ces maladies affreuses dont les médecins, Tissot en particulier, ont donné des analyses et des peintures qui font frémir. Non, je ne m'occupe que de la foule des jeunes gens qui ne vont pas à de si horribles dépravations, mais qui n'en restent pas moins, dans l'esprit, dans le cœur, dans la volonté, dans le caractère, affaiblis « pour toujours ». O pères, pensez-y pendant qu'il en est temps! L'incapacité de certains hommes, leur presque idiotisme dans les choses de l'esprit, leur âme sénile avant l'âge, leur corps épuisé à quarante ans, tout cela, c'est le solde de l'impiété et de l'impureté aux âges de la sève, pendant leur adolescence et leur jeunesse. Et quand cela se répète en des millions d'hommes, quand un virus pareil s'insinue dans les veines des générations successives, comment un siècle ne s'en ressentirait-il pas? On aurait pu être un grand siècle, on sera un siècle médiocre.

Et, sur ce fond général de médiocrité et de vulgarité, rien n'empêcherait, l'impiété et l'impureté aidant, de voir apparaître, à de certaines heures de crise, des monstres. Comme ce Raoul Rigault, qui, presque au sortir du collège, fit fusiller les otages, brûler Paris, et voulut « biffer le nom de Dieu ». Le procès de son secrétaire, ou plutôt de son complice, Dacosta, a révélé en Raoul Rigault, pendant son adolescence et sa jeunesse, des abîmes d'impudicité [1].

VI

Et ce ne sont pas encore là toutes les suites de l'irréligion. Il en est d'autres non moins dignes d'être étudiées. Après la flétrissure des âmes vulgaires, il y a la flétrissure des grandes âmes. Voyons-la; achevons de juger l'arbre à ses fruits.

Pendant que les âmes vulgaires, affaiblies, stérilisées par l'irréligion, meurent platement après avoir vécu platement, que deviennent les grandes âmes? A quoi aboutit en elles l'irréligion? Je le dis tout de suite, sans crainte d'être démenti : à des angoisses secrètes, à des tristesses amères, et quelquefois à des désespoirs qui montrent, mieux encore que le vulgaire abaissement des uns et les

[1] Sur toute cette grave question de *l'Irréligion dans la jeunesse*, voir l'*Avertissement aux pères de famille*, par Mgr l'évêque d'Orléans. On y trouvera le plan de cette effroyable campagne, antichrétienne et antifrançaise, avec toutes les preuves à l'appui.

ruines morales des autres, l'absolue nécessité de la présence de Dieu dans les âmes.

Voyez ce jeune homme. Comme il était entré hardiment dans la vie! S'il y avait un Dieu et s'il lui devait quelque chose : c'était bien le dernier de ses soucis. Mais à peine il a fait quelques pas que le doute se présente à lui; non plus ce doute joyeux, léger, téméraire, dont il s'abreuvait à quinze ans; un doute triste, poignant, qui fait invasion par toutes les fissures, par toutes les meurtrissures de la vie. A quinze ans, à vingt ans, il doutait de Dieu. Maintenant qu'il a un peu vécu, il doute de lui-même; il doute de la légitimité de son premier doute; il porte amèrement son âme vide, sa vie perdue, son existence sans but, son éternité sans lumière. Il regarde le ciel et il dit : Peut-être?

Voilà la situation intellectuelle d'une foule d'hommes de ce siècle. On a beaucoup lu; on étudie sans cesse; on a tout vu; et chaque découverte a apporté une tristesse. On n'ouvre pas un livre, pas une brochure, sans se heurter aux éternels problèmes : Dieu, Jésus-Christ, l'âme. Et comme on ne sait comment les résoudre, qu'arrive-t-il? On n'ose plus regarder; on ferme les yeux. L'esprit déserte les hauteurs intelligibles où il ne voit plus clair, et se jette à corps perdu dans l'étude de la matière. Là, je le reconnais, on déploie un admirable génie; mais sur Dieu, sur l'âme, sur la vie, que sait-on? Qu'a-t-on découvert? Que laissera-t-on aux siècles futurs? Rien.

Des flots de lumière sur le monde inférieur, et de profondes ténèbres sur le monde supérieur, et, par suite, des tristesses poignantes et d'amères inquiétudes: voilà le bilan de la pensée au XIXe siècle.

Mais ce n'est pas tout. Il y a au cœur de ces infortunés

un second vautour plus cruel, plus implacable que le premier. Car enfin on peut négliger ces questions; on peut dire : Moi, je ne m'occupe pas de ces choses. Je suis mathématicien, chimiste, ingénieur, magistrat, commerçant; je m'occupe de mes études, de mes devoirs. Et là, je vois clair.

Soit; mais vous êtes homme. Eh bien! savez-vous d'où vous venez et où vous allez? et si vous ne le savez pas, pouvez-vous vivre en paix? « Comment voulez-vous, disait M. Jouffroy, que l'homme vive en paix, quand sa raison, chargée de la conduite de la vie, tombe dans l'incertitude sur la vie elle-même et ne sait rien de ce qu'il faut qu'elle sache pour remplir sa mission? Comment vivre en paix quand on ne sait ni d'où l'on vient, ni où l'on va, ni ce qu'on a à faire ici-bas? quand on ignore ce que signifient, et l'homme, et l'espèce, et la création? quand tout est énigme, mystères, sujets de doutes et d'alarmes? Vivre en paix dans cette ignorance est chose contradictoire et impossible [1]. »

« La paix! la paix! qui me donnera la paix! criait Gérard de Nerval. Il me faudrait des flots de paix pour noyer mes tristesses! Mais comment avoir la paix quand on n'a pas de guide, pas la plus petite étoile sur la tête [2]? »

« Quand on est dans la vie, ajoute Jouffroy, vide, agité, privé de guide, aveugle et inquiet [3]? »

Et si la paix est impossible; si, un jour ou l'autre, on sent là, sur sa poitrine, le vautour rongeur; si le découragement, si une incurable mélancolie, comme dit encore

[1] Jouffroy, *Mélanges philosophiques*, p. 338.
[2] *Lettres intimes*, p. 27.
[3] *Mélanges philosophiques*.

Jouffroy, dort avec vous sur le même oreiller, comment avoir la force, la force de gouverner sa vie, de porter noblement, dignement sa couronne d'homme? « Ah! soyez-en sûr, écrivait M. Schœrer, l'incrédulité tend à dépeupler le ciel et à désenchanter la terre. Le surnaturel est la sphère naturelle de l'âme : c'est l'essence de sa foi, de son espérance et de son amour. Je sais bien que la critique est spécieuse; que ses arguments paraissent souvent victorieux. Mais je sais une chose encore : l'âme se trouve avoir perdu le secret de la vie divine; elle est désormais sollicitée par l'abîme; une chute toujours plus rapide l'entraîne loin de Dieu; elle perd tour à tour piété, droiture, génie; bientôt elle gît par terre; oui, et parfois dans la boue [1] ! »

Et, avec la paix, elle perd toute joie. Les longues espérances, les doux rêves s'envolent de l'âme, comme une troupe d'oiseaux effrayés. L'ennui, le dégoût en deviennent les sombres hôtes. « Je ne m'apercevais plus de mon existence que par un profond sentiment d'ennui, » disait un de ces jeunes gens que le ver du scepticisme avait piqué dans sa fleur [2]. Et un autre : « Pourquoi la terre est-elle désenchantée à mes yeux! Je ne connais pas la satiété, je trouve partout le vide... L'ennui m'accable, le dégoût m'atterre... [3]. »

Vous demandez, ô pauvre jeune homme, pourquoi la terre est désenchantée à vos yeux? Un des vôtres va vous le dire : « Nous sommes une génération infortunée, une colonie errante dans l'infini du doute, cherchant, comme Israël, une tente de repos, mais abandonnée, sans prophète, sans guide, sans étoile, et ne sachant même pas

[1] Schœrer, *Mélanges de critique religieuse,* p. 183.
[2] Gœthe, *Mémoires.*
[3] De Sénancourt, t. I, p. 18.

où dresser une tente dans l'immensité du désert. Voilà pourquoi l'ennui nous dévore, les passions nous égarent, et le suicide, démon des ténèbres, nous attend à notre chevet, ou nous attire le soir sur le bord des eaux. Nous n'avons plus de fond solide pour jeter l'ancre de notre volonté, et cette ancre inutile s'est brisée dans nos mains. Nous avons perdu la garde de nous-mêmes, l'empire de nos affections, la conscience de nos forces. Nous doutons même de notre existence éphémère, de notre rapide passage sur cette terre maudite, et l'on nous voit sans cesse arrêtés devant le spectacle de notre propre vie, comme un homme qui s'agite dans la fièvre et s'éveille en criant : Que signifie ce rêve[1] ? »

Voilà l'abîme où conduit l'irréligion; et encore n'est-ce pas le dernier mot. Il y a des doutes plus terribles que ceux de l'esprit, des angoisses plus poignantes que celles de la conscience. On a beau être incrédule, cela n'empêche pas la vie de passer comme un rêve douloureux, de s'évanouir comme un songe. Je travaille, je réussis; mais enfin j'ai cinquante ans, j'ai soixante ans; j'ai mon bâton de maréchal; il ne me reste plus qu'à mourir. Ou bien, je suis femme du monde; j'ai brillé un instant; mais c'est fini; il ne me reste qu'à vieillir. Ce n'est pas gai.

Et puis, on meurt autour de moi. Voilà un père : il a une fille charmante; elle meurt à seize ans. Pourquoi? Voilà un jeune homme marié hier; il voit tout à coup son bonheur lui échapper, sa jeune femme moissonnée dans sa fleur. Pourquoi? Il n'en sait rien. *In umbra mortis sedent*. Accablés, silencieux, étouffant leur chagrin, ne sachant où sont ceux qu'ils ont aimés, s'ils les reverront

[1] *Lettres à Marcie*, lettre IV, p. 194.

jamais, voilà les hommes d'aujourd'hui. L'antiquité avait imaginé un sphinx qui posait une énigme; si on ne la devinait pas, on était dévoré. Depuis qu'on a chassé la Religion, le sphinx a reparu, et il dévore les hommes. Les médecins ont calculé que, parmi nous, la moitié au moins des hommes meurent de chagrin; et un poète de ce temps a dit que ce qui les tuait, c'était la *désespérance*. Je l'ai vu vingt fois. Sous les coups de l'adversité, les âmes ne tiennent plus; elles se renversent. Les plus belles intelligences défaillent tout à coup. En d'autres, c'est la vie qui tarit soudain. Oh! que les hommes de ce siècle sont malades! Le suicide se multiplie; la folie augmente; la tristesse est partout; l'ennui, l'inexorable ennui se trouve au fond de toutes les âmes, des plus jeunes, des plus belles quelquefois, en attendant le désespoir, l'abrutissement ou le suicide.

Je disais plus haut que, si j'étais peintre, je composerais un grand tableau, comme celui dont Flandrin a orné les murs de Saint-Vincent-de-Paul : une longue procession où l'on verrait passer, à l'éternel honneur de Dieu et de l'humanité, toutes les âmes altérées d'infini. Mais si j'étais peintre, ce n'est pas le seul tableau que je ferais : je lui donnerais un pendant. Je peindrais un autre chœur, le chœur de toutes ces âmes, grandes aussi, altérées aussi, mais qui, n'ayant pas voulu boire à la source d'eau vive, après quelques heures d'agitation et de fièvre, sont tombées dans un sommeil stupide, ou ont demandé au suicide la fin de leur avilissement. Je mettrais au centre ce pauvre et grand Alfred de Musset, si on peut s'appeler grand quand on jette à tous les vents du ciel le plus magnifique génie, et quand, altéré d'infini, ayant reçu de Dieu un cœur irrassasiable, on finit par s'abrutir volontairement

dans l'ivresse, afin de tuer son âme, ou au moins de la faire taire. Auprès de lui, mais sur un second plan, je placerais cet infortuné Jouffroy, qui a tant aimé, tant cherché la vérité; qui ne l'a pas trouvée, parce qu'il la cherchait sur les routes de l'orgueil, mais qui du moins, ne l'ayant pas trouvée, en a gardé une blessure au cœur, et a rempli le monde des tristes accents de son inconsolable mélancolie. Malheureux! qui a cru savoir « comment les dogmes finissent », et à qui il n'aurait fallu qu'un peu d'humilité et de foi en Dieu pour apprendre pourquoi ils ne meurent jamais! Tous deux, le poète et le philosophe, seraient au centre, afin de montrer que ni la philosophie, même sincère, ni la poésie, même sublime, ne suffisent, sans la Religion, à donner la paix dans la lumière. Vous vous grouperiez autour d'eux, Henri Heine, Murger, Gérard de Nerval, Hégésippe Moreau, Léopold Robert, âmes de poètes, de peintres, d'artistes, si bien faites pour la beauté, pour l'harmonie, pour l'idéal, et qui n'avez fait entendre au monde qu'un concert de blasphèmes et de regrets, d'ivresse et de deuil, de folies et de désespoirs, terminé dans les uns par l'abrutissement et dans les autres par le suicide! Aussi, tandis que, dans le premier tableau, on verrait les fils de la lumière, les chercheurs de la vérité, debout et en marche, car on marche dans la lumière; vous, malgré vos agitations et vos inquiétudes, je vous représenterais assis par terre, les yeux éteints, les poings crispés, palpant les ténèbres comme ces aveugles qu'a si divinement peints le Dante. Et si on me permettait, comme pour le premier tableau, de jeter sur celui-ci une légende et une devise, en dépit de tant de génie, de si grands efforts, et parfois de si beaux accents, je n'y mettrais qu'un mot: *In umbra mortis sedent.*

CHAPITRE CINQUIÈME

LE DRAME DOULOUREUX DE L'IRRÉLIGION (SUITE)
LA FAMILLE SANS DIEU

Mais voici bien un autre péril. Dans la solitude que lui fait son irréligion, l'homme souffre, et, pour se consoler, il voudrait y attirer sa compagne. Au lieu de l'unité dans la même foi, il rêve l'unité dans la même indifférence. La femme ne croyant pas plus que l'homme, comme lui sans Dieu, sans prières, sans foi, sans espérances immortelles, voilà ce qu'ils veulent et le remède qu'ils ont imaginé. Ils font les plus grands efforts pour inoculer à l'épouse, à la mère, à la fille de l'homme, le venin de l'irréligion. Et que dire, si on réussissait? « Comment concevoir une femme athée? Qui appuiera ce roseau, si la Religion n'en soutient la fragilité? Être le plus faible de la nature, toujours à la veille de la mort ou de la perte de ses charmes, qui le soutiendra, cet être qui sourit et qui meurt, s'il n'y a point d'existence au delà d'une existence éphémère [1]? » Qui lui apprendra à porter dans ses

[1] Chateaubriand, *Génie du christianisme.*

entrailles mortelles l'homme immortel, à en faire un fils de Dieu? Hélas! comment saurait-elle être mère? Elle ne saurait pas même être épouse.

Nous aurons donc la famille sans Dieu? Plus de couche nuptiale bénie du Ciel! Plus d'enfant sacré dans son berceau par la Religion! Plus de prières ni d'espérances sur la tombe! Spectacle amer, plus lamentable peut-être que celui d'une âme sans Dieu, fécond en toute espèce de malheurs!

Entrons avec gravité et tristesse dans ce délicat sujet. Regardons de près cette nouvelle infortune. Elle est digne de larmes; mais elle est pleine de lumière. Elle nous préparera à faire un second pas dans la connaissance de cet étrange phénomène que nous avons appelé le drame douloureux de l'irréligion au XIXe siècle.

I

Cherchons d'abord d'où vient la famille, comment elle se forme; et ne nous arrêtons pas à établir qu'elle ne vient ni des sens, ni de l'esprit, ni des intérêts. Avec leur mobilité, avec la fragilité redoutable de la beauté qui leur sert d'attrait, les sens ruineraient plutôt la famille. Quant à l'esprit, c'est un astre solitaire qui aspire à briller plus qu'à s'unir. Trop souvent même, c'est un glaive qui blesse, bien loin de rapprocher.

La famille vient de quelque chose de plus noble que les sens, de meilleur que l'esprit, de plus pur, de plus profond. Elle vient du cœur. C'est le cœur qui est l'architecte de ce sanctuaire auguste qu'on appelle la famille.

Le cœur! c'est-à-dire le besoin d'aimer, le besoin, non pas de briller, mais de s'oublier; non pas de jouir, mais de se sacrifier, de se donner tout entier, à une seule condition, qui est de ne se reprendre jamais.

Et non seulement c'est le cœur qui crée la famille, mais il la crée par un acte qui est le plus parfait de tous ses actes; par une affection qui surpasse toutes les autres en élévation, en profondeur et en durée. Chose singulière! on dirait que le cœur, en quête d'affection, décrive autour de lui je ne sais quels cercles concentriques qui vont toujours en se resserrant; et qu'à mesure que le cercle se resserre, l'affection grandisse et devienne plus intense. D'abord, c'est la foule immense des hommes sur lesquels mon cœur se repose dans un sentiment de bienveillance. Puis, au milieu de cette foule, en voilà que je reconnais, que je salue : ce sont ceux que la langue française, qui dit tout avec tant de délicatesse, appelle mes connaissances, comme pour indiquer qu'il n'y a encore que mon esprit qui soit en jeu. En voici d'autres maintenant, moins nombreux, plus intimes, plus tendrement aimés : ce sont mes amis. Vous voyez que le cercle se resserre et que l'affection grandit. Je regarde encore, et, plus près de moi, touchant davantage mon âme, faisant comme partie de ma vie, voici ma mère, mes frères et mes sœurs. Est-ce tout cette fois? Non, le cercle achève de se resserrer; le cœur monte encore, et, arrivé au sommet de cette auguste pyramide, il vient un moment où le cœur dit : *Vous seul!* et, ayant dit : *Vous seul!* il ajoute aussitôt : *Pour jamais!*

Eh bien! c'est là, à ce point exquis du cœur, c'est de ce sentiment, le plus humain et le plus divin de tous, que naît la famille. Hélas! on aime si peu aujourd'hui

et si mal; on aime pour si peu de temps, si peu dans la solitude sacrée de l'unité, que quelques-uns de mes lecteurs souriront peut-être de la naïveté de ma théorie. Mais les âmes élevées et délicates, les cœurs purs la défendront. Ils diront que quand on est monté à un certain degré sur ce Thabor des grandes affections, il y a un mot qui sort du cœur naturellement, invinciblement: *Vous seul et pour jamais!* C'est ce mot qui crée la famille.

Eh! mon Dieu! c'est lui aussi qui crée le sacerdoce, la vie religieuse; qui fait le prêtre, l'apôtre, la vierge. Un jour, pendant que ce jeune homme priait, je ne sais quelle figure plus belle que toutes celles de la terre a passé devant lui; ému, les yeux en larmes, il a dit: *Vous seul et pour jamais!*

C'est donc le cœur qui crée la famille. En voilà la source sacrée et profonde. Et quand on la regarde dans cet idéal, quand, oubliant la terre et tant de tristes choses qui ont abaissé, degradé et corrompu le mariage, on voit ce qu'il y a de meilleur ici-bas, la vraie paix et le seul benheur de l'homme, sortir de son cœur par l'acte le plus simple et le plus doux, qui est de se donner, on bénit Dieu d'avoir traité l'homme avec tant de délicatesse. Car, qui a de l'esprit? Qui a de l'argent? Mais le cœur est à tous; il ne manque qu'à ceux qui ne sont pas dignes de l'avoir.

Cela étant, la famille naissant du cœur, il semble que rien ne devait être plus simple que de créer la famille. Et cependant, si vous interrogez l'histoire, ou que vous consultiez l'expérience, vous verrez qu'il n'en est rien. En une chose qui paraissait si simple, si facile et si douce, le cœur a été impuissant. Il a fait des essais admirables, il a eu des élans, des éclairs sublimes; il n'a pas réussi. Il a pu aimer un instant; ce qu'il n'a pas pu, c'est d'aimer

longtemps, d'aimer toujours, d'aimer dans la solitude divine de l'unité. Il a su dire : Je vous aime; il n'a presque jamais su dire : *Vous seul et pour jamais!*

Rien peut-être n'a jeté sur la vie de l'homme une ombre plus amère. Toutes nos grandes larmes viennent de là. Aussi l'homme a refusé longtemps de croire à une telle impuissance. Il s'est débattu contre cette pensée. Mais enfin il a bien fallu se rendre à l'évidence. Et, obligé d'avouer, malgré lui, la douloureuse insuffisance de son cœur, savez-vous ce qu'il a fait? Au secours de ses affections défaillantes il a appelé, je ne dirai pas la force, mais la loi, la puissance publique, la magistrature de son pays. Il a dit : « Je suis faible; je ne sais pas aimer avec durée, avec profondeur. O magistrat, sur ton siège, écoute ce que je dis à cette enfant de seize ans, à cette vierge que j'ai choisie entre mille : Vous seule et pour jamais! Voilà mon serment. Prends-le sous la protection des lois; aide-moi à le tenir. » Quel aveu! Ah! j'aurais mieux aimé que la loi ne parût pas ici, en chose si intime et si délicate. Mais puisqu'elle est nécessaire, qu'elle vienne, qu'elle protège ces deux jeunes gens qui s'aiment, qui veulent s'aimer toujours, et qui, ô douleur! ne s'en sentent pas capables.

La loi est donc intervenue; et, que dirai-je? elle n'a pas suffi. Elle a été faible, et, je l'ajouterai, elle a été odieuse. Au lieu que la puissance publique aurait dû protéger le cœur contre ses inconstances, c'est le cœur qui a obligé la loi à sanctionner toutes ses faiblesses. Il y a eu des lois pour autoriser la polygamie, pour permettre le divorce, pour sacrer toutes les défaillances ou tous les caprices du cœur, pour ouvrir la porte conjugale à toutes les ignominies et à toutes les brutalités. En sorte que,

même avec l'appui de la loi, le cœur a été impuissant à constituer vraiment la famille, à la mettre dans l'unité, dans l'indissolubilité et dans l'honneur.

Il a donc fallu monter plus haut. Et partout, c'est au pied des autels que les jeunes gens sont venus se réfugier quand ils ont voulu fonder une famille. C'est à Dieu qu'ils ont demandé la grâce de s'aimer, de s'aimer longtemps, de s'aimer toujours, de porter dans un cœur mortel un amour qui ne sentît pas le poids du temps.

Là ils l'ont obtenue; mais avec quelle peine! Les fausses religions ont faibli comme les lois. Certains autels ont trahi comme la magistrature. Même la vraie Religion, avant l'âge de sa pleine puissance, a dû faire des concessions aux circonstances du cœur. Comme si Dieu, afin de montrer combien c'est un problème redoutable que la création d'une famille, avait voulu réserver à la vraie Religion, et encore à la Religion arrivée à son plus haut degré de pureté et de puissance, l'honneur d'élever assez le cœur de l'homme pour qu'il puisse dire : *Vous seul et pour jamais!*

Or c'est à cette antique et universelle expérience que l'on voudrait aujourd'hui donner un démenti. Vous chassez la Religion, et vous vous imaginez follement que vous pourrez créer une famille! Une famille, grand Dieu! un foyer! un lieu où l'on pourra s'aimer toujours; ou le soir, après les fatigues, les douleurs et les déceptions de la vie, on pourra apporter son cœur meurtri; où l'on aura une couche honorée, des berceaux heureux! Ah! les païens eux-mêmes appuyaient leur foyer à l'autel; et il faut vivre dans des temps aussi troublés que les nôtres pour qu'il soit venu à l'esprit de certains hommes de se passer de Dieu dans une entreprise aussi redoutable. Mais aussi que

voit-on? Quelles tristesses et quels désenchantements! quelles victimes traînées à l'autel et couronnées de roses amères! quelles catastrophes inattendues, mêlées de sang quelquefois, dont je ne voudrais pas que le récit souillât ces pages, et dont j'ose à peine me permettre le souvenir.

Vous trouviez sans doute la famille trop heureuse, le foyer trop pur, les mœurs trop saintes! on abusait, n'est-ce pas? du bonheur de s'aimer, de s'aimer longtemps et sans nuages, que vous voulez chasser Dieu de la famille! Mais Dieu chassé, les anges tutélaires du foyer conjugal mis à la porte, que vous restera-t-il? Le cœur, dites-vous. Oui, il restera, mais pour votre punition. Il restera avec ses faiblesses, avec ses orages. Et la famille détruite, le sanctuaire conjugal violé, le lit nuptial déshonoré par les plus tristes mœurs, le cœur de la femme meurtri, les enfants absents, les berceaux vides, vous prouveront une fois de plus que l'irréligion, comme l'a dit un des vôtres, n'est bonne qu'à une chose : « à dépeupler le ciel et à désenchanter la terre. »

II

Il est donc établi par le témoignage de l'histoire, par une expérience de six mille ans, que, sans Dieu, le cœur est impuissant à créer la famille; impuissant à la mettre dans l'unité, dans l'indissolubilité et dans l'honneur chrétien. Il faut maintenant en chercher la raison; et pour cela il faut étudier l'architecture intime de la famille, ou

plutôt il faut descendre dans le cœur, en analyser les lois; car la famille sortant du cœur, du cœur qui aime, les lois constitutives de la famille ne sont que les lois mêmes du cœur, dans l'exercice de l'amour.

Un jeune et charmant écrivain, plein de délicatesse et de lumière, disait un jour : « La première loi de l'amour, c'est la loi de la marche, du progrès. A partir du premier moment de son existence, l'amour ne peut vivre qu'à la condition de grandir. Il faut qu'il croisse, qu'il monte, qu'il se fortifie par joies ou par souffrances, qu'il s'approfondisse par son bonheur, et plus sûrement encore ici-bas par ses épreuves et ses sacrifices; en un mot, qu'il marche [1]. » Le jour où il ne marche plus, où il s'arrête, il décroît; et le jour où il décroît, il est mort.

Et c'est là une des raisons pour lesquelles l'amour est rare sur la terre. C'est sa sublimité même qui fait son impuissance. Car quelle créature, si merveilleusement douée que vous la supposiez, sera capable d'entretenir la flamme d'une telle ardeur? Je le sais, dans la jeunesse, on se flatte d'avoir, sur son front, dans ses yeux, de quoi mériter une telle affection; et à seize ans, à dix-huit ans, couronnée de roses et d'illusions, on s'imagine que l'on pourra croître toujours en grâces, en jeunesse, en beauté aimable; et quand on lit, dans les anciens, ces choses ineffablement belles qu'ils ont écrites sur la fragilité de tout; où l'on voit que les fleurs tombent, que les roses se fanent, et les affections du cœur de l'homme encore plus vite que les roses, on traite cela de vaines phrases, de magnifiques et inutiles amplifications. On est si jeune! et si belle! On est si sûre d'être aimée toujours! Mais, hélas!

[1] Henri Pereyve.

il ne faut pas longtemps, il ne faut pas une année quelquefois pour voir ce que vaut ce toujours. Et cette beauté recueille des hommages au dehors, que déjà elle ne dit plus rien à celui qui hier lui jurait un éternel amour.

Voilà le vrai problème du mariage. Vous vous imaginez peut-être que le plus difficile c'est de contenir le flux hardi de l'amour; non : c'est d'empêcher son reflux. Oh! sans doute, il est bien nécessaire de contenir l'amour, de lui fixer d'infranchissables limites, de le rendre chaste et pur, tout ce qui le rend plus pur le rendant nécessairemeut plus durable, plus profond et plus délicieux. Et c'est en quoi d'abord, sans Dieu, vous serez radicalement impuissants. Mais ce qui est mille fois plus difficile, c'est de soutenir sa marche grandissante, de lui faire une flamme qui se renouvelle toujours.

J'ai lu tous les livres de vos moralistes sans religion; je les ai tous vus inquiets de cette loi de décroissance, de ce reflux redoutable du cœur. Mais qu'ont-ils trouvé? où sont leurs remèdes?

L'un dit : « Si vous n'aimez plus, c'est que vous n'avez pas assez regardé, pas assez approfondi. Il y a un éternel rajeunissement dans l'âme. Le temps qui effeuille une couronne en refait une autre; et des tresses blondes de la jeunesse aux cheveux blanchis du vieillard, la beauté change, mais ne disparaît pas. » A la bonne heure. Et cependant, ô tristesse! le flux divin dure une heure; puis vient le reflux, et, une fois commencé, il ne s'arrête jamais.

J'en entends d'autres qui disent : « Vous avez tort de ne regarder qu'une créature. Regardez-les toutes. Regardez l'humanité en elles. Une créature a des taches, des ombres; l'humanité n'en a point. L'humanité est belle! » O

sophistes! je ne vous ferai pas l'honneur de vous réfuter.

Voilà pourtant tous vos remèdes. Hors de ceux-là, il n'y a plus que l'amour libre. Mais l'amour libre, qu'est-ce donc, si ce n'est l'aveu amer que vous êtes aussi incapable de contenir l'amour que de l'alimenter? L'amour libre, c'est l'amour laissé à ses légèretés, à ses dégoûts, à ses caprices. L'amour libre, c'est le torrent libre, sur le bord duquel on s'assied impuissant, et qui va au loin porter l'épouvante.

Mais non, ce n'est pas encore là le plus haut aveu de votre impuissance. Vous descendrez plus bas; vous irez jusqu'au mépris de l'amour, jusqu'aux ricanements du scepticisme et de l'immoralité. Après avoir exalté l'amour et l'avoir mis sur les autels, vous en rirez comme d'un rêve amer; vous le foulerez aux pieds comme une idole menteuse; et c'est par là que vous achèverez de ruiner la famille, qui ne peut pas vivre sans lui.

Oh! pour la paix du monde, pour la joie du foyer, n'ôtons pas l'amour à la famille; car si l'amour n'est pas dans la famille, il sera dehors; il corrompra le monde au lieu de l'enchanter. Mais n'ôtons pas Dieu à l'amour; car il n'y a que lui qui puisse à la fois l'alimenter et le contenir. D'une main, il protège les foyers, en interdisant l'ombre même d'un regard; et quand il l'a ainsi réglé, soumis, dompté, seul, ô spectacle divin! il peut le soutenir dans sa marche grandissante. La Religion amène le jeune homme au pied de l'autel; elle y amène la jeune fille; elle la fait s'agenouiller et dire: « Mon Dieu, je suis jeune, je suis aimée; mais je reconnais mes misères, et que je ne suis qu'une fleur fragile, incapable d'être aimée seule à seule et pour toujours. O mon Dieu, ouvrez nos

âmes à l'éternel amour, en ouvrant nos yeux à l'éternelle beauté. »

Alors le bandeau se déchire, et par delà cet éclat des traits qui passe si vite, l'œil charmé aperçoit la beauté véritable : une âme créée de Dieu, rachetée par Jésus-Christ, posée un instant sur la terre et portant déjà au sanctuaire intérieur le grand Dieu qui l'a faite pour lui. Qui dira ce qu'un tel regard donne à de jeunes cœurs d'inépuisable aliment? qui dira combien il en a protégé contre ces vulgaires écueils où l'amour expire en se disant éternel? L'âge peut venir, les traits s'altérer, le visage perdre son éclat; mais non pas l'âme qui grandit chaque jour, dont la beauté semble briller plus vive à mesure qu'elle approche de l'éternité. On arrive ainsi à la mort, et sur le bord de la tombe, se souvenant de l'épouse de sa jeunesse, on peut écrire, comme un noble et religieux vieillard de ce temps : « Notre bonheur dura quarante-sept ans, et notre amour ne dégénéra jamais en amitié. »

Voilà la première loi constitutive de la famille, parce qu'elle est la première loi du cœur : un amour croissant. Vous voyez bien que cette loi est trop élevée, trop noble, trop idéalement belle pour qu'on puisse la réaliser sans Dieu et contre Dieu.

La seconde loi a le même caractère, parce qu'il y a dans le cœur de l'homme un second rêve, non moins beau, encore plus irréalisable, et sans lequel la famille n'est pas moins impossible. Osons dire toute notre pensée : s'il n'y avait que joie, amour croissant dans la famille, ce pourrait être une grande chose encore, mais de la terre. Heureusement il y a le sacrifice, et c'est ce qui la fait divine.

« Dans le mariage, a dit un illustre écrivain, il y a

autre chose qu'un contrat; par-dessus tout il y a un sacrifice, ou plutôt il y en a deux. La femme sacrifie ce que Dieu lui a donné d'irréparable, ce qui fait la sollicitude de sa mère, sa première beauté, souvent sa santé, et enfin ce pouvoir d'aimer que les femmes n'ont qu'une fois; l'homme, à son tour, sacrifie la liberté de sa jeunesse, ces années incomparables qui ne reviendront plus, ce pouvoir de se dévouer pour celle qu'il aime qu'on ne trouve qu'au commencement de sa vie, et cet effort d'un premier amour pour lui faire un sort glorieux et doux. Ce sont deux coupes : dans l'une se trouvent la beauté, la pudeur, l'innocence; dans l'autre un amour intact, le dévouement, la consécration immortelle de l'homme à celle qui est plus faible que lui; et il faut que ces deux coupes soient également pleines pour que l'union soit sainte et que le Ciel la bénisse[1]. »

Voilà la réalité des choses et l'acte austère qu'accomplissent les époux. A partir de cette heure, mille chaînes leur rappellent qu'ils ne s'appartiennent plus, qu'ils se sont donnés. Mille circonstances extérieures les meurtrissent ensemble, et quelquefois l'un par l'autre. Et le mariage qui avait commencé sous les ombrages parfumés de l'Éden s'achève souvent sur une croix.

Voilà le second écueil où sombre l'amour qui prétend se passer de Dieu. Ah! je ne voudrais pas médire du cœur de l'homme. Il n'y a rien de plus beau. Il tressaille au seul mot de sacrifice. Le dévouement le ravit. Et cependant ce cœur, ce grand cœur, qu'il est court par certains endroits! Qui est-ce qui ne se lasse pas de souffrir? Qui est-ce qui, monté sur ce Thabor où l'on s'immole dans

[1] Ozanam, *De la Civilisation au* v*e* *siècle*. Quatorzième leçon : Les femmes chrétiennes.

l'amour, n'a pas aspiré à en descendre? Tous, nous portons au cœur une plaie ignominieuse: c'est l'impuissance de nous immoler longtemps, même pour ceux que nous aimons le plus.

C'est de là que viennent, après quelques années de mariage, ces aigreurs sourdes, ces dissentiments qui ne savent plus même se dissimuler en public, ce froid glacial, et enfin cette chaîne si lourde qu'on succombe sous le poids. On s'était tant aimés! et on ne peut plus se supporter! Pourquoi? parce qu'on n'a pas su se dévouer.

Et vous espérez que, Dieu chassé de la famille, vous vous dévouerez mieux! Je le veux, quelques belles âmes, quelques cœurs plus sympathiques demeureront fidèles l'un à l'autre, comme ces deux colonnes de marbre blanc qui sont restées debout et unies au milieu des ruines du Forum; mais ce ne seront que des exceptions, et elles rendront plus amère encore la désolation universelle.

Eh bien! là où le monde n'apporte que d'impuissants remèdes ou de fades plaisanteries, la Religion fait mieux: elle apporte une force. Elle place sous les yeux de ceux dont elle bénit le mariage un idéal austère, mais en même temps elle met dans leurs volontés la puissance d'y atteindre. Cet amour qui naît, elle le prend dans ses mains, et elle en fait une réalité permanente. Ce « oui » si solennel, si auguste, si fugitif, elle l'élève à la dignité d'un sacrement; c'est-à-dire qu'il devient, de par la volonté de Dieu, la source vive, mystérieuse, ininterrompue, de la force nécessaire à sa réalisation. Ils peuvent s'en aller maintenant, ces jeunes gens, dans les âpres sentiers de la vie; ils y trouveront des épines, des douleurs; jamais au-dessus de leur courage. Une intarissable force ne cessera

de les soutenir à la hauteur de tous leurs devoirs. L'ordre, la paix, l'accord, l'amour, régneront toujours sous leur toit, parce que si la croix est là, l'onction de Dieu y est aussi.

Oh! que je vous plains, vous qui ne voulez plus de Dieu dans vos amours! Vous n'éviterez pas le sacrifice, et vous ne saurez pas le porter. Je vous prédis de tristes jours: des dissensions, des querelles; et, qui sait peut-être? des tragédies ou des comédies sanglantes, comme celles qui attristent chaque jour les feuilles publiques! C'est un calvaire que les époux chrétiens ne vous envieront pas.

Est-ce tout? Avons-nous achevé de voir les grandes lois de la famille et l'impuissance absolue du cœur à les accomplir sans le secours de Dieu? Oh! non. Le père, la mère, même dans l'union la plus intime, ce n'est pas encore la famille, parce que ce n'est pas encore tout le cœur. Sur le tronc uni du père et de la mère une fleur ne tarde pas à paraître : c'est l'enfant. Ai-je dit une fleur, ou une épine? En tout cas l'objet du plus noble orgueil, de la joie la plus exquise; mais aussi pour un père digne de ce nom, pour une vraie mère, la plus douloureuse de toutes les anxiétés!

Oui, ce cher petit être, dès qu'il paraît, il ne déchire pas seulement le sein de sa mère, il meurtrit le front de son père, il l'accable sous le poids de la plus lourde responsabilité!

Encore s'il suffisait de veiller à la conservation de sa santé, à l'épanouissement de sa vie au milieu de tant de périls? Mais il a une âme immortelle. Il faut l'élever, y mettre la dignité, l'honneur, la pureté, la tendresse, la foi; il faut lui inspirer le respect de soi-même dans l'amour de Dieu et des hommes.

Et s'il venait à faillir, si le vent des orages, si violents en nos tristes jours, venait à courber sa faible tige, il faut lui parler, l'avertir, le relever; et supposé qu'il résistât et se précipitât dans la honte, il faut pleurer, gémir, s'ouvrir les entrailles et en tirer un cri qui monte jusqu'à Dieu pour le sauver.

Et vous croyez que, sans Dieu, vous accomplirez de si redoutables offices! Mais si vous ne croyez ni à Dieu, ni à l'immortalité, ni à l'existence même de l'âme, si votre fils n'est pour vous qu'un peu de matière fortuitement agrégée et promise au néant, quel souci aurez-vous en lui des choses éternelles?

Oh! non, vous ne serez pas le père de l'âme de vos enfants. Hélas! vous ne serez pas même père! La fécondité, cette troisième loi du cœur et de la famille, vous l'éluderez par un sophisme; la paternité, ce plus grand honneur de la vie, vous la rejetterez comme un fardeau.

Vous n'aurez point d'enfants; ou vous n'en aurez qu'un, pour lui transmettre votre nom et votre fortune : enfant mal élevé, adulé, gâté, précisément parce qu'il est seul; votre tyran dans son bas âge, votre ami insolent dans sa jeunesse, votre douleur et peut-être un jour votre honte!

Ainsi vous expierez votre crime d'avoir voulu vous passer de Dieu. Vous ne fonderez pas de famille, oú, si vous en fondez une, ce sera pour votre punition. Et cette famille, signalée du doigt par les vieillards, apprendra aux générations futures ce qu'elles doivent éviter pour leur bonheur, comme ces débris ramassés au milieu des écueils et qu'on place au bord des mers pour indiquer aux vaisseaux qui passent les lieux féconds en naufrages.

III

L'expérience du reste n'est plus à faire : elle a été éclatante. A peine l'irréligion a commencé à souffler en France, que l'on a senti le lien conjugal éclater de toutes parts. Les mêmes coups qui ébranlaient les autels faisaient vaciller les foyers, comme des arbres jumeaux qui ont la même cognée à la racine. Après les grands seigneurs du XVIIe siècle, qui en reconnaissant la sainteté du lien conjugal le méprisaient dans la pratique, jusqu'à demander des places d'honneur pour le fruit de leurs adultères; après les sophistes du XVIIIe siècle, qui, faisant un pas de plus, attaquaient le lien conjugal lui-même, et qui, ravalant la famille humaine au niveau de celle des bêtes, déclaraient que le mariage était chose passagère, affaire de nécessité et de convention, formé pour la naissance des enfants, et qui disparaissait avec eux [1] ; après, dis-je, ces deux attaques, si redoutables déjà, sont venus les législateurs, fils des sophistes, qui ont consommé la ruine.

On rougit en entendant des jurisconsultes, comme Cambacérès, déclarer « *que la volonté des époux fait la substance du mariage,* ET QUE PAR CONSÉQUENT LE CHANGEMENT DE CETTE VOLONTÉ EN OPÈRE LA DISSOLUTION [2] ».

Des députés, rapporteurs de la loi de 1792, déclarer qu'ils ont accordé la plus grande latitude à la faculté du

[1] *Contrat social,* ch. II.
[2] *Premier Projet de Cambacérès,* Fenet, t. I, p. 4 et p. 105.

divorce, *à cause de la nature du mariage, qui a pour base principale le consentement des époux*, et PARCE QUE LA LIBERTÉ INDIVIDUELLE NE PEUT JAMAIS ÊTRE ALIÉNÉE D'UNE MANIÈRE INDISSOLUBLE PAR AUCUNE CONVENTION[1] »;

D'autres députés déclarer « qu'il n'y a pas d'enfants illégitimes, par la raison qu'il n'y en a point de légitimes; et que par conséquent il faut encourager, par tous les moyens, les unions fruit d'un sentiment tendre[2] »;

Des lois enfin précédées de considérants comme ceux-ci : « L'assemblée nationale, considérant combienil importe de *faire jouir* les Français de la faculté du divorce qui résulte de la liberté individuelle, *dont un engagement indissoluble serait la perte;* considérant que déjà plusieurs époux n'ont pas attendu, *pour jouir* des avantages de la disposition constitutionnelle suivant laquelle le mariage *n'est qu'un contrat civil,* que la loi ait réglé le mode et les effets du divorce, décrète qu'il y a urgence[3]. »

Pouvait-on déclarer en termes plus éloquents que, depuis que l'irréligion soufflait sur la France, on ne se sentait plus capable d'observer les saintes lois du mariage?

Le divorce fut donc proclamé On s'y précipita. Ce fut un débordement, comme l'ouverture d'une porte de prison. Rien qu'à Paris, dans les vingt-sept mois qui suivirent la promulgation de la loi, les tribunaux prononcèrent 5,994 divorces!

[1] Rapport sur la loi de 1793, p. 17.

[2] Opinion du député Chabot dans la même discussion.

[3] Loi du 20 septembre 1792. On aura remarqué ces mots : JOUIR *de la faculté du divorce*... JOUIR *des avantages de la disposition constitutionnelle*... On dirait qu'en donnant le divorce, la loi promet le bonheur!... Triste symptôme de l'état des mœurs à cette époque.

Il est vrai que nos mœurs n'ont pas supporté longtemps une telle ignominie. La France a rejeté le divorce avec dégoût. Mais, effacé de la lettre du Code, il subsiste encore aujourd'hui dans son esprit. Le divorce légal a disparu; le divorce clandestin demeure. A chaque instant on le redemande dans la presse. Et, en attendant, on voit se multiplier parmi nous, non seulement les séparations de corps et de biens, à peine connues de l'ancienne France, si nombreuses maintenant et plus scandaleuses que dans aucun peuple, mais ces ménages interlopes qui pullulent dans les grandes villes et qui font que la naissance des enfants illégitimes est, à Paris, dans la proportion de un à trois.

Pendant que les législateurs, cédant d'une part aux suggestions des sophistes et de l'autre au torrent des mauvaises mœurs, imprimaient au front du XIXe siècle le stigmate du divorce, ils créaient, par le mouvement du même esprit, une nouveauté, en apparence très inoffensive, mais qui allait avoir sur les mœurs une influence fatale.

Je ne suis pas de ceux qui estiment qu'en soi le *mariage civil*, c'est-à-dire le mariage célébré devant l'État avant ou après le mariage religieux, soit absolument condamnable. Je trouve tout simple que l'État connaisse d'un contrat aussi important, et que ses magistrats en dressent l'acte, puisqu'ils sont obligés d'en surveiller les conséquences. Mais cette innovation, il aurait fallu la faire *chrétiennement*, et non *révolutionnairement*. Il n'aurait pas fallu que la société commençât par déclarer que le *mariage n'est qu'un contrat civil;* ni par dire aux époux : *Vous êtes pleinement, complètement mariés, forcément par ma seule déclaration;* ce qui est faux, puisque, pour des catholiques,

il n'y a jusque-là aucune espèce de mariage. Surtout il aurait fallu prendre des mesures pour que jamais, en aucun cas, le mariage civil ne fût, sans la volonté des deux parties, disjoint du mariage religieux; car, dans le cas contraire, il y a un attentat à la liberté de conscience de l'une d'elles, et un piège tendu à sa bonne foi. Surtout il n'aurait pas fallu offrir aux masses l'appât d'un concubinage légal, d'un mariage sans autel et sans religion; et, dans ce mouvement périlleux qui les pousse à se passer de Dieu pour les actes les plus importants de la vie, il ne fallait pas jeter le poids de la puissance publique.

En agissant ainsi, on a affaibli dans une foule d'esprits la vraie notion de la sainteté du mariage; on a préparé sa dissolution, en le réduisant à un simple contrat civil comme les contrats de louage ou de vente rescisibles par la volonté des parties; et on aurait fait plus de mal encore, si la France n'était pas, en dépit des apparences, chrétienne jusqu'au fond des entrailles, et si ses mœurs ne valaient pas mieux que ses lois.

Une simple modification parerait à tant d'inconvénients. Ce serait que le mariage civil eût lieu, non plus *avant* la bénédiction nuptiale, mais *après*. Bénis de Dieu, unis sous le bouclier protecteur de la Religion, les jeunes époux iraient ensuite devant le maire faire régler les conditions civiles de leur mariage. Le maire ne devrait procéder à cet acte qu'après qu'ils se seraient présentés à l'autel de leur choix. La société aurait assurément le droit de l'exiger, et elle pourrait, en des choses si graves, n'admettre au bénéfice du contrat civil que ceux qui auraient accepté le lien religieux. Que si, poussant à ses dernières conséquences le respect pour la liberté, elle consentait à marier civilement ceux qui ne reconnaissent aucune religion, au

moins ne pourrait-on le faire que sur un écrit signé des deux parties, et où tous deux déclareraient qu'ils entendent fonder une famille sans le secours de Dieu.

Une telle réforme a déjà été proposée par des jurisconsultes éminents. Il serait digne des magistrats et des députés chrétiens de ce temps de l'appuyer de leur autorité et d'en poursuivre auprès de qui de droit la réalisation [1].

IV

Mais ce n'est là que la première plaie de la famille touchée par l'irréligion. Les observateurs sérieux signalent de bien autres désastres. Ce n'est pas seulement le lien conjugal qui s'affaiblit et se rompt sous cette influence délétère; voilà l'autorité paternelle qui s'en va à son tour. Elle est, sinon détruite, du moins profondément altérée. Tout le monde s'en plaint; on cherche des remèdes. Mais je ne trouve pas toujours en ceux qui agitent ce redoutable problème toute la lumière que je voudrais. Plusieurs mettent la plaie où elle n'est pas, et j'en connais bien peu qui la mettent là où elle est.

Ce qui obscurcit cette grande question dans certains esprits, c'est que l'autorité paternelle subit à la fois, en ce moment, une transformation et une décadence.

[1] Voir *le Mariage civil et le mariage religieux*, par M. Sauzet. On trouvera, présentées dans le plus beau langage et avec la plus haute raison, toutes les objections contre le mariage civil tel qu'il existe en France, et la nécessité d'une réforme qui opère dans le domaine législatif la réhabilitation du caractère religieux du mariage.

Qu'il se soit fait, au XIXe siècle, une modification profonde dans le rapport des pères et des fils, et, disons-le, une transformation heureuse, cela n'est pas douteux. L'ancienne famille grecque et romaine, ou, si l'on aime mieux, féodale et aristocratique, où le père est tout; où il n'est pas seulement père, où il est maître et magistrat; où il est le seul homme que l'État connaisse et par lequel il gouverne la femme et les enfants; ce genre de famille n'existe plus. Le souffle démocratique l'a emporté. Et s'il n'y avait que cela, je ne m'en plaindrais pas trop.

« Je ne sais, dit M. de Tocqueville, si, à tout prendre, la société perd à ce changement; mais je suis porté à croire que l'individu y gagne. Je pense qu'à mesure que les mœurs et les lois sont plus démocratiques, les rapports des pères et des fils deviennent plus intimes et plus doux; la règle et l'autorité s'y rencontrent moins; la confiance et l'affection y sont souvent plus grandes, et il semble que le lien naturel se resserre, tandis que le lien social se détend. » M. de Tocqueville ajoute : « Il suffit, pour juger de la différence des deux états sociaux sur ce point, de parcourir les correspondances domestiques que les aristocraties nous ont laissées. Le style en est toujours correct, cérémonieux, rigide et si froid que la chaleur naturelle du cœur peut à peine s'y faire sentir à travers les mots. Il règne, au contraire, dans toutes les paroles qu'un fils adresse à son père, chez les peuples démocratiques, quelque chose de libre, de familier et de tendre à la fois, qui fait découvrir, au premier abord, que des rapports nouveaux se sont établis au sein de la famille [1]. »

Voilà la transformation ; elle est sensible. Si donc il n'y

[1] De Tocqueville, *De la Démocratie en Amérique*, t. III, p. 315.

avait que ce changement dans l'organisation générale de la famille au XIXe siècle, je ne m'en alarmerais pas; et surtout ce n'est pas de ce côté que je tournerais mes regards pour trouver un remède. Malheureusement il n'y a pas seulement modification dans les rapports des pères et des fils, transformation dans l'autorité paternelle; il y a décadence. Elle s'en va. L'irréligion l'a tuée, et cela de deux manières.

Voilà trois siècles que l'irréligion prend parti pour les enfants contre les pères, c'est-à-dire pour l'indépendance contre l'autorité; pour le caprice et la paresse contre l'expérience, en d'autres termes, pour les grands abus contre les petits. Il n'y a pas de déclamations, de lazzi qu'on ne se soit permis contre les abus de la paternité; et, des mains du littérateur, du poète, la plume passant dans celles du légiste, il n'y a pas de restrictions qu'on n'ait tenté d'apporter à son pouvoir. Après quoi, deux lignes insérées au Code ont édicté sa déchéance :

1° Négation du droit qu'a le père de disposer de ses biens en faveur de ses enfants; de les leur distribuer comme il l'entend, dans son affection, dans son expérience.

2° Proclamation du droit des enfants sur les biens du père, droit absolu, inaliénable et égal pour chacun.

Dès lors les biens du père appartenant aux enfants, le père n'est plus qu'un usufruitier, bientôt un embarras, et, qui pis est, un obstacle. Vienne un certain âge, et, dans le peuple, on lui laisse entendre qu'il vit trop longtemps, on le met cyniquement sous l'escalier. Dans les classes élevées, les formes sont mieux gardées; les pensées souvent ne sont pas meilleures.

Voilà une première déchéance. Que dire maintenant

quand le jeune homme tourne mal, fait des dettes, se jette dans le jeu, dans la débauche, déshonore son père? Il faut que celui-ci souffre en silence. Il pourra bien sans doute faire annoncer dans les journaux qu'il « ne payera pas les dettes de monsieur son fils ». Celui-ci s'en rira. Sachant qu'il ne peut être déshérité, il supputera les années de vie qui restent à son père, et il engagera d'avance son héritage dans les mains des usuriers. A grand'-peine, avec de hautes protections, dans quelques cas rares, le père pourra le faire embarquer sur un vaisseau. Mais c'est un remède extrême. Un an, deux ans se passent; le jeune homme revient, plus mauvais quelquefois qu'il n'est parti. Il n'y a plus pour le père qu'à boire la honte en silence.

Et voyez l'étrangeté de la loi! Elle a ôté au père toute sa puissance quand il s'agit d'accomplir ses devoirs, elle la lui a rendue dès qu'il ne s'agit plus que de satisfaire ses passions. Ce père qui ne peut rien donner à ses enfants, qui est aussi impuissant devant les vices de l'un que devant les infirmités et la pauvreté de l'autre, il conserve une liberté, celle de ruiner ses enfants, même les meilleurs. Il lui reste un pouvoir, c'est de vendre ses biens, de les donner de la main à la main à sa cuisinière, de jouer à la bourse, ou de dissiper dans de mauvais lieux la dot de ses enfants. Voilà une femme, des jeunes filles dans la misère. La loi regarde et passe outre. Elle n'a rien à dire. Tout est parfaitement légal.

Ainsi donc il n'y a pas seulement modification, transformation dans les rapports des pères et des fils au XIXe siècle, il y a déchéance. La paternité est découronnée : découronnée chez les petits et les pauvres avec cynisme; découronnée chez les grands et les riches avec un respect

apparent, mais enfin déchue et découronnée partout. C'est le fait de la révolution, mais de la révolution inspirée par l'irréligion.

Osons le dire cependant, les blessures que la paternité a reçues ne sont rien à côté de celles qu'elle s'est faites à elle-même. On l'a découronnée; mais elle s'est découronnée la première.

Elle s'est découronnée en perdant la foi.

Dans ce sanctuaire auguste qu'on appelle une famille, dans ce royaume des âmes, elle s'est chassée elle-même. « La famille, le foyer, disait tristement un libre penseur, c'est l'asile où nous voudrions tous, après tant d'efforts inutiles et d'illusions perdues, pouvoir reposer notre cœur. Nous revenons las au foyer: y trouvons-nous le repos? Nullement: car de quoi allons-nous parler? Des choses qui touchent le cœur: de religion, de l'âme, de Dieu? Non. Hasardez-vous à dire un mot de ces choses à table, à votre foyer, dans le repas du soir: votre mère secoue la tête; votre femme contredit; votre fille, tout en se taisant, désapprouve. Elles sont d'un côté de la table, vous de l'autre. » Oui, voilà la triste position que vous vous faites quand vous abdiquez toute religion et que vous ne rendez plus aucun devoir à Dieu. Vous vous excommuniez de la famille.

Au temps où la paternité n'avait pas perdu son auréole, on se plaisait à enseigner que, dans l'intérieur du foyer domestique, l'homme était à la fois prêtre, roi, prophète: prêtre, pour prendre dans ses mains et pour offrir à Dieu, unis aux siens, les vœux, les prières de sa femme et de ses enfants; prophète, pour entrevoir dans les leçons du passé, dans le mouvement des choses présentes les se-

crets de l'avenir, et pour les expliquer à sa femme plus jeune que lui, à ses enfants qui viennent de naître; roi, pour les diriger tous avec lui vers l'éternité. Voilà ce qu'est l'époux, le père, dans les desseins de Dieu. Et c'est là ce qui fait la désolation amère de nos foyers modernes, où l'homme a défailli; où il n'est plus prêtre, puisqu'il ne prie plus; où il ne peut plus être prophète, puisque, ne croyant à rien, il n'a plus le sens des choses divines et humaines; et où, par une conséquence redoutable, il a lui-même la conscience qu'il ne peut plus être roi : car comment pourrait-il diriger sa famille, ignorant à la fois et le point de départ et le point d'arrivée? Étonnez-vous si, attristée, inquiète de votre nullité religieuse; sentant qu'elle ne pourrait, ès choses de l'âme, ni vous demander un conseil, ni vous soumettre un doute; dans cette solitude de conscience qui lui rend si accablant le fardeau de la maternité, le noble souci de l'avenir éternel de ses enfants, la femme a été chercher au pied des autels une direction qu'en beaucoup de choses elle aurait dû trouver en vous, et que vous ne pouvez plus lui donner!

Je fais donc des vœux sincères pour que les magistrats, les jurisconsultes, les députés chrétiens travaillent à rendre au père l'autorité qui lui appartient chez tous les peuples libres. Je suis convaincu qu'il y a à opérer, dans ce sens, une révision sérieuse de nos lois. Mais ce dont j'ai une conviction plus profonde encore, c'est que tout cela ne servira de rien, si le père ne devient digne de respect en redevenant chrétien. Rendez-lui tous les droits que vous voudrez, même le droit absolu de tester; et s'il ne retrouve la foi, s'il ne commence par honorer le premier *la Paternité qui est dans le ciel,* il ne reprendra jamais sa couronne. Et j'ose dire que s'il retrouvait le droit de tester sans

retrouver la foi, il ne serait plus seulement déchu, il deviendrait odieux.

Ne l'oublions pas, ce sont les pères impies du XVIIIe siècle, armés du droit de tester et en abusant, qui ont créé cette effroyable réaction contre l'autorité paternelle dont notre Code porte la trace profonde, et qui a permis à un député de dire, au commencement de ce siècle, aux applaudissements d'une assemblée française : *La puissance paternelle n'existe plus!*

Mais pendant que le père se découronnait lui-même en perdant la foi, en n'étant plus, en ne pouvant plus être, si ce n'est dans les choses inférieures, le guide, le directeur de sa femme et de ses enfants, il se découronnait vis-à-vis de celle-ci d'une autre manière. La stérilité volontaire des mariages n'est pas seulement la ruine des nations, elle est la tristesse poignante et permanente des foyers. L'homme y perd le respect dans l'amour, la réserve, la pudeur, la dignité, le prestige. Il blesse sa compagne dans ce qu'elle a de plus délicat. Il l'humilie. Il lui impose un abaissement qu'un ordre seul peut lui faire subir. Elle n'y pense qu'avec effroi, avec dégoût. Là souvent finit l'amour où a commencé l'abus.

Ce ne sont pas du reste les seules conséquences de cette violation des lois essentielles du mariage. Pendant que cette plaie achève de découronner le père aux yeux de sa compagne, elle abaisse celle-ci, mais d'une autre manière.

« Dans l'ordre physique, les médecins observateurs y voient la cause, pour la femme, d'un état maladif qui ne se manifeste point dans les contrées où les mariages féconds sont en honneur. Dans l'ordre moral, les conséquences de la stérilité sont plus regrettables encore. Privées, pendant la plus belle partie de leur existence, des fonctions que leur assigne la nature, les femmes qui ne sont pas soumises à un labeur forcé tombent dans un désœuvrement que leur imagination active ne peut supporter; elles s'ingénient à se créer hors du foyer des occupations futiles; elles se livrent à tous les entraînements d'un luxe insensé[1]. » Voilà la troisième plaie de la famille sans Dieu. Et je ne parle pas pour le moment des résultats sociaux de la stérilité des mariages : la dépopulation croissante de la France et son abaissement au milieu des autres peuples. Cette question reviendra plus loin.

Certes, je compatis plus que personne à la triste situation que les circonstances économiques de ce siècle et les prescriptions légales de notre Code ont faite aux chefs de famille. Situation non seulement triste et douloureuse, mais fausse, inconnue aux âges précédents, créée par une révolution utopiste et impie, et d'où résultent trois malheurs à la fois : l'affaiblissement de la patrie, le malaise d'une foule de jeunes ménages, et l'abandon par la plupart des hommes de leurs devoirs de chrétiens.

Que des moralistes, légers d'esprit ou absolus et fanatiques, ne tiennent pas compte d'une situation pareille; soit. Mais là n'en est pas moins le grand problème religieux du XIX[e] siècle. Les plus fermes penseurs en sont préoccupés. Manifestement nulle réforme morale n'est

[1] Le Play, *La Réforme sociale,* t. II : La famille, p. 322.

possible, tant que cette redoutable question n'aura pas été résolue.

La Religion peut sans doute beaucoup en de telles choses. Elle ne peut pas tout. On n'impose pas l'héroïsme à dix millions d'hommes. Aussi, quoique les Anglais et les Américains soient des peuples fort religieux, ils ne s'en sont point rapportés à la Religion seule pour résoudre un tel problème. Nos pères avaient fait de même. Ils avaient créé une foule d'institutions par lesquelles la société venait en aide à la Religion. Pendant que celle-ci demande la fécondité des mariages, il faut bien que celle-là la rende possible.

Ces lois, ces institutions, une révolution, encore plus étourdie s'il se peut que coupable, les a tuées. Elle leur a substitué un régime de succession dont s'étonne l'Angleterre et l'Amérique, « inspiré par un amour aveugle de l'égalité [1], qui rend tout viager [2], qui oblige les foyers à se détruire et à se reconstruire tous les vingt ans [3], où les enfants sont un inconvénient pour le père [4], où l'on ne sait que faire des veuves et des vieillards [5], et qui a produit tous les vices dont souffrent aujourd'hui les familles, en particulier la stérilité du mariage.

Chose singulière et qui confirme bien ce qui vient d'être dit! cette triste plaie, inconnue même au XVIII[e] siècle, a déjà apparu une fois; c'était à la fin de l'empire romain;

[1] M. Edmond About, *Le Progrès*, 1 vol. in-8°, 1864, p. 295.

[2] M. Renan, *Questions contemporaines*, 1 vol. in-8°. Paris, 1868.

[3] Portalis, *Discussion du Code Napoléon dans le conseil d'État*, Jouanneau et Solon, t. II, p. 126.

[4] M. Renan.

[5] M. Troplong, *Traité des donations*, t. I, p. 11.

et elle était le fruit d'un détestable régime municipal et d'une organisation plus détestable encore des lois fiscales. Elle reparaît de nos jours, et elle est également le fruit d'un absurde régime de succession. D'où on peut conclure avec certitude que nul effort religieux ne guérira jamais cette plaie, tant que la loi n'aura pas été modifiée.

Il faut donc y penser sérieusement. Car, avec la stérilité volontaire, ont apparu bien d'autres vices : dans les uns, l'habitude funeste des mariages d'argent, l'exclusive préoccupation de la dot, et les spéculations éhontées sur la mort prochaine des oncles, des tantes, quelquefois des pères et mères, ce qu'on nomme *des espérances;* dans les autres, l'abandon du mariage, et par suite l'importance de plus en plus considérable accordée aux femmes sans mari; dans tous et partout, « la destruction de l'esprit de famille, l'anéantissement de l'autorité paternelle, la ruine périodique des foyers et des industries tombant sous la loi de partage, la pulvérisation indéfinie des fortunes comme des individus [1]. »

Aussi les hommes les plus éminents commencent à s'émouvoir; car la redoutable machine qui pulvérise tout continue sa marche. M. Troplong, jurisconsulte, ancien président du Sénat [2]; M. E. Pinart, magistrat, ancien ministre de l'intérieur [3]; M. Le Play et d'autres cherchent un remède; et sans méconnaître la nécessité de la Religion, en lui faisant au contraire une grande part, ils croient avec justice que c'est dans une sage réforme de notre état social que ce remède doit être trouvé. Ils demandent qu'on

[1] Lanfrey, *Histoire de Napoléon Ier*, t. II, p. 128.
[2] *Traité des donations,* Préface.
[3] *Discours* prononcé en 1865, à la rentrée de la cour impériale de Douai.

revienne non pas au droit d'aînesse et aux privilèges de l'ancien régime, qui n'amèneraient que des abus, mais à une prudente extension de la liberté testamentaire, à la suppression du partage forcé, à une considérable diminution des droits de succession et des frais de justice, enfin à un sage remaniement des lois relatives à la propriété et aux moyens de la transmettre. Nous croyons que des magistrats, des jurisconsultes chrétiens ne sauraient rendre un plus éminent service à la France, à la Religion, aux familles et aux âmes, qu'en dirigeant de ce côté toutes les lumières de leur esprit et le zèle même de leur foi. Il s'agit de l'avenir de la Religion en France.

Mais en demandant une meilleure organisation sociale nous n'avons pas besoin de proclamer bien haut, tous ces hommes éminents l'ont fait avant nous, qu'elle ne suffira pas. Même dans de meilleures conditions légales et économiques, il restera toujours que l'éducation d'une nombreuse famille est une lourde charge, et qu'il n'y a que la Religion, la confiance en Dieu, l'abandon à la Providence, le sentiment de la mission sacrée de la paternité, qui puissent faire accepter à tous la sainte et complète fécondité du mariage.

VI

C'est cet état général de malaise, ces dissensions sourdes entre l'époux et l'épouse, ces froissements continuels de conscience, qui ont amené chez quelques-uns la pensée que, puisque les hommes n'ont plus de religion, si les femmes

n'en avaient pas davantage, peut-être retrouverait-on l'union des âmes et la paix du foyer domestique. Mais il suffit d'un coup d'œil pour voir qu'ils ne réussiront pas dans une telle entreprise; car ils viennent se heurter là, non pas contre une convention sociale ou un préjugé d'éducation, ce qui ne serait rien, mais contre les lois éternelles de la nature humaine. Et, d'autre part, il est évident que, s'ils réussissaient, ce serait la consommation de la ruine.

Écoutons la Bible, le vieux livre des origines, enseignées par Dieu, acceptées et consacrées par l'humanité. Elle va nous dire ce qu'est la femme, pourquoi elle a été créée, et s'il est possible qu'elle vive sans Dieu et sans religion.

Quand Dieu eut créé l'homme, dit la sainte Écriture, il le regarda, et, ému de compassion à la vue de sa solitude, il prononça cette parole, une des plus tendres qui soient sorties de ses lèvres: « Il n'est pas bon que l'homme soit seul; faisons-lui une compagne, semblable à lui, qui puisse lui servir d'*aide : Faciamus ei adjutorium simile sibi.* »

Voilà la mission de la femme. Elle a été créée pour *aider* l'homme. Et l'aider en quoi? Ah! dans ses travaux, dans ses chagrins. On souffre tant, quand on souffre seul! Ah! dans ses joies, dans ses rêves de bonheur. On jouit si peu, quand on jouit tout seul! Et comme l'homme n'a pas été créé pour la terre, mais pour le ciel; comme Dieu a mis en lui, avec de célestes espérances, des élans et des soifs sublimes; comme il ne doit que traverser ce triste monde, aller au ciel; ah! le soutenir dans cette marche, le conduire à l'éternité, y aller avec lui: voilà pourquoi la femme a été donnée à l'homme. *Adjutorium simile sibi.*

On sent la vérité, la grave beauté de ce point de vue,

quand on se rappelle la parole qui avait retenti sur le berceau de l'homme : *Qu'il cultive la terre, qu'il la domine; qu'il commande aux animaux de la terre, aux oiseaux du ciel, et jusqu'aux poissons qui sont au fond de la mer.* Mais, grand Dieu, si l'homme allait oublier le but! Courbé sur la terre pour l'arroser et la féconder, si cette belle terre allait lui cacher le ciel! sous l'effort de la vie, si son esprit s'obscurcissait et se matérialisait! Donnons-lui un ange de l'éternité, un apôtre, un évangéliste, un docteur tendre, persuasif et aimable, qui sache toujours garder, dans un cœur créé exprès, le goût, le besoin, le vif sentiment des choses divines. *Adjutorium simile sibi.* « Quand Dieu, épris de l'homme, sa plus parfaite créature, résolut de lui faire un premier don, dans son amour infini, il lui donna la femme. L'homme fut le seigneur du paradis, la femme en fut l'ange[1]. »

La chute qui a amené de si grands bouleversements dans l'ordre de la création n'a rien changé à ce plan harmonieux. Bien qu'à peine créée la femme eût été infidèle à sa mission, et qu'elle eût usé de ce doux ascendant que Dieu lui avait donné sur le cœur de l'homme pour le détacher de Dieu et de l'éternité, Dieu, en la punissant sévèrement, ne lui retira pas sa mission. Elle continua à être l'*aide,* le soutien de l'homme. Hélas! quand celui-ci en eut-il plus besoin? La terre se fait froide, le monde triste; Dieu se cache. Voici le péché, l'erreur, tous les maux. Ah! que l'homme ne perde pas sa compagne, son appui, plus cher encore aux jours de la douleur, plus nécessaire à l'heure des ténèbres! « Ils sortent ensemble de la resplendissante demeure; le pied chancelant, le cœur oppressé, les yeux

[1] Donoso Cortès, *Discours sur la Bible.*

obscurcis par les larmes; ensemble ils ont traversé les siècles, la main dans la main l'un de l'autre, tantôt résistant aux tempêtes, tantôt se laissant aller, sur la mer de la vie, au souffle de la fortune adoucie. En frappant l'homme prévaricateur de la verge de sa justice, en lui fermant les portes du séjour délicieux qu'il avait préparé pour lui, Dieu, dans sa miséricorde, voulut laisser au coupable quelque chose qui pût lui rappeler le suave parfum du bienheureux séjour : il lui laissa la femme, pour qu'en la regardant il se souvînt du paradis [1]. »

Et comme la faute première avait mis une honte au front de la femme, et que l'homme, se défiant d'elle plus qu'il ne fallait, avait abusé de son pouvoir, l'avait emprisonnée, ou écartée, ou accablée; si bien que, dans cet état d'humiliation et de défiance, elle ne pouvait plus remplir son grand ministère, par amour pour l'homme, Dieu résolut de la relever, de remettre sur son front une beauté plus grande que celle qu'elle avait perdue, afin de lui regagner le cœur de l'homme, et de rendre du même coup à la femme, avec le sentiment de sa mission sublime, le pouvoir et tous les moyens de l'accomplir.

Si vous voulez vous rendre compte de toutes ces choses à la fois, ne regardez ni ce beau type d'Ève, pure, gracieuse, faite pour charmer le cœur de l'homme et pour monter avec lui d'un même élan jusqu'à Dieu; ni même cet autre type, admirable aussi, d'Ève tombée, mais repentante, pleurant sa faute, tourmentée du besoin d'expier, et prise de l'ardent désir d'être la première dans le bien, comme elle avait été la première dans le mal. Pour connaître la fille, l'épouse, la mère de l'homme, il faut monter

[1] Donoso Cortès, *Discours sur la Bible.*

plus haut : jusqu'à cette Femme incomparable tout à la fois vierge et mère, qui s'appela Marie. Voilà la femme dans la vraie grandeur de sa vocation. Elle a porté Dieu dans ses flancs; elle a mis au monde le bien, le bien éternel et infini. En elle, et par elle, toutes les femmes ont accompli la mission qu'elles avaient reçue d'élever, de purifier, de consoler l'homme, de le détacher de la terre et de le conduire au ciel. C'est de là que sont venus à la femme, depuis dix-huit siècles, ce saint et universel respect, ce tendre et religieux amour, ces honneurs, ces égards pleins de délicatesse qui font le charme de la société chrétienne; et aussi, dans la femme, cette éclatante pureté, cette auréole de modestie, cette beauté grave, cette liberté aimable, cette vertu généreuse, et ce désir enfin de charmer le cœur de l'homme pour le relever vers le ciel et y aller avec lui.

O beauté du plan de Dieu! combien d'hommes qui se seraient laissé absorber par les intérêts de la terre, et auraient tout oublié : leur Dieu, leur âme, leur avenir éternel, s'il n'y avait eu près d'eux une épouse, une fille, une mère! Combien qui, à l'heure dernière, quand toutes les ombres seront dissipées, diront devant leur juge, avec un cœur plein de gratitude : Il m'est bon de n'avoir pas été seul!

Voilà le rôle délicat, auguste, heureux de la femme. Et déjà qui ne sent quel trouble l'irréligion apporterait à un plan si beau, quels ravages elle ferait dans une telle âme! Quoi! elle toucherait cette fleur! De son souffle desséchant elle dissiperait ce parfum, ce pur et bienfaisant arome du foyer domestique! Elle abaisserait cet ange!

Mais quand l'irréligion aura arraché Dieu de son âme; quand elle n'aura plus de prières, plus d'espérances im-

mortelles, plus de foi à sa mission divine, cette épouse sera-t-elle plus belle et plus chaste, et vous plus heureux? Cette jeune fille sera-t-elle plus gracieuse, cette mère plus dévouée, et vos enfants mieux élevés?

Mais comment ne sentez-vous pas que le jour où l'irréligion dévasterait le cœur de la femme, c'est à vous, à vos enfants, c'est à la famille tout entière qu'elle apporterait l'abaissement, le trouble, et, qui sait? la dissolution et la honte! Aveugles! vous secouez vous-mêmes les colonnes du temple : vous serez écrasés sous ses débris!

VII

Oui, vous serez écrasés sous les débris! car si les dons faits à la femme sont admirables, grand Dieu! qu'ils sont terribles! Ils peuvent enchanter et embaumer la famille ; mais ne les détournez pas de leur vraie fin, surtout ne les retournez pas contre elle, car qu'ils pourraient alors lui apporter de trouble, de déshonneur et de larmes!

Regardons-les à ce point de vue, et achevons de connaître le lamentable abîme de la famille sans Dieu.

Quel est d'abord le premier don que Dieu a fait à la femme?

Je le dirai simplement : c'est sa beauté. Mais saisissons bien le vrai caractère de cette beauté. Comme elle lui a été donnée pour l'aider dans sa mission divine, elle a un caractère divin aussi : c'est de grandir avec la vertu et de décroître avec le vice, d'être indissolublement liée à la pudeur.

La femme est belle et chaste; d'autant plus belle qu'elle est plus réservée, plus modeste et plus chaste. Sa modestie fait partie de sa beauté. Elle en est le charme et la protection.

En sorte que plus une femme est modeste, plus elle est belle, et, par un cercle divin, plus elle devient belle, moins elle est exposée.

De là vient que, quand Jésus-Christ eut paru et qu'il eut donné à la vertu tout son parfum, la femme fut mille fois plus belle; et en même temps, chose admirable, on vit tomber les murs qui l'emprisonnaient, les voiles jaloux qui la dérobaient à tous les regards. Elle sortit gracieuse, modeste, idéalement pure, telle que l'a peinte Raphaël, mille fois plus attachante que ne l'avait rêvée Phidias. Même ce voile sacré que saint Paul maintenait sur ces yeux tomba à son tour; et on put appliquer à la jeune fille apparaissant dans le monde, à la jeune femme au milieu de nos réunions, le mot adorable de saint Vincent de Paul : « Elles auront leurs vertus pour voile. »

Mais en même temps cette beauté exquise, elle est d'une fragilité redoutable. Non pas en ce sens qu'il suffise d'un coup d'aile du vent pour la ravir. C'est le contraire. Tandis que l'homme ne fait que traverser la beauté pour arriver vite à la force, la femme s'y arrête et y demeure, et l'âge même semble impuissant à en détruire le charme. Mais que le vice la touche, que l'ombre du mal passe sur cette physionomie; c'est fini : le visage reste jeune, les lignes délicates et fines; la beauté n'y est plus. Je ne sais quoi de flétri et bientôt d'abject se pose sur ce masque élégant et crie à l'homme : Va-t'en.

Et pourquoi cela? Pourquoi cette beauté au front de la femme, si ce n'est pour incliner vers elle le cœur de

l'homme? Et pourquoi cette union divine de la beauté et de la vertu, sinon pour relever ce même cœur vers Dieu?

Le Saint-Esprit a tout dit sur ce mystère dans un mot profond : « Elle seront belles comme des temples. » Pourquoi? Afin que, comme des temples, elles puissent élever les âmes vers Dieu.

Voilà le premier don. Mais, séparé de Dieu et de la vertu, qui ne sent le péril? Avant l'heure où le vice chasse la beauté et la rend abjecte, il y a un moment où il en fait la plus redoutable de toutes les séductions. « A cause de la beauté de la femme, dit l'Ecclésiastique, beaucoup ont péri. Le regard d'une femme belle, mais sans vertu, brûle comme du feu[1]. »

Ce que nous disons de la beauté de la femme, il le faut dire de son esprit. C'est un vaisseau charmant, ailé, hardi, mais qui a besoin d'une ancre. Autrement mille vents l'emporteront à tous les écueils, deux surtout : sa légèreté, et, hors du droit chemin, son audace. Mais donnez-lui cette ancre, je veux dire la solidité, le sérieux, la fixité dans un principe supérieur et certain qui s'impose à elle et la gouverne; en d'autres termes, donnez-lui Dieu et la Religion, et imaginez quelque chose de plus gracieux, de plus délicat, de plus fin, de plus pénétrant, une plus vive intuition des choses, une ouverture plus charmante.

On compare quelquefois l'esprit de l'homme et celui de la femme; mais comment les comparer? Ils ne se ressemblent en rien. On dirait deux anges descendus de deux chœurs différents. Ils ne se ressemblent en rien; et c'est pourquoi ils s'harmonisent et se complètent. Celui-ci re-

[1] Eccli. IX, 9-11.

garde les choses, et sa pensée se convertit en lumière; celle-là les sent, et convertit sa pensée en amour. L'un a le don de tout généraliser, de tout abstraire; elle, bien différente, analyse tout, sort tout de l'abstraction, rend tout vivant. C'est que le premier pense dans sa tête, d'une pensée souveraine qui lui descend au cœur pour s'échauffer; et que celle-là pense dans son cœur, d'une pensée aimante qui monte à son esprit pour s'illuminer. Aussi leur procédé pour communiquer la vérité ne se ressemble pas plus que la manière de l'acquérir. Ce que l'un enseigne, l'autre l'inspire; ce que celui-là impose, celle-ci l'insinue. L'un convainc, l'autre persuade. Merveilleux concert où l'on entend deux voix qui s'unissent. « A celle de l'homme appartiennent les soins éclatants et majeurs; celle de la femme s'exhale en tons mineurs, voilés, onctueux, dont le silence ne laisserait à l'autre voix que la rudesse et la force [1]. »

Il s'en faut bien du reste que ce soient les seules différences que l'on puisse signaler ici. Ces deux esprits, si différemment beaux, on dirait qu'ils ne se meuvent pas dans la même sphère. Ce qui me frappe en étudiant l'esprit de la femme, c'est son infériorité relative dans les choses que l'homme sait ou doit savoir; c'est son éminente et supérieure aptitude pour celles que l'homme oublie ou peut oublier. Prenez l'homme le mieux doué, l'âme la plus délicate. Dans sa lutte incessante contre les nécessités de la vie, au milieu des absorptions prosaïques du métier ou des affaires, il laisse nécessairement quel que chose; quoi? l'idéal, l'infini. Le présent l'étouffe; le visible l'étreint; son vol s'abaisse, et, ce qui est plus fâ-

[1] Gerbet, *De la Mission des femmes.*

cheux, de si délicates facultés non exercées s'atrophient. Qui les lui rendra? Où retrouvera-t-il l'étincelle, l'élan, le goût toujours vif des choses de l'âme? Où? dans l'esprit de la femme. Ce que l'homme oublie si vite, c'est précisément ce que la femme sent le mieux et n'oublie jamais. Ou plutôt elle ne sent que cela; mais elle le sent d'une façon supérieure. Épuisez-vous pour mettre dans une œuvre l'ordre, la logique, la suite puissamment déduite, l'homme en sera frappé, la femme ne s'en aperçoit même pas. Mais qu'une pensée élevée, pure, mélodieuse, sortant de l'âme, imprégnée de la douce chaleur du cœur, apparaisse, la femme la saisit au vol, la garde, la fait éclore, vous la rend plus belle. On prétend aujourd'hui que c'est là un défaut, une lacune dans l'esprit de la femme. En tout cas, défaut charmant et dont je serais bien fâché, pour ma part, qu'elle se corrigeât. Lacune heureuse, qui lui défend de rivaliser avec l'esprit de son mari, qui lui permet de le compléter, et, à certains moments et en certaines choses, de le refaire. Où vous voyez une lacune, je salue une harmonie, et en assistant à ces modernes essais d'éducation savante des femmes, à ces tentatives insensées pour mettre dans leur esprit l'ordre logique de l'esprit de l'homme, sa vue raisonnée, sa déduction scientifique des choses, je tremble. On ne réussira pas; et, en essayant de toucher à la nature, on gâtera un chef-d'œuvre. Au lieu de femmes accomplies, nous n'aurons que des hommes manqués.

Oh! les barbares qui veulent charger de science, d'algèbre, de physique, d'économie politique, un esprit si délicat, si ailé! Autant mettre une balle de plomb dans le calice d'une fleur, fait pour porter la rosée du ciel.

Non pas qu'il ne faille élever l'esprit de la femme: l'éle-

ver, oui; non l'appesantir ni le dévoyer. Ouvrons-lui son vrai domaine : la Religion, la littérature, l'histoire, l'art, la poésie, la peinture, la musique, les horizons illimités du beau, du vrai, du bien; et qu'il s'y épanouisse. Là il excelle. Mais de science, d'algèbre, de mathématiques, de chimie, de physique, de droit, d'agriculture, d'économie politique? Oh! non. Pas de science; mais la fleur seulement de la science, et encore touchée de l'extrémité du doigt.

Que je reconnais bien le génie, le bons sens de Molière dans ce vers admirable :

> Et je veux qu'une femme ait des clartés de tout.

Oui, mais des clartés seulement. Et prenez garde de ne pas forcer la dose :

> Glissez, mortels, n'appuyez pas.

Car si la femme devient savante, comment faire pour qu'il n'en paraisse rien? Et vous le savez, si peu que ce soit, adieu le charme et adieu l'influence.

Avouez-le du reste, cette tentative n'est pour vous qu'un expédient. Vous n'avez imaginé de mettre des livres dans les mains de la femme que pour remplacer les enfants qu'elle n'a plus et la Religion que vous ne voulez pas lui laisser. Dieu chassé de son âme, la maison sans berceaux, vous avez été effrayé de sa frivolité, de sa légèreté. A l'ancre brisée de la Religion, il fallait bien substituer quelque chose. Vous avez été chercher l'ancre de la science. Vous ne réussirez pas. Aucune étude ne remplacera ce que vous chassez. Aucuns livres ne suffiront à combler le vide, pas même les vôtres, surtout les vôtres. Le monde sans

Dieu, la science athée, l'homme naissant du singe, la matière s'agrégeant et se désagrégeant selon des formules mathématiques, la physique et la chimie régnant partout, que voulez-vous que devienne l'esprit de la femme au milieu d'un monde pareil? Elle en aura horreur. Elle repoussera vos livres, où elle ne trouvera pas d'aliments; elle abandonnera toutes vos sciences, et, le monde des beautés idéales lui étant fermé, elle se jettera dans la bagatelle. La frivolité achèvera de dévorer sa vie. Elle n'aura plus d'esprit, de goût, d'intuition, de génie que pour multiplier les modes, pour inventer chaque jour les toilettes les plus excentriques, pour chercher dans la vanité ou dans l'aventure un remède à son désœuvrement. Et comme l'homme, descendu des hauteurs morales et en ayant fait descendre sa compagne, ne trouvera plus aucun agrément dans la conversation de la femme, et celle-ci moins encore dans celle de l'homme, on verra deux cercles se former dans chaque salon : l'un où l'on n'entendra parler que d'affaires, de commerce, d'industrie, de bourse, de chiens, de chevaux, de chasse; l'autre où il ne sera question que de chiffons. Cependant, de même que nulle doctrine ne se répand en Europe qu'après avoir passé par le cœur de la France, où elle prend l'étincelle, nulle idée non plus, née dans l'esprit de l'homme, ne pouvant se propager qu'après avoir passé par le cœur de la femme, les professeurs d'athéisme, de matérialisme, de socialisme, chercheront des femmes pour complices et pour porte-voix. Ils en trouveront; car, outre cette pente à la frivolité, il y a dans la femme une pente à l'exagération, et, hors du vrai chemin, à l'audace. Ils en trouveront donc, et ils seront dépassés par elles. On entendra dans les clubs des cris d'impiété qui feront frémir; ces cris

sortiront de la bouche des femmes. On se pressera sur les boulevards pour assister à des conférences où l'on enseignera le matérialisme le plus éhonté, le socialisme le plus cynique. Ces conférences seront faites par des femmes. Et le jour où la logique, qui, quoi qu'on en dise, gouverne le monde, fera sortir de ces abominables doctrines des catastrophes, on rencontrera sur ces mêmes boulevards des bandes échevelées et sanglantes, mille fois plus redoutables que des bandes d'hommes ou de bêtes : ce seront des bandes de femmes.

Et ainsi, de même que la beauté de la femme sans Dieu, sans religion, sans modestie, sans pureté, devient un piège, l'esprit de la femme sans Dieu devient un fléau.

Mais ce n'est pas en étudiant l'esprit ni même la beauté de la femme que l'on voit bien la grandeur des dons qu'elle a reçus, leur harmonie avec sa divine mission, et aussi, quand elle y est infidèle, l'étrange manière dont ils se retournent tout à coup contre elle, contre l'homme, contre la société. Pour que ce point de vue arrive aux dernières lumières, il faut étudier son cœur. C'est le troisième don et la troisième puissance que Dieu lui a faite. Non pas que l'homme n'ait cette puissance aussi ; mais chez l'homme elle n'est que la moitié de son être ; chez la femme elle est tout. « Plus superficielle que l'homme en tout le reste, a dit un penseur chrétien, la femme est plus profonde dans l'amour [1]. » Et on connaît ce mot touchant d'une femme : « L'amour n'est qu'un épisode dans la vie de l'homme ; c'est l'histoire tout entière de la vie de la femme [2]. »

Le fait est que Dieu n'a jamais rien fait de plus beau que

[1] De Bonald.
[2] Mme de Staël.

le cœur de la femme. C'est une œuvre achevée. Celui de l'homme n'en est qu'une ombre. Tendresse, suavité, dévouement invincible, délicatesse et pureté, intuition, lumière, fidélité patiente et courage obstiné; cherchez un don qui ne soit au cœur de la femme; mais il y faut un Dieu. C'est un jardin qui ne donne de fleurs qu'à ce soleil.

Que dis-je? même avec Dieu présent, habitant, embaumant le cœur de la femme, y faisant épanouir toutes les vertus, ce cœur est encore inquiet et irrassasié? Et vous voulez chasser Dieu! Ce pauvre cœur vide se retournera contre vous.

La nature, dit-on, a horreur du vide. Encore plus le cœur et surtout le cœur de la femme.

Aussi Dieu ne l'a pas créé vide; il l'a rempli à plaisir. C'est l'affection de la fille envers ses parents; l'affection de l'épouse envers son mari; l'affection de la mère envers ses enfants; l'affection de la sœur envers ses frères; et, plus haut encore, pour tout unir, l'affection de la chrétienne pour son Dieu. A chaque transformation de la femme, une nouvelle affection s'épanouit en elle comme une fleur nouvelle. Et, chose admirable, à mesure que l'affection devient plus profonde, elle se mêle de devoirs plus graves, plus redoutables, qui font qu'en même temps qu'elle met le cœur dans le bonheur elle met la vie dans la vertu, dans l'immolation, dans le sacrifice. En sorte que quand un cœur porte ainsi, enchâssés les uns dans les autres, tous ces amours, tous ces devoirs, tous ces soucis, toutes ces responsabilités, il est comme lesté. Il peut traverser la vie sans craindre le naufrage.

Mais ôtez tout cela, ôtez cette ancre du cœur comme vous avez déjà ôté l'ancre de l'esprit; faites le vide, et voyez ce qui arrivera.

Il sort donc, ce cœur vide ; car que ferait-il à la maison, dans ce triste foyer d'où l'époux est toujours absent et où il n'y a point de berceaux? il sort, il va dans le monde se distraire, se désennuyer, cherchant quelquefois en secret, sans oser se l'avouer, « ces lacets dont parle saint Augustin, où l'on aime tant à être pris. »

Et que rencontre-t-il? Ah! des cœurs vides. Il y en a tant dans ce monde!

Et encore, s'il ne rencontrait que ceux-là, qui déjà, en lui montrant leurs plaies, agrandiraient et envenimeraient la sienne. Mais il y trouve aussi, pour sa perte, ceux qu'on a si bien nommés les élégantes bêtes fauves; ces êtres blasés et sceptiques, qui, apercevant une fleur, tournent un instant autour d'elle, lui donnent ce coup qui la fait pencher sur sa tige et se faner pour jamais; et, ce drame d'un instant consommé, le lendemain en s'éveillant, le soleil étant beau et les oiseaux chantant comme à l'ordinaire, se lèvent contents et ont tout oublié.

Et pour résister à de tels périls, qu'a-t-il, ce pauvre cœur vide?

Hélas! Dieu, qui sait la faiblesse de la femme, et la société, qui la connaît aussi, lui avaient fait jadis trois boucliers : la Religion, la pudeur et la loi.

La Religion! vous n'en voulez plus.

La pudeur! on sait ce qu'elle est devenue depuis que la Religion est partie. L'oisiveté de l'esprit, la vanité, le vide du cœur, la mode l'ont fait voler en éclats.

Quant à la loi, j'aurais été bien étonné qu'après avoir découronné la paternité, établi le divorce, elle n'eût pas molli devant le séducteur.

Dans tous les pays libres et prospères, en Angleterre, en Amérique, la séduction est un crime. L'honneur de la

femme, de la jeune fille, est placé sous la sauvegarde des lois et la protection des honnêtes gens. Aussi on ne songe pas à déshonorer une jeune fille; on l'épouse. On en fait sa femme, au lieu d'en faire sa victime, un mot d'elle suffisant pour attirer sur la tête du séducteur un inexorable châtiment.

Il en a été ainsi en France jusqu'en 1791, où un décret, plein de cette sensiblerie bête et coupable qui distinguait les mauvais élèves de Rousseau, supprima la responsabilité de l'homme en matière de séduction.

Alors qu'a-t-on vu? Un spectacle inconnu du reste de l'Europe et qui lui fait dire que le Français a perdu le sens moral. L'honneur de la femme, de la jeune fille, n'a plus été nulle part à l'abri d'une attaque. Pour garder nos jeunes filles pures, il n'y a d'autre ressource que de les cloîtrer, de les enfermer dans sa maison comme dans un couvent, de ne pas permettre à une jeune fille de faire un pas sans sa mère. Ce qui les amène à seize ans, à dix-huit ans, innocentes comme des enfants, mais ignorantes, ingénues, ne sachant rien de la vie, incapables de choisir un mari; et ce qui fait quelquefois de leur mariage une crise douloureuse, pleine d'étonnement et d'effroi, qui a sur leur vie une déplorable influence. Après quoi, tombées dans les liens du mariage comme dans un piège tendu à leur simplicité et à leur ignorance, elles se trouvent tout à coup jetées, sans transition, au milieu d'une société où les mœurs affaiblies, les conversations mal contenues, les scandales multipliés, l'opinion publique impuissante et complaisante, l'autorité paternelle faible et le pouvoir marital contesté, les enveloppent du plus grand péril. Et comme une littérature malsaine glorifie les séducteurs et jette le ridicule sur les maris trompés, il ne leur reste

souvent, la Religion absente, aucune espèce de secours.

Quant à la jeune fille pauvre, moins protégée par sa mère trop souvent absente, c'est, si Dieu lui-même s'en va, une victime presque nécessairement vouée au déshonneur. « Et comme l'opinion publique, remarque très justement M. Le Play, manquant sur ce point à la mission qui lui est assignée dans les peuples libres, n'a ni la délicatesse ni l'énergie nécessaires pour préserver de pauvres jeunes filles contre certaines tortures morales ayant le caractère le plus odieux, et en particulier contre la séduction des chefs d'atelier et des employés supérieurs, le mal est arrivé à un tel point en certaines villes industrielles, que les personnes qui ont conscience de la honte imprimée par de telles mœurs à la civilisation française, et qui voudraient protester, ne sauraient comment s'y prendre et se verraient elles-mêmes vouées au ridicule [1]. »

Voilà certes d'affreuses plaies; et cependant nous n'avons pas touché le fond de l'abîme. Déshéritée de Dieu, et séduite, la femme se fait séductrice. Il lui aurait fallu de grandes et nobles affections; si vous les lui ôtez, elle en aura de perverses. Si elle ne fait pas le bien, elle fera le mal. Et quand cet esprit, cette grâce, cette persuasion, cette beauté, cette opiniâtreté, et, je le dirai, ce cœur se mettent au service du mal, c'est quelque chose d'effroyable. J'en ai eu quelquefois des révélations qui m'ont fait frémir, et j'ai compris cette parole : *Corruptio optimi pessima.* O choses exquises, ne vous corrompez pas, vous deviendriez les pires !

Oui ! la femme, précisément parce que Dieu l'a faite

[1] *Réforme sociale,* t. I, p. 283.

d'une main plus délicate et plus tendre, et pour une grande mission, tombe plus bas que l'homme; elle pousse plus loin que lui la vanité, l'égoïsme, l'amour du monde, l'oubli de Dieu, la haine contre le bien. Ouvrez l'Écriture: quels éloges pour la femme, quand son cœur est à Dieu! « C'est une perle qu'il faudrait chercher jusqu'aux extrémités de la terre. » Mais quelle colère contre elle lorsqu'elle devient infidèle à sa mission!

Un diplomate disait: Il y a la main d'une femme au fond de tout événement. Hélas! je regarde toutes les catastrophes, tout ce qui a ensanglanté le monde et tout ce qui l'a corrompu, et je dis: Au fond de toute chute il y a une femme. *Initium et finis mulier.*

La première catastrophe du genre humain commence peu après la création du monde et aboutit à la sortie du paradis terrestre. Et que trouvez-vous là? une femme. *Initium et finis mulier.*

La seconde catastrophe commence à la sortie du paradis terrestre et aboutit au déluge. Et qu'y a-t-il là encore? Qui a amené la terrible vengeance? La Bible le dit: les filles des hommes séduisant les fils de Dieu. *Initium et finis mulier.*

Les hommes ruisselaient encore des eaux du déluge, et que voit-on partout? qui trouble la foi, la piété, la paix du foyer d'Abraham? Agar. Qui expose et cherche à perdre Joseph? La femme de Putiphar. Qui abaisse honteusement Samson? Dalilah. Qui fait que David cesse d'être David? Bethsabée. Qui déshonore Salomon? Les femmes étrangères. Qui rend Achab impie, parjure et meurtrier? Jézabel. Qui pousse Hérode à décapiter Jean-Baptiste? Hérodiade. Et que serait-ce si nous entrions dans les temps modernes? Tant la femme a besoin de Dieu! tant il faut

que ce cœur de femme, si aimant mais si passionné, si tendre mais si jaloux, si délicat mais si susceptible, si sensible mais si irritable, si fort mais si faible, si grand mais si petit, si bon mais si mauvais, soit dompté et transformé par la réelle habitation de Dieu, afin que cette vie, cette flamme, cet esprit, cet amour, rendus à leur cours légitime, employés à leur vraie mission, qui est d'élever l'homme à Dieu, donnent du bonheur à la terre et des vertus au ciel!

C'est pour la protéger contre elle et contre vous, contre ces froids courants d'indifférence religieuse qui lui feraient tant de mal, que Dieu a fait à la femme, en vue de sa haute et délicate mission, un dernier don plus grand que tous les autres. Mais comment le nommerai-je? Et si je ne puis pas le nommer, comment faire pour le peindre? Je dirai simplement, avec Tacite, avec les anciens Germains, qu'il y a quelque chose de divin dans la femme: *Inesse in eis quid divinum.* Mais qu'est-ce? je n'en sais rien. Serait-ce qu'étant plus faible que l'homme, il convenait qu'elle fût plus près de Dieu, subsistant davantage et d'une manière plus sentie en Dieu? Serait-ce qu'appelée plus que l'homme à des œuvres divines: vierge, épouse, mère; incapable d'accomplir par elle-même de si grands ministères, il fallait qu'elle fût en quelque sorte soudée à Dieu, et qu'elle ne pût s'en détacher? Ou bien le fallait-il à cause de ses plus poignantes douleurs? Toujours est-il que, dans le plus intime de l'âme de la femme, il y a une impression de la main de Dieu, plus tendre, plus délicate et aussi plus forte, qui subsiste à travers toutes les ruines, et que rien ne peut ni effacer ni éteindre.

Voilà pourquoi partout, sous tous les climats, dans toutes les religions, la femme cherche Dieu. Ou plutôt

elle ne le cherche pas, elle le sent; tout son être le lui révèle. Quand la virginité, cette grande lumière, s'en va, la pureté reste et la maternité vient. Mère, elle a l'intuition de Dieu, plus vive encore que quand elle était vierge. Son enfant dans son sein est une lumière; son mari à son bras est une lumière; sa jeune fille, belle et pure, est une lumière; son fils de vingt ans, exposé au péril, est une lumière. Il n'y a jamais d'ombres dans un cœur où il y a tant d'astres. Elle a toutes les lumières, parce qu'elle a tous les amours. Il faudrait lui arracher le cœur pour qu'elle n'eût plus l'intuition de Dieu, de l'âme, du bien, du beau, du vrai, du noble, du divin. Pour la jeter dans les bras de l'athéisme, savez-vous ce qu'il faudrait? Qu'elle ne fût plus ni vierge, ni épouse, ni mère.

Voilà le *quid divinum*. C'est là où se brisera toujours l'effort de ceux qui veulent lui enlever sa Religion. *Huc usque venies, et non procedes amplius*. Ah! qu'on éprouve de consolation et d'espérance, quand, après avoir arrêté tristement son regard sur ce déluge d'irréligion qui couvre le monde, où se débattent, misérables et inquiets, tant de jeunes gens, tant d'hommes si sérieux, si intelligents pour tout le reste, si aveugles et si coupables ici, on jette les yeux sur ce point réservé du monde, sur ces cœurs où l'irréligion n'entre jamais que pour un instant et comme une étrangère, sur ces âmes tendres et fortes, intrépides et pures, qui gardent, pour les lui rendre, les croyances que le monde répudie et les vertus dont il ne saurait se passer! Oui, le père a défailli; le prêtre trop souvent est impuissant. Mais, grâce à Dieu, pour vaincre le mal, pour mettre une digue au torrent de l'irréligion, il nous reste la femme chrétienne, la fille, l'épouse, la mère. Ou plutôt c'est à vous qu'elle reste, hommes inconséquents, qui

croyez qu'on peut chasser Dieu de l'âme humaine et de la société, et conserver la paix, la dignité, le bonheur! Elle reste pour vous consoler. Car, quelle est donc la fin de l'irréligion? Où va-t-elle nous conduire? A quels malheurs privés? Je vous l'ai dit. A quelles catastrophes publiques? Il est temps de le voir; afin que vous respectiez, dans le cœur de vos filles, de vos épouses et de vos mères, une foi qui seule peut vous soutenir à l'heure de la tristesse et du péril, vous consoler et vous sauver.

Seulement, pour accomplir ce grand ministère, il faudrait que la femme n'oubliât jamais son divin idéal, et qu'elle se présentât toujours à l'homme telle qu'on peint la Vierge Marie dans sa pureté radieuse : une couronne d'étoiles sur le front, entourée des anges, touchant à peine la terre de l'extrémité de sa robe, et foulant aux pieds le serpent.

CHAPITRE SIXIÈME

LE DRAME DOULOUREUX DE L'IRRÉLIGION (SUITE)
LA SOCIÉTÉ SANS DIEU

On pense bien que nous n'avons pas achevé la douloureuse peinture de l'irréligion, en montrant quels ravages elle cause dans l'âme humaine et dans la famille. De la sphère individuelle et domestique elle déborde, elle devait nécessairement déborder dans la sphère sociale, et y engendrer de plus grands désordres. D'abord, parce que nulle part peut-être Dieu n'est plus nécessaire; Dieu, qui est l'architecte des sociétés, en étant aussi la clef de voûte et le ciment. Ensuite, parce que l'irréligion, qui ne l'ignore pas, a ici multiplié les coups. C'est peu d'avoir nié philosophiquement l'origine divine des sociétés et de l'avoir remplacée par je ne sais quel contrat qui n'a jamais existé et n'est même pas possible. Ce n'est rien encore d'avoir pratiquement chassé Dieu de la société civile et politique; d'avoir effacé son nom de nos codes, seul monument de ce genre où l'homme apparaisse pour commander à l'homme en son propre nom; d'avoir proclamé que la loi est athée

et doit l'être, mot affreux qui eût épouvanté les païens et même les sauvages; l'irréligion a fait un pas de plus.

Elle a essayé de chasser Dieu des croyances et des mœurs nationales, en un mot, de l'âme et de la vie publique du pays. Et ne s'arrêtant plus devant rien, séparant la richesse de la morale, comme elle avait séparé la morale de la Religion, envenimant, après les avoir obscurcies, les questions d'économie politique, de capital, de salaire, les relations des maîtres et des ouvriers, des riches et des pauvres, la voilà qui est en train de dissoudre la société. Si on la laissait faire, elle stériliserait jusqu'au sol de la patrie.

Et tel est déjà l'obscurcissement des esprits, que des hommes intelligents, parfaitement intègres, des hommes qui croient en Dieu, qui rougiraient de nier son existence, n'ont rien de plus à cœur que de refouler son action hors de toute sphère sociale. Ils lui ouvrent toutes grandes les portes de la conscience individuelle; mais ils ne font qu'entre-bâiller devant lui les portes de la vie domestique, et ils lui ferment absolument toutes celles de la vie publique. C'est-à-dire qu'ils restreignent l'action de Dieu à mesure qu'elle devient plus nécessaire.

Notre but, en ce moment, n'est pas de rechercher quels sont les devoirs des pouvoirs publics vis-à-vis de la Religion, ni d'étudier dans quels rapports précis doivent vivre l'Église et l'État. Nous retrouverons plus tard, en traitant de l'Église, ces questions délicates et complexes. Celle que nous devons aborder ici est à la fois plus vaste et plus profonde. Elle tient à la constitution intime et comme aux entrailles même de la société. Nous voudrions prouver, même à l'homme qui pousserait le plus loin possible la doctrine de la liberté des cultes, même à celui qui de-

manderait la séparation complète de l'Église et de l'État, que rien de tout cela n'est ce que veut faire l'irréligion; que ce qu'elle tente, c'est purement et simplement de chasser Dieu de la société, de faire une société sans Dieu; que c'est là une chose impossible, monstrueuse, qu'aucun temps n'a jamais vue, et que le soleil n'éclairera jamais impunément; que les moindres tentatives en ce genre ont toujours été suivies de malaise, de convulsions, de frissons mortels, avant-coureurs certains de la décadence; et qu'enfin, de même qu'on sent, à de profonds et sourds grondements, la quantité de foudre qu'il y a dans une nuée, ainsi suffit-il de regarder une société pour voir, à son trouble, dans quelle mesure elle a banni Dieu de ses institutions et de sa vie publique.

Aussi ne nous arrêterons-nous pas longtemps sur de trop évidents principes. On demande aujourd'hui des faits; nous en donnerons. Nous mettrons la main sur le cœur de la société moderne, et nous montrerons qu'elle est profondément malade. Elle a été empoisonnée par l'irréligion; elle se meurt; ses extrémités sont froides; le cœur le sera bientôt. Il n'y a pas une minute à perdre si on veut la sauver.

Incedo per ignes. Je vais toucher à la question vive, brûlante de ce temps. Je sais que la plaie est si enflammée, qu'on ne peut y porter la main, même la main de la charité, sans arracher un cri. Quel est pourtant le médecin qui s'arrêterait en pareil cas? A quoi bon parler, si ce n'est pour dire la vérité? Et que peut-on exiger, sinon qu'elle soit dite dans un langage respectueux, sincère, délicat, tendre, comme j'ai toujours essayé de faire, comme je ferai toujours?

I

Quand on étudie sur ce sujet les philosophes antiques. soit que leur esprit moins dispersé que le nôtre et plus recueilli dans l'unité eût davantage de profondeur, soit que les peuples sur lesquels se dirigeaient leurs observations fussent plus malades, on les voit tous en admiration et comme frappés de stupeur devant cette merveille impossible de la vie d'un peuple. Qui peut faire qu'un peuple subsiste, se tienne debout pendant des siècles au milieu de tant de causes de destruction? Comment les mille rouages de cet immense mécanisme ne finissent-ils pas par s'user et s'enflammer? Voilà dix, vingt, trente millions d'hommes; ce sont autant de volontés différentes les unes des autres, opposées, hostiles; comment se fondent-elles peu à peu dans l'unité? Il n'y a point d'unité sociale sans le sacrifice des intérêts de chacun à l'intérêt de tous. Comment cé sacrifice peut-il être demandé? Comment obtenu? obtenu de tous et toujours, en des circonstances souvent si pénibles; « car ce que les intérêts particuliers ont de commun est si peu de chose, dit Rousseau, qu'il ne balancera jamais ce qu'ils ont d'opposé[1]. » Et joignez à cela les passions. Comment ceux qui n'ont rien, mille fois plus nombreux que ceux qui ont, ne les dépouillent-ils pas? Et pourquoi ceux-ci, par peur, par orgueil, ne les foulent-ils pas aux pieds, ne les enchaînent-ils pas, comme on fait d'un animal féroce de peur d'en être dévoré?

[1] *Émile*, t. III, p. 199.

Il n'y a pas seulement, dans une société, des grands et des petits, des riches et des pauvres; il y a un pouvoir et des sujets, le droit de commander et le devoir d'obéir. A côté du problème social il y a le problème politique. Or qui ne sent ici un nouveau péril, un plus probable et plus terrible déchirement? Voilà le pouvoir; d'une main il s'appuie sur la loi, de l'autre sur la force : qui l'empêchera de succomber à la plus formidable des tentations, l'ivresse de faire tout ce qu'on peut? Mais en face de cet orgueil souverain, voici un autre orgueil non moins détestable : un peuple las d'obéir, de travailler et de souffrir, qui regarde au-dessus de lui, qui envie d'abord, qui menace ensuite. Comment faire pour que ces deux lions ne se dévorent pas? Qui mettra au cœur des chefs l'humilité, la modération, le dévouement; au cœur du peuple l'obéissance et le respect? Qui sauvera la liberté, la virilité, l'honneur? Qui? Devant la gravité redoutable de ce problème, les philosophes antiques s'arrêtent tous, recueillis et, je l'ai dit, stupéfaits. Ils n'y voient point d'autre explication que la toute-puissance de Dieu. A leurs yeux, pour qu'un peuple naisse, il faut un *fiat* du souverain Maître. Nul État ne subsiste, ne se soutient que par la réelle habitation de Dieu. « C'est la vérité même, dit Platon en des paroles merveilleusement belles, que si Dieu n'a présidé à l'établissement d'une cité, et qu'elle n'ait eu qu'un commencement humain, elle ne peut échapper aux plus grands maux. Il faut donc tâcher, par tous les moyens imaginables, d'imiter le régime primitif; en nous confiant en ce qu'il y a d'immortel dans l'homme, nous devons fonder les maisons ainsi que les États, en consacrant comme lois les volontés même de l'intelligence suprême. Que si un État est fondé sur le vice, et gouverné par des gens qui

foulent aux pieds la justice, il n'y a aucun moyen de salut [1]. »

Et de même que, pour qu'un État naisse, il faut un *fiat* du souverain Maître, ainsi, dans leur pensée, quand il a été ébranlé, il en faut un second pour qu'il se rétablisse sur sa base. C'est ce que proclame Pindare en termes encore plus beaux. « Il est facile d'ébranler un État, fût-ce même aux derniers des hommes; mais de le rasseoir sur sa base c'est une œuvre de haute lutte, à moins qu'un Dieu tout d'un coup ne se mette à la tête des gouvernants et ne devienne le pilote [2]. »

Pénétrés de cette sublime doctrine, pour vivre longtemps, les nations les plus fameuses de l'antiquité, les plus graves surtout et les plus sages, s'appliquaient à rendre les constitutions profondément religieuses. Plus on pouvait mettre la Religion dans les lois, dans les institutions, dans les pouvoirs, dans les mœurs, plus on espérait durer. « Les villes et les nations les plus adonnées au culte divin, disait Xénophon, ont toujours été les plus durables et les plus sages, comme les siècles les plus religieux ont toujours été les plus distingués par le génie [3]. »

Rome n'avait pas d'autres idées sur ce grand sujet. La manière même dont se fondaient les villes, d'après le rite étrusque, témoigne éloquemment de la conviction où l'on était que l'ordre civil n'a d'autre base que l'ordre religieux. Il fallait que l'emplacement en fût divinement désigné, après de longues prières et de solennels sacrifices. Ailleurs, ceux qui partaient pour fonder une colonie

[1] Plat. *de Leg.*, t. VIII, p. 180.
[2] IV *Pythiq.*
[3] Xenoph. *Mem. Socr.* I, IV, 16.

prenaient le feu sacré sur le principal autel de la patrie qu'ils quittaient, et, l'emportant sur leur navire, ils allaient en allumer la flamme au lieu qu'ils avaient choisi pour leur nouvelle demeure.

Voilà le génie antique dans sa religieuse beauté, ou plutôt voilà la raison humaine dans toute sa lumière. La société, en effet, repose essentiellement, nécessairement sur Dieu. C'est en lui, et en lui seul, qu'elle trouve son idée du pouvoir, de la justice et du droit; son idée de la liberté et de la responsabilité humaines; son idée du prix et de l'inviolabilité de l'âme; son idée de l'obéissance, du devoir, du sacrifice et de la vertu. Hors de lui, il n'y a ni justice sociale ni foi patriotique. Otez Dieu, la société n'est plus qu'un amas de pierres sans ciment; c'est une folle statue qui rejette son piédestal. N'espérez pas un miracle qui la fasse tenir debout.

Et non seulement sans Dieu, sans Religion, les droits n'ont point de base, les devoirs point de sanction, les sacrifices point de motifs, mais les passions n'ont point de freins. Oh! le bel édifice qu'un grand peuple! mais qu'il est fragile quand Dieu n'enchaîne pas les passions! Il y a deux merveilles que j'admire ici-bas. C'est une île au milieu de l'Océan: les flots vont et viennent, montent, mugissent, s'arrêtent toujours à temps, ne la couvrent jamais. C'est un État au milieu des passions; passions des riches, passions des pauvres, passions des sujets, passions des rois: orgueil, envie, ambition, luxe, cupidité; flots mauvais, flots boueux; ils vont, ils montent, ils écument; puis ils se calment et s'en vont. Pourquoi? Parce que Dieu est là, habitant au cœur des hommes, calmant par de célestes espérances leurs passions comme leurs douleurs, et posant devant les révoltes de l'âme humaine le grain

de sable où elles se viennent briser. *Huc usque venies, et non procedes amplius.*

Je dis leurs douleurs; car on n'a pas encore inventé une société qui n'ait le sacrifice à sa base et à son sommet. Sacrifice du laboureur, qui, dès trois heures du matin, part, sa hotte sur le dos, et va engraisser la terre de ses sueurs; sans cela ni pain ni vin; aucune vie physique. Sacrifice du mineur, qui descend dans les entrailles de la terre pour lui arracher ses trésors; sans cela ni houille, ni minerai, ni fer, ni or; aucune vie industrielle. Sacrifice de l'employé des postes, des télégraphes, des chemins de fer, qui veille, voyage, pendant que nous dormons; sans cela aucune vie de relations. Sacrifice du magistrat, de l'avocat, de l'homme d'affaires, qui étudie nos conflits, nos différends, les débrouille et les arrange, nous donne lumière, aide, sécurité et protection. Sacrifice du soldat, qui souffre et qui meurt pour nous. Sacrifice du prêtre, qui renonce à la famille, à la fortune, pour qu'au milieu de tant de fatigues, de traverses, de sueurs, de luttes acharnées contre la nature et la concurrence, nous n'oubliions pas la vraie patrie, qui est le ciel, et le vrai but, qui est Dieu. Voilà la société. Je la contemple avec émotion, dans sa beauté auguste et touchante. La sève qui circule à travers cet arbre immense, c'est la sève du sacrifice. Le sang qui fait battre ce noble cœur, c'est le sang de l'immolation. Et voilà pourquoi il y faut Dieu; Dieu le principe unique du sacrifice, parce que seul il peut en être le rémunérateur.

Aussi plus l'habitation de Dieu est réelle au sein d'une société, plus il est la base reconnue des lois, des institutions, des pouvoirs, des mœurs publiques et privées, plus la paix, l'ordre sont profonds, plus la civilisation

monte. Non pas que même alors il n'y ait des misères; toujours la société sera imparfaite, puisqu'elle se compose d'êtres imparfaits; mais il n'est pas à craindre que ces misères passent à l'état aigu, ni que ces désordres individuels amènent jamais des catastrophes sociales. Comme l'Orphée antique, la Religion apprivoise les mauvais instincts, les tigres qui sont dans l'homme; comme l'Amphion légendaire, elle sait toucher avec art toutes les pierres, mettre à leur place les blocs nouveaux, refaire les assises et les bases, et, s'il le faut, rebâtir la ville, c'est-à-dire la société. La grandeur des résultats n'est comparable qu'à la simplicité des moyens. Sans discussion, sans coaction, par un simple mot, clair et puissant, elle atteint toutes les âmes : celles qui commandent comme celles qui obéissent; celles qui possèdent comme celles qui n'ont rien; celles qui souffrent aujourd'hui comme celles qui souffriront demain. A sa voix, la passion cède au devoir; l'autorité remplace la force, et la liberté peut naître. On voit le respect et l'amour monter et descendre, comme deux anges tutélaires, le long de l'échelle sociale, et en rapprocher les extrémités. Le pauvre n'envie plus le riche qui s'incline tendrement vers lui. Le peuple n'obéit pas seulement au pouvoir, il l'aime, et cet amour qui va des sujets au souverain redescend en bienfaits sur ceux-ci. En paix au dedans, libre et fier au dehors, ne connaissant des misères sociales que ce qui est inévitablement attaché à la faiblesse humaine, plein d'énergie pour les supporter, soulevé par l'espérance, il s'avance à grands pas vers le bonheur, en avançant vers la perfection

II

Voilà l'état vrai, naturel, normal des sociétés. La Religion en est la base, le fondement nécessaire. Cherchez-en un autre, je ne dis pas égal, mais qui puisse le remplacer, vous ne le trouverez pas.

Remarquez, en effet, qu'il n'y a jamais eu, et qu'il ne peut y avoir que deux philosophies sociales ici-bas.

La phlosophie sociale du plaisir et la philosophie sociale du sacrifice.

La philosophie sociale des jouissances matérielles à multiplier le plus vite possible et à partager entre tous; et la philosophie sociale de la vertu, de la patience, de la résignation pieuse à l'ordre voulu par Dieu, en attendant le jour infaillible de la rémunération.

Entre ces deux philosophies sociales, point de milieu : et, pour faire régner la seconde, qui est la seule vraie, car si on prêche la première aux riches, elle les corrompt, et si on la prêche aux pauvres, elle les soulève, il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais qu'un seul moyen : la Religion.

Que si, comprenant qu'en effet le sacrifice et la vertu sont les bases des sociétés, à la place de la Religion qui les produit efficacement, vous mettez de moindres motifs : l'intérêt, le devoir humain, l'honneur, qui les produisent aussi, mais incomplètement, votre société mourra d'inanition. Elle s'éteindra dans l'anémie. Et si, plus intelligents encore ou entraînés malgré vous, vous chassez la

philosophie sociale du sacrifice qui ne règne que par la Religion, et que vous appeliez à sa place la philosophie sociale des jouissances matérielles, vous ne mourrez pas seulement d'inanition, vous mourrez consumés de honteuses plaies et rongés par la gangrène. Et comme les classes pauvres n'assisteront pas impunément, surtout aujourd'hui, au spectacle des classes riches se corrompant dans les jouissances matérielles, d'horribles convulsions achèveront ce que l'anémie et la gangrène auront commencé. Et c'est là le douloureux spectacle que présente la société contemporaine; douloureux mais si profondément instructif qu'il faut y insister.

Entrons donc dans le détail, et contemplons avec suite les symptômes de cette lamentable maladie.

Le XVIIIe siècle, qui fut médiocre en tout, mais très particulièrement dans les questions sociales, parce que là où il faut porter une si haute raison et tant de bon sens il n'eut que des élans d'une sensibilité rêveuse après avoir écarté de l'ordre social la Religion, qui en est la base, essaya de la remplacer par la doctrine de l'*intérêt privé.* Il ne niait pas encore, comme on l'a fait plus tard, que la société, pour vivre, pour maintenir l'ordre dans son sein, arriver à la liberté et défendre sa grandeur, eût besoin d'un sacrifice perpétuel et volontaire de l'intérêt de chacun à l'intérêt de tous. Mais trop confiant dans les forces de la raison humaine, qui conseille en effet ce sacrifice, ébloui par le spectacle de quelques hommes attachés à la justice et au bien public par la pure notion du devoir, il ne vit pas que la majorité des hommes n'est guère accessible à un motif d'action si abstrait, et que prétendre la mener par le seul frein de l'intérêt bien entendu est la plus lamentable de toutes les chimères. Autre chose,

en effet, est une grande âme, et autre chose cette masse vulgaire qu'on appelle l'humanité. Et même dans une grande âme, autre chose est de se sacrifier une fois, dans une occasion solennelle, sur le seul commandement du devoir, et autre chose de se sacrifier toujours en mille circonstances, petites, secrètes, ignorées de tous et qu'on aura soi-même oubliées dès demain. A cet homme qui, quoi qu'il fasse, est vulgaire par quelque côté, à cette masse qui l'est de toute façon, pour lui donner la force de toujours obéir, de toujours se sacrifier, vous proposez, quoi? L'intérêt particulier! c'est trop peu. Il y a cent occasions où ce n'est pas son intérêt de souffrir, d'obéir, de travailler; et quand il serait vrai de dire que, philosophiquement et en droit, c'est toujours son intérêt bien entendu, car l'ordre qui résultera de cette pleine obéissance lui rapportera plus de profits qu'il ne lui impose de sacrifices, c'est là quelque chose de trop élevé, de trop subtil, de trop délicat pour la masse et que beaucoup d'esprits, même cultivés, ne saisiront pas toujours. « Supporter volontairement, dit très bien M. Prévost-Paradol, l'inégalité des conditions, le travail manuel, la pauvreté, pour éviter à l'ensemble de la société et à soi-même le mal de l'anarchie, aller au-devant de la mort sur le champ de bataille pour épargner à ses concitoyens et à leur postérité la déchéance de la patrie, c'est faire des efforts de raisonnement et des actes d'héroïsme intellectuel dont la nature humaine est bien rarement capable. Aussi ne les fait-elle guère, et les hommes qui sont de bons citoyens par le pur sentiment du devoir, ou qui obéissent aux lois indépendamment de la crainte qu'elles inspirent, par un calcul bien entendu sur l'intérêt particulier et l'intérêt général mis en présence, sont en nombre beaucoup trop

restreint pour maintenir dans la société l'ordre, la probité et la somme de dévouement relatif sans laquelle l'État ne saurait vivre[1]. »

Le moins qu'on puisse donc dire, c'est qu'en substituant le devoir humain et l'intérêt privé à la Religion, on donne à cette société qui doit vivre d'obéissance, de résignation, de sacrifice, une nourriture insuffisante. Ne vous étonnez pas si la vie baisse. Et non seulement insuffisante, mais malsaine, faite pour tromper la faim, non pour la rassasier, et qu'elle rejettera bientôt comme une duperie. Car où donc est l'intérêt de toujours souffrir, de toujours travailler, de toujours obéir, s'il n'y a pas d'espérances immortelles? Et où donc est le devoir, s'il n'y a pas de conscience? et où la conscience, s'il n'y a pas de Dieu? Jésus-Christ a bien dit: « *Beati qui lugent.* Bienheureux ceux qui pleurent.» Mais il a ajouté : « *Quoniam et ipsi consolabuntur.* Parce qu'ils seront consolés. » Vous supprimez le *consolabuntur,* et vous croyez que les hommes garderont le *beati.* Vous les croyez trop sots.

Il n'est point de calamités qui ne sortent d'une pareille doctrine. Elle abaisse les âmes; elle avilit les caractères; elle pervertit le sens moral en persuadant à chaque homme que l'intérêt personnel est l'unique règle de sa volonté et qu'il peut légitimement tout ce qu'il peut impunément; elle concentre toutes les passions dans l'abjection du moi, dans la recherche odieuse de la personnalité. Elle va plus loin; elle fait de la société une arène où il n'y a en jeu que des intérêts: on n'obéit plus, on cède, et, ce qui est plus triste encore, on spécule. On suppute ce que rapportera l'obéissance, et ce qu'il en reviendrait de désobéir.

[1] *La France nouvelle,* p. 356.

L'anarchie est dans les intelligences, comme la bassesse dans les caractères, et déjà même le désordre dans les rouages de l'État, alors que la force y maintient encore une apparence d'ordre extérieur. La société s'en va. Ce n'est pas le coup de foudre qui déracine un chêne, ni même encore le coup de balai qui enlève une immondice : c'est l'insecte obscur et vil qui ronge toutes les racines, et qui prépare en secret l'effondrement.

Voilà ce que produit la doctrine de l'intérêt particulier, et sans y insister davantage, le XVIIIe siècle, qui a créé cette doctrine, suffirait à lui seul pour prouver qu'elle est destructive de toute moralité comme de toute société.

III

Il a donc fallu chercher un autre motif d'action plus répandu et plus efficace, et aussi plus noble, que cette abjecte doctrine de l'intérêt privé; et ce mobile tout-puissant que notre siècle a cru découvrir, c'est l'*honneur*. Écoutons M. de Vigny parler de cette vertu, si belle et absolument invincible quand elle a pour sanctuaire une conscience où Dieu réside ; hors de là pâle fleur sans racine, mais non pas pourtant sans parfum. « Dans le naufrage universel des croyances, dit M. de Vigny, que nous reste-t-il de sacré? Quels débris où se puissent rattacher encore les mains généreuses? Hors l'amour du bien-être et du luxe d'un jour, rien ne se voit à la surface de l'abîme. On croirait que l'égoïsme a tout submergé. Ceux mêmes qui cherchent à sauver les âmes et qui plongent avec cou-

rage se sentent prêts à être engloutis. Combien y en a-t-il qui se mettent à genoux?... Les hommes vivent et meurent sans se souvenir de Dieu. Notre siècle sait qu'il en est ainsi, voudrait être autrement et ne le peut pas. Il se considère d'un œil morne... A ces signes funestes, quelques étrangers nous ont crus tombés dans un état semblable à celui du Bas-Empire, et des hommes graves se sont demandé si le caractère national n'allait pas se perdre pour toujours. »

Mais M. de Vigny ne se décourage pas. Il a aperçu le remède : « Oui, j'ai cru apercevoir sur cette sombre mer un point qui m'a paru solide. » Et ce point solide, cette foi qui lui semble rester à tous encore, est celle de l'honneur. « Je ne vois pas, dit-il, qu'elle se soit affaiblie et que rien l'ait usée... Tandis que toutes les vertus semblent descendre du ciel pour nous donner la main et nous élever, celle-ci paraît venir de nous-mêmes, et tendre à monter jusqu'au ciel. C'est une vertu tout humaine que l'on peut croire née de la terre, sans palme céleste après la mort; c'est la vertu de la vie.

« Telle qu'elle est, son culte, interprété de diverses manières, est toujours incontesté. C'est une religion mâle, sans symbole et sans image, sans dogme et sans cérémonie, dont les lois ne sont écrites nulle part; et comment se fait-il que tous les hommes aient le sentiment de sa sérieuse puissance? Les hommes actuels sont sceptiques et ironiques pour toutes choses, hors pour elle. Chacun devient grave lorsque son nom est prononcé... Une fermeté invincible le soutient contre tous et contre lui-même à la pensée de s'éveiller sur ce tabernacle pur qui est dans sa poitrine comme un second cœur où siégerait un Dieu...

« L'honneur, c'est le respect de soi-même et de la beauté

de sa vie porté jusqu'à la passion la plus ardente... Toujours et partout, il maintient dans toute sa beauté la dignité personnelle de l'homme.

« L'honneur, c'est la pudeur virile.

« La honte de manquer de cela est tout pour nous. C'est la chose sacrée que cette chose inexprimable.

« Pesez ce que vaut parmi nous cette expression populaire, universelle, décisive, et simple cependant : donner sa parole d'honneur.

« Puisse, dans ses nouvelles phases, la plus pure des religions ne pas tenter de nier ou d'étouffer ce sentiment de l'honneur qui veille en nous comme une dernière lampe dans un temple dévasté! qu'elle se l'approprie plutôt et qu'elle l'unisse à ses splendeurs en la posant, comme une lueur de plus, sur son autel qu'elle veut rajeunir! C'est une œuvre divine à faire[1]. »

« Une dernière lampe dans un temple dévasté! » Voilà, au dire de M. de Vigny, ce qu'est aujourd'hui l'honneur. Oh! non, la plus pure de toutes les religions ne songera jamais à étouffer ce grand sentiment, que l'antiquité n'avait qu'entrevu, qui s'est épanoui au soleil du christianisme et qui a marqué d'une si touchante beauté les nations nées au pied de la croix. Unissez comme autrefois l'honneur, la vertu, la Religion, vous embaumerez le monde et vous le sauverez. Mais si vous chassez la Religion et sa compagne fidèle, la vertu, que vous restera-t-il? Qu'est-ce que l'honneur quand il n'y a plus de conscience? Qu'est-il pour la masse des êtres vulgaires? Mais même pour les âmes distinguées, qu'est-il en certaines matières? Qui ignore ce qu'on peut commettre d'infamies morales, en restant un homme d'honneur?

[1] *Servitude et Grandeur militaires.*

Dans un livre qui a fait du bruit, on voit apparaître un homme qui n'a plus ni Religion, ni conscience, ni Dieu, mais il lui reste l'honneur. Il lui a voué un culte, et il est persuadé que cela doit suffire. « Puisque nous n'avons plus la folie de la croix, dit-il, ayons la folie de l'honneur. » Mais cette noble passion ne l'empêche ni de corrompre la femme de son ami, ni de faire mourir de chagrin son bienfaiteur, ni de dégrader son âme dans mille débauches, ni ne finir enfin par le suicide.

Oh! non, sans Dieu, l'honneur ne suffit pas. Si vous chassez la Religion, et avec elle la conscience et la vertu, que vous restera-t-il? L'ombre d'une vertu, une pâle fleur de la terre, comme celles qui germent sur les ruines. Je sais que l'ombre d'une si belle chose que la vertu est belle encore; que si l'honneur ne peut seul empêcher toutes les catastrophes, il entretient cependant dans les âmes des sentiments divins; que la société ne pouvant vivre que de vertu, il est bon que l'honneur lui serve de supplément. Respectons-le comme le dernier appui. Gardons avec soin ce débris auguste de notre caractère national. Entretenons l'honneur en nous, « comme une dernière lampe dans un temple dévasté. » Mais pleurons sur la dévastation du temple, et si nos mains pieuses veulent le reconstruire, ne confondons pas « la lampe qui orne le sanctuaire » avec les forts piliers sur lesquels il repose.

C'est la conclusion à laquelle arrive avec tristesse le publiciste que j'ai déjà cité. Lui aussi ne voit plus qu'une ressource, l'honneur, « ou, mieux encore, dit-il, le point d'honneur, dernier et puissant rempart des sociétés vieillies, et particulièrement de la société française. » — « Si nos lois, en tant qu'elles sont d'accord avec les prescriptions de la conscience universelle, sont généralement res-

pectées, si le jeune soldat rejoint docilement son drapeau et lui reste fidèle, si l'agent comptable respecte la caisse publique, si le Français enfin s'acquitte convenablement de la plupart de ses devoirs envers l'État et ses concitoyens, c'est au point d'honneur que nous en sommes surtout redevables. Ce n'est pas le respect de la loi divine passée depuis longtemps à l'état de problème ; ce n'est pas le dévouement philosophique à un devoir incertain, et encore moins à l'être abstrait de l'État, bouleversé et discrédité par tant de révolutions, c'est la crainte d'avoir à rougir publiquement d'une action réputée honteuse qui maintient seule parmi nous un désir suffisant de bien faire [1]. »

Voilà le dernier abri. Il en dit tristement et éloquemment la douceur : « On voit souvent au bord de quelque ruisseau un arbre profondément atteint par le temps ; le tronc est largement ouvert, le bois y est détruit ; il ne contient guère qu'un peu de pourriture ; mais son écorce vit encore, la sève y peut monter, et, chaque année, il se couronne de verdure comme au beau temps de sa jeunesse ; il reste donc fièrement debout et peut braver plus d'une tempête. Voilà l'image fidèle d'une nation que le point d'honneur soutient encore après que la Religion et la vertu s'en sont retirées [2]. »

La pourriture au dedans, mais une écorce forte encore : telle lui apparaît donc la société moderne. Mais bientôt il s'alarme, il s'inquiète. Voilà que l'écorce est entamée à son tour. L'honneur, ou mieux encore le point d'honneur est attaqué. Il nomme ses ennemis. Ce sont ceux qui acclament le succès à tout prix, et qui l'adorent, d'où qu'il

[1] *La France nouvelle*, p. 358.
[2] Ibid., p. 360.

vienne; ceux qui proclament la légitimité du but, qui disent que peu importent les moyens, quand la fin est belle. Lorsqu'on en est là, « le point d'honneur, qui consiste précisément à ne pas trouver bons tous les moyens de réussir, est en danger de disparaître. On touche alors à cet état moral que Thucydide a dépeint d'une manière sublime en peignant la décadence de la Grèce, à propos des massacres de Corcyre, et en écrivant l'immortel dialogue des Méliens et des Athéniens, qui, l'emportant ce jour-là, se déclaraient hautement les contempteurs de la justice [1]. » Peu à peu ces idées passent dans la vie privée. Ce n'était d'abord que dans les choses publiques qu'on osait vanter, sous le nom d'habileté, la fraude et la violence, dire que la force est la mesure du droit, et adorer le succès. On faisait des réserves pour la vie privée. Mais bientôt la logique l'emporte, et l'on se surprend à louer comme l'habileté suprême en affaires tout vol assez adroit pour rester impuni. Quand on en est là, c'est la fin. « N'avoir plus que le point d'honneur pour appui, et le sentir parfois fléchir sous sa main comme le roseau fragile dont parle l'Écriture, voilà, conclut-il, le dernier signe le plus assuré de la décadence [2]. »

Que reste-t-il, en effet, pour élever les âmes jusqu'à l'austère pratique du sacrifice? Il n'y a plus en elles que de pâles motifs de bien faire, d'insignifiantes et basses raisons de travailler, d'obéir, de souffrir. La société ne meurt pas encore; mais elle languit; elle se traîne comme elle peut, semblable à ces malades que l'on voit errer mélancoliques et sans souffle, aux derniers rayons d'un soleil d'automne.

[1] *La France nouvelle*, p. 361.
[2] Ibid., p. 363.

IV

Mais ce n'est pas tout. Comme il est impossible de violer les lois constitutives de sa nature, et que la vie ne peut pas baisser sans qu'on souffre, un inexprimable malaise commence à agiter la société. Demandez-lui ce qu'elle a, elle ne saura pas vous le dire. Comme ces malades qui approchent de leur fin, elle veut sans cesse changer de position. De là des agitations stériles, suivies de longues prostrations. Les observateurs sérieux s'inquiètent, et la multitude elle-même, avertie par la tristesse croissante des bons citoyens, commence à entrevoir l'imminence du danger. Écoutons ce que disait, dès 1834, un de ces intelligents observateurs, le célèbre M. Jouffroy : « Le pays souffre, et, ce qui atteste le mal, c'est cette inquiétude sourde, c'est cette inquiétude partout manifestée, ce mécontentement qui se trahit de tous côtés, et dont personne ne peut définir la cause et l'objet.

« Eh bien! Messieurs, à mon avis, ce besoin de la société qui n'est pas satisfaite, ce besoin qui réclame, ce besoin qui crie, ce besoin n'est pas du tout un besoin matériel; c'est, à mon avis, un besoin moral.

« Le Christianisme avait jeté dans la société un ordre moral, c'est-à-dire un ensemble de vérités sur tous les points qui intéressent le plus l'homme : et la société vivait de ces vérités; elle était organisée selon ces vérités. La société vivait de cet ordre moral.

« Trois siècles ont passé sur cet ordre chrétien; et ces

trois siècles ont aboli cet ordre, ou au moins ils l'ont miné, profondément miné, ébranlé dans les âmes, dans les consciences, dans la société elle-même.

« Le vide laissé par cette immense destruction, ce vide est partout. Il est dans tous les cœurs, il est obscurément senti par les masses, comme il est plus clairement senti par les esprits distingués. Ce vide il faut le remplir. Tant qu'il ne sera pas rempli, je prétends que la société ne sera pas calmée, et qu'il ne dépendra de personne de la calmer.

« Telle est, Messieurs, la profonde, la véritable cause de l'inquiétude sociale, et tant qu'on n'aura pas trouvé un remède moral à ce mal moral, la société sera inquiète, la société sera agitée. Quiconque ne lui apportera pas le remède n'en sera pas le maître, n'aura sur elle qu'un pouvoir précaire. Il ne pourra apaiser son inquiétude, parce qu'il n'en détruira pas la cause.

« Le peuple, qui ne se rend pas compte de ce dont il a besoin, mais qui n'en est pas moins inquiet par ce besoin qui le tourmente, s'imagine que toute révolution matérielle pourra lui apporter ce quelque chose après lequel il soupire. Voilà pourquoi il est avide de tout changement de ministère, de tout changement de formes sociales, se persuadant qu'en changeant il sera peut-être mieux. Il ne sait pas ce qu'il lui faut; car les révolutions de ministère, de formes sociales, de gouvernement, les changements dans les lois, ne sont que des changements matériels, et ces changements matériels ne peuvent aboutir au changement moral dont la société a besoin[1]. »

On ne saurait mieux peindre un des plus douloureux et

[1] Discussion sur la loi des associations. *Moniteur* du 19 mars 1834.

des plus frappants caractères des sociétés modernes; ce vide et ce malaise qui les tourmentent, ce besoin de trouver quelque chose d'inconnu qui réponde à des aspirations qui ne sont plus satisfaites et qui sont invincibles. C'est de là que vient au bout de quelques années l'impopularité des gouvernements, et, en tout temps, leur étrange fragilité. Ils tombent, parce qu'ils n'ont pas su, pas pu apaiser l'inquiétude qui tourmente la société. Et la société les regarde tomber avec indifférence, parce qu'elle les a vus à l'œuvre, et qu'elle n'attend plus rien d'eux. Quand la preuve de leur impuissance est faite, le premier soldat venu entre dans le palais où siège la Souveraineté, dans la salle où se réunit l'Assemblée élue par la volonté nationale, et en met les clefs dans sa poche. La nation laisse faire; que lui importent les hommes qui ne peuvent rien pour elle? Puis, sans ardeur, sans illusions, hélas! presque sans espérances, elle se réunit pour former un autre gouvernement qu'elle laissera tomber de même dans quelques années, quand elle aura expérimenté son impuissance. Pour vivre, pour durer il faudrait satisfaire ce besoin des sociétés, combler ce vide, apaiser cette inquiétude; et, avec leurs lois athées, les gouvernements ne le peuvent plus.

Au dialogue de Glocon, Socrate prouve que pour gouverner il faut plus que la science des choses physiques, plus que la science de l'homme, mais la science de Dieu. Chez nous, c'est la seule qu'on méprise; étonnez-vous de l'inanité des gouvernements qui se succèdent avec une si effrayante rapidité!

Mais de là vient aussi cette centralisation excessive, qui pèse sur les sociétés modernes et les étouffe. Quand le lien moral et religieux manque, il faut bien le remplacer; et

ces quarante millions de volontés, n'étant plus suffisamment contenues par la loi religieuse, appellent un joug de fer.

C'est ce qui a paru en grand depuis trois siècles où, à mesure que la Religion a baissé, on a vu grandir la compression administrative. Qu'on me permette de rappeler à ce sujet l'admirable discours de Donoso Cortès sur les *deux freins*. Il commençait par montrer qu'il n'y a ici-bas que deux répressions possibles, l'une intérieure, l'autre extérieure : la répression religieuse et la répression politique; il en expliquait la loi : à savoir que, quand le thermomètre de la répression religieuse s'abaisse, on voit aussitôt s'élever le thermomètre de la répression politique, et réciproquement. Puis, ouvrant l'histoire, il suivait ce parallélisme à travers les siècles. Après avoir peint l'antiquité, où il n'y avait plus que des tyrans et des esclaves, parce que, le thermomètre religieux étant à zéro, le thermomètre politique avait dû monter jusqu'à la tyrannie; après avoir étudié les peuples chrétiens, où, au contraire, à mesure que le thermomètre religieux s'élevait, on avait vu s'épanouir toutes les libertés; arrivé aux temps modernes, il faisait voir comment le thermomètre religieux ayant toujours baissé depuis trois siècles, on n'a plus cessé de voir monter le thermomètre politique. « D'abord, disait-il, ce sont les royautés qui, de féodales, se font absolues. Puis arrivent les armées permanentes, c'est-à-dire un million de bras pour défendre la société. Et comme le thermomètre religieux continuait à descendre, les gouvernements dirent: Nous avons un million de bras, et cela ne nous suffit plus; nous avons besoin d'un million d'yeux pour surveiller la société, et ils créèrent la police. Et ce ne fut pas encore assez. Ils voulurent avoir un million d'oreilles, et ils les eurent par la centralisation administrative, au moyen de

laquelle les moindres mouvements d'un peuple viennent aboutir au gouvernement.

« Et, comme le thermomètre religieux continuait à descendre, il fallait bien que le thermomètre politique montât plus haut. Les gouvernements dirent : Il ne nous suffit pas d'avoir un million de bras pour réprimer, un million d'yeux pour surveiller, un million d'oreilles pour écouter, il faut que nous puissions être partout en même temps et à la fois. Et cette faculté, ils l'eurent. Le télégraphe fut inventé. »

Tel est l'état de l'Europe et du monde. La moitié du genre humain est debout et sous les armes pour n'être pas dévorée par l'autre.

« Et maintenant, s'écriait l'orateur en terminant, de deux choses l'une : ou la réaction religieuse vient, ou elle ne vient pas. S'il y a réaction religieuse, vous verrez bientôt comment, à mesure que le thermomètre religieux montera, le thermomètre politique commencera à descendre naturellement, spontanément, sans effort aucun ni des peuples, ni des gouvernements, ni des hommes, jusqu'à ce qu'il marque le jour tempéré de la liberté des peuples. Mais si, au contraire, et ceci est grave, si le thermomètre religieux continue à descendre, je ne sais où nous nous arrêterons. Je ne le sais, et je tremble en y pensant. Si presque aucun gouvernement n'était nécessaire, alors que la répression religieuse se trouvait à son apogée, maintenant que la répression religieuse n'existe plus, aucun genre de gouvernement sera-t-il suffisant pour réprimer? Les voies sont préparées pour une tyrannie gigantesque et colossale... »

Voilà comment parlait Donoso Cortès, et il avait mille fois raison. Et pour ma part, je ne saurais assez dire tout

ce que m'inspirent de pitié ces politiques à courte vue qui chassent Dieu et toute Religion des lois, des institutions et des âmes, et rêvent de voir refleurir la liberté. Non, non : si l'empire de la Religion diminuait encore, la société tomberait sous une tyrannie effroyable. Car, comme elle ne peut vivre que de vertu, de travail, d'ordre, d'abnégation, d'épargne, de sacrifices, il faudrait que la force pénétrât jusque dans la conscience pour obliger l'âme à la vertu, jusque dans la famille pour y maintenir les mœurs, jusque dans la propriété pour y commander l'épargne. Afin d'empêcher la société de périr, la loi irait comprimer l'homme jusque dans le sein de sa mère.

Ou le Christianisme ou l'esclavage. Ou le frein de la Religion ou le frein de la force. Il n'y a pas de milieu.

Et, comme cette tyrannie civile et politique, qui naît d'une centralisation excessive et toujours croissante, n'empêche pas l'instabilité des pouvoirs, car les pouvoirs passent parce qu'ils ne peuvent pas remédier au malaise de la société, et la tyrannie reste parce qu'il faut contenir les volontés qu'aucun frein religieux ne contient plus, on est à la fois dans la servitude et la révolution. On change de rois, de ministres, de formes sociales, on ne change pas d'oppression. Monarchie ou république, c'est toujours la même chose sous une autre étiquette. Quand l'homme qui ploie sous un fardeau trop lourd l'a porté quelque temps sur une épaule et qu'il n'en peut plus, il donne une secousse pour le rejeter sur l'autre ; mais que le fardeau soit à droite, que le fardeau soit à gauche, il le porte toujours.

En résumé, hors de Dieu et de la Religion, il n'y a pas de motif suffisamment puissant pour soulever tout un peuple, et le maintenir dans l'austère pratique de l'obéis-

sance, du travail, du respect des lois, de la patience, de l'abnégation, de la vertu. Les motifs qu'on essaye de substituer à la Religion sont pâles, impuissants. Ils ne font que des peuples anémiques, qui se traînent sans vie et sans souffle, agités et malades, toujours à la merci du premier despote venu qui les dispensera de la peine de vivre. Il faut donc que Dieu entre dans les lois, dans les mœurs publiques, dans les institutions sociales. Ou bien faites-en votre deuil, vous ne verrez jamais luire le jour de la paix, de l'ordre, de la stabilité des pouvoirs et de la liberté des peuples. Vous ne reviendrez jamais à la santé.

V

Ne vous imaginez pas d'ailleurs que nous ayons touché au fond des abîmes qui attendent les sociétés sans Dieu. Nous ne sommes qu'au bord; car ce vide, cause de tant de malaise, il faut le remplir. Mais par quoi? Dieu chassé, il ne reste plus que la matière; on s'y jette avec fureur. Et de là de nouveaux genres de catastrophes. D'une part, la nécessaire philosophie sociale du sacrifice, n'ayant plus d'appuis, bat en retraite sur tous les points; de l'autre, dans le lit dévasté qu'elle abandonne, se précipitent les flots orageux de la philosophie du plaisir. Que pourront, dites-moi, pour empêcher cette invasion corruptive, l'intérêt particulier, le devoir purement humain, l'honneur ou plutôt le point d'honneur? Hélas! ils n'ont pas pu maintenir dans un degré suffisant l'obéissance aux lois, comment pourraient-ils conserver la pureté des mœurs? Vous

les verrez s'atteler eux-mêmes au char de la jouissance; et la science, avec ses merveilleuses découvertes, avec ces machines inconnues où fermente l'énergie du globe, se mettra par derrière pour le faire avancer plus vite. C'est alors qu'apparaîtront les plaies honteuses, et la gangrène achèvera ce que l'anémie n'avait que commencé.

Où nous pousse, en effet, ce mouvement scientifique qui est l'honneur de ce siècle? La science le dit, elle s'en vante : à des jouissances indéfinies. Produire de plus en plus, pour jouir de plus en plus; extraire de la nature, soumise enfin, tout ce qu'elle pourra donner à l'humanité de bien-être et de plaisir : voilà l'ambition et le programme de la science moderne, et par ce qu'elle a réalisé déjà dans le siècle passé, on peut conjecturer ce que sera l'avenir.

Mais si, au moment où vous chassez Dieu du monde et avec lui la vertu, vous appelez la jouissance; si vous éveillez tous les appétits et si vous ôtez tous les freins; si vous saturez un peuple de tout ce qui incline l'âme vers la terre, et si vous le sevrez de tout ce qui relève l'esprit vers le ciel, êtes-vous bien sûr que vous ne le conduirez pas tout droit à la décadence? Ce qui fait un peuple, c'est l'élévation des pensées, la beauté des sentiments, la grandeur héroïque des caractères. Ce qui fait un noble peuple, c'est la liberté, la philosophie, les lettres, la Religion. Cherche cela avant tout, ô France, et le reste te sera donné par surcroît!

Mais que voulez-vous que devienne un peuple quand il ne voit plus que « ce reste »? Une unique passion commence à s'emparer de lui, la passion du bien-être, « passion molle et pourtant tenace et inaltérable, qui se mêle volontiers et, pour ainsi dire, s'entrelace à plusieurs vertus privées, à l'amour de la famille, à la régularité des

mœurs, au respect des croyances religieuses, et même à la pratique tiède et assidue du culte établi, qui permet l'honnêteté et défend l'héroïsme, et excelle à faire des hommes rangés et de lâches citoyens [1]. » Voilà d'abord l'état général, l'état des masses, et comme le fond d'un peuple.

Mais dans quelques-uns, et bientôt dans un grand nombre cette passion s'exalte. A ceux-là le bien-être ne suffit plus, il faut la jouissance. Et comme pour jouir il est nécessaire d'être riche, cette avidité de plaisir produit une cupidité extrême, une soif insatiable de l'or. Les désirs, sans règle et sans borne, se précipitent vers tout ce qui promet cet or, seule noblesse désormais, seul honneur, seule considération, but unique de la vie. Une fièvre d'avancement consume les fonctionnaires; mais dans ces charges publiques qu'ils convoitent, qu'ils mendient si humblement, ce qu'ils veulent ce n'est ni l'honneur ni même les honneurs, c'est l'argent. Les places se mesurent à leurs appointements. Et ce qui est affreux, c'est que plus les appointements augmentent, plus l'indépendance diminue. Avec l'argent qui croît, la liberté s'en va. Comme on attend toujours, on n'ose jamais rien. Peu à peu cet abaissement se communique de proche en proche comme une contagion; il atteint même ceux qui ne sont pas fonctionnaires; et on voit des hommes que leur fortune personnelle, leur âge, leur dignité, leur mandat devraient rendre les maîtres du pays, aussi peu tentés de tenir tête à un ministre dans les chambres qu'à un préfet dans un département. Pendant ce temps, mus par le même amour de l'or, d'autres se jettent dans l'agiotage, y portent toutes

[1] Tocqueville, *l'Ancien Régime et la Révolution*, p. 175.

les fureurs de la passion, exposent le patrimoine de leurs aïeux, les dots de leurs jeunes filles, le pain même de leurs enfants; tranquilles du reste dans leur fièvre, sachant que, s'ils échouent, la Seine est là pour cacher leur déshonneur, ou que l'Amérique les attend pour y reprendre, sous un faux nom, leurs jeux insensés et leurs spéculations immorales.

Et comme la vie est courte, que le temps, en dépit de notre activité, va plus vite que nous, à peine gagné, avant même qu'il le soit, cet or se convertit en jouissance. Un luxe inouï désole les familles. On ne voit que toilettes ruineuses, modes excentriques, chevaux de prix, bijoux inestimables, et des fantaisies et des caprices qu'on épuise en une heure, et qui auraient suffi à nourrir des familles pendant un an. Et quoiqu'on gagne prodigieusement d'argent par de mauvais moyens, et même quelquefois par de bons, comme on n'en a jamais assez pour suffire à de telles dépenses, on vit perdu de dettes. On laisse traîner chez le fournisseur d'immenses mémoires qu'on est bientôt hors d'état de payer. Mais on ne diminue pas son train; au contraire, on l'augmente pour s'étourdir. Cependant on n'ose plus se marier; on ne veut plus avoir d'enfants, et des désordres sans nom déshonorent le mariage. Nul foyer n'est sûr; nulle couche conjugale n'est respectée. Non pas qu'on soit dévoré de grandes passions; on ne songe qu'à tuer le temps. Quelqu'un de fort inexpérimenté se félicitant de voir que l'adultère disparaissait de nos mœurs : « Mais pardon, lui répondit quelqu'un qui connaissait mieux le monde, cela se voit, au contraire, et même un peu partout; mais cela fait si peu de bruit, on y met si peu de passion, que personne n'y prend garde. L'adultère est aujourd'hui en France presque une institution. »

C'est que, dans cette recherche effrénée de la jouissance, les sens s'émoussent vite, le dégoût vient rapidement. A vingt ans on est vieux, blasé; on sait tout de la vie, et on en méprise tout. Vertu, magnanimité, tendresse, amitié, désintéressement, gloire, pensée, arts, tout ce qui fait le bonheur et l'honneur de la vie s'en va; un dur égoïsme étouffe tous les sentiments, et le plus pur de tous, le vrai amour, n'est plus qu'un objet de risée. Qu'importe bientôt que la patrie soit humiliée, démantelée, pourvu qu'on ne souffre pas? Dans la patrie envahie, on ne voit que son champ. On se résignerait à être Prussien, si on devait continuer à toucher ses rentes. Et le siècle qui a commencé par l'indifférence en matière de religion menace de se terminer par l'indifférence en matière de famille et de patrie.

Cependant l'homme a beau s'ensevelir dans la terre, il n'est pas heureux. Qu'est-ce que la terre peut offrir à une âme infinie? Une sorte de rage le prend. Apportez, apportez encore; inventez, créez du nouveau. O science, sublime enchanteresse, viens, verse-moi des ivresses inconnues! O littérature, théâtres, romans, à quoi êtes-vous bons, si vous ne savez pas réveiller mes sens éteints! Alors apparaissent sur les murs, dans les journaux, d'étranges réclames : on promet des étonnements, des stupéfactions, des féeries inimaginables et impossibles, des lumières électriques, des pluies de feu, des poses hardies, des nudités comme on n'en aura jamais vu. Il faut bien désennuyer ces blasés. On vient, on accourt, on espère. Il n'y a d'étonné que la pudeur des enfants. La masse s'en va insatisfaite. L'ennui n'a pas cédé, les sens sont restés morts. Cherchez encore, inventez! Les Romains avaient bien trouvé : ils avaient le cirque; ils avaient des combats de bêtes; ils

avaient des combats d'hommes; ils faisaient déshabiller les vierges et les faisaient dévorer par des lions; cherchez donc, ne nous laissez pas périr d'ennui, au milieu de notre or stérile et de ces fades jouissances matérielles qui ne nous disent plus rien. *Panem et Circenses.* Ce fut le dernier cri de l'empire romain défaillant dans la boue et dans le sang. C'est le nôtre aujourd'hui.

Et c'est pourquoi, ô société corrompue, écoute la parole de ma bouche : tu changeras de route; tu abattras tes idoles de chair et de sang, et tu les remplaceras par des autels sans tache; tu repousseras avec horreur la honteuse philosophie des jouissances matérielles. Flétris-en les prôneurs, les docteurs, les propagateurs. Journaux, revues, théâtres, romans, que tout ce qui prêche le plaisir à tout prix, devienne l'objet de ton exécration! Refais-toi une conscience publique indignée, vengeresse, qui refoule ces infamies dans l'ombre. Autrement, ô hommes, quand même vous tripleriez la vitesse de vos chemins de fer, quand vous inventeriez des ailes qui vous permettraient de traverser les airs, dussiez-vous, par vos futures découvertes, éclipser tout ce qui fait votre orgueil aujourd'hui; si vous ne ressuscitez Dieu dans les âmes, si vous n'y remettez pas l'adoration, la prière, le sacrifice, le désintéressement, le mépris de la terre, vous perdrez la société, vous la précipiterez dans un de ces abîmes où il y a moitié de boue et moitié de sang; et eussiez-vous déjà des cheveux blancs, je ne voudrais pas répondre que vous ne le verrez pas!

CHAPITRE SEPTIÈME

LE DRAME DOULOUREUX DE L'IRRÉLIGION (FIN)
LE PEUPLE SANS DIEU

Au milieu des angoisses qui saisissent tout observateur attentif de l'état des sociétés modernes, on entrevoit pourtant une ressource, mais qui, sous les coups aveugles de l'irréligion, va devenir notre plus grand péril.

Pendant que les classes élevées, privées de Dieu, s'abaissent et s'énervent, voici que les classes inférieures font leur avènement dans le monde social : celles-ci, certes, non pas énervées, mais jeunes, ardentes, tourmentées de vagues désirs, pleines comme dans la jeunesse de longs espoirs, de folles rêveries, et capables, par leur nombre, par leur vitalité, de refaire à la société épuisée un sang nouveau. Mais il aurait fallu leur laisser Dieu. Vous le leur avez ôté, et voyez ce qui arrive. Privées de cette foi divine qui leur expliquait leur place dans la hiérarchie sociale, déshéritées de cette céleste espérance qui leur faisait attendre avec patience une revanche immortelle, pas assez instruites pour comprendre le mouvement social qui les emporte, et trop peu morales, maintenant qu'elles ne sont

plus religieuses, pour honorer ce mouvement par leur modération, elles commencent à regarder ces foules riches qui passent devant elles, couvertes de dentelles et de diamants, et une sauvage envie se remue dans leur cœur. Si la vie n'est qu'un rêve d'un moment, une orgie entre deux néants, pourquoi n'en auraient-elles pas leur part?

« Une plainte croissante et amère sort des lèvres meurtries du serf, du corvéable, du prolétaire, du paria. Le bâillon casse entre les dents du genre humain. Le genre humain en a assez de la voie douloureuse, et ce patient refuse d'aller plus loin. »

Soit; mais que faire? Et j'ajoute : A qui la faute?

Examinons cette redoutable question ; et, par un regard approfondi sur l'état des classes inférieures et sur l'immense révolution sociale qui les amène à la surface, achevons de nous convaincre que la société ne peut pas subsister sans Dieu.

Le mouvement qui les emporte est déjà assez fort pour qu'on ne puisse plus l'arrêter; mais peut-être qu'il n'est pas encore assez rapide pour qu'on ne puisse plus le diriger. Seulement il n'y a pas une minute à perdre. *Cavete, posteri, vestra res agitur!*

I

Certes, il n'est personne qui n'applaudisse aux efforts qui ont été tentés pour améliorer le sort du pauvre, de l'ouvrier, et qui ne se réjouisse des résultats déjà obtenus. Mais il n'est personne non plus qui ne reconnaisse avec

douleur que tous les maux n'ont pas été conjurés; qu'il y a encore beaucoup de misère, sans aucun remède visible, à l'heure qu'il est, qu'une grande patience dans ceux qui souffrent et une grande charité dans les autres.

Écoutons d'abord un voyageur anglais décrivant le sort de nos paysans des campagnes : « Dans cette partie de la France (la Brie) comme dans la plupart des autres, la vie du laboureur est dure. Les charretiers couchent à l'étable ou à l'écurie dans le même lit, ou plutôt dans des sortes de stalles, sur une paillasse jetée à terre. Jusqu'à présent je n'avais rien vu qui me rappelât de plus près l'état d'esclavage. J'arrivai à la ferme à la pointe du jour, tous les bras étaient au travail; et ce travail, qui en été commence dès quatre heures du matin, dure jusqu'à huit heures du soir. Le dimanche même on le reprend jusqu'à midi. Le salaire est de deux francs pour ces longues journées; et encore là il est plus avantageux que dans le voisinage[1]. »

« Cet état de choses, conclut M. James Howard, commence à produire le résultat qu'on devait attendre : chaque jour la misère chasse vers les cités les populations des campagnes. »

Là pourtant le sort n'est guère plus beau. Rien de plus précaire que le sort de l'ouvrier. Il s'en tire à condition de n'être jamais malade, et que la société ne le soit pas non plus. La moindre maladie ou de lui, ou de sa femme, ou de ses enfants, la moindre crise politique, le moindre chômage, le jettent dans la misère. « Le peuple des villes, dit M. Thiers, moins constamment gêné que celui des campagnes, a des moments où son salaire double et où il

[1] *Revue des Deux Mondes*, 15 sept. 1870, p. 379.

vit dans une sorte d'abondance. Mais à peine l'imprudente industrie qui se disputait ses bras en les payant cher s'est-elle aperçue de l'excès de production, qu'elle s'arrête, cesse de l'employer, et il expie dans une misère affreuse et profonde, dont le paysan est exempt, les quelques beaux jours qu'il a passés[1]. »

Quant à l'ouvrière, sa position est pire.

Lorsque les fabricants anglais, énormément enrichis par les machines récentes, vinrent se plaindre à M. Pitt et dirent : « Nous n'en pouvons plus ! nous ne gagnons pas assez ! » Il prononça un mot effroyable qui pèse sur sa mémoire : « Prenez les enfants. »

Combien plus coupables encore ceux qui prirent les femmes, ceux qui ouvrirent à la misère de la fille des villes, à l'aveuglement de la paysanne, la ressource funeste d'un travail exterminateur et la promiscuité des manufactures ! Qui dit la femme dit l'enfant : en chacune d'elles qu'on détruit, une famille est détruite, plusieurs enfants peut-être et l'espoir des générations à venir.

Ici arrive la bande serrée des économistes : « Mais, Monsieur, les hautes nécessités économiques, sociales ! L'industrie gênée s'arrêterait... Au nom des classes pauvres ! etc. etc. »

La haute nécessité c'est d'être. Et visiblement l'on périt. La population n'augmente pas, et elle baisse en qualité. La paysanne meurt de travail, l'ouvrière de faim. Quels enfants faut-il en attendre? Des avortons de plus en plus.

Depuis surtout l'invention des machines à coudre, à filer, à broder, l'ouvrière succombe aux excès du travail, et ce travail disproportionné ne lui donne pas même le

[1] Thiers, *de la Propriété*, p. 364

moyen de vivre. Sa journée est de dix sous, *et elle ne peut être de onze.* Pourquoi? Parce que la machine fait le travail à dix sous. Si la femme en demandait onze, on lui préférerait la machine.

Mais alors que deviennent les ouvrières?

« Elles essayent de faire deux journées en une, en travaillant jusqu'à dix-huit heures par jour, comme les brodeuses des Vosges[1]. »—« Ou bien, comme les couturières de Londres, elles restent à l'ouvrage pendant la nuit à l'époque des grandes commandes, mangent en travaillant, et se contentent de quelques heures de sommeil prises dans un coin de l'atelier, sans se déshabiller[2]. » Mais combien peu résistent longtemps à cette privation de sommeil et à cette application prolongée!

Alors que deviennent-elles?

Elles ne font pas grand bruit. On ne les verra pas, comme l'ouvrier coalisé et robuste, le maçon, le charpentier, organiser une grève menaçante et dicter des conditions. Elles meurent de faim ou de phthisie, voilà tout.

Mais celles qui ne consentent pas à mourir ainsi?

Elles descendent le soir dans la rue.

Tout cela est sombre, très sombre, et ne s'éclaircira pas de sitôt. Oh! sans doute, il ne faut pas perdre courage. Travaillons. Diminuons ces douleurs; séchons ces larmes; améliorons le sort de l'enfant, de la femme. Tâchons de pourvoir au besoin de l'ouvrier vieux ou infirme; préparons à l'ouvrier valide, pour les temps de chômage, des ressources inattendues : les grands travaux de l'État, par exemple. Refaisons nos lois sur l'agriculture, sur l'industrie. Ne nous résignons jamais à cet état antihumain, antichré-

[1] Victor Modeste, *du Paupérisme en France*, p. 98.

[2] *The Undercurrents overlooked*, t. I, pp. 36, 38.

tien où l'homme, où la femme qui travaillent ne puissent pas vivre. Ce sont des horreurs qui n'ont pas droit d'être. Il y aura toujours des pauvres sur la terre ; il ne doit point y avoir de misérables.

Mais quand nous aurons supprimé ces excès, fait toutes les réformes possibles, soyons certains, tristement certains, que nous mourrons, nous et nos enfants, en laissant derrière nous une foule d'inguérissables malheurs. Le globe est pauvre : en le travaillant avec acharnement, il donnera quelques richesses de plus, jamais en proportion des besoins. Dieu l'a fait ainsi parce qu'il n'y a pas mis l'homme pour jouir, mais pour grandir : pour grandir dans le travail, dans l'ordre, dans l'épargne, dans la vertu, au lieu de se déshonorer et de s'abrutir dans la jouissance.

Mais c'est là précisément ce qui augmente l'horreur de la situation actuelle des classes pauvres. Cette inguérissable misère, elle est, chez elles, une misère incomprise. Ce pauvre, il n'a pas seulement les pieds dans la douleur, il a l'esprit dans les ténèbres. Pourquoi est-il pauvre? Pourquoi lui plutôt qu'un autre? Pourquoi est-il nu? Pourquoi, en travaillant tout le jour, une partie de la nuit, a-t-il à peine du pain? Autrefois la Religion le lui disait. En même temps qu'elle commandait aux riches de faire cesser ces misères, elle expliquait aux petits pourquoi il y a des petits, aux pauvres pourquoi il y a des pauvres. A ceux qui souffrent, elle disait pourquoi il y en a qui souffrent. Ce n'est ni facile à dire, ni facile à faire comprendre. Elle faisait mieux, elle le faisait croire. Assis sur son fumier, comme le Job antique, le pauvre levait les yeux au ciel, et il disait, soumis, sinon résigné : « *Scio quia Redemptor meus vivit*. Je sais que mon Rédempteur est vivant. » Et mettant sa main calleuse sur sa poitrine desséchée, sur sa

chair meurtrie, il ajoutait : « *Et in carne mea videbo Dominum.* Oui, je verrai mon Dieu, je le verrai dans cette même chair, transfigurée alors. » Et quand le Christianisme se fut épanoui, comme une fleur suave, sur le vieux tronc de la Religion, il mit dans la cabane du pauvre ce Crucifix aux longs bras amaigris, au front ceint d'épines, au corps couvert d'un haillon, au cœur meurtri, au tendre et compatissant regard. Le pauvre ne fut plus seulement soumis, il fut résigné.

Voilà l'œuvre du Christianisme. Vous n'en voulez plus. Faites mieux.

Mais hâtez-vous! Debout tous, à l'œuvre, à l'enseignement, à l'explication du grand mystère! Il n'y a pas une heure à perdre. Apportez de la lumière, vous qui en avez. Vous ne pouvez pas laisser le pauvre dans ces ténèbres. Il est nu; il travaille; il souffre. Pourquoi? Dites-le-lui, et promptement. Car savez-vous ce qui arrive? Inexpliquée, incomprise, sa douleur se change en haine. Il regarde la société, et il lui montre le poing.

Les docteurs sont venus. Faux docteurs, hélas! Ils se sont levés en foule depuis vingt ans. Je les ai écoutés avec attention. Or, au peuple qui souffre, imaginez ce qu'ils ont dit! Ils ont dit un mot, rien qu'un; mais ce mot est, dans l'ordre social, ce que serait dans l'ordre physique, sous les piliers d'un temple, un baril de fulmi-coton. Ils ont dit au pauvre : « Tu as droit au bonheur. »

Amère dérision! Oui, à ce peuple qui travaille, qui a peine à vivre, ils ont dit : Tu as droit au bonheur!

Le droit au bonheur! Regardez bien : il n'y a pas autre chose dans toutes ces doctrines socialistes qui depuis vingt ans ont fait de si grands ravages dans nos classes ouvrières. Les moyens ont été différents; le but a été le même.

Les uns ont dit au peuple : « Tu as droit au bonheur, et tout le mal vient des pouvoirs : pouvoir spirituel, pouvoir civil, pouvoir propriétaire. Il faut les abolir tous, et d'abord celui d'où ils prétendent venir : le pouvoir de Dieu. Gouverne-toi toi-même. Ἀν-ἀρχή, sans gouvernement, ni au ciel ni sur la terre. L'anarchie dont on te fait peur, voilà ton idéal. Ce sera ton salut. »

Les autres, c'était l'école politique, disaient au peuple : « Tu as droit au bonheur, et si tu ne l'as pas, c'est que tu vis isolé et que la concurrence te tue. Unis tous tes travaux et tous tes produits; et comme l'État seul est capable de les répartir convenablement, abolis toutes les propriétés, toutes les professions, et charge l'État de répartir les richesses communes entre tous. Il te doit le bonheur, et de cette manière il te le donnera. »

Les derniers, c'étaient les mystiques, prenaient la question sous une autre face; ils disaient : « Le Christianisme a commencé par réhabiliter l'esprit, et il a bien fait. Mais ce n'est que la moitié de l'œuvre. Il faut maintenant réhabiliter la chair. Le paradis terrestre n'est pas derrière nous, il est devant. Toutes les passions sont saintes, tous les appétits doivent être satisfaits. » Les socialistes politiques n'avaient parlé que de la communauté des biens; ceux-ci y ajoutaient la communauté des femmes. Chacun selon sa capacité et son attrait.

C'est-à-dire que tous posaient en principe que la fin de l'homme est d'être heureux sur la terre; que ce bonheur consiste dans la possession des jouissances matérielles; que cette possession est réalisable, mais que l'obstacle est dans la société, dans cette vieille société corrompue qui s'oppose à tout bien; et que par conséquent il faut la renverser pour la refaire, en abolissant ou en partageant la propriété, en

abolissant ou en modifiant la famille, et en chassant la Religion : trois obstacles, plus considérables que tous les autres, à la réalisation du bonheur universel.

A l'apparition de ces doctrines, les classes riches poussèrent des cris d'horreur. Quoi! prétendre que la fin de l'homme est le bonheur, tandis qu'il est évident, par l'histoire, par l'expérience de six mille ans, que l'homme doit souffrir, bon gré, mal gré! Quoi! toucher à la propriété! elle si sainte, si inviolable, besoin du cœur de l'homme! Toucher à la famille! à ce qui fait le bonheur, le charme de la vie! Et en criant ainsi, quoique, hélas! ils y eussent, eux, touché de mille manières, les riches avaient pleinement raison.

Toutes ces doctrines, en effet, sont abominables, au double point de vue de la morale et de la Religion, et, de plus, elles sont destructives de tout ordre et de toute société. Et certes il ne faut pas tant de choses pour amener des catastrophes. Il suffit d'un mot simple et clair. Le voilà trouvé. Dites au peuple qui souffre qu'il y a des hommes qui en sont cause. Dites-lui qu'il a droit au bonheur, et que la société le lui refuse : il la prendra dans ses mains, et il la brisera comme du verre.

Tout cela est donc détestable, je le répète, et ne doit inspirer que la plus vive indignation.

Cependant raisonnons un peu. S'il n'y a point de Dieu, point d'âme immortelle; si le temps est tout, et que l'éternité soit une chimère, est-ce que la plus grande sagesse n'est pas de dire : Jouissons? « Le plaisir est tout, a dit Voltaire; quiconque l'attrape a fait son salut. » Or, qu'ont-ils dit au peuple? Ils lui ont dit ce que vous vous dites à vous-même : « L'homme est ici-bas pour jouir. » Ils ont donc eu raison! Trouvez-moi, dans votre

morale séparée de Dieu, un principe qui puisse les confondre.

Oui, trouvez-moi, en dehors de la Religion, une raison, une seule, pour que cet homme qui cire vos souliers, qui vous monte de l'eau, soit content de son sort, pour qu'il accepte son sacrifice de tous les jours et qu'il s'y résigne! Et voyez ce que valent ici vos maigres raisons de devoir, d'honneur, de point d'honneur, d'intérêt bien entendu. — « Mais, mon ami, c'est votre devoir d'obéir, de travailler. — Ah! c'est mon devoir d'obéir, et le vôtre apparemment de commander! C'est mon devoir de me priver, et le vôtre de jouir! Et pourquoi cela? Parce que je suis né pauvre. Mon devoir vient donc du hasard! Eh bien! maudit soit le hasard! maudit et aboli!

— Mais, mon ami, votre honneur, votre réputation! — Mon honneur! l'honneur de cirer vos souliers! On dira: « Jacques cire exactement les souliers de Monsieur! » Me voilà bien honoré!

— Mais, du moins, songe à ton intérêt. — Ah! oui, l'intérêt! A la bonne heure! c'est mon intérêt d'obéir, si je suis seul; je serais écrasé. Mais si nous étions plusieurs, si nous nous associions! Nous sommes six millions d'ouvriers, quatre millions de domestiques : est-ce que, réunis, nous ne pourrions pas briser nos fers sur la tête de nos tyrans? » Alors, Messieurs, les rôles seraient changés: ce serait votre « devoir » d'obéir, votre « honneur » de cirer mes souliers, et votre « intérêt » bien entendu « de jeûner, de travailler et de souffrir ».

Je sais que d'autres prennent la chose de plus haut. Ils font sonner aux oreilles du peuple les grands noms de loi, de volonté nationale. Respect à la loi; obéissance à la volonté de la nation. Mais si vous ne croyez pas en Dieu, ni

le peuple non plus, où peut être la force obligatoire de la loi? Et en dehors de la conscience et de la Religion, qu'est-ce que la volonté nationale, sinon l'écrasement de quelques-uns par tous? Je ne dois aucune obéissance à un homme, quel qu'il soit, étant son égal. Et si je ne dois rien à un homme, comment devrais-je quelque chose à deux, à trois, à dix? Zéro multiplié par deux, par trois, par dix, par cent, par mille, égale toujours zéro. Votre volonté nationale n'est donc que l'oppression du petit nombre par le grand nombre. Nous la subirons jusqu'à ce que nous puissions la mettre sous nos pieds.

Comment ne voit-on pas que toutes ces doctrines, qui montent au cerveau du peuple comme un enivrement, sortent logiquement de toutes les doctrines qui ont été, dans ce siècle, prônées, caressées, enseignées, pratiquées? L'homme naît bon, la société le déprave. L'homme naît libre, la loi le met dans les fers. L'homme naît heureux, la Religion l'étouffe et le meurtrit. Mais qui donc maintient cette société, cette loi, cette Religion qui me meurtrissent et m'étouffent? Des hommes? Eh bien! nous les briserons sur le pavé!

Écoutez, et reconnaissez votre faute. Vous avez dit: « L'homme libre, » sans dire à quelles conditions il pouvait l'être; vous avez dit: « Les hommes égaux, » sans dire dans quelles nécessaires limites ils l'étaient; vous avez dit: « Les hommes appelés au bonheur, » sans dire où, quand, et comment cela se pourrait. Il vous réclame donc, ce peuple, sa liberté, son égalite, sa félicité. Ce peuple ne vous demande aujourd'hui que la logique. Comment vous en tirerez-vous?

L'explication chrétienne était fausse, avez-vous dit. Apportez-nous la vôtre.

Voici le dilemme :

Ou le bonheur après cette vie, mérité par la vertu; ou le bonheur dès ce monde, mais alors le bonheur pour tous. De quel droit le refuseriez-vous au peuple?

Ou la solution chrétienne : la richesse reposant sur le travail, le travail sur le capital, le capital sur la vertu, et la vertu sur Dieu.

Ou la solution antique : la richesse par le travail, le travail par le capital, et le capital par l'esclavage.

Vous avez chassé l'esclavage, et vous avez bien fait; vous proclamez la liberté, et vous faites mieux. Mais vous chassez la vertu en chassant Dieu : la liberté sans vertu vous dévorera.

Ce n'est pas que je croie à un triomphe définitif des passions déchaînées dans les classes inférieures. Dieu a mis les grandes institutions qui soutiennent le monde hors de la portée de l'homme; mais il n'a pas voulu cependant que nos passions fussent sans responsabilité. Qui sème les vents est sûr de récolter des tempêtes.

Et déjà voyez comme à chaque catastrophe, de quinze ans en quinze ans, l'abîme s'élargit, et cela par votre faute. Qu'après 1830, secousse politique, vous ayez eu 1848, secousse sociale; qu'après 1848, première tentative contre les lois éternelles des sociétés, vous ayez eu 1870 et 1871, seconde tentative qui, sans la guerre étrangère, eût été encore plus épouvantable; quoi de plus logique? Vous le voulez tous un peu.

Réunissez et groupez la misère, la convoitise, l'orgueil, l'utopie, l'irréligion : du point d'intersection jaillira la bête féroce. Joignez-y la faiblesse des bons, l'amollissement des riches, le scandale des hautes classes, l'abandon des principes, le désarmement de la société, la corruption

et le mépris de Dieu partout : la bête deviendra effroyable et invincible. Pourquoi s'arrêterait-elle ? et devant quoi ?

Non, jamais, dans aucun temps, pas même dans l'antiquité la plus barbare, on n'a vu un spectacle semblable à celui auquel nous assistons, une conduite si inintelligente, si insensée et si périlleuse. Tandis que partout les classes supérieures comprennent que c'est leur devoir, et, à défaut de devoir, leur intérêt bien entendu d'élever les classes inférieures, de les moraliser, de les rendre religieuses, afin qu'elles soient honnêtes, chastes, sobres, obéissantes, respectueuses du bien d'autrui; ici, en France, depuis cinquante ans, les classes élevées semblent n'avoir eu qu'une pensée : enlever au cœur du peuple toute religion; c'est-à-dire toute morale, toute conscience, tout sentiment du devoir, tout frein des passions, et on eût dit que plus les classes inférieures souffraient, plus on s'acharnait à les démoraliser. Nous avons six cent mille soldats, par exemple; on songeait bien à les amuser et à les corrompre; on en faisait passer chaque année cent mille à Paris, d'où, au bout d'un an, ils sortaient gangrenés, gâtés jusqu'à la moelle des os. Mais si un prêtre voulait approcher d'eux, si un évêque songeait à leur ouvrir une école, à leur faire dire une messe le dimanche, c'était, dans la presse, des cris d'oiseaux farouches, et de la part des officiers supérieurs une opposition froide, polie, mais invincible. Nous avons six millions d'ouvriers; que faisaient les patrons, les riches propriétaires d'usines ? Ils prolongeaient le travail le dimanche jusqu'à midi, et ils ne rouvraient l'atelier ou le chantier que le lundi à midi, afin d'empêcher l'ouvrier de se moraliser le dimanche à l'église, et de l'aider à se démoraliser le lundi au cabaret. Nous avons cinq cent mille employés de chemins de fer; pauvres gens qu'un

labeur effroyable, une vigilance du jour et de la nuit supprime, pour ainsi parler, de la société : quel temps, quels moyens leur avez-vous jamais donnés pour satisfaire au moins aux obligations essentielles de leur religion? Où et quand placiez-vous les fêtes populaires, les assemblées électorales, les comices publics, les marchés, les revues? Toujours le dimanche, toujours à l'heure précise des offices religieux, comme pour mieux afficher, aux yeux du peuple, le mépris public que vous en faisiez.

Et pendant que la bourgeoisie ne négligeait rien pour arracher du cœur du peuple toute religion, et avec elle tout frein moral, toute résignation, toute acceptation de son sort douloureux, elle était plus industrieuse encore pour enflammer en lui toutes les convoitises. Au lieu de ces mœurs sobres, simples et sévères qui dans le riche sont comme un hommage rendu à la pauvreté, c'étaient des étalages de luxe, de corruption, de débauche, qui devenaient une insulte à sa misère. Croyez-vous que ces domestiques, que ces cochers, qui passent la nuit à vous attendre sur leurs sièges glacés, et qui voient vos voluptueuses ombres danser demi-nues aux vitres de vos salons illuminés; que ces femmes de chambre, témoins quotidiens de votre luxe, de votre oisiveté, de vos intrigues, souvent de vos scandales, qui vous attendent jusqu'à minuit, en prenant sur votre table et en lisant les romans qui vous ont corrompus, croyez-vous que l'ouvrier, l'homme du peuple qui rentre grave et triste dans le taudis où sa femme misérable l'attend, et que votre luxe équivoque éclabousse en passant; croyez-vous que dans toutes ces âmes ne se remuent pas l'envie, l'indignation, la colère! Et quelles paroles tombent quelquefois des lèvres des riches débauchés, où l'impiété la corruption, le mépris du peuple, la haine de Dieu se

mêlent d'une façon étrange, écoutées et recueillies avec une joie amère dans le cœur des misérables! Non, de tels accents, de tels exemples, une conduite si inqualifiable ne sauraient être perdus. Ils descendent dans le peuple; ils s'infiltrent comme un poison dans ses veines, comme un virus fatal, et y engendrent d'horribles abcès.

Il se passe aujourd'hui vis-à-vis de la propriété ce qui s'est passé au XVIe siècle vis-à-vis de l'Église. En dépit des saints qui réclamaient, on avait laissé se multiplier les abus, et le protestantisme naquit. Aujourd'hui, c'est autour de la propriété, du capital, dans l'usage de la fortune, que se multiplient les abus. Chrétien, on vit en païen. Et de là le socialisme. Le socialisme est un protestantisme en économie politique.

II

Considérez maintenant une circonstance qui augmente singulièrement le péril.

A côté de ce peuple, pour lui faire remarquer ces scandales, pour lui enseigner à en tirer les conséquences, il y a dans les cabarets, dans les clubs, les apôtres de la démagogie; de cette démagogie sauvage, qui n'est pas une doctrine, qui n'est qu'une corruption; sans foi, sans loi, sans mœurs; présidée quelquefois par de grands seigneurs en faillite, par des débauchés ou des escrocs; de cette démocratie du poignard, qui a apparu en 93, qu'on a vue renaître en 1848, qui vient d'étaler son orgueil, sa sauva-

gerie, sa haine sociale et religieuse en 1871; qui vit sous terre dans les antres des sociétés secrètes, et qui guette le peuple, pour faire, comme elle dit, son *éducation,* c'est-à-dire pour lui inoculer la haine de toute société comme de toute religion.

Et déjà voyez ce qui se passe aujourd'hui dans les clubs, dans les congrès. C'est partout contre la Religion et la société un concert d'invectives et de malédictions, de dénonciations et de pronostics homicides. On y vote partout et avant tout les résolutions les plus hostiles à toute religion, mais aussitôt et en même temps les attentats les plus odieux à toute société.

Et notez que ce ne sont pas quelques individus exaltés, quelques voix perdues.. L'ouvrier aujourd'hui s'appelle *légion.* Il s'est compté, il a tressailli en apprenant son nombre; il a regardé ses bras nerveux, et il a souri de pitié en voyant les bras énervés du riche; comme Samson humilié, aveugle, tournant sa roue, et qui se consolait en sentant repousser ses cheveux et arriver l'heure de la vengeance, il a salué d'avance la grande catastrophe. Ils étaient six mille à Genève, autant à Berne, délégués des comités de la France, de l'Angleterre, de l'Italie, de la Prusse, jusque de la Russie, acclamant la république universelle, mettant sous leurs pieds tout sentiment de nationalité et de patrie, accueillant par des clameurs sauvages le nom de Dieu, l'immortalité de l'âme, la Religion, mais en même temps poursuivant de leurs huées le pouvoir, l'armée, la magistrature, demandant l'abolition de la famille, du mariage, de la propriété, unissant enfin dans une même haine la Religion et la société. Vous ne vouliez pas croire que l'ordre civil et politique eût sa base dans l'ordre religieux; ou, quand vous le disiez, c'était

d'une façon toute littéraire et en citant l'antiquité. Faudra-t-il que vous l'appreniez à vos dépens.

Mais déjà ne le savons-nous pas? Elle vient d'apparaître, cette démagogie sauvage et sanglante. Elle vient de se montrer, non plus dans les clubs, dans les congrès, mais dans les rues de Paris, le fusil d'une main, les bombes incendiaires et le pétrole de l'autre. Elle a mis le feu aux quatre coins de la grande capitale. Les monuments, les musées, les bibliothèques, les chefs-d'œuvre du génie humain, les maisons privées comme les palais, rien n'a été épargné; en même temps qu'elle assassinait des otages, des prêtres, des religieux, l'archevêque de Paris, des magistrats, des généraux, les plus nobles victimes. Et l'horreur de ce qu'elle avait accompli n'est rien auprès de ce qu'elle rêvait.

Savez-vous cependant ce qui m'effraye plus encore peut-être que les crimes commis par cette démagogie sauvage? C'est son organisation. On a pu l'étudier à la lueur sanglante de l'incendie. Ils ne sont pas six mille, dix mille, cent mille, comme on pouvait l'imaginer en lisant les comptes rendus de Berne et de Genève. On a le chiffre certain. Ils sont plusieurs millions, affiliés à l'*Internationale*, divisés en groupes français, allemands, anglais, italiens, espagnols, américains, etc., et tendant à former entre eux une société distincte de la société civile, telle qu'elle est constituée dans les diverses nations au sein desquelles ils sont répandus. Tandis que ces dernières restent séparées les unes des autres par des frontières précises, et que chacune d'elles conserve une physionomie propre, des institutions diverses, des passions rivales, et, en un mot, une personnalité historique différente, les groupes innombrables entre lesquels la masse presque entière des sala-

riés de notre vieux monde est répartie, se concertent, s'unissent, et, dans le cadre sans cesse élargi de l'*Association internationale des travailleurs*, forment un peuple distinct. Que leur importe la nation au sein de laquelle ils sont nés! Ils sourient au vieux et vain mot de patrie. Pour eux, ils n'en connaissent qu'une : cette immense société cosmopolite où les retient et les unit la communauté des illusions, des souffrances, des ressentiments, des haines, des ambitions, des convoitises, des espérances; société universelle et cachée sous terre, mais compacte, homogène, une, marchant à un but précis, qui est d'éliminer, de subjuguer, d'anéantir l'autre société qui vit sur le globe, au soleil.

Écoutez quel est son programme. Le voici, rédigé par la démocratie socialiste, à Genève, et adopté par le conseil général de Londres en 1869 :

Art. 1er. L'alliance se déclare ATHÉE. Elle veut l'*abolition des cultes;* la substitution de la science à la foi, et de la justice humaine à la justice divine; l'*abolition du mariage* en tant qu'institution politique, religieuse, juridique et civile.

2° Elle veut, avant tout, l'*abolition* définitive et entière *des classes* et l'égalité politique, économique et sociale des individus des deux sexes, et pour arriver à ce but elle demande avant tout l'*abolition du droit d'héritage*...

4° Elle repousse toute action politique qui n'aurait pas pour but immédiat et direct le *triomphe de la cause des travailleurs contre le capital.*

Voilà l'utopie sauvage et sanglante. Elle part de l'athéisme, pour arriver à l'abolition du mariage, à la destruction du droit d'hérédité, à « l'expropriation des bourgeois pour cause d'utilité publique », et « à l'universalisation de la propriété et du capital ». Ce sont leurs expressions.

Et qui est-ce qui accomplira cette œuvre? « Le peuple. La révolution sociale. »

Et par quels moyens? Par tous les moyens possibles. « Quand la révolution sociale, dit *l'Égalité*, un de leurs trente-deux journaux européens, aura exproprié les bourgeois pour cause d'utilité publique, comme ceux-ci ont jadis exproprié la noblesse et le clergé, que deviendront-ils?

« Nous ne pouvons pas répondre à coup sûr. Mais il est probable que le nouvel ordre de choses leur donnera un bien infiniment plus précieux, *du travail*... et dans le cas d'incapacité... *des bons de soupe*.

« Mais, dira-t-on, croyez-vous que les privilégiés se laisseront bénévolement dépouiller de leurs privilèges?

« A cela nous n'avons qu'une chose à répondre : Ce que le peuple voudra, il l'exécutera. Ce qu'on ne voudra pas lui accorder, il se l'accordera à lui-même. Si le petit nombre qui aujourd'hui nous régente veut tenter une prise d'armes, il subira la responsabilité de son écrasement... Le peuple suivra sa route, *envoyant dédaigneusement rouler dans le ruisseau ceux qui voudront s'opposer à sa marche.* »

Tel est le programme, son but et ses moyens. Peu lui importe du reste le lieu où s'engagera l'action. Aujourd'hui Paris, demain Rome; après-demain Londres, Vienne ou Berlin. Un coup de sifflet les réunira deux ou trois cent mille, ardents, sauvages, ivres de haine, d'orgueil et de vin, prêts à tous les crimes, surtout aux plus horribles. Car il y a une connexion logique entre l'athéisme et les derniers excès de la volupté comme de la terreur. Et de même que les classes riches, privées de Dieu, énervées, blasées, rêvent, pour réveiller leurs sens morts, des plaisirs étranges, irréalisables, de même aussi les classes pauvres, exaltées, sauvages, veulent, pour se satisfaire,

des crimes monstrueux. « Les dogmes de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme, disait un des chefs de la démagogie, ne sont que des contes de vieilles femmes que la raison a jetés au rebut... Je veux de grands crimes, des crimes sanglants, colossaux. Quand ne verrai-je plus cette morale triviale, cette vertu qui m'ennuie!... »

Voilà ce qu'ils disent et où nous en sommes. Et comme on ne peut attaquer la société ni même une classe de la société sans rencontrer la Religion, et que la révolution sociale le sait, voilà pourquoi à tous ses excès on a vu se mêler, dans un degré prodigieux, la haine de la Religion. Son premier acte a été de proclamer et d'établir dans toutes les écoles l'enseignement athée, de profaner, de piller et de fermer les églises, d'emprisonner et de fusiller les prêtres et les religieux, de s'emporter enfin aux excès les plus odieux de l'athéisme et de l'impiété.

Et si la Providence, qui nous traite aujourd'hui comme elle traita autrefois l'empire romain, auquel elle ne montra les barbares que peu à peu (« la justice divine, qui marche à pas lents, dit Bossuet en parlant des premières invasions, se contenta d'avoir marqué alors les destructeurs futurs de Rome et de lui avoir montré la verge dont elle allait être frappée[1] »); si, dis-je, la Providence n'eût pas enfermé dans Paris le flot des nouveaux barbares et qu'il se fût répandu à la fois dans toutes les provinces, on eût vu alors ce qu'on verra peut-être dans vingt ans, une extermination en grand, sur toute la surface de la France, des prêtres et des religieux dans l'Église et des notables dans la société.

Ah! certes, je ne conteste aucune des grandeurs de la

[1] *Sur l'Apocalypse*, II, 424.

civilisation moderne, personne n'y a applaudi, je pense, avec plus d'ardeur et de plus sincérité que moi ; mais il ne faut pas non plus se crever les yeux, et faire comme l'autruche, qui, poursuivie par un ennemi, enfonce sa tête sous le sable, et, ne voyant plus le péril, s'imagine qu'il a disparu. Pour moi, je ne songe jamais à l'état de la société européenne sans me rappeler ce puits que M. de Chateaubriand rencontra dans une savane de l'Amérique. Un beau palmier l'ombrage; la surface en paraît calme et pure ; mais quand vous regardez au fond du bassin, vous apercevez un large crocodile que le puits nourrit dans ses eaux et qui s'apprête à vous dévorer.

III

Je pose maintenant une question : Comment remédierez-vous à un état pareil ? Et voici ma réponse :

De deux choses l'une : ou les classes élevées reviendront franchement, complètement, courageusement à la Religion, et rendront au peuple, par leurs exemples, le Dieu qu'elles lui ont pris, ou elles passeront par le feu.

Car il n'y a que deux lois au monde : la loi de l'animalité, dans laquelle les espèces les plus puissantes mangent les espèces inférieures; et la loi de la Divinité et de la Religion, dans laquelle les êtres supérieurs descendent, s'inclinent et élèvent doucement, tendrement jusqu'à eux les êtres les plus faibles. Vous reviendrez à celle-là, qui est la loi chrétienne, ou bien la loi païenne de l'animalité

reprendra son cours. Seulement, comme vous n'avez plus l'esclavage pour vous protéger, et que les classes pauvres, émancipées, sont à la fois les plus fortes et les plus nombreuses, c'est vous qui serez dévorés.

Rendons justice aux penseurs éminents de ce siècle. Je les vois très préoccupés de cette situation ; mais, je l'avoue, je n'aperçois dans leur pensée ni la hauteur, ni la profondeur, ni la suite qu'exigerait une pareille crise.

Les uns, bons mais étroits, ne sont guère préoccupés que de la misère matérielle du peuple. Ils s'imaginent qu'avec quelques institutions de charité, quelques secours des bureaux de bienfaisance, peut-être quelques remaniements dans nos lois, on sortira d'embarras ; et je ne nie pas qu'il n'y ait beaucoup à faire sous ce dernier rapport, et qu'il ne faille faire beaucoup. J'irai même aussi loin qu'on voudra, pourvu qu'on ne me mène pas au rêve, à l'utopie irréalisable. N'oublions pas que de même que la vie de l'homme est courte, le globe est pauvre ; qu'en le cultivant avec acharnement, comme j'ai dit, il produira quelques richesses de plus, jamais dans la proportion des besoins ; que tout le capital de la France, partagé également entre tous ses enfants, donnerait à chacun quelques centimes par jour, ce qui est prouvé mathématiquement ; que par conséquent, de quelque manière que nous nous y prenions, la gêne, la misère resteront sur le globe et ne seront limitées que par le travail, l'ordre, l'économie dans les classes pauvres, la charité, l'intelligence dans les classes riches, c'est-à-dire dans les unes et dans les autres par la vertu.

Et ne voyez-vous pas d'ailleurs que la misère du pauvre est dans son âme mille fois plus que dans son corps ? Jamais on n'a tant fait pour lui, et jamais il n'a été moins

reconnaissant. Plus il reçoit, plus il exige, moins il remercie. Pourquoi ? Parce qu'en arrachant Dieu de son âme on a enlevé toute mesure à ses désirs, tout frein à ses convoitises. Oh ! non, ce n'est pas seulement le corps nu, meurtri de ce pauvre crucifié qu'il faut soigner, panser : vous n'entrevoyez que la moitié du problème, et la moindre. Son cœur est bien autrement malade. Vous n'aurez rien fait si vous n'en arrachez pas l'envie, la convoitise, la colère ; si vous ne lui rendez pas la résignation, l'espérance. Mais cela, vous ne l'essayerez pas même sans Dieu. Le monde est perdu, prédestiné à d'amères déceptions, à de sanglantes catastrophes, si vous n'éteignez pas ces fausses lueurs économiques qui placent le ciel ici-bas, et si vous ne rendez pas au pauvre l'espérance d'un dédommagement immortel là-haut.

Je vois d'autres penseurs qui posent mieux la question. Sans négliger la misère actuelle des classes inférieures, ils se préoccupent surtout de l'état maladif de leur esprit. Ils disent : « L'âme du peuple a besoin de lumière. Elle a encore plus besoin d'idéal que de réel ; car elle tend à tomber dans la matière. Or, où prendrez-vous de l'idéal ? et comment le communiquerez-vous au peuple ? Par l'instruction. Répandez, multipliez l'instruction. De la sorte, en guérissant la maladie momentanée du siècle, vous établirez à jamais la santé du genre humain. Vous guérirez la bourgeoisie et vous fonderez le peuple. »

Non, si vous n'y appelez pas la Religion.

Pourquoi ? Parce qu'au peuple, aigri, malade, envieux, ce qu'il faut, ce n'est pas seulement la lumière ; c'est une certaine lumière : celle qui descend du ciel.

Je le reconnais, il lui faut la lumière humaine, l'instruction. Il la lui faut aujourd'hui absolument. Un peuple

religieux peut plus facilement s'en passer. Son âme, qui ne sait ni lire ni écrire, n'est pas sans idéal. Elle a une lumière, un frein et une ancre. Elle a une grande urne d'idéal : la Religion. Mais un peuple sans Dieu et sans instruction, sans lumière divine et sans lumière humaine, c'est une bête fauve. Il est capable de toutes les crédulités ; on peut le conduire à tous les crimes. Et c'est pourquoi si je comprends qu'aux âges de foi et dans les populations encore chrétiennes on se souciât moins de l'instruction, aujourd'hui il n'y a pas à hésiter. Vous lui avez ôté Dieu, élevez-le au moins à la notion du genre humain, de l'intérêt bien entendu, du point d'honneur; à ces maigres choses qui ne suffisent pas à faire une grande âme, une société calme et pure, mais qui empêchent du moins de vivre et d'agir comme une brute.

Mais, en ouvrant ces écoles, en répandant l'instruction, vous seriez bien fous si vous vous imaginiez que vous allez remédier à tous les maux. Je le répète : ce qu'il faut au peuple, c'est la lumière du devoir, la lumière du travail, de la souffrance, du sacrifice volontaire; la lumière du respect des droits et de la répression des convoitises. Ce qu'il faut au peuple, c'est cette lumière qui tombe de haut sur son front; qui dit à l'enfant : « Travaille et obéis ; » au jeune homme : « Sois chaste ; » à l'homme mûr : « Sois probe ; » au vieillard : « Espère. »

Otez cette lumière-là, donnez-lui toutes les autres ; l'esprit sera-t-il moins obscur, le cœur moins aigri, le caractère moins envieux, le peuple moins révolté ? Au contraire, peut-être, il se servira de cette instruction pour lire les rêveurs, les utopistes, les démagogues ; pour se perdre l'esprit dans les clubs et se pervertir l'âme dans la lecture des mauvais journaux. Au lieu de les sauver et de vous

sauver avec eux, vous aurez mis une arme de plus aux mains de ceux qui veulent faire sauter en l'air la société.

« Eh bien ! on en finira avec du canon. »

Non, rien ne sera fini qu'avec le Décalogue . à condition que vous commencerez par le pratiquer vous-mêmes.

Que ceux qui s'imaginent qu'on peut en finir avec du canon, qui disent : « Un peuple athée, on ne le gouverne pas : on le mitraille ! » écoutent une autre parole émanée du même génie, mais celle-là plus sensée et plus sage. « Savez-vous, disait Napoléon à Fontanes, ce que j'admire le plus dans le monde? c'est l'impuissance de la force à fonder quelque chose. Il n'y a que deux puissances dans le monde : le sabre et l'esprit... A la longue, le sabre est toujours battu par l'esprit. »

Et cela est surtout vrai dans les nations catholiques, incessamment traversées et vivifiées par un courant de spiritualisme, d'honneur, de liberté. Là les triomphes du sabre sont toujours éphémères.

D'ailleurs, si vous en appelez au glaive, alors, entre les classes pauvres et les classes riches, ce n'est plus une société : c'est un duel. Préparez-vous aux conséquences.

Le monde a connu une fois ce péril ; mais alors le Christianisme, se levant comme l'Orphée antique, fit rentrer les deux épées dans le fourreau. « Le Christianisme, dit un homme dont le témoignage ne saurait être suspect[1], perdit les empereurs ; mais il sauva les peuples... Il ouvrit les portes des chaumières aux anges consolateurs du Christ. Il s'agissait bien des grands de la terre ! Et voilà qui est intéressant, que les derniers râlements d'un empire corrompu jusqu'à la moelle des os ! La belle chose à conser-

[1] Alfred de Musset, *la Confession d'un enfant du siècle.*

ver, que la momie de Rome embaumée des neuf parfums de Néron, emmaillotée du linceul de Tibère! Il s'agissait, messieurs les politiques, d'aller trouver les pauvres et de leur dire d'être en paix.

« Voilà ce que fit le Christianisme. Et depuis tant d'années, qu'ont fait ceux qui l'ont détruit? Ils ont vu que le pauvre se laissait opprimer par le riche, le faible par le fort, par cette raison qu'ils se disaient : « Le riche et le fort m'opprimeront sur la terre; mais quand ils voudront entrer au paradis, je serai à la porte et je les accuserai au tribunal de Dieu. » Ainsi, hélas! ils prenaient patience.

« Les antagonistes du Christ ont donc dit au pauvre : « Tu prends patience jusqu'au jour de justice; il n'y a point de justice. Tu attends la vie éternelle pour y réclamer ta vengeance; il n'y a point de vie éternelle. Tu amasses tes larmes et celles de ta famille, les cris de tes enfants et les sanglots de ta femme, pour les porter aux pieds de Dieu à l'heure de ta mort; il n'y a point de Dieu. »

« Alors il est certain que le pauvre a séché ses larmes; qu'il a dit à sa femme de se taire, à ses enfants de venir avec lui, et qu'il s'est redressé sur la glèbe avec la force d'un taureau. Il a dit au riche : « Toi qui m'opprimes, tu n'es qu'un homme; » et au prêtre : « Toi qui m'as consolé, tu en as menti! » C'était justement là ce que voulaient les antagonistes du Christ. Peut-être croyaient-ils faire ainsi le bonheur des hommes en envoyant le pauvre à la conquête de la liberté.

« Mais si le pauvre, ayant bien compris une fois que les prêtres le trompent, que les riches le dérobent, que tous les hommes ont les mêmes droits, que tous les biens sont de ce monde, et que sa misère est impie; si le pau-

vre, croyant à lui et à ses deux bras pour toute croyance, s'est dit un jour : « Guerre au riche ! à moi aussi la jouissance ici-bas, puisqu'il n'y en a pas d'autre ! à moi la terre, puisque le ciel est vide ! ô raisonneurs sublimes, qui l'avez mené là, que lui direz-vous s'il est vaincu ? »

Et que nous direz-vous à nous-mêmes s'il est victorieux ?

Autrefois, entre ces deux mondes, le monde riche qui descend à la décadence par l'abus du plaisir, et le monde pauvre qui monte à la sauvagerie par l'envie de la jouissance, pour les préserver de ces deux abîmes, pour les tenir réconciliés et unis, il y avait Dieu, l'Évangile, la Croix. Vous n'en voulez plus. Que restera-t-il ? une épée. Mais si de vos mains amollies par la jouissance l'épée tombe par terre, si le peuple s'en empare et la brandit dans un mouvement de sauvage colère, encore une fois, ô raisonneurs sublimes ! que nous direz-vous ?

En supposant d'ailleurs que, dans ce duel entre les classes élevées et les classes pauvres de la société, les premières seront toujours victorieuses et qu'à coups de canon elles auront toujours raison des émeutes, savez-vous où vous conduisez la société ? vous la faites rebrousser de dix-huit siècles ; vous nous ramenez au pur règne de la force ; vous préparez l'inévitable retour du césarisme païen. « Nous jouirons pleinement alors, dit un écrivain, de ce que les historiens ont appelé la *paix romaine,* sorte d'état de fièvre intermittent, où la férocité des séditions alterne avec la torpeur de la servitude ; nous connaîtrons le bon plaisir d'une armée perpétuellement indécise entre la fidélité et la révolte, seul soutien et seul contrepoids d'une dictature toujours renouvelée et toujours éphémère ; nous aurons pour contenir ou pour tromper les impatiences de

notre plèbe, tantôt les ateliers nationaux et les embellissements des grandes villes, tantôt la sportule; nos riches seront trop heureux d'acheter au prix de leur liberté, de leur dignité et d'impôts écrasants, la trompeuse apparence d'une sécurité précaire : par intervalles nous nous résignerons, comme à un mal nécessaire, au retour de ces périodes d'anarchie, courtes il est vrai, mais atroces, qui semblent faites pour naturaliser chez nous les mœurs des Taï-Pings ; rien ne nous empêchera d'ailleurs de nous donner le luxe d'une opposition de libéraux dilettantes : ils auront, pour se dédommager des brutalités de la presse en temps d'orgie démagogique, les malices d'académicien, les allusions énigmatiques, la profonde ironie des sous-entendus ; et il y aura encore une France sur la carte... jusqu'au jour où l'Europe, troublée par notre exemple, lasse de nos folies, tentée par notre faiblesse, jugera que sa patience est à bout [1]. »

En résumé, toute la maladie de la société contemporaine vient de deux causes : Dieu manque aux classes riches, pour les empêcher d'aller, par le luxe et l'abus du plaisir, à la décadence; Dieu manque aux classes pauvres, pour leur défendre de monter, par l'envie, par la colère, jusqu'à la sauvagerie. Pour que la société redevienne libre, heureuse; pour que les nuages qui assombrissent son front se dissipent, il faut que les classes riches et les classes pauvres cessent de se battre dans son sein; il faut qu'elles se réconcilient et qu'elles s'embrassent.

[1] *Lettres sur l'Association internationale, par M. Dunoyer, ancien professeur d'économie politique à l'université de Berne.* Ces très remarquables lettres ont été publiées dans *le Français*, mai 1871.

Or, ce divin baiser, elles ne se le sont jamais donné, elles ne se le donneront jamais que dans les bras de Dieu.

Mais tout ceci n'est encore que la moitié de la vérité. Montons plus haut ; et, pour voir le péril dans toute son étendue, embrassons d'un ferme regard un plus vaste horizon.

IV

Personne ne nie plus aujourd'hui que la grande question de ce siècle ne soit la question sociale, comme la grande question du XVIII[e] siècle avait été la question politique. « La démocratie coule à pleins bords, » disait déjà M. Guizot, il y a trente ans, à la Chambre des députés. « Ce siècle s'appellera le siècle des ouvriers, » disait plus récemment M. Gladstone à la Chambre des lords anglais. Ce fait d'une grande révolution démocratique s'opérant en Europe, et dont le foyer plus vivant est en France, personne, je le répète, ne le met plus en doute. Tous le voient : mais il s'en faut bien que tous le jugent de la même manière. Les uns le considèrent comme une chose nouvelle, et, le prenant pour un accident, se persuadent qu'on pourra l'arrêter ; les autres, au contraire, le jugent irrésistible, parce qu'ils estiment que ce fait est le plus ancien et le plus continu que l'on connaisse dans l'histoire. J'avoue que je suis de ces derniers. Je crois que le mouvement qui élève en ce moment les classes populaires a ses racines dans les dernières profondeurs de l'histoire chrétienne ; qu'il dure depuis dix-huit siècles et n'a cessé de marcher, sans s'être

arrêté un instant ; qu'il n'est pas gouverné par les hommes, qu'il les mène ; que les classes populaires, en particulier, ne le comprennent pas tout en y cédant ; et qu'enfin il est parfaitement irrésistible, parce qu'il est parfaitement naturel et parfaitement logique.

Mais lorsque, détournant mon regard de ce mouvement, dont je vois si bien la légitimité, je le reporte sur la société au milieu de laquelle le peuple fait son avènement, je suis saisi d'une sorte de terreur. Politiquement, rien n'est prêt pour le recevoir ; religieusement, tout est affaibli ou détruit. Je cherche les digues qui pourront contenir le torrent ; il n'y en a point : je ne vois pas même dans les esprits la pensée d'en construire.

Sous certains rapports, c'est une situation analogue à celle qui a si tristement signalé la fin du XVIIIe siècle. Le mouvement d'alors n'était pas social ; il n'était que politique, mais parfaitement légitime, et à ce titre irrésistible. Cependant personne ne le voyait. Ceux qui en parlaient n'étaient pas écoutés ; ceux qui le pressentaient en détournaient la tête. Nulle mesure ne fut prise pour le diriger ou le contenir. Il emporta tout : la royauté, la noblesse, la société.

Je tremble que nous n'ayons une fin du XIXe siècle plus lugubre encore : car, d'une part, le mouvement est plus fort, étant un mouvement social ; et, de l'autre, il n'y a plus de digues, la Religion étant par terre. « Si les classes populaires, disait avec beaucoup de justesse M. de Tocqueville, s'ébranlent avant que le Christianisme ait été reconstruit dans les esprits, l'Europe verra des luttes effroyables auxquelles rien ne ressemble. »

Ce qui rend, en effet, si solennelle et si redoutable l'heure que la France traverse en ce moment, c'est qu'elle

est le point de jonction de deux mouvements, l'un qui finit, l'autre qui commence, et dont la déplorable rencontre peut exposer le monde aux plus grands malheurs.

Le premier est ce mouvement de négation religieuse, de démolition chrétienne, qui commence avec Luther, en 1517, et qui n'est pas fini : vaste tragédie en trois actes qui s'achève en ce moment et qui laisse la Religion affaiblie, la société ébranlée, l'autorité découronnée, la famille en ruines, et le monde dans l'inquiétude de ce que l'avenir nous prépare.

Plus de Catholicisme, dit Luther. Ce fut le premier cri, le premier acte de cette redoutable tragédie. Tout ce que Dieu lui avait donné de génie, d'éloquence, de verve comique, de passion et d'influence, Luther l'employa à bafouer l'Église, à tourner en ridicule le pape, les évêques, les prêtres, les religieux ; se persuadant, du moins il le disait, et peut-être le croyait-il, que sur leurs ruines il parviendrait à établir le pur règne de la parole de Dieu, l'édifice immaculé du Christianisme.

Mais il y a dans les choses une logique qui, un jour ou l'autre, entraîne tout. Quoi ! cette vieille Église catholique, ces grandes lignes d'apôtres, de vierges, de docteurs ; cette unité, cette sainteté, cette fécondité : tout cela n'est qu'erreur et mensonge ! Alors qu'est-ce donc que le Christianisme ? Est-ce que si Jésus-Christ était Dieu, il n'aurait pas dû protéger son œuvre, la défendre, empêcher la superstition d'en altérer la beauté ? S'il ne l'a pas fait, qu'est-il, et que peut-on penser de lui ? Plus de Catholicisme, dites-vous, donc plus de Christianisme ; plus d'Église, donc plus de Jésus-Christ.

Et comme il s'était trouvé pour pousser le premier cri un homme doué de passion et d'éloquence, ayant sur les

lèvres un rire trivial et puissant, il se rencontra pour pousser le second un homme plus redoutable encore. Au sein de la nation la plus spirituelle du monde, sur ce point exquis du globe où la force ne peut rien, où le ridicule tue, un homme se trouva qui avait plus d'esprit que personne, et qui employa son immense talent à persifler le Christianisme. Pendant quatre-vingts ans, assis de nouveau sur la sellette, Jésus-Christ fut hué, moqué, aux applaudissements d'une foule légère et corrompue ; et comme Luther avait mis un demi-siècle à inoculer à l'Europe le mépris du Catholicisme, Voltaire mit un siècle entier à lui inoculer le mépris du Christianisme.

Mais quoi ! Jésus-Christ n'est qu'un fourbe ! L'Évangile n'est qu'une invention et une duperie ! Alors où donc est la Religion ? Quoi ! Dieu a permis de telles choses ! Qu'est-ce donc que Dieu ? Plus de Catholicisme, dit Luther au XVIe siècle ; plus de Christianisme, répond Voltaire au XVIIIe. Et le XIXe conclut : plus de Religion. Voilà où nous en sommes et le dernier mot de la tragédie. Du moins de la tragédie religieuse ; car, la même logique poussant les choses à leur conséquence, des voix hardies ont ajouté : Plus de Religion, donc plus de famille, plus de propriété, plus de société.

Le XVIe siècle vit le premier acte de cette tragédie redoutable, et l'Europe entière trembla sur sa base.

Le XVIIIe siècle vit le second acte et s'abîma dans le sang.

Le XIXe siècle assiste au troisième, et il aura de la peine à ne pas en mourir.

Or, au moment précis où s'achève ce mouvement de négation et de démolition chrétiennes, qui laisse la Religion affaiblie, la famille troublée, la société en ruines, en com-

mence un autre qui, pour se développer sans péril, aurait eu besoin de trouver le monde solidement assis sur ses ancres. Ce mouvement qui commence, cette puissance nouvelle qui se lève, dont le nom, objet d'épouvante pour les uns, d'espérance pour les autres, est sur toutes les lèvres, c'est la démocratie. Je ne dis pas la démagogie; celle-là passera. Je dis la démocratie, qui, quoi qu'on en pense, qu'on s'en réjouisse ou qu'on en pleure, est la reine de l'avenir. Mais je ne vois pas pourquoi on en pleurerait, si ce n'est à cause de l'heure obscure et ténébreuse où elle fait son apparition.

Qu'est-ce, en effet, que la démocratie? C'est le dernier terme de cette ascension périlleuse, mais nécessaire et admirable, par laquelle le Christianisme a pris le peuple par terre, sans droits, enchaîné, esclave; et de l'esclave en a fait un serf d'abord; puis du serf un homme libre, le citoyen d'une commune; et enfin du citoyen un être de plus en plus apte à toutes les fonctions publiques.

Qui niera, en effet, que quand le Christianisme parut, le peuple n'existait pas? Les trois quarts de l'humanité étaient dans les chaînes et dans les ignominies de l'esclavage. Doucement, tendrement, sans nier aucun droit, sans exalter aucun appétit sauvage, le Christianisme a dénoué les chaînes de l'esclave, et, l'élevant graduellement, il en a fait un serf. Ç'a été le premier pas; mais qu'il a coûté! Que de temps! trois à quatre cents ans au moins. Que de patience! Deux ou trois fois le monde a tremblé. A de certains moments, c'était l'esclave qui rugissait, trouvant que l'heure de la liberté était bien lente à venir; à d'autres moments, c'était le maître qui s'armait, trouvant qu'elle venait trop vite. Le sang coula plus d'une fois et par torrents. Heureusement la Religion était là. Elle était toute-

puissante. Elle parlait de haut aux riches ; elle parlait de haut aux esclaves. Et, grâce à elle, grâce à la foi profonde qui était partout, ce premier pas fut franchi.

Plus tard, au XIIe et au XIIIe siècle, on fit le second. Le serf se transforma en homme libre, en citoyen d'une commune. Là encore il y eut des chocs terribles, des émeutes à main armée, des tremblements de terre. Mais on était au moyen âge. La foi coulait à pleins bords dans les veines des seigneurs et du peuple. On se rencontrait au même autel ; on partageait le même pain ; on buvait au même calice. Il était impossible qu'on ne s'entendît pas. Le second pas fut franchi.

Aujourd'hui nous sommes en travail du troisième ; et, bien qu'il soit redoutable, je ne m'en effrayerais pas si nous étions en d'autres temps. Car en quoi consiste ce dernier pas ? Dans l'ascension graduelle des masses laborieuses à une instruction plus complète, à une moralité plus sérieuse, à un bien-être plus étendu, et, par une conséquence nécessaire, à une influence politique plus développée. Or qu'y a-t-il en tout cela qui ne soit parfaitement légitime, qui ne sorte comme un torrent des entrailles de l'Évangile ? Qui voudrait refuser aux pauvres l'instruction, aux ouvriers la lumière ? Et si, avec la lumière, ils montent à la vertu, qui pourrait leur refuser l'influence politique, le droit et le devoir de se mêler des affaires de leur pays ? Mais, dans l'état actuel, l'esprit du peuple rempli de ténèbres, le cœur ulcéré, la conscience vide de Dieu, les passions déchaînées et sans frein, quoi de plus périlleux ? C'est une belle chose que la liberté ; mais il ne faut pas qu'elle devienne la licence. Il ne faut pas que l'égalité devienne l'horrible niveau de 93. Il ne faut jamais avoir à opter entre la fraternité et la mort.

Ah! si, après la grande crise religieuse dont nous voyons se developper sous nos yeux le dernier terme, nous avions eu un siècle pour nous remettre, pour raviver le sentiment religieux ébranlé, pour repousser dans le néant l'athéisme pratique, et que le mouvement populaire n'eût apparu que quand la Religion aurait eu le temps de rétablir les digues; après qu'on eût pu instruire la démocratie, ranimer ses croyances, purifier ses mœurs, substituer peu à peu, à ses aveugles passions déchaînées, la science des droits et des devoirs, l'avènement de la démocratie se serait fait pacifiquement et sans péril.

Mais quoi ! la voilà qui arrive quand tout est par terre : quand le sentiment de Dieu est affaibli ; quand l'autorité est blessée au cœur; quand la conscience est énervée par des sophismes ; quand la famille est dissoute, quand la société est malade, quand la Religion est comme éteinte ; quand toutes les digues qui auraient pu contenir le torrent sont renversées : c'est effrayant.

Et j'ajoute : La voilà qui arrive l'athéisme sur les lèvres, la haine dans le cœur, l'esprit saturé d'idées impies, incendiaires, subversives de toute société. Il y a de quoi trembler. Je cherche dans mes souvenirs historiques, je ne vois aucune époque qui puisse inspirer à la fois plus de douleur, de pitié et d'épouvante.

Que le lecteur me permette un souvenir qui servira à indiquer le péril tel que je le conçois. Il a entendu parler, sans nul doute, de la redoutable inondation qui, en 1866, a submergé le val de la Loire. Or, le 27 septembre, quelques heures avant le grand désastre, j'étais, ainsi qu'une foule immense, sur le pont d'Orléans. La Loire grandissait d'heure en heure, et s'engouffrait sous les arches en jetant en l'air des flots d'écume. Elle passait irritée, fière, su-

perbe à voir. Inquiet de ce qui se préparait, j'aperçus l'ingénieur en chef qui présidait aux travaux, et je l'abordai pour savoir exactement ce que nous avions à craindre. « Je redoute tout de cette nuit, me dit-il ; elle peut être terrible. » Puis après quelques instants : « Il y a cependant une chose qui pourrait nous sauver. La crue de l'Allier et celle de la haute Loire ne passeront pas ensemble. Celle de l'Allier, qui nous apporte 4,000 mètres cubes d'eau par seconde, a dix heures d'avance sur celle de la haute Loire, qui, elle de son côté, n'en roule pas moins de 5,000. Seulement, ajouta-t-il d'un air plus soucieux, la crue de l'Allier sera longue à passer, il est probable que les premiers flots de la haute Loire se mêleront avec les derniers flots de l'Allier. Cela ne durera pas longtemps, trois ou quatre heures à peine ; mais ces trois ou quatre heures seront terribles. » Et, en effet, pendant ces trois ou quatre heures, les digues crevèrent en vingt endroits et le val fut submergé.

C'est là une image parfaite, selon moi, de la situation religieuse. Le protestantisme et son affluent, l'irréligion, achèvent de couler ; leurs derniers flots passent ; et c'est à ce moment qu'arrivent les premiers flots de la démocratie. Elle donne de la tête dans la queue du XVIII[e] siècle. Voilà le péril. La terre a déjà tremblé deux ou trois fois depuis cent ans. Tremblera-t-elle encore ? Les digues tiendront-elles ? Je l'ignore ; mais ce que je sais, c'est que c'est bien mal choisir son heure pour chasser Dieu de ce monde. Jamais les sociétés n'en ont eu un plus grand besoin.

CHAPITRE HUITIÈME

OBJECTIONS ET VAINS PRÉTEXTES DE L'IRRÉLIGION — S'IL EST VRAI QUE LES DÉCOUVERTES DE LA SCIENCE AIENT DÉMONTRÉ L'IMPOSSIBILITÉ DU COMMERCE ENTRE DIEU ET LES HOMMES

J'entends des voix attristées me dire : « C'est vrai ; l'irréligion est à la fois douloureuse et stérile. Elle traîne après elle un cortège de troubles, d'anxiétés, de tristesses, qui s'aggravent en avançant dans la vie.

Le cœur a beau mentir, la blessure est au fond.

« Mais, d'autre part, ne voyez-vous pas quelles objections la science élève aujourd'hui contre la Religion ? »

— Je crois à la science, me disait récemment un jeune homme; comment voulez-vous que je croie à la Religion ? Il y a incompatibilité entre la Religion et la science.

— Et pourquoi cela ? lui dis-je.

— Pourquoi ? parce que toute religion a nécessairement le surnaturel pour principe et pour base.

— Oui, sans doute, toute religion a une base surna-

turelle[1]. Toute religion suppose une action de Dieu qui s'approche de l'homme et qui intervient dans ses affaires en maître et en ami. Otez cette intervention de Dieu, la Religion n'est plus qu'un rêve impuissant.

— A merveille; et voilà pourquoi elle s'évanouira aux feux de la science. Car, pour cette dernière, il n'y a point de surnaturel; elle ne l'a jamais ni vu ni touché. Or elle n'admet que ce qu'elle voit.

— Vous croyez ? Et si j'allais dire, au contraire, qu'aux feux de la science, selon votre belle expression, la Religion va resplendir. Si j'allais dire que la science a vu le surnaturel, qu'elle l'a touché de ses mains, et qu'elle en apporte en ce moment au monde étonné une preuve inattendue et sans réplique. Oui, le plus net et le plus beau résultat de nos admirables découvertes, le voici : toutes les sciences, l'astronomie, la géologie, la physiologie, la linguistique, l'histoire, s'accordent toutes pour témoigner, sous une forme ou sous une autre, directement ou indirectement, de la certaine, et fréquente, et même continuelle intervention de Dieu dans les choses du monde. Déroulons ce grand tableau. En dépit de quelques efforts isolés, la science approche de l'heure où l'on ne pourra plus ouvrir ses livres sans une émotion religieuse.

[1] Nous prenons ici le mot *surnaturel*, non pas dans le sens des théologiens, mais dans le sens où l'entendent aujourd'hui tous ceux qui attaquent la Religion. « Le surnaturel est impossible, » c'est-à-dire que Dieu ne peut pas se mêler des affaires humaines. Voilà le sens qu'ils attachent tous à ce mot. Nous nous plaçons, pour les réfuter, sur le même terrain, et nous employons le mot *surnaturel* au même sens.

Que le premier atome, le premier germe, le premier mouvement viennent nécessairement et absolument d'une cause extérieure à la matière, et que, sans une première intervention de Dieu, le commencement des choses soit inexplicable, c'est ce dont conviennent toutes les sciences.

N'invoquons en ce moment ni l'astronomie, ni la géologie, ni aucune des branches de la biologie. On va voir tout à l'heure, au cours de la discussion, les textes de Newton, de Kepler, d'Herschell, d'Arago, de Cuvier, de Cl. Bernard, de Flourens, même de Darwin. Tout cela est éclatant et irrécusable.

Laissons aussi de côté les très belles et encore toutes récentes études sur le mouvement, la chaleur et leurs transformations. Il va en résulter, au témoignage des savants les plus autorisés, une preuve nouvelle que l'origine première des mouvements dans l'univers n'est antérieure à notre époque que d'une quantité finie de temps, et que par conséquent elle a commencé, et par une cause qui est nécessairement extérieure à l'univers[1].

[1] *Comptes rendus des séances de l'Académie des sciences,* 1er octobre 1866. *Note* de M. Dupré, doyen de la faculté des sciences de Rennes, *sur la tendance d'un système matériel quelconque au repos absolu ou relatif.* Voir aussi *Les Sciences et la philosophie,* par M. Th.-H. Martin, doyen de la faculté des lettres de Rennes, p. 308; *Le Matérialisme et la science,* par M. Caro, p. 242, et la note B à la fin du volume.

Contentons-nous de placer, au seuil de cette grande discussion, une page du savant M. Cauchy. C'est la preuve, par les sciences mathématiques, d'une première et nécessaire intervention de Dieu.

M. Cauchy établit d'abord qu'on ne saurait admettre un nombre *actuellement infini* dans le sens absolu du mot, ni une série composée d'un nombre *actuellement et absolument infini* de termes. Cette proposition démontrée par d'irréfutables calculs, et tous les mathématiciens, Poisson, Legendre, Lacroix, sont d'accord avec lui, M. Cauchy ajoute que cette proposition fondamentale s'appliquerait aussi bien à une série de termes et d'objets qui auraient existé successivement, ou même à une série d'événements qui se seraient succédé les uns aux autres. Ainsi, par exemple, puisque nous pouvons affirmer qu'il n'existe en ce moment qu'un nombre fini d'étoiles, il n'est pas moins certain que le nombre des étoiles qui ont existé, en supposant que beaucoup aient disparu, est pareillement fini. Ce que nous disons du nombre des étoiles, on doit le dire également du nombre des hommes qui ont vécu sur la terre, du nombre des révolutions de la terre dans son orbite, du nombre des états par lesquels le monde a passé depuis qu'il existe. Donc il a existé un premier homme; il y a eu un premier instant où la terre a paru dans l'espace, où elle a commencé à tourner autour du soleil, où le monde lui-même a commencé. Aussi la science nous ramène forcément à ce que la foi nous enseigne : La matière n'est point éternelle. Si nous ne l'admettions pas comme chrétiens, nous serions forcés de l'admettre comme ARITHMÉTICIENS, comme MATHÉMATICIENS[1]. M. Cauchy ajoute

[1] Cauchy, *Leçons* (inédites) *de physique générale* (faites à Turin en 1832). Extraits publiés dans *les Mondes*, par M. l'abbé

que nous devrions l'admettre aussi comme PHYSICIENS. Mais nous n'avons pas de lui une preuve développée de cette dernière assertion. Ceci, du reste, suffit amplement pour établir la nécessité et la réalité d'une première intervention de Dieu.

II

Cette concession faite ou subie, l'irréligion scientifique cherche à s'arrêter là. Mais c'est en vain. Après avoir admis une première intervention de Dieu pour créer la matière, il faut, bon gré, mal gré, en admettre une seconde. Après le Créateur, il faut reconnaître l'Architecte.

Sur cette seconde et nécessaire intervention, il y a surtout une science qui jette les plus vives lumières ; c'est l'astronomie, surtout depuis que Galilée et Herschell ont inventé le télescope, et que Newton, Euler, Arago, ont dressé la carte du ciel. Contemplons ce grand spectacle, et ne craignons pas de nous y oublier un peu. Les conclusions en seront d'autant plus invincibles.

Le premier télescope connu, celui de Galilée, grossissait sept fois les objets ; le plus récent, celui d'Herschell, les grossit six mille cinq cents fois. Quand on l'appliqua à la voûte céleste, ce fut un éblouissement. La couche des étoiles apparut réellement insondable, accablant l'intelligence et débordant tous les nombres où l'on essayait

Moigno. *Impossibilité du nombre infini et ses conséquences*, p. 3-6 du tirage à part. (Paris, 1863, gr. in-8°.)

de l'enfermer. Les deux Herschell essayèrent cependant ; et voici à quels résultats ils sont arrivés.

Ils ont reconnu d'abord que la réunion des grandes étoiles qui forment le cortège de notre soleil, n'est qu'un des vastes amas dont se compose la voie lactée, et que, vu d'une certaine distance, ce groupe d'astres apparaîtrait comme une tache plus blanche dans la voie lactée elle-même. Cette tache, pâle et blanche, c'est elle, et elle seule, qu'ils ont essayé de sonder. A l'œil nu on y aperçoit, sur l'horizon de Paris, quatre mille cent quarante-six étoiles. Mais voici le télescope ; et savez-vous combien on en voit aujourd'hui ? Rien que dans un coin de la constellation des Gémeaux, où l'œil le plus exercé n'aperçoit que six étoiles, une bonne lunette en fait découvrir plus de trois mille entassées. Que sera-ce donc pour l'immensité des cieux ? Que sera-ce même pour cette petite tache blanchâtre, qu'on appelle notre système sidéral ? Voici, sur ce dernier point, les calculs les plus précis de la science. Arago, Lalande, Delambre et Francœur reconnaissent un nombre total d'à peu près soixante-quinze millions d'étoiles visibles. Et, ne l'oubliez pas, ces soixante-quinze millions de soleils et d'étoiles ne forment qu'un des amas de la voie lactée, et, vus d'une certaine distance, ils apparaîtraient seulement comme une tache pâle et blanche, comme un flocon d'écume dans l'immensité. « O mon Dieu, que vos cieux sont beaux ! Qui pourra compter l'armée de vos soleils ? »

Mais la science ne se contente pas de compter les astres, elle les pèse. Ces soixante-quinze millions d'astres ne sont pas soixante-quinze millions de clous d'or dans une tapisserie d'azur. On sait exactement quel est leur poids. Supposez qu'il y ait quelque part une balance assez

vaste pour recevoir dans ses plateaux les globes célestes ; voici les résultats auxquels on arriverait. On trouverait que Saturne pèse cent fois, et Jupiter trois cent trente-huit fois autant que la terre. Quant au soleil, il est un million quatre cent mille fois plus volumineux qu'elle, et comme Sirius à son tour est douze fois plus grand que le soleil, Sirius est seize millions de fois plus volumineux que la terre. Oui, ce clou brillant que nous voyons le soir étinceler dans le ciel, il est seize millions de fois plus grand que la terre.

Jugez par là des distances et de l'immensité des espaces nécessaires à la motion de telles masses. Hésiode, pour nous donner une idée de l'élévation du firmament, suppose qu'une enclume d'airain, en tombant du ciel, roulerait neuf jours et neuf nuits dans l'espace avant d'arriver jusqu'à la terre. Imagination d'enfant ! Pour venir du soleil à la terre, il faudrait à un train express, dévorant cinquante kilomètres à l'heure, trois cent quarante-sept ans. Or, cette distance effroyable, la lumière la franchit en huit minutes et demie. Calculez maintenant, sur cette base, la profondeur démesurée de la couche stellaire. Car cette lumière qui fait soixante-quinze mille lieues par seconde, qui vient du soleil en huit minutes, pour venir de l'Alpha du Centaure, savez-vous ce qu'elle mettrait de temps ? trois ans et huit mois ; de Véga ? douze ans et demi ; de l'étoile polaire ? trente et un ans ; de la Chèvre, soixante-douze ans : il est vrai que l'étoile polaire est à dix-huit milliards de lieues de la terre, et la Chèvre, à cent soixante-dix trillions de lieues ; d'Alcione enfin, la plus brillante des Pléiades, cinq cents ans. Mais veuillez bien remarquer que la profondeur du ciel ne s'arrête pas au groupe des Pléiades, lesquelles appartiennent, au con-

traire, à ces couches superficielles. Aussi Herschell estime qu'un rayon parti d'une de ces constellations télescopiques dont se compose la voie lactée mettrait deux mille ans à venir jusqu'à nous. L'investigation scientifique s'arrête-t-elle du moins là? Non. Elle pénètre jusqu'à ces nébuleuses qui résident sur les confins du monde stellaire. Mais alors la distance devient telle qu'elle confond la pensée. Malgré sa foudroyante rapidité, la lumière, dit M. de Humboldt, met deux millions d'années à traverser l'incommensurable distance qui nous sépare de ces astres. La lumière vient du soleil en huit minutes et demie; en un dixième de seconde, elle fait le tour du globe, et il lui faudrait, dans ce cas, deux millions d'années! Ici on ne raisonne plus, on ne compte plus. On est accablé et, le point d'interrogation posé par Dieu à Abraham se redresse dans sa fine et mordante ironie : *Numera stellas, si potes.* « Compte les étoiles, si tu peux! »

Et ce n'est pas tout. La plus étonnante de toutes les inventions de l'homme, deux fois sublime et par la grandeur des résultats et parce que dans cette découverte il n'y a eu ni télescope ni instruments quelconques, mais le pur génie de l'homme, c'est la loi du mouvement des cieux Dans ces espaces immenses, rien n'est immobile. Tout se meut. Ces millions d'astres voguent tous dans le même sens, et dans un ordre régulier, à des distances mesurées, décrivant tous le plus beau des mouvements, tournant sur eux-mêmes, les uns autour des autres, comme dans un chœur antique. Et que dire de la douceur, de l'harmonie de cette danse? Mais que dire surtout de sa vitesse? La terre circule autour du soleil avec une vitesse de sept lieues par seconde, de quatre cent vingt lieues par minute, de vingt-cinq mille deux cents lieues par heure, de

six cent mille lieues par jour. Mercure, plus rapide encore, tourne avec une vitesse de plus d'un million de lieues par jour. Et pendant ce temps, le soleil, avec son cortège de planètes, décrit, autour de quelque centre inconnu, une courbe d'un rayon si étendu qu'elle semble rectiligne, et d'un mouvement plus majestueux et plus doux, quoiqu'il soit encore de dix kilomètres par seconde, de trente-six mille kilomètres par heure, de près d'un million de kilomètres par jour[1].

Et quel est le plancher sur lequel s'exécute cette danse, j'allais dire vertigineuse, si elle n'était aussi douce qu'elle est rapide ; quel est, dis-je, le plancher sur lequel dansent ces millions d'astres ? Il n'y en a point. Ils dansent dans le vide. Et n'oubliez pas leur poids. Celui du soleil est de deux nonillions de kilogrammes ; ce qui s'exprime au moyen du chiffre 2 suivi de trente zéros :

2,000,000,000,000,000,000,000,000,000,000.

Et Syrius a une masse qui pèse douze fois plus. Et tout cela se meut dans le vide, avec une vitesse, pour la terre, de six cent mille lieues par jour.

Et comme si le grand Artiste qui a organisé ces chœurs s'était plu à se surpasser lui-même à travers ces soixante-quinze millions d'astres de notre ciel, simple quadrille de la danse totale, passent les comètes échevelées. Il y en a dix-sept millions de connues, obéissant à des lois qu'on ignore, et circulant à travers le chœur harmonieux sans y introduire aucun désordre.

Newton a découvert le rythme de ce mouvement prodigieux des astres, et cela suffit à sa gloire. Il a vu comment

[1] Arago, *Leçons d'astronomie*, p. 186 et suiv.

vont les astres ; mais ce grand homme, profondément religieux, aurait eu horreur d'imaginer qu'ils allaient tout seuls. On a bientôt dit : « L'attraction ! l'attraction ! » Mais qu'est-ce que l'attraction ? Qui a mis dans les astres cette force qui les attire, et qui, au moment où elle allait devenir fatale en les précipitant les uns sur les autres, est neutralisée par une force opposée ? Qui y a mis cet équilibre merveilleux qui naît, non d'une immobilité uniserselle, mais d'une perpétuelle mobilité ? Qui a créé, enfin, au sein des espaces immenses, non seulement ce chef-d'œuvre de beauté, d'ordre, de puissance, mais ce prodige de mécanique, de géométrie et de calcul qui confond d'admiration l'esprit qui le contemple ? Il n'y a pas à hésiter, dit Newton, c'est Dieu[1].

Et tous les génies de la science, Copernic, Kepler, Galilée, Descartes, Leibnitz, Euler, Clarke, Cauchy, parlent comme lui[2]. Ils ont tous vécu dans une véritable adoration de l'harmonie des mondes et de la main toute-puissante qui les a jetés dans l'espace et qui les y soutient.

Et cette conviction, ce n'est pas par des élans, comme les poètes, c'est par des chiffres, par des théorèmes de géométrie qu'ils lui donnent sa base nécessaire. Et leur raisonnement est si simple, que des enfants le suivraient. Voyez, en effet :

Ils établissent d'abord que la matière est essentiellement inerte ; que, par conséquent, si un élément matériel est

[1] Newton et Clarke, son disciple : « L'attraction est l'effet d'une CAUSE IMMATÉRIELLE. » (*Philos. de Rohault,* traduction latine de Clarke, II, XI, 15.)

[2] *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des sciences,* t. XXI. Paris, 1845.

en mouvement, c'est qu'un *autre* l'y a contraint ; car tout mouvement de la matière est nécessairement un mouvement *communiqué*. Donc, disent-ils, puisqu'il y a dans le ciel un mouvement immense, qui emporte dans les déserts infinis des milliards de soleils d'un poids qui écrase l'imagination, c'est qu'il y a un Moteur tout-puissant.

Ils établissent, en second lieu, que ce mouvement des cieux suppose résolus des problèmes de calcul qui ont demandé trente années d'études à Euler, et dont Newton, septuagénaire, disait qu'il n'était pas parvenu à les résoudre tous. Donc, disent-ils, il faut que ce Moteur tout-puissant ait été un tout-puissant Mathématicien, un Calculateur infini.

Ils établissent, enfin, que le mouvement des cieux se compose de deux forces harmonieuses : l'une qui attire les corps vers le centre, l'autre qui les en éloigne. L'une, la première, qui se concevrait encore ; l'autre qui ne se conçoit pas du tout. Celle-ci, vraie force d'attraction, qui attire les corps au centre, mais qui, si elle était seule, finirait par les jeter tous les uns sur les autres dans une immense et immobile agglomération. Celle-là qui survient à temps pour les arracher à ce péril, en les projetant dans l'espace. Mais d'où vient-elle, cette seconde force plus étonnante que la première, et la vraie merveille des cieux ? Elle n'a d'explication que dans une volonté toujours persistante et supérieure à tous les mondes[1].

Eh bien ! à tout cela, à tant de raisons, à des autorités si hautes, à ces preuves multiples que Dieu est là, soutenant de sa puissante main les astres, et par conséquent ayant intervenu, intervenant sans cesse dans les choses

[1] *Œuvres de Newton*, 1783, t. IV. *Lettre à Bentley*. — Voir aussi Euler, *Lettres à une princesse allemande*, 68e lettre.

de l'homme, que répondez-vous ? Que dit la fausse science, la science athée et matérialiste ?

Je viens de lire leurs principaux ouvrages : *La Force et la Matière*, de Burkner ; *La Circulation de la Vie*, de Moleschott ; la *Préface des Œuvres de Darwin*, par Vogt ; *L'Ancienneté de l'homme*, par Hackel (petits hommes, après tout, à côté des Copernic, de Kepler, des Galilée, des Newton, des Euler) ; je viens, dis-je, de lire leurs livres ; j'ai la tête fatiguée par ce style, cette obscurité, cette sécheresse, ces grands mots nouveaux, cette déshabitude de définir et de distinguer, tous ces nuages de fond et de forme qui dénotent des esprits auxquels manque la forte discipline intellectuelle. Je suis fatigué, mais bien plus encore étonné, j'allais dire humilié, de ce que j'y ai trouvé. Savez-vous à quoi se réduit toute leur argumentation ? Le voici ; j'ose à peine l'écrire : *C'est que tous ces astres se sont faits tout seuls !*

Cela est incroyable ; mais cela est, et nous l'allons voir.

« Le principe le mieux assis de la philosophie naturelle, dit M. Renan, c'est que le développement du monde se fait sans l'intervention d'aucun être extérieur[1]. » — « Le dogme nouveau, dit M. Littré, explique l'univers par des causes qui sont en lui[2]. » — « Il faut être descendu bien bas dans l'échelle des êtres intelligents, dit un troisième, pour chercher ailleurs qu'en lui-même les causes qui ont créé le monde[3]. »

Comment cela, direz-vous ? — Rien n'est plus simple. Après tout, qu'est-ce que le monde, même dans ses plus

[1] Renan, *Revue des deux Mondes*, 15 oct. 1863.

[2] Littré, *Conservation, Révolution, Positivisme*, p. 26. *Paroles de Phil.*, p. 34.

[3] About, *Progrès*, p. 13.

hauts phénomènes ? « Une efflorescence de la matière brute. » — « Un composé de molécules simples, de matériaux inorganiques[1]. » Eh bien, remontez aussi haut que vous pourrez, à l'origine, avant toute organisation de la matière, qu'y avait-il ? des atomes, des molécules inorganiques flottant dans l'espace. Ces molécules éprouvaient le besoin de changer de place, de marcher, de progresser, de devenir[2]. Poussés par ce besoin, elles se sont mises d'elles-mêmes en mouvement ; elles se sont unies à d'autres sans plan, sans l'ombre d'une intention quelconque, simplement en se conformant à la loi d'attrait qui régit la matière ; et, avec le temps, elles ont formé les astres et tout l'ensemble des mondes. Voilà le système. Je défie que, dans tous ces livres, on y trouve autre chose.

On lit, on relit, on croit rêver.

On a envie d'aller trouver l'auteur de ces systèmes, et de lui dire : « Voyons, Monsieur, laissons les mots; parlons clair. Croyez-vous ce que vous affirmez ? Croyez-vous que ces mollécules flottaient ainsi dans le vide, sans que personne les ait créées ? Croyez-vous qu'elles y étaient de toute éternité ? Si vous dites oui, alors expliquez-moi ce qui a pu les décider à produire le monde. Direz-vous : *Le besoin de marcher et de progrès ?* Mais « il est bien évident qu'un effet qui aurait attendu toute une éternité passée avant de se produire aurait dû attendre toujours, et par conséquent ne se produire jamais[3]. »

Pendant que je roulais ces pensées dans ma tête, une image se formait devant mes yeux, dont je ne parvenais pas à me débarrasser. Je voyais une horloge, une de ces

[1] About, *Progrès*, p. 17.
[2] Renan, *Revue des Deux Mondes*, 15 oct. 1863.
[3] Martin, *les Sciences et la Philosophie*, p 257.

magnifiques horloges, où les merveilles du mécanisme ont été poussées au dernier degré de complication et de perfection. Une fourmi était enfermée dans cette horloge, errant le long de ses ressorts. Douez-la d'intelligence; quelle sera sa première pensée? Elle parcourt, active et curieuse, ces léviers, ces roues, ces engrenages, ces poids dont les proportions l'écrasent, et elle conclut, n'est-ce pas? qu'une œuvre si magnifique suppose un puissant et habile ouvrier. Mais non, la voilà qui rejette cette idée. Et elle ne la trouve pas assez *scientifique*. — *Le premier principe de ma philosophie*, dit-elle, *c'est que cette horloge s'est faite sans l'intervention d'aucun être extérieur. — Le dogme nouveau, c'est que l'horloge s'explique par des causes qui sont en elle.* Ce principe posé, elle regarde l'aiguille. Qu'est-il donc étonnant qu'elle marche? Ne voyez-vous pas qu'elle adhère à un essieu qui fait tourner une roue. Cette roue, singulièrement pourvue de dents, s'emmanche dans une autre qui tourne aussi. Puis celle-là est mue par un balancier, que font agir des poids qui montent et descendent. Rien n'est plus simple alors, et il *faut être descendu bien bas danc l'échelle des êtres intelligents pour chercher ailleurs qu'en elle-même les causes qui font marcher l'horloge.* Quant aux éléments qui la composent, ces leviers, ces roues, ces poids, il est encore plus facile de voir d'où ils viennent. Après tout, qu'est-ce que cette horloge? *Un composé de molécules simples, de matériaux inorganiques.* Or ces molécules flottaient dans l'espace. Poussées par le besoin de la marche, du progrès, elles se sont unies selon leurs propriétés immanentes. Celles-là, les molécules minérales, ont fait les roues, les leviers, les aiguilles. Celles-ci, les molécules végétales, ont fait les cordes, les poulies. D'autres ont fait les poids. Le tout réuni a formé, sans

plan, sans intention quelconque, uniquement en se conformant à l'attrait, cette œuvre admirable. *Et il faut être descendu bien bas dans l'échelle des êtres intelligents pour chercher ailleurs qu'en elle-même les causes qui ont créé l'horloge.*

Heureuse fourmi, dors en paix, et sois fière de ton génie ! Tu as découvert l'explication *scientifique* de l'horloge.

III

Vaincue de ce côté, l'irréligion scientifique s'est retournée vers la terre ; et, s'emparant des phénomènes plus obscurs de la vie, elle a essayé une nouvelle lutte. Si on excepte quelques enfants perdus dans les brouillards du matérialisme le plus abject, elle ne nie pas le Créateur. Seulement, une fois le premier germe donné, elle déclare n'avoir plus besoin de Dieu. Pour expliquer la successive apparition de tous les êtres, c'est assez du tâtonnement infini des causes secondes.

Mais ici encore la science vient à notre aide, et les données expérimentales les plus certaines s'unissent aux plus claires notions de la philosophie pour renverser une pareille hypothèse.

Admettons-le pour un instant ; admettons, comme le veulent nos adversaires, que tous les êtres, les plantes, les animaux et l'homme viennent par des transformations successives d'un premier germe, d'un premier type primitif. Nous disons que, même dans cette hypothèse, la nature ne serait pas arrivée à de tels résultats, si elle n'avait pas été guidée par une sagesse infinie.

Pourquoi ? Parce qu'il doit y avoir une proportion entre la cause et l'effet, et qu'il n'y en a point entre le jeu de forces aveugles et ce monde si harmonieux où éclate un art infini, et où l'intelligence transpire visiblement sous chaque forme.

Cette proposition, qu'un des savants les plus autorisés de nos jours, l'Américain Agassiz, a démontrée avec un luxe de preuves scientifiques, est si évidente, que les plus fervents disciples de Darwin, ses admirateurs les plus enthousiastes en conviennent. Selon Charles Lyell, « cette grande chaîne de variations et de transformations qui a produit l'évolution du monde organique, a été *intentionnellement et spécialement guidée.* (*Intentionally and specially guided.*) Et Asa Gray dit, de son côté, « que la variation a été guidée *le long de certaines lignes avantageuses.* » Et ce pauvre écho qu'on appelle Renan répète « que toutes les molécules se sont réunies, agglomérées, *suivant un cadre tracé d'avance,* pour former des corps ».

Intentionnellement guidée. Qu'est-ce que cela veut dire ? *Suivant un cadre tracé d'avance.* Par qui ?

Il est vrai que M. Darwin refuse absolument d'accepter ces concessions, et qu'il maintient que, « étant donnée la forme mère pour laquelle il a fallu l'action du Créateur, toutes les espèces se sont ensuite formées *sans intervention surnaturelle* ou *combinaison intelligente quelconque*[1]. » Mais alors que reste-t-il pour expliquer le monde ? le tâtonnement infini, autrement dit le hasard.

Tout à l'heure, devant les splendeurs du monde astronomique, on nous disait que ce chef-d'œuvre s'était fait tout seul. Maintenant, devant les merveilles du monde

[1] Darwin, *De l'Origine des espèces,* p. 507.

terrestre, on affirme que c'est le hasard qui en est le père. Voilà le fond de l'irréligion scientifique, à peine dissimulé sous quelques grands mots techniques.

Mais à qui fera-t-on croire que le hasard ait pu produire le monde, que cette œuvre sublime puisse être le résultat du tâtonnement infini de forces aveugles, brutales, non dirigées ? Je laisse cette poésie immense de la nature, résultat des plus magnifiques harmonies. Je ne veux prendre qu'un seul détail, l'œil, par exemple. Qui admettra que cet appareil si compliqué, si délicat, ce chef-d'œuvre de combinaison mécanique ait été produit sans aucune combinaison, par l'action de forces aveugles ? Les darwinistes font des efforts inouïs pour montrer comment l'œil s'est formé peu à peu. « Si nous suivons, disent-ils, pas à pas, dans le règne animal, le perfectionnement graduel des yeux, nous rencontrons un progrès gradué. Ainsi, par exemple, l'œil des animaux les plus inférieurs se montre comme une simple tache de pigment qui ne peut encore former aucune image des objets extérieurs, mais tout au plus percevoir l'impression distincte des différents rayons de lumière. *Alors* s'ajoute un nerf sensible. *Plus tard* se développe lentement, à l'intérieur de cette tache pigmentaire, la première ébauche de la lentille. Mais il manque *encore* tous les appareils réunis pour l'accommodation et le mouvement de l'œil[1], etc. »

Mais d'abord, *cette simple tache de pigment* est à elle seule un miracle. Qui a pu faire que, dans ce germe sourd, muet, aveugle, un fragment de matière devînt sensible à la lumière ? Cela est inconcevable, et il est aussi impossible de l'expliquer que d'expliquer l'apparition même de la vie.

[1] Ernest Hackel, p. 633, 634.

Ensuite, où avez-vous pris cette *succession* historique des différents appareils de l'œil ? Tout cela est gratuit ; c'est de la fantaisie pure. L'anatomie comparée constate, au contraire, que tous ces degrés divers dans l'organe existent aujourd'hui même, dans le même temps, parmi les différentes classes d'animaux. La nature ne s'essaye pas, ne tâtonne pas, du moins vous ne pouvez pas le prouver. Mais, selon cette loi que j'ai indiquée au second chapitre de cet ouvrage, magnifique et harmonieuse, elle émet à la fois toutes les nuances de la vision, depuis la simple tache du pigment dans les races inférieures, depuis l'ébauche élémentaire de la lentille en d'autres races plus développées, jusqu'à l'œil de l'homme et à l'œil de l'aigle Le plus parfait de tous n'est pas celui de l'homme, il s'en faut bien, Dieu lui ayant donné, dans l'œil de l'esprit, un dédommagement sublime.

Mais, quand même les darwinistes réussiraient à expliquer la création de l'œil par la théorie des combinaisons infinies, ce qui est impossible, voici un organe qui se refuse absolument à cette explication. Nous empruntons cet exemple à M. Cl. Bernard. « Comment se fait-il, dit cet éminent physiologiste, que le suc gastrique, qui dissout tous les aliments, ne dissolve pas l'estomac lui-même, qui est précisément de la même nature que les aliments dont il se nourrit ? On a longtemps tâtonné pour expliquer cette merveille. On sait maintenant que l'estomac est tapissé d'un enduit ou vernis inattaquable à l'action du suc gastrique. Qu'aurait pu faire l'art le plus accompli pour protéger les parois stomacales, sinon inventer une précaution semblable à celle qui existe en réalité ? Et qu'elle rencontre surprenante, qu'un organe destiné à sécréter et à employer un agent des plus dangereux par lui-même, se

trouve précisément armé d'une tunique protectrice qui a dû toujours coexister avec lui, puisque autrement il eût été détruit avant d'avoir eu le temps de se procurer cette défense, ce qui exclut l'hypothèse des longs tâtonnements et des rencontres heureuses[1] !.»

Veut-on un autre exemple ? Prenons le cœur. Placé au centre de l'homme, couvert de la poitrine comme d'un bouclier, son double mouvement est prodigieux. Par l'un, il projette à travers les veines ces globules de sang, vifs, lumineux, qui vont porter la vie partout. Puis, quand ils sont fatigués, éteints, il les reprend, leur rend l'électricité, la chaleur, et les renvoie de nouveau sur tous les points. A qui fera-t-on croire qu'une pareille merveille soit née sans combinaison intelligente quelconque, par le seul jeu des forces aveugles ; qu'elle soit née lentement, successivement, par des tâtonnements qui ont duré des siècles ? Le grand caractère du cœur, c'est qu'il a dû être tout de suite et absolument parfait. Il est idéalement beau, dans la concordance de toutes ses parties, dans l'harmonie de toutes ses pièces. Il est ou il n'est pas. La moindre lésion le tue. Et ce chef-d'œuvre suffirait à lui seul pour ruiner tout le système.

Montons cependant plus haut, à cette loi de relation et d'affection, qui crée la famille, d'où naissent la paternité et la maternité. Nous touchons ici à une foule de mystères attendrissants ou sublimes. N'en prenons qu'un, le moindre : cette coupe de lait qui s'emplit si miraculeusement sur le cœur de la mère, au moment de la naissance de l'enfant. Qu'on nous dise par quelle suite de tâtonnements infinis la nature a réalisé cette merveille ! A-t-il fallu

[1] Cl. Bernard, *Leçons sur les propriétés des tissus vivants*. Cité par M. Paul Janet, *Revue des Deux Mondes*, 15 fév. 1873.

d'irréparables malheurs pour qu'elle s'aperçût enfin de cette lacune? Et si elle a mis des milliers de siècles à la combler, que deviennent pendant ce temps les enfants?

On pourrait multiplier les exemples, toucher une à une toutes les harmonies du monde, toujours on arrivera à cette conclusion, que, quels qu'aient été les moyens par lesquels Dieu a produit successivement sur la terre l'apparition des plantes, des animaux, de l'homme, l'ensemble de cette production merveilleuse et chacun de ces détails supposent un plan conçu d'avance par la Sagesse infinie et réalisé par la puissance et par la bonté. C'est ce que professaient hautement Cuvier, de Jussieu, de Candole, Jean Müller, Flourens, Brongniart, Agassiz, c'est-à-dire les hommes les plus compétents. Ils déclarent tous que les darwinistes font fausse route en cherchant à résoudre d'une manière purement naturelle un problème qui implique une *Cause surnaturelle*[1]. »

Donc, pour expliquer l'origine des choses, une telle intervention de Dieu ne suffit pas, celle par laquelle il a tout créé; il en faut une seconde, par laquelle, après avoir tout créé, il a tout organisé.

IV

Du reste, c'est pour donner plus de force à notre raisonnement que nous avons accepté pour un moment l'hypo-

[1] Brongniart, *Revue des cours scientifiques*, t. VII, p. 563. Paris, 1870. Voir aussi *Cours de physiologie comparée*, Leçons de M. Flourens, réd. par M. Ch. Roux, revues par les professeurs, 40e leçon, p. 174-180. Paris, 1856, in-8°.

thèse de M. Darwin, car elle est scientifiquement inadmissible. Il est impossible que, même guidée par Dieu, la vie ait pu passer d'un règne à un autre, et cela par une raison bien simple, c'est qu'*il n'y a pas de passage.*

Entre chaque règne il y a un saut brusque, un *abîme.* Je l'ai indiqué au second chapitre de cet ouvrage ; il faut le prouver maintenant, et voir se multiplier, sous le regard de la science, les nécessaires interventions de Dieu.

Suivant l'hypothèse cosmogonique de Laplace, d'Herschell, d'Arago, d'Ampère, il fut un temps où notre globe était à l'état de matière gazeuse et diffuse. Or, cela étant, nous demandons à la science comment sont nés les plantes, les animaux et l'homme.

1° Les plantes. — « Savoir comment les plantes sont venues sur la terre, dit Bischof, nous est aussi impossible à nous, naturalistes, que de connaître le premier commencement de toutes choses[1]. » Et, en effet, la plante est une nouvelle création. Elle a tout ce que possède le minéral ; mais, de plus, un centre d'organisation, une force de développement interne, une sève, une semence reproductive. « L'opinion, dit Liebig, que la nature possède une force créatrice capable de produire, avec certaines matières en décomposition, les plantes les plus diverses, est tout simplement la conséquence d'un examen insuffisant[2]. » — « Pour expliquer cet être nouveau, dit Becquerel, il faut absolument l'intervention de la puissance créatrice. »

Voilà pour les plantes. Il a fallu une première intervention de Dieu pour créer la matière, une seconde pour l'or-

[1] Cité par Hettinger, *Apologie du Christianisme,* t. I, p. 206.
[2] Liebig, *Chemische Briefe*, p. 20.

ganiser ; il en faut une troisième pour supposer au minéral cet être nouveau qu'on appelle une plante.

2° LES ANIMAUX. — Vis-à-vis du minéral, la plante est un miracle, un être surnaturel. Vis-à-vis de la plante, l'animal, à son tour, est un miracle encore plus grand. Il a tout ce qu'a la plante, et de plus quelque chose que celle-ci n'aura jamais : un principe intérieur de mouvement, de perception, de sentiments volontaires. Or, ce principe, d'où vient-il ? La science moderne dit avec Flourens : « La vie ne vient pas de la mort; la vie ne naît que de la vie. » En d'autres termes, entre le monde inorganique et le monde organique il n'y a pas de passage. « S'il fallait définir la vie, dit Claude Bernard, je dirais : La vie c'est la création. Dans tout germe vivant il y a une idée qui se manifeste par l'organisation. » C'est-à-dire que de la plante à l'animal il n'y a pas de déduction ; il y a transcendance, création, intervention d'une puissance supérieure qui pose un être nouveau. C'est ainsi que raisonnent, d'après des expériences décisives, Flourens, Claude Bernard, Cuvier, Liebig, Alexandre de Humboldt et Quatrefages[1]. Virchow n'en disconvient pas[2]. Et si Burmeister, par exemple, fait des efforts désespérés pour maintenir la doctrine de la génération spontanée, sa raison dernière, avoue-t-il naïvement, c'est que, sans elle, l'origine des êtres organisés sur la terre est inexplicable autrement que par l'intervention immédiate d'une puissance supérieure à l'homme[3]. » Et Bernard Cotta lui-même : « Il y a, dit-il, une énigme indéchiffrable qui nous oblige, même malgré nous, d'en appeler à la puissance infinie du Créateur, c'est

[1] Voir plus haut, p. 107.
[2] Hettinger, *Apologie du Christianisme*, t. I, p. 201.
[3] Burmeister, *Geschichte der Schœpfung*, p. 304.

l'origine de la masse terrestre tout aussi bien que *la première apparition des êtres organisés sur la terre*[1].

Donc, de même que pour avoir la plante, être surnaturel vis-à-vis du minéral, il a fallu une intervention de Dieu; pour avoir l'animal, être surnaturel vis-à-vis de la plante, il faut un nouveau *Fiat* de la puissance créatrice.

3° L'HOMME. — Que sont les deux abîmes dont nous venons de parler, à côté du troisième, celui qui sépare l'animal de l'homme ? C'est ici qu'apparaît l'être surnaturel par excellence, l'être nouveau, incommensurable avec ce qui précède, et absolument inexplicable, si ce n'est par une intervention immédiate et directe de la puissance créatrice. Qu'on nous permette d'y insister; car c'est ici, pour cette raison même, que se concentrent, depuis quelques années, tous les efforts de la science matérialiste.

« La pensée, dit Darwin, que des animaux aussi distincts qu'un singe, ou un éléphant, ou un oiseau-mouche, aient pu descendre des mêmes parents, paraîtra une nouveauté à ceux qui n'ont pas suivi le récent progrès de l'histoire naturelle[2]. » — « En ce qui regarde l'homme, c'est, dit-il, se mettre intellectuellement au rang des sauvages, que d'imaginer qu'il y a eu besoin d'un acte spécial de création[3]. »

L'homme n'ayant donc pas été créé spécialement par Dieu et descendant des animaux, il faut que Darwin lui crée une généalogie. Cela ne l'embarrasse guère, et Hackel, un de ses disciples, se croit en mesure de rétablir,

[1] B. Cotta, *Gen.*, t. II.
[2] Darwin, *The Descent of man*, t. I, p. 203.
[3] Id., ibid., p. 386.

« avec certitude, » vingt et un degrés de notre arbre généalogique. D'abord le singe. « L'homme appartient *manifestement*, par sa dentition, par les dispositions de ses narines, et sous d'autres rapports, à l'espèce des singes[1]. »

Voilà le premier degré. On a les autres. Darwin considère les anciens *marsupiaux* comme les progéniteurs des singes. Les *marsupiaux* descendent à leur tour des *monotrèmes* primitifs. Les *monotrèmes* sont issus des poissons. Les poumons de l'homme ne sont que la vessie natatoire des poissons *transformée*. Nous avons probablement passé par une forme voisine des poissons *ganoïdes ;* puis, auparavant, par une forme encore plus inférieure, celle du *lancelet*, encore existant. Plus haut encore, c'est-à-dire plus bas, nous nous rattachons à une souche primitive qui a dû ressembler aux larves des *ascidiens*. Enfin, au dernier degré d'ascendance, Hackel indique les *monères*, qu'il définit des *organismes sans organes*[2]. Et comme les travaux de Laplace et d'Herschell ne permettent plus de douter que la masse de notre globe à existé à l'état de gaz, puis de liquide incandescent, en voilà qui prétendent que nous pourrions bien avoir eu des *ancêtres gazeux*.

Telle est la doctrine. Elle a fait pousser des cris de joie aux Taine, aux About, aux Renan, à tout ce demi-

[1] Darwin, *The Descent of man*, t. I, p. 190.

[2] Voir les excellents articles de M. l'abbé Lecomte, docteur ès sciences, dans la *Revue catholique de Louvain*, sur le darwinisme et l'origine de l'homme. (*Revue catholique de Louvain*, année 1871, août, novembre et décembre. Année 1872, février, mars, avril et mai.) Nous emprunterons beaucoup à ce savant et consciencieux travail.

monde de la science qui nous menace de nous abaisser intellectuellement, comme l'autre demi-monde nous a corrompus au point de vue des mœurs. Chose étrange ! voilà des êtres qui auraient horreur de se dire de même race que les nègres, et qui tressaillent de joie en pensant qu'ils ont dans leurs veines du sang de singe ! Mais n'allez pas croire que la science soit ici pour quelque chose. Ils se soucient bien de la science ! Ils ne veulent pas être les frères des nègres, parce que la Religion l'enseigne ; et ils tiennent à être les fils des singes, parce que la Religion le nie. Ce n'est pas plus malin que cela.

Mais pendant qu'ils applaudissaient ainsi, la vraie science se recueillait, observait sérieusement, et apportait enfin le résultat de ses expérimentations les plus sérieuses et les plus incontestables.

Or il résulte de ces observations qu'entre l'homme et le singe, au point de vue anatomique, physiologique, comme au point de vue intellectuel, moral, religieux, il y a un abîme, « un gouffre énorme (*enormous gulf*), une distance incommensurable, pratiquement infinie (*a divergence immensurable, pratically infinite*), selon l'expression d'un darwinien vaincu par l'évidence [1] ; et que, par conséquent, pour que l'homme fût, il a fallu une intervention spéciale de la puissance créatrice.

On serait tenté, du reste, de ne pas trop regretter ces folies de l'esprit humain, ces aberrations d'intelligences malades, quand on voit les beaux travaux auxquels elles donnent lieu. Qui avait songé jusqu'ici à étudier de si près l'anatomie comparée de l'homme et des animaux ? Et qui se doutait de la profondeur de l'abîme que Dieu a creusé

[1] Huxley, citation du duc d'Argyll, *Primeval Man*, p. 50.

entre eux au point de vue anatomique et jusqu'en des organes où ils ont l'air de se ressembler davantage. C'est la même chose en apparence. Examinez bien, c'est tout différent.

Ainsi l'homme se tient debout ; ses pieds reposent simplement et solidement sur la terre; sa tête droite regarde le ciel. Le singe a bonne envie d'en faire autant. Vous diriez qu'il marche moins bien que l'homme, mais enfin qu'il marche. Eh bien, non. Le singe grimpe, il ne marche pas. Étudiez en l'un et en l'autre la colonne vertébrale, la base des pieds, les ligatures de la tête : ce sont deux êtres qui ne se ressemblent en rien. C'est ce qu'ont démontré M. de Quatrefages dans son *Histoire de l'homme* et dans son savant *Rapport sur les progrès de l'anthropologie*[1] ; Duvernoy, dans ses *Études* si précises, si curieuses sur *le gorille*[2]; Gratiolet[3] et Alix[4], dans leurs *Descriptions anatomiques du chimpanzé;* Bianconi, dans son *Étude sur l'homme singe*[5]; Godron, dans son beau travail *de l'Espèce et des Races*[6]. Notons encore, comme confirmant cette thèse, les admirables travaux d'Owen sur *le Pied comparé de l'homme et du singe.* Ce pied du singe n'est pas même un pied ; c'est une main avec un véritable pouce, comme il convient à un grimpeur[7]. Et la savante

[1] A. de Quatrefages, *Rapport sur les progrès de l'anthropologie*, p. 244. Paris, 1867. — *Histoire de l'homme,* t. III, p. 31, 32. Paris, 1869.

[2] Duvernoy, *Archives du Muséum,* t. VIII, p. 173.

[3] *Annales des sciences naturelles,* t. VIII, p. 347.

[4] Ibid.

[5] Bianconi, *l'Uomo-scimmia,* p. 49. Bologna, 1864.

[6] Godron, *De l'Espèce et des Races,* t. II, p. 119. Paris, 1859.

[7] Owen, *On the Classification and geographical distribution of the Mammalia,* 1859.

Analyse d'Alix *sur la main de l'homme,* espèce de compas qui suppose, dit Blainville, le géomètre, et qui suffirait à mettre entre l'homme et les animaux une infranchissable distance[1].

Devant ces travaux précis, minutieusement exacts, Huxley, Schaaffausen et Büchner lui-même ont été obligés de rendre les armes.

Mais rien ne les a plus embarrassés et plus complètement réduits au silence que les travaux de Bischof, et surtout d'Aëby, concernant le crâne. Ce dernier, très savant anatomiste, a voulu soumettre à un examen approfondi le crâne de l'homme et celui du singe[2]?. Son travail renferme des centaines et des milliers de mesures de crânes de l'un et de l'autre. Or il résulte de l'ensemble de ces observations que le crâne de l'homme et celui du singe ne se ressemblent qu'en apparence ; scientifiquement, *ils n'ont rien de commun entre eux.* Chose singulière, ils ne se ressemblent qu'un peu au début, à la naissance. Dès qu'ils commencent à se développer, ils *s'écartent.* Leur développement se fait incessamment en *sens inverse.* Et même, dans ce premier moment, « toujours l'intervalle entre l'homme et le singe est *incomparablement* plus grand que celui qui sépare ce dernier du reste des animaux. »

Soit donc qu'on examine la structure générale du corps, la colonne vertébrale, les bassins, les ligaments de la tête, soit qu'on étudie le pied, la main, le crâne, on arrive

[1] Alix, *Recherches sur la disposition des lignes papillaires de la main et du pied.* (Annales des sciences naturelles, Zoologie et Paléontologie, t. VIII, p. 346. Paris, 1867.)

[2] Aëby, *Les Formes du crâne de l'homme et des singes.* Leipzig, 1867.

toujours à ce résultat, qu'entre l'homme et le singe il y a un abîme, au point de vue anatomique. Aëby a dit cela en un mot pittoresque : « Nous sommes à la fin de notre étude. Nous avons appris à connaître le type humain *comme une île solitaire qui n'est reliée par aucun point à la terre voisine des mammifères*[1]. »

Darwin n'a répondu à toute cette première dissertation que par le silence.

Et cependant, de toutes les difficultés qu'on oppose à son système, celle-ci est la moins embarrassante. Qu'est-ce que l'abîme anatomique à côté de l'abîme physiologique ? Laissons de côté tant de différences fondamentales ; n'en prenons qu'une, qui suffit à creuser un gouffre incommensurable entre le plus élevé des singes et le plus dégradé des hommes. C'est la faculté du langage articulé. Il y a six mille ans au moins que l'homme « s'est distingué du singe[2] ». Que fait donc celui-ci de rester si longtemps en retard ? Ces grands singes « intelligents et passionnés », dont M. About est si fier de descendre[3], à quoi songent-ils de ne pas se créer une langue intelligente et passionnée ? Savez-vous ce que répondent les darwinistes ? « Si les grands singes n'articulent pas une véritable parole, c'est qu'ils n'en sentent pas le besoin[4]. » Ils ne sont donc pas faits comme nous, qui n'avons pas un sentiment que nous n'éprouvions le besoin de l'exprimer, et qui, au sein de la langue universelle, savons nous créer une langue à nous, aussi sublime que l'émotion qui nous anime.

[1] Aëby, *Les Formes du crâne*, etc., p. 91.
[2] Renan, *Vie de Jesus*, Introduction.
[3] About, *Progrès*, p. 17.
[4] Dally, *L'Ordre des primates et le transformisme*, p. 21.

Vainement, pour parer aux coups que leur portent l'anatomie et la physiologie, les darwinistes en appellent à la géologie. Chassés du monde des êtres vivants, ils se réfugient dans le monde des fossiles, aux âges préhistoriques. Ils firent grand bruit, il y a quelques années, d'un crâne trouvé à Neanderthal, qui par sa forme déprimée semblait se rapprocher du crâne simien. Mais, d'une part, après un moulage en plâtre opéré à l'intérieur, on est arrivé à des conclusions tout opposées[1]. D'autre part, il résulte de la découverte d'une foule de crânes fossiles, particulièrement à Cro-Magnon (en France) et à Strangenas (en Suède), non seulement que, dans ces temps anciens, la race humaine ne se rapprochait pas du singe, mais qu'au contraire les races primitives qui ont habité l'Europe étaient fort supérieures à plusieurs races existantes aujourd'hui; et qu'ainsi, selon l'expression d'Aëby, il faut que les darwinistes renoncent « à invoquer en faveur de leur hypothèse, *ne fût-ce qu'un seul fait*, tiré de l'histoire de l'humanité, aussi loin qu'elle nous est accessible jusqu'ici[2] ».

Assurément on ne reprochera pas aux darwinistes de manquer de courage. Où il éclate surtout, c'est quand ils essayent d'établir que l'on découvre dans les animaux toutes les facultés intellectuelles, morales et religieuses qui distinguent l'homme. Il le fallait bien pour que le système fût complet; il fallait montrer, comme dit M. About, qu'entre les grands singes « intelligents et passionnés » et les premiers hommes « les facultés sont

[1] *Congrès international d'anthropologie*... tenu à Paris en 1867, p. 359. Paris, 1868.

[2] Aëby, *Conclusion.*

de *même* nature, et ne diffèrent que *par le degré*[1] ». Mais comment faire pour établir une pareille thèse ? Nous sortons de la science, et nous entrons dans le domaine des tours de force. Tantôt ils dépriment tellement les facultés intellectuelles, qu'il n'est pas étonnant qu'elles soient dans les animaux, puisqu'on les trouve dans les machines. Tout ce qui *marque d'une manière quelconque* le rapport qui existe entre les choses ou leurs idées *raisonne. Si donc* UN ENGIN MÉCANIQUE *produit ces effets de raison, je ne vois point de motif pour lui dénier* LA FACULTÉ DU RAISONNEMENT[2]. » D'autre fois ils nient absolument dans l'homme les facultés qu'ils ne peuvent trouver dans les animaux. « La volonté de l'animal, nous dit Hackel, comme celle de l'homme, *n'est jamais libre.* Le dogme si répandu du libre arbitre est, scientifiquement, absolument insoutenable[3]. » Ou bien ils exaltent tellement les facultés intellectuelles des animaux, qu'entre eux et l'homme il n'y a plus de différence. « Pouvons-nous être certains, dit Darwin, qu'un vieux chien, pourvu d'une excellente mémoire et de quelque pouvoir d'imagination, ne réfléchit jamais sur les plaisirs qu'il a ressentis à la chasse[4] ? » Il trouve en eux le sentiment du devoir, le germe de la moralité, même des VERTUS ACQUISES[5]. « Si les chiens courants ne poursuivent pas, si les chiens d'arrêt n'arrêtent pas, ils MANQUENT A LEUR DEVOIR ET AGISSENT MAL[6]. » D'après

[1] About, *Progrès*, p. 17.

[2] Huxley, citation de Saint-Georges Mivart, *Revue contemporaine*, janvier 1872.

[3] *Revue catholique de Louvain*, années 1871-1872.

[4] Darwin, *The Descent*.

[5] Id., ibid., p. 42, 52, 76, etc.

[6] Id., ibid, p. 32.

Vogt, le chien a peur du *surnaturel*[1]. Ailleurs, il affirme que, chez le cheval, le germe des idées religieuses est très développé[2]. Branbach assure que le chien a beaucoup de religion[3]. Darwin avait un chien qui croyait aux esprits[4].

On sourit en entendant de telles choses et on refuse de les discuter sérieusement ; alors la colère prend les darwinistes, et ils n'hésitent pas à déclarer que ceux qui n'admettent pas leurs idées sont, au point de vue intellectuel, *beaucoup au-dessous des chiens*. Il faut lire ce texte prodigieux. « Plusieurs des assertions de nos adversaires, dit Hackel, attestent d'une manière étonnante un manque d'idées naturelles claires et nettes, en même temps que de liaison dans la pensée ; et elles placent ainsi positivement leurs auteurs *au-dessous des chiens, des chevaux et des éléphants les plus intelligents. Car ces bêtes,* **POUR LA PLUPART,** *n'ont pas leur horizon borné par toutes ces hautes montagnes de dogmes et de préjugés qui, chez le plus grand nombre des hommes, vicient dès la jeunesse les lois de la pensée ; en sorte que nous trouvons souvent,* **DANS LES BÊTES,** *des jugements plus justes et plus naturels qu'on n'en rencontrerait même* **CHEZ LES SAVANTS**[5]. »

Puisque « ces bêtes, *pour la plupart,* n'ont pas leur horizon borné par ces hautes montagnes de préjugés et de dogmes », il serait curieux de savoir quelles sont celles qui ont secoué ce joug humiliant, et celles qui, hélas ! le subissent encore. Mais l'illustre docteur n'a pas songé à

[1] Vogt, t. I, p. 294.
[2] Id., ibid.
[3] Cité par Darwin, *The Descent,* t. I, p. 67.
[4] Id., ibid.
[5] Hackel, *Gen. Morphologie,* t. II, p. 436. Berlin, 1866.

nous le dire ; et peut-être que, si nous le lui demandions, il nous trouverait bien curieux.

Tous les darwinistes ne s'emportent pas, il est vrai, à un tel excès de déraison. Cela n'est permis qu'à Berlin. Mais alors l'évidence leur arrache des aveux qui sont une vraie déroute. Ils reconnaissent qu'entre l'homme intellectuel et les animaux inférieurs il y a *un gouffre énorme, une distance incommensurable, pratiquement infinie,* et voici ce qu'ils imaginent pour la combler. « De même, dit Wallace, qu'en voyant sur la terre des plantes *cultivées*, des animaux *domestiques,* une intelligence suffisamment pénétrante en conclurait, même ignorant l'existence de l'homme, la présence et l'action de quelque être intelligent, d'une nature supérieure à la leur, qui les a guidés dans leur perfectionnement ; ainsi, en voyant les animaux d'une part, et de l'autre l'homme, on doit conclure que *des êtres intelligents supérieurs à l'homme ont dû diriger le jeu des causes naturelles* de manière à produire ce passage que, seules, elles n'auraient pas pu effectuer [1]. »

S'il en est ainsi, conclut très bien le savant rédacteur de la *Revue catholique de Louvain,* puisque nous connaissons Dieu, et qu'au contraire personne, pas même Wallace, ne connaît rien de ces êtres hypothétiques qui auraient dirigé l'élevage de nos progéniteurs velus de manière à créer la race humaine, n'est-il pas scientifiquement plus simple et plus rationnel d'admettre que *l'homme est l'œuvre immédiate de Dieu ?* Ceci est l'évidence même.

[1] Wallace, *Contributions to the theory of natural selection; a series of essays.* London, 1870.

V

Voilà donc déjà un certain nombre d'interventions de Dieu constatées scientifiquement. La première, pour créer la matière ; la seconde, pour l'organiser d'après un temps tracé d'avance ; la troisième, pour la création du règne végétal ; la quatrième, pour l'apparition de la vie organique ; la cinquième, pour la création de l'homme. C'est ce que disent non seulement les livres sacrés, mais l'astronomie, la géologie, la physiologie, l'anatomie et la physique.

Or si Dieu est intervenu six ou sept fois pour la création et la constitution du monde, il y peut intervenir toujours.

C'est ce que M. le Play fait observer très justement à certains savants qui refusent d'admettre les différentes interventions dont nous venons de parler, et n'en veulent que deux. « Si la raison, dit-il, devait être blessée par une doctrine attribuant la création de la terre et des êtres qui l'habitent à une succession d'interventions divines, on ne voit pas comment elle serait mieux satisfaite par l'idée de deux interventions, dont la première aurait pour objet la création de la matière inorganique, et la seconde celle du premier germe vivant. Et s'il a été digne de Dieu, après tant de siècles de ces phénomènes purement minéraux que la géologie signale, de déposer ce germe sur la terre, pourquoi serait-il indigne de lui d'introduire dans l'ensemble de la création ces transformations incessantes dont

nous voyons la trace en étudiant la terre et le monde céleste ? La loi d'harmonie et de continuité que la raison attache à la Toute-Puissance est même en opposition avec l'argument des sceptiques : l'esprit, dès qu'il aperçoit une seule intervention de Dieu, est impérieusement conduit à la pensée d'une intervention continue. C'est dans cette notion que se trouve le principe essentiel de tous les cultes. Il est donc vrai de dire que l'observation du monde physique dirige l'esprit vers la Religion plutôt que vers le scepticisme[1]. »

Mais ce n'est pas seulement par cette loi de continuité que la science éclaircit aujourd'hui la grande question des rapports de Dieu et de l'homme ; elle le fait d'une autre manière, plus remarquable encore. On se rappelle le système tant prôné au XVIII[e] siècle des lois immuables de la nature, si inflexibles qu'aucune volonté libre ne pouvait intervenir, sous peine de bouleverser tout l'édifice. C'est avec cela que les philosophes se flattaient d'empêcher toute ingérence de Dieu dans les choses du monde. Or la science du XIX[e] siècle a fait voler en éclats cette fausse et étroite conception du monde physique, et elle est en train de nous donner, du plan général de la nature, une révélation scientifique qui va devenir une lumière religieuse.

Qu'a-t-elle découvert, en effet, dans le vaste domaine de la création ? Trois choses qui en montrent la vraie beauté.

La première, c'est que le monde n'est qu'un vaste ensemble de forces qui agissent et réagissent sans cesse les unes sur les autres, d'après des lois générales et constantes.

La seconde, c'est que ces forces sont hiérarchisées, de

[1] Le Play, *La Réforme sociale*, t. 1, p. 53.

telle sorte que l'effet des plus faibles est à chaque instant annulé, modifié ou suspendu par l'action intervenante des plus fortes.

La troisième, enfin, c'est qu'au milieu de ce vaste ensemble de forces qui régissent la matière, l'esprit se meut libre. Il s'appuie sur les unes pour modifier, suspendre ou annuler les autres, et il passe en souverain au milieu d'elles.

Voilà l'ensemble des lois de la nature, et, dans cette dernière, le trait suprême de la beauté. Imaginez, en effet, que l'esprit soit captif de ces lois, ce serait la paralysie. Qu'il puisse, au contraire, les bouleverser à son gré, ce serait le désordre. Mais elles sont immuables et nous sommes libres, et notre liberté grandit avec notre génie. Voilà la merveille.

C'est une loi, par exemple, que tous les corps sont attirés au centre. Cela m'empêche-t-il de prendre une pierre et de la jeter en l'air ? Et pendant qu'elle s'élève en vertu de la force que je lui ai communiquée, la loi d'attraction est-elle détruite ? Non, certes ; elle est simplement combattue et vaincue par une force qui, pendant quelques instants, lui est supérieure. Ce ballon, où je suis monté avec dix personnes et dont la nacelle est chargée de pierres, il devrait adhérer au sol. Le voilà, au contraire, qui s'élève ; il prend son assiette à des hauteurs considérables. Pourquoi ? parce que je suis intervenu avec ma liberté, avec mon génie, et qu'à la force d'attraction qui devait le clouer à terre, j'ai substitué une autre force, plus puissante, qui l'a emporté dans le ciel. Je fais cela tous les jours, mille fois par jour : pourquoi Dieu ne le ferait-il pas ? Cet enfant allait mourir. Il y avait en lui un mal que le médecin ne voyait pas. La mère prie, elle fait prier son

enfant. Le soir le médecin revient. Un symptôme qui ne l'avait pas frappé le frappe. Il prescrit un remède. L'enfant est sauvé. Y a-t-il eu bouleversement des lois de la nature? Nullement. Y a-t-il eu intervention de Dieu? Pourquoi pas?

Autre exemple. Je suis musicien, par exemple, poète, orateur. Je parle, je chante. Est-ce que je suis gêné, dans la vive expression de mes pensées et de mes sentiments, par les lois immuables auxquelles sont soumises la parole et la musique? Oui, je suis un pauvre orateur, un médiocre musicien. Mais prenez un grand artiste; ces lois le soutiennent, et, pour ainsi dire, le portent. Il se meut libre et inspiré au milieu d'elles. Il arrache des larmes; il fait frémir de terreur; il jette l'âme dans de douces extases; et, comme on l'a si bien dit du rossignol, il n'a qu'à changer de clef, et la cantate du plaisir devient l'hymne de la douleur. Faible image de Dieu! Les mains sur cet immense clavier de forces, les connaissant toutes, les touchant avec cette supériorité qu'on remarque dans les grands artistes qui ont inventé un instrument, il envoie à son gré l'espérance, la douleur, la joie à ses créatures pour les exciter au bien, ou, changeant tout à coup de clef quand on le lui demande, il suspend les souffrances et remet l'âme dans la paix.

Et cela sans toucher à aucune des lois de la nature, mais seulement en les combinant entre elles, « en changeant de clef, » comme nous faisons nous-mêmes.

Voilà le plan du monde, tel que la science nous le révèle, et le noble rôle que l'esprit est destiné à y jouer. Et plus l'esprit est grand, mieux il sait modifier, suspendre, combiner les lois générales, plus il se relève et nous relève avec lui de leur servitude. Le sauvage côtoie, sans s'en

douter, ces forces puissantes avec lesquelles nous avons créé des merveilles. Et nous-mêmes, pendant combien de siècles n'avons-nous pas contemplé, stupides, l'eau qui bouillait sur le feu, jusqu'à ce qu'enfin le regard intuitif du génie a aperçu la force et s'en est emparé ? Ainsi des paratonnerres, ainsi des télégraphes et de tant d'autres forces qu'aveugles nous ne savions pas voir. Ce ballon dont je parlais tout à l'heure, vous cherchez à le diriger, à lui faire porter des voyageurs. Vous avez raison. Ce qui manque, ce n'est pas la force ; elle est là dans l'immense arsenal de la nature. Ouvrez les yeux ; ce qui manque, c'est le génie. On trouvera donc cette force et bien d'autres ; et comme, grâce à l'imprimerie, rien ne se perd, nous marchons à des temps où les lois générales pèseront de moins en moins sur les épaules de l'humanité. En ce temps-là se vérifiera le mot de Bacon, qu'un peu de science éloigne de la religion, et que beaucoup de science y ramène. Et en effet, s'étant affranchi, à force de génie, d'une foule de lois de la nature, l'homme ne s'étonnera plus que Dieu l'ait toujours été et de toutes; communiquant facilement à travers l'espace avec ceux qu'il aime, il trouvera tout simple que Dieu le fasse aussi ; qu'il oppose loi à loi, force à force, comme nous le faisons nous-mêmes ; et que, plus habile et plus puissant que nous, il circule à travers toutes ces lois sans être gêné par aucune d'elles.

Il est vrai que, dans quelques rares circonstances, cette intervention de Dieu, non pour lui, mais pour nous, afin de nous rendre attentifs, revêt un autre caractère. Les lois de la nature, immuables pour tout le reste, sont vraiment modifiées en un point. Mais on se demande encore ici pourquoi on refuserait à Dieu un pouvoir dont nous usons tous les jours. Cet arbre infécond, stérile, vous le greffez ;

le voilà qui se couvre de fruits, bien étonnés de naître là. Cette fleur que la nature fit simple et blanche, cette rose que Dieu fit rose, voici qu'elle prend toutes les couleurs et tous les parfums. Et que dire des animaux transformés, détournés de leurs voies régulières; de ces espèces nouvelles, inouïes, miraculeuses dont vous êtes si fiers! Mais que dire surtout des merveilles, bien autrement importantes, de la chimie, de la physique, de la biologie? Qui aurait imaginé que l'homme trouverait le pouvoir de suspendre la douleur, de couper un membre, d'ouvrir les plus redoutables abcès, sans que le patient s'en aperçût? Qui aurait cru qu'à un malade épuisé, affaibli, ayant perdu tout son sang, on pourrait infuser un sang étranger, celui d'un homme bien portant, et par là faire revenir un moribond? « Petits miracles, sans doute, dit un excellent critique, mais, toute proportion gardée, les grands se font-ils autrement? Les uns et les autres sont des infractions à l'ordre apparent de la nature : l'ordre réel en est-il altéré? L'enchaînement des faits et des causes est-il interrompu, parce que nos jardiniers font certaines boutures, inventent et composent d'inexplicables variétés? Non. Pourquoi dès lors ne pas admettre que dans un étage au-dessus, dans un ordre plus général, d'autres genres de perturbations, des guérisons subites, des transformations incroyables, des actes de volonté ou d'intuition sans exemple se puissent accomplir sans que l'ordre universel soit menacé ou compromis? Tout dépend du genre de puissance que vous attribuez à l'Auteur de ces actes, à Celui qui, tenant toutes choses en sa main, peut aussi bien produire l'exception que la règle[1]. »

[1] Vitet, *La Science et la Foi.*

Et n'écriviez-vous pas hier : « Qui sait si la science, maîtresse de la vie, n'en va pas modifier les conditions ; si une biologie omnisciente ne nous fera pas vivre toujours[1] ? » C'est-à-dire : Qui sait si la science ne va pas faire de vrais miracles ? Vous les permettez à la science ; vous ne les défendez qu'à Dieu !

VI

Il est donc certain que Dieu peut intervenir dans les choses de l'homme. Il le peut, puisqu'il l'a fait. Il l'a fait sept ou huit fois ; donc il le peut toujours. Il le peut sans toucher aux lois de la nature, en les combinant entre elles à la manière de l'homme. Il le peut aussi en ayant l'air de toucher aux droits de la nature, sans y toucher réellement, comme fait encore l'homme, pour produire un phénomène inusité, non pas plus beau que les phénomènes ordinaires, mais qui, étant rare, arrête le regard et sollicite l'attention ; voilà où nous en sommes déjà ; et, le passé nous répondant de l'avenir, nous touchons à l'heure où la science versera, sur la question des rapports de Dieu et de l'homme, les dernières lumières.

Et remarquez que je n'ai invoqué que les sciences physiques ; car combien d'autres, qui sont de vraies sciences aussi, déposent aujourd'hui dans le même sens !

Voilà l'homme créé ; il parle. Comment a-t-il trouvé la parole ? Est-ce par lui-même ? Ni Platon dans l'antiquité,

[1] Renan, *Revue des Deux Mondes,* année 1861.

ni Rousseau dans les temps modernes, ne le croyaient, et M. de Humboldt au nom de la linguistique, comme M. de Bonald au nom de la philosophie, démontrent qu'il y a eu ici une intervention divine.

L'homme est créé; il parle; il est père. D'où vient l'âme de son enfant? D'où viennent toutes ces âmes d'enfants qui naissent tous les jours? Les faites-vous sortir de la matière? Les extrayez-vous des autres âmes? Ou bien imaginez-vous qu'elles ont toutes été créées le même jour, mais qu'elles sont restées emmagasinées quelque part, sans idées, sans sentiments, sans mémoire? Il faut donc admettre encore ici une directe et perpétuelle intervention de Dieu.

L'homme meurt. Est-ce qu'à moins d'être descendu dans les derniers abîmes du matérialisme, vous ne croyez pas qu'il sera jugé, récompensé ou puni selon ses œuvres? Mais pour cela encore l'intervention de Dieu est nécessaire.

Et si je voulais presser, entre ce berceau où, bon gré, mal gré, Dieu intervient, et cette tombe où il faut encore, avec Platon comme avec Jésus-Christ, accepter son intervention, l'homme vit. Mais qu'est-ce que vivre? Est-ce que la vie est autre chose qu'une création continue? Est-ce que si la main qui nous a tirés du néant ne nous soutenait, c'est-à-dire ne nous en tirait perpétuellement, nous n'y retomberions pas à chaque minute? Lisez Bossuet, Leibnitz, Malebranche, Fénelon, Descartes, et vous verrez si le monde pourrait subsister une heure sans une intervention continue de Dieu.

Je n'insiste pas; je reste dans le domaine de la science et de la philosophie humaine. Car que serait-ce si je voulais entrer dans le monde de l'histoire? J'ai montré que

l'homme était séparé par un abîme de tous les êtres inférieurs, qu'il était « comme une île solitaire qui n'est reliée par aucun point à la terre voisine des mammifères ». Est-ce que, si je voulais, je ne pourrais pas établir la même doctrine pour Jésus-Christ comparé aux autres hommes? Comme la plante, comparée à la pierre, est un miracle; comme l'animal, comparé à la plante, est un miracle aussi; comme l'homme enfin, comparé à l'animal, est un miracle encore plus grand, est-ce qu'il ne serait pas possible d'établir que Jésus-Christ, comparé à l'humanité tout entière, est un miracle? Ce n'est pas par déduction que sa doctrine et sa vie ont apparu. Il y a ici transcendance. Sa doctrine, sa vie, ses vertus s'élèvent bien au-dessus de son temps et de tous les temps, de sa nation et de toutes les nations; elles n'ont jamais été dépassées; que dis-je! elles n'ont pas même été atteintes. A la lettre, Jésus-Christ est *comme une île déserte qui n'est reliée par aucun point à la terre voisine des hommes.*

Mais n'insistons pas sur ce fait solennel et capital de l'histoire du monde, sur cette régénération de l'humanité aussi surnaturelle que l'a été son origine. Nous y consacrerons tout à l'heure un volume entier. Restons-en pour le moment aux faits que nous avons invoqués; faits constatés par la science, admis par tous les vrais savants, et qui jettent sur la grande question de la Religion, du commerce sacré de Dieu et de l'homme, un jour éclatant.

Voici, en effet, le dernier mot, le résultat définitif de toutes nos admirables découvertes :

Dieu toujours plus grand;

L'homme, hélas! toujours petit et infirme;

Et, entre l'un et l'autre, des interventions de Dieu

que la science reconnaît certaines, et qui conduisent impérieusement, dit M. le Play, à croire « à une intervention continue ».

Mais une intervention continue c'est la Religion, ce que nous avons appelé la rencontre de Dieu et de l'homme, leur embrassement mutuel.

CHAPITRE NEUVIÈME

OBJECTIONS ET VAINS PRÉTEXTES DE L'IRRÉLIGION (SUITE)

S'IL EST VRAI QUE LES GRANDS PEUPLES MODERNES ABANDONNENT LA RELIGION, ET QU'EN L'ABANDONNANT ILS DEVIENNENT PLUS HEUREUX ET PLUS GRANDS

Il n'y a donc rien dans la science, absolument rien, qui soit une objection et un obstacle à la Religion ; mais n'y a-t-il rien dans l'histoire ? Ne voit-on pas de nos jours les grands peuples abandonner peu à peu les pratiques de leur culte ? Et ne pourrait-on pas même ajouter qu'ils deviennent d'autant plus grands qu'ils en secouent plus complètement le joug ? En ce qui est de la France en particulier et même de l'Europe, n'est-il pas manifeste que l'affaiblissement des croyances coincide avec l'essor donné à l'esprit humain, et qu'à chaque étage de la civilisation, celle-ci a grandi d'autant plus vite qu'elle s'est mieux affranchie du joug des idées et des pratiques religieuses ?

Voilà ce que beaucoup disent, et, bien qu'elle ne repose que sur une évidente confusion, l'objection qui en arrête un grand nombre.

« Avouons-le, dit M. le Play, certaines nations parvenues à un haut degré de prospérité et de puissance, et en particulier la France depuis le commencement du XVIIIe siècle, se sont éloignées des pratiques religieuses; mais aussitôt l'affaiblissement des aptitudes morales les plus nécessaires, et l'apparition de plusieurs désordres sociaux, leur ont appris qu'elles s'écartaient des voies de la civilisation. Quant aux peuples que l'opinion place de nos jours aux premiers rangs, ils ne subissent point ces dures épreuves, et ils l'emportent sur les autres par la délicatesse et l'énergie des croyances [1]. »

Essayons d'élever au plus haut degré de lumière ces deux propositions fondamentales, et ajoutons ainsi, à tout ce que nous avons dit de la nécessité sociale de la Religion, une nouvelle preuve plus actuelle et plus vivante. Par amour pour ceux qui ne croient pas, il ne faut leur laisser ni une obscurité, ni un prétexte, ni un refuge.

I

Assurément, on m'accordera que l'Angleterre et l'Amérique sont deux grandes nations; toutes deux puissantes, libres, commerciales, couvrant l'Océan de leurs pavillons et les terres de leurs colonies; celle-ci, qui du fond de sa petite île s'est fait un empire plus vaste que celui d'Alexandre et de César, et compte cent soixante-quatorze millions d'hommes qui lui obéissent; celle-là, toute jeune, ayant

[1] Le Play, *La Réforme sociale*, édit. in-12, t. I, p. 74.

encore la figure et les traits d'un adolescent, mais laissant entrevoir aux prodiges de son berceau ce que sera sa maturité; à la fois libres et fortes, riches et viriles, hardies et sensées, enfin les deux plus grandes nations des temps modernes, si la France n'existait pas.

Or, quel est le caractère de ces deux nations? Je ne serai contredit par personne si j'affirme que ce sont deux nations profondément religieuses.

Un instant l'Angleterre a connu l'irréligion; mais, semblable à ces malades qui se guérissent en communiquant leur maladie à ceux qui les entourent, après leur avoir inoculé le poison de l'incrédulité, avertie par son bon sens que la Religion est la base de toutes les sociétés, la garantie de leur sécurité et de leur grandeur, elle s'est hâtée de reprendre sa place à la tête des peuples qui se glorifient d'être religieux. Écoutons M. le Play: « En Angleterre, tous les hommes éclairés voient dans la religion chrétienne le principe de la civilisation moderne, la source de la prospérité générale et le fondement de la liberté. L'opinion contraire n'est jamais soutenue par un écrivain prétendant à l'estime de ses concitoyens; elle serait considérée comme une attaque formelle contre la société. Ceux qui tenteraient de répandre à cet égard nos paradoxes favoris seraient exclus, par le concert spontané des familles, de toute réunion respectable.

« Les hommes d'État, les savants, les littérateurs, les artistes, ceux qui occupent dans le gouvernement, dans l'armée, dans l'administration, dans l'agriculture et dans l'industrie les situations les plus élevées, tous ceux enfin qui prétendent diriger l'opinion publique, s'empressent en toutes circonstances de manifester hautement ces convictions.

« Tout homme parvenu aux rangs supérieurs de la société sait qu'il se flatterait en vain de fixer dans sa famille, pendant une suite de générations, l'amour du travail, les bonnes mœurs et le bien-être qui en découle, s'il n'assurait d'abord chez ses enfants, à l'aide des principes religieux, la continuité des bonnes traditions qu'il a reçues lui-même de ses pères. L'ordre public ne paraît assuré, quels que soient les sentiments des classes inférieures, que si les classes dirigeantes trouvent dans de fermes croyances le mobile de leurs actions et le principe de l'autorité qu'elles exercent[1]. »

Ces principes religieux, si solidement établis dans les esprits, se concilient admirablement du reste avec les habitudes de liberté, d'activité intellectuelle et pratique qui distinguent le peuple anglais. Là on ne voit dans la Religion ni l'ennemie de la science, ni l'ennemie de la liberté; et c'est ce qui achève de mettre la Religion sur une base inébranlable. « Les Anglais, tout en persistant à voir dans la Religion le fondement de leur nationalité, continue M. le Play, apprécient hautement les ressources qu'assurent aux peuples la connaissance des vérités scientifiques et la libre discussion des principes. Ils comprennent que la force d'une société ne dépend pas seulement de l'énergie des croyances, puisque des peuples inférieurs se sont élevés sous ce rapport au premier rang. Ils mesurent surtout cette force à la dose de liberté que les croyances peuvent supporter sans s'affaiblir. La pratique de la foi, jointe à l'exercice soutenu de la raison, habitue les esprits à faire le partage entre ce qui peut être utilement discuté et ce qui doit ne pas l'être. L'esprit humain devient ainsi

[1] Le Play, *La Réforme sociale*, édit. in-12, t. I, p. 74.

plus fécond en s'attachant au grand problème de la vie future, mais en s'abstenant de tout effort stérile pour aller au delà des solutions que la sagesse divine a révelées.

« Tel est le spectacle qu'offre depuis deux siècles cette puissante bourgeoisie anglaise, qui, s'inspirant également de la Bible et de la science, et suivant avec la même sollicitude les instructions du temple et les travaux de l'atelier, transforme le monde matériel par son opiniâtre labeur, tout en conservant avec une persévérance réfléchie l'observation de la loi morale. Tandis que la France, affaiblie par le scepticisme, s'épuise en luttes sanglantes et manifeste à peine son activité pacifique en dehors de ses limites du XVII[e] siècle, l'Angleterre envahit le monde entier par les entreprises de ses manufactures, de ses commerçants et de ses colons[1]. »

Je prie le lecteur qui vient de lire ces belles pages de considérer que c'est là le résultat des observations les plus exactes, les plus précises, les plus désintéressées. On revient, par l'expérience, par l'observation sérieuse, au point de vue primitif des grands esprits, à ce qu'avaient dit Platon et Aristote, Cicéron et Plutarque, toute l'antiquité grecque et toute l'antiquité romaine; à ce que chantait le peuple juif, à ce qu'enseignent les chrétiens. C'est la Religion qui élève les nations; c'est Dieu qui fait les peuples. Les plus religieux seront toujours les plus libres, les plus forts, les plus purs, et, en un mot, les plus grands. Si nous en voulons une autre preuve, tournons-nous du côté de l'Amérique.

[1] Le Play, *La Réforme sociale*, édit. in-12, t. I, p. 74.

II

Ici l'exemple est encore plus frappant, précisément parce que la nation est plus jeune, moins assise, dispersée sur un immense territoire, sans lien politique très fort; parce qu'au lieu d'être une vieille monarchie, c'est une jeune république. On a dit de l'Angleterre qu'elle a été faite par des moines, et la France par des évêques; l'Amérique a été faite par des confesseurs de la foi. Elle est née de la Religion, mais de la Religion persécutée et cherchant un abri. Et aussi son premier acte a été de mettre la Religion sous la garde de la liberté; non pas de cette liberté qui est le mépris de toutes les religions, mais de cette auguste liberté qui est le respect de toutes les consciences. Et, après avoir mis sa vieille Religion sous la garde de la liberté, elle a mis sa jeune liberté sous la garde de la Religion. C'est de ce double et sacré baiser qu'est née l'Amérique.

La Religion, en effet, n'a pas été seulement la raison de la naissance du peuple américain; elle est encore la condition de son existence, en rendant la liberté possible. « En même temps que la loi permet au peuple américain de tout faire, la Religion, dit admirablement M. de Tocqueville, l'empêche de tout concevoir et lui défend de tout oser [1]. »

Et c'est ce qui conserve la société : « car, ajoute très justement le même auteur, comment la société

[1] De Tocqueville, *De la Démocratie en Amérique*, t. II, 217

pourrait-elle manquer de périr, si, tandis que le lien politique se relâche, le lien moral ne se resserrait pas? Et que faire d'un peuple maître de lui-même, s'il n'est soumis à Dieu [1] ? »

Aussi on ne peut pas mettre le pied sur le sol américain sans sentir qu'on a devant soi un peuple libre et un peuple religieux, et un peuple qui n'est libre, dégagé des mille liens qui nous oppriment en Europe, que parce qu'il est religieux. L'air que l'âme y respire est composé à la fois de liberté et de religion; et de même que dans l'air que respirent nos poumons, si on retirait l'oxygène, on serait empoisonné par l'hydrogène et l'azote, on sent en Amérique que si la Religion disparaissait on serait écrasé par la liberté. Aussi elle apparaît partout, dans les conversations privées et dans tous les documents publics, dans les familles et dans l'État, jamais contestée, ni jalousée, ni enchaînée, appelée au contraire par tous comme la meilleure moitié de l'air respirable, la condition indispensable de la vie.

M. de Tocqueville, qui a tant étudié l'Amérique, qui l'a parcourue en tous sens, nous a laissé des notes de voyage singulièrement instructives à ce point de vue. On y saisit sur le fait le sentiment des hommes les plus considérables et les plus obscurs, magistrats, avocats, commerçants, soldats, pères de famille, jeunes gens même, tous unanimes à déclarer que, sans religion, nulle société n'est possible.

Et ce qu'on entend là dans l'intimité, ces fortes pensées, ces grandes convictions, personne ne s'étonnera qu'elles se fassent jour à travers les documents publics.

[1] De Tocqueville, *De la Démocratie en Amérique*, t. II, p. 221.

Depuis Washington, qui, en signant la constitution américaine, y consacrait à la fois le double principe de la Religion libre et de la liberté religieuse; depuis Franklin, qui demandait que toutes les séances du congrès fussent ouvertes par la prière, ce qui a toujours eu lieu, jusqu'à Abraham Lincoln et William Johnson, qui, au milieu de l'effroyable crise que viennent de traverser les États-Unis, ont fait entendre à l'Europe étonnée des accents si nouveaux pour elle, parce qu'ils étaient profondément chrétiens, tous les magistrats parlent de même; et il est évident que cet accent religieux, cette parole publique qui s'adresse à Dieu, qui l'implore, qui lui demande pardon, qui lui rend grâces, ne se perpétuerait pas sur les lèvres des présidents et des magistrats, renouvelés sans cesse, si elle n'avait sa racine et son inévitable écho dans l'âme profondément religieuse du peuple.

Il y a du reste de cette vie chrétienne un témoignage supérieur à tout, et qui marque l'Amérique comme l'Angleterre d'un caractère admirable de sincérité et de force dans la Religion: c'est le respect et l'observation du dimanche[1]. Ces deux peuples, si actifs, si pressés, pour lesquels le temps est de l'argent, dès que la cloche a annoncé le jour du Seigneur, s'arrêtent respectueux et obéissants. Plus de bruit d'enclume, plus de roulement de charrettes, point de poste, à peine quelques trains de chemins de fer. Débits de liqueurs, billards, cafés, tout est fermé. Quelle est donc cette force secrète qui arrête tout court ce peuple dévoré, pendant six jours, de la fièvre du travail? Ne faut-

[1] Voir les très remarquables articles publiés en 1869 dans le *Correspondant* sur *l'État du Christianisme en Amérique.* Sous la signature anonyme se cache un des esprits les plus distingués de ce temps.

il pas qu'il y ait en lui quelque grande idée, supérieure à tous les sentiments, à tous les intérêts de la terre? Oui, l'idée que, sans Religion, il n'y a point de société puissante, l'idée que si quelqu'un peut se passer de Religion, c'est le despotisme, jamais la liberté. Ah! quel bonheur pour le sceptique si un tel peuple était le plus dégradé de tous les peuples! Mais non: c'est le plus libre, le plus industriel, le plus actif, le plus puissant. Preuve assurément que les grands peuples ne sont pas à la veille d'abandonner la Religion, et surtout de devenir plus grands en proportion qu'ils en secouent davantage le joug.

Que si quelqu'un était tenté de m'objecter que l'Amérique et l'Angleterre sont toutes deux séparées de l'Église par le schisme et l'hérésie, outre qu'on pourrait demander qui a fait l'Angleterre et par suite l'Amérique qui est sa fille; qui a donné à l'Angleterre les institutions auxquelles elle doit sa paix et sa grandeur: son jury, son parlement, ses universités, ses libertés publiques, toutes nées avant son schisme, et qui l'ont traversé sans s'y altérer, je me contenterai de faire remarquer que je ne traite pas ici la question comparée des peuples catholiques et des peuples protestants. Cette grave question arrivera en son temps, et je la réserve. Il s'agit simplement de savoir si les grands peuples modernes sont religieux ou irréligieux, et surtout s'ils sont d'autant plus grands qu'ils sont plus irréligieux. Or l'Angleterre et l'Amérique (et j'aurais pu y joindre l'Allemagne; je l'écarte par délicatesse), l'Angleterre, dis-je, et l'Amérique sont deux très grands peuples, et tous deux très religieux, ce qui suffit à ma thèse. Je n'insiste pas. J'ai hâte de passer à la France, à ce peuple extraordinaire que Dieu semble avoir

créé pour donner au monde toutes les leçons, mais qui ne lui en a jamais donné de plus éclatante ni de plus utile que de lui prouver, par ses grandeurs d'abord, et aujourd'hui par ses malheurs, combien les peuples, même les mieux doués, ont besoin de Dieu et de la Religion. Qu'on me permette d'entrer dans les détails, et qu'on me pardonne si je suis long : je vais parler de la France.

III

Ce serait une longue et douloureuse histoire que celle des blessures qu'a reçues parmi nous le sentiment religieux. On a mis trois siècles pour ruiner la constitution chrétienne de la France. Trois siècles, et quels efforts! L'âme de la France a été attaquée de tous les côtés à la fois. Rien n'a été épargné pour lui faire oublier son baptême, et encore on n'y a réussi qu'à moitié. « J'ai l'esprit très incrédule et l'âme extrêmement religieuse, » disait un jeune homme de ce siècle. N'est-ce pas là la France aujourd'hui? Mais on se console en écoutant ce qu'il ajoutait : « Comme il est dans la nature de l'esprit de se laisser subjuguer par l'âme, il est probable qu'un jour je serai chrétien. »

En attendant, et à mesure que son esprit est devenu plus incrédule, la France est-elle devenue plus grande? Qui oserait le dire? Qui ne sent, au contraire, qu'aujourd'hui la société en France est profondément troublée, et qui ne voit qu'elle n'est troublée que parce que Dieu lui manque? semblable à une locomotive qui dans une des-

cente rapide n'a plus de frein, ardente et encore belle à voir, mais dont la beauté fait frémir, parce que c'est cette beauté même qui la conduit aux abîmes.

« Nulle nation, dit Rousseau, n'a jamais existé que la Religion ne lui servît de base. » Mais s'il y en avait une, une seule qui, rompant ce pacte primitif où elle puise la vie, pût subsister avec honneur, ce ne serait pas la France. Pourquoi? Je n'en sais rien. C'est peut-être que Dieu a voulu faire de la France une œuvre achevée, et qu'il n'y en a point où ne brille un rayon d'en haut. C'est peut-être qu'il l'a créée pour quelque grande mission religieuse et morale et qu'elle ne peut l'accomplir que par une vivante union avec lui. Quoi qu'il en soit, s'il y a là un mystère, il y a un fait. Et volontiers je dirais de la France ce que j'ai dit plus haut de la femme : « O choses exquises, ne vous corrompez pas, vous deviendriez les pires! »

On eut l'impression de tout cela, impression vague mais profonde, le jour où naquit la France. Aucune nation n'eut une pareille genèse ; et les circonstances qui accompagnèrent cette merveilleuse entrée en scène, unique dans les annales du monde, inspirèrent à ceux qui en furent témoins le pressentiment que quelque chose de grand et de grandement religieux se préparait. Le monde était en plein désarroi. D'un côté les vieilles races romaines descendaient par la corruption à la décadence, et, la gangrène s'étant mise dans toutes leurs plaies, elles s'en allaient à la mort. De l'autre, les jeunes races barbares arrivaient, ardentes, sauvages, l'esprit embarrassé d'erreurs, le cœur indompté et affolé d'orgueil, les mains sanglantes. L'effroi brisait toutes les âmes. Et entre ces dégénérés du monde romain et ces sauvages du monde

barbare, l'Église cherchait d'un œil attristé, non d'où lui viendrait du secours, mais sur quels éléments elle pourrait mettre la main pour commencer à reconstruire.

Et c'est à ce moment que paraît la France! Elle naît sur un champ de bataille, comme il convenait à un soldat; elle naît d'un acte de foi, d'un regard levé vers le ciel, comme il convenait à un apôtre; elle courbe humblement la tête sous la main d'un vieillard désarmé, comme pour indiquer que sa mission serait de substituer partout le règne du droit à l'empire brutal de la force; en même temps cette foi chrétienne lui vient par l'inspiration d'une femme, d'une épouse, d'une mère, et elle descend au peuple à travers l'âme de son chef et de son roi. C'étaient tous les charmes à la fois. Le monde fut ébloui de cette gracieuse et fière apparition. Et bien que la France depuis, comme un homme à tous ses âges, ait varié d'aspect et de physionomie, nulle des beautés qui lui sont venues depuis n'a fait oublier, et n'a peut-être égalé le charme de celle-là.

Et que le sol sur lequel Clovis et la nation des Francs venaient de planter leur épée convenait bien à un grand peuple créé pour une grande mission! Le plus savant géographe de l'antiquité, le Grec Strabon, ayant considéré cette terre, ne put retenir un cri d'admiration, et il déclara qu'il suffisait de la voir pour croire à la providence des dieux, et pour présager au peuple qui l'habiterait les plus splendides destinées. Placée, en effet, au centre et comme au cœur de l'Europe, appuyée à tous les grands peuples et en même temps séparée d'eux et protégée contre eux par la double barrière de ses montagnes et de ses mers; d'autre part, ouverte sur la Méditerranée et sur l'Océan et par là donnant la main au

monde entier, la France a reçu de Dieu une position unique. L'admiration et la reconnaissance augmentent encore quand, après avoir vu cette merveilleuse architecture extérieure de la France, on considère la disposition intime de son sol; ces montagnes qui la traversent en tous sens, assez hautes pour aider au mouvement des eaux, pas assez pour gêner le mouvement des populations; ces plaines odorantes où se donnent rendez-vous les fleurs et les fruits des climats les plus variés; ces coteaux couverts de si beaux pampres, ces fleuves superbes, cette magnifique et harmonieuse nature. Plus on étudie attentivement ce rare ensemble, plus on se persuade que Dieu n'a pu faire la France si belle que pour quelque grand dessein.

Mais si Dieu avait préparé avec tant de soin ce que j'ose appeler le corps de la France, l'édifice visible de ce corps où reluit la suprême beauté, il s'y était pris de plus loin encore pour former son âme. Comme un grand artiste, il a choisi les plus beaux éléments; il les a lentement réunis, et il a ordonné au temps, sans lequel il n'y a rien de parfait, de les fondre harmonieusement ensemble. Regardez de quels traits singuliers se compose la physionomie de la France, et commencez à entrevoir son âme.

D'abord, à l'origine, une goutte de sang gaulois. Quelque chose de gai, de vif, de léger, de malicieux, de railleur: ce qu'on a si bien nommé le sel gaulois, l'alouette gauloise. Le sel! vous savez, quelque chose qui pique. L'alouette! quelque chose de gai et de vif, qui monte en chantant dans la lumière.

Voilà l'élément primitif, indestructible. Toute la France est ensemencée de sel gaulois avec des variétés charmantes et des nuances infinies. Il y a le sel picard et le sel nor-

mand. Il y a le sel parisien et le sel orléanais. Il y a le sel bourguignon. Il y a le sel gascon et le sel marseillais. Et, de tant de provinces où apparaissent ces variétés, on ne saurait dire celle où il a le plus de finesse et le plus de saveur.

Élément primitif, ai-je dit, et indestructible; mais élément périlleux, qui tourne vite à l'abus, et qui aurait pu dégénérer, si l'eau du baptême n'eût coulé sur l'aiguillon pour en adoucir l'âpreté. Heureusement la Religion était là. Tempéré par elle et mêlé à la générosité chrétienne, le sel gaulois a été longtemps sans danger. Il a produit je ne sais quoi d'essentiellement français, qui commence par un sourire et qui finit par une larme.

Le second élément, c'est l'élément romain. C'est la solidité, le bon sens, la droiture, la clarté; ce qui a fait notre langue et nos codes, nos grands écrivains et nos grands magistrats; cette incomparable langue française que nous trouvions il y a quelques mois, à Rome, sur les lèvres des Allemands, des Russes, des Anglais, des Américains, même des Orientaux, et dont l'universelle diffusion a pu faire dire à un évêque américain, au début du concile, que si on avait peine à s'entendre en latin, il y aurait une ressource, ce serait de parler français.

Et comme si Dieu avait voulu que nul charme ne manquât, sur ce fond de vivacité malicieuse, de gravité romaine, un rayon de la Grèce tomba dès les premiers temps. Des colonies phocéennes débarquent à Marseille, à Nîmes, à Montpellier, montent jusqu'à Lyon, à Grenoble, à Dijon, et apportent à la Gaule comme un souffle de l'Orient. Athènes peut s'éteindre dans sa mémoire harmonieuse, elle ne périra pas tout entière. Cette fleur d'esprit, cet atticisme, ce bon goût, ce je ne sais quoi d'ex-

quis et de parfait dans les choses de l'esprit, c'est la France qui le recueillera et qui en conservera la fleur au monde.

Cela fait, le génie de la Gaule, celui de Rome, et celui de la Grèce, fondus harmonieusement ensemble, pour enfanter le génie français, Clovis paraît, et la Germanie, par lui, vient nous apporter sa beauté. C'est de là, entre autres dons, que nous est venue notre passion pour la liberté. Posez la main sur la poitrine de la France, vous y sentirez éternellement le battement de cœur du Germain nourri et élevé dans les forêts. C'est de là aussi que nous est venue, au service de cette liberté, notre épée, la francisque, rapide, sûre d'elle-même, qui est devenue la baïonnette, la véritable arme française, jusqu'ici, et en dépit de nos revers, sans rivale. Il a pu y avoir sans doute des épées aussi fortes, il n'y en a point encore eu d'aussi belles. C'est une épée attendrie. Elle se ressent du Calvaire.

Est-ce tout? Une goutte de sang gaulois, une goutte de sang grec et romain, une goutte de sang franc, harmonieusement fondues dans nos veines, et faisant battre notre cœur, est-ce là le sang de la France? Oh! non. Qui nous a donné, par-dessus tous ces dons, la bonté qui les achève tous, la générosité chevaleresque qui fait le trait propre de notre physionomie? Qui nous a donné l'amour des petits, des faibles, des vaincus, des victimes, le vif sentiment de la justice, la jalousie de l'honneur? Qui a mis dans nos veines ce sang qui bouillonne quand nous voyons le droit trahi, la faiblesse outragée, l'honneur méconnu? C'est le Christianisme, c'est la croix du Calvaire, l'amour de Celui qui est mort d'amour pour l'humanité, et qui a ouvert au Golgotha une source de dévouement qui va jusqu'à l'oubli de soi. Toutes les nations y ont bu; mais nous plus que personne; nous y avons bu jusqu'à

l'ivresse, jusqu'à faire sourire les sages nations qui nous entourent.

On a remarqué la facilité avec laquelle le Christianisme s'empara de la nation française. Cela tenait à bien des causes. D'abord à ce que les éléments primitifs de son caractère étaient presque tous profondément religieux. C'étaient comme des couches de religion qui se superposaient. Cela tenait ensuite à ce que tous les sentiments qu'exalte le Christianisme : la liberté de l'âme, la générosité, la passion pour l'honneur, le respect pour la femme, étaient déjà en germe dans le fond même de notre caractère national, en sorte que quand le Christianisme parut, ce fut comme le feu quand on le jette sur du bois préparé.

Non pas cependant qu'il n'y eût dans notre nature primitive mille choses qui résistaient à l'union ; mais ce fut ce qui acheva de la rendre si profonde et indissoluble. N'est-ce pas M. de Chateaubriand qui a dit que pour les longues et durables unions il faut de grandes différences de caractère avec de grandes harmonies de cœur ? Or où trouver de plus singulières différences de caractère qu'entre l'Église et la France ? Celle-ci si vive, si ardente, parfois si légère, toujours si mobile, et s'en allant d'un extrême à l'autre avec une rapidité qui l'étonne elle-même; celle-là, au contraire, si grave, si lente, si patiente, presque immobile, quoiqu'elle ne le soit pas, jamais pressée, parce qu'elle ressemble à Dieu, qui a les siècles à son service. L'une qui procède par autorité et prêche toujours l'obéissance ; tandis que l'autre est affolée de liberté. Mais dans ces différences de caractère, quelles harmonies de cœur ! En l'une et en l'autre, c'est le même tressaillement à la vue du beau, du vrai, du bien ; le même mépris pour le

bas, le laid, le vulgaire, le terrestre, pour tout ce qui se vend, s'achète, se paye; la même générosité d'âme, la même expansion, le même prosélytisme, le même besoin de remplir le monde de ce que l'une et l'autre estiment: la justice, la vérité, la civilisation. Aussi, dès que la France et l'Église se rencontrèrent, elles se reconnurent et s'embrassèrent, et quatorze siècles de durée, des vicissitudes sans nombre, des révolutions de toutes sortes, des efforts inouïs de l'impiété, rien n'a pu ternir le cristal sans tache de leur union quatorze fois séculaire.

Sous l'influence de cette union qui fut un bienfait pour toutes les deux, on vit naître, grandir, arriver à maturité l'esprit de la France. Ce n'est pas l'heure assurément de peindre ces treize siècles merveilleux que l'esprit français a mis à se créer, à s'affirmer à lui-même, à se faire une langue avec la poussière de toutes les langues, à épurer son goût, à unir la naïveté à la force, la simplicité à la grandeur, la plus charmante délicatesse à la plus haute majesté, jusqu'à ce qu'enfin, après des essais de toutes sortes, des tentatives incomplètes, mais déjà admirables, mûr enfin, glorieusement mûr, il a pu donner au monde le plus grand siècle intellectuel qu'on eût jamais vu.

Oui, le plus grand siècle de l'humanité, le moment où l'esprit de l'homme a atteint sur la terre le plus haut sommet du vrai et du beau. Et ce n'est pas moi qui le dis. J'ai hâte de céder la parole à un meilleur juge, plus autorisé et absolument compétent. « La France, insouciante de sa gloire, dit M. Cousin, n'a pas l'air de se douter qu'elle compte dans ses annales le plus grand siècle peut-être de l'humanité, celui qui comprend dans son sein le plus d'hommes extraordinaires en tout genre. » Et après avoir cité les guerriers, les administrateurs, les politiques, il

ajoute : « Quel autre temps, au moins chez les modernes, a vu fleurir ensemble autant de poètes du premier ordre ? Nous n'avons, il est vrai, ni Homère, ni Dante, ni même le Tasse et Milton. L'épopée, avec sa naïveté primitive, nous est interdite. Mais au théâtre, nous avons à peine des égaux… Osons dire ce que nous pensons : à nos yeux, Eschyle, Sophocle et Euripide ensemble ne balancent point le seul Corneille. Il est le pathétique nouveau, inconnu à l'antiquité et à tous les modernes avant lui. » Et que dire de Racine ? « Même en imitant, il est original et il laisse les anciens bien loin derrière lui. Qui lui a enseigné cette délicatesse charmante, ces troubles gracieux, cette pureté dans la faiblesse même, cette mélancolie, quelquefois même cette profondeur, avec cette langue merveilleuse qui semble l'accent naturel du cœur de la femme ?… » Quant à Molière, « s'il n'a pas d'aussi grandes conceptions poétiques qu'Aristophane, il a mieux peut-être, il a des caractères. Son coloris est moins éclatant, son burin est plus pénétrant. Tous les fabulistes anciens et modernes, et même l'ingénieux, le fin, l'élégant Phèdre, approchent-ils de notre la Fontaine. Il est à la fois le plus naïf et le plus raffiné des écrivains, et son art échappe dans sa perfection même…

« Voilà, je pense, d'assez grands poètes, et nous en avons d'autres encore : je veux parler de ces esprits charmants ou sublimes qui ont élevé la prose jusqu'à la poésie. La Grèce seule, en ses plus beaux jours, offre peut-être une telle variété de prosateurs admirables. On peut le dire avec la plus exacte vérité, la prose française est sans rivale dans l'Europe moderne, et dans l'antiquité même, supérieure à la prose latine, au moins pour la variété et l'abondance ; elle n'a d'égale que la prose grecque

en ses plus beaux jours, d'Hérodote à Démosthènes. Nous ne préférons pas Démosthènes à Pascal, et nous aurions de la peine à mettre Platon lui-même au-dessus de Bossuet. Platon et Bossuet, à nos yeux voilà les deux plus grands maîtres du langage humain qui aient paru parmi les hommes, avec des différences manifestes, comme aussi avec plus d'un trait de ressemblance : tous deux parlant d'ordinaire comme le peuple, avec la dernière naïveté, et par moments montant sans efforts à une poésie aussi magnifique que celle d'Homère; ingénieux et polis jusqu'à la plus charmante délicatesse, et par instants majestueux et sublimes. Platon sans doute a des grâces incomparables, la sérénité suprême et comme le demi-sourire de la sagesse divine. Bossuet a pour lui le pathétique, où il n'a de rival que le grand Corneille[1]. »

Tels sont nos écrivains. Égaux et supérieurs aux plus grands poètes, aux plus grands prosateurs de l'antiquité; oui, et même sous le rapport littéraire; mais combien davantage par la pensée, par une raison plus haute, plus sûre d'elle-même, sans lacunes, sans ombres, sans défaillances, sans mélanges d'erreurs, empruntant aux anciens tout ce qu'ils ont de plus beau, l'embellissant encore! Car c'est ici qu'on peut voir et saluer déjà ce génie sympathique de la France, s'ouvrant largement, libéralement aux grandes inspirations de tous les âges, s'assimilant Latins, Grecs, Orientaux, Italiens, Espagnols; transfusant, si j'ose ainsi parler, dans sa propre âme l'âme d'Homère, de Virgile, de Tacite, de Sophocle, d'Eschyle, de la Bible; christianisant les chefs-d'œuvre antiques : Phèdre, Andromaque, Galathée; et toujours original, même

[1] Cousin, *du Vrai, du Bien et du Beau,* Xe leçon.

lorsqu'il imite, parce qu'il est toujours lui, et toujours chrétien. Les âges suivants amèneront d'autres aspects de l'esprit français, une langue nouvelle, d'autres genres; rien n'égalera ceux-là, et il sera dit que, bien loin d'avoir étouffé l'esprit français, la tendre et forte et austère discipline de l'Église lui a donné un plus grand essor, et que jamais la vie intellectuelle n'a été chez nous plus féconde, plus universelle, plus surabondante, plus répandue dans tous les courants de l'activité, de l'originalité, de la grandeur humaine, surtout de la grandeur, que quand l'Église et la France étaient profondément unies.

En même temps que, dans cette union avec le Christianisme, la France sentait son noble esprit s'élever, prendre possession du vaste domaine des choses morales et s'y épanouir, son cœur commençait de battre. Mais il n'eut pas besoin d'une si longue série de siècles pour arriver à sa grande beauté. Il naquit parfait dès le premier jour, avec son trait exquis : la générosité. Et c'est là, pour le dire en passant, ce qui a toujours empêché la France de devenir un peuple conquérant ou même un peuple colonisateur. Elle ne sait pas pressurer les peuples. Jamais elle n'aurait pu pendant trois siècles tenir les Indes sous son talon, ni sucer le sang d'une Irlande. Quand le hasard de sa vie guerrière jette dans ses mains un peuple faible ou moins avancé qu'elle sur les frontières de l'avenir, elle y va, elle y sème la civilisation ; après quoi elle revient, y laissant la liberté. C'est un defaut, je le veux bien, dont, hélas! on commence à rougir en France; mais c'est le défaut d'une qualité, et cette qualité était si haute que nos pères auraient tout sacrifié et tout souffert, plutôt que de s'exposer à la perdre.

Oh! qui dira la beauté du cœur de la France! A peine

né, il est devenu le cœur de l'Europe, le point le plus sensible et le plus délicat du globe, où toutes les douleurs ont retenti, où tous les cris de détresse ont trouvé un écho. « Regardez partout, dit un Espagnol; cherchez le point de l'espace où s'accumulent les plus grandes catastrophes, les plus saintes infortunes; si ce point n'est pas l'Angleterre, le peuple anglais demeurera tranquille dans son indolente majesté; mais ce point ne fût-il pas la France, fût-il au fond des régions polaires, un courant électrique s'établit instantanément entre ce point souffrant du globe et le peuple français, qui se lève aussitôt saisi de la douleur qu'on lui révèle et s'agitant pour y porter remède[1]. »

Voilà le cœur de la France. Il y a je ne sais quoi de tendre dans le sublime, le *flebile nescio quid* du poète, le don des belles larmes et des grandes œuvres. Qui dira ce qu'en quatorze siècles il a jailli, d'un tel cœur, de nobles inspirations, d'élans merveilleux et héroïques, d'œuvres marquées au coin de la générosité et de la bonté? Comme un chasseur debout, le pied dans l'étrier, écoute d'où vient le vent, pendant quatorze siècles, la France s'est tenue debout au centre de l'Europe, écoutant d'où venait l'injustice, où se faisait entendre le cri de la détresse. Tantôt elle armait ses chevaliers, et elle les chargeait de faire la police dans les villes et dans les villages, la police de l'honneur. Tantôt, agrandissant son cœur avec le péril, elle soulevait tout l'Occident, et, se mettant à la tête des croisades, elle sauvait l'Europe et la civilisation. Puis, à la suite de ses croisés et de ses soldats, pour panser les plaies comme pour éclairer les âmes, pour embaumer les

[1] Donoso Cortès, *Œuvres complètes*, t. I, p. 255.

douleurs et pour faire fleurir les vertus, elle jetait des essaims d'apôtres et de sœurs de Charité. Mais même dans des circonstances plus ordinaires, quelle plume humaine pourrait dire, quelle imagination concevoir, ce que la France a produit, en quatorze siècles, de nobles cœurs, d'âmes douces, délicates et généreuses, de vierges angéliques, de sublimes mères de famille, de Français accomplis par l'âme, de magistrats intègres et austères, d'intrépides soldats, de grands évêques, de prêtres, de religieux, de saints? De saints surtout; car comme la sainteté est le point culminant de la vertu, qui est elle-même le fruit le plus savoureux du cœur, nulle nation n'a été, sous ce rapport, plus féconde que la France. Qui voudrait connaître le vrai cœur de la France devrait prendre la liste de ses saints, les compter, en étudier le caractère. Mais les compter, qui le pourrait? Je les vois jaillir de partout, sans interruption comme sans nombre; je les vois sortir de ses moindres villes, de ses moindres villages, de tous les rangs de la société, dans le monde comme dans le cloître, dans la noblesse et dans le clergé comme dans le peuple; les uns, isolés, brillant comme une lumière et comme une flamme, embaumant les villes, les villages, et y entretenant l'élévation, la noblesse de cœur, le mépris de la terre, la sainte virilité de l'âme; les autres par groupes, par essaims, se réunissant et fondant ces armées qu'on appelle ordres religieux; armées permanentes de la vertu et du sacrifice, que Rome, ni Sparte, ni Athènes n'ont vues; qui sortent toutes vivantes du sein de l'Église, mais nulle part plus nombreuses, plus vivantes et étincelantes que du sein et des entrailles de la France.

Non pas, j'ai hâte de le dire, que les autres nations chrétiennes de l'Europe, l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie,

l'Allemagne, n'aient eu des saints. Elles en ont, elles aussi, des légions sublimes, des armées sans nombre. C'est la grande, la noble émulation de ce temps là. Mais ce cœur de la France est si chaud, si vivant, si délicat, si sympathique, qu'il semble que toutes les inspirations des autres cœurs doivent passer par ce cœur-là pour avoir toute leur flamme et tout leur parfum. Là viendront les chevaliers d'Alcantara, de Calatrava, puiser, dans une règle française, ces sentiments exquis qui font le vrai chevalier. Là se donneront rendez-vous, dans toute la suite des siècles et de toutes les extrémités du monde, les grands fondateurs de la vie religieuse, aussi bien saint Maur et saint François d'Assise, qui viennent d'Italie, que saint Colomban, qui vient d'Irlande; saint Bruno et saint Norbert, que nous envoient les bords du Rhin, comme saint Dominique et plus tard saint Ignace, qui nous arrivent d'Espagne.

Mais dans cette magnifique explosion de sainteté, outre ce don spécial, le don du cœur, qui consiste à achever, à élever à la suprême perfection les plus belles inspirations nées ailleurs, la France en a un autre qui lui est propre. C'est dans son sein que naissent surtout les ordres *bienfaisants*. L'Espagne aura de plus grandes contemplatives; l'Italie, de plus saintes recluses ; l'Allemagne, de plus poétiques et de plus savantes vierges. Nous, nous aurons les sœurs de Charité. Elles naîtront de notre cœur, sous mille noms, sous mille habits, toujours les mêmes, partout reconnaissables, enviées de tous les peuples, qui nous les emprunteront sans pouvoir les imiter, et déployant partout, pour l'éternel honneur du nom français, la netteté d'esprit et d'action, l'intrépidité du cœur, la sérénité, la candeur résolue, la douceur dans la force, la gaieté dans le sacri-

fice, c'est-à-dire nos qualités mêmes, devenues plus belles encore en passant par le cœur des vierges. Et ce que je dis des ordres religieux, je le dis des saints. Nous n'aurons ni saint François d'Assise, le stigmatisé de l'amour, ni la séraphique sainte Thérèse, ni l'austère François de Borgia ou l'effrayant Paul de la Croix; un nom suffira à révéler notre âme : nous aurons saint Vincent de Paul.

Qu'est-il étonnant qu'avec un cœur pareil la France ait fait siennes, comme par instinct, toutes les grandes causes d'où dépendent la civilisation et les destinées du genre humain; qu'elle ait toujours mis la main à tout ce qui s'est fait de beau, d'utile, de noble, de grand dans le monde? Qu'est-il étonnant que l'Église en particulier n'ait jamais souffert sans nous arracher un cri; l'Église, qui est la faiblesse même; l'Église, qui est plus qu'une femme, qui est une mère, qu'est-il étonnant qu'elle n'ait jamais été trahie, insultée, abandonnée, sans qu'on ait entendu frémir un glaive et frissonner un drapeau, le glaive et le drapeau de la France? Oui, répétons-le, aujourd'hui surtout, à notre éternel honneur, pour notre éternelle leçon, c'est nous qui avons chassé les races barbares par l'épée de Clovis, brisé les hordes sarrasines par l'épée de Charles Martel; posé sous les pieds du pape le bouclier et le pavois de l'indépendance et de la souveraineté temporelle par l'épée de Pépin et de Charlemagne; fait la garde autour de la chrétienté menacée, par trois générations de croisés, de Godefroi de Bouillon à saint Louis; fait reculer le protestantisme par une autre épée plus puissante, l'épée du génie et de la foi dans la main de Bossuet; et si nous n'avons pas pu maintenir le pouvoir temporel de Pie IX, nous avons su souffrir et mourir pour lui, par Lamoricière, Pimodan, Charette et les zouaves. La gangrène pourra se

mettre au cœur de la France; du moins ce cœur aura battu; il aura été pendant quatorze siècles le plus noble cœur du monde.

Les Grecs croyaient que la beauté physique est le signe et comme le reflet de la beauté morale. En même temps donc que l'esprit et le cœur de la France naissaient, on voyait se former son beau corps. Folle de liberté, la France n'en devenait pas moins la nation la plus monarchique. Une suite de rois intrépides, spirituels, aimables, entourés d'un amour qu'aucun souverain n'a jamais connu; une suite de ministres intelligents, attentifs, vraiment politiques, commencent et poursuivent, sans impatience, mais sans relâche, l'œuvre capitale de l'unité de la France. Sachant que le temps est le grand ouvrier des choses, ils ne se précipitent pas, ils attendent, ils négocient, ils profitent des occasions, plus occupés de charmer les populations que de les conquérir, jusqu'au jour où, par la puissance de ses sentiments monarchiques, la France arrive d'elle-même à la plus belle unité nationale qui se fût encore vue.

Mais dans cette œuvre si nécessaire et si grande, ni les rois ni leurs ministres n'oublient que ce qui fait le triomphe de l'unité, c'est la variété. C'est assez de jeter, à travers ce noble pays, une même âme; ils respectent les différences de caractère, de coutumes, d'organisation même, que possède chaque région: semblables à Dieu, qui, étendant le même ciel et la même lumière sur toute la surface du globe, semble avoir voulu donner à chaque pays des cieux et un soleil qui n'appartiennent qu'à lui. Alors, dans le miracle de l'unité nationale, autour du centre commun, viennent successivement et doucement s'adjoindre les provinces, si différentes d'aspect, si pitto-

resques de paysages, couvertes de si beaux monuments religieux et civils, foyers toujours vivants de toutes les nuances intimes de l'esprit et du cœur français.

« Et comme la variété est gaie de soi, la physionomie française est la plus gaie de toutes. Entrez dans une galerie de portraits anglais, vous verrez que tous sont les mêmes, austères, grandioses et tristes ; ce qui doit tenir à ce que l'unité, qui est le grand, sans la variété, qui est le beau, est toujours tristement austère et tristement grandiose. Un anglais est grave jusque dans les festins ; un Français, au contraire, rit jusque dans les combats[1]. »

Voilà la France ; voilà le noble peuple qui l'habite. Je dis : noble, c'est le mot qui revient sans cesse et involontairement sous la plume quand on parle de lui : son noble esprit, son noble cœur, la noblesse de son courage, sa noble physionomie. « Il faut avouer, dit Bossuet, qu'il y a eu dans nos rois, avec beaucoup de religion, une *noblesse* qui les a fait révérer de toute la terre et qui les a mis au-dessus des autres rois. Quand les empereurs se vantaient de combattre pour les intérêts communs des rois, les nôtres ont su trouver dans une plus *noble* constitution de leur état, et dans une plus grande hauteur de leur couronne, une plus sûre défense[2]. »

Noble peuple, en effet, en qui la délicatesse s'unit à la générosité, et la douceur à l'énergie ; spirituel, aimant, industrieux, avide de progrès, honorant l'obéissance par une noble mesure de liberté, et la religion par une noble mesure de raison ; fils aîné de l'Église et profondément catholique, mais non pas à la manière d'un moine comme

[1] Donoso Cortès, *Œuvres complètes*, t. I, p. 256.
[2] Bossuet, *Discours sur l'unité de l'Église*, IIe partie.

l'Espagnol, ou d'un artiste comme l'Italien ; à la manière d'un soldat, d'un apôtre et d'une sœur de Charité. Je le regarde, et quand je cherche dans l'histoire le personnage qui en a le mieux reflété la physionomie, j'hésite entre deux noms : Jeanne d'Arc et saint Louis : l'une, pure, ardente, spirituelle, héroïque, la plus rare créature qui ait jamais tenu l'épée; l'autre, généreux, intrépide, aimant, passionné pour la justice, la plus rare créature qui ait jamais porté le sceptre : celle-ci qui meurt pour la France et qui, à défaut de bûcher, serait morte de douleur si elle n'avait pas pu la sauver ; celui-là qui la défend par son épée, l'unit par sa justice, l'embaume par sa vertu, l'emporte avec lui, par delà les mers, à des combats dignes d'elle, pour la défense de Dieu et de la civilisation ; tous deux détachés de la terre, élancés vers le ciel, touchés d'amour pour Dieu et les hommes, d'une exquise délicatesse de conscience, héroïques d'âme ; les deux plus belles figures enfin et les plus achevées où la France puisse contempler sa noble image !

Mais quelles pensées viennent m'assaillir en ce moment et élèvent mon âme à de plus hauts mystères ! Ce n'est pas seulement par Dieu et par l'Église que la France a été faite ; c'est pour Dieu et pour l'Église ; pour être sur la terre le chevalier de Dieu, et, comme le disait si éloquemment Shakespeare, le soldat du Christ. Là est la raison de son caractère et de son génie, de son cœur, de son épée. A ce rayon d'en haut, tout s'explique et tout s'illumine. Et comme il n'y a jamais eu rien de grand dans le monde qui n'ait été prédit et pressenti de quelque manière ; comme Rome, envoyée pour préparer, par l'unité matérielle, l'unité morale du monde, eut l'instinct qu'elle devait être, de par la volonté des dieux, la ville éternelle ;

comme les barbares disaient tout haut qu'ils n'étaient que les exécuteurs de la vengeance divine, que quelque chose les pressait, les poussait d'aller jusqu'à Rome ; à peine la France naquit que mille voix prophétiques s'élevèrent sur son berceau. Lisez les lettres des papes contemporains, Anastase, Virgile, Grégoire le Grand : ne les voyez-vous pas qui s'élancent par la pensée dans le majestueux avenir de la France, et qui paraissent déjà le deviner ? Lisez, dans les plus vieux missels gallicans, les prières pour le sacre de nos rois, pour l'armement de nos chevaliers ; vous sentirez là comme une sorte d'instinct prophétique qui semble pressentir d'avance la haute mission de la France. Bossuet n'a rien dit de trop quand il affirme que « Dieu a enlevé aux Romains la garde de son Église, qu'il l'a confiée aux Francs et qu'il les a sacrés pour en être les protecteurs intrépides, les invincibles défenseurs de son Église et des pauvres[1] » ; ni M. de Maistre, quand il montrait dans un si grand style « la magistrature religieuse et morale dont Dieu a investi la France et qu'elle exerce en Europe[2] » ; ni le P. Lacordaire, quand il célébrait, à Notre-Dame de Paris, ce qu'il appelle « la vocation religieuse de la nation française ». Oh ! sans doute, nous avons eu bien des hésitations, des tâtonnements, des aveuglements ; nous avons fait bien des fautes ; mais enfin cette mission, est-ce que nous ne l'avons pas remplie ? cette garde d'honneur, est-ce que nous n'y avons pas été fidèles ? Est-ce qu'à toutes les époques nous n'avons pas tiré de nos entrailles un homme en qui a vécu et palpité l'âme chrétienne de la France, depuis Clovis, qui mettait

[1] *Sermon sur l'unité de l'Église,* IIe partie.
[2] *Considérations sur la France,* p. 9 ; *Du Pape,* p. 6.

la main sur son épée en écoutant le récit de la passion et qui disait : Que n'étais-je là avec mes Francs ? jusqu'à Charlemagne, le grand protecteur de la papauté et le fondateur de sa royauté temporelle ; depuis Godefroy de Bouillon et Pierre l'Ermite jusqu'à saint Louis, « l'humble sergent du Christ ? » Et plus tard quand sont venues les faiblesses, et avec les faiblesses les malheurs, si nous avons eu des châtiments terribles, est-ce que nous n'avons pas eu des délivrances miraculeuses ? Est-ce que Jeanne d'Arc ne suffirait pas toute seule à prouver notre vocation divine ? Est-ce que du baptistère de Reims aux croisades, des croisades à l'échafaud de Louis XVI, des voûtes de Notre-Dame abritant Pie VII à la glorieuse rentrée de Pie IX à Rome et à l'ouverture du concile œcuménique, pendant quatorze siècles nous n'avons pas été la nation élue, le peuple apôtre, le soldat de Dieu en ce monde ? Est-ce que même cette mission a jamais été plus visible, plus éclatante qu'à certaines époques où, aveuglée, corrompue, oubliant sa mission et ne voulant plus la remplir, la France la remplissait en quelque sorte malgré elle.

O France, les temps sont bien tristes pour réveiller de tels souvenirs. Le ciel se fait sombre. J'écris ces pages au milieu d'Orléans envahi et bombardé, pendant que, sous mes fenêtres, je vois les soldats prussiens garder toutes nos issues. Mais Dieu m'est témoin que je n'ai méconnu pour cela ni ta beauté, ni ta mission, ni ton avenir. Tu es toujours à mes yeux le chef-d'œuvre de Dieu, et tes plaies, que je baise avec l'émotion respectueuse d'un fils, n'ont fait qu'augmenter mon amour, et rendre mon admiration plus tendre en la rendant compatissante. Et si un sentiment nouveau est venu s'adjoindre à ces éternels senti-

ments de mon âme, ô ma France, le dirai-je ? c'est une sorte d'âcre joie à contempler tes grandeurs, au milieu des barbares qui te foulent aux pieds, mais qui ne te valent pas !

IV

Un chef-d'œuvre peut périr de la main des barbares. Cela s'est vu souvent et n'a rien qui étonne. Ainsi disparurent autrefois ces marbres divins de Phidias, de Praxitèle, la Vénus de Milo, la Vénus de Médicis, l'Hercule Farnèse, l'Apollon du Belvédère, le Laocoon, dont l'Europe civilisée recueillait au XVIe siècle les débris à genoux. Mais ce qui étonne, ce qui confond de stupeur, c'est qu'un chef-d'œuvre plus beau que tous ceux-là, la France ait pu être exposée à périr de la main de ses enfants : c'est qu'il y ait eu des Français qui, pendant trois siècles, n'aient rien épargné pour égarer son grand esprit, corrompre son cœur, abâtardir son caractère, tarir sa vie et déshonorer son nom ; c'est que l'imprimerie, cette invention sublime, c'est que la presse, ce noble instrument, ait été depuis trois siècles dans leurs mains comme un marteau avec lequel ils ont frappé sans trêve ni merci, jusqu'à ce que la divine image eût été réduite en poussière. Ah ! pas plus les Prussiens du XIXe siècle que les Anglais du XVe n'auraient rien pu contre la France ; si elle périt, ce sera de vos mains, impies, athées, matérialistes, positivistes de tous les noms et de toutes les infa-

mies auxquels je ne puis penser en ce moment, au milieu de tant de douleurs et de ruines, sans une indignation et des colères que je ne me connaissais pas.

Ni admiration, ni piété filiale, ni souvenir, ni reconnaissance, ni respect du passé, ni souci du présent et de l'avenir, rien n'a pu les arrêter. Voilà trois siècles qu'ils sont conjurés contre ce chef-d'œuvre avec une rage satanique.

Que n'ont-ils pas fait pour lui arracher sa religion, sa vieille foi catholique, pour détruire cet hymen quatorze fois séculaire de l'Église et de la France! C'est peu d'avoir sifflé, bafoué, ridiculisé le Christianisme, afin d'amener tout français à rougir de se dire chrétien ; c'est peu d'avoir asservi l'Église, de l'avoir gênée dans ses droits les plus sacrés, dans ses manifestations les plus nécessaires; il n'est rien qu'ils n'aient essayé pour chasser la Religion, toute religion, de nos lois, de nos institutions, à ce point qu'on chercherait en vain le nom de Dieu dans nos codes, et que c'est de la France qu'est sorti ce mot sauvage ou plutôt inconnu des sauvages : « La loi est athée et doit l'être ; » rien qu'ils n'aient essayé pour bannir la Religion de la pensée et des habitudes de la France, pour lui persuader qu'un grand peuple n'en a pas besoin; que la Religion fait tache dans la diplomatie, et que la conscience n'a rien à voir dans la politique; jusqu'à ce qu'enfin, endormie dans l'indifférence, aveuglée par le scepticisme et l'athéisme social, ayant consenti à remettre le gouvernement de ses affaires à des diplomates et à des ministres sans religion, la France n'a plus porté dans les choses du monde qu'un regard obscurci, et n'a plus eu de sa mission, de sa vocation religieuse et morale, qu'une idée confuse et un sentiment stérile.

Pourtant la Providence avait permis que, dans les temps modernes, cette mission prît tout à coup des proportions éclatantes, et qu'elle s'identifiât, pour ainsi dire, avec notre grandeur nationale. L'Angleterre, notre éternelle rivale, était devenue protestante. La France, restée catholique, se trouvait par là même investie du premier rôle au sein de la chrétienté. Quelle occasion de prendre le gouvernement du monde que lui disputait l'Angleterre ! et quoi de plus simple que la conduite à suivre ? Grouper autour d'elle tous les pays catholiques : l'Espagne, le Portugal, les Pays-Bas, la Bavière, la Suisse, les États d'Italie ; soutenir l'Irlande ; protéger et plus tard reconstituer la Pologne ; s'appuyer sur l'Autriche comme sur une sœur et couvrir la Papauté de leurs épées entre-croisées ; cela fait, travailler à dissoudre politiquement le protestantisme, et, en respectant la liberté de conscience des individus, empêcher l'influence des États ; puis passer les mers à la tête des nations catholiques, évangéliser les Indes, l'Océanie, l'Afrique, les deux Amériques, la Chine, le Japon, et pousser le monde entier dans les voies de la vraie civilisation, qui n'est autre que le règne social de l'Évangile. Encore une fois quoi de plus simple, de plus beau, de plus harmonique à l'âme de la France, de plus glorieux pour l'Europe, de plus nécessaire au monde ? Et qui ne voit que si la France eût suivi avec constance un pareil plan, si elle eût mis à le réaliser l'opiniâtreté qu'elle a employée à abaisser la maison d'Autriche, et l'ardeur qu'elle met à révolutionner le monde, la face de la terre eût été changée pour mille ans, et la France placée dans une de ces situations où l'on est trop élevé pour exciter autre chose que la jalousie impuissante de ses ennemis ? Au lieu de cela, où en sommes-nous ? D'un

côté l'Angleterre protestante a envahi toutes les mers, et c'est le drapeau anglais que le voyageur rencontre aujourd'hui sur presque tous les points abordables du globe. De l'autre, grandie par nos fautes, encouragée par notre incapacité, la Prusse a tout à coup paru à l'horizon comme un météore sanglant. Elle a cinquante-un millions d'hommes, disciplinés, non énervés; et en donnant la main à la Russie, qui en a soixante, elle prépare à l'Occident une inondation de barbares à laquelle rien ne pourra résister. Elle vise la Hollande, qu'elle aura en dépit de l'Angleterre, comme la Russie vise Constantinople, qu'elle aura aussi en dépit de l'Occident. Et, cela fait, le cercle qui doit envelopper les nations catholiques et les étouffer sera prêt. Supposez qu'un jour l'Angleterre, qui ne pense qu'à elle, ait intérêt à entrer dans la ligue de la Prusse et de la Russie, ce sera la fin des nations catholiques. Alors la France s'assiéra muette et triste sur des ruines qu'elle ne pourra plus conjurer; elle regardera dans le passé cette suite de politiques, niais, misérables, vulgaires d'esprit, enténébrés par leur irréligion et leur impiété, elle les vouera à l'exécration; mais il ne sera plus temps, à moins que Dieu ne vienne à son aide, et qu'après lui avoir montré, par d'effroyables malheurs, qu'elle ne saurait s'écarter de sa mission sans déchoir, il ne change la face du monde en envoyant à son Église, qu'il n'abandonne jamais, quelque miraculeux et inespéré secours.

Mais même dans l'hypothèse de ce secours miraculeux qu'il ne serait pas difficile peut-être d'indiquer, que deviendra la France, si elle continue à rejeter toute Religion? Ouvrez la carte du monde et observez avec attention les changements opérés depuis le commencement de ce siècle dans la distribution de la race humaine sur ce

vaste espace. Deux puissances rivales, mais qui n'en font qu'une, au point de vue de la race, de la langue, des mœurs et des lois, l'Angleterre et les États-Unis, dominent, l'Europe exceptée, sur tout le reste de la planète, ou, pour mieux dire, elles y existent seules, et, les eaux de l'Europe une fois franchies, nous ne figurons à côté de ces deux puissances que pour mémoire. Comment ne pas nous rappeler, devant un tel spectacle, qu'on pouvait se demander jadis si notre race et notre langue ne l'emporteraient pas sur toutes les autres, et si ce n'était pas la forme française que la civilisation européenne emprunterait pour envahir le reste du monde? Aujourd'hui le destin a prononcé, et deux parties du monde au moins, l'Amérique et l'Océanie, appartiennent sans retour à la race anglo-saxonne.

Mais cet ascendant de la race anglo-saxonne hors de l'Europe n'est qu'une faible image de ce que nous réserve un prochain avenir. Il est peu probable qu'il s'écoule plus d'un siècle avant que les États-Unis, qui compteront alors plus de cent millions d'habitants, aient envahi le Mexique, le Brésil, les différents États de l'Amérique du Sud, et se soient partagé, avec l'Angleterre, la domination de l'Océanie, de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande, peut-être de la Chine [1].

Or cette race qui couvre le monde, ces deux nations qui n'en font qu'une par le sang, par les lois, l'Angleterre et l'Amérique, ce sont précisément celles qui sont le plus travaillées par le catholicisme. *Mens agitat molem.* Cela est de plus en plus évident. Supposez qu'elles y cèdent, que, officiellement ou non officiellement, l'Angleterre devienne

[1] Prévost-Paradol, *la France nouvelle*, p. 362.

catholique, ce qui est très possible ; que l'Amérique, qui avait dix évêchés en 1800, qui en a quatre-vingts aujourd'hui, en ait deux cents à la fin du siècle, ce qui est probable : voilà la face du monde religieux qui change ; la crise est traversée ; l'Église reprend sa marche glorieuse à travers le genre humain. Seulement, dans cette hypothèse fort probable, que devient la France ? Pendant que l'Angleterre, l'Amérique porteront la foi, la liberté, la civilisation sur tous les continents et sur toutes les mers, si la France devient de plus en plus sceptique, matérialiste, athée, je le demande, quel rôle jouera-t-elle ? elle achèvera d'étouffer en Europe. Sa juste punition de n'avoir pas voulu promouvoir le règne de Dieu en ce monde sera de perdre le sien, et de traîner au milieu des vieilles nations de l'Occident une existence chaque jour plus insignifiante. Voilà où nous auront conduits nos fautes, et ce qu'aurait conjuré une vue plus haute de notre grande vocation religieuse et morale, de notre glorieuse mission quinze fois séculaire.

Vainement se consolerait-on par la pensée que si, en Europe et dans le monde, les grandes questions politiques se décident désormais sans nous ; que si, même dans les choses religieuses, le premier rôle nous échappe, du moins nous resterons l'Athènes moderne, le centre du bon goût et du grand esprit, ce que la Grèce a été dans l'antiquité : le point exquis du globe. Nous l'aurons été sans doute ; mais si nous continuons à abdiquer toute religion, si nous chassons Dieu de notre esprit comme nous l'avons chassé de nos constitutions, le resterons-nous ? Ce qui caractérisait l'esprit de la France, c'était l'élévation, la noblesse, la grandeur surtout unie à la simplicité ; qualités rares et rarement réunies, qui nous ont valu la première place

dans les peuples modernes, et que nous aurions dû conserver avec un soin jaloux. Mais non : après une génération de philosophes qui se sont efforcés de le déchristianiser, ce qui était un premier abaissement, car de l'esprit de Bossuet, de Fénelon, de Pascal, de Descartes, de la grandeur et du charme de leur esprit, je ne puis retrancher le Christianisme; en eux le génie français et le génie chrétien sont si unis, qu'on ne peut les séparer : après, dis-je, cette première génération qui nous a apporté un premier abaissement, voici une foule d'affreux petits sophistes qui ont entrepris la noble tâche de matérialiser l'esprit français, c'est-à-dire de le détruire. Car enfin, s'il n'y a point de Dieu, comme vous dites, point d'âme, point d'esprit vivant et immortel, que deviennent, je vous prie, la vérité, la raison, la vertu, la poésie, l'enthousiasme, la beauté? Toutes les choses morales s'évanouissent, et les choses morales évanouies, voilà l'esprit français détrôné. Est-ce que son originalité, sa supériorité ne sont pas là? Est-ce que la physique, la chimie, toutes les sciences que je ne dédaigne pas, où nous avons des hommes distingués, est-ce que cependant c'est là notre vrai domaine, le lieu où s'épanouit et règne notre génie? Chassez Dieu du monde intellectuel, matérialisez-le, il n'y a plus là pour nous qu'une place vulgaire, la place du premier peuple venu. De notre génie, si élevé, si noble, hautement spiritualiste en tout, dans la philosophie, dans la poésie, dans l'éloquence, dans les arts, ôtez Dieu, l'âme, les choses de l'âme, savez-vous ce qui restera? rien. Ou plutôt deux choses resteront, dont nous n'avons jamais eu lieu d'être fiers, que nous avons toujours portées comme une flèche à notre flanc, et qui, Dieu chassé, c'est-à-dire le frein et le remède enlevés, deviendront notre honte.

Rien n'est parfait sur la terre, et les plus beaux génies ont des côtés faibles : le génie français en a deux : le côté licencieux et le côté frivole. Oui, le côté léger, narquois, souriant, à la fois tendre et railleur, qui devient si facilement grivois, licencieux, voilà notre premier péril. Contenu, réprimé, embaumé par le Christianisme, il n'avait pas donné pendant tout le moyen âge un fruit absolument mauvais. Mais au XVIe siècle, les grandes digues chrétiennes diminuant, il laissa couler un premier flot boueux ; puis vint le XVIIIe siècle, où il déborda. Alors apparurent des livres dont nul honnête homme n'ose avouer la lecture : la *Pucelle* de Voltaire, la *Guerre des dieux* de Parny, les infamies de Pigault-Lebrun, etc., pour lesquels il faudrait faire ce qu'on a fait à Naples quand on a déterré les bijoux impudiques des dames romaines : un musée secret. Je ne crois pas que jamais nation ait souillé d'autant de boue son papier ou son parchemin, ni que nulle part il se trouve une collection de livres semblables à ceux qui ont été écrits en France au XVIIIe et au XIXe siècle : romans, poésies, tragédies, contes, feuilletons, suant la corruption, puant l'adultère, et toujours exhalant l'impiété. J'ai eu dernièrement, après la mort d'un vieillard, à épurer sa bibliothèque. J'en suis encore épouvanté. Il faut toujours circuler à travers une bibliothèque française, comme on marche dans certaines rues, sur la pointe des pieds, en tremblant de toucher à une immondice.

Joignez à cela le côté frivole de l'esprit français, que l'irréligion rend plus frivole encore. Car qu'est-ce que la philosophie pour des contempteurs de Dieu et de l'âme ? Qu'est-ce que l'histoire pour des gens qui nient la liberté et ne voient partout que des lois fatales ? Qu'est-ce que la poésie pour des esprits qui traînent dans la boue ? Don-

nez-leur un journal; c'est assez pour tuer une heure ou deux ; et encore qu'il ne soit pas trop sérieux ! De même qu'à un certain moment de notre histoire, la vieille et lourde épée française tomba de nos mains amollies, de même aussi, la frivolité gagnant nos esprits, on vit le fier et robuste in-folio faire place à l'in-quarto, encore majestueux, et celui-ci au noble in-octavo. Mais déjà son règne s'avance, le petit in-douze, le léger in-dix-huit, si recherchés au siècle dernier, sont encore trop lourds pour nos esprits affaiblis. Voici la feuille détachée, le journal alléchant le lecteur par un attrait frivole, le feuilleton. Mais que dis-je ? il était un temps où le journal, grave, vraiment politique, ne faisait à la légèreté de ses lecteurs que la concession du feuilleton. Aujourd'hui, c'est le journal tout entier qui se transforme en feuilleton. Plus de politique, plus d'articles sérieux, plus de nouvelles scientifiques; rien que des cancans de boulevard, des historiettes grivoises, des anecdotes d'actrices et de coulisses. Voilà la nourriture quotidienne de ce peuple que nul autre, depuis la Grèce, n'avait égalé dans les dons de l'esprit. A la longue, l'esprit s'émiette, se pulvérise. Il devient incapable du moindre effort, la plus légère attention le fatigue. C'est un esprit éteint.

Achevons cette œuvre. Chassons Dieu du génie français, et avec lui l'élévation, la noblesse, la gravité, le sérieux, la force, c'est-à-dire la grandeur et la beauté morale ; ne gardons que le côté frivole et le côté licencieux ; attendons que par leur affinité naturelle ces deux éléments s'unissent, et vous me donnerez des nouvelles de l'esprit français. Nous serons encore la Grèce, mais non plus la Grèce du temps de Périclès ; nous serons la Grèce du temps de Cicéron, à laquelle les Romains demandaient des gram-

mairiens, des professeurs et des histrions, qu'ils payaient en les méprisant. Vains encore de notre grandeur évanouie, nous fatiguerons la terre des noms de Bossuet, de Pascal, de Corneille, de Descartes ; mais ces grands noms sur nos lèvres ne serviront qu'à mieux montrer combien peu nous leur ressemblons. Amuseurs stériles ou corrupteurs aimables, voilà ce que l'irréligion aura fait de nous. Et la patrie de Bossuet et de Corneille aura été réduite par elle au sublime rôle d'être le Figaro de l'Europe.

Que sont pourtant toutes ces attaques dirigées contre le génie de la France, contre son noble et lumineux esprit, à côté des efforts qui ont été faits, avec un ensemble et une persévérance effroyables, pour gâter et corrompre son cœur ! On a vu plus haut ce qu'est le cœur de la France, son caractère exceptionnellement beau. Mais lui aussi a des parties faibles. Il a un côté éminent, mais éminemment périlleux, s'il n'est pas sans cesse surveillé, dirigé, dompté et transfiguré par la divine influence de la Religion. C'est ce côté qui a produit la chevalerie, le culte délicat de la femme, devenue dans les mœurs chrétiennes du moyen âge un objet d'enthousiasme religieux ; l'Église, avec son grand sens, son haut génie pratique, ayant compris que le péril de la France n'était pas de périr par l'égoïsme, mais qu'on la corromprait facilement par l'amour ; qu'il fallait par conséquent baptiser l'amour, mettre la femme presque sur un autel, et enflammer le cœur dans le culte du plus sublime idéal. C'est de là encore qu'est venu, dans des mœurs plus modernes, ce qu'on a appelé la courtoisie française, et, d'un autre nom qui n'avait alors rien que de noble, la galanterie . mélange singulier et tout français de respect et d'égards,

de délicatesse et de prévenance, qui est dans l'ordre des mœurs ce que l'atticisme était en Grèce dans l'ordre de l'esprit. Mais n'abaissez pas le thermomètre religieux. De la chevalerie du moyen âge, de la courtoisie, et, si vous voulez, de la galanterie du XVIIe siècle, vous tomberiez vite à la légèreté risquée et à la périlleuse fadeur du XVIIIe ; et de là, si la Religion diminuait encore, à l'amour mobile, capricieux, libre, corrompu, et par lui à toutes les ignominies et à toutes les ruines.

Eh bien, c'est à ce côté du cœur de la France, le plus délicat, le plus riche, le plus original, le plus idéalement beau, mais le plus périlleux, toujours à la veille de glisser sur sa pente, qu'a été déclarée la guerre la plus acharnée. Rien n'a été épargné pour le détruire, pour le gâter, pour le déshonorer. Les sophistes sont venus d'abord qui ont entrepris de le débarrasser de tous les liens, de toutes les entraves divines, de tous les jougs de la raison et de la conscience, de jeter à la passion la bride sur le cou, et, comme l'Église avait baptisé le cœur de la France pour le purifier, de le débaptiser pour le corrompre. Il se peut qu'au delà du Rhin on puisse platoniquement établir qu'il n'y a point de Dieu, et en conclure, sans autre péril ni pour l'individu ni pour la machine sociale, qu'il n'y a point d'âme, point de liberté morale ni de responsabilité humaine, par conséquent ni bien ni mal. Mais en France cela est impossible. De telles idées ne peuvent pas rester ainsi en suspension dans les esprits ; elles se précipitent aussitôt, comme une corruption, dans les mœurs. Vous dites qu'il n'y a point de Dieu, point d'âme. La conclusion est là, inévitable, ardente. Il n'y a point de Dieu : donc la vérité est une chimère, donc l'immortalité est un rêve, donc la vertu est une bêtise. C'est un produit de

certaines natures, « comme le sucre ou le vitriol. » Tant mieux pour vous, si vous sécrétez la vertu, le sacrifice. Moi, je secrète le plaisir.

Aussi, pendant que la libre pensée travaillait à enlever au cœur de la France tout frein et toute digue, voulez-vous savoir ce que faisait sa fille, la libre morale? Je dis sa fille, je devrais plutôt dire sa mère. Que créait-elle? quel nom donner à sa création? Un nom qui assurément ne souillera pas ma plume, mais dont je me contente de dire que, quand leur règne commence, on s'en va au Bas-Empire. Cachées jusque-là, enfouies sous terre, guettant leurs victimes dans l'ombre, on les a vues tout à coup apparaître dans les rues, arriver aux honneurs, aux scandales de la publicité et de la fortune, traverser Paris dans des voitures de luxe, mollement étendues, insolentes, éclaboussant tout. Le demi-monde naissait, et, dès sa première apparition, il faisait la loi au grand monde. Il lui imposait ses mœurs, ses modes, ses costumes extravagants, ses démarches hardies, jusqu'à son grossier langage. Il le ruinait; semblable à une sangsue, il pompait sa fortune, son honneur, son sang. Après quoi, comme la mer rejette des débris au lendemain d'un naufrage, il lui rejetait ses fils, épuisés, abrutis, le front chauve, les yeux caves, le dos voûté, les joues flétries, incapables de goûter jamais un amour honnête, incapables d'être pères, ou qui ne le seront que pour transmettre à leurs avortons une vie rachitique, un poison fatal, et pour abâtardir la race française. Ah! vous croyez qu'on peut débarrasser le cœur, surtout le cœur français, de tout frein religieux et l'arrêter sur sa pente! Il ne s'arrêtera que dans la boue.

Et ce qui s'étalait là, à Paris, d'immoralité honteuse,

les mille voix de la presse le propageaient à travers toutes les provinces, que dis-je? à travers le monde entier. Par elle, Paris enivrait le monde du vin de sa lubricité. Toute l'Europe y venait et s'en retournait gâtée, corrompue. Renversement étrange et assurément bien inattendu de la mission que la France avait reçue, et que pendant quatorze siècles elle avait si noblement exercée.

Nulle part toutefois cette honte ne se laissait mieux voir que sur les théâtres. Ce n'étaient plus ces grands drames de la vertu et de l'amour, ce jeu sublime des plus hautes passions de l'âme, où les Français excellaient, et qu'avaient inauguré dans le monde Corneille et Racine; ni même ce plaisir élégant, délicat, non assez contenu par le Christianisme, mais encore si haut de Molière. Non, ni l'esprit, ni le cœur, ni l'âme n'avaient rien à faire ici. On se réunissait pour voir passer des bandes de filles déshabillées; et la grande vogue appartenait aux théâtres où elles défilaient sous les yeux du spectateur, plus nombreuses, plus nues, plus impudiques.

Ainsi s'en allaient les mœurs de la France. Ainsi se gâtait le plus pur de son sang. Et, pendant ce temps, le poison fatal s'insinuait, sous une autre forme, au sein des familles. Un luxe inouï les ruinait en les corrompant. Des modes extravagantes où le goût était encore plus blessé que la morale, des nudités honteuses déshonorant la poitrine des plus chastes jeunes filles, des danses indécentes jusque sous les yeux des mères aveugles et des pères coupables : tout semblait se réunir pour aller chercher, aux extrémités des provinces et dans le sanctuaire même de la famille, les dernières gouttes de sang pur qui faisait battre encore le cœur de la France.

Qui peindra l'état de dissolution morale où l'on était

arrivé ? Quand je lis les écrivains de ce temps, les littérateurs, les romanciers, une chose me frappe et m'effraye. En Angleterre, en Amérique, en Allemagne, je trouve une foule de romans intimes, délicats, purs, ayant pour objet le foyer de la famille, roulant sur des riens, mais sur des riens du cœur. En France, c'est tout différent. Il n'y a pas un roman qui n'ait pour base l'adultère, qui ne tire son intérêt de quelque drame corrupteur. Il y faut de l'amour impudique et du sang. On dit que la littérature est l'expression de la société. Serait-ce donc que ces peintres de mœurs, occupés à étudier la société française, ne verraient autour d'eux qu'intrigues, corruptions, adultères ? Ou bien serait-ce qu'ils ne savent que ce moyen d'intéresser leurs lecteurs ? La vérité est que la France a perdu ses mœurs, qu'elle les perd de plus en plus, et que nous touchons à ce moment où, dans la société comme dans l'individu, quand il a gâté le cœur à un certain degré, le mal attaque la constitution, les racines mêmes de la vie.

Eh bien, à cette corruption du cœur français, à cette mort par la gangrène, y a-t-il un remède? Oui, il y en avait un, admirablement proportionné aux beautés, aux grandeurs comme aux faiblesses et aux périls du cœur de la France. Mais vous n'en voulez plus. La France avait une religion dont le premier symbole était une Vierge, une Vierge idéalement pure, sur le cœur de laquelle les jeunes filles venaient poser leur cœur et y puiser une modestie, une grâce aimable qui les embellissait, qui embellissait nos foyers, qui embellissait jusqu'à nos rues.

Une religion dont le second symbole était une croix, un gibet tout sanglant où l'homme arrivé à la maturité venait poser ses fortes lèvres pour apprendre, non pas à

dominer, mais à servir, mais à se dévouer, à s'immoler, à se contenir, et d'où il rapportait une élévation de pensées, une délicatesse de sentiments, une pudeur virile, une majesté douce qui faisaient le charme, la sécurité et l'honneur du foyer domestique.

Une religion enfin dont le dernier mot était l'amour, l'amour désintéressé et généreux, descendu sur la terre pour nous apprendre à aimer, pour faire couler dans les veines de la société un fleuve d'amour pur.

Et vous ne voulez plus de tout cela ! Et vous vous imaginez qu'avec une morale vulgaire, sans base et sans sanction, vous garderez de tels biens !

Vous garderez la pudeur chrétienne !

Vous garderez le jeune homme chaste !

Vous garderez les mariages unis, heureux, féconds, sans tache, avec cet amour croissant, et cette délicatesse, et ce dévouement, et ce respect que le Christianisme y a mis !

Vous garderez la virginité de la jeune fille, la dignité de la femme, la sainteté du lien conjugal !

Ou, ce qui est prodigieux, vous vous imaginez que perdant tout cela, méprisant tout cela, foulant aux pieds tout cela, vous resterez un grand peuple !

Non, non, ce sont les grandes mœurs qui font les grands peuples ; ce sont les foyers purs qui font les fortes races. Et il n'y a de foyers purs, féconds, que ceux qui sont appuyés à l'autel. Souvenez-vous du XVIII[e] siècle. En ce temps-là, comme on l'a dit si énergiquement, « dans la chambre où avait dormi saint Louis, Sardanapale était couché. Stamboul avait visité Versailles et il s'y trouvait à l'aise ». Oui, mais quelques années après la France disparaissait dans un abîme !

Vous perdrez donc tous ces biens, et je ne voudrais pas répondre que, dans ce désastre, vous gardiez même cette vieille tradition de notre sang, la valeur ! Ah ! je ne rétracte rien de ce que j'ai dit de l'épée française. Même après nos malheurs elle reste la première épée du monde. Mais il ne faut pas la mettre aux mains des impies, des libertins et des vendus. Quoi ! vous corrompez le cœur, et quand la gangrène y est, vous croyez que le courage, cette fleur exquise, continuera à y germer ! Le courage et l'honneur ! mais c'est ce qu'il y a de plus divin dans le cœur. Cela suppose un fonds exquis de noblesse et d'élévation. Les anciens disaient que la patrie c'étaient les autels et les foyers. Mais quoi ! vous n'avez plus d'autels ; vous les méprisez, vous les insultez ! Vous avez à peine des foyers ; des foyers tristes, moroses, souillés peut-être, où il n'y a pas de berceaux. Pourquoi donc mourriez-vous ? Il ne vous reste que des intérêts et des plaisirs, c'est-à-dire précisément les choses pour lesquelles on ne meurt pas ?

Jamais je n'oublierai le spectacle que nous eûmes à Orléans le 15 août 1870 et les jours suivants. On y avait donné rendez-vous à tous les dépôts des régiments, à toutes les gardes mobiles des départements voisins, pour essayer d'y former une armée qui réparât nos premiers désastres. On ne rencontrait dans les rues que des soldats ivres, grossiers, blasphémant Dieu, insultant les prêtres. J'y vois encore d'ici un régiment entier de mobiles sous les armes, poursuivant de ses huées, compagnie par compagnie, un vénérable prêtre à cheveux blancs. Ils étaient quinze cents, insultant, armés, ce vieillard. Et quand un passant indigné d'une telle lâcheté en fit la remarque à l'un des chefs, triste, celui-ci leva ses yeux et son épée en l'air, comme pour dire : Qu'y puis-je ? Ce jour-là, il

me sembla que je voyais passer la fortune ou plutôt l'infortune de la France.

J'eus la même impression, mais plus vive, le 13 octobre, deux jours après le combat et la prise d'Orléans. J'avais été visiter le champ de bataille et voir si, dans les vignes, on ne trouverait pas quelque blessé qui respirait encore. On creusait, en ce moment, entre la Chapelle-Vieille et Fleury, deux grandes fosses, une pour les soldats français, l'autre pour les ennemis. On les apportait sur des brancards, sur des charrettes ou à bras, de deux à trois lieues à la ronde ; car l'armée française, se repliant sur Orléans, avait couvert une grande étendue de terrain.

En attendant la cérémonie de l'inhumation, on les déposait en monceaux, au bord de ces fosses, les uns sur les autres, graves, austères, portant sur leurs visages l'empreinte encore visible de leurs dernières émotions. Ceux surtout qu'une balle avait frappés au cœur et qui étaient morts instantanément laissaient encore lire sur leur front la fierté, la colère et l'ardeur. Je vois d'ici, contraste étrange, un jeune mobile du Cher, mince, délicat, d'une rare finesse de physionomie, frappé en pleine poitrine, les yeux et la bouche grands ouverts, comme s'il allait parler. Il était couché en travers sur un jeune soldat bavarois, blond, doux, qui semblait dormir, les yeux fermés ; tous deux réunis pour jamais dans les bras de la grande réconciliatrice, la mort. C'est à peu de distance de là que j'eus la vive impression dont je viens de parler. En un lieu écarté, sous un pont de chemin de fer, près d'un fusil abandonné, j'aperçus un sac ouvert. Le vent jouait avec les feuilles d'un cahier de papier qui en était sorti. Je ramassai ce cahier. C'étaient d'abord, écrites sans orthographe et d'une écriture déplorable, des chansons de corps de

garde, impies et impures. Et à la suite, de la même main, une histoire de mauvais lieu, qui est bien ce qu'on peut imaginer de plus honteusement, abominablement et bestialement obscène. Pauvre enfant, il s'en est allé au combat, portant cette infamie dans son sac. S'il est mort, ç'a été son viatique. Des flots de larmes sortaient de mes yeux, pendant que je rentrais à Orléans, bombardé l'avant-veille par les Prussiens. Il me semblait que je venais d'assister aux funérailles de la France. Mais la tristesse n'habitait pas seule mon âme ; l'indignation s'y mêlait. Et, en pensant à ceux qui depuis deux siècles se sont employés si persévéramment à corrompre la France et qui nous ont conduits à de tels malheurs, la fameuse apostrophe d'Alfred de Musset montait à mes lèvres :

Dors-tu content, Voltaire !

Et cependant, si malade que soit le cœur de la France, ce qui périra avant lui, ce qui est entamé davantage en ce moment, c'est le caractère. Ayons le courage de le dire, de tous les dons brillants de la France, le caractère est le moindre. Nature mobile, impressionnable, mue par le sentiment et ayant dû à cela même sa beauté, qui est de premier ordre, un succès électrise ce peuple et le rend invincible, mais un revers l'abat ; tour à tour enthousiaste et défaillant, capable d'éblouir le monde par la splendeur de ses victoires, mais capable aussi de l'étonner par l'immensité de ses revers et l'étrangeté de ses catastrophes. Dans la vie civile, c'est le même spectacle : une oscillation étrange entre l'extrême indépendance et l'extrême servitude. Aujourd'hui, susceptible à l'excès, pour un rien il chassera ses rois ; et demain vous le verrez, affolé et

tremblant, se précipiter aux pieds du premier venu qui osera lui parler une verge à la main. C'est le seul pays chrétien où la Terreur ait régné, où elle soit toujours possible, et où, dans ces heures d'affollement, on ne sache qu'admirer davantage ou de la bassesse de ceux qui commandent, ou de la bassesse de ceux qui obéissent. Oh! qu'elle avait bien connu l'âme de la France, cette vieille religion chrétienne qui avait travaillé avec tant d'énergie et de suite à soutenir, à fortifier notre caractère ; qui nous avait inoculé l'honneur comme une seconde religion ; qui avait écrit sur la devise de nos chevaliers et de nos soldats : *Potius mori quam fœdari;* qui avait appris à nos magistrats « à rendre des arrêts, non des services » ; et à nos hommes d'État à dire : « Mon âme est à Dieu ; mon cœur est à mon roi ; mon corps est entre les mains des méchants ; qu'on en fasse ce que l'on voudra. » Grâce à elle, grâce à cette austère et forte discipline du Christianisme, ce pays n'avait cessé de présenter à l'admiration du monde les plus grands caractères, les âmes les mieux trempées, les convictions les plus solidement assises, les plus beaux types enfin de ce caractère français, naturellement léger, mobile, impressionnable, facile à l'enthousiasme comme à l'abattement, mais élevé par la religion, par la conscience, par l'honneur, par la fermeté des principes, à ce qu'on appelle la grandeur du caractère.

Voilà ce que l'Église avait fait, et ce que l'irréligion a détruit. Dormez contents. Il n'en reste rien ou presque rien. Nous venons de traverser d'étranges malheurs. J'ai, selon mon usage, profondément observé autour de moi. J'ai été effrayé de l'abattement des âmes, de l'effondrement des caractères. Il n'y a plus d'hommes. Pourquoi ? parce qu'il n'y a plus de principes. Dans la plupart des hommes,

le sol de l'âme n'existe même plus. Ils ont de l'esprit, de la culture ; ils savent tout ; ils parlent bien de tout ; mais leurs idées en morale, leurs conceptions des premiers problèmes, des choses de l'infini, sont vagues, flottantes, parfois d'une puérilité étrange. Leurs âmes n'ont point d'ancres. Elles ne sont enracinées en rien d'absolu. Étonnez-vous si elles flottent à tous les vents et à tous les flots ! Sur quoi s'appuieraient-elles pour résister ? Aussi toutes les forces manquent à la fois et en même temps : la force du député, votant dans sa haute et pleine indépendance ; la force du préfet, du sous-préfet, du maire, obéissant sans doute, mais jusqu'à la limite de l'honneur et de la conscience ; la force de l'écrivain qui tient une plume et qui la respecte. Tout cela manque à la France, parce que nous n'avons plus dans l'âme cette autre et sacrée force, la plus nécessaire de toutes, la force morale basée sur d'inébranlables convictions ; la force qui dit :

> Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

Achevez de la détruire, cette force morale ; poussez du pied, comme des chimères, tous les principes ; débarrassez les âmes du peu de convictions qui leur restent ; mais ne vous dites plus jaloux de la grandeur de la France. Tant qu'elle ne vous a pas connus, athées, matérialistes, elle a marché à la tête de l'humanité, et fait son admiration et son envie. Aujourd'hui, grâce à vous, elle commence à l'étonner par l'immensité de ses ruines et par l'étrangeté mystérieuse de ses catastrophes.

Ainsi, au souffle desséchant de l'athéisme politique et social, tout s'éteint, tout s'étiole : l'esprit, le cœur, le caractère, le corps même. Oui, même le corps de la France,

ce corps si sain, si robuste, si bien proportionné, le voilà qui s'en va à son tour. Ce n'est pas seulement la taille française qui diminue, dont il faut de quinze ans en quinze ans faire descendre le niveau pour l'armée; ce n'est pas seulement le sang qui se décolore, en sorte qu'en certains pays, dans les grandes villes, à Paris, on s'imagine errer au milieu d'un peuple de fantômes; voilà la population qui baisse à son tour, comme une huile épuisée dans une lampe. Un mal inconnu à nos pères, qui n'apparaît que chez les peuples en décadence, ronge chez nous les sources de la vie. Serions-nous donc arrivés à ces jours de l'empire romain où le mariage disparaissait, où il fallait des lois pour obtenir que les jeunes gens prissent une compagne : où il fallait des faveurs, des privilèges, des pensions même, pour obliger les familles à avoir des enfants? Le fait est que, dans la plus récente des statistiques, la France vient la dernière au point de vue du développement de la vie sur la surface du globe. Tandis qu'en Prusse, par exemple, de 1817 à 1864, la population s'est accrue de 82 pour 100, la population française n'a augmenté que de 25 pour 100. Et cette disproportion est encore plus sensible quand on compare la France avec la Russie, l'Angleterre ou les États-Unis. Depuis, et pendant plusieurs années, la population est restée stationnaire, et quand la quantité n'a pas fait défaut, c'est la qualité qui a diminué. Manifestement on périt. O France, pardonne à un fils qui t'aime; mais comment ne pleurerais-je pas? Voilà la Russie qui est en train de conquérir la haute Asie et qui bientôt peut-être dominera l'extrême Orient. Voilà l'Angleterre qui couvre l'Océanie, l'Australie, les Indes, de ses opulentes colonies. Voilà l'Amérique qui, après avoir rempli les profondeurs de son double continent, débordera bientôt

sur toutes les mers, et toi, ô ma grande France, tu vas manquer de bras pour cultiver ton propre sol!

Mais quand je m'attriste et m'inquiète en voyant qu'au souffle glacé de l'irréligion, du matérialisme et de l'athéisme, le corps de la France s'affaiblit et s'étiole, je ne parle pas seulement de son sol, de son sang, de la vigueur et du nombre de ses enfants; je parle surtout du corps social, du corps organisé, de cette admirable nation française, si une, si vivante, si libre, aujourd'hui si agitée, si divisée, si profondément malade, emportée dans des révolutions sans fin, comme ces âmes suppliciées qu'a peintes le Dante et qui roulaient dans de perpétuels tourbillons. Nous avons perdu notre vieille constitution, et nous sommes incapables d'en refaire une. La première avait des défauts sans doute; mais elle a duré mille ans et a fait de la France, trop charmée de ses rois, une terre où néanmoins la liberté avait toujours un asile, et la plupart du temps un trône. Voilà vingt fois que nous nous mettons à l'œuvre pour reconstruire, sous une forme nouvelle et stable, l'antique édifice de la liberté : à quoi avons-nous abouti? Cherchez quelle est la constitution que nous n'avons pas essayée dans ce siècle; dites celle qui a réussi. Tous les quinze ans nous nous en donnons une nouvelle; puis, cette chose auguste trouvée, que nous devrions entourer de respect, dont il ne faudrait faire la moindre critique qu'à genoux, descendue du ciel, disaient les anciens, et qu'ils cachaient dans le temple, pour que l'éloignement, le mystère, le rayon céleste la rendissent plus vénérable; cette constitution qu'il faudrait traiter comme on traite les racines des arbres que nul ne songe à découvrir, si ce n'est les enfants et les fous; à peine née, nous commençons à l'attaquer, à la critiquer, à en chercher les

endroits faibles; elle sert de but à notre bel esprit, de plastron à nos jeux de mots; si bien qu'au bout de quinze ans, démonétisée, vilipendée, méprisée, ridiculisée, on n'a pas besoin de la renverser, elle s'écroule; tous les quinze ans nous avons « la révolution du mépris ». Et pendant que nous, conservateurs stupides, nous travaillons à ce grand œuvre, au milieu des ruines que nous avons faites, dans la poussière qui s'élève des décombres de l'édifice social, on aperçoit un parti qui guette la société dans l'ombre, pour escamoter le pouvoir, en attendant le jour où il pourra voler la propriété. Pauvre France, à qui te comparerai-je? Tu ressembles à cette femme de l'antiquité qui pleurait et gémissait, parce qu'elle sentait ses deux fils qui se battaient dans ses flancs.

Encore un effort, impies, athées, matérialistes; la France n'est pas encore assez abaissée. Au cœur de l'ouvrier dans les villes, au cœur du paysan dans les campagnes, au cœur de tous ceux qui souffrent, éteignez tous les principes, allumez toutes les convoitises, ôtez tous les freins, déchaînez toutes les passions; pas ne sera besoin des barbares pour détruire la France et en débarrasser le monde. Elle se déchirera de ses propres mains.

Mais non : ces excès ne la préserveront pas des barbares; et l'irréligion, si elle triomphe, l'irréligion qui aura éteint son esprit, gâté son cœur, anéanti son caractère, brisé son unité nationale, lui prépare bien d'autres malheurs. Comme l'archange foudroyé qui garde, dans Milton, de si beaux vestiges de son éblouissante grandeur, n'espérez pas que la France, en se faisant impie, matérialiste, perde le trait suprême de sa belle physionomie, je veux dire son esprit d'expansion, de prosélytisme. Elle qui, au moyen âge, couvrait le monde de ses institutions poli-

tiques, sociales, religieuses; qui, aux XVIe et XVIIe siècles, répandait sa langue, ses mœurs, ses arts, et aujourd'hui son code; qui, partout où elle paraît, laisse une France faite à son image; corrompue, elle propagera encore, quoi? Sa corruption. Séduite, elle se fera séductrice. Et quand cet esprit, cette grâce, ce cœur, cette langue, ce zèle, se mettront au service du mal, ce sera effroyable. On la verra chercher dans les universités d'Allemagne les systèmes philosophiques les plus hardis, les plus odieusement avilissants; elle les clarifiera, elle les nettoiera, elle les vulgarisera; et, les tirant des lourds et épais volumes où ils seraient restés ensevelis, elle les jettera dans le monde pour y éteindre toute lumière. Elle réunira les modes les plus licencieuses, les livres, les romans les plus dégradés. Hélas! elle n'aura pas besoin de les emprunter aux autres; elle les tirera de son propre sein. Et si sa veine licencieuse ne fournit pas assez, elle rééditera ceux du XVIIIe siècle; elle les mettra en feuilletons à quatre sous; elle les illustrera de crayons obscènes; elle en chargera la balle de ses colporteurs; elle en inondera le monde. Comme elle avait autrefois des missionnaires de vertu, elle aura des missionnaires d'immoralité. Par-dessus les Alpes, les Pyrénées, le Rhin, les océans, elle tendra la main à tous les révolutionnaires; elle les réveillera quand ils dormiront; elle attisera le feu jusque dans les vallées les plus paisibles; elle promènera, à travers le globe entier, la torche sanglante de la révolution. Les rois s'épouvanteront de cet apostolat nouveau; les nations encore saines se tiendront à distance et la traiteront comme un lazaret. On fera un cordon sanitaire autour de la nation dangereuse. Et, soit par la volonté de Dieu, qui, se souvenant de l'ancienne France et ne voulant pas l'abandonner, lui enverra d'exem-

plaires châtiments; soit par la jalousie, ou la haine, ou l'inquiétude des rois et des peuples qui chercheront à éteindre ce périlleux foyer; abaissée déjà par l'impiété, stérilisée, amoindrie, déchirée par ses propres enfants, elle se verra encore décimée, foulée aux pieds par l'étranger; et si jamais, ce qu'à Dieu ne plaise! toutes ces causes réunies amenaient sa mort, le voyageur qui en visiterait les ruines n'aurait pas assez de larmes pour pleurer une telle catastrophe.

« Comment est-elle maintenant si solitaire et désolée, cette nation autrefois si pleine de peuple?

« A qui vous comparerai-je, ô fille de Jérusalem? A qui dirai-je que vous ressemblez?

« Tous ceux qui ont passé par le chemin ont frappé des mains en la voyant. Ils ont sifflé la fille de Jérusalem en branlant la tête et en disant : Est-ce là cette nation d'une beauté si parfaite qui était la joie de toute la terre? »

Mais se souvenant que c'est l'impiété, l'athéisme, le matérialisme qui ont déshonoré et éteint la reine des nations, le voyageur s'assiéra pensif sur ses ruines; il croira entendre les voix qui troublaient Jérusalem à la veille de sa chute : « Les dieux s'en vont. » Il appellera ses enfants et ses petits-enfants pour leur faire comprendre la leçon qui sortira de ses débris, et, leur montrant les merveilles démantelées du Louvre, des Tuileries, les arches rompues de la Seine, il leur dira : « Regardez. Il y eut ici autrefois un grand peuple; mais il est mort parce qu'il a voulu vivre sans Dieu! »

V

Mais non, il ne faut pas finir sur de si tristes pensées. Non, impies, athées, matérialistes, vous n'avez pas l'âme de la France; vous l'avez attaquée de tous les côtés à la fois, avec quel art, avec quel ensemble, avec quelle suite! Vous avez essayé d'aller jusqu'aux racines; mais vous ne la possédez pas. Elle vous échappe; elle bondit de vos horizons trop étroits, des antres où vous vouliez l'enfermer et où elle étouffe; elle monte malgré vous jusqu'à ces régions sereines où habite la lumière avec la grandeur.

Regardez d'abord l'esprit de la France, son noble, son lumineux et logique esprit. Non, il n'est ni altéré, ni diminué, ni éteint; il brille aujourd'hui d'un éclat singulier, supérieur assurément à celui de la France au XVIIIe siècle, égal en certaines parties à celui du XVIIe, et, l'oserai-je dire, plus grand en quelques-unes. Sans doute, la langue du XIXe siècle a moins de correction, de grandeur sévère; elle a plus de couleur, de nombre et d'harmonie; elle est plus ample et plus souple. Oh! les barbares que ceux qui veulent immobiliser une langue. Elle vit, elle avance; elle perd certains charmes, elle en retrouve d'autres. Ne voyez-vous pas que des beautés éminentes, qui avaient apparu en germe au XVIe siècle, dont la correction trop sévère du XVIIe avait un instant arrêté l'élan, ont reparu de nos jours et donné à notre langue du XIXe siècle un éclat remarquable? Et que de dons, abso-

lument nouveaux, inconnus aux siècles précédents! Voyez la poésie lyrique, par exemple. Le XVIIe siècle se peut-il comparer à nous sous ce rapport? Il a Racine, il est vrai. Mais la poésie lyrique n'est en Racine qu'un accessoire; et d'ailleurs Racine est le seul; car on ne m'obligera jamais à tenir compte des odes de Boileau; tandis que nous avons au moins trois lyriques du premier ordre. Et là n'est pas encore notre supériorité absolue, je dirai mieux, notre originalité souveraine. Elle est dans la poésie intime. Sous ce rapport, nous n'avons dans notre passé ni supérieurs ni rivaux. Le XVIIe siècle n'a pas même soupçonné ce genre, où sont nos vrais chefs-d'œuvre. Le *Lac*, pour n'en citer qu'un, vivra aussi longtemps que la langue française, et il se placera, dans l'admiration de la postérité, à côté au moins de ce que le XVIIe siècle a produit de plus beau. Et dans combien d'autres genres n'avons-nous pas tracé un sillon nouveau! En histoire, par exemple, si vague au XVIIe siècle, si générale, si dépourvue de vraie couleur, Bossuet excepté, parce qu'il avait le génie, lequel supplée à tout. Mais je n'insiste pas; car mon but n'est pas de faire un parallèle entre l'esprit français au XVIIe et au XIXe siècle; et d'autre part, en voilà assez pour prouver que ni l'impiété, ni le matérialisme, ni l'athéisme n'ont pu encore s'emparer assez de l'esprit français pour le vulgariser, l'abaisser et l'éteindre.

Ce que je veux vous faire remarquer, c'est le caractère de cet esprit français au XIXe siècle. S'il a encore quelque grandeur, c'est qu'il est resté religieux. Il est grand, dans la proportion même où il est chrétien. Quels sont, dites-moi, nos grands philosophes, ceux qui seront dans l'avenir la plus haute personnification de notre génie philosophique? Sans contestation, M. de Maistre, et peut-être M. de

Bonald : l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg* et l'auteur de *la Législation primitive*. Je n'ose placer à côté d'eux M. Cousin, grand prosateur, médiocre philosophe, sans originalité, sans solidité, sans invention, qu'en tout cas l'athéisme et le matérialisme ne réclameront pas pour eux; mais j'y placerais volontiers le religieux Maine de Biran, celui peut-être qui a porté le plus haut la pensée philosophique au XIX[e] siècle. Et le grand prosateur, quel est-il? Chateaubriand, l'auteur du *Génie du Christianisme*, le chantre des *Martyrs*. Et je ne lui vois qu'un rival, l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence*. Faut-il parler maintenant des poètes? Je sais les défauts de Lamartine. Mais quelle adorable élévation d'âme! Attendez que le vent ait secoué de cet arbre suave une foule de feuilles mortes et quelques fruits avortés, il restera une petite corbeille, pleine de fleurs exquises, de fruits parfumés : fleurs et fruits tout embaumés de l'esprit religieux. Il en sera de même de Victor Hugo; mais cet arbre vigoureux aura besoin d'un plus grand coup de vent. En tout cas, de lui comme de Lamartine, rien ne restera que ce qui a le parfum chrétien. Et si quelques cris portent Alfred de Musset à la dernière postérité, ce que je crois, ce seront ses cris d'aigle blessé, l'effroyable tristesse de son cœur vide, et ses imprécations éloquentes contre ceux qui ont chassé Dieu du monde. Des poètes passons aux orateurs. Y en a-t-il de grands au XIX[e] siècle? Oui, Berryer d'abord; l'égal des plus grands, non pas de ce siècle, mais de tous les siècles; un des trois ou quatre hommes qui, depuis que le verbe a été posé sur des lèvres humaines, ont bien parlé, en cette pauvre terre où tout le monde bégaye; Lacordaire ensuite, moindre que Berryer, parce qu'il n'avait ni la même simplicité ni le même pathétique; très grand encore

et qui le serait davantage s'il n'eût rien écrit, sa plume étant de beaucoup inférieure à sa parole.

Voilà, parmi les hommes qui déjà nous ont quittés, ceux qui resteront. Et encore resteront-ils tous? Du moins ils apprendront aux âges futurs le caractère hautement spiritualiste, religieux, chrétien, de la pensée au XIXe siècle. Tout ce qui vivra de ce siècle aura reçu le baptême, l'attouchement secret de la Religion. Le reste, tout ce qui aura été mordu par le ver impur de l'athéisme, du matérialisme, s'en ira au panier, à l'égout. Oui, athées, impies, vous mourrez; vous êtes déjà morts. Je cherche parmi vous un nom prédestiné à la gloire, un front promis à l'éternel laurier; il n'y en a pas; je vous défie d'en citer un.

Quand la France n'aurait produit au XIXe siècle que les grands esprits que je viens de nommer, cela suffirait, certes, à établir que son âme est encore profondément religieuse; mais combien cette vérité prend d'éclat quand on étudie le cœur de la France! Ah! c'est lui surtout qui n'est pas près de cesser de battre. Ce cœur mutilé, étouffé, gâté, corrompu par vous, ce grand cœur, lui aussi, vous échappe. Il est vrai que, grâce à vous, il n'a plus d'action politique; il gémit, impuissant, à l'endroit de la Pologne; il crie, il se soulève à l'endroit de la Papauté, chassée, outragée, emprisonnée. Il bondit dans la poitrine de la France; on l'a vu un jour soulever d'enthousiasme une chambre française, arracher à un ministre hésitant, résistant, ce cri fameux : Jamais, jamais! Mais vaincu, étouffé, dans l'ordre politique, sans action sociale, j'allais presque dire exilé de la patrie, du moins de la patrie officielle, il se dédommage dans la vie privée par une foule de créations modernes, les plus touchantes ou les plus

sublimes. C'est le cœur de la France qui a créé au XIX[e] siècle les Petites Sœurs des pauvres, et qui en vingt ans a offert plus de cent asiles à des vieillards abandonnés. C'est lui qui, recevant des mains du XVII[e] siècle l'adorable création des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, non seulement ne l'a pas répudiée, mais l'a agrandie; lui a donné un élan, une extension imprévue; qui a multiplié ces anges à l'égal de toutes nos douleurs; qui les a semées, comme une consolation et une espérance, dans les villes et dans les villages, dans les hospices, les prisons, les manufactures, les ateliers, jusque sur les champs de bataille, partout où il y a une larme à essuyer, une plaie à panser, une douleur à consoler, un mort à ensevelir. Et comme ces filles, ces vierges ne suffisaient pas, non content de créer, sur le même modèle, une foule d'autres servantes des pauvres, ni moins bienfaisantes ni moins pures, c'est lui qui a eu l'idée hardie, entrevue par le XVII[e] siècle, mais réalisée par nous seuls, d'aller chercher les jeunes gens dans leurs écoles, les dames du monde dans leurs salons, et de les vouer au service des pauvres. Il est vrai qu'après les avoir calomniés vous les avez chassés. De la même main dont vous signiez la réorganisation de la franc-maçonnerie, vous avez signé leur déchéance, mais sans parvenir ni à les étonner ni à les décourager, et encore moins à les détruire. Et pendant que le cœur de la France créait ces deux armées de la charité, l'armée des vierges, belles, pures, vaillantes, et l'armée auxiliatrice des jeunes gens et des dames du monde, il en créait une troisième, l'armée des missionnaires et des apôtres. Ici encore, la France du XIX[e] siècle surpassait la France du XVII[e], en même temps qu'elle n'était égalée par aucune autre nation. Au témoignage de tous, le missionnaire français est le pre-

mier missionnaire du monde, le plus gai, le plus vif, le plus hardi, le plus pur, le plus persuasif; création merveilleuse qui nous fait le plus grand honneur, dont vous ne vous êtes pas aperçus, à laquelle vous n'avez jamais donné un regard. Ils vont pourtant, ces jeunes gens, porter sur tous les points du globe, jusque dans les mers lointaines de l'Inde, de la Chine, du Japon, non seulement la foi, mais le nom de la France, y faire admirer son génie, son caractère, son cœur, le fond et la fleur de l'âme française dans ce qu'elle a de plus noble, de plus généreux, de plus invincible. Mais vous ne regardez même pas. Vous ne voyez que les meurtrissures que vous avez faites et que vous travaillez à accroître; vous ne voyez pas les flammes qui s'échappent encore de ce cœur blessé par vous, de ce grand cœur qui ne veut pas, qui ne peut pas, qui ne consent pas à mourir.

Aucun des magnifiques instincts de la France n'a donc encore complètement péri. En dépit d'une si longue et si redoutable attaque, elle n'a perdu ni la noble élévation de son esprit, ni la généreuse initiative de son cœur, et elle le doit à cet élément religieux qui faisait partie de son tempérament national et que rien n'a pu lui arracher. Dites-en autant de sa force, de sa vie, de sa virile énergie. Ce qui reste encore de sang pur dans les veines de la France, c'est du sang chrétien. Voyez, par exemple, les provinces où la vie tarit le moins, où les mariages sont encore féconds et les constitutions robustes. Ce sont celles où l'irréligion a le moins pénétré. Et de même, quelles sont celles qui ont fourni à la patrie menacée des bataillons de volontaires plus nombreux, plus intrépides, plus prodigues de leur vie? D'où venaient tous ces nobles jeunes gens, les zouaves de Charette, les volontaires de

Cathelineau, les tirailleurs de la Bretagne et du Midi, qui, après avoir offert leur épée au service de l'Église dans la personne de son chef, vinrent l'offrir, avec un égal élan, à la France envahie? Même dans les rangs de l'armée, qui dira ce que la pensée de Dieu, ce que la religion vivante dans de nobles poitrines, a suscité d'héroïques dévouements au cœur des généraux, des officiers et des soldats? Combien qui vinrent humblement et simplement, au matin d'une bataille, nous demander de réconcilier et d'unir leur âme à Dieu, et qui partaient ensuite, libres, joyeux et fiers, pour le champ de bataille, où le soir quelquefois nous allions en pleurant recueillir leurs restes glorieux! Ils avaient senti battre le cœur de la France, ces nobles jeunes gens qui, abandonnant leur famille, ces nobles chefs qui, s'enfermant dans Paris et le transformant en un camp austère, avaient pris pour devise : « Avec l'aide de Dieu, pour la patrie! »

Il est vrai qu'ils n'ont pas réussi; mais c'est que les coups venaient de trop haut! Comme ces fils de Niobé, immortalisés par le ciseau de Praxitèle [1], qui virent tout à coup pleuvoir sur eux une grêle de flèches sortant de la main des dieux : c'est en vain qu'ils essayent d'échapper; c'est en vain que leur mère, auguste dans sa douleur, leur ouvre son sein comme un refuge; éperdus, impuissants, les yeux et les bras au ciel, il faut qu'ils succombent tous, et qu'ils confessent que, même jeunes, même vaillants, on ne peut pas résister au courroux des dieux. Ainsi de la France en ces tristes jours qui s'achèvent. Nous n'avons pas été vaincus; nous avons été châtiés. Quel aveuglement surnaturel au début de cette guerre! Quelle

[1] Ces statues admirables sont au musée de Florence.

série de malheurs incompréhensibles! Tout ce qui peut nous sauver échoue; tout ce qui se fait contre nous réussit. Vit-on jamais un peuple, privé de toutes ses armées, se relever dans un plus sublime élan? Mais vit-on de tels insuccès payer de si héroïques efforts? O France, ce n'est pas d'épée qu'il s'agit maintenant, mais de plier les genoux, de se frapper la poitrine, de reconnaître que Dieu est juste et qu'on ne l'abandonne pas impunément!

La France le reconnaîtra; elle redescendra repentante dans les eaux de son baptême. Elle y retrouvera, plus beaux que jamais, son lumineux esprit, son noble cœur, sa virile et fière épée; et, dans les grands mouvements des peuples qui se préparent et qui changeront la face du monde, avec le sentiment de sa haute mission religieuse et morale, elle retrouvera la force et la bénédiction de Dieu pour l'accomplir. Je le verrai de mes yeux avant de mourir, et, en tout cas, j'en emporterai dans la tombe l'inébranlable certitude.

CHAPITRE DIXIÈME

DE LA RÉALITÉ ET DE LA BEAUTÉ DE LA RELIGION

Il y a donc une Religion! Entre cette triste terre et ce ciel radieux, il y a une échelle! L'homme monte; Dieu descend. Comment ne se seraient-ils pas rencontrés?

Cette rencontre auguste de Dieu et de l'homme, si naturelle, si probable, à ne considérer que leurs deux natures, nous avons vu qu'elle est métaphysiquement et scientifiquement possible; que ni dans les lois générales qui gouvernent le monde, ni dans les découvertes de la science moderne, ni nulle part, il n'y avait d'obstacle sérieux à ce que l'homme qui cherche Dieu et Dieu qui cherche l'homme se réunissent et s'embrassent.

Et, allant plus loin, nous avons affirmé et établi la nécessité de cette union. Sans elle, l'humanité est un être inachevé. L'individu n'a point de grandeur; la famille, point d'amour; la société, point de pureté, de stabilité, de calme; la vie, point de célestes horizons. La Religion n'est pas seulement la base et la clef de voûte du

monde ; Dieu a voulu qu'elle en fût l'espérance et l'enchantement.

Mais si ce commerce sacré entre Dieu et l'homme est possible, probable, nécessaire, il existe; il ne peut pas ne pas exister. Il faut donc en étudier la réalité, voir comment il a apparu dans le monde, par quels progrès successifs il est arrivé à la perfection.

Car, bien que la Religion soit aussi vieille que le monde, qu'elle soit née

> Le jour que naquirent les jours,

elle n'a pas été parfaite du premier coup. Oh! sans doute, elle a été dès l'origine la présence réelle de Dieu au sein de l'humanité, la réelle union de Dieu et de l'homme. C'est son élément constitutif. Mais cette présence s'est accentuée en avançant. Ce nœud s'est serré. Comme tous les vrais amours, celui-ci a connu les lois de la marche. Il est devenu plus tendre, plus intime, plus profond. Et, parce que c'était un amour réciproque, chacun de ses progrès est venu à la fois du ciel et de la terre : d'un côté, promis, donné, réalisé par Dieu; de l'autre, pressenti, rêvé, désiré, demandé par l'humanité, désiré quelquefois jusqu'à l'extravagance, et rêvé jusqu'à la passion.

Mais comment dire ces choses? dans quelle langue? avec quel cœur? Écartons du moins toute discussion, trop froide ici. Laissons d'inutiles preuves. Il ne serait touché par aucune d'elles celui qui contemplerait sans émotion le vaste et imposant spectacle de la Religion, ses lointaines origines confondues avec celles de l'humanité, cette suite lumineuse, ces développements progressifs, et, dans cette magnifique synthèse, une si pleine correspondance de

toutes choses avec la partie élevée, aimante, céleste de l'âme humaine. Toutes ces preuves, du reste, nous les retrouverons plus tard, lorsque le plan de notre ouvrage nous amènera à étudier dans le détail les différentes parties de la Religion. Il ne s'agit en ce moment que d'en contempler l'harmonieux ensemble.

Comment peindre d'abord cette première heure religieuse et virginale du monde, où l'homme, s'éveillant à la vie, naquit en même temps à l'adoration, à l'action de grâce et à l'amour.

Si bref que soit le texte sacré sur ce premier moment solennel et auguste de notre race, on y voit clairement apparaître ce qu'avait deviné la raison et ce que pressent le cœur : à savoir que la Religion commença avec le premier souffle de l'homme, et que l'initiative vint de Dieu. Il parla le premier. Créateur de l'homme qui n'avait ni père, ni mère, ni expérience, il s'en fit l'instituteur ; et il lui ouvrit, dans une révélation qui fut la première, les sources de la Religion, de la famille, de la société et de la science.

J'ai dit que l'initiative vint de Dieu. Mais je me demande comment Dieu s'y prit pour précéder dans le cœur d'Adam le cri de reconnaissance et l'adoration?... Quoi qu'il en soit, Adam venait de naître lorsque Dieu se montra à lui sous les ombrages émus du paradis terrestre. Il était revêtu de cette forme humaine qui est l'idéal même de la

beauté créée. Il parlait à Adam et il le regardait; et, par ce regard et cette parole, il ravissait son cœur et le faisait fondre d'amour. « Vois, lui disait-il, cette terre, ces cieux, ces immensités. J'ai tout fait pour toi. Sois le roi de mes œuvres. *Præsit universæ terræ.* La terre entière, voilà ton royaume. Mange librement de tous les fruits qu'elle te donnera. Toutefois, pour ce qui est de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, tu n'en mangeras pas, car au jour où tu en mangerais, tu serais frappé de mort. »

Voilà le premier mot de Dieu à l'homme. Il contient à la fois un don et un ordre : un don, parce que Dieu est père; un ordre, parce qu'il est roi. Le don est immense, *dedit universa,* afin d'exciter l'homme à la reconnaissance; mais il y a une limite, afin de lui révéler sa qualité de sujet et ses devoirs d'obéissance et de soumission. On le voit, c'est, dès le premier mot, toute l'architecture de la Religion. Elle s'est développée dans la suite. Elle n'a pas changé.

A cette première révélation s'en ajoute aussitôt une autre. Adam commence à prendre possession de son empire. Il regarde la nature, cette longue suite d'êtres qui l'ont précédé, et dont il est le chef parce qu'il les résume tous en lui. Il les regarde, non pas superficiellement et par le dehors. Son œil les pénètre jusque dans les entrailles. Sa lumineuse intelligence conçoit leurs vrais noms. Ses lèvres s'ouvrent... Tout à l'heure c'était Dieu qui parlait; maintenant c'est Adam qui parle. Il parle, parce qu'il a entendu parler. Il ne cherche pas; il ne bégaye pas. Sa langue est riche et profonde. Nul des hommes de génie, qui furent ses fils, n'en parla jamais une plus belle. « Et Adam donna les noms à tous les animaux domestiques et aux oiseaux des cieux et à toutes

les bêtes des champs, et les noms qu'il leur donna étaient leurs vrais noms. » Voilà la seconde révélation, la révélation du langage, et, dans cette seconde révélation, la clef de toute science et déjà la prophétie de la société. Car pourquoi la parole est-elle donnée à Adam? Ce n'est pas pour parler aux animaux : un regard, un geste eût suffi; ni pour parler à Dieu : le cœur parle à Dieu sans vains bruits de parole, et c'est le meilleur langage. Pourquoi donc cette seconde révélation? J'entrevois le vrai plan de Dieu : la famille et la société.

La longue suite des êtres créés s'était écoulée devant Adam. Il n'en avait trouvé aucun qui lui ressemblât; mais il n'en désirait point. Roi de ce vaste univers, ou plutôt prêtre de ce temple vierge, solitaire consacré à Dieu, fait pour prier, pour aimer, pour chanter l'auteur de son être, il ne soupçonnait pas que son cœur pût être partagé ni occupé par d'autres. L'amour divin lui suffisait, il ignorait l'amour humain, et ces mille nuances d'affection qui remplissent si délicieusement la vie. Tout à coup... je ne sais quel regard de Dieu plus tendre tombe sur Adam : mais je le vois qui défaille dans l'extase. Son corps s'affaisse sur la terre, et son âme s'unit amoureusement à Dieu. Dans cet état, où les puissances intellectuelles et aimantes sont élevées à leur plus haut degré d'intensité, Adam voit Dieu qui se penche sur lui et lui ouvre le flanc; il voit se modeler, dans une beauté suprême, cette chair qui n'est plus sa chair et qui est toujours sa chair; et, les yeux fixés sur cet être si différemment semblable à lui, il naît à l'amour humain, à ces affections si nobles, si pures, si sublimes, quoique d'un ordre moindre, qui, avec l'amour de Dieu, vont charmer, consoler, ennoblir et féconder sa vie. Et, dans l'extase où le jette cette vue, il ne parle plus, il

chante; et ce chant divin, c'est là révélation même de l'ordre qui devra régner dans les affections du cœur de l'homme. « Oh! maintenant, celle-ci est l'os de mes os et la chair de ma chair. Elle s'appellera : celle qui vient de l'homme, parce que c'est de l'homme qu'elle a été tirée. Et voilà pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à son épouse; et ils seront deux en un. *Propterea relinquet homo patrem et matrem, et adhærebit uxori suæ.*

Il sut donc, ce solitaire, il apprit dans cette extase ce que c'est que la paternité, ce grand et auguste amour qui fait un père. *Relinquet homo patrem.*

Il sut aussi ce qu'est cet autre amour ni moins grand, ni moins profond, plus tendre, plus délicat, plus oublieux de soi-même, et aussi plus fort, qui fait une mère. *Et matrem.*

Et plus haut que ces deux amours, il entrevit qu'il y en a un troisième qui les fait tous pâlir! *Et adhærebit uxori suæ.*

Et ainsi toute la hiérarchie des amours passa devant ce cœur vierge, dans l'extase!

Elle passa devant lui, pendant qu'il était dans un ravissement d'amour divin, afin de lui apprendre que ces affections n'étaient pas les premières, ni les plus hautes, ni les plus douces, puisque l'amour de Dieu les avait précédées dans son cœur et déjà l'avait ravi si haut; mais aussi qu'elles n'étaient pas opposées à l'amour de Dieu, ni ses rivales, ni ses ennemies, puisqu'il en avait joui dans une divine extase; et que s'il voulait leur conserver à jamais leur beauté, leur fraîcheur, leur parfum et ce chaste enivrement qu'elles lui avaient apporté, il fallait qu'il sût toujours conserver dans le vase fragile de son cœur mortel

ces deux amours unis comme au jour où Dieu les lui avait donnés, l'amour humain enveloppé, et, pour ainsi dire, embaumé dans l'amour divin.

Telles furent les premières révélations de Dieu à l'homme. Elles portèrent, on le voit, sur trois points : le devoir d'adoration, d'obéissance, d'actions de grâces et de soumission à Dieu ; le mariage, son unité, son indissolubilité, sa sainteté, et la subordination de l'amour humain à l'amour divin ; et enfin le langage. C'est-à-dire que l'humanité reçut de Dieu dans son berceau la législation primitive de la Religion, la législation éternelle de l'amour, et, dans les formules mathématiques et absolues de la langue qui lui fut donnée, la législation même de la pensée.

Admirable genèse du monde, vraiment digne de Dieu et de l'homme ; où l'homme naît dans les bras de Dieu, le corps pétri par ses mains vénérables, l'âme animée d'un souffle céleste, les lèvres ornées de la parole, le cœur palpitant de tous les amours à la fois ! Je voile la divinité de ce récit, je ne le prends que comme une hypothèse humaine. Je place à côté l'hypothèse, très humaine aussi, on l'avouera, des matérialistes modernes : cette terre qui vient on ne sait d'où ; cette génération spontanée ; ces boues qui, chauffées au soleil, engendrent, sans père, sans mère, sans semences préalables, des êtres vivants ; ces êtres, vers, insectes, qui pullulent, grandissent, se transforment, produisent tous les êtres et même l'homme ; ces chauves-souris qui deviennent des aigles ; ces orangs-outangs qui deviennent des hommes ; ces hommes qui bégayent pendant des siècles, mangent des glands, cherchent le langage, inventent la morale, la famille, la société ; tous ces mystères impossibles et absurdes et, de plus,

honteux, que la science dévore sans sourciller, et je me dis : Mystères pour mystères, j'aime mieux les miens. Et je serais tenté d'écrire le chapitre rêvé par Pascal et qu'il voulait intituler : *Qu'il est plus facile de croire que de ne pas croire.*

II

Voilà donc l'origine de la Religion et sa forme primitive. C'est la parole qui ouvre le grand drame de l'union de Dieu avec l'humanité. Et je ne m'en étonne pas, c'est une douce chose que la parole. Elle mêle profondément les âmes ; elle prend mon esprit sur ses ailes légères, et elle le va mettre dans l'esprit de mon ami. Ou plutôt elle sort de son cœur, et elle me l'apporte. Aussi, quand une sympathie s'est éveillée en nous, quelle est notre première aspiration ? N'est-ce pas d'entendre celui qui en est l'objet, de lui parler, de mêler notre cœur au sien dans la douceur d'une conversation intime ? Ce fut le premier besoin d'Adam lorsqu'il s'éveilla à la vie sur le cœur de Dieu, et, après même que le péché eut gêné et interrompu la suite de ces communications divines, le besoin permanent de l'humanité. Pendant quarante siècles elle n'a qu'un cri : Parlez, Seigneur, parlez ! Ni le spectacle des cieux ne lui suffisait, ni les souvenirs de la révélation primitive. Il lui fallait quelque chose de plus précis et aussi de plus tendre. Elle voulait entendre Dieu. Quelquefois, il est vrai, effrayée de sa majesté, se sentant coupable à ses yeux, elle disait : « Oh ! non, que Dieu ne nous parle pas ! » Mais, même alors, elle ne pouvait renoncer à ce bonheur, et elle ajoutait aussitôt : « Du moins, que ce soit Moïse ou

quelqu'un des prophètes ! » Le plus souvent, du reste, elle n'écoutait que son cœur. Ouvrez les poèmes d'Homère ou les livres de Bouddha, le Zend-Avesta ou les Védas, Platon, Sophocle ou Virgile, tous les monuments de la pensée individuelle et tous ceux de la pensée collective, partout où frémit l'âme de l'humanité, vous n'entendez qu'un cri : Parlez, Seigneur, parlez !

Et de même que cette faute originelle dont Voltaire a dit qu'elle était le fondement de la théologie chez tous les peuples, n'a pu comprimer dans le cœur de l'humanité le besoin d'entendre Dieu et de lui parler, elle n'a pas d'avantage empèché Dieu de s'incliner vers l'homme et de lui répondre. A chaque instant, un homme se lève, marqué de son sceau, porteur de sa parole. Après Adam, Noé ; après Noé, Abraham ; après Abraham, Moïse ; après Moïse, David, puis les grands prophètes : Isaïe, Jérémie, Daniel, Ézéchiel. C'est un dialogue qui ne s'interrompt plus. La terre regarde le ciel, et crie : Parlez, parlez. Le ciel regarde la terre, et dit : Ecoutez, écoutez. Reproduction en grand, et sous une forme sociale, de ce qui se passe à toutes les heures du jour et de la nuit au fond des âmes. Il y a deux mots qui s'y croisent sans cesse. Comme au beau dialogue de la Résurrection, Dieu dit à l'âme : Marie ! Et l'âme dit à Dieu : Maître !

J'admire vraiment que des hommes trouvent ce saint dialogue contraire à la nature. Qu'est-ce qu'il y a là de contraire à la nature ? Serait-ce que l'âme appelle Dieu ? Ou serait-ce que Dieu lui réponde ? Serait-ce que Dieu qui parle à l'âme dans le secret du cœur, adresse à l'humanité tout entière une paroble publique ? Ou bien serait-ce qu'il choisisse des hommes, qu'il les marque de son sceau et qu'il en fasse ses légats et ses porte-voix ?

Mais, sans revenir sur ce que nous avons dit plus haut et en n'insistant que sur ce dernier point, non encore éclairci, qui ne sent ici une nouvelle et profonde harmonie entre la révélation et la nature ? Comment s'opère, en effet, le progrès intellectuel et scientifique de l'humanité? Est-ce par la contemplation individuelle, par l'étude personnelle des lois immuables de la nature? Chaque homme doit-il regarder le ciel, les astres, la terre, la mer, et se faire à soi-même son astronomie, sa physique, sa chimie, sa géographie ? S'il en était ainsi, nous resterions dans l'ignorance toute notre vie. Le progrès se fait autrement. De quelle manière ? Par les découvertes et l'enseignement des intelligences supérieures. Galilée se lève, et le monde apprend, pour ne l'oublier jamais, le mouvement de rotation de la terre. Newton paraît, et le trésor des connaissances humaines s'enrichit d'un chapitre nouveau : l'attraction. Gutenberg vient, et voilà dans les mains de l'homme un incomparable instrument qui donne à la pensée la rapidité de la foudre et l'indestructibilité du bronze. A chaque progrès de l'humanité apparaît un homme, un génie chef, une intelligence guide, un légat de Dieu, portant pour signe le génie, et chargé de dire à l'humanité : En avant.

L'envoi des prophètes, des thaumaturges, tient à ce plan général qu'il agrandit. Ce n'est qu'une extension de la règle universelle établie pour le progrès de l'humanité. Homère, Eschyle, Platon, Tacite, Dante, Shakespeare, Newton, Galilée, Kepler, Pascal, Euler, sont les légats de Dieu pour le progrès intellectuel et scientifique de l'humanité. Moïse, David, Isaïe, Jérémie, Daniel, Ézéchiel, sont les légats de Dieu pour son progrès religieux; les premiers, plus libres, plus hommes, ayant reçu de Dieu

un sublime instrument, mais non assistés pour s en servir; les autres, mus directement par Dieu et puisant immédiatement en lui la parole qu'ils doivent transmettre à l'humanité. Plan merveilleux où éclatent à la fois toutes les délicatesses avec tous les respects. Car s'il était digne de Dieu d'assister l'humanité dans son progrès intellectuel, scientifique et social, combien plus était-il digne de sa bonté, de sa paternité sainte, de l'assister dans son progrès religieux! Et s'il convenait, dans le premier de ces deux ministères, de dissimuler son action, afin de laisser à l'humanité la gloire de ses découvertes, il convenait, au contraire, que Dieu manifestât son action dans le second, qu'il prît publiquement le gouvernement de l'humanité religieuse, et qu'il la dirigeât lui-même en lui révélant les phases futures de son existence, sur la terre et par delà, à la manière d'un père qui abandonne à des maîtres choisis par lui le soin d'initier son enfant à la connaissance des lettres, des arts et des sciences, mais qui se réserve de former lui-même son âme, de le faire bénéficier de ses propres expériences, et, en lui expliquant le passé et lui révélant l'avenir, de le préparer à la vie qui s'ouvre devant lui.

Ainsi se sont passées les quatre mille premières années de l'humanité. Ainsi s'est formé, dans un dialogue quarante fois séculaire, ce livre incomparable qu'on appelle la Bible; livre unique, moitié divin, moitié humain, tout plein des cris de l'âme et des réponses de Dieu; où chaque siècle a écrit sa page; où chaque doute a trouvé sa lumière, chaque vice son châtiment, chaque vertu sa récompense, chaque douleur sa consolation; et qui n'a été ouvert pendant quatre mille ans que pour que l'humanité, y épuisant ses tristesses, ses désirs, ses joies, ses ter-

reurs, ses espérances, et Dieu ses leçons, il pût servir à l'éternelle instruction de l'humanité. Une foule d'hommes y ont mis la main; mais comme ils n'étaient que les échos de l'humanité qui implore ou les porte-voix de Dieu qui répond, à travers la différence de leurs temps, de leurs caractères, de leurs génies, on retrouve en eux le même accent, la même vérité, le même amour, la même humanité et le même Dieu. Et le double et étrange souffle qui passe à travers ces pages, l'un si ému, si troublé, si triste, si suppliant; l'autre si élevé, si simple, si chaste, si peu terrestre, ne permet pas plus de douter de la présence de l'homme dans ce livre que de la présence de Dieu.

Ni Homère, ni Pindare, ni Eschyle, ni Platon, ni Virgile ne présentent ce phénomène. On n'y sent que le souffle de l'homme.

Je le sais : plus haut que ces œuvres du génie individuel, il y a les livres sacrés des nations : les Védas, le Zend-Avesta, le Râmayana, le Mahâbarata, les livres de Bouddha. L'érudition moderne les étudie avec curiosité. Elle a raison, et la foi ne doit craindre ni de la suivre dans cette étude, ni de partager son admiration. Ces livres sont sacrés, en effet. Ils ne ressemblent en rien à ceux dont nous venons de nommer les auteurs; et volontiers je mettrais au frontispice de chacun d'eux l'inscription d'Ash-Nagar : « Ces livres n'ont pas été composés par l'homme seul. » Là, en effet, sont les cris religieux de l'âme humaine, ses tristesses, ses espérances, ses prières, ses éternels gémissements; mais là aussi, pour y répondre, sont de vraies paroles de Dieu. Là se voilent à peine, sous des paraphrases humaines, de manifestes lambeaux de la révélation patriarcale et mosaïque. Là sont venus échouer comme sur un rivage et se fixer, après avoir roulé

de génération en génération dans la mémoire des hommes, des mots dits certainement par Dieu aux premiers pères du genre humain. Toutes ces pages charrient des parcelles du diamant brisé, des fragments confus de la mélodie divine qui a retenti sur le berceau de l'homme. L'antiquité ne l'ignorait pas; voilà pourquoi elle entourait ces livres d'un si religieux hommage. Que si des révélations prétendues se sont mêlées à ces vénérables débris, si l'humanité y a cru, c'est qu'il y en avait de vraies, et que la foi qu'elle avait en celles-ci l'avait préparée à accepter celles-là. Tant l'humanité eut toujours d'horreur pour cette religion qui n'est qu'un stérile monologue! tant elle était persuadée que, puisqu'elle criait vers Dieu, il était impossible que Dieu n'y répondît pas!

J'aperçois dans les éditeurs et les commentateurs de ces livres sacrés une étrange confusion. Ils lisent la Bible, ils la comparent aux livres sacrés, et ils s'étonnent; ils disent : « Comment ne pas être frappé des analogies qu'offrent les procédés de révélation et d'inspiration dans tous ces grands livres, les Védas, le Zend-Avesta, les livres de Bouddha, les livres homériques, la Bible, l'Évangile, le Coran, qu'un de nos historiens a si heureusement nommés « la Bible de l'humanité »? Comment tant de belles pensées, tant de purs et nobles sentiments, tant de maximes excellentes qui leur sont communes, auraient-elles des sources aussi inégales, ici la nature humaine, là Dieu? A quoi bon la révélation et l'inspiration surnaturelles, si la conscience et la raison naturelles parlent un langage si peu différent en tant de choses?

Ainsi ces écrivains supposent que Dieu parle seul dans la Bible, et l'âme seule dans les Védas, dans le Zend-Avesta. C'est une double erreur. L'âme parle dans l'Évan-

gile autant que dans les Védas, autant dans la Bible que dans le Zend-Avesta. Celle que vous entendez prier, pleurer, gémir, espérer, aimer, s'élancer jusqu'à Dieu dans les livres de Bouddha, c'est la même âme humaine que vous entendez dans la Bible. Où avez-vous trouvé, je vous prie, qu'il n'y a que Dieu dans la Bible, que « révélation et inspiration surnaturelles »? Il y a l'âme aussi; et c'est pourquoi vous avez raison de dire que, dans tous ces livres, « le langage est si peu différent en tant de choses. » Seulement, dans la Bible, il y a Dieu de plus, et par conséquent l'erreur de moins. Et c'est pourquoi le langage, « si peu différent en tant de choses, » est radicalement, absolument différent en tant d'autres.

Non pas, je le répète, que Dieu soit aussi absent que vous le supposez des livres sacrés des nations. Où avez-vous pris encore qu'il n'y a, dans ces livres, « que conscience et raison naturelles? » C'est une seconde erreur capitale. Semblable à un vaisseau brisé par la tempête, dont les fragments se retrouvent sur le rivage, mais dispersés, incomplets, rouillés, oxydés, enfouis en terre; ainsi de la parole de Dieu dans ces livres. Elle y est, mais incomplète, altérée, fragmentée, sans ordre, sans lien, sans harmonie, méconnaissable, excepté aux yeux de la foi, qui la reconnaît et qui la souligne avec respect. Et voilà pourquoi, même avec ses adorables débris, intelligibles à la foi seule, la collection de ces livres sacrés n'est que « la Bible de l'humanité »; l'autre, intacte et vierge, c'est la Bible de Dieu.

Aussi voyez la différence des fortunes. Tandis que ces livres sacrés n'ont jamais pu franchir les limites des peuples au sein desquels ils sont nés comme un écho de la révélation primitive, et aussi pour satisfaire le besoin qu'a chaque

peuple d'entendre la voix de Dieu ; tandis qu'en dehors de ces limites ces livres ne sont qu'un objet d'archéologie, la Bible est depuis six mille ans le pur froment de l'humanité. Pour elle, il n'y a ni Juif, ni catholique, ni protestant, ni schismatique. Tout ce qui la connaît la vénère; tout ce qui en approche une fois les lèvres ne les en détache plus. Rome la tient ouverte au sein de ses conciles, et l'Amérique au milieu de ses congrès. L'Angleterre en charge ses vaisseaux, et la Suisse en remplit ses hôtelleries. On la trouve dans le sac du soldat prussien marchant à Sadowa, et sous la tête du soldat russe mort à Sébastopol. Le missionnaire français, au fond de la hutte sauvage où il est caché, en baise amoureusement le texte pour se préparer à mourir; et c'est en lisant les premières pages de la Genèse, les premiers versets de l'Évangile, que le Nègre, le Cafre, le Hottentot, commencent à entrevoir le Dieu qui a créé le monde et son divin Fils qui l'a racheté. Toute âme se retrouve dans ces lignes adorables, et, en s'y retrouvant, elle y retrouve son Dieu. Ils sont là tous deux, non pas séparés ni étrangers, mais se connaissant, s'aimant, s'interrogeant, se répondant, s'unissant intimement dans la douceur d'un céleste entretien. « O mon Dieu, parlez, votre serviteur écoute. O ma fille, entends la parole de mon cœur. » Voilà la Bible. Voilà la Religion dans sa forme primitive. Voilà la première visite de Dieu à l'homme, la première de ses démarches pour répondre à nos aspirations, le premier de ses pas triomphants dans le grand mystère de son union avec l'humanité. Et comme les dons de Dieu sont sans repentance, et que la fin ne détruit pas le commencement, c'est un trésor qui nous restera toujours.

III

Mais si douce que soit la parole, et quoiqu'elle unisse profondément les âmes, elle ne devait suffire longtemps ni à Dieu ni à l'homme. Ce n'était qu'un avant-goût, un premier pas qui en appelait un second. La parole est douce; quand elle est jointe à la présence, c'est le bonheur parfait. Elle est douce encore dans l'absence, dans la cruelle séparation de ceux qui s'aiment. C'est alors une sorte de demi-présence qui soutient le cœur et le console de ne pas jouir de l'autre. Mais à qui a-t-elle jamais suffi? La vérité est que, même entre ceux qui se connaissent, et à plus forte raison entre ceux qui ne se sont pas vus, nul amour n'est durable, s'il n'est alimenté que par la parole lointaine, s'il ne vient allumer ses flammes ou les retremper au foyer plus ardent de la présence.

Aussi ce fut le profond dessein de Dieu, dès l'origine, de venir habiter parmi nous. Et d'autre part, à peine née, voilà qu'un étrange besoin commence à travailler la conscience de l'humanité, le besoin d'un Dieu, qui vienne demeurer au milieu des hommes, d'un Dieu qu'on puisse voir de ses yeux et toucher de ses mains.

Vous me direz : Mais c'est là du paganisme; et le paganisme est une erreur et un crime!... Il est vrai; mais toute erreur n'est qu'une vérité qu'on méconnaît; et sous chaque crime il y a toujours quelque parcelle de bien qui le soutient et le rend possible. Le pur mal n'existe pas. Au fond

de l'idolâtrie il y avait une grande vérité; sous ces folies du paganisme se cachait un noble besoin qui tient à ce qu'il y a de plus mystérieux dans la nature humaine.

Ce besoin, c'est le besoin de la présence réelle de ceux que nous aimons. Leur parole ne nous suffit pas. Il faut que nous puissions les voir de nos yeux, et les toucher de nos mains, les serrer contre notre poitrine. Sans cela, toute amitié pâlit, tout amour s'éteint.

Pourquoi? Ne le cherchons pas encore; nous le ferons plus tard, quand nous traiterons à fond de l'Incarnation. Constatons seulement qu'il y a là un fait certain, un besoin de la nature humaine, impérieux, invincible.

Ce besoin, je puis sans doute le comprimer dans mon cœur, l'y enfermer comme un captif; je puis le traîner sur l'autel et l'immoler dans la vertu. Mais quand, oubliant les créatures, renonçant à la terre, vierge de tout amour humain, je me tourne du côté du ciel, là encore je cherche des mains que je puisse toucher de mes mains, des pieds où je puisse coller mes lèvres, un cœur que je puisse presser contre la poitrine, un être chéri que je puisse couvrir de mes embrassements.

Et c'était là le besoin qui travaillait l'humanité. Elle avait appelé Dieu du ciel; et comme l'heure n'était pas venue, que ce Dieu jaloux, offensé, s'était enfermé dans sa justice et dans sa sainteté et se refusait aux embrassements de l'humanité coupable; l'homme, qui ne pouvait s'en passer, avait appelé les faux dieux des entrailles de la terre, du sein de la mer, des hauteurs de l'Olympe. Et, sous toutes les formes, les dieux étaient venus. Ils avaient revêtu sous le marbre toutes les séductions de la beauté humaine, et aussi, il faut bien le dire, toutes les séductions du mal. L'humanité était tombée à genoux devant

ces dieux; elle les avait touchés de ses mains, contemplés de ses regards. Elle s'était mise à adorer, palpitant dans des marbres sublimes, les conceptions plus sublimes encore de son cœur : des dieux revêtus de notre nature, s'asseyant à notre foyer, peuplant nos montagnes, nos bois, nos sources, protégeant et, pour ainsi dire, partageant nos affections et nos biens. Mais en vain elle les multipliait; en vain Phidias et Praxitèle faisaient respirer le marbre, rien ne pouvait rassasier le besoin qui travaillait la conscience et l'humanité.

Et les livres sacrés des nations, qu'étaient-ils, de quoi entretenaient-ils l'espérance des nations? C'était toujours de la venue des dieux au milieu des hommes, de leur présence sur la terre, de leurs perpétuelles incarnations.

Et telle était la profondeur de ce besoin, que le peuple juif lui-même n'y résistait pas; il lui fallait des dieux visibles. Vainement, pour le préserver de l'idolâtrie, on lui avait interdit les arts, les arts qui sont ce qu'il y a de plus beau sur la terre après la vertu. Les Juifs n'y pouvaient tenir. Et qu'est-ce que leur histoire, sinon un enchaînement de promesses et de chutes? Ils vont sans cesse des autels de Jéhovah aux idoles, et des idoles à Jéhovah. Et cependant Dieu était venu à leur aide. Il leur avait donné, sinon encore sa présence sensible, du moins un symbole de sa présence, une ressemblance dont le type avait été montré à Moïse. C'était l'Arche d'alliance. Là il habitait au milieu de son peuple; il reposait en esprit sur les chérubins. Et Moïse pouvait dire avec raison : « Quel autre peuple a des dieux qui vivent avec lui comme Jéhovah notre Dieu vit avec nous? »

Vains remèdes! aliment disproportionné à la faim et à la soif de l'humanité! ni l'Arche ne suffisait aux Juifs, ni

les idoles aux gentils. Il fallait que Dieu vînt et qu'il habitât parmi nous, plein de grâce et de vérité.

Il vint enfin. Un jour, au centre du monde et au milieu des temps, soixante siècles après la création, dans la grande unité matérielle que le peuple romain avait formée, la grande unité religieuse apparut. Le Verbe se fit chair, et il habitait parmi nous. « Nous l'avons vu, dit l'apôtre saint Jean, nous l'avons entendu, nous l'avons touché de nos mains, nous avons reposé, ravis, sur son cœur! »

O Dieu! tous les rêves sont accomplis! les rêves insensés des nations..., les rêves sublimes des âmes! Mais elles vous désiraient, Seigneur, ces nations insensées! Mais elles vous devinaient, Seigneur, ces âmes sublimes! Oui, vous étiez l'objet de leur attente, et vous ne deviez pas la tromper!

Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. Les petits l'ont vu, et les pauvres l'ont touché. Il a laisssé les enfants s'asseoir sur ses genoux, et il n'a pas même éloigné les pécheurs. Ne peignons pas encore ces scènes augustes de l'humanité s'approchant de Jésus-Christ. Et qui en dirait bien d'ailleurs la beauté, l'humilité, la pureté, la délicatesse infinies? Tantôt, comme cette pauvre femme malade, c'était le bord du vêtement que l'on essayait de baiser. Tantôt on s'enhardissait dans l'amour, dans le repentir : on prenait ces beaux pieds nus, les pieds purs et sacrés du Fils de Dieu; on les noyait dans ses larmes; on s'y purifiait sous mille baisers. D'autres fois, puisant dans son innocence, dans son amour, dans la solennité de l'heure que l'on traversait, une familiarité plus grande, on montait jusqu'à son cœur, on mettait sa tête sur sa poitrine et on s'y endormait dans l'extase.

Cela dura trois ans. Après quoi, pour achever de ravir

tous les cœurs, pour les attendrir éternellement, il monta sur le Calvaire, dans la gloire d'une beauté que n'avaient soupçonnée ni Homère ni Phidias, car elle était composée de souffrance, de divinité et d'amour.

Et pendant qu'il mourait ainsi pour donner à l'humanité la mesure de sa tendresse, l'humanité s'évanouissait de douleur au pied de sa croix dans la personne de Marie; elle se suspendait à ses blessures dans la personne de Madeleine; elle fixait, sur son côté percé, de longs et amoureux regards dans la personne de saint Jean; elle le détachait de la croix, et, avant de l'ensevelir dans le tombeau, elle le couvrait de mille baisers.

Ce fut là la seconde rencontre de Dieu et de l'homme, le second des jours, solennels et augustes, où Dieu s'approcha de l'humanité et s'unit à elle.

IV

Toutes les œuvres de Dieu sont parfaites; il n'y a point de défaut en elles. A plus forte raison en sera-t-il ainsi de l'Incarnation, qui est son chef-d'œuvre. J'y aperçois néanmoins, non pas trois défauts, mais trois limites qui m'indiquent que ce n'est pas le dernier mot de Dieu dans son union avec l'humanité.

La première limite est celle du temps. Quoi! trois ans, un jour, une heure! trois ans pour tous, un jour pour Madeleine, une heure pour saint Jean! Quoi! l'humanité appelait Dieu depuis soixante siècles, et il ne lui sera donné que trois ans dans cet embrassement fugitif et dou-

loureux! L'époux des âmes, après si peu de temps, aura quitté ses chastes épouses, et nous resterons dans un veuvage éternel! Non, j'en jure par l'amour de Dieu et par celui de l'humanité, cela est impossible. L'amour ne réclame pas seulement la présence de l'objet aimé; il en veut la durée, la permanence. Comme les disciples d'Emmaüs, au soir de cette seconde cène si intime, l'amour dit : *Mane nobiscum, Domine!* Restez, restez encore, restez toujours, ne nous séparons jamais!

La seconde limite est celle de l'espace. Où se sont écoulées ces trois années? Dans un petit pays, caché, perdu, qui n'avait pas plus de vingt lieues de tour. Que disais-je donc tout à l'heure, que l'humanité l'avait vu pendant trois ans! Quoi! elle l'aura attendu, désiré avec passion, pendant soixante siècles, et quelques-uns seulement l'auront vu! Et elle n'aura appris sa venue qu'après qu'il aura disparu! Non! non, cela est impossible. Elles crouleront ces barrières du temps et de l'espace, elles crouleront devant le double amour de Dieu et de l'humanité! Déjà j'entrevois l'Eucharistie; je la devine avant d'avoir ouvert l'Évangile, cette Eucharistie dont saint Augustin disait qu'elle est l'extension de la perpétuité de l'Incarnation. L'humanité, ah! elle est si souvent déçue dans ses rêves! elle ne le sera pas dans celui-là, Jésus-Christ restera avec elle jusqu'à la fin des siècles. Prends ton bâton de voyageur, ô fils d'Adam; quels que soient les rivages civilisés ou barbares où te pousse la fortune, quelle que soit l'église, basilique superbe ou toit de chaume, à laquelle ton cœur triste vienne demander la paix, voici, devant l'autel, la petite lampe qui brûle toujours. Et que dit-elle? Elle annonce l'éternelle présence de Dieu au sein de l'humanité.

J'ai nommé trois limites qui m'indiquaient que l'Incarnation n'était pas le dernier mot de Dieu dans son union avec les âmes; mais comment peindrai-je la troisième? Il est doux de voir ceux qu'on aime, de les entendre, de les toucher de ses mains, de reposer sur leur cœur, mais il arrive que ce charme incomplet s'empreint de tristesse. Après tout, ce qu'on aime, c'est l'âme, et on ne peut pas la saisir. On en aperçoit sur le front, dans les yeux, sur les lèvres, une ombre, et c'est ce qui rend si désirable la présence extérieure; mais on n'en aperçoit qu'une ombre insaisissable. On voudrait abattre cette muraille du corps, pénétrer derrière le voile. On gémit avec l'auteur de l'*Imitation :* « Oh! m'unir âme à âme! sortir de mon corps et pénétrer jusqu'à l'âme! » gémissement inutile, vain effort qui impatiente de la terre et qui fait rêver du ciel.

Mais ai-je bien raison de dire qu'on ne peut pas arriver jusqu'à l'âme? On y arrive, même sur cette triste terre; il y a un moment où l'on sent que les âmes se touchent; où le temps, la distance, la mort même ne peuvent plus les séparer : où la présence extérieure elle-même pourrait cesser, non sans douleur, mais sans péril.

Il y a donc entre les âmes deux sortes de présences. L'une faible, incomplète, qui va, combien lentement, péniblement! du dehors au dedans; l'autre, qu'on soupçonne plus qu'on ne la réalise, tout à fait haute et sublime, qui va du dedans au dedans. Oui, j'ai toujours soupçonné une autre présence que cette présence extérieure, et, je dirai plus, je l'ai entrevue aux plus beaux moments de ma vie. J'ai entrevu que, plus haut que les corps, et indépendamment d'eux, les âmes peuvent s'unir; céleste union où le corps ne sert de rien et devient obstacle. Or, cette présence de l'âme à l'âme, cette fusion

de deux en un, qui, pour nous, d'ordinaire, à peine ébauchée ici-bas, entrevue comme dans un éclair, et réservée au ciel, commence pour Dieu sur la terre dans ses noces sacrées avec l'humanité. Car l'Eucharistie n'est point autre chose. C'est la présence du dedans au dedans; l'union, sans intermédiaire, de l'âme avec l'âme.

De cette double présence de Notre-Seigneur parla plusieurs fois. Il avait d'abord dit à ses dissiples : « Bienheureux les yeux qui voient ce que vous voyez; bienheureuses les oreilles qui entendent ce que vous entendez. En vérité, je vous le dis, beaucoup de rois et de prophètes ont désiré voir et entendre ces choses. » C'était là la présence extérieure, du dehors au dedans, non du dedans au dedans; celle de l'Incarnation, non celle de l'Eucharistie. Elle flattait les sens; elle n'élevait pas assez les âmes. Elle alimentait une affection tendre, douce au cœur, mais imparfaite, trop humaine, pas assez divine. Aussi celui qui avait dit d'abord : « Bienheureux ceux qui voient ce que vous voyez, » va dire maintenant : « Il faut que je m'en aille; il est bon pour vous que je m'en aille. *Expedit vobis ut ego vadam.* » Mais ne craignez rien; ce n'est pas l'absence qui va succéder. Oh! non, c'est une présence plus haute. Écoutez saint Paul. « Et nous aussi nous avons connu le Christ dans la chair; mais, grâce à Dieu, nous le connaissons mieux maintenant. » Écoutez Jésus-Christ; il rencontre la Madeleine après sa résurrection, et que lui dit-il? *Noli me tangere.* Ne me touche plus. Laisse ces relations inférieures à ceux qui ne sont encore sûrs ni de leur amour ni du mien; à Thomas qui doute, aux apôtres qui chancellent. Pour toi, qui crois parce que tu aimes, monte plus haut. *Noli me tangere.* Ah! toucher de la main, contempler des yeux, entendre la voix, qu'est-ce que cela?

Un effort pour arriver à l'âme, pour aller, comme on peut, du dehors au dedans. Il y a mieux. C'est la présence du dedans au dedans, la divine, l'adorable présence de l'âme à l'âme.

Qui dira avec quel art Jésus-Christ a réalisé cette union, avec quel art et quelle tendresse! « Jésus, dit l'apôtre saint Jean, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à la fin. *In finem dilexit eos.* » Achevant donc la cène dernière, celle qui précédait immédiatement sa mort, il prit du pain entre ses mains, et, regardant ses disciples, il leur dit : « J'ai désiré d'un grand désir de manger cette pâque avec vous. » Puis, les yeux au ciel, il bénit ce pain et le leur donna : « Prenez et mangez, dit-il, ceci est mon corps qui va être livré pour vous. *Accipite et manducate, hoc est corpus meum, quod pro vobis datur.* » Ce n'est plus cette parole : « Bienheureux les yeux qui voient ce que vous voyez. » Ce n'est plus cette présence du dehors au dedans. Voici le moment de la grande union, l'union d'âme à âme. « Prenez et mangez, ceci est mon corps. Celui qui mange ma chair demeure en moi, et moi en lui. » Et puis, prenant la coupe, il la regarde, il la bénit. « Passez-la à la ronde. Ceci est mon sang, qui sera répandu pour vous et pour la rémission des péchés. » Je m'étonne; je suis ravi et heurté à la fois dans mon sens humain. Mais, Seigneur, ce n'est pas possible! Comment! nous mangerons votre corps, nous boirons votre sang! Et Jésus ajoute : « Faites ceci en mémoire de moi! En vérité, en vérité je vous le dis, celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui. »

La voyez-vous cette présence du dedans au dedans, cette union d'âme à âme, dont le corps, ici-bas, est l'intermédiaire obligé, mais infirme! C'est lui encore qui la forme

ici : mais un corps tout spirituel, qu'enveloppent de vaines apparences de pain, uniquement pour frapper mes sens et m'avertir que Dieu est là. Ma foi pénètre ce léger voile qui flotte devant mes yeux, et, sous ces apparences, ma main tressaille en touchant le corps et le sang de mon Dieu, ils ne sauraient me suffire. Il me faut l'âme. « Oh ! m'unir âme à âme ! sortir de mon corps et pénétrer jusqu'à l'âme ! » Et l'Église me répond dans ses chants sublimes : « Ce que Dieu te donne avec le corps et le sang du Christ, c'est son âme et sa divinité ! » Fermez-vous, mes yeux ; recueille-toi, mon âme, et sens l'attouchement sacré de la sienne. Ame à âme, cœur à cœur, sans intermédiaire, sans barrière, sans obstacle ! *Tu in me, et ego in te!* Voilà le mystère eucharistique. Qui a communié une fois n'a rien à envier aux contemporains de Jésus-Christ. Il ne l'a pas vu de ses yeux ; il ne l'a pas touché de ses mains. Oh ! non, il ne va plus du dehors au dedans, lentement, obscurément, péniblement. La dernière barrière est tombée. Il va du dedans au dedans. *Tu in me, et ego in te!* Moi en toi, et toi en moi. C'est la grande, divine union, entrevue dans nos rêves, réalisée ici. Quand on n'a vu que des yeux, quand on n'a touché que des mains, on peut oublier. Quand on a touché du cœur, quand les deux âmes ont habité l'une dans l'autre, c'est inoubliable à jamais !

V

L'Eucharistie est un acte fugitif. Ce serait son défaut, si elle pouvait en avoir un. Mais que dis-je? son défaut ! Est-ce que, ici-bas, les actes fugitifs ne sont pas les meil-

leurs? Les tressaillements les plus profonds de la joie, nos élans les plus vifs, je les cherche, et je ne les trouve plus. Ce ne sont que des éclairs; mais ils illuminent la vie.

L'Eucharistie, d'ailleurs, cet acte fugitif, a un fruit immortel; car, à la différence de l'homme, qui déflore ce qu'il touche, Dieu ne peut employer une des beautés de notre nature sans l'embellir encore, en y joignant une des perfections de la sienne. « Je vis, ou plutôt non, ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » Et encore : « Si quelqu'un m'aime, nous viendrons en lui et nous y habiterons. *Veniemus, et mansionem apud eum faciemus.* » La demeure permanente de Dieu dans l'âme et de l'âme en Dieu, voilà le fruit immortel de la sainte Eucharistie.

« L'usage passe, dit Bossuet; on n'est pas toujours dans ce chaste embrassement. Mais on y est de désir, on y est de droit. *Ainsi*, dit Notre-Seigneur, *qui me mange demeure en moi, et moi en lui.* Il n'y demeure pas pour un moment; cette jouissance a un effet permanent. *Qui me mange*, qui jouit de moi, *demeure en moi.* Mais l'union est réciproque, *il demeure en moi, et moi en lui*[1]. »

Et voilà où Dieu et l'homme en voulaient venir! L'homme aspirait à demeurer en Dieu, et Dieu aspirait à demeurer en l'homme. Les voilà l'un dans l'autre. C'est le dernier mot de la Religion.

A cela elle tendait dès l'origine, et chacun de ses progrès n'avait d'autre but que d'établir, d'affermir, de protéger cette réelle habitation de Dieu au cœur de l'homme. Le baptême la donne, et les autres sacrements aussi, et la prière, et la croix, et l'Évangile; rien ne descend du

[1] Bossuet, *Méditations sur l'Évangile*, 24e jour.

ciel que pour cette bienheureuse et réciproque union. Mais l'Eucharistie y apporte une fleur de tendresse, un parfum d'amour, une sécurité de possession qui n'appartient qu'à elle. On mange, on boit, on jouit pendant un instant fugitif; cela passe. L'âme ne s'abreuve à cette source qu'un moment; mais quelque chose demeure : c'est Dieu dans l'âme, et l'âme en Dieu.

Union si réelle, qu'au fond et dans la substance elle ne sera pas surpassée, même par celle du ciel. La seule différence entre la communion du ciel et celle de la terre, c'est que celle-ci se passe dans la nuit de l'amour. Mais c'est précisément pour cela qu'elle n'est pas le dernier mot. Elle ne suffit pas à l'âme :

O quando lucescet... dies!

Voilà le progrès qui reste à faire. « J'ai dans l'Eucharistie, continue Bossuet, le Dieu même du ciel, celui qui fait la félicité des bienheureux. C'est la même chose, la même substance; et il n'y a plus qu'à ôter le voile. Seigneur, ôtez ce voile, percez ce nuage! que me restera-t-il entre les mains, sinon cet objet qui fera ma béatitude? N'ai-je pas déjà cet objet dans votre corps? Dans le corps de Jésus-Christ n'ai-je pas son âme, n'ai-je pas toute sa personne, et dans sa personne celui qui y *habite corporellement, avec une entière plénitude*, c'est-à-dire le Verbe divin; et dans ce Verbe n'ai-je pas son Père? Et n'a-t-il pas dit la vérité, quand il a dit : *Qui me voit voit mon Père?* J'ai donc TOUT. Que me reste-t-il à désirer, sinon de voir ce que je tiens, de percer le voile, de voir clairement et par une manifeste vision ce que je sais bien que j'ai, mais ce que je ne vois pas[1]? »

[1] Bossuet, *Méditations sur l'Évangile*, 24e jour.

Oui, voilà le progrès qui me reste à faire, le progrès suprême. C'est le dernier cri de l'amour. C'est le dernier mot du livre inspiré. « Et l'Esprit et l'Épouse disent : Venez, Seigneur Jésus, venez. » Et Jésus-Christ répond : « Oui, je viens sans retard. *Etiam venio cito.* » Et saint Jean reprend, et toute l'humanité avec lui : « Oh ! venez, Seigneur Jésus ; mais cette fois venez sans voile. *Amen, veni, Domine Jesu !* »

Arrêtons-nous à ce dernier mot, et, des hauteurs où nous sommes parvenus, jetons un regard comparé sur la RELIGION et les *Religions*. Nous avons, dans la beauté progressive de celle-ci, une échelle de proportion qui nous permet de juger celles-là, de les classer dans l'ordre de leur valeur.

D'abord, au plus haut degré de l'échelle, sont manifestement ceux qui n'admettent pas même le commerce de Dieu et de l'homme par la parole ; qui veulent bien que l'homme parle à Dieu, mais qui ne croient pas que Dieu puisse lui répondre. Ils n'ont aucun des éléments de la Religion, pas même le premier. C'est la Religion au-dessous de zéro. Aussi cet essai n'est jamais arrivé à l'état social. Et, au point de vue des mœurs, son incapacité est visible, radicale. Ils sont honnêtes, non parce qu'ils ont une religion, mais quoiqu'ils n'en aient pas.

Un peu plus haut, sont ceux qui admettent que l'homme parle à Dieu et que Dieu lui répond ; que l'homme peut appeler Dieu à son aide et que Dieu y peut venir. C'est le minimum de la Religion. A moins que cela, il n'y en a point. Comme cependant ils ont le premier élément, l'élément essentiel de la Religion, ils sont arrivés çà et là aux honneurs de la vie publique. Mahomet, en ce genre, a fait le plus puissant effort. Mais comme cet élément reli-

gieux est le moindre de tous, cette religion a été partout sans efficacité puissante sur le cœur de l'homme. Elle ne l'a pas sublimement soulevé jusqu'à un Dieu qui s'abaissait si peu. Minimum d'amour au cœur de Dieu, minimum de sacrifice et de vertu au cœur de l'homme.

Plus haut, beaucoup plus haut, sont ceux qui n'admettent pas seulement le saint dialogue, public et privé, de Dieu et de l'homme, qui admettent en outre la présence de Dieu sur la terre, sa réelle habitation au milieu des hommes. Ainsi des protestants. Seulement cette habitation de Dieu mérite à peine ce nom. C'est une présence sans durée, rapide, fugitive, non permanente, non étendue à tous, une apparition. Ils posent le principe, et reculent devant la conséquence, que tirerait cependant un cœur vulgaire. Ils s'arrêtent en route, n'osant faire porter à l'amour tous ses fruits. Aussi ils ne soulèvent qu'à demi le cœur de l'homme; ils le font droit, régulier, honnête, jamais sublime. Ils n'ont ni apôtres, ni vierges, ni martyrs. Non pas qu'ils n'aient point de vertus, cela serait-il possible, ayant de tels éléments de religion, la parole de Dieu dans la Bible et sa présence par l'Incarnation? Mais leur vertu est comme leur dogme. Elle s'arrête en chemin. Que voulez-vous, leur Dieu n'est pas sublime dans son amour pour l'homme; comment l'homme le serait-il dans son amour pour Dieu?

Enfin, plus haut que la Religion naturelle, qui n'admet aucun commerce réel entre Dieu et l'homme; plus haut que le mahométisme, qui en admet un, mais par la parole seulement, par la parole lointaine; plus haut que le protestantisme, qui admet, avec la parole, la présence mutuelle, la réelle mais passagère habitation de Dieu au milieu des hommes; plus haut que tous ces essais reli-

gieux, il y a la Religion catholique, seule Religion complète, parce que seule elle réalise l'union de Dieu et de l'homme d'une manière digne de l'un et de l'autre et avec une grandeur qui n'a pas été égalée; où Dieu descend véritablement jusqu'à l'homme; où l'homme monte jusqu'à Dieu; où l'union est réelle, vivante, intime, supérieure à toutes les unions que l'homme peut accomplir et même rêver sur la terre! O divine hardiesse de cette céleste Religion! comme elle enseigne en Dieu un amour sublime, elle le réalise en l'homme; comme elle adore dans le ciel un Dieu qui ne garde aucune mesure dans ses tendresses, elle crée sur la terre un homme qui n'en garde aucune dans ses sacrifices. C'est le degré suprême de la beauté morale ici-bas, et de l'union entre Dieu et les âmes. C'est le dernier mot de la Religion.

CHAPITRE ONZIÈME

DES MERVEILLEUX EFFETS DE LA RELIGION ET EN PARTICULIER DU TRAITEMENT DIVIN DE LA DOULEUR

Achevons tout ce que nous nous proposions de dire sur la Religion considérée d'une manière générale, en traitant de ses merveilleux effets ; laissant de côté ceux qui ont été suffisamment indiqués dans le cours de ce volume, et que de plus longues discussions n'éclaireraient pas davantage, allons tout de suite au plus haut, du moins au plus touchant de tous. Je veux écrire ce chapitre pour ceux qui souffrent. Après tout, la Religion n'est pas pure affaire d'esprit ni de science. On n'est pas toujours dans son cabinet d'étude, à son laboratoire. On est au lit quelquefois, malade. On est au soir de sa vie, désenchanté, triste. On veille une femme qui souffre, un enfant qui meurt. Que d'heures dans la vie où l'on donnerait toute sa science, tout son génie, pour une goutte de consolation ! Que dit alors la Religion ? Car si elle ne dit rien, si elle ne peut rien, à quoi sert-elle ? Je ferais peu de cas, je l'avoue, d'un Dieu qui me demanderait tout et qui ne me donnerait rien, qui exigerait mes

adorations et qui ne sécherait pas mes larmes, duquel je ne me retirerais pas, non seulement meilleur, mais content et consolé. Et, de toutes les religions, j'irai toujours, comme à la seule vraie, à celle qui pourra me dire d'où viennent mes larmes, et surtout qui saura les essuyer.

La Religion, qui a tant d'ennemis, a trois immortelles compagnes qui ne la laisseront jamais périr. La première, c'est la grandeur même de l'homme, dont seule elle peut satisfaire les nobles élans, les aspirations divines. Je l'ai assez montré pour n'y pas revenir. La seconde, c'est la faiblesse humaine, le côté obscur, orageux, plein de passions de l'âme, que seule aussi elle peut appuyer, assainir, élever à la vertu. Et ceci encore est incontestable et a été établi. Enfin la troisième, la plus puissante, hélas! et la plus immortelle, c'est la douleur.

Plus j'avance dans la vie, plus je vois que toute âme souffre, et plus je sens que, par je ne sais quel mystère, il lui est bon de souffrir. C'est la douleur qui a sauvé le monde païen; elle a été comme un christianisme intérieur pour les gentils, une préparation évangélique. Et c'est elle encore qui sauve aujourd'hui les hommes du monde. Elle les empêche de s'aveugler tout à fait, de s'endurcir dans les affaires. Elle attendrit leur cœur. Elle les maintient doux et bons. Elle les prêche, apôtre secret, quand plus personne n'ose le faire. Et c'est pourquoi, à l'heure de la mort, on est tout étonné de la facilité avec laquelle ils se rendent à Dieu. « O homme, tu n'es qu'un songe rapide, un rêve douloureux; tu n'existes que par le malheur; tu n'es quelque chose que par la tristesse de ton âme et l'éternelle mélancolie de ta pensée[1]. » C'est

[1] Chateaubriand.

cette « éternelle mélancolie » qui fait l'éternelle Religion. Détruisez la première si vous voulez détruire la seconde. Vous n'empêcherez jamais les yeux mouillés de larmes de se tourner du côté du ciel.

Je voudrais donc méditer sur la douleur. D'où vient-elle? A quoi sert-elle? Y a-t-il hors de la Religion un baume? La Religion elle-même en a-t-elle un? Car s'il est vrai que la Religion console efficacement la douleur et peut seule la consoler, il y aurait là, en sa faveur, une preuve nouvelle, la plus haute peut-être et assurément la plus touchante de sa vérité, de sa souveraine et impérissable durée.

Seulement, ô vous qui ne connaissez pas la douleur, je vous en prie, ne lisez pas ce chapitre. Vous ne le comprendriez pas, ou vous m'obligeriez à des discussions qui n'ont que faire ici. Je n'écris que pour ceux qui souffrent.

I

Pourquoi la douleur? Voilà le premier cri de l'âme. Frappé par la maladie, accablé par la mort d'un père, d'une mère, d'un enfant, l'homme n'a qu'un cri : Pourquoi? Il tombe dans le silence. Son regard devient fixe. On dirait qu'il essaye de voir dans l'abîme où s'est enseveli son bonheur. Puis, de temps à autre, il relève la tête, il regarde en suppliant ses amis, et il répète la même parole; car la douleur n'en a qu'une : Pourquoi? Pourquoi? Oh! dites-moi, pourquoi?

Hélas! pourquoi? Qui le sait? Personne ne le peut dire, ni la science, ni la philosophie. L'amitié même, le cœur

se tait impuissant. Quand les amis de Job le virent accablé par de si grandes douleurs, ils demeurèrent sept jours muets, n'osant ouvrir la bouche, ne sachant comment consoler. Et, à la ruine de Troie, Virgile nous peint les femmes assises sur le bord de la mer, mornes, silencieuses, les yeux noyés de larmes, avec un long regard fixé sur les flots. Voilà l'homme sous les coups de la douleur.

La première fois que ces grandes images passèrent sous mes yeux, j'étais bien jeune alors, je me souviens que je ne les compris pas. Je les trouvais exagérées. Ces longs silences me paraissaient impossibles. Depuis, je les ai sentis monter à mes lèvres, et, en présence de grandes infortunes, j'ai connu, à mon tour, cette amère douleur de ne pas même oser ouvrir la bouche, sentant que c'était inutile et que je ne consolerais pas.

Et c'est pourquoi, s'il y a quelque part une puissance qui sait consoler, oh! qu'elle vienne, qu'elle passe tendrement la main sous la tête de celui qui souffre, et qu'elle murmure à son oreille quelques-unes de ces paroles que l'amitié elle-même ne sait pas dire. Si elle le peut, qu'elle réponde à ces pourquoi de la douleur, auxquels il n'y a pas de réponse sur la terre, même au cœur de ceux qui aiment le mieux.

Pourquoi la douleur? Pourquoi la douleur sous un Dieu bon? Je le demandais un jour à un vieillard; et je n'oublierai jamais l'accent avec lequel il me répondit : « Eh! mon fils, précisément parce qu'il est bon! » Je fus tenté de me révolter. Aujourd'hui je ne me révolte plus, et je dis : Peut-être!

Autrement, vous seriez donc cruel, ô mon Dieu! Vous avez créé l'homme; il est votre enfant; vous l'aimez : car pourquoi l'auriez-vous créé? De plus, vous êtes grand,

immense, infini. L'homme est faible; ce n'est qu'un souffle; et vous prendriez plaisir à le briser! Moi, je ne ferais pas de mal à un enfant. Je suis trop fort. Je rougirais d'abuser ainsi de ma puissance. Quel blasphème donc d'imaginer que vous abusiez de la vôtre, ô mon Dieu, en nous frappant sans but, sans raison, en nous abandonnant froidement aux lois fatales qui nous broient! O mon Dieu, avez-vous jamais créé une âme pour autre chose que pour le bonheur? Et si votre main la touche douloureusement, ne faut-il pas confesser à deux genoux que vous ne le faites que par bonté, par quelque mystérieux dessein que nous comprendrons un jour?

J'entends des hommes du monde qui se récrient à ce mot. Dire que les douleurs et les afflictions de ce monde viennent de la bonté de Dieu leur paraît un insupportable paradoxe. Cependant réfléchissons.

Ne peut-on volontairement, de propos délibéré, faire souffrir une personne tendrement aimée? En certaines circonstances même, ne peut-on la faire d'autant plus souffrir qu'on l'aime davantage?

Toute la question est là.

Voilà un enfant qui joue sur le bord d'un abîme. Il veut cueillir une fleur, poursuivre un papillon. Il se penche, il va tomber. Tout à coup deux bras violents l'emportent, d'autant plus violents qu'ils sont plus tendres. Il crie, il souffre. D'où lui vient cette souffrance? Évidemment du cœur et de l'amour de sa mère.

Regardez cet autre enfant. Il joue avec un couteau. Il va se blesser. Survient le père qui gronde, qui arrache le couteau, quelquefois violemment, et qui punit même, pour qu'on ne recommence pas. L'enfant crie et tout bas accuse le père. Mais il a tort, et plus tard il le verra.

Autre exemple. Voilà un enfant malade. Sa mère le prend dans ses bras et le présente elle-même au couteau du chirurgien. L'enfant crie. Il repousse le médecin. Il a envie de battre sa mère. Dira-t-on que la mère est cruelle? L'enfant le pourra dire dans un accès de douleur. Mais moi, qui regarde de plus haut, je compatis, à qui? à l'enfant? oui, mais plus encore à la mère. Je sais que le cœur qui souffre ici davantage, c'est le sien.

Ce qui est si beau sur la terre, si lumineux quand on le regarde dans les entrailles de la paternité, placez-le en Dieu et commencez à comprendre! Oh! sans doute, si vous ne croyez pas en Dieu, si vous ne savez pas que nous sommes faits pour lui, en marche pour le rejoindre; si vous regardez ce vaste monde comme un champ clos où luttent des forces fatales, la douleur n'a point de sens. Vous êtes brisé, broyé; que voulez-vous que je vous dise? Qu'alliez-vous faire d'attraper cette maladie? Pourquoi laissiez-vous votre enfant sous les roues de ce char? Il n'y a qu'à dévorer votre chagrin en silence, sans importuner de vos cris un ciel vide et des hommes qui ne peuvent rien pour vous. La punition de vivre sans Dieu, c'est de souffrir sans consolation.

Mais sortez de ce corridor obscur, sortez de cet antre. Placez-vous au grand air et au grand jour de la Religion et de la raison. Croyez en Dieu; à un Dieu sage, puissant et bon; à un Dieu qui a créé les hommes pour lui, qui les a posés une minute dans le temps afin qu'ils se rendent dignes de l'éternité; afin que leur esprit, leur cœur, leur personnalité, leur amour soient à eux, soient l'ouvrage de leurs mains; à un Dieu qui, pendant que les hommes, ses enfants, travaillent à ce grand œuvre, les surveille, les aide, éloigne d'eux les périls, les excite et les soulève,

pour qu'ils traversent la terre sans s'y arrêter, le monde sans s'y enfermer, s'y abaisser et s'y corrompre, croyez cela, et vous allez commencer à entrevoir dans une lumière divine, qui sera déjà un commencement de consolation, d'où vient la douleur et pourquoi Dieu la permet.

C'est Dieu qui a fait ce monde, et, à dessein, il l'a fait trop étroit pour nous. De sorte que nous n'y pouvons remuer sans souffrir, sans trouver à chaque instant des bornes, des limites, où nous nous heurtons avec douleur. Je dis que Dieu l'a fait ainsi à dessein, afin que ces limites nous poussent à aspirer à mieux, mais je ne sais pas vraiment s'il aurait pu le faire autrement. Quand nous serons un jour dans l'infini, nous nous y dilaterons à l'aise; nous ne trouverons jamais ni limites, ni bornes, ni barreaux, ni termes. Oh! nous serons heureux! Mais, de quelque manière que Dieu arrangeât ce pauvre monde, il était nécessairement trop étroit pour nous. Une âme ne pouvait y tomber sans souffrir, s'étendre sur ce lit de Procuste sans le trouver trop petit, déployer ses ailes sans rencontrer partout des bornes, remuer sans s'y meurtrir. Voilà la terre telle qu'elle a été faite pour notre épreuve, afin que, toujours gênés, nous aspirions à de plus grands espaces et que nous rêvions les horizons infinis.

Supposez cependant une créature qui, au lieu de déployer ses ailes, les replie; qui, au lieu de s'élever volontairement dans les airs, s'accroupisse volontairement par terre; qui ne trouve pas ce lit de Procuste trop étroit, au contraire, qui s'y arrange et s'y sente à l'aise; supposez un grand aigle des montagnes qui, au lieu de gémir dans la cage étroite où on l'a enfermé, en admire les barreaux parce qu'ils sont en or ou en argent, peints en bleu ou en vert; un être immortel enfin qui ne déploie plus ses forces

infinies; qui s'enferme dans la terre, qui s'y trouve bien, qui s'y parque, qui s'y mure, qui s'y dégrade; qui soit à la veille de s'y déshonorer et de s'y perdre : pourquoi Dieu n'interviendrait-il pas? Ces limites qu'on oublie, pourquoi Dieu ne presserait-il pas sur elles, pour les rendre sensibles? Pourquoi ne les ferait-il pas douloureuses, afin d'obliger à lever la tête? Pourquoi n'arracherait-il pas le couteau des mains de cet enfant? Puisqu'il joue imprudemment sur le bord d'un abîme, pourquoi Dieu ne l'enlèverait-il pas violemment, de sa main paternelle, à ce précipice où il va tomber? Pourquoi enfin, s'il est malade, Dieu, qui est père, qui est mère, ne le mettrait-il pas aux mains du chirurgien? Et s'il le faisait, pourquoi l'homme, étourdi d'abord, aveuglé par ses larmes, ne lui dirait-il pas ensuite : Père, vous avez bien fait?

Voilà le sens de la douleur, le principe essentiel, fondamental, de son traitement divin. Aux pourquoi de l'âme qui souffre, la Religion n'a qu'une réponse, mais tendre et consolante. Elle dit à l'homme : O homme, tu es fait pour Dieu. Si donc tu avais eu assez de courage pour traverser ce triste monde sans t'y ensevelir, et un élan de cœur assez vif, un mouvement d'amour assez grand pour monter jusqu'à Dieu à travers le voile des créatures, la douleur n'eût jamais existé. La douleur n'a été créée que pour suppléer aux défaillances de ton amour.

Au début, en effet, sous les arbres de l'Éden, il n'y avait que l'amour, et l'amour suffisait. Ce que fait la douleur aujourd'hui, l'amour le faisait alors et bien mieux. La douleur éclaire, la douleur purifie, la douleur détache des choses qui passent; la douleur élève le cœur en haut. Mais tout cela, l'amour le fait, et plus vite, et plus grandement. Si donc il n'eût pas défailli sous les ombrages du

paradis; si, au lieu de cette légère étincelle qui nous en reste, nous eussions gardé la flamme vivante de l'amour primitif, la douleur n'eût jamais existé. C'est une aile divine qui nous a été surajoutée, au moment où nous enfoncions dans la matière. Dieu nous l'a donnée dans sa bonté comme un auxiliaire.

Voilà ce qu'il faut admettre. Cela ou le désespoir. Cela ou l'odieuse fatalité qui nous broie.

Oui, dans nos douleurs, il faut choisir : ou la froide main de la fatalité qui nous trouve sous la roue et nous écrase sans pitié; ou la main tendre et paternelle de Dieu qui ne nous touche qu'avec respect et compassion et pour nous rendre meilleurs. Dieu bon, ou Dieu tyran; il n'y a pas de milieu.

Pour moi, mon choix est fait. Je ne vous croirai jamais, ô mon Dieu, ni indifférent, ni aveugle, ni injuste, ni cruel. Je baise votre main, et, les yeux aveuglés par les larmes, ne comprenant rien au coup qui me frappe, je veux n'avoir qu'un mot sur les lèvres : « Grâce, vous êtes bon! Grâce, vous êtes grand et vous êtes sage! »

Mais il ne faut pas nous en tenir à ce principe général, ni courir sur de si grandes choses. Il faut entrer dans le détail, il faut suivre de l'œil et du cœur la main de Dieu touchant douloureusement l'homme, et, par la douleur, l'arrachant, en effet, à tous les périls et l'élevant peu à peu à toute beauté morale et à toute vertu.

II

Voilà donc, ô mon âme, le vrai plan des choses. La terre est étroite, trop étroite pour un être immortel. Elle me blesse, me meurtrit. Comme un prisonnier, j'y traîne mon boulet. Chaque jour, mes pas plus lourds, mes mouvements plus pénibles, ma tête plus penchée ou plus tremblante me disent assez, sans que Dieu ait besoin d'intervenir, que je ne suis pas fait pour la terre.

L'homme, mon compagnon de route, me le dit mieux encore. A chaque instant il me manque ou il me trahit. Quand je m'appuie sur lui, il se brise comme un jonc et me blesse. Et les meilleurs, hélas! ceux que j'appelle mes amis, ne me sont guère plus fidèles. Ou la mort me les prend, ou je les lasse par mes défauts, ou mes chagrins les font fuir. Combien qui avaient collé leur âme à la mienne, et que la mort m'a violemment arrachés! Combien qui avaient espéré en moi, qui s'étaient approchés, heureux, de mon cœur, et qui, y ayant trouvé tant de froideur, de personnalité peut-être, s'en sont allés désenchantés! Et combien d'autres que j'ai cherchés, à l'heure où j'avais besoin d'appuyer ma tête douloureuse sur une épaule amie, et que je n'ai plus trouvés! Oh! que l'homme est peu propre aux choses profondes de l'amitié, et qu'elle est vraie cette triste parole du Sage : « Il n'y a rien de plus rare qu'un vrai ami. »

Encore s'il n'y avait que l'amitié qui défaille! Trahi par elle, meurtri déjà par la vie, on cherche une conso-

lation. On se dit : Trouvons autre chose, une affection plus tendre, plus profonde, plus désintéressée, une seule, et oublions tout le reste. L'homme alors avise une créature que Dieu semble avoir faite exprès pour ce noble rôle d'aimer et de consoler; très différente de l'homme, ne possédant ni sa force ni son ambition, qu'il est certain par conséquent de ne pas rencontrer sur sa route; très différente, mais d'autant plus chère; n'ayant au même degré rien de ce qu'a l'homme, ayant tout ce qui lui manque, dont Dieu a fait le cœur avec un art exquis, que la douleur appelle, qui s'opiniâtre dans le dévouement et où Dieu a mis, comme un dernier don qui les couronne tous, une sorte d'intuition qui lui permet de tout comprendre afin qu'elle puisse tout consoler. L'homme voit cet être que Dieu a fait pour lui. Il tressaille de joie, et il descend de l'autel où il lui a donné sa main, rajeuni, renouvelé. Mais, hélas! hélas! est-ce l'homme qui manque à ce rêve de bonheur? Est-ce la femme? Sont-ce tous les deux? Ou bien, est-ce Dieu qui a voulu que ce rêve ne fût qu'un rêve sur la terre, afin de nous faire lever les yeux vers le ciel, où il sera une réalité? Quoi qu'il en soit, il dure peu, il dure mal. Il ne tient pas ses promesses, même dans les meilleurs, les plus tendrement unis. Et que dire des autres? Que dire des foyers où il n'y a que des cendres éteintes? Et que dire de ceux où la flamme n'a jamais paru, de ceux, moins malheureux cependant, où la flamme brillait, pure et ardente, et où la mort impitoyable a soufflé le flambeau?

On se sauve de la famille dévastée comme on s'était sauvé de l'amitié éteinte. On se jette dans les affaires, dans une vie plus active, plus bruyante, afin de s'étourdir. Mais on n'a pas mis la main à la chose publique, que

voilà la passion qui vous poursuit, la calomnie qui vous soufflette. On croyait connaître tous les hommes, on les voit. On revient meurtri, désillusionné, désabusé de tout.

Comme un voyageur qui gravit une montagne, arrivé seul au sommet, après avoir laissé çà et là sur sa route tous ceux qui l'accompagnaient, se retourne et aperçoit derrière lui, au fond de la vallée, les arbres brisés par la tempête; ainsi, arrivé au sommet de la vie, nous regardons autour de nous, nous sommes seuls. Au loin, dans le vallon, nous apercevons les rêves détruits, les amitiés dévastées, les amours éteints, les générosités aimables qui ont péri en chemin et qui ne se rencontrent plus, et, l'œil attristé, le cœur grave, nous montons lentement ces derniers et glacés sommets de la vie, qui seraient si misérables si Dieu n'était pas au bout. Et las de tout, même de l'espérance, ne comptant plus sur rien, pas même sur l'amitié, sachant toute coupe vide et tout breuvage amer, nous poussons un dernier cri : Mon Dieu, mon Dieu!

On demande : Pourquoi la douleur? le voici d'abord : la terre se voile pour laisser resplendir le ciel!

Oui, dans le grave et sublime enseignement de la Religion, voilà la première raison de la douleur. Faits pour Dieu, nous nous ensevelissons dans les choses du temps. Nous nous bâtissons un nid sur la terre, loin des vents et des frimas, où nous voudrions nous endormir dans le bonheur, où nous rêvons de ne pas vieillir, où la perfection serait de ne jamais mourir. Eh bien, sur ce petit nid où nous oublions l'éternité, de temps en temps Dieu secoue la douleur comme un flambeau.

Mais qui dira ce qu'est Dieu, quand il est forcé d'en venir là? Avec quelle délicatesse il proportionne les coups

aux besoins? Le plus souvent il touche à peine un point douloureux. C'est un rêve qui tombe, une illusion qui s'envole. C'est un ami qui oublie, un cœur aimé qui se refroidit. Involontairement on lève les yeux plus haut. On dit : O mon Dieu, il n'y a que vous qui ne passiez pas!

D'autres fois Dieu frappe plus fort. C'est une fortune qui s'écroule, un trône qui chancelle. Le monde ne voit que la poussière qui s'élève d'une si grande ruine. L'âme frappée voit autre chose. Une lumière inconnue commence à lui apparaître; le ciel se découvre à son œil consolé et la dédommage de la terre qui s'en va. « O mon Dieu, disait la reine d'Angleterre, je vous remercie de m'avoir ôté trois royaumes, si c'était pour me rendre meilleure. » Et Bossuet, parlant d'elle, disait : « Elle remerciait Dieu, de quoi? de l'avoir faite reine? Non, Messieurs, mais de l'avoir faite reine malheureuse! »

Si la douleur est plus grande encore (car tomber d'un trône n'est pas le plus grand malheur; j'en sais de pires), alors la lumière est, pour ainsi dire, infinie comme le désastre. Telle est sa vivacité quelquefois, qu'elle amène aux lèvres de ceux qui souffrent des paroles aussi belles, des élans aussi purs que ceux de la sainteté. « Oh! qu'il y a de lumière derrière les crêpes noirs, » disait une jeune veuve, brisée à vingt ans dans le plus pur bonheur que l'âme puisse rêver. « L'imagination, disait-elle encore, ne peut pas se figurer ce que je souffre : l'ennui, le vide, le terne, l'obscur qui remplit pour moi la terre! cette terre que je trouvais si charmante, que je m'inquiétais de tant aimer! Maintenant que je suis amoureuse de la mort! » Notez ces dernières paroles. Ce sont les mêmes qui reviennent si souvent sur les lèvres des saints, dans les derniers jours de leur consommation. En une heure, d'un

coup de son aile, la douleur avait porté cette jeune veuve, cette enfant de vingt ans, à ces hauts sommets du détachement de toutes choses où, pour y monter, il avait fallu quarante années d'efforts à une sainte Thérèse ou à une sainte Chantal.

Quelquefois les coups se multiplient. Dieu tonne sur notre tête. C'est comme un roulement de tonnerre. Mais ici surtout qui dira les tendresses de Dieu? La mère qui présente son enfant au couteau du chirurgien, le couvre de caresses; elle l'inonde de baisers, avant, pendant, après l'opération. Faible image de ce qui se passe dans les âmes. Quand l'épée est entrée jusqu'à la garde, il y a souvent un tel dégagement de lumière, et au fond de l'extrême douleur je ne sais quelle joie exquise et d'une nature jusque-là si inconnue, que l'âme, même la plus éloignée de Dieu, reconnaît sa main et se retourne pour la baiser. J'en veux citer un exemple dont j'ai été personnellement témoin.

J'ai connu, il y a quelques années, un magistrat, parvenu au milieu de sa carrière, dans un honneur, une considération et une influence admirables. Il était riche, heureux; il avait tout, excepté la foi. Marié à une femme d'infiniment de distinction et de piéte, père de deux jeunes filles, quoiqu'il ne fût pas chrétien, il les avait fait élever avec tout le soin possible, et âgées alors, l'une de dix-huit ans, l'autre de seize, elles avaient, avec la grâce et le charme de leur âge, ce que la piété, la modestie, l'innocence du cœur ajoutent à la beauté. Souvent je le rencontrais accompagné de ses deux filles. Il était rayonnant de ce noble orgueil d'un père qui se sent revivre dans ses enfants dignes de lui. Un jour, l'aînée de ses filles fut prise tout à coup d'un violent mal de tête, et en quelques jours une fièvre typhoïde l'emporta, mourant du reste comme

un ange. Sa sœur, qu'on avait éloignée en toute hâte, mais trop tard, fut prise elle-même à la campagne de la même maladie, et alla bientôt rejoindre sa sœur. Le pauvre père resta huit jours enfermé dans cette maison de campagne, muet, morne, les yeux fixés sur ce lit où il avait vu disparaître son dernier trésor. Il en sortit illuminé à des profondeurs ineffables. Qu'était-ce que ce monde et que valait-il? Que valaient les honneurs, les charges, les grandeurs, l'influence? tout cela maintenant lui était odieux. Que valaient les créatures, puisqu'il avait vu ses deux enfants disparaître, si pures, si aimables, vainement protégées par leur innocence? Il se dit que des coups pareils ne pouvaient pas être le résultat du hasard; car si le hasard gouvernait le monde, il n'y avait plus qu'à se briser la tête contre le mur. Il se dit qu'ils ne pouvaient pas venir de la volonté insensible et indifférente de Dieu; car il n'aurait pas eu assez de haine pour un Dieu pareil. Il vit que Dieu n'avait pu agir ainsi que par amour, d'une manière qu'il ne comprenait pas maintenant, il est vrai, mais qu'il comprendrait plus tard. Et tout s'illumina à ses yeux.

Il resta dans le monde de longues années encore, toujours magistrat, servant noblement son pays, et étant même parvenu aux derniers honneurs de sa profession; mais en même temps grand chrétien, étonnant le monde par la fermeté de ses espérances et par la beauté de sa foi, servant les pauvres, leur distribuant les dots de ses deux enfants. Il est mort maintenant, et quand il est sorti de ce monde et que ses deux jeunes filles sont venues à sa rencontre, transfigurées et rayonnantes, tous trois ont compris dans cette étreinte qui n'aura plus de fin pourquoi Dieu les avait séparés un instant, et comment, en

couronnant et en préservant les enfants, il avait fait acheter au père, par une séparation d'un jour, l'immense bonheur de vivre pendant l'éternité dans la même lumière et dans le même amour.

Voilà le premier service que la douleur rend aux hommes. Oui, mon âme, comprends-le, profites-en, la première chose que le Dieu de bonté a mise dans les serres sanglantes de la douleur, c'est une gerbe de lumière.

III

Mais il y a sur cette triste terre un bien autre péril que de s'enfermer dans le temps, de se parquer dans les choses visibles; il y a le péril, en s'y abaissant et en s'y dégradant, de s'y corrompre, le péril de perdre, au contact du mal, la beauté de son âme. Or, Dieu étant ce qu'il est, c'est-à-dire la justice infinie, le mal, même le plus léger, ne saurait toucher une âme sans y engendrer immédiatement une punition. La peine, disait déjà le vieil Homère, suit toujours le crime d'un pas lent et sûr. Vous posez aujourd'hui un acte coupable; vous posez en Dieu une raison de vous châtier. Vous posez dix actes coupables, vous posez dix raisons de châtiment. Que serait-ce donc si vous en posiez cent, mille; si vous faisiez de votre vie une trame où mille culpabilités de toute sorte s'enchaîneraient dans un tissu sans fin?

Quelquefois, quand un vaisseau va en mer, une fente à peine visible s'ouvre dans ses flancs. L'eau y entre,

lentement d'abord, goutte à goutte; qu'on n'y pourvoie pas, avant quelques jours le vaisseau sera au fond de l'Océan.

Grande et triste image du péril des âmes! Elles descendraient presque toutes, lentement et infailliblement, dans les abîmes de la justice infinie, s'il n'y avait pas quelque part une puissance expiatrice, une vertu purifiante qui serve de contrepoids à la multitude de leurs fautes. Et c'est pourquoi on a toujours estimé que, de tous les châtiments, le plus redoutable pour une âme pécheresse et impénitente, c'est d'ignorer la douleur, d'être abandonnée à une félicité sans nuages. Il est des bonheurs qui épouvantent. On les regarde en tremblant.

Vous entrevoyez par là le second rôle de la douleur, sa seconde et sublime mission. Quand l'homme a défailli, quand il a perdu au contact du mal la pureté de son âme et le goût du bien, avec le ressort généreux qui le soulevait de terre, Dieu le confie à la douleur. Elle a été placée près du mal pour l'arracher du cœur de l'homme par la voie d'expiation. La douleur prend l'homme coupable et le trempe dans ses flammes pour le purifier. Ainsi, au contact du feu, on voit l'or rejeter toute scorie de sa substance embrasée.

Je ne pense pas qu'aucun homme sérieux, ayant le sens du bien et du mal, soit tenté ici d'accuser la justice de Dieu. Pour moi, cette justice ne me semble pas seulement un élément nécessaire de sa sainteté; elle fait partie de sa bonté. Elle m'attire plus qu'elle ne me repousse. Un Dieu qui ne sait pas punir, c'est un Dieu qui ne s'occupe pas de nous. Je ne sens pas le poids de sa main; mais je ne puis embrasser ses genoux. Qu'avons-nous affaire d'un amour banal que l'on ne peut ni offenser ni blesser? Et

que nous importe un ciel que l'on ne peut pas plus atteindre par une insulte qu'y pénétrer par une prière !

Remarquez d'ailleurs (car je ne prétends pas que ces coups ne sont pas terribles; nous dirons tout à l'heure comment on les adoucit : nous en sommes seulement à montrer comment on les explique, et comment, dans les vues de Dieu, ils ont un but utile, importaut et sacré), remarquez, dis-je, avec quel art profond Dieu a créé la douleur.

Ou plutôt il est à peine exact de dire que Dieu a créé la douleur, du moins la douleur telle qu'elle existe aujourd'hui. Dieu n'a pas plus fait la douleur qu'il n'a fait la mort. Toutes deux sont nées le même jour, filles infortunées du péché, laides comme lui, chargées d'apprendre à l'homme qu'on ne se révolte pas impunément contre l'ordre éternel, et surtout chargées de l'y ramener par une voie imprévue, mais sublime. Semblable à ces grands maîtres qui avec des ruines et des débris construisent des temples magnifiques, au moment où la douleur faisait sa triste apparition dans le monde, l'amour infini s'en emparait, et rêvait d'en faire le grand moyen de la réhabilitation des âmes. Voulant punir, puisqu'il le fallait, mais voulant plus encore pardonner; se faisant un bonheur de tirer le bien du mal, de faire servir le mal au triomphe du bien, il pétrit avec sa justice et avec son amour un supplice qui pût devenir une réhabilitation. Il dressa au milieu du monde un échafaud qui pût devenir un autel. Il fit la douleur.

Et, afin qu'il fût presque impossible à l'homme de ne pas transformer sa peine en expiation, voyez comment Dieu s'y est pris. Il a dit : « L'homme court à sa perte par une triple pente. Il se corrompt dans des actes qui sont à

la fois composés d'orgueil, de concupiscence et de révolte ; eh bien! je le ressaisirai et je le jetterai de temps en temps, bon gré, mal gré, dans l'humilité, dans l'obéissance et dans le sacrifice. Et c'est de ces trois éléments, mystérieusement fondus ensemble, qu'il a composé la douleur.

Approchez d'un malade, d'un mourant. Dans quel état est-il? D'abord dans un état d'humiliation. Cet esprit si vif, si brillant, cette bouche si éloquente, cette science des affaires, où tout cela est-il? Cette femme si belle, elle fait peur. Tous ces dons naturels ont disparu; tout est dans l'humiliation. Voilà le premier état. Il correspond au premier élément de tout mal, qui est l'orgueil. Regardez ensuite : quelle obéissance passive! Hier on n'obéissait à personne, pas même à Dieu ; aujourd'hui il faut obéir à tout le monde, même à ses valets. Et quelle souffrance! Où est ce sang qui bouillonnait dans le plaisir? Hélas! il circule, tantôt trop lentement, tantôt trop vite; mais toujours dans l'obéissance, dans l'humiliation et dans la douleur. Vous voyez bien que c'est tout l'inverse du péché. Obtenez de ce malade un acte d'adhésion intérieure, un acte de résignation et d'amour, et vous sentez avec quelle rapidité il va être rétabli dans l'ordre.

Et c'est là ce qui fait que les âmes ne périssent pas. De temps en temps Dieu les prend, les jette dans la douleur, les appelle, bon gré, mal gré, à l'expiation, et, pour peu qu'elles y consentent, cette souffrance acceptée volontairement les régénère et les rachète. Elle suffit à compenser en eux des monceaux d'iniquités.

Et s'il est facile de voir, à sa seule composition métaphysique, que la douleur est l'œuvre de la sagesse, on voit plus vite encore que c'est l'œuvre de l'amour. Comme la

douleur se proportionne à chaque âme ! On dirait qu'une main invisible et tendre la dirige aux endroits où il est nécessaire de réparer et de réveiller la vie. Avec quelle opiniâtreté intelligente elle revient toujours à la région du cœur ! Et quels merveilleux effets elle produit ! Elle opère presque comme un sacrement, *ex opere operato*, par sa propre vertu. Cet homme violent, impérieux, personnel, maintenant que la douleur l'a touché, comme il devient facile à aborder! il vous tend lui-même la main; il vous remercie des moindres attentions. Combien d'humilité est née de la douleur !

Ce cœur sec et insensible, il vous appelle. Il vous demande de l'aimer un peu. L'amour y réapparaît avec les larmes.

Ce jeune homme, si hardi contre Dieu, si invincible à toute lumière d'en haut, étourdi qu'il était par le bruit de ses passions, dès que la douleur le touche, il les sent qui s'apaisent comme un vent qui tombe. Le foyer du mal s'éteint. Ses rêves impurs se dissipent. Tout ce qui faisait la honte de son âme, et son désespoir, s'il était chrétien, diminue, disparaît presque, au contact de la douleur.

A peine s'il y a eu consentement, et déjà l'homme orgueilleux s'est soumis; l'homme sec s'est attendri; l'homme emporté par la fougue de ses passions s'est calmé. L'âme enfin, déformée par le mal, a été reforgée par la douleur comme sur une enclume divine.

Que serait-ce donc, ô mon Dieu, si l'âme adhérait à la douleur ; si elle comprenait son travail; si à chaque coup de ciseau et de marteau elle disait : Merci ; si elle ne demeurait pas muette, inerte, accablée, aveugle, mais intelligente, vive, ardente, sachant ce que fait en elle le céleste ouvrier, et y applaudissant ?

O mon âme, connais la douleur de tes fautes, tes perpétuelles défaillances, tes obscurités de chaque jour, tes vanités et tes révoltes; lave-toi dans tes larmes. Je n'ose pas te dire d'aller chercher la douleur. Mais quand elle vient, ne la repousse pas. C'est une amie. Comprends-là; comprends ce second baptême d'où tu peux sortir si belle!

Et toi, ô mère, baptise tes enfants dans tes propres douleurs. Quand tu les mets au monde avec de si grandes angoisses; quand tu passes les nuits à bercer dans tes bras ces pauvres petits êtres qui pleurent sans savoir pourquoi (ils le sauront assez tôt!), ne laisse pas inactive cette somme de souffrances. Place-la en rentes sur leur tête. Qu'ils arrivent à l'âge des périls, riches du trésor des larmes de leur mère, de ses souffrances volontairement acceptées et courageusement offertes pour eux.

Car Dieu a fait cette autre merveille, que la douleur acceptée n'a plus de prix. Ce n'est rien, pour elle, de purifier une âme; sa vertu surabondante rejaillit au loin sur toutes celles qui nous sont chères. C'est comme le parfum d'Aaron qui, après avoir oint et sacré sa tête, descendait le long de sa barbe et embaumait jusqu'aux dernières franges de son vêtement. Lisez, dans la Genèse, l'admirable dialogue de Dieu à Abraham, ces dix justes pouvant servir de contrepoids à des milliers de coupables, et comprenez la toute-puissance expiatrice de la douleur.

Cet homme qui ne prie jamais, qui n'élève vers Dieu aucun hommage, qui le contriste, qui l'insulte peut-être, savez-vous pourquoi il vit, pourquoi il n'est pas frappé? C'est qu'il y a autour de lui des enfants qui prient, une femme qui pleure, des êtres chéris qui, en mettant leurs douleurs leurs mérites, leurs vertus, leurs innocences,

dans un des plateaux de la balance, font contrepoids à ce qu'il met d'iniquités dans l'autre.

Et si les peuples subsistent, si ces immenses officines de mal ne crèvent pas sous le poids des iniquités, c'est qu'il y a des expiations volontaires au milieu d'eux, des hommes qui souffrent et qui s'immolent par amour. Et si quelquefois les hontes, les crimes s'accumulant dans les veines des nations, les malheurs s'y accumulent aussi; si on va aux abîmes; si on en sort; cherchez bien : vous trouverez qu'il y a eu quelques grandes âmes qui se sont librement immolées; quelques douleurs imméritées, noblement, saintement, sublimement portées, quelques gouttes de sang pur, coulant par amour pour en laver des flots ignobles.

Mais n'entrons pas dans les considérations générales. Cela suffit; et d'autres points de vue nous appellent.

IV

J'entends le poète qui dit :

> Tu fais l'homme, ô douleur!

Et un autre poète, son frère de génie, qui ajoute :

> Rien ne nous fait si grands qu'une grande douleur!

Et j'entrevois une troisième et plus haute raison de la douleur. Elle n'est pas seulement une lumière au milieu des obscurités et des illusions de la vie, ni un remède en

face de ses corruptions; elle vivifie et agrandit les âmes; j'allais presque dire qu'elle les crée de nouveau; elle y met du moins une beauté, une grandeur touchante que la vertu elle-même n'aurait pas su leur donner.

La vérité est que, sur cette triste terre, il n'y a jamais eu ni une grande œuvre ni une grande âme sans la douleur. Pour être grand, ni le génie, ni la gloire, ni la vertu n'ont jamais suffi. Toujours il y a fallu la douleur.

En vain un homme a amassé sur sa tête toutes les couronnes, l'humanité l'a regardé, et, avant de le saluer grand, elle a attendu quoi? qu'il eût reçu le baptême de la douleur.

La vertu même, la vertu heureuse, n'a pas été la plus grande chose que la terre pût contempler. Toujours il y a fallu ce je ne sais quoi d'incomparable et d'achevé que le malheur ajoute à la vertu.

Comme si, dans cet atelier auguste où se forment les grandes âmes, le génie, la gloire, la vertu ne pouvaient que faire l'ébauche. Les derniers traits, ceux que se réserve le Maître, sont mis par la douleur.

Pourquoi? C'est un mystère, dit-on. Oui; mais le mystère n'est peut-être pas impénétrable.

Nous sommes des êtres petits, parce que nous sommes des êtres limités. Et plus volontiers nous acceptons ces limites, plus nous nous y enfermons, plus nous sommes petits. Pour être grands, il faut en sortir; il faut les briser; il faut jaillir hors de ce cercle misérable par un suprême effort. Mais pour cela il faut souffrir.

C'est comme ce cercle de charbons ardents que les enfants indiens placent autour d'un insecte qu'ils croient dangereux. L'animal essaye de le franchir; mais, reculant devant la douleur, il se replie sur lui-même, se contracte

et meurt. C'est à quoi se résignent les âmes vulgaires. Les grandes âmes jaillissent hors du cercle, en passant par le feu.

Voyez l'écrivain. Quand est-ce qu'il arrive à de sublimes pensées? Est-ce dans la mollesse, dans l'oisiveté, quand il reste dans les limites apparentes de sa nature? N'est-ce pas plutôt quand il en sort par un effort douloureux? « Je viens d'achever cet ouvrage austère dans le silence d'un travail de dix-sept nuits. Et maintenant que l'ouvrage est accompli, frémissant encore des souffrances qu'il m'a causées, dans un recueillement aussi saint que la prière, je me demande si ma voix sera entendue. » Voilà comment naissent douloureusement les grandes œuvres.

Et le poète, où trouve-t-il ses accents immortels? Qui ne le sait? L'âme ne chante jamais mieux que dans la douleur,

> Et chacune de ses blessures
> Lui donne un plus sublime accord.

Et plus la blessure est amère, plus le cri est pénétrant.

> Les chants désespérés sont les chants les plus beaux,
> Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

Il en est de même des grands caractères, des âmes profondes, des cœurs bons. Il faut la douleur. En ceux qui n'ont pas souffert, on dirait que la vie n'a défriché que la surface de l'âme. Leurs sentiments n'ont point d'intensité, leur cœur point de tendresse, leur esprit point d'horizon. Tout est superficiel en eux, l'esprit vulgaire et la bonté banale.

Bref, à tous les points de vue, la douleur seule entre assez profondément dans l'âme pour l'agrandir. Il y a en

nous des places très élevées où dort la vie, des profondeurs très cachées où gisent des trésors, et que l'énergie de l'âme ne saurait atteindre. Il y faut le coup de foudre de la douleur. Et, j'oserais le dire, il y a des endroits du cœur qui ne sont pas, à peine des germes obscurs, et où il faut que la douleur pénètre pour qu'ils soient.

Vous savez ce qui arrive quand on entend une grande musique. On est d'abord doucement bercé, charmé, ému. Et puis tout à coup, à je ne sais quelle note, sous je ne sais quel coup plus puissant, l'âme est enlevée. Elle a été touchée en des profondeurs inconnues. Et c'est ce que produit quelquefois, mais plus rarement, l'éloquence. Il y a un éclair, un coup de foudre instantané. Tout est enlevé, l'orateur, l'auditoire. On est touché à fond par ce cri, que l'orateur lui-même ne se connaissait pas.

Eh bien! ce que fait le génie, l'éloquence, la musique; cette puissance qu'ils ont de pénétrer aux profondeurs de l'être et de le soulever au-dessus de lui-même, c'est la grande puissance de la douleur. De même qu'en frappant un caillou on en fait jaillir la flamme, de même il faut frapper l'âme pour en faire jaillir la lumière, la grandeur, l'héroïsme, le dévouement, mille trésors cachés. La statue est là, enfouie dans ce marbre, il faut l'en faire sortir. L'émeraude est au fond de ce bloc de quartz; elle ne demande qu'à étinceler. Mais il faut enlever ce manteau de pierre, et pour cela prendre le marteau, le ciseau. L'homme essaye; mais comme presque jamais il n'a le courage de frapper assez fort, pour l'aider dans cette œuvre, Dieu lui envoie la douleur.

Et c'est pourquoi tous les saints, les héros, les génies, toutes les grandes âmes ont été les enfants privilégiés de la douleur. La couronne de laurier n'a jamais reposé que

sur des fronts meurtris. Pensez à Homère, à Milton, au Tasse, au Dante, à Camoëns. Ils ne vivront éternellement que par la grandeur du sentiment; mais cette grandeur de sentiment, cette profondeur d'émotions, ils ne l'auraient jamais connue sans la douleur.

Et que dire des soldats, des héros? C'est la douleur qui fait le soldat. Jamais l'âme ne se déploie mieux, dans une beauté plus touchante et plus vraie, qu'en face de la mort, à ces heures solennelles où le péril lui apporte une si complète abdication de soi. S'oublier et se dévouer jusqu'à la mort, voilà le rôle du soldat. C'est la beauté suprême. Il n'y en a même point d'autres. Cherchez bien. Vous verrez que l'homme ne peut être vraiment sublime qu'en face de la douleur et de la mort.

Et voilà pourquoi il n'y a rien de plus sublime que les saints. Ce n'est pas seulement une fois, par hasard, sur un champ de bataille, que le coup de foudre de la douleur les électrise et les soulève au-dessus d'eux-mêmes; par leur propre volonté et par celle de Dieu, ils vivent dans la doulèur, ils l'opèrent librement en eux. La douleur les arrache incessamment à toutes les limites et du monde et du moi. Et cette vie de sacrifice qu'ils vont chercher, par un suprême effort, jusque dans les profondeurs de l'âme, fume incessamment en eux comme un holocauste. C'est le plus grand spectacle que la terre puisse offrir au ciel.

« Vous ne savez pas, écrivait saint François de Sales, de quoi les anges nous portent envie : certes, de nulle autre chose que de ce que nous pouvons souffrir pour Dieu, et ils n'ont jamais souffert pour lui. » Que peuvent-ils offrir à Dieu et à ceux qu'ils aiment? Des vœux, des hommages? Nous aussi, et de plus nos douleurs librement acceptées et amoureusement offertes.

Et ce ne sont pas seulement les anges qui sont jaloux de cette grandeur, de cette beauté touchante. Au sein de la gloire, Dieu est en admiration devant ce que fait l'homme au sein de la douleur. Il lui a envié cette faculté sublime de s'oublier, de souffrir et de mourir pour ceux qu'il aime. Et il semble que si Dieu n'avait pas trouvé le moyen de mourir pour l'homme, qui souffrait et qui mourait pour Dieu, l'homme aurait eu un genre de beauté et de grandeur qui aurait manqué à Dieu. Voilà pourquoi un jour les cieux s'ouvrirent, et le Fils de Dieu monta sur la croix dans une douleur infinie, afin que, quels que fussent les sacrifices de l'homme pour Dieu, il aperçût toujours son Dieu dans la gloire d'une immolation supérieure à la sienne.

Ainsi, la grandeur et la beauté des âmes sont graduées sur la douleur. C'est comme une pyramide. Au sommet, ceux qui ont sur le front la flamme du génie, de la vertu et de la douleur. Et, à leur tête, Celui qui, sous ce triple rapport, s'appelle le premier-né des enfants des hommes. Plus bas, les douleurs moins intenses, et aussi les sentiments moins profonds, les vies plus vulgaires. A mesure qu'on descend, le rire augmente; à mesure qu'on monte, on voit régner le sérieux, sentiment inséparable des grandes choses; et avec le sérieux la vraie beauté, cette beauté touchante et grave de la vertu, de l'amour et de la douleur dont le charme est ineffable. La douleur est quelque chose de si insigne, qu'elle ajoute à la beauté elle-même. Au visage, c'est comme au cœur, on s'embellit d'avoir souffert.

V

Arrêtons-nous un instant sur ce sommet. Il est lumineux. La douleur ne tombe donc pas seulement sur ceux qui oublient Dieu en ce pauvre monde, ni sur ceux qui s'y corrompent. Les justes souffrent aussi ; les bons sont éprouvés. Ils souffrent pour devenir plus justes ; ils sont éprouvés pour devenir meilleurs. Nous voici dans le plus vif des choses. Regardons, sans nous presser. A la triste mais pénétrante lumière de la douleur, nous allons commencer à comprendre la vie.

Quand donc saura-t-on que l'homme est son sculpteur à lui-même ; que Dieu l'a placé sur la terre à l'état de germe, précisément pour que ce fût à lui de se créer ; que de ce marbre froid, sans forme, sans individualité, sans personnalité, sans beauté, il l'a chargé de tirer une statue vivante ? Mais surtout quand donc saura-t-on que, dans ce travail, Dieu lui a donné pour aide la douleur ? O homme, vous n'étiez ni beau, ni grand, ni saint ; vous l'êtes. Pourquoi ? Vous avez souffert.

Voyez comment naissent les hommes. Tous à l'état de germe. Quelques-uns difformes. Les meilleurs apportent une première sève, âpre et verte, un fond stérile et sec. L'enfance est sans pitié, a dit un grand observateur. Le jeune homme a peu de cœur. Il a du sang, de l'emportement, du feu qu'il prend pour du cœur, ce qui est bien différent ; mais au lendemain même et jusqu'au milieu des plus grands emportements de ce que vous allez nom-

mer de l'amour, à un geste, à une parole impérieuse, ou méprisante, ou personnelle, vous dites : Le cœur n'est pas né. Écoutez parler un homme jeune encore. O jeune homme, tu as la grâce, l'esprit, l'imagination, le feu, la science. Et tu ne parles pas bien. Que te manque-t-il donc? tu n'as pas souffert.

Il faut du temps, des épreuves, des douleurs bien supportées dans une grande douceur, pour donner au cœur sa grâce, à l'âme son élévation, sa beauté morale. Certaines cordes, et les plus belles, ne vibrent en l'homme que quand elles ont été trempées de larmes. Et voilà pourquoi la douleur est si abondante. Le flot qui vient n'attend pas que l'autre précédent soit passé. Douleurs de l'esprit, douleurs du cœur, maladies et souffrances de toutes sortes, l'intarissable amertume coule sans fin et enveloppe la vie. On s'étonne, on se dit : Pourquoi?

Oui, pourquoi le bonheur s'évanouit-il toujours? Et pourquoi la douleur ne finit-elle jamais?

Pourquoi? Pour nous polir; pour nous user par le frottement; pour nous ciseler avec le lent et délicat travail du burin.

Aux uns, les grands coups de foudre de la douleur, semblables à ces puissants coups de marteau avec lesquels Michel-Ange s'acharnait sur ce bloc de marbre d'où devait sortir la statue de Moïse. Aux autres, ce contact continuel, minutieux, pénétrant, délicat, du tour qui donne à un diamant sa beauté, son éclat, son feu. Mais dans les uns comme dans les autres, dans toutes les âmes, la même opération intelligente de la douleur, les aidant à devenir et à se faire belles.

Elle a tant à faire pour cela, la douleur! Ne vous étonnez pas si elle revient souvent. Elle passe et repasse aux

mêmes endroits, particulièrement aux endroits faibles. Vous êtes doux : il faut bien qu'elle vous rende fort. Vous êtes fort : est-ce que vous ne voulez pas qu'elle vous rende doux? Voilà une personne dont le cœur est affectueux; la douleur accourt pour lui faire trouver dans le sacrifice et l'oubli d'elle-même un amour qui ne soit ni mou ni trop humain, mais élevé, noble, actif, agissant et persévérant. En voici une autre dont le caractère est plein de grandeur et de fermeté, mais dont la personnalité se développe sans mesure : comment la douleur n'accourrait-elle pas? Il faut bien que les larmes viennent arroser cette sensibilité qui s'éteint et cet amour qui tombe. Ames si fières, si personnelles, qui abondez et surabondez dans le moi, attendez, attendez la douleur : elle vous forcera bien d'aimer. Et vous, cœurs aimants, attendez-la aussi et craignez-la. Elle sera si pénétrante avec vous! Ah! elle ne vous laissera pas vous fondre en de molles tendresses. Il faudra bien que cette sensibilité devienne générosité et vertu.

Non, nous ne comprenons pas assez le travail intelligent de la douleur. Autrement nous adorerions la main invisible et tendre qui dirige le burin. Quand on ne veut pas se flatter, et qu'on regarde son âme, on est toujours étonné de voir que la douleur ait frappé si juste.

Et non seulement la douleur touche l'âme avec intelligence, précisément du côté où il y a des lacunes, des ombres, des vices, pour lui donner des qualités qui manquent; souvent on la voit diriger son burin aux plus beaux endroits de l'âme, là où s'épanouissent les vertus les plus chèrement acquises. Pourquoi? afin de les faire grandir dans l'épreuve, afin de les débarrasser de toute rouille. Vous êtes bon, patient; c'est pour cela que vous serez

assailli de toutes sortes d'ennuis. Vous êtes aimant, vous vivrez avec des égoïstes. Votre plus haute vertu, c'est celle-là précisément qui sera méconnue; votre plus belle qualité cherchera vainement son objet. Vous étiez fait pour la vie intime de la famille, peut-être que vous vivrez sans compagne, ou vous la perdrez de bonne heure. Vous portiez dans votre âme tous les rêves de la paternité, vous n'aurez jamais d'enfants. Si vous avez dans l'âme une place sensible, c'est là que la douleur mettra le burin; et si cette place sensible, vous ne l'avez révélée à personne, elle saura bien la trouver. Et si vous ne la connaissez pas vous-même, elle vous la montrera. Comprenez bien que la douleur n'est qu'un instrument; il y a derrière elle quelqu'un qui voit clair.

Je veux vous en indiquer d'autres preuves. Avez-vous remarqué avec quel art la douleur se proportionne aux âmes? Elle monte et descend, elle s'élève et s'abaisse avec elles; elle se fait exquise ou grossière selon leurs besoins. Vous ne ressentiriez pas les douleurs délicates de l'âme; Dieu vous enverra les dures fatigues du corps. Vous ne ressentiriez pas les nobles soucis de l'honneur; Dieu vous enverra les peines vulgaires de la fortune. Vous ne ressentiriez pas les saintes souffrances du cœur; Dieu vous enverra les sèches inquiétudes de l'esprit. Ne perdez rien de votre noblesse; car le jour où les douleurs élevées n'auraient plus de prise sur votre âme, elle serait renvoyée aux douleurs grossières.

Et au contraire voyez comme la douleur monte, se spiritualise en quelque sorte à mesure que les âmes se dégagent de la matière. Qui dira les douleurs exquises, inconnues de la foule, réservées à l'homme de génie, aux poètes, aux esprits d'élite? Et comment peindre le mar-

tyre invisible et sublime que Dieu opère au cœur des mères, au cœur ravi des vierges et des saints?

La vie est un creuset où se forment les âmes pour le ciel, et dans ce creuset on a toujours la flamme qu'on mérite. O vous qui comprenez ces choses et qui aspirez à l'élévation et à la sainteté, laissez faire la douleur. Celui qui la dirige sait, mieux que vous, où il faut mettre le burin.

Mais ceci me conduit à un autre point de vue plus intéressant encore; car ici les aspects se multiplient à mesure qu'on avance.

VI

Voici une chose que j'ai souvent observée. Elle m'a étonné d'abord, puis elle m'a jeté dans le ravissement.

Toute vie commence par le bonheur et finit par la tristesse. Le bonheur apparaît avec l'aurore de la vie et s'évanouit comme elle; puis la tristesse vient et ne finit plus. Pourquoi cela? Il semble que ce devrait être le contraire. Au commencement, quand je n'ai pas encore agi, rien fait, rien mérité, pourquoi tous les dons et toutes les joies? A la fin, quand j'ai travaillé, prié, aimé, quand je me suis soumis, pourquoi tous les abandons?

> Pourquoi Dieu met-il donc le meilleur de la vie
> Tout au commencement?

O mon Dieu, dites-le-moi, afin que la tristesse n'envahisse pas mes derniers jours, et que mon cœur ne se

brise pas dans la vieillesse morose, sans consolation et sans espérance, parce qu'elle serait sans lumière.

Nous l'avons vu, nous sommes ici-bas pour nous créer nous-mêmes, pour travailler à la beauté de notre âme. Or cette beauté n'est jamais achevée en ce monde. Il faut qu'elle croisse toujours. « Soyez parfaits comme mon Père céleste est parfait. Il faut aller de lumière en lumière, de vertu en vertu. Il faut ne s'arrêter jamais. Or on s'arrête dans le bonheur. On s'y attarde ; on s'y oublie. Voilà pourquoi nous commençons par le bonheur. Mais nous n'y demeurons pas. Il faut que Dieu nous en chasse. *Egredere, egredere.* Marchez, avancez, sortez de ce qui vous arrête. Ne restez pas en route. Dieu nous a tellement commandé de marcher, dit Bossuet, qu'il ne nous a pas même permis de nous arrêter dans l'infini.

Et c'est pourquoi, quand nous voulons nous arrêter ici-bas, quand nous nous oublions dans le bonheur, Dieu fait un signe, et la flamme de douleur s'allume sous nos pieds pour nous obliger de partir.

Voilà l'histoire de l'humanité et celle de chacune des âmes.

Voyez le monde. Il a commencé par le paradis terrestre. Mais qu'a-t-il duré ? L'homme n'a pas pu porter longtemps un tel bonheur. Il a fallu que Dieu l'en chassât pour lui faire retrouver, dans les larmes, l'amour évanoui et la beauté perdue.

Voyez le christianisme. Lui aussi a commencé par une sorte d'Éden. Mais que dit bientôt le fondateur ? « Il est nécessaire pour vous que je m'en aille. *Expedit vobis ut ego vadam.* » Et il ajoute ces profondes paroles : « Si je ne m'en vais, l'Esprit ne viendra pas. *Si enim non abiero, Spiritus non veniet.* » En d'autres termes, si le bonheur reste,

le bonheur de cette douce présence du maître et des disciples, l'Esprit ne viendra pas; l'Esprit, c'est-à-dire la grandeur, la vertu, la flamme sacrée du zèle, le beau feu du sacrifice et du dévouement. *Spiritus non veniet.*

Et ainsi de toute vie. L'enfant naît dans une sorte de paradis terrestre, caressé, gâté, enveloppé de tendresse. Mais cela ne dure pas, ne peut pas durer. Il faut qu'il goûte à l'amertume, qu'il boive de l'eau du torrent. Autrement la virilité ne viendrait pas. *Spiritus non veniet.* En le gâtant, ô mère, prenez garde de le gâter.

Le mariage vient. Nouvelle vie. Elle aussi a son heure d'enchantement. Mais si cette heure durait longtemps, que deviendrait l'âme? On oublierait ses parents, ses amis, ses œuvres, les pauvres à visiter, les vertus à acquérir. On s'arrêterait. Or il faut marcher. *Egredere, egredere.* Il faut sortir, non de l'amour, mais des jouissances de l'amour. Il faut en connaître les limites, les défaillances. Il faut approfondir son cœur par peines encore plus que par joies. *Si enim non abiero, Spiritus non veniet.* L'esprit, la flamme, la vertu désintéressée, le sacrifice et le dévouement, voilà où il faut arriver, c'est-à-dire aux vertus de l'amour, qui sont plus belles encore et meilleures que ses joies.

Même spectacle dans la vie religieuse. Elle s'ouvre par les douceurs du noviciat. O fiançailles sacrées de l'âme avec Dieu, qui peindra votre bonheur! Mais c'est une lune de miel aussi. Bientôt viennent les sécheresses, les abandons, les obscurités. La lumière, la consolation, l'une après l'autre, se retirent. L'âme marche seule dans le désert, ne tirant plus sa vie que de sa foi et de son amour. Et sous ses pieds s'attise, chaque jour plus ardente, la flamme de la douleur, afin qu'elle ne s'arrête jamais.

Voilà l'histoire de toutes les âmes et de tous les vices. Au début, une heure de ravissement, un enchantement passager, comme une goutte de miel au bord du vase. Puis, à chaque pas, la source des joies diminue, et le torrent des douleurs grossit. Chaque jour le corps plus pesant, chaque jour le cœur plus meurtri, chaque jour le fardeau plus lourd. Ne pouvant plus s'arrêter dans le bonheur, on cherche du moins à s'arrêter dans la peine. Cela est impossible. Après un rêve qui tombe, en voilà un autre qui s'évanouit. Quand on a creusé une fosse, il en faut ouvrir une nouvelle. On a beau dire comme le poète :

> Frappe encore, ô douleur, si tu trouves la place!

La place ne manque jamais. La douleur la trouve toujours. Quand elle a meurtri le corps, elle meurtrit l'esprit; quand elle a meurtri l'esprit, elle meurtrit le cœur. Quand elle a meurtri le cœur, elle le meurtrit de nouveau. L'éponge qui est au fond de la mer, après s'être saturée d'eau, devient incapable d'en recevoir davantage. Non le cœur. Il a une capacité infinie de souffrir. On arrive ainsi au bout. Tout ce qu'on a rêvé s'est évanoui; tout ce qu'on a recueilli est dissipé; tout ce qu'on a fait gît par terre; tout ce qu'on a aimé est mort. Que reste-t-il donc? On est tenté de se décourager, de s'asseoir désespéré sur tant de ruines. O homme aveugle, ce qui reste? C'est toi; c'est ton cœur. Au feu de la douleur, tout s'est anéanti, excepté ton âme. Quand le bûcher où mourut Jeanne d'Arc eut laissé tomber ses flammes, tout avait disparu de la noble victime, tout avait été consumé, excepté son cœur. La vie aussi est un feu. Au terme, il ne reste que le cœur,

purifié, agrandi, embelli, transfiguré par la douleur, digne du ciel pour lequel il a été fait et où il peut maintenant remonter.

Voilà où en voulait venir la douleur. Et vous voyez bien qu'au fond la douleur n'est que le suppléant de l'amour. Ce qu'elle fait, c'était à lui à le faire. L'amour illumine, l'amour purifie, l'amour embellit, l'amour rend saint et sublime; et si la douleur fait aujourd'hui ces œuvres-là, c'est que l'amour n'est plus assez puissant pour les accomplir seul.

Mais qu'il est puissant avec elle! Et qu'à son tour la douleur est un faible ouvrier, quand l'amour n'apparaît pas! Le vrai metteur en œuvre de la douleur, c'est l'amour. Seul, il en sait les forces et peut les employer. Un petit amour et une grande douleur, c'est déjà beaucoup; préparez-vous à voir des merveilles. Mais quand l'amour est aussi fort que la douleur, oh! que l'homme grandit vite! Il mûrit en une heure. Son âme devient céleste. Dieu se penche pour la regarder, et l'ange des saintes espérances descend pour la cueillir.

VII

Mais il faut s'élever plus haut, à ce qui est le dernier mot de la Religion sur ce douloureux et impénétrable mystère de la douleur. Qui est-ce qui a fait la douleur? Qui est-ce qui lui a donné le pouvoir d'illuminer, de purifier, d'embellir, de sanctifier les âmes? Qui est-ce qui verse la douleur sur les âmes, comme la lumière et la rosée sur

les champs? Qui est-ce qui travaille les âmes, sculpteur sublime, pour les faire belles? Et pourquoi Dieu les veut-il belles par la douleur et par l'amour, si ce n'est parce qu'il les aime? O âmes, écoutez ce mot, le dernier, le plus haut, celui qui seul vous consolera. Car il y a des croix si pesantes que tout ce que j'ai dit jusqu'ici ne suffirait pas à les faire porter. A l'infini de certaines douleurs, il faut l'infini des consolations.

Sachez donc que Dieu n'est pas seulement bon, sage, grand, miséricordieux; sachez qu'il nous aime; qu'il a pour nous plus que de la bonté, de l'amour; que cet amour, infini comme lui, a deux traits distinctifs, la passion et la jalousie : en sorte qu'auprès de cet amour ceux de la terre ne sont que des ombres, de pâles feuilles mortes qui tombent sans vie et sans sève. Et comment pourrait-il en être autrement? Est-ce un cœur mort que le cœur de Dieu, un cœur qui ne sache pas aimer? Est-ce de ces demi-cœurs qui n'ont point de flammes, et dont les pâles étincelles ne savent que retomber sur elles-mêmes, incapables d'aller aux autres et de les enflammer? Ou bien serait-ce un de ces cœurs impuissants qui aiment à la vérité et même avec ardeur, mais qui n'ont pas le pouvoir de réaliser leurs rêves? Gémit-il comme nous d'aimer, et de n'avoir que des mots froids pour le dire? Il est père; il est mère. Or figurez-vous un père qui serait tout-puissant, une mère dont le pouvoir égalerait le cœur? Avez-vous pesé ces deux mots : un amour infini? Ah! l'amour fini est déjà sublime; *omnia potest*, dit l'auteur de l'*Imitation*[1] : que sera-ce donc de l'amour infini? Pesez ce terme : Infini; c'est-à-dire inépuisable; infini, c'est-à-dire

[1] *Imitat.* lib. III, cap. v.

invincible; infini, c'est-à-dire ne se lassant jamais de donner, et ne se rassasiant jamais de recevoir. « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre esprit, de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces. » Voilà ce qu'il demande, et il le demande parce qu'il le donne. « Sachez-le, votre Dieu est un Dieu jaloux. » Voilà ce qu'il nous crie sur le Sinaï et sur le Calvaire, aux deux moments où il s'est le plus approché de l'humanité, ce qu'il a écrit avec des tonnerres et des foudres, et aussi avec des larmes et du sang, afin que les âmes le sachent et ne puissent plus l'oublier.

Placez-vous dans cette lumière et comprenez la conduite de Dieu. Il aime les âmes; il est jaloux de leur beauté. Il ne les a posées une minute dans le temps que pour qu'elles aient une grandeur de plus, ce je ne sais quoi d'achevé que la liberté seule peut ajouter aux œuvres de Dieu. Avec quelle tendresse il surveille leur vie, il soutient leurs mains pendant ce court mais laborieux travail! Joies et douleurs, amour et souffrances, comme il ménage tout cela, et uniquement pour les rendre belles, à la manière d'un grand artiste qui unit, d'une main savante, la lumière et les ombres pour charmer le regard et enchanter le goût! « Si Dieu veut votre âme tout entière, écrivait le P. Lacordaire à un jeune homme brisé par une déception dont il ne savait ni vaincre ni oublier l'amertume, faut-il s'étonner qu'il lui ôte tout ce qui pourrait l'enchaîner? C'est un Dieu jaloux, nous dit l'Écriture. Ces caresses que vous rêviez, cet amour doux et légitime qui coulerait comme un baume de votre cœur épris; ces choses ineffables de l'affection pure qu'il est donné aux hommes de goûter en passant, tout cela, pourquoi Notre-Seigneur n'en aurait-il pas peur, s'il veut que vous l'aimiez uni-

quement? » Il ajoute ces belles paroles : « Quand Dieu nous broie sous ses verges, n'est-ce pas pour que nous ne cherchions pas d'autre tête que la tête sanglante de notre Sauveur; pas d'autres yeux que ses yeux; pas d'autres lèvres que ses lèvres; pas d'autres épaules pour nous reposer que ses épaules sillonnées par les fouets; pas d'autres mains et d'autres pieds à baiser que ses mains et ses pieds percés de clous pour notre amour; pas d'autres plaies à soigner que ses plaies divines et toujours saignantes? Ah! mon ami, l'amour n'est-il pas l'amour? Vous vous plaignez de n'être pas aimé, et Dieu vous a donné au fond du cœur un amour chaste, immense, invincible. Vous voudriez y mêler d'autres amours profanes; et Dieu, qui ne le veut pas peut-être, vous frappe et vous blesse. Il vous découvre la vanité du monde. Il vous crucifie pour vous faire aimer davantage et imiter le crucifix. Son dessein sur tous les hommes est d'être aimé d'eux, et toute sa providence est dirigée dans ce but. »

Oui, tout est dirigé dans ce but, les rêves qui tombent et les coups de foudre qui brisent. Tout est ordonné par un amour jaloux qui veut être aimé à tout prix. Là est le grand sens de la douleur, le sens sublime de la mort. C'est l'acte d'un amour passionné, qui travaille à la beauté des âmes, ou qui rompt les liens qui l'empêchent de s'unir à elles. Et l'heure même de la mort ne trouve que là son explication.

Tantôt il attend doucement, patiemment, les âmes. Il les laisse peu à peu mûrir au soleil de la douleur. Il ne les cueille que quand elles ont perdu toute acidité, toute amertume. Oh! les belles morts que celles de certains vieillards! Mais que Dieu a été bon de les attendre longtemps!

D'autres fois, Dieu se hâte de retirer du monde certaines âmes qui n'ont fait qu'y apparaître. On les plaint. On accuse Dieu de cruauté. Et jamais l'amour n'a été ni plus délicat ni plus tendre. Dans ces jeunes morts dont l'antiquité, par une sorte d'instinct, enviait la destinée, à travers les larmes qu'ils laissent après eux, la sainte Écriture veut qu'on admire et qu'on adore ou l'amour infini qui a cueilli un fruit mûr avant l'âge : *Consummatus in brevi explevit tempora multa ;* ou l'amour prévoyant qui a craint pour une plante délicate un orage trop fort : *Raptus est ne malitia mutaret sensus suos.* On dit : Mais elle était si pure ! et c'est précisément pour cela qu'elle a ravi le cœur de Dieu. Mais nous l'aimions tant ! Oui ; mais il y avait quelqu'un qui l'aimait comme vous, avant vous, qui était plus que vous son père, sa mère, son époux, et qui a fait pour elle ce que vous eussiez fait vous-mêmes, si vous aviez eu l'intelligence et la puissance de Dieu comme vous en aviez l'amour. « Malheureux que nous sommes ! écrivait encore l'auteur que nous avons nommé plus haut, nous oublions toujours que ce que nous aimons est aimé par un autre que nous, et que Dieu s'est appelé dans les Écritures le *Dieu jaloux.* Nous oublions dans nos amours celui qui aime plus que toutes les créatures ensemble, et qui, afin de leur ôter tout droit de se plaindre jamais de lui, a voulu mourir pour eux, tout éternel qu'il fût de sa nature. Levez les yeux vers ces régions de l'amour sans bornes, c'est là que vous connaîtrez le secret de vos larmes ; vous y verrez dans les embrassements de Dieu l'âme que vous pleurez. Vous y verrez les raisons de cet ordre qui vous semble cruel, et comment la beauté sans tache d'une âme chrétienne fait violence à Celui qui fut son premier époux dans le baptême. Et tournant la vue vers

l'horizon douloureux qui va chaque jour s'éloigner de vous, vous connaîtrez peut-être qu'il y eut plus de peines épargnées que de joies ravies aux objets de votre affection, et vous bénirez la main incompréhensible qui bénit toujours quand elle s'étend sur ses serviteurs et ses élus. »

C'est la gloire de la Religion d'avoir mis non seulement sur les lèvres du génie, mais au cœur de tous, d'avoir rendu simples et familières des notions tout à la fois si hautes et si douces, si resplendissantes et si pures. Que sont, à côté de telles pensées, les vaines consolations de la sagesse humaine? Que peut-elle pour expliquer la douleur, pour expliquer la douleur des plus belles âmes, des familles les plus vertueuses, de ceux qui semblaient les plus dignes du bonheur, puisqu'ils ne pensaient qu'au bonheur des autres? Qu'elle nous donne à sa manière raison de cet étrange phénomène moral, capable de décourager la vertu. Et surtout qu'après nous avoir montré la source des larmes, elle vienne les essuyer, car c'est ce dont nous avons le plus besoin, et c'est ce que fait la Religion. Mais il n'y a qu'elle qui le fasse, et, nous l'allons voir, elle le fait divinement.

CHAPITRE DOUZIÈME

DU TRAITEMENT DIVIN DE LA DOULEUR
(SUITE)
COMMENT LA RELIGION
APRÈS NOUS AVOIR EXPLIQUÉ LE MYSTÈRE DE LA DOULEUR
NOUS AIDE A EN SUPPORTER LES COUPS

Vous me direz peut-être : « Mais, s'il en est ainsi, comment peut-on pleurer sous les coups de la douleur? Si la douleur illumine, purifie, embellit, transfigure; si elle est la grande ouvrière de la vie, envoyée pour créer le cœur de l'homme et pour l'emporter dans le ciel après l'avoir trempé dans ses flammes, pleurer est une inintelligence et une faiblesse; c'est une révolte et un crime. »

Non, ce qui est un crime, c'est de murmurer.

O Seigneur, je conviens que l'homme est en délire
S'il ose murmurer;
Je cesse d'accuser; je cesse de maudire :
Mais laissez-moi pleurer.

La Religion ne le défend pas. Elle permet les larmes. J'allais presque dire qu'elle les commande. Du moins elle les sanctifie, et, en les sanctifiant, elle les adoucit. Elle

enseigne à pleurer, en regardant dans le ciel, mais sans oublier la terre; plus habile peut-être encore dans l'art de consoler les douleurs que dans celui de les expliquer.

Méditons donc, en paix et pleins d'espoir, ce second degré de la science divine de la douleur. Qui n'en a besoin? Qui est encore assez ignorant de la vie pour n'avoir pas une plaie au cœur? Qui de nous, en ces tristes temps, n'a mené le deuil autour de quelque tombe chérie? O religion, viens, enseigne-moi à pleurer.

I

Où a-t-on pris que la Religion défendait les larmes? L'âme la plus religieuse de tous les temps, le type idéal de toute vie céleste, au témoignage même de ceux qui ne confessent pas sa divinité, Jésus a pleuré. Il s'est troublé, il s'est abattu sous les coups de la douleur. Au jardin des Oliviers, baigné de sueur et de sang, il a dit : « Mon âme est triste jusqu'à la mort; » et il a fallu qu'un ange vînt l'aider à boire au calice amer. Sur la croix, il a cherché des consolateurs; il en a eu besoin, quoique, hélas! il n'en ait point trouvé. Au tombeau de Lazarre, il a versé des larmes plus belles encore, puisque c'étaient les larmes du cœur. Mais qu'auraient-elles donc été, ces larmes de Jésus, s'il n'avait pas eu, pour se consoler, le divin pouvoir de se rendre son ami. Trouble sacré, saints frémissements, émotion tendre et divine, vous consolerez éternellement ceux qui souffrent! Larmes précieuses, l'humanité vous a recueillies; elle vous a enchâssées dans l'or et

dans l'argent; elle vous adore à deux genoux, parce que vous lui apprenez que, dans les grandes infortunes, on peut pleurer et gémir sans offenser un Dieu qui a pleuré le premier!

Il est vrai que de faux mystiques se sont emportés à cet excès de défendre les larmes à ceux qui souffrent. Mais l'Église les a condamnés et l'humanité en a détourné les yeux avec horreur, pour les reporter, pleine d'une tendre admiration, sur les vrais héros, ses modèles, ceux qui n'ont pas outragé la nature humaine sous prétexte d'honorer Dieu.

D'abord, au pied de la croix, Marie, mère de douleurs, la plus pure, la plus la forte, la plus magnanime des créatures; faible ici, étendue et évanouie selon les uns, debout selon les autres, mais, au témoignage de tous, noyée dans ses larmes et accablée de douleurs :

Stabat mater *dolorosa,*
Juxta crucem *lacrymosa.*

Après le Maître, à la suite de la Reine, voici tous les saints. Avez-vous observé quelquefois leurs portraits authentiques? Il y a quelque chose d'attendri sur leurs visages. Ils ont des larmes dans les yeux; et si vous lisiez leur histoire, vous verriez qu'en effet, ni pères, ni mères, ni épouses, ni enfants, ne se sont jamais trouvés plus humains qu'eux sous les coups de la douleur. Qui ne connaît, par exemple, les larmes de saint Augustin au lit de mort de sainte Monique; les gémissements, les plaintes éloquentes de saint Bernard à la mort de son frère? Qui n'a encore dans l'oreille les cris déchirants de sainte Élisabeth de Hongrie, quand son jeune et cher époux fut arraché de ses

bras? Voyez dans les auteurs du temps les précautions qu'on dut prendre pour annoncer à saint Louis la mort de sa mère, et, dans la pleine résignation de ce grand saint, ses sanglots, ses évanouissements qui firent craindre pour sa vie, et qui arrachèrent aux assistants ce cri : « Eh! Sire, Sire, n'allez pas mourir aussi! » Faut-il rappeler la lettre et les pleurs de saint François de Sales à la mort de sa mère, et sainte Chantal *scandalisant* par l'immensité de sa douleur ceux qui la virent pleurer. Les faux mystiques dont je parle ne se sont pas contentés de proscrire la sensibilité et la tendresse; mais comme il leur fallait des modèles, ils ont altéré l'histoire, ils ont fait des saints faux, méconnaissables, odieux; des saints de pierre et de marbre, sans cœur, sans entrailles, sans amour. Ils croyaient les faire plus grands! Insensés! comme ceux qui, sous prétexte de faire triompher la foi, éteignent la raison et foulent aux pieds l'esprit humain. Ils ne savaient donc pas que le charme souverain des âmes religieuses, ce qui enchantera éternellement l'humanité dans les saints, c'est ce mélange de divin et d'humain, de faiblesse et de force, de sensibilité et de courage, de gémissements dans la douleur, de cris, d'évanouissements à la mort de ceux qu'ils aiment; mais gémissements sans murmures, mais cris sans révolte, mais accablements de la nature dans la plus complète et la plus touchante résignation.

Osons dire toute notre pensée : c'est ce divin qui augmente en eux l'humain. Du moins je n'ai vu nulle part dans l'histoire, et je ne rencontre jamais dans la vie, des cris de douleur pareils à ceux que je trouve dans la vie des saints; et si j'admire leur force, c'est que d'abord j'ai été ravi par leur tendresse.

La Religion ne défend donc pas les larmes. Elle ne les

a jamais défendues. Elle défendrait plutôt de n'en point verser. Elle s'étonnerait du moins qu'au moment où une vie se brise, pas une larme ne jaillisse. Elle verrait là une force qui ne vient pas d'elle. Elle n'y reconnaîtrait pas le cœur qu'elle a essayé de créer, l'amour dont elle a révélé la beauté au monde. Elle s'éloignerait, inquiète de ne pas retrouver sur la face d'un chrétien quelque chose des traits de Jésus-Christ au tombeau de Lazare, sur la figure d'une chrétienne quelque trace des larmes de Marie au pied de la croix. « Bienheureux ceux qui pleurent. » C'est le mot de la nature, mais c'est aussi celui de la Religion.

Pleurez donc; versez des larmes. Voilà votre vie qui se déchire. Voilà que la moitié de votre âme et la meilleure vous est arrachée. Voilà que les fruits de votre amour tombent de vos bras, commes ces fleurs touchées par les premiers froids et qui jonchent tristement la terre. Pleurez, ne vous laissez pas consoler : *Et noluit consolari, quia non sunt*. Ni l'homme ne peut vous consoler, ni Dieu ne le veut. Non, Dieu ne veut pas de ces âmes qui se consolent si vite; qui, après la mort d'un être chéri, tournent la tête et essayent d'oublier. Ah! pleurez plutôt, n'oubliez jamais. « Les larmes, dit saint Augustin, attestent la douleur, elles attestent l'amour. C'est le sang du cœur qui s'en va en ruisseaux[1]. » Laissez ce sang du cœur couleur au pied de la croix, dans la foi, dans l'espérance et dans l'amour.

[1] Testantur lacrymæ dolorem; testantur amorem. Erumpunt quasi rivuli sanguinis cordis. (S. Aug. *Homil.* XXVII.)

II

Éclairée par la Religion, l'âme affligée pleure donc, mais elle pleure en adorant. Elle dit : « O mon Dieu, vous l'avez voulu. C'est donc bien. Ma raison ne le comprend pas. Toute ma nature le repousse. O mon Dieu, s'il était possible que ce calice amer s'éloignât de moi! Mais si ce n'est pas votre volonté, *fiat!* »

Il est vrai que d'abord ce *fiat*, on ne le dit que du bout des lèvres. Les lèvres tremblent en le disant. Mais, à force d'être redit, il passe comme un baume dans le cœur. Peu à peu l'âme se fortifie; elle monte plus haut; elle dit : Dieu est bon; Dieu fait tout par bonté. Elle dit mieux encore : Dieu est amour; Dieu fait tout par amour. Ou du moins, si ces pleines affirmations de la foi sont encore impossibles à son cœur brisé, elle dit, comme une jeune veuve accablée de douleur, et qui essayait d'amener peu à peu sur ses lèvres la parole de la foi : « Oh! oui, j'espère que je suis persuadée que tout ce que tu fais, ô mon Dieu, est bien fait! » Voilà la première consolation que la Religion donne aux âmes : la vue claire de la bonté infinie de Dieu, et, dans la nuée qui nous enveloppe, sous le coup de foudre qui nous brise, la certitude de son amour.

Quand cette jeune veuve dont je parlerai plus tard fut près de défaillir sous le poids de la croix, le doux et pieux abbé Gerbet, qui lui servait d'ange consolateur, composa, pour la soutenir, un acte de foi qu'il appela le *Credo de la*

douleur. Faites-vous à votre usage, approprié au genre de croix que vous portez, votre *Credo* de la douleur. Il n'y a qu'un *Credo* de la foi. Il y a mille *Credo* de la douleur. Faites donc le vôtre. Mais, de quelque manière que vous le composiez, mettez-y les articles suivants :

« O mon Dieu, je crois que vous êtes bon; je crois de toutes les forces de mon âme, de toutes les lumières de ma raison, de toutes les intuitions de mon cœur, que vous êtes la bonté même!

« O mon Dieu, je crois que vous n'êtes pas seulement bon, tendre, clément, indulgent, miséricordieux; je crois que vous êtes l'amour infini; je crois que toutes vos pensées, tous vous actes ont leur racine dans votre cœur, leur première et dernière inspiration dans votre amour!

« O mon Dieu, j'aime mon père, ma mère, mes frères, mes sœurs, mon époux, mes enfants; j'aime tendrement, profondément, tous ceux que j'aime; ô mon Dieu, je crois que vous m'aimez bien davantage encore!

« O mon Dieu, je ne voudrais pas faire de mal à mon enfant. Comment pourrais-je donc croire que vous vouliez me faire du mal? Il est vrai que je l'ai puni quelquefois; je l'ai même frappé. Je lui ai enlevé des choses qui lui plaisaient; et, sans m'arrêter à ses cris, je lui ai interdit des amusements qui lui étaient agréables. Mais, ô mon Dieu, que cherchais-je, si ce n'est son bien? Ah! je proteste que je n'ai jamais agi pour lui faire du mal, jamais pour lui prouver ma puissance; j'aurais eu horreur d'une telle pensée; toujours j'ai voulu son bien, je l'ai cherché toujours. Je suis prête à souffrir, à mourir pour le lui procurer. O mon Dieu, voilà mon cœur, ombre du vôtre. Je baise donc ma croix. Je dis : Elle vient de la bonté de Dieu. C'est son amour qui me l'envoie. Je ne le vois pas;

toute ma nature frémit; mais je le crois. Je ferme les yeux, et, brisée, meurtrie, je me repose sur son cœur.

« O mon Dieu, j'attends avec impatience, mais en paix, le grand jour de la lumière. Ce jour-là, les brouillards se dissiperont. Je saurai pourquoi vous m'avez enlevé mon père, ma mère; pourquoi vous m'avez arraché mon époux; pourquoi, dans ce doux nid que j'avais préparé à mes enfants, vous m'en avez emporté un, deux, trois peut-être. Je saurai pourquoi il a fallu que je ne sois pas comprise, que je sois abandonnée, trahie, peut-être calomniée. Je saurai pourquoi il a fallu que la maladie me clouât de si longues années sur un lit de souffrances. Je saurai tout cela, mon Dieu!... Mais déjà je le sais. Le mot de l'éternité, de la pleine lumière, et le mot des ombres est le même: Dieu est bon, Dieu est amour; Dieu fait tout par miséricorde, Dieu fait tout par bonté.

« O mon Dieu, vous réunirez ceux que vous séparez aujourd'hui. Vous sécherez les larmes; vous embaumerez les douleurs. J'attends, je crois et j'aime[1]. »

III

Il faut l'avouer cependant, quelquefois il y a des malheurs qui déconcertent la raison et font chanceler la foi, et où la foi semble même le plus grand obstacle à la consolation. C'est un être tendrement aimé qui est mort sans avoir donné pendant sa vie un regard à Dieu. C'est

[1] Voir, dans le *Récit d'une sœur,* le *Credo* de la douleur, composé par l'abbé Gerbet. Toutes les paroles en sont tirées de la sainte Écriture.

un enfant, un jeune homme que la mort emporte tout vif au milieu de ses passions. Mon Dieu! j'aurai toute ma vie dans l'oreille les cris d'une mère dont le fils venait de se suicider. Douleur immense pour une mère, accablante pour une chrétienne. Mais là même, la Religion ne fait pas défaut à ceux qui souffrent, et l'espérance, agitant son flambeau, verse au sein des plus profondes ténèbres une lumière qui nous empêche de défaillir.

Qui peut dire les miséricordes de Dieu au lit de mort de ses enfants! Là, dans ces ombres confuses de la dernière heure, où l'homme ne discerne plus rien, qui peut savoir ce qui se passe entre Dieu et une âme? Quand l'âme erre sur les lèvres comme un léger souffle, déjà plus de la terre, pas encore du ciel; au moment où Dieu s'approche pour recueillir cette âme, qui peut dire ce qui se passe? Une mère repoussera-t-elle son enfant, même ingrat? N'essayera-t-elle pas, par tous les moyens, de le ramener à elle? Ne fera-t-elle pas les premières et les dernières avances? N'excédera-t-elle même pas? Et jusqu'au bout, ne cherchera-t-elle pas à le sauver, même malgré lui? Or Dieu est plus que mère.

Voyez ce qu'il a fait pour rendre la perte des âmes presque impossible. C'est peu de nous avoir enveloppés de cette grâce dont il est dit qu'elle nous prévient, qu'elle nous accompagne, qu'elle nous suit, qu'elle nous enveloppe et nous baigne comme une atmosphère; c'est peu d'avoir établi sept sacrements, c'est-à-dire sept fleuves de lumière et de force, qui arrosent la vie tout entière et chaque période de la vie; comme si ce n'était pas encore assez pour rassurer son cœur de père, voyez et adorez l'admirable invention de son amour.

Vous êtes dans une île déserte; vous êtes seul; vous

n'êtes pas baptisé. Il n'y a là, pour vous donner le sacrement de la régénération, ni un prêtre, ni un chrétien, ni un homme. Vous allez mourir. Seriez-vous perdu? Non; car vous avez un cœur; vous en tirez un seul acte, un acte de désir, un acte d'amour, vous voilà baptisé, régénéré, sauvé. Qui enseigne cela? l'Église.

Vous êtes malade; déjà vous sentez que la mort étend sur vous ses ailes funèbres. Vous vous rappelez vos péchés, vos faiblesses, tel acte dont la conscience vous dit : « Ceci certainement, incontestablement, c'est le mal. » Le prêtre n'arrive pas pour recueillir votre aveu, l'offrir à Dieu, et vous pardonner en son nom. Que faire? Vous avez un cœur, vous en tirez un souffle, un cri, une larme, un regret, un acte d'amour, un seul. Vous voilà absous, purifié, pardonné.

Vous êtes dans une église à l'heure où le saint sacrifice de la messe ne s'offre pas, où nul prêtre n'ouvre les portes du tabernacle. Cependant vous avez faim et soif de Dieu. Vous dites : « Comme le cerf altéré soupire après les sources d'eau vive, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu! » Serez-vous privé du bonheur de la sainte communion? Non; vous avez un cœur; vous en tirez un acte d'amour; vous voilà communié. Qui dit cela? l'Église. Et elle enseigne que cette communion du désir peut avoir une telle intensité, qu'elle égale en résultat la communion réelle et que quelquefois elle la surpasse.

Ainsi le cœur de l'homme a reçu de Dieu une sorte de puissance sacramentelle. Il baptise, il absout, il communie. Il produit tout seul les effets des sacrements, et les remplace, quand on ne peut pas les recevoir. Il est à lui seul toute la Religion. Que dites-vous donc quelquefois que nous damnons tout le monde! Eh! vous voyez bien que nous ne pouvons damner personne. Cet homme qui va

mourir, il blasphémait tout à l'heure. Le prêtre est venu, il l'a repoussé; le crucifix, il l'a écarté de la main. Ç'a été son dernier mot, son dernier acte. Puis il est tombé dans les ténèbres et dans ces derniers bégaiements que l'homme n'entend plus. Les secours de la religion ne pourront plus arriver jusqu'à son âme, désormais trop avancée dans les ombres de la mort. Mais il lui reste son cœur, et pour être sauvé, pardonné, que faut-il? Un simple acte d'amour, un seul désir, un seul regret, un seul mot : « Mon Dieu, je vous aime. » Hommes aveugles, qui pleurez de désespoir autour de cette couche! pendant ce temps, peut-être, les anges emportent l'âme avec des cris de joie. Elle a été sauvée par le huitième sacrement.

Cet homme qui vient de se suicider, oh! il a fait un crime affreux. L'Église se détourne avec horreur de ses restes mutilés, et elle fait bien. Mais enseigne-t-elle qu'il est certainement perdu sans ressources? Non, certes; car qui sait ce qu'a fait son âme au moment où elle partit, blessée, de ce monde? qui sait ce qu'elle a vu à la lueur du coup qui l'a tuée, quelle révélation lui a apportée la décharge de l'arme à feu? Elle a eu bien peu de temps, direz-vous. Et que fait le temps ici? Un mot, un cri, un regard, un élan, c'est assez pour qu'elle sorte purifiée de ce monde.

Écoutez une histoire :

Dans un des monastères de la Visitation, au temps de la mère de Chantal, il y avait une humble et sainte religieuse, célèbre d'abord à la cour par sa beauté, et plus tard, au cloître, par ses prières perpétuelles et ses pénitences. Elle se nommait Marie-Denise de Martignat; et elle eut jour la révélation que voici :

Charles-Amédée, duc de Nemours, qu'elle avait connu

autrefois à la cour de Savoie, s'étant battu en duel avec son beau-frère le duc de Beaufort, fut percé d'un coup d'épée et tué raide; ce qui jeta la Savoie dans la désolation. Or le matin du jour où avait lieu ce triste duel, et près d'une semaine entière avant qu'on en eût reçu à Annecy la nouvelle, la mère de Martignat vint tout en larmes se jeter aux genoux de la supérieure, en lui disant : « Ma mère, je viens vous dire que le duc de Nemours s'est battu en duel, et a été tué raide; mais ne craignez rien : au moment où l'épée le toucha, dans cet éclair, il a eu le temps d'élever son âme à Dieu et d'obtenir son pardon. Il est en purgatoire. Mais si bas, si bas! Hélas! qui l'en retirera? »

Et comme la supérieure hésitait à croire au salut de cette âme : « Ah! disait la sœur de Martignat, il n'a eu qu'un moment pour coopérer à la lumière de Dieu, mais il l'a fait. » Elle ajoutait : « Je ne suis pas tant émue du lamentable état des souffrances où j'ai vu cette âme, comme je suis arrêtée et occupée en l'admiration du bienheureux moment de grâce qui a fait son salut. Je vois cet instant bienheureux comme un écoulement de l'infinie bonté, douceur et charité divine. L'action dans laquelle il est mort mériterait l'enfer. Ce n'est pas son attention à Dieu qui lui a su attirer du ciel ce précieux moment de grâce; c'est un effet de la communion des saints, par la participation qu'il a eue aux prières que l'on a faites pour lui. La toute-puissance divine s'est amoureusement laissé fléchir par quelque bonne âme, et a fait ce coup au-dessus des lois ordinaires de la sainte conduite. »

Elle disait encore (car toute cette théologie est admirable, on ne se lasse pas de la citer) : « Dieu s'est servi de l'instinct que nous avons naturellement d'invoquer notre principe, quand nous sommes dans le pressant danger de perdre l'être

que nous tenons de lui, pour toucher ce prince et pour l'attirer par un élan de recours à la divine grâce efficace. La grâce divine est plus active que nous ne saurions concevoir, nous n'avons pas sitôt fait un clin d'œil que Dieu a fait son coup dans une âme qui veut coopérer; le moment dans lequel l'âme fait l'acte de coopération n'est pas de beaucoup plus long que celui dans lequel elle la reçoit, et en cela l'âme fait une admirable expérience qu'elle est créée à l'image et à la ressemblance de Dieu. »

A partir de ce jour, cette humble et ardente sœur se voua à diminuer, par voie d'expiation et de solidarité, les souffrances de celui qu'elle appelait « son pauvre prince ». Elle pria, elle fit prier pour lui. Elle quêtait partout des prières. Elle ne mourut pas sans avoir acquis la certitude que, par le mérite de ses expiations, il avait fait quelques pas vers la lumière où il devait entrer un jour. Et jamais ni prêtre, ni évêque, ni supérieure, ni la sainte elle-même ne mirent en doute la vérité de cette révélation.

Oh! que nous connaissons peu le cœur de Dieu! Quand l'homme va mourir, cet homme qu'il a créé de ses mains, qu'il a surveillé avec tendresse pendant toute sa vie, qu'il a talonné, frappé, blessé, illuminé pour le rappeler à lui; qui n'a rien écouté; quand il va mourir, Dieu se prépare à lui livrer le dernier combat, le combat de l'amour, le combat suprême d'une mère qui, voyant que son fils va lui être arraché, devient folle, devient furieuse, arrive au paroxysme de la colère et de l'amour. Il descend donc, ce Dieu de bonté; il se penche, ce père inquiet, sur la couche douloureuse où va mourir un de ses fils. Il fait appel à tout ce qu'il avait employé déjà pour le vaincre, lumières, grâces, tendresses, bienfaits :

Je t'en avais comblé, je t'en veux accabler!

Si le malade se rend aux premiers assauts, les hommes voient le triomphe, et la Religion se réjouit de la conversion d'un pécheur. Mais si l'homme résiste et entre, avant d'avoir cédé, dans les ombres qui précèdent la mort, le combat ne cesse pas pour cela; il continue, et la victoire peut encore rester à Dieu, alors même qu'il n'y a plus pour les hommes aucun moyen de le savoir. Quand les yeux du malade sont déjà envahis par les ombres de la mort, quand ses pieds sont froids, quand, pour s'assurer qu'il vit encore on est obligé de poser la main sur son cœur, si la main était plus sensible, elle sentirait la lutte qui continue, la lutte suprême. Il s'agit d'obtenir un mot, rien qu'un mot, moins qu'un mot, un souffle, un simple élan. Dieu y travaille avec l'obstination de l'amour; et qui ne sent que Dieu, lutteur habile, bien souvent doit l'obtenir?

Vous me direz : Que savez-vous de tout cela? Où avez-vous pris l'histoire de cette lutte? Et moi je vous réponds : Je l'ai prise dans votre cœur. Êtes-vous père? Êtes-vous mère? Ce que je dis là, ne le feriez-vous pas? Hé quoi! le cœur de Dieu ne vaudrait pas le vôtre! et vous auriez l'honneur de faire pour vos enfants plus que Dieu ne ferait pour les siens! Cela est impossible. Et c'est ainsi, ô Religion divine, que nulle douleur ne reste sans consolation. Tu les embaumes toutes dans l'espérance.

IV

Mais ni la foi ni l'espérance ne sont le dernier mot de la Religion. Le dernier mot de tout, c'est la charité; c'est l'amour. « Il y en a trois, dit l'Apôtre, la foi, l'espérance

et la charité; mais le plus grand des trois c'est la charité. *Tria hæc, major autem horum est charitas.* » Après donc qu'elle a embaumé la douleur dans ces aromates précieux qu'on appelle la foi et l'espérance, s'enhardissant avec le succès, et sachant qu'il n'est rien qu'on ne puisse obtenir de l'homme quand on s'adresse à son cœur, elle a essayé de transfigurer la douleur par l'amour.

Oui, elle a essayé de faire aimer la douleur. L'application de l'amour à la douleur, la douleur devenant l'objet de cette passion qu'on appelle l'amour, voilà peut-être ce que la Religion a tenté de plus grand sur la terre, et il faut avouer que si une pareille chose n'est pas un rêve, c'est la solution complète, radicale, et évidemment divine, du problème de la douleur.

Plus je réfléchis, plus je suis étonné du peu qu'ont pu les hommes vis-à-vis de ce problème. Voilà six mille ans que la douleur, semblable au vautour de Prométhée, nous laboure la poitrine, nous broie le cœur : eh bien ! qu'a-t-on fait ? A quoi se réduisent tous les efforts des hommes vis-à-vis de la douleur? Ou la nier, ce qui est une folie; ou essayer de la supprimer, ce qui est un rêve; ou la haïr, ce qui ne sert qu'à l'augmenter; ou tâcher de se distraire et d'oublier, ce qui est ajouter une douleur à une douleur, une tombe à une tombe, ensevelir une seconde fois ceux qu'on a le plus tendrement aimés. Et voilà tout, pourtant!

« Non, vous ne pouvez pas vous imaginer, me disait dernièrement un homme du monde, un ingénieur en chef, arrêté tout jeune par une maladie de langueur au milieu de la plus brillante carrière, vous ne pouvez pas vous imaginer la platitude, la vanité des consolations que je reçois tous les jours. On me dit : « Voyagez, allez en Italie, allez voir l'Orient. — Et avec quoi? Est-ce que j'ai trente mille

francs de rentes pour vivre ainsi sur les grandes routes? — Alors, étudiez, faites de la physique, de la chimie, cela récrée. — Mais j'ai quarante ans, toutes mes études se sont dirigées ailleurs. Je ne sais pas le premier mot de ces sciences-là. Il me faudrait un cabinet, des instruments, et je n'ai pas vingt mille francs à y mettre. — Eh bien, alors achetez un microscope et amusez-vous à voir de petites bêtes, c'est intéressant. — Tenez, laissez-moi tranquille avec toutes vos consolations. Je souffre, je suis triste, j'ai la vie à dégoût. Vous ne pouvez rien pour moi. »

« Voilà pourtant, Monsieur, continuait cet ingénieur, mes conversations de tous les jours, ce dont j'ai les oreilles rebattues chaque matin. Et savez-vous quels sont ces beaux consolateurs? des gens qui se portent comme des charmes et qui ont cinquante mille livres de rentes. »

Et celui dont je parle était simplement arrêté par une maladie de langueur au milieu d'une brillante carrière! Mais s'il avait perdu un enfant, une femme chérie, pensez-vous qu'on aurait su lui dire autre chose?

Oh! nous les connaissons, disait déjà Job, ces consolateurs onéreux, *consolatores onerosi*. Et nous connaissons aussi leurs solutions. Il n'y en a point d'autres que celles que je viens de dire. Et aussi qui est consolé? Où sont les larmes essuyées? Le monde se remplit d'une foule d'hommes qui ont trop d'esprit pour essayer de la supprimer, et qui, n'ayant pas les lumières de la Religion pour la comprendre, courbent la tête sous ses coups, et s'en vont muets, mornes, silencieux et désespérés. Un médecin de nos jours a dit que les deux tiers des hommes de ce temps mouraient de chagrin. J'en ai eu moi-même des preuves nombreuses. Et comment en serait-il autrement? La douleur en haut, la douleur en bas, la douleur à droite, la douleur à gauche;

et aucune consolation ! et sur la tête un ciel d'airain ! Il y a de quoi devenir fou.

Et c'est pourquoi, quand je vois que la Religion apprend à l'homme à supporter la douleur, à l'accepter avec foi, avec résignation, avec espérance; quand je vois qu'elle va plus loin, et qu'après avoir fait franchir aux âmes ces degrés élémentaires, elle les élève, même les plus humbles, au degré transcendantal, et qu'elle met tant de lumière dans leur esprit qu'elle les amène à aimer la douleur, je dis que Dieu est là et qu'il n'est peut-être pas de preuve plus haute de sa réelle présence au sein de la Religion.

Dites, tant que vous voudrez, qu'il est impossible d'aimer la douleur, qu'il y a de l'hyperbole et de l'exaltation. Moi, je vous réponds : Ce sont là des faits, des faits d'expérience, des faits qui remplissent la vie de tous les saints, et, à des degrés divers, la vie de tous les chrétiens, même les plus humbles; et j'ajoute que ce sont des faits parfaitement logiques. — Quoi ! aimer la douleur ! — Eh ! oui, si elle nous fait du bien; si, en brisant notre corps, notre enveloppe mortelle, elle illumine notre âme; si elle la purifie et la refond ; si elle lui donne sa vraie grandeur, son immortelle beauté ! Supposez que le bloc de marbre sur lequel s'acharnait Michel-Ange à grands coups de ciseau eût eu l'intelligence, est-ce qu'il n'aurait pas tressailli de joie à chaque coup qui le transformait ? Et l'or, mélangé de terre, souillé, laid à voir, animez-le; est-ce qu'il ne soupirera pas après la fournaise ? Est-ce qu'il ne dira pas : « Il y a un baptême dans lequel il faut que je sois plongé, et combien le temps m'en dure ! *Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor usque dum perficiatur !* »

Voilà l'histoire des saints, des héros de la Religion.

Cherchez bien, vous n'en trouverez pas un seul qui n'ait aimé la souffrance, non en elle-même ni pour elle-même assurément, mais à cause de ses effets. La douleur est une purification, une refonte; et ces âmes si pures, qui gémissaient de sentir en elles la loi du péché, tressaillaient de joie en voyant la souffrance venir à elles comme un auxiliaire sublime. La douleur est une humiliation ; et ces âmes si humbles se réjouissaient de penser qu'elles seraient étendues un jour sur un lit de douleur, le visage éteint, les traits défigurés, toute beauté évanouie, dans la plus profonde humiliation qu'on puisse subir en ce monde. La douleur, la mort, c'est la séparation de toutes les choses créées, la destruction de tous les rêves, de toutes les illusions, de tous les péchés; c'est la fin du temps et le commencement de l'éternité; c'est le déchirement du voile qui nous cache Dieu. Comment les saints qui ne vivaient que pour lui n'auraient-ils pas tressailli ? Comment n'auraient-ils pas salué la douleur comme une amie, la mort comme une libératrice ? Comment n'auraient-ils pas dit : *Cupio dissolvi et esse cum Christo?*

Voilà où la Religion conduit ses héros. Elle jette sur la douleur une telle lumière, qu'elle la leur fait aimer. Ils en savourent les délices. Ils s'y plongent comme dans un bain. Ils regardent la croix et lui disent : *O bona crux! crux amata!*

Il est vrai que je ne parle ici que de la douleur physique, de cette douleur qui brise nos os, qui torture nos membres. C'est de celle-là seulement que je dis que la Religion nous la fait aimer. Mais quand vous, hommes de la sagesse humaine, vous ne parvenez même pas à me la faire accepter, me la faire aimer, ou même simplement me faire entrevoir et comprendre qu'on puisse l'aimer, n'est-ce pas déjà un résultat sublime ?

Quant aux autres douleurs, douleurs de cœur, perte d'être chéris, séparation de ceux qu'on aime, oserai-je bien ici prononcer le mot d'amour? En vérité, je n'oserais. J'aurais peur d'outrager la nature humaine en lui laissant espérer une telle guérison. Et cependant, ce mot impossible, voilà que je le trouve sur les lèvres d'une femme qui a immensément souffert, et puisque nous sommes ici au plus vif de cette grande question, on me permettra de rappeler rapidement, à l'honneur de Dieu et de la Religion, comment en elle la plus cruelle des douleurs a été divinement consolée et presque changée en bonheur.

V

Je ne sais si la littérature intime du XIX[e] siècle a produit quelque chose de plus émouvant que le *Récit d'une sœur.*

Deux jeunes gens se rencontrent à Rome. Ils se voient, ils s'aiment. Ils emportent à Naples l'un le coup de foudre de l'amour, l'autre le germe seulement, mais un germe qui va grandir, et en quelques mois devenir sublime. Écoutez les confidences du premier, ou plutôt, car tous les charmes devaient se trouver réunis ici, écoutez les confidences de l'un et de l'autre, mêlées à leur insu dans un même récit. Quelle passion, mais quelle pureté! Quel amour, mais quelle Religion! Jamais deux cœurs, en se donnant l'un à l'autre, ont-ils mieux mis aux mains de Dieu le lien sacré qui allait les unir ?

« Je vous jure, écrivait Albert, que, lorsque je suis près de vous, ce que j'éprouve me semble être le présage

d'une autre vie. Comment des émotions de ce genre ne franchissent-elles pas la tombe? Oh! non, je ne crois pas qu'on puisse aimer avec innocence, avec profondeur; je ne crois pas qu'on puisse *vous* aimer enfin, sans être pénétré de religion et d'immortalité[1]. »

Alexandrine écrivait de son côté : « Maman proposa au prince Lapoukhin de monter sur la terrasse. Je les laissai monter et suivis le plus lentement possible. Car je me disais : Dans ce moment *il* va entrer peut-être ! et cela arriva. Et moi, de la joie de le voir, je ne pouvais parler. Cependant, comme ce silence prolongé en disait plus que je ne voulais en dire, ce fut moi, je crois, qui le rompis la première, et toute la soirée je fus si joyeuse ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! Dieu tout amour ! Cette pure extase, cette joie infinie, cet amour qui fait trouver parfait l'objet qu'on aime, n'est-ce pas un avant-goût de la manière dont tu nous permettras d'aimer *pour toujours* ceux que nous aimons déjà ainsi sur terre[2] ? »

Et encore : « Nous passions la plus grande partie de nos soirées sur la terrasse d'en haut. Cela était enchanteur. Ces deux golfes, ce rivage, ce Vésuve d'où ruisselaient des rivières de feu, un ciel toujours étoilé, un air toujours embaumé, et avec tout cela *s'aimer !* s'aimer en osant parler de Dieu ! »

Et Albert : « Je voudrais retenir les heures. Chaque jour qui finit est si beau ! Oh ! jamais je n'ai mieux compris le malheur que depuis que mon âme est si remplie de joie. Un si beau bouquet doit-il se faner ! Oh ! non, c'est pour

[1] *Récit d'une sœur,* par Mme Craven, née de la Ferronays, t. I, p. 49.

[2] Ibid., p. 54.

toujours ! ce bonheur doit vivre par delà le tombeau, et c'est le ciel qui s'ouvre pour moi dès ici-bas[1] ! »

Et Alexandrine (c'est comme un chant, un concert à deux voix) : « Un de ces soirs, à Castellamare, nous étions ensemble au balcon à regarder le coucher du soleil dans la mer. Maman n'était pas même dans la chambre. Il nous semblait être seuls au monde avec Dieu. Albert suivait avec extase le soleil, et il dit : « Oh ! si nous pouvions aller où il va ! » J'admirais son enthousiasme ; mais je n'en partageais qu'une faible partie. Je pensais plus à lui, et lui, plus au ciel. J'admirais le ciel par lui, lui y allait tout seul. Oh ! après des moments comme ceux-là, comme la soirée qui suivait me semblait sanctifiée ! Avec quel délicieux et calme bonheur j'allai m'occuper de ma toilette pour apparaître ensuite un peu plus jolie aux yeux de celui qui me rendait meilleure[2] ! »

Tout est de ce ton. Il faudrait tout citer. Jamais aube plus pure ne se leva sur deux jeunes vies. « Le long de la Villa-Réale, je marchais avec lui et ses sœurs. Leurs parents fermaient la marche. Nous cheminions ainsi presque déjà en famille, éclairés par une lune charmante et par les plus belles étoiles, que nous regardions avec adoration pour Dieu, remplis d'amour et d'amitié les uns pour les autres[3]. »

C'est de ce ciel enchanté qu'ils tombèrent, après onze jours seulement de mariage, dans la plus poignante des inquiétudes, et quatre ans plus tard dans la plus effroyable des douleurs. Mais la Religion, qui avait souri à leur bonheur, ne leur fit pas défaut à l'heure suprême. Elle les

[1] *Récit d'une sœur,* t. I, p. 69.
[2] Ibid., p. 81.
[3] Ibid., p. 89.

unit plus divinement, plus tendrement encore, sur la couche de leurs douleurs. Au moment où l'un arrivait, par une sainte mort, à la vraie vie, l'autre, née dans l'erreur, arriva, par une volonté pure, à la vraie foi. La première communion de l'une se rencontra avec la dernière communion de l'autre; et la même hostie, partagée en deux, les unit avec Dieu dans un dernier baiser. « O mon Dieu, écrivait huit jours après celle qui survivait, ne sépare pas ce que toi-même tu as uni. Souviens-toi, mon Dieu, mon Père, et pardonne-moi ma hardiesse, souviens-toi que nous nous sommes toujours souvenus de toi ! Souviens-toi qu'il n'y a pas même eu un billet d'amour écrit entre nous où ton nom n'ait été prononcé et ta bénédiction appelée. Souviens-toi que nous t'avons beaucoup prié ensemble ! Souviens-toi que nous avons toujours voulu que notre amour fût éternel[1] ! »

Ce fut le dernier bienfait de la Religion. Si sublime, en effet, qu'eût été son rôle dans cet amour et dans cette douleur, dans cette union de deux âmes et dans leur séparation, elle le fut davantage encore dans la terrible tâche de consoler celle qui restait. Elle l'empêcha à la fois, et de mourir de douleur et de mourir à sa douleur. Elle la préserva de l'immense malheur d'oublier, de se distraire, de chercher au dehors de vaines et honteuses consolations. Cet époux disparu, elle le fit resplendir à ses yeux, en sorte qu'elle commença à vivre avec lui dans une union plus haute que la première. Et comme ce qui lui avait arraché d'abord des torrents de larmes, c'était la séparation d'avec celui qu'elle aimait, l'ayant retrouvé dans l'immortalité d'un nouvel amour, elle se consola.

[1] *Récit d'une sœur,* t. I, p. 430.

Sa première vie, si heureuse, ne lui apparut bientôt plus que comme une pâle aurore; l'annonce, bégayée dans le langage infirme du temps, de l'union qui les attendait. « Tiens, dit-elle un jour à une de ses belles-sœurs, jette-toi dans la pensée que tout ce qui nous plaît tant sur terre n'est absolument qu'une ombre, et que la vérité de tout cela est au ciel. Et aimer, aimer, après tout, n'est-ce pas, sur terre, ce qu'il y a de plus doux? Je te demande s'il n'est pas facile de concevoir qu'aimer l'Amour même doit être la perfection de cette douceur. Et aimer Jésus-Christ n'est pas autre chose, pourvu que nous sachions l'aimer absolument comme on aime sur terre. Je ne me serais jamais consolée, si je n'avais pas appris que cet amour-là existe pour Dieu, et celui-là durera toujours. » Sa sœur insistant et lui disant : « Tu es bien heureuse d'aimer Dieu comme cela! » elle répondit : « Oh! ma sœur, comment veux-tu que je n'aime pas Dieu? Comment veux-tu que je ne sois pas transportée quand je pense à lui? Comment veux-tu que j'aie à cela du mérite, même celui de la foi, quand je sens qu'après avoir tant aimé et désiré le bonheur de la terre, l'avoir eu, l'avoir perdu et avoir été au comble du désespoir, j'ai aujourd'hui l'âme si transformée et si remplie de bonheur, que tout ce que j'ai connu ou imaginé n'est rien, rien du tout en comparaison... »

Sa sœur, surprise de l'entendre parler ainsi, lui dit : « Mais si l'on remettait là, devant toi, la vie telle que tu l'avais rêvée avec Albert, et qu'on te la promît pour de longues années? »

Elle répondit sans hésiter : « Je ne la reprendrais pas[1]! »

[1] *Récit d'une sœur*, t. II, p. 405.

Et un autre jour que sa sœur la regardait aller et venir d'un air serein dans cette chambre où elle avait tant souffert, et que sa sœur avait fait allusion à ce passé douloureux, elle lui dit ce mot frappant pour qui sait quelle fut jusqu'au bout la profondeur de son inaltérable amour : « Oui, oui, cela est vrai, c'étaient de cruels et terribles jours ; mais aujourd'hui, par la grâce de Dieu, je pleure mon Albert gaiement[1] ! »

Je pleure mon Albert gaiement! Voilà le mot divin. Prendre une âme dans les déchirements de la plus profonde douleur, et, sans violenter la nature, sans sécher brusquement ses larmes, sans outrager l'amour en elle, l'élever doucement, tendrement, jusqu'à l'acceptation volontaire de cette douleur, et de l'acceptation à la résignation, et de la résignation à la paix, et de la paix, du repos du cœur dans une espérance sublime à la joie et à une joie sans oubli de l'être aimé, ou plutôt pleine d'un amour croissant : voilà le triomphe. Mais il n'y a que la Religion qui puisse avoir un triomphe pareil, et il n'y a que la Religion de Jésus-Christ qui l'ait j'amais eu.

VI

Jésus-Christ ! J'aurais voulu ne pas prononcer ici son nom. Car je ne traite pas encore de la Religion révélée, du Christianisme ; je traite de la Religion en général. Mais le Christianisme est tellement la religion au sens absolu

[1] *Récit d'une sœur,* t. II, p. 409.

du mot, la Religion universelle et éternelle, la Religion du cœur de l'homme et du cœur de Dieu, dès qu'on parle de Religion on arrive au Christianisme, et ici en particulier, par le chemin de la douleur et de la douleur consolée, on y arrive d'un élan irrésistible.

Chose étrange! toutes les religions ont fait adorer le bonheur, le Christianisme seul a fait adorer la souffrance. Les dieux du paganisme se présentaient à l'homme couronnés de fleurs, entourés de ris et d'amours; et je me demande ce qu'ils disaient au pauvre dans son grenier, à l'esclave dans son cachot, à la veuve, à l'orphelin, à tout ce qui souffre, à tout ce qui pleure ici-bas. Aussi ce dut être une révolution profonde que l'apparition de cette religion qui disait: « Le vrai Dieu, regardez-le; le voici. Il est attaché à un gibet. Ses pieds et ses mains sont percés; son front est meurtri; son cœur est blessé; tout son corps n'a d'autre pourpre que la pourpre de son sang. Les dieux anciens étaient les dieux du plaisir. Arrière ces faux dieux! L'humanité n'en a pas besoin. Le vrai Dieu, le voici, c'est le Dieu de la douleur. »

A ce langage étrange, l'humanité a levé les yeux. Elle a cru d'abord à un rêve. Elle s'est dit: « Quoi! est-ce possible? S'il est vraiment Dieu, comment a-t-il souffert? comment est-il mort? Pourquoi n'a-t-il pas foudroyé ses ennemis? Pourquoi a-t-il subi la douleur? Ce n'est pas par faiblesse; il est Dieu. Ce n'est pas par nécessité; il est Dieu. C'est donc par amour. Quoi! il aurait souffert par amour! »

Cela a produit le ravissement On n'en est pas revenu

Les sophistes se sont levés Ils ont dit: « C'est impossible; c'est inconvenant. Un Dieu n'a pu souffrir et mourir pour l'homme! » Mais la mère, pressant son enfant dans

ses bras, a regardé la croix et les sophistes, et elle leur a dit : « Qu'y a-t-il là d'impossible? Pour nourrir mon enfant, je lui donne mon lait; pour le sauver, je lui donnerais bien mon sang. » Et le jeune homme dans les chastes joies de son premier amour, et la jeune fille dans ses rêves d'absolu dévouement, ont regardé la croix et les sophistes, et ils ont dit : « Quoi! vous vous étonnez des humiliations et des douleurs de Jésus-Christ! Vous n'avez donc jamais aimé? Moi, pour prouver mon amour, s'il fallait m'abaisser, m'humilier, souffrir, me faire crucifier, je n'hésiterais pas. » Voilà dix-huit siècles qu'à tous les sophistes l'humanité répond par ce cri du cœur. A l'amour elle répond par l'amour.

Et ce n'a été là que le commencement. Après avoir regardé la croix du Maître, l'humanité a regardé la sienne et l'a trouvée plus légère. L'esclave, battu par son maître, s'est dit : « Il a été flagellé! » Le pauvre, dans son grenier, où il meurt de faim, s'est dit : « Il a eu soif, et on ne lui a donné que du fiel et du vinaigre. » Le roi, non pas sur son trône, mais sur son échafaud, s'est souvenu qu'il avait été lié; et, faisant taire le sang de soixante rois qui se révoltait dans ses veines, il a tendu ses mains pour être garrotté. Le génie mourant a fait mettre le crucifix devant ses yeux, et, comme on lui disait : « Vous ne pouvez plus lui parler! » il a répondu : « Non, mais je le regarde! » Et le sceptique lui-même, rencontrant tout à coup le crucifix, au moment où, dans un accès de jalousie et de colère, il allait poignarder, au milieu de son sommeil, celle qu'il croyait infidèle, s'est apaisé, a jeté son couteau, s'est agenouillé, a baisé le Christ et lui a dit : « O Jésus, pardonne-moi. Je suis né dans un siècle impie et j'ai beaucoup à expier. Pauvre Fils de Dieu qu'on oublie,

on ne m'a pas appris à t'aimer. Je ne t'ai jamais cherché dans les temples; mais, grâce au ciel, là où je te trouve, je n'ai pas encore appris à ne pas trembler. Souviens-toi qu'un infortuné n'a pas osé mourir de sa douleur, en te voyant cloué sur la croix. Impie, tu l'as sauvé du mal; s'il avait cru, tu l'aurais consolé! »

J'entends un académicien, bel esprit, prétendre qu'il ne comprend rien à ce mystère; que les douleurs d'un autre n'ont jamais diminué les siennes, et que ce lui est une médiocre consolation de savoir que Jésus-Christ a plus souffert que lui. Je le plains d'en être là, et son sophisme n'aura de moi qu'une réponse : c'est la suite même de la prière que la vue du crucifix arracha

Au moins crédule enfant de ce siècle sans foi.

La voici : « Pardonne à ceux qui blasphèment! Ils ne t'ont jamais vu, sans doute, lorsqu'ils étaient au désespoir! O Christ! les heureux de ce monde pensent n'avoir jamais besoin de toi! pardonne. Quand leur orgueil t'outrage, leurs larmes les baptisent tôt ou tard; plains-les de se croire à l'abri des tempêtes et d'avoir besoin, pour venir à toi, des leçons sévères du malheur. Notre sagesse et notre scepticisme sont dans nos mains de grands hochets d'enfants; pardonne-nous de rêver que nous sommes impies, toi qui souriais au Golgotha. De toutes nos misères d'une heure, la pire est, pour nos vanités, qu'elles essayent de t'oublier. Mais, tu le vois, ce ne sont que des ombres qu'un regard de toi fait tomber. Toi-même, n'as-tu pas été homme? C'est la douleur qui t'a fait Dieu; c'est un instrument de supplice qui t'a servi à monter au ciel te qui t'a porté, les bras ouverts, au sein de ton Père glo-

rieux; et nous, c'est aussi la douleur qui nous conduit à toi comme elle t'a amené à ton Père; nous ne venons que couronnés d'épines nous incliner devant ton image; nous ne touchons à tes pieds sanglants qu'avec des mains ensanglantées, et tu as souffert le martyre pour être aimé des malheureux. »

« Toi-même, n'as-tu pas été homme! C'est la douleur qui t'a fait Dieu. » Voilà, dans cet admirable cri, la seule note fausse. Il aurait dû dire : Tu étais homme et tu étais Dieu; divinement beau comme homme, divinement beau comme Dieu; mais cette beauté, la douleur l'a augmentée encore. La douleur, s'il en eût été besoin, t'aurait sacré une seconde fois roi de l'humanité.

Nous verrons plus loin ce qu'a été cette royale beauté du Fils de l'homme, et nous la verrons grandir au feu de la douleur, je ne sais quoi de plus doux et de plus tendre, de plus chaud, de plus sublimement aimable apparaître dans ses yeux, sur ses lèvres, dans toute sa physionomie, à mesure que la mort approchera. Oh! que Jésus-Christ est beau, à la lumière de la douleur! Faisons comme lui; devenons meilleurs en souffrant.

Il a dit : « Personne ne me prend ma vie, je la dépose librement. » Faisons de même. Souffrons, mourons, non par nécessité, comme des esclaves, mais librement, volontairement. Et que ceux qui nous verront sur notre lit de mort disent de nous comme de lui : *Oblatus est quia ipse voluit.*

Il a dit : « Nul ne peut donner une plus grande marque d'amour que de mourir pour ceux qu'il aime. » Disons-le aussi, et faisons-le. Donnons à nos souffrances, à nos maladies, à notre mort, avec la gloire d'être un acte libre, la gloire plus grande encore d'être un acte d'amour. Ne

mourons ni par faiblesse, ni par épuisement, ni par maladie; mourons d'amour. Que notre vie serve à nos enfants, à nos parents, à nos amis, à notre pays, à l'humanité, à Dieu! Que la fente par où notre vie se sera écoulée goutte à goutte ait été faite par l'amour!

Il a dit : « Je meurs pour expier vos péchés, pour expier les péchés de l'humanité. Dans un des plateaux de la balance s'amoncellent les péchés de l'homme; dans l'autre, pour faire contrepoids, j'apporte mon sang. » Faisons comme lui. Apportons-y aussi le nôtre. Apprenons au pied de la croix que, par-dessus toutes les gloires dont nous avons parlé, plus haut que la gloire de mourir en victime immolée par l'amour, il y a la gloire de mourir en rédempteur; de souffrir, comme le Christ, en mettant son sang dans la balance où se pèsent les destinées du monde.

Voilà ce que s'est dit l'humanité, et le degré sublime où elle est montée à la suite du crucifix. Ce n'a plus été assez d'accepter la douleur, de l'aimer; elle a soupiré après elle. Elle l'a trouvée trop lente à venir; on a vu des chrétiens, des chrétiennes, s'armer d'une verge et ordonner à leur sang de sortir librement, magnanimement, de leurs veines. On en a vu se lever la nuit, à l'heure où tout est enseveli dans l'ombre, se rappeler que Jésus-Christ avait été flagellé comme un esclave. découvrir leurs épaules et y imprimer les stigmates sanglants de l'expiation. Que parlez-vous maintenant de consoler la douleur? Voilà qu'à la suite de Jésus-Christ on la désire; voilà qu'on soupire après elle; voilà que vous ne pouvez pas même rassasier dans les âmes le goût qui s'y est éveillé, l'étrange soif de douleur qui les consume. On dira que ce sont des folies; soit, mais on n'en contestera pas la réalité.

Et, quand tous les efforts de l'homme n'ont abouti à rien vis-à-vis de ce sombre problème, on admirera une religion qui, non contente de faire accepter la douleur, la fait aimer, même des âmes les plus humbles, et en est venue à ce prodige, au moins dans quelques âmes héroïques, de la leur faire désirer, chercher, trouver, et, sous les verges volontaires de la pénitence, tressaillir à la fois de douleur et de joie.

O Christ consolateur! puisque j'ai prononcé ton nom, je ne défendrai pas à mon cœur de monter jusqu'à toi. Je ne t'ai pas encore cherché, et déjà je te trouve! Je te reconnais à ce signe que toutes les larmes se sèchent sur tes pieds, et que toutes les douleurs s'apaisent et s'endorment sous tes baisers.

O mon Dieu! mon Dieu! que des hommes en viennent à aimer la souffrance! que de pauvres créatures humaines couronnées d'épines, meurtries, brisées dans leurs membres et encore plus dans leur cœur, surabondent véritablement de joie au milieu de leurs épreuves! *surabundo gaudio in tentationibus meis!* Y a-t-il une plus grande preuve de ta réelle habitation au milieu de nous!

CHAPITRE TREIZIÈME

DU TRAITEMENT DIVIN DE LA DOULEUR (FIN)
L'IMMORTALITÉ ET L'ÉTERNELLE RÉUNION. — L'AMOUR PAR DELA LA MORT

Résumons ce que nous avons dit aux chapitres précédents. Il y a, dans le fait de la douleur, tout à la fois un mystère et un besoin.

Un mystère pour l'intelligence : pourquoi la douleur?

Un besoin pour le cœur : comment soulager la douleur?

Devant ce mystère et devant ce besoin, tout échoue, excepté la Religion, La philosophie reconnaît son impuissance, et ceux qui souffrent la reconnaissent mieux encore. Seule, la Religion peut ici quelque chose. A sa lumière, l'effrayant fantôme n'est plus si horrible. Ce n'est ni un tyran ni un adversaire. C'est un aide. Il joue un rôle divin. Il illumine; il purifie; il rend meilleur; il fait grandir la vertu; il refond le cœur dans sa flamme et le rend digne de Dieu. L'âme effrayée se rapproche, le regarde, le palpe avec étonnement, en accepte les coups, s'y résigne du moins, finit par l'aimer, en vient même, en quelques cœurs vaillants, à le désirer; et au lieu de fuir

l'échafaud, d'en détourner les yeux, de s'y laisser traîner comme un esclave, elle y monte librement, volontairement, et s'y transfigure dans l'amour. Voilà d'abord ce qu'obtient la Religion; mais il s'en faut bien que ce soit son dernier mot.

La Religion, qui sait d'où vient la douleur et pourquoi elle arrive, sait aussi comment elle finit; et elle le dit avec une précision qui achève de consoler. Elle sait que cette vie n'est qu'un commencement, et elle en connaît le terme ou plutôt le couronnement. Elle sait et elle affirme que pas un des nobles instincts de notre nature ne sera trompé. Lumière infinie, amour sans bornes, vie interminable et heureuse, elle sait que nous trouverons tout cela en dépit de la mort. La mort n'est qu'un tunnel. La lumière reparaît après, plus belle.

Oui, l'Immortalité, c'est-à-dire le plein rassasiement de l'âme, c'est-à-dire l'éternelle réunion, l'amour par delà la mort; voilà ce que la Religion affirme, et c'est par là qu'elle achève de consoler ceux qui souffrent.

O mon âme, restons encore un peu sur ces hauts sommets solitaires. Il y fait bon. De là la terre est peu de chose; mais le ciel resplendit. La vie ressemble à cette montagne abrupte du Righi, en Suisse. On sue à la gravir. Mais quand vous êtes au sommet, vous apercevez le ciel sur votre tête, et l'immense panorama des Alpes sous vos pieds.

I

Il y a des âmes, heureuses sont-elles, pour lesquelles le grand argument de l'immortalité, c'est la mort. Elles

ne savent pas s'agenouiller près des reliques chéries de ceux qu'elles ont aimés sans se sentir imprégnées d'un parfum céleste, d'un arome de vie et d'immortalité, sans dire avec le poète :

> Peut-on douter sur un tombeau ?

Heureuses de telles âmes ! Chaque tombe qui se creuse sous leurs pas leur illumine le ciel. Elles arrivent au bout de la vie moins accablées ; elles savent que la meilleure partie d'elles-mêmes est déjà là-haut et qu'elles vont la rejoindre.

Mais il y en a d'autres, celles-là plaignons-les ! sur lesquelles la mort produit un effet opposé. Leurs espérances d'immortalité se voilent dans leur cœur par le nuage de leurs tristesses. La nuit se fait, traversée par un doute aigu : Si tout était fini ! Amère épreuve, qui naît souvent de leur amour même. Elles douteraient moins, si elles aimaient moins.

Or c'est ici surtout que la Religion déploie sa sublimité. Elle rassure l'âme inquiète. Elle lui ouvre ce portique obscur, et lui permet de jeter par delà les ombres du tombeau un regard plein d'espérance. Elle lui aide à retrouver, dans son âme, les certitudes endormies. Car Dieu n'a pas écrit sur la pierre ou sur le parchemin ce dogme nécessaire de l'immortalité. Il l'a écrit dans toutes les évidences de la raison, comme dans les intuitions du cœur. Il a voulu qu'on ne pût le rejeter qu'en s'abdiquant soi-même.

L'âme est, donc elle sera. Voilà le plus simple, le plus invincible des arguments gravés par Dieu dans l'âme humaine. Argument sans réplique. Et la preuve, c'est que

quand on ne veut pas de l'âme dans l'avenir, on commence par la supprimer dans le présent. Mais comment faire? Il faut beaucoup d'esprit pour se persuader qu'on n'a pas d'âme. Tout le monde n'est pas capable de cet effort; et comme ce malade auquel on cherchait à persuader qu'on ne meurt que quand on le veut bien, et qui répondait : « J'ai peur d'avoir une distraction, » à la moindre distraction on se retrouve ayant foi à son âme.

Et non seulement l'âme est, mais elle veut être; elle veut être de plus en plus. Encore plus de lumière, encore plus d'amour, encore plus de vie! voilà ce qu'elle dit. C'est le cri de toutes les âmes. Et cela aboutirait au néant! Cette faim, cette soif qui constituent l'essence de l'âme, auraient été inutiles, sans but, sans raison, dénuées de sens! que dis-je? se retourneraient contre elle, comme une moquerie! Vous avez soif de lumière infinie : réjouissez-vous, vous aurez des ténèbres éternelles! Vous avez faim et soif de vie : on vous donnera la mort et le néant! Vous disiez : « Toujours; » on vous répondra : « Jamais! » C'est stupide.

« Finir! parole stupide, s'écria Gœthe un jour. Pourquoi finir! Fini et rien, c'est même chose. » Si ce qui est créé doit finir, que signifie donc la glorieuse création? Non, non, ce qui est ne peut finir que pour recommencer.

D'ailleurs cette vie croissante n'est pas seulement un besoin; c'est une réalité. Il y a des âmes qui grandissent vraiment. Et comment se fait leur progrès? A force de douleur et à force d'amour. Mais quoi! la douleur et l'amour sont dans le monde! Ils purifient l'âme, ils l'agrandissent; ils lui donnent une beauté que personne ne conteste. Et pourquoi faire, s'il n'y a pas d'immortalité? Quoi! tout ce que j'ai rêvé est perdu; tout ce que j'ai aimé

est mort ; tout ce que j'ai désiré est fondu dans mes mains ; il ne me reste rien de tous mes rêves ; et je me consolais en pensant que du moins mon cœur me restait purifié, agrandi, embelli, digne de Dieu qui m'attend et dans lequel je retrouverai tout ce que j'ai perdu ! Et vous venez me dire que mon cœur va périr avec tout le reste !

Quoi ! voilà vingt ans, trente ans que je travaille mon cœur pour le rendre pur, fécond, pour le détacher de tout ce qui est bas, vil, périssable, passager ; et au moment où il donne des fruits et des fleurs, c'est la mort qui cueillera les fleurs, c'est le néant qui moissonnera les fruits ! Non, non, cela est impossible. J'affirme que vous vous trompez. L'âme ne peut s'agrandir pour mourir ! Elle ne peut pas se parer pour le néant !

Et si, rien qu'en interrogeant mon cœur où habitent la douleur, l'amour, la vertu, le progrès désiré et déjà, quoique faiblement, réalisé, je sens s'allumer toutes mes espérances d'immortalité, qu'est-ce donc quand je lève les yeux au ciel et que je pense à Dieu ?

Car Dieu est, je n'en ai jamais douté. Nulle des ardentes passions de ma jeunesse n'a mis sur ce point une ombre à mon front. En tout cas il n'y en a plus. Chacun de mes chagrins m'a dit son nom. Chacune de mes rides m'a prouvé sa grandeur. Je possède maintenant un évangile qui ne me permet pas le doute, ce sont mes cheveux blanchis et mes rêves éteints.

Dieu est donc ; il est créateur, il est père ; il aime les âmes, il les a créées par amour : car autrement pourquoi ? Pendant vingt ans, trente ans, il les a bénies, protégées, vivifiées, aimées, et puis tout à coup il les anéantirait, il ne s'en souviendrait plus ! Moindre en amour que cette mère qui est louée dans les saintes Écritures de n'avoir pas

voulu se consoler parce que ses enfants ne sont plus! *Quia non sunt!*

Et après avoir anéanti toutes les âmes qui sont sur notre globe, s'il y en a dans les soleils et dans ces millions de mondes qui flottent sur nos têtes, après que ces âmes auront vécu, prié, souffert, aimé, quand elles seront bien belles, il les anéantira aussi!

Tous ses enfants, nés du souffle de son cœur, seront éteints, anéantis et par lui, et pour toujours! Et il emploiera le reste de son éternité à jouir du bonheur de n'avoir plus d'enfants; à veiller, comme un fossoyeur sans ouvrage, sur ces cimetières où il n'y aura plus même de reliques! Quel Dieu vous vous faites!

Et si vous dites qu'il créera sans cesse, comme en définitive c'est pour anéantir sans cesse, quel artiste vous imaginez! Il n'y aurait donc, dans la grande œuvre de Dieu, que des commencements, des essais, des ébauches! Rien de complet, de fini! Un concert où l'on n'entendra que des préludes! un drame qui s'arrêtera brusquement, et finira dans l'horreur! Cela est impossible. « Je verrai mon Dieu dans la terre des vivants. »

Oui, je verrai mon Dieu! c'est ma foi absolue. *Reposita est hæc spes mea in sinu meo.* Je trouverai en lui tout ce que je cherche. J'ai cherché si longtemps la lumière, la lumière pure, sans ombres, et je ne l'ai pas trouvée! Je m'en vais, ayant sondé tous les problèmes, n'en ayant résolu aucun; entouré à soixante ans de plus de ténèbres qu'à vingt, sachant que l'homme ne sait rien; mais non découragé, toujours avide de savoir, et saluant avec bonheur la terre où je pourrai me rassasier: *Satiabor cum apparuerit.*

J'ai cherché l'amour, et je ne l'ai guère trouvé davantage. Et je ne parle pas seulement de l'amour des créatures. Oh!

lui, manifestement, n'a été qu'un commencement, une ébauche. J'avais à peine les lèvres à la coupe qu'elle m'a été enlevée! Je parle de l'amour de Dieu. Qu'est-ce que j'en ai goûté? Et cependant que de désirs! mais quelles ombres! et quelle distance de lui à moi! et quel voile entre nous! Oh! il se déchirera, ce voile! Je ne chercherai plus mon Dieu comme un aveugle qui palpe dans les ténèbres. Je le verrai de mes yeux. Et je me rassasierai éternellement d'amour en le voyant : *Satiabor cum apparuerit.*

J'ai cherché la vie. Pendant quelques années, je l'ai sentie croître en moi. Je grandissais, je me fortifiais. Puis tout à coup elle s'est arrêtée. Et, parvenu à ce sommet où l'on demeure si peu, après lequel il ne reste plus qu'à descendre la pente si rapide des années je l'ai sentie décroître, comme une lampe qu'on ne renouvellerait plus. Maintenant me voici affaibli, brisé, meurtri, penché vers la terre. Est-ce la fin? Oh! non. « Je reverrai mon Dieu dans la terre des vivants. » Je trouverai en lui la vie que je rêve, une vie inépuisable, la vie éternelle. *Satiabor cum apparuerit.*

Voilà par quelles pensées la Religion soutient, fortifie, attendrit les âmes; comment elle les aide à traverser les régions solitaires de la vieillesse, et les endort doucement dans la mort. A mesure qu'elles déclinent dans l'ombre, la grande lumière se lève. Quand le chrétien ne voit plus la terre, la Religion vient s'asseoir à son chevet et lui montre le ciel. Elle l'avertit tendrement de sa dernière heure. Elle touche, pour les préparer à la lutte suprême, ses membres lassés de la vie, et, toujours grave, elle mêle des idées de repentir à ses paroles d'espérance. Après l'avoir rendu humble, résigné, doux, par le souvenir de ses fautes, elle le revêt de force, en mettant dans ses mains l'image

du Dieu qui a souffert pour nous. Ainsi armé, elle le mène par la main au-devant de la mort, et lui apprend à la saluer comme une libératrice. Encore un moment, et tous ses rêves seront réalisés. Il se désaltérera aux sources intarissables de la lumière et de l'amour. Voilà ce que dit la Religion à cette âme inquiète, qui a tant désiré, tant souffert, qui a si peu possédé. Déjà le mourant en respire l'avant-goût. L'aurore du jour sans fin commence à lui apparaître; il en a comme un reflet sur le front. Un parfum d'immortalité enveloppe la couche où il meurt dans la paix. Et les yeux de ceux qui l'ont aimé le cherchent encore sur la terre que déjà il s'est envolé dans le ciel.

II

Mais si haute que soit cette première espérance et cette première consolation donnée par la Religion à ceux qui meurent et à ceux qui survivent, elle ne pouvait pas suffire. Elle est trop divine; elle n'est pas assez humaine. Elle ne tient pas assez compte de ce cœur de chair que Dieu nous a donné et qu'il veut immortel aussi. A cette première parole, la Religion en ajoute une seconde, non moins belle.

En cette terre heureuse, vers laquelle je marche, je ne trouverai pas seulement mon Dieu. *Je verrai mon Dieu dans la terre des vivants.* Oui, je le trouverai entouré de tous ceux qui vivent; « car Dieu n'est pas le Dieu des morts, il est le Dieu des vivants. » Si je vis, pourquoi tous les miens ne vivraient-ils pas? Si ma foi, mon amour, ma beauté croissante ont triomphé du néant, pourquoi, eux aussi,

n'en auraient-ils pas triomphé? Si je garde mon intelligence, ma conscience, ma liberté, ma personnalité, ils auront aussi la leur. Je les reconnaîtrai. J'achèverai la vie, l'amitié, l'amour, la paternité, que je n'ai qu'ébauchée. Je l'agrandirai. Fils, je remonterai la longue suite de mes aïeux jusqu'au commencement; je les connaîtrai tous. Père, je descendrai la suite de mes enfants, jusqu'au jour où mon sang s'éteignit par la volonté de Dieu ou par ma faute. Je retrouverai mes amis, tous ceux que j'ai aimés. Je les aimerai vraiment. Nous sourirons ensemble de ce peu que nous appelions autrefois l'amour. Voilà ma foi absolue. Cette seconde vie, cette vie de la famille, de l'amitié, de l'amour, de la société, aura comme l'autre son couronnement. C'est mon second acte de foi, aussi certain que le premier. *Reposita est spes mea in sinu meo.*

Mais voilà que j'aperçois dans certaines âmes, non pas sceptiques, mais religieuses, un doute étrange. Est-ce qu'on se reconnaîtra dans le ciel? L'une d'elles disait: « Les oiseaux sont bien heureux: ils émigrent en famille. Nous presque toujours, un à un, nous faisons une émigration solitaire. On vécut deux, on part seul pour le voyage inconnu. Grande tristesse au cœur de ceux qui aiment. Je crois, j'espère, je me confie. Je ne mourrai que pour vivre. Mais, hélas ! si c'était pour vivre sans revoir ce que j'aimai ! »

Et une autre, une mère qui avait perdu une jeune fille de dix-sept ans et qui était momentanément éloignée d'une seconde enfant très malade: — « Oh! si j'étais sûre de revoir ma fille! — Votre petite malade? lui dis-je, croyant qu'elle parlait de celle-là. — Oh! non, l'autre. — Comment, vous en doutez? — Je n'en doutais pas quand j'étais heureuse; mais maintenant je doute. Je ne vois là qu'une pieuse croyance. L'Église ne dit rien, l'Évangile se tait,

et il y a même des livres où l'on enseigne qu'on ne se reconnaîtra pas dans le ciel. Cela me brise le cœur. »

Voilà comment les faux mystiques glacent les âmes, et comment ils créent, sans le vouloir, par de sottes doctrines, entre les plus nobles instincts du cœur de l'homme et de la Religion, des abîmes. Et parce que les extrêmes se touchent, voilà comment ils achèvent, de leurs pieuses mains, l'œuvre des impies. Ceux-ci ne veulent point d'immortalité. Ceux-là en enseignent une, mais odieuse.

Où ont-ils pris cette doctrine qu'on ne se reconnaîtra pas dans le ciel? Où ont-ils trouvé que la contemplation sublime de Dieu effacera tout souvenir? C'est toujours le même procédé d'outrager la nature humaine sous prétexte de faire triompher la grâce, comme si Dieu pouvait se plaire au déshonneur de ses enfants! Comme si les instincts profonds, invincibles du cœur humain n'étaient pas nécessairement, ici et partout, la lumière absolue! Est-ce que tout ce qui prouve l'immortalité de l'âme ne prouve pas en même temps l'immortalité du souvenir, l'immortalité de l'amour, l'immortalité de l'union avec ceux qu'on aime? Est-ce que le dernier mot, la démonstration suprême de l'immortalité n'est pas celle-ci : Je veux aimer toujours ceux que j'aime? Donc ils vivront. Oui, si Dieu existe, si le monde a un sens, si la création n'est pas une raillerie, un immense à quoi bon, voilà le dernier mot de l'immortalité, sa preuve souveraine.

Écoutez les échos du cœur humain.

« O mort, disait une noble intelligence, je pourrais te livrer tout le reste; mais je ne te livrerai pas mes amis. »

Et une autre : « Oh! non, je ne crois pas qu'on puisse aimer avec innocence, avec profondeur, sans être pénétré de religion et d'immortalité. Ce que j'éprouve me semble

être le présage d'une autre vie. Comment des émotions de ce genre ne franchiraient-elles pas la tombe? »

Et un poète : il ne faut pas mépriser les poètes; ils ont des intuitions :

> Où vivent-ils? quel astre à leur paupière
> Répand un jour plus durable et plus doux?
> . . . .
> Ont-ils perdu ces doux noms d'ici-bas?
> A nos appels ne répondront-ils pas?
>
> Oh! non, mon Dieu! si la céleste gloire
> Leur eût ravi tout souvenir humain,
> Tu nous aurais enlevé leur mémoire,
> Nos pleurs sur eux couleraient-ils en vain?

Et deux jeunes époux errant sur les bords de l'Adriatique : « N'est-ce pas une souffrance d'aimer pour cette vie seulement? N'avez-vous pas le goût des amours éternels? »

Voilà le vrai. Que l'Église s'explique ou se taise sur ces questions, que l'Évangile ne parle pas : qu'importe? le cœur parle, et ici, en ces choses qui sont absolument de son domaine, il est infaillible. O mort, je pourrais t'abandonner tout le reste, mais non pas ceux que j'aime!

III

Il est vrai qu'au saint Évangile, Jésus-Christ, consulté par les sadducéens sur le mystère de la vie future, et sur le sort en particulier de ceux qui auront été mariés plusieurs fois, répond : « Dans la résurrection il n'y aura plus d'époux et plus de noces. *In resurrectione neque nubent, neque nuben-*

tur. » Mais qu'est-ce à dire? Ils ne seront plus époux au sens de la terre. Non. Que seront-ils donc? Fiancés, amants éternels.

Et si vous me dites : « Mais que deviendra leur amour? » je réponds : Il ressemblera à l'amour d'un frère pour ses sœurs, ou à l'amour d'une mère pour ses enfants :

> Chacun en a sa part, et tous l'ont tout entier ;

ou, si vous aimez mieux, à l'amour de Notre-Seigneur pour les âmes. Chacune est épouse, et il n'y a qu'un unique Époux.

Voilà ce que dit l'Évangile, non pas, certes, pour contredire cette intuition du cœur de l'homme; au contraire, pour l'affirmer, même aux pages où cette doctrine apparaît le moins; car il y en a où elle étincelle. Qu'est-ce que l'Évangile, sinon l'histoire du Sauveur mort et ressuscité; ayant aimé les siens, mais les ayant aimés jusqu'à la fin par delà le tombeau; n'ayant perdu dans la contemplation sublime de son Père, dans sa transfiguration après sa mort, le souvenir d'aucun de ceux qu'il avait aimés; étant venu le leur redire vingt fois, cent fois avec un accent plus tendre qu'avant sa mort, et avec des délicatesses, des nuances d'affection vraiment touchantes? Il avait une mère : qu'en a-t-il fait? ne siège-t-elle pas à sa droite, toute-puissante sur son cœur, et plus puissante même qu'aux jours de sa vie mortelle? Et qui oserait dire que dans le ciel elle ne reconnaît plus son fils et n'en est pas reconnue?

Il avait des disciples, douze apôtres : les a-t-il oubliés? Que leur disait-il avant de les quitter? « Que votre cœur ne se trouble pas; je vais vous préparer un lieu [1]. » Et pour-

[1] Joan. XIV, 24.

quoi? « Afin que là où je suis, vous soyez aussi. » O parole divine! c'est le même cri que tout à l'heure : « O mort, je puis bien t'abandonner tout le reste, mais non pas ceux que j'aime. »

Et à Pierre, qui lui disait, inquiet : « Où allez-vous? — Où je vais, tu ne peux me suivre à présent; mais tu me suivras ensuite. » Vous les voyez qui vont se réunir. Et que répond Pierre? « Pourquoi pas tout de suite[1]? Est-ce que je ne puis pas mourir pour vous? » Comme s'il disait : Est-ce la mort qui est l'obstacle? Eh bien! je mourrai, afin que nous ne nous séparions pas.

Et que leur dit-il encore : « Vous serez sur douze sièges, jugeant les enfants d'Israël[2]. » Dira-t-on que sur ces douze sièges ils ne se reconnaîtront pas entre eux? ou bien qu'ils ne reconnaîtront pas ceux qu'ils devront juger? ou encore, que ceux qui devront être jugés ne connaîtront pas leurs juges?

Et sous quelle figure parle-t-il du ciel? sous la figure d'un banquet. « Celui qui aura vaincu, je lui donnerai de s'asseoir à ma table, dans mon royaume. » Des convives se reconnaîtront-ils, oui ou non? Et s'ils ne se connaissent pas, imagine-t-on cette ombre de festin où se glissent silencieusement des ombres qui ne se connaissent pas? Ce sera bien agréable.

IV

Après avoir lu l'Évangile, veut-on maintenant entendre l'Église? Elle affirme mille fois, sous toutes les formes,

[1] Joan. XIII, 37.
[2] Matth. XXX, 29.

avec une précision absolue, qu'au ciel on se verra, on se reconnaîtra, on s'aimera. Elle veut qu'on prie Dieu pour avoir ce bonheur. Qu'est-ce que les saints qu'elle honore? Sont-ce de pures ombres, pâles, vides, sans personnalité, ne se reconnaissant pas les unes les autres, ne se souvenant plus de la terre, et abîmées dans la contemplation sublime de Dieu? Ce sont, au contraire, des êtres actifs, vivants, personnels, conservant au ciel leur physionomie distincte, s'aimant, s'intéressant à nous, se mêlant aux choses de la terre, suivant de l'œil nos combats, nos victoires, et y applaudissant. Et que demande pour nous l'Église dans chacune de leurs fêtes? que nous ayons le bonheur de vivre dans leur société. *Da nobis in æterna beatitudine de eorum societate gaudere.* Voilà ce qu'elle demande, et assurément le bonheur de vivre dans leur société suppose que nous les connaîtrons et que nous en serons connus. Ce n'est pas assez; il faut qu'il n'y ait pas d'équivoque : que demande-t-elle encore? Que nous ayons le bonheur de les voir : *Da, quæsumus, Domine Deus noster, ut sicut tuorum commemoratione sanctorum temporali gratulamur affectu,* ITA PERPETUO LÆTEMUR ASPECTU. Est-ce clair? Notre bonheur sera de les voir, et d'en être vus; nous ne serons pas seulement côte à côte absorbés dans la sublime contemplation. Nous nous verrons, nous nous reconnaîtrons, nous nous aimerons. C'est l'Église qui le dit, qui nous le fait répéter vingt fois, cent fois chaque année, ou plutôt tous les jours à la fête de chaque saint.

Mais voici quelque chose de plus consolant. Il y a dans le Missel, pour être dite à la messe, une oraison que le prêtre peut réciter pour son père ou sa mère après leur mort : *Pro patre et matre sacerdotis.* Or que demande ici l'Église? Est-ce simplement le bonheur éternel pour ce

père et pour cette mère? Est-ce simplement, pour le fils, le bonheur de les savoir au ciel et d'y être aussi un jour? Non, cela ne serait pas suffisant, s'ils ne devaient, l'enfant et le père, la mère et l'enfant, continuer dans le ciel la douce vie de famille. Pour être parfaitement heureux, il faut qu'ils SE VOIENT. « O mon Dieu, qui avez ordonné d'entourer d'honneur notre père et notre mère, traitez avec bonté l'âme de mon père et l'âme de ma mère; oubliez leurs fautes; pardonnez-leur, et faites que, dans la joie de la lumière éternelle, j'aie le bonheur de les voir : MEQUE EOS IN ÆTERNÆ CLARITATIS GAUDIO FAC VIDERE. »

Ce qu'elle dit du père, de la mère, de l'enfant, l'Église le dit de l'époux, de l'épouse. Elle affirme que leur mutuel amour se continuera dans le ciel sous une forme plus haute et dans une tendresse plus grande. Et c'est dans ce sentiment exquis, délicat, qu'elle a puisé cette répugnance qu'elle éprouve pour les secondes noces, auxquelles elle refuse la pompe solennelle des prières, où elle ne tolère ni voile, ni couronne, ni bénédiction du prêtre et presque aucune expression de joie. Que veut-on de plus? Et c'est au moment le plus auguste des saints mystères que l'Église nous fait prier ainsi.

V

Il paraîtra maintenant peu utile, après ces affirmations solennelles, de faire entendre ici le témoignage de la tradition. Je le ferai pourtant, mais avec rapidité. Vous verrez passer devant vous les plus grands génies et les plus nobles

cœurs, et vous sentirez une fois de plus quelle harmonie il y a entre Dieu et l'homme, entre les enseignements infaillibles de la Religion et les intuitions non moins sûres du cœur humain.

Je cite, du reste, sans suivre d'autre ordre que celui des temps.

Tertullien. Voici d'abord un des plus vastes esprits du Christianisme, génie sombre, cœur austère, peu ouvert aux choses de l'affection, et dont pour cette raison, et parce qu'il touche aux temps apostoliques, les paroles sont deux fois précieuses : « Dans la vie éternelle, Dieu ne séparera pas plus ceux qu'il a unis qu'il ne permet leur séparation dans cette vie terrestre. La femme sera toujours la compagne de son mari ; et le mari possédera ce qu'il y a en elle de principal et de meilleur, le cœur. L'absence des relations inférieures ne lui fera rien perdre. L'union n'est-elle pas plus haute quand elle est plus pure[1] ? »

Saint Cyprien. Écoutez d'admirables paroles : « Puisque nous traversons ce triste monde comme des étrangers et des voyageurs, soupirons après le jour qui nous ramènera dans notre maison et qui nous réintégrera dans le ciel. L'exilé n'a-t-il pas hâte de rentrer dans sa patrie? Et celui qui s'embarque sur mer pour revenir près des siens, ne désire-t-il pas un vent favorable afin de pouvoir embrasser plus tôt ceux qu'il aime? Notre patrie, c'est le ciel, et nos pères nous y ont devancés. Hâtons-nous, courons pour les saluer. Nous sommes attendus au ciel par un grand nombre de personnes qui nous sont chères; nous sommes désirés par une foule considérable de parents, de frères et d'enfants, qui, assurés désormais de leur bonheur, sont inquiets de

[1] Tertull. *de Monog.*, cap. x.

notre salut. Allons les voir; allons les embrasser. Ah! quelle joie pour eux et pour nous[1] ! »

SAINT ATHANASE. Il n'y a ici, de ce grand et profond théologien, qu'un mot, mais lucide comme un diamant. Un de ses traités est intitulé : *Questions nécessaires qu'aucun chrétien ne doit ignorer*. Or, dans la réponse à la XXIIe question, on lit : « Aux âmes justes dans le ciel, Dieu accorde un grand bien, qui est de se connaître mutuellement[2]. »

SAINT AMBROISE. Son doux et tendre génie ne pouvait pas hésiter sur une pareille question. Il s'épanche dans une admirable prière, adressée à son frère qui venait de mourir. « O mon frère, puisque vous m'y avez précédé, préparez-moi une place dans cette demeure commune à tous qui est désormais pour moi la plus désirable. Et de même qu'ici-bas tout fut commun entre nous, de même au ciel ignorons la loi des partages. Ne faites pas attendre longtemps, je vous en conjure, celui qui éprouve un si pressant besoin de vous rejoindre. Attendez celui qui s'avance ; aidez celui qui se hâte; et si je vous parais encore trop tarder, faites-moi venir. O mon frère, quelle consolation me reste-t-il, si ce n'est cet espoir de vous rejoindre bientôt ? Oui, je me console en espérant que la séparation mise entre nous par votre départ ne sera pas de longue durée, et que vous obtiendrez la grâce d'attirer à vous plus promptement celui qui vous regrette si vivement[3]. »

SAINT AUGUSTIN. Tous ses ouvrages sont pleins de cette doctrine. Citons-en deux passages seulement : d'abord celui sur Nebridius, qui venait de mourir, d'être enseveli, selon l'antique expression, dans le sein d'Abraham. « Quel

[1] S. Cypr. *de Immortal.*, in fine.
[2] S. Athan. *Quæstiones ad Antiochum*.
[3] S. Ambr. *de Excessu fratris sui*, lib. I, n. 78

que puisse être ce sein d'Abraham, reprend saint Augustin, c'est là qu'il vit, mon Nebridius, mon doux ami. Il vit au séjour bienheureux dont il me faisait tant de questions, à moi qui avais si peu de lumière pour répondre. Il n'approche plus son oreille de ma bouche ; mais il approche sa bouche de vous, mon Dieu, source de vie ; et, heureux à jamais, il se désaltère à loisir, selon l'immensité de sa soif. Et, toutefois, je n'ai pas peur qu'il s'enivre là jusqu'à m'oublier, puisqu'il vous boit, ô mon Dieu, vous qui ne m'oubliez jamais[1]. »

Et cet autre passage sur sa mère : « Oh ! non, disait-il un jour à son peuple, les morts ne reviennent pas. Car, si ce pouvoir leur était donné, il n'y a pas de nuit où je ne verrais m'apparaître ma pieuse mère, elle qui, pendant sa vie, ne pouvait pas vivre séparée de moi ; qui m'a suivi par terre et par mer, jusque dans les contrées les plus lointaines, afin de ne pas me quitter. Car, à Dieu ne plaise qu'en entrant dans une vie plus heureuse elle soit devenue moins aimante, et qu'elle ne vînt pas me consoler lorsque je souffre, elle qui m'a aimé plus que je ne saurais dire ! »

Entrant dans une vie plus heureuse, il n'est pas possible qu'elle soit devenue moins aimante ! Voilà la certitude absolue et le divin fondement de cette précieuse doctrine, que nous nous reconnaîtrons un jour pour continuer à nous aimer.

Saint Jean Chrysostome. Ce sublime orateur veut consoler une jeune veuve qui venait de perdre son mari après cinq années de la plus douce et de la plus chrétienne union. Que lui dit-il ? Est-ce qu'il lui dit : « Consolez-vous, vous ne le reverrez jamais. Vous vivrez dans le même ciel,

[1] S. Aug. *Confess.*

mais si absorbés dans la divine contemplation que vous ne vous reconnaîtrez même pas. » Oh ! non ; écoutez ce qu'il lui écrit : « Si vous désirez revoir au ciel votre mari, si vous voulez jouir de votre mutuelle présence, faites briller en vous la même pureté de vie qui brillait en lui. Vous habiterez avec lui non seulement pendant cinq années, comme sur la terre, non seulement pendant vingt, cent, mille, dix mille années, mais pendant des siècles sans fin. Vous le retrouverez, non plus avec cette beauté corporelle dont il était doué quand il partit, mais avec une autre splendeur, une beauté qui surpassera en éclat les rayons du soleil... Après avoir pratiqué les mêmes vertus, vous serez reçue dans la même demeure, et vous pourrez de nouveau être unie à lui dans les siècles éternels, non par le lien du mariage terrestre, mais par un autre lien meilleur. Le premier unit seulement les corps, tandis que le second, plus pur, plus agréable et plus saint, unit l'âme à l'âme[1]. »

C'est ce que nous disions plus haut. Ils ne seront plus époux au sens de la terre, mais amants éternels. Du mariage, la seconde union tombera ; l'autre subsistera, plus belle.

Saint Théodore Studite. Moine austère du VIIIe siècle qui, ayant vu apparaître de son temps cette doctrine odieuse des faux mystiques, cette altération de la vraie Religion, bondit d'indignation : « Assertion insensée, assertion impie ! Oui, il faut n'en pas douter, le frère reconnaîtra le frère, le père ses enfants, l'épouse son époux, l'ami son ami. Nous nous reconnaîtrons, afin que l'habitation de Dieu en nous soit rendue plus joyeuse par un bienfait ajouté à tant d'autres, celui de nous reconnaître les uns les autres. »

[1] S. Chrysost. *ad Viduam juniorem.*

Il écrivait à une veuve : « Le Dieu qui vous a créée, et qui, vers le milieu de votre jeunesse, vous a unie lui-même à un homme distingué, saura bien vous unir à lui de nouveau, au jour de la résurrection. Regardez donc son éloignement comme un voyage. Ne vous y résigneriez-vous pas si un roi l'ordonnait ? Or celui qui a ordonné ce voyage est le roi véritable, le seul roi de l'univers. Je vous y exhorte, sachant que vous posséderez de nouveau votre mari au jour du Seigneur[1]. »

SAINTE THÉRÈSE. On recueille plus volontiers encore sur les lèvres de ces âmes tout embrasées de l'amour de Dieu les élans d'un cœur que cet amour dilate et agrandit sans le déshonorer. Un jour sainte Thérèse était accablée de tristesse, souffrante, épuisée, comme il arrive quelquefois, même dans les vies les plus fortes. Que va faire Notre-Seigneur pour la consoler ? Elle-même nous l'apprend. « Quelques instants s'étaient à peine écoulés, qu'un ravissement vint, avec une irrésistible puissance, m'enlever à moi-même. Je fus transportée en esprit au ciel, et les premières personnes que j'aperçus furent mon père et ma mère[2]. » Elles les voit de la terre au ciel; elle les reconnaît malgré l'immense distance qui s'étend entre le paradis et notre cœur. Ne les verra-t-elle plus lorsque la distance sera détruite ?

SAINT FRANÇOIS XAVIER. Écoutez ce cri : « Vous dites, écrivait-il à saint Ignace, vous dites, dans l'excès de votre amitié pour moi, que vous désireriez ardemment me voir encore une fois avant de mourir. Ah ! Dieu seul, qui voit l'intérieur de nos cœurs, sait quelle vive et profonde impression a faite sur mon âme ce doux témoignage de votre

[1] S. Theod. Stud. *Epist.* lib. I, ep. XXIX.

[2] Sainte Thérèse, sa *Vie* écrite par elle-même, ch. XXXVIII.

amour pour moi. Chaque fois que je me le rappelle, et cela m'arrive souvent, mes yeux se remplissent de larmes involontaires ; et si l'idée délicieuse que je pourrais vous embrasser encore une fois vient se présenter à moi, je me trouve en un instant surpris par un torrent de larmes que rien ne peut arrêter. Hélas ! il est probable que nous ne nous verrons plus sur la terre autrement que par lettres ; mais dans le ciel, ah ! ce sera face à face ! Et alors, comme nous nous embrasserons [1] ! »

Saint François de Sales. Tous les livres du saint évêque de Genève, on le devine bien, sont pleins de cette consolante doctrine que nous nous reverrons au ciel, et que nous y achèverons l'amitié, la famille, l'union que nous n'avons que misérablement ébauchée en ce monde.

A une dame qui venait de perdre son mari : « Dans peu de temps nous le suivrons au ciel, lieu de notre repos. Ce sera là où nous accomplirons et parferons sans fin les bonnes et chrétiennes amitiés que nous n'avons fait que commencer en ce monde. C'est la principale pensée que nos amis décédés requièrent de nous... etc. [2]. »

A une de ses cousines qui venait de perdre son père : « Ne nous fâchons pas, ma fille ; nous serons bientôt réunis. Nous allons incessamment et tirons pays du côté où sont nos trépassés. Pensons seulement à bien marcher et à suivre tout le bien que nous aurons reconnu en eux [3]. »

A une mère qui avait perdu son enfant : « Demeurez en paix, ma très chère fille, et tenez bien votre cœur au ciel, où vous avez ce brave petit saint. Vous le retrouverez

[1] S. François Xavier, *Lettre* XCIII.
[2] S. François de Sales, édit. Migne, t. V, p. 407.
[3] Ibid., p. 938.

bientôt. Notre société, désunie par la mort, sera restaurée au ciel[1]. »

Fénelon. On aurait pu craindre que le grand archevêque de Cambrai, séduit et aveuglé par ses rêves d'amour pur, ne méconnût la doctrine que nous développons ici. La tendresse de son cœur le protégea. N'est-ce pas lui qui écrivait : « On serait tenté de désirer que tous les bons amis s'attendissent pour mourir ensemble le même jour. »

Aussi, voyez comment il console ceux qu'il aime, lorsque leur cœur est frappé. Non seulement il croit que l'on se reconnaîtra un jour et que la séparation de la mort sera détruite, mais il nie à la mort le pouvoir de séparer, même dès ce monde, ceux qui s'aiment. Jamais ils ne sont plus présents que lorsque la mort a fait cesser la présence visible. « Non, écrit-il à la duchesse de Beauvilliers, il n'y a que les sens et l'imagination qui aient perdu leur objet. Celui que nous ne pouvons plus voir est plus que jamais avec nous. Nous le trouvons sans cesse dans notre centre commun. Il nous y voit, il nous y procure les vrais secours ; il connaît mieux que nous nos infirmités, lui qui n'a plus les siennes ; et il demande les remèdes nécessaires pour notre guérison. Pour moi, qui étais privé de le voir depuis tant d'années, je lui ouvre mon cœur, je crois le trouver devant Dieu ; et, quoique je l'aie pleuré amèrement, je ne puis croire que je l'aie perdu. Oh ! qu'il y a de réalité dans cette société intime ! »

Et à la veuve du duc de Chevreuse : « Unissons-nous de cœur à celui que nous regrettons ; il ne s'est pas éloigné de nous en devenant invisible. Il nous voit, il nous aime, il est touché de nos besoins. Arrivé heureusement au port,

[1] S. François de Sales, édit. Migne, t. V, p. 895.

il prie pour nous, qui sommes encore exposés au naufrage. Il nous dit d'une voix secrète : Hâtez-vous de nous rejoindre. Les purs esprits voient, entendent, aiment toujours leurs vrais amis dans leur centre commun. Leur amitié est immortelle comme sa source. Les incrédules n'aiment qu'eux-mêmes ; ils devraient se désespérer de perdre à jamais leurs amis ; mais l'amitié divine change la société visible en une société de pure foi ; elle pleure, mais en pleurant elle se console par l'espérance de rejoindre ses amis dans le pays de la vérité et dans le sein de l'amour même[1]. »

Arrêtons-nous ; nous pourrions multiplier les textes ; nous n'augmenterions pas la lumière. Elle est ici à ce haut degré d'intensité après lequel elle ne croît plus. Ainsi donc le cœur de l'homme ne se trompait pas ! ce qu'il rêve, il le trouve enseigné par la religion. Ainsi donc la Religion ne se trompe pas ! ce qu'elle enseigne, elle le trouve rêvé, entrevu, désiré, cru ardemment par le cœur de l'homme. Les deux lumières, celle qui vient d'en haut, de Dieu, et celle qui vient, je n'ose pas dire d'en bas, du cœur de l'homme, sont harmoniques. Elles disent toutes deux, pour achever de consoler l'homme, que la terre n'est qu'un commencement, et que nous achèverons là-haut ce que nous n'avons pu qu'ébaucher sur cette terre ; que notre esprit s'y rassasiera de lumière et notre cœur d'amour ; et cela, non pas seuls, isolés, mais dans la société, dans la famille, dans l'amitié. Ce sera la même vie que celle que nous menons ici-bas, avec le péché de moins et Dieu de plus.

Voulez-vous vous faire une idée de cette belle vie du ciel ? Rappelez-vous la scène de saint Augustin et de sainte Monique à la fenêtre d'Ostie. Tous deux sont là, un soir, s'en-

[1] Fénelon, *Lettres*.

tretenant ensemble. Il ont devant eux de grands jardins solitaires, le ciel d'Italie, le Tibre si triste et si mélancolique toujours, l'infini de la mer devant leurs regards, l'infini du ciel dans leurs cœurs. Ils s'élèvent peu à peu par la pensée, par la prière, plus haut que ces vastes campagnes, plus haut que les astres, plus haut même que leurs âmes, au-dessus de toute créature, jusqu'à Dieu. Ils y arrivent, ils y touchent, *ictu oculi, ictu cordis*, d'un élan du cœur, et, pendant une minute au moins, leurs âmes s'oublient dans la vision de l'éternité. Mais ils n'y montent pas isolés. Le fils, dans son extase, n'oublie pas sa mère; la mère, dans son bonheur, n'oublie pas son fils ; ils montent ensemble; leurs mains se joignent, se serrent; et, en se communiquant ainsi leurs émotions, ils redoublent leurs ravissements. Voilà le ciel, en y joignant la durée : les yeux et le cœur en Dieu, et la main dans la main de ceux que nous aimons !

ÉPILOGUE

LES CHEMINS DE LA LUMIÈRE

LE MAÎTRE

Bienheureux ceux qui croient!

LE DISCIPLE

Oh! oui, bienheureux ceux qui croient! Mais dites moi, Maître, comment s'y prendre pour croire? Voilà dix ans, vingt ans, que je cherche la foi, sans parvenir à la trouver. Où donc est-elle? En savez-vous le chemin? Y a-t-il quelque part une aube blanchissante, un lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix?

LE MAÎTRE

Oui, ce lieu existe. J'en sais le chemin. Je vais vous le dire. Ame bien-aimée, prenez courage. C'est presque être sorti des ténèbres que de les trouver détestables. Et soupirer après la lumière qu'on a perdue, c'est déjà en être digne.

LE DISCIPLE

Parlez vite. Et si vous avez dans les mains le bienfait de la foi, ouvrez-les sur mon âme, car j'ai bien souffert. Depuis des années le doute me ronge. J'ai beaucoup lu, beaucoup discuté, et je n'en suis arrivé à rien. Il y a tant de religions opposées, et dans chacune d'elles tant d'obscurités, de mystères, que j'ai presque renoncé à l'espérance de jamais trouver la vérité.

LE MAÎTRE

Que je vous plains d'être depuis si longtemps livré au doute ! Mais que j'espère en voyant combien vous en souffrez, et qu'il m'est évident que, si vous n'êtes pas encore arrivé à la vérité, c'est que vous vous êtes trompé de chemin ! Vous semblez faire de la Religion une question d'esprit, d'étude, de longue et profonde discussion. Cependant réfléchissez. Si la Religion était une affaire d'esprit et de science, bien que, dit-on, l'esprit et la science courent aujourd'hui les rues, ne pensez-vous pas que beaucoup d'hommes resteraient à la porte? Et que deviendraient, dites-moi, les petits et les pauvres? Et aussi les jeunes gens qui meurent à la fleur de l'âge, avant d'avoir acquis la puissance de leur esprit? et la multitude immense des femmes, auxquelles Dieu a donné sans doute comme à l'homme l'intelligence et quelquefois le génie; mais auxquelles il a donné bien davantage encore, la dignité du cœur, la magnanimité de la maternité, la pureté angélique de la virginité qui nous ouvrent les yeux et qui nous les ferment, et dont la vie est trop occupée à soutenir et à consoler la nôtre pour qu'on puisse leur demander de se concentrer et de s'isoler dans la recherche de la vérité?

Il y aurait donc une aristocratie dans la société de Dieu et des âmes. Ceux qui auraient tout déjà : l'esprit, la science, le temps, la fortune, ce seraient ceux-là qui auraient Dieu davantage, qui le posséderaient plus facilement et plus complètement ! Les petits, les pauvres, les travailleurs, ne pourraient pas monter jusqu'à lui ! Évidemment cela répugne. Dieu nous devait un moyen court, simple, facile, à la portée de tous, de consommer avec lui ce céleste hyménée qu'on appelle la Religion.

LE DISCIPLE

A la bonne heure. Mais quel est donc ce moyen si aisé et si court ?

LE MAÎTRE

Il y en a plusieurs, très simples et d'un accès facile ; car Dieu, qui veut que tous les hommes arrivent à la vérité, ne leur a pas ménagé les moyens de la connaître. Mais allons tout de suite au plus beau et au plus sûr. Vous souvenez-vous de ce que je vous ai dit sur l'essence même de la Religion ?

LE DISCIPLE

Oui, cette idée m'a plu extrêmement. J'avais toujours considéré la Religion comme un hommage forcé, une adoration imposée aux hommes par un Dieu qui s'en souciait médiocrement. Je ne voyais là qu'un devoir sans dignité, sans beauté, sans attrait. Votre idée me sourit. Elle me semble évidente. La Religion est la rencontre de Dieu et de l'homme, leur rencontre par le cœur. Dieu et l'homme, ce sont deux êtres et, mieux encore, deux amours qui se cherchent. Ils se trouvent dans la Religion,

et ils y satisfont le penchant auguste qui les porte l'un à l'autre. Cela est simple et sublime.

LE MAÎTRE

Eh bien! si cela est, si la Religion est le commerce de Dieu et de l'homme par le cœur, n'entrevoyez-vous pas quel doit être le vrai chemin qui y conduit? Vous voulez pénétrer dans ce sanctuaire, laissez votre esprit, apportez votre cœur. Laissez votre génie ou votre science, apportez votre amour. Ne dites pas en frappant à la porte : Je veux voir; dites : Je veux aimer.

Oui, si vous voulez renouer avec Dieu ce doux, ce profond commerce de la Religion, laissez vos objections desséchantes; faites quelque chose de plus simple et aussi de plus doux : essayez d'aimer.

Une goutte d'amour dans un cœur développe plus de lumière que la lecture de cent volumes. Cela suffit à dissoudre toutes les objections, à chasser tous les brouillards. Car vous savez quel est le privilège de l'amour? Il fait resplendir l'objet aimé; il fait pâlir tout le reste. J'aime : tout s'éteint, tout se décolore; il n'y a plus qu'une chose qui ait du charme sur mon cœur, c'est l'objet aimé.

Et en même temps qu'il chasse les brouillards, les vaines ombres, l'amour pénètre tous les mystères. Il les presse; il les devine. Vous vous étonnez que Dieu, qui est si grand, s'incline vers l'homme, qui est si petit; qu'il fasse ses délices d'habiter avec lui; qu'il soit né dans une crèche; qu'il soit mort sur une croix. L'esprit, en effet, peut s'étonner, non le cœur; car il se sent capable, quand il aime, d'en faire autant. L'amour est à la fois le sublime illuminateur et le tout-puissant ouvrier.

LE DISCIPLE

Cela se réduit à dire que si je pouvais aimer, je pourrais croire.

LE MAÎTRE

Précisément.

LE DISCIPLE

Mais comment faire pour aimer Dieu? Il est si haut, si loin, si inaccessible! Je vous avoue que ce mot sur les lèvres des chrétiens m'a toujours paru une simple phrase.

LE MAÎTRE

Vous en saurez un jour la douceur et la réalité. En attendant, aimez de Dieu tout ce que vous en savez, tout ce qui en reste en vous; car vous n'êtes pas assez malheureux, je pense, pour que rien de Dieu ne subsiste dans vos ruines. Il est la vérité; aimez la vérité. Il est la justice; aimez la justice. Il est la pureté; aimez la pureté. Et si vous vous mettez sur ce plan incliné, sans efforts, sans travail, par le seul résultat de la pente, vous glisserez dans les bras de la Religion.

Et s'il faut vous dire un mot plus clair encore et plus pratique : Vous ne pouvez pas aimer Dieu, parce qu'il est trop loin, trop haut, trop grand; aimez l'homme, son fils; surtout celui qui n'est ni loin, ni haut, ni grand. Aimez le domestique qui cire vos souliers; aimez le concierge qui vous donne votre clef, ou le balayeur qui nettoie le pas de votre porte. Vous ne pouvez pas poser vos lèvres sur les pieds glorieux de Dieu; posez-les sur les mains humiliées ou souffrantes du pauvre. Dites-vous : Je

cherche la vérité; je ne la trouve pas. Je ferai le bien. J'en ferai le plus que je pourrai. Et alors, de deux choses l'une : Ou Dieu est; et il me récompensera, il m'enverra la lumière. Ou Dieu n'est pas...

LE DISCIPLE

Mais non, cela est impossible. Dieu est nécessairement, absolument. Autrement, le bien serait une chimère, la vertu un rêve, la conscience une duperie! Il n'y aurait que les scélérats dans la lumière!

LE MAÎTRE

À la bonne heure! J'aime ce tressaillement de votre âme. Oui, Dieu est. Et si vous faites le bien, il vous arrivera ce qui advint autrefois à l'illustre M. Donoso Cortès, ambassadeur d'Espagne en France, qui, d'une jeunesse indifférente et sans religion, monta tout à coup à la gloire d'une foi si inébranlable qu'il en devint l'apôtre. Comme on lui demandait par quel moyen il avait chassé tous les doutes qui, pendant des années, avaient obscurci sa puissante intelligence : « Je n'en sais rien, répondit-il, je ne me souviens que d'une chose : c'est que jamais je n'ai vu un pauvre sans penser qu'il était mon égal et mon frère. »

Ou si vous voulez un second exemple, il vous arrivera ce qui arriva à saint Vincent de Paul. Il vit un jour, dans sa jeunesse, un nuage obscurcir sa foi, et avec cet instinct que Dieu a mis en nous pour retrouver la lumière, il se jeta dans la charité. Comme s'il se fût dit : Tout est obscurité, mystère dans la foi. La Trinité est un mystère; l'Incarnation est un mystère; la Rédemption est un mystère. Mais ce qui n'est pas un mystère, c'est le pauvre, c'est l'enfant abandonné, c'est le malade qui tremble la

fièvre. Ce qui n'est pas un mystère, c'est qu'il faut consoler ceux qui pleurent, nourrir ceux qui ont faim, vêtir ceux qui sont nus; ce qui n'est pas un mystère, ce qui est la lumière à l'état éblouissant, c'est la charité, c'est le sacrifice, c'est l'oubli et l'immolation de soi-même, c'est le dévouement. La foi est un mystère; mais ce qui n'est pas un mystère, c'est l'amour. Eh bien, je me jetterai dans les clartés de l'amour, afin de pénétrer dans les obscurités de la foi. Voilà comment saint Vincent de Paul triompha des doutes et comment vous en triompherez vous-même.

Aimez donc Dieu. Faites un effort pour arriver jusqu'à ses lèvres bénies, ou tout au moins à ses mains et à ses pieds percés pour vous; et, si vous ne pouvez monter jusque-là, posez vos lèvres sur les pieds des pauvres, des petits, des abandonnés; car l'amour, qui est le nœud de la Religion, qui en fait la beauté, l'indestructibilité, en est nécessairement aussi le chemin.

LE DISCIPLE

Ainsi voilà votre grand moyen : aimer Dieu; aimer de Dieu tout ce qu'on en connaît; aimer la vérité, la justice, la pureté, la vertu; aimer l'homme, qui est l'œuvre de Dieu, et plus particulièrement le petit, le pauvre, le misérable; l'aimer, c'est-à-dire le respecter, le secourir, le protéger, le consoler, en un mot, lui faire du bien! Et vous prétendez que quelqu'un qui agirait ainsi arriverait nécessairement à la vérité!

LE MAÎTRE

Oui, nécessairement, selon cette belle parole : ce sont les œuvres qui font naître l'amour; et c'est l'amour qui

produit les croyances. » Et, par ce procédé, vous n'arriverez pas seulement à la Religion en général; s'il y en a une qui soit positivement révélée de Dieu, vous arriverez nécessairement à celle-là. Car, dans le cas où Dieu en a créé une, quelle est-elle? Évidemment celle où Dieu aime davantage l'homme, où l'homme aime davantage Dieu; celle où Dieu et l'homme se rencontrent dans une union plus tendre. Et par conséquent plus vous aimerez, plus vous serez emporté sûrement et rapidement dans les bras de la vérité.

LE DISCIPLE

En sorte que votre grand moyen pour conduire les âmes à la foi, c'est tout simplement de leur dire : Faites le bien.

LE MAÎTRE

Oui; est-ce que cela vous paraît étrange?

LE DISCIPLE

Au contraire, cela me ravit; et j'avoue que si je pouvais me convaincre que c'est là le chemin de la Religion, cela me persuaderait presque de me faire chrétien. Car qu'y a-t-il de plus beau et de plus consolant? Faire le bien! exhaler autour de soi cet ineffable parfum qu'on appelle le bien! Et quand la vie s'avance, que les jours déjà déclinent, se retourner vers ce temps qui ne reviendra plus et se dire : J'ai eu bien des tristesses, des déceptions dans ma vie; j'ai commis bien des fautes peut-être; mais il me semble du moins que je ne l'ai pas traversée sans y faire un peu de bien! Et le soir venu, je dis le soir de la vie, voir autour de son lit de mort ses enfants et ses petits-enfants, les bénir une dernière fois, et pouvoir se

dire intérieurement : Je ne leur laisse pas toute la fortune, ni, hélas! tout le bonheur que leur souhaitait mon cœur de père ; mais il y a une consolation que personne ne leur ravira, c'est la consolation de pouvoir se dire : « Mon père était un homme de bien! » Ah! ces pensées m'émeuvent. Elles font vibrer ce qu'il y a de plus élevé, de plus noble, de plus pur, de plus profond en moi. Non, ni la santé, ni la fortune, ni la science, ni la gloire, ne sont rien. Il n'y a sur la terre qu'une ambition digne de la grandeur de l'homme, c'est l'ambition de vivre et de mourir en homme de bien! Mais êtes-vous sûr que cela suffise pour arriver à la vérité?

LE MAÎTRE

Oui, parfaitement sûr. Seulement il faut entendre le sens complet de ce mot : Faire le bien. Voilà un homme qui est bon, loyal, honnête, qui aime les hommes, qui assiste les malheureux : que fait-il ? Il attache à son épaule une aile qui l'emportera à la lumière. Mais en même temps il commet une injustice, il calomnie ou il dessert un rival; il hait un ennemi; il abuse d'une innocence ou d'une faiblesse : que fait-il ? Il s'attache un boulet aux pieds, un poids de plomb qui rendra l'ascension presque impossible, Ne sentez-vous pas cela?

« Quiconque fait le mal, dit Notre-Seigneur, hait la lumière, et ne s'en approche pas. » Il n'est ni digne ni capable de s'en approcher; il faut qu'il renonce au mal, au moins de désir, et qu'il fasse le bien au dedans en même temps qu'au dehors. « Hypocrites, disait encore Notre-Seigneur, vous nettoyez les bords du vase; mais le dedans est plein d'iniquités. » Vous êtes bon, honnête, loyal, indulgent : c'est déjà beaucoup pour arriver à Dieu.

Voilà les bords du vase qui sont préparés. Allez plus avant. Le cœur est-il pur ? La vérité est comme la rosée : pour la conserver pure, il faut la recueillir dans un vase pur. Comprenez la grande parole que nous chantons tous les dimanches : *Natus ex Maria Virgine.* Dieu ne naît dans chaque âme que comme il naquit autrefois. Il est le fruit des cœurs purs.

LE DISCIPLE

Je comprends cela. Mais, ô maître, je tremble en le comprenant.

LE MAÎTRE

C'est pourtant le mot de Platon.

Que faut-il pour voir Dieu? Être pur et mourir.

Vous aspirez à la lumière. Ne lui opposez donc pas un mur épais, opaque. Autrement la lumière vient, elle frappe le mur, puis elle rejaillit pour s'en aller. Préparez-lui un pur cristal, un beau verre transparent. Elle vient; elle le pénètre et y demeure; elle le fait resplendir. Le grand obstacle qui empêche les âmes de voir Dieu, ce sont les sens. Voilà le mur. Ces sens épais, opaques, qui aggravent l'âme, qui l'appesantissent, qui l'alourdissent, qui la corrompent, il faut les déprimer, les mater, les spiritualiser, les angéliser, afin de délivrer l'âme. Et en attendant la mort qui ôtera le bandeau, il faut faire appel à la pureté qui le rendra transparent.

LE DISCIPLE

« Être pur et mourir ! » Comment Platon a-t-il trouvé une si divine parole! Elle étincellerait même dans une page de l'Évangile.

LE MAÎTRE

Il y manque pourtant un mot, mais un seul, pour avoir la formule complète : « Être pur et mourir ! » non, ce n'est pas encore le divin chemin de la lumière. Il fallait dire : « Être pur, humble et mourir ! » Ce n'est pas, en effet, le corps seulement qui aggrave l'âme et qui l'alourdit; elle s'alourdit elle-même en se tuméfiant. Elle perd ses forces en s'exaltant, en se surexhaussant, si j'ose ainsi dire. De plus, comme elle veut se faire le centre de tout, elle n'a plus le sens des proportions; elle ne voit plus qu'elle; toute harmonie se brise devant son regard. Enfin, et c'est ici le suprême malheur de l'orgueil, s'isolant en elle-même, elle ne reçoit presque plus rien d'en haut. Semblable à ces hommes qui, enveloppés de vêtements incombustibles, traversent le feu sans brûler, elle vit dans la lumière divine sans en être éclairée. La science moderne a trouvé le moyen d'*isoler* certains corps; ils ne sont plus conducteurs de lumière, de chaleur, d'électricité. C'est l'effroyable effet de l'orgueil. Les sens rendent l'âme opaque, l'orgueil l'*isole*. Tous deux la font impénétrable à toute lumière d'en haut.

Oh ! qui comprendra la beauté de la pureté ! c'est la lumière du corps, comme l'humilité est la lumière de l'esprit. Humilité, pureté, charité, ce sont là vraiment les trois grâces. On ne les sépare pas. Elles s'entrelacent divinement. L'une conduit à l'autre. Celui qui fait le bien arrive à la lumière. » Voilà la charité qui mène à la vérité. « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. » Voilà maintenant la pureté qui conduit à la lumière. Les voulez-vous voir entrelacées ? « Oh ! qu'elle est belle, dans la lumière, la chaste lignée de ceux qui

craignent Dieu ! » Voilà l'humilité, la pureté, la charité qui s'unissent pour porter l'âme dans les bras de Dieu.

LE DISCIPLE

Je commence à comprendre votre théorie. La Religion étant l'union de Dieu et de l'homme, tout ce qui approche de Dieu : l'amour, l'honnêteté, la pureté, l'humilité, doit nécessairement approcher de la Religion, et, s'il y en a une qui soit révélée de Dieu, doit infailliblement y conduire. Je conçois même que ce soit la voie la plus sûre. Car où pourrait être l'illusion? Je veux chasser le mal; je veux faire le bien. Qui peut se tromper en disant cela? Je prends pour principe de ma vie la pratique du bien, la pratique absolue, constante, désintéressée, courageuse du devoir. Évidemment la certitude est là. Voilà la route qui mène infailliblement à Dieu. Il est impossible que Dieu ne soit pas au bout.

LE MAÎTRE

Oui, il est absolument impossible que, quand l'homme, par la vertu, se met à un bout de la route, Dieu, avec la vérité, ne soit pas à l'autre. Souvenez-vous de l'enfant prodigue. Quand il fit le premier pas sur cette route, son père était à l'autre bout, et depuis longtemps.

LE DISCIPLE

Je comprends cela parfaitement. Mais, dites-moi, n'y a-t-il vraiment que cela à faire pour arriver à la foi? Quoi ! pas une étude ! Dieu nous a donné un esprit, une raison, une intelligence; il nous les a donnés pour la vérité, en vue d'elle; pour la trouver, pour en jouir ; et vous

ne les y appliquez pas! vous les laissez inertes! Ils n'ont aucun rôle à jouer dans la recherche et la découverte de la vérité. Je vous avoue que cela m'étonne et me peine.

LE MAÎTRE

Patience! l'étude aura son tour. L'esprit entrera bientôt en scène, et y jouera un grand rôle. Mais son heure n'est pas venue. La Religion est la rencontre de Dieu et de l'homme, leur rencontre par le cœur. C'était donc au cœur à paraître le premier; c'était à l'amour à préparer les aliments, à mettre l'âme tout entière dans une situation harmonique avec Dieu, dans un état où elle pût tressaillir en sa présence et s'élancer vers lui; car, vous le savez, il n'y a de société qu'entre les êtres semblables. Voilà ce que nous avons déjà fait, et cette première œuvre n'est pas finie.

A l'amour qui fait le bien, qui rend pur et humble, qui prépare l'âme, il faut joindre la prière qui appelle l'étincelle et qui fait descendre la flamme. C'est ce qu'enseignait et pratiquait Maine de Biran dans ces années pénibles où il remontait lentement à la lumière. Il indiquait ainsi, sur ce cahier de notes où il jetait chaque soir ses douloureuses impressions, les moyens de revenir à la vraie vie : « Premièrement désirer, sentir ses besoins, sa misère, sa dépendance, et faire un effort pour s'élever plus haut. Secondement prier, afin que vienne l'esprit de sagesse ou que le royaume de Dieu arrive; prier, tenir l'œil tourné vers la source d'où vient la lumière. Ainsi l'homme se trouve en possession d'un trésor infini, inépuisable. » — « Qui donc, disait-il encore, me donnera les ailes de la prière?... Oh! que j'ai besoin de prier! » Puis aussitôt

après : « Journée de bien-être, de calme et de raison, effet de la prière. »

Voilà les paroles d'un grand philosophe, du plus grand philosophe peut-être de cet âge. Il avait trouvé dans sa raison que, pour arriver à la lumière, la prière est plus puissante encore que la raison. Elle est, après l'amour, le grand moyen. Du reste, la prière n'est difficile qu'à ceux qui n'aiment pas. Quand on aime, il n'est pas difficile de dire comme l'épouse du Cantique : *Osculetur me osculo oris sui :* Oh ! Seigneur, approchez vos lèvres des miennes, afin que je sorte de ma solitude et que je rentre dans ce doux commerce dê la Religion ; ou comme la Samaritaine : *Domine, da mihi bibere :* Seigneur, donnez-moi à boire, afin que je ne vienne plus, tout seul, à midi, par la chaleur, à ce puits de Jacob qui est si loin et où je trouve une eau si rare. Voilà la prière. Vous voulez revenir à la Religion, à ce tendre embrassement de Dieu et de l'homme, c'est bien de faire un effort pour approcher de lui votre cœur ; mais cela ne suffit pas ; il faut qu'il vienne aussi, qu'il se penche paternellement jusqu'à vous ; et pour cela il faut le lui demander. Il y a si longtemps que vous dédaignez cet embrassement : ne pouvez-vous vous mettre à genoux et prier Dieu de revenir ?

LE DISCIPLE

Oui, sans doute ; mais pour prier, il faut la foi ; et si, pour avoir la foi, il faut prier, n'est-ce pas un cercle vicieux ?

LE MAÎTRE

Ah ! oui, c'est un cercle vicieux. Le monde est plein de ces cercles vicieux. Mais voyez comme Dieu se tire de celui-ci. Pour prier, j'en conviens, la foi est néces-

saire, au moins une foi commencée. Mais savez-vous ce que c'est que la foi commencée. La foi commencée, c'est la tristesse dans l'irréligion, c'est votre malaise, c'est votre vide; la foi commencée c'est votre doute; c'est ce peut-être qui s'échappe à chaque instant de votre cœur inquiet : Peut-être y a-t-il une vraie Religion. Peut-être que, si je cherchais bien, j'en trouverais le chemin. Ne pouvez-vous vous mettre à genoux, et dire : « O mon Dieu, tire-moi du doute! O toi, qui m'as fait, envoie-moi la lumière et mets fin à ma tristesse et à la grandeur de mes tourments! »

Et si c'est trop encore, si cette affirmation de Dieu coûte trop à votre incrédulité, faites la prière que Fénelon enseignait, avec une si tendre délicatesse, à ceux qui doutaient de son temps : « Oh ! s'il est vrai qu'il y ait au-dessus de l'homme quelque être plus puissant et meilleur que lui, duquel il dépende, je conjure cet Être par sa bonté d'employer sa puissance à me secourir. Il voit mon désir sincère, ma défiance de moi-même, mon recours à lui. O Être infiniment parfait, s'il est vrai que vous soyez et que vous entendiez les désirs de mon cœur, montrez-vous à moi; levez le voile qui couvre votre face, préservez-moi du danger de vous ignorer, d'errer loin de vous et de m'égarer dans mes vaines pensées en vous cherchant. O vérité, ô sagesse, ô bonté suprême, s'il est vrai que vous soyez tout ce que l'on dit et que vous m'ayez fait pour vous, ne souffrez pas que je sois à moi et que vous ne possédiez pas votre ouvrage. Ouvrez-moi les yeux; montrez-vous à votre créature! »

LE DISCIPLE

Chose singulière! c'est, presque dans les mêmes termes,

le cri qui s'échappait du cœur triste, meurtri, de ce pauvre Alfred de Musset :

Ah! si nos angoisses mortelles
Jusqu'à toi peuvent parvenir,
Si dans les plaines éternelles
Parfois tu nous entends gémir!

Brise cette voûte profonde,
Qui couvre la création ;
Soulève les voiles du monde,
Et montre-toi, Dieu juste et bon!

LE MAÎTRE

Mais non : laissons les si, les peut-être, les hypothèses inventées pour couvrir leur retraite. Dieu est; n'en doutons pas. Il vit en nous, nous n'avons pas à le chercher bien loin. Disons-lui donc simplement : « Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié; que votre règne arrive; que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour; pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés; et ne nous laissez pas succomber à la tentation; mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il. » J'en appelle à votre conscience, qui est-ce qui ne peut pas faire cette prière?

LE DISCIPLE

Oh! personne. Et pour ma part, je ne sais rien de plus beau, qui élève plus mon âme, et, dans sa simplicité, de plus profond. Elle m'ouvre des horizons immenses, de sublimes perspectives. Je vous avouerai même qu'il y a longtemps que je la dis dans le secret de mon cœur. Elle m'a toujours touché; elle ne m'a pas encore éclairé.

LE MAÎTRE

Continuez. Notre-Seigneur a dit : « Frappez, et l'on vous ouvrira. » Vous avez frappé, on n'a pas ouvert. Frappez encore, surtout frappez plus fort. Et puis, quand vous aurez frappé, tendez l'oreille pour savoir si on ne répond pas. Il y en a beaucoup qui frappent et qui s'en vont. Quand le Maître vient ouvrir la porte, ils n'y sont plus. Après avoir dit : « Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute ! » il faut écouter, et, pour écouter, il faut faire silence. Cela est simple assurément, mais capital.

Avez-vous remarqué dans quelles circonstances Notre-Seigneur parut en ce monde? Il vint au milieu de tous les silences. On entendit d'abord tomber la voix des prophètes, ces voix sacrées qui retentissaient depuis des siècles pour préparer le monde à la venue du Sauveur. Elles se turent les premières. On vit s'apaiser ensuite et peu à peu s'éteindre le bruit des conquérants qui, depuis des siècles, sillonnaient la terre et la remplissaient de tumulte et d'épouvante. « Auguste ferme le temple de Janus, et Jésus-Christ vient au monde. Ce n'était pas encore assez de silence. Dieu attend que les ombres de la nuit fassent cesser les bruits du jour, le tumulte des affaires, et alors au milieu de tous les silences, du silence des prophètes, du silence des conquérants, du silence des affaires, du silence même de la nature, on entendit une voix. Elle chantait sur un berceau et elle disait : « Gloire à Dieu dans le ciel, et paix sur la terre aux âmes de bonne volonté. »

LE DISCIPLE

Je comprends ce silence. Si Dieu daigne nous parler, il est bien juste que tout se recueille pour l'entendre. Mais

je vous avoue que ce silence m'effraye; car comment y arriver? Vous connaissez votre vie, la vie moderne. Les affaires nous absorbent, les soucis nous dévorent. Mille bruits nécessaires ou non, mais inévitables, remplissent nos oreilles. Il faudrait une solitude, et où la trouver? Notre vie n'est plus à nous, elle est à tout le monde. Elle est chauffée à toute vapeur. Ayez pitié d'elle, telle que le mouvement des choses modernes l'a faite. Ne me demandez pas l'impossible.

LE MAÎTRE

Ne vous effrayez pas ainsi et comprenez-moi. Ce que je vous demande, ce n'est ni le silence des affaires, ni le silence des études, ni le silence des relations. Tout cela est légitime. Or rien de ce qui est légitime n'a jamais empêché l'ascension de l'âme à Dieu. Le silence qui est nécessaire ici est très facile à accorder. Savez-vous ce qu'a fait Descartes pour arriver à la vérité?

LE DISCIPLE

Parfaitement. Comme il s'était aperçu qu'on avait rempli son esprit d'une foule d'idées qui ne lui étaient pas clairement démontrées, ne sachant lesquelles abandonner, lesquelles retenir, il résolut de les rejeter toutes provisoirement; de faire table rase, selon son expression; et là, dans ce silence, dans cette solitude, de rebâtir, après avoir éprouvé chaque pierre, l'édifice entier de la vérité.

LE MAÎTRE

Eh bien, faites de même. Vous avez déjà écarté, sous prétexte qu'elles n'étaient pas démontrées, toutes les idées religieuses; écartez de même toutes les objections religieuses, les vaines ombres, les fantômes qui vous font peur. Faites

table rase. Vous ne voulez rien admettre, en faveur de Dieu, qui ne soit prouvé; eh bien, je vous demande de ne rien admettre contre lui qui ne soit également prouvé.

LE DISCIPLE

Mais il me semble que la loyauté l'exige.

LE MAÎTRE

Sans doute; mais on est loyal envers tout le monde, excepté envers Dieu. On ne croirait pas de son ami, que dis-je? du premier venu, ce que l'on croit de Dieu. Les idées les plus absurdes, les enseignements les plus monstrueux, les histoires les plus étranges, dont on rirait, si le bruit public les mettait à la charge de son domestique ou de son concierge, on les admet sans sourciller dès qu'il s'agit de la Religion. Du moins on les vérifierait, s'il s'agissait des hommes; est-il question de Dieu? on ne vérifie jamais. Sur un mot, sur un dit-on, on tient pour établi, pour absolument certain, des choses prodigieuses. On vit vingt ans, trente ans, sur cela, sans que l'idée vienne d'ouvrir un livre ou de consulter un homme. Du reste, on n'étudie jamais quand il est question de Religion; on est toujours censé tout savoir.

Vous êtes jeune et vous êtes loyal. Vous ne pouvez pas savoir jusqu'où va aujourd'hui ce travers; quelles fausses lueurs remplissent les esprits; quels feux follets dansent dans une foule d'imaginations; quel fantôme ridicule et quelquefois odieux est pris, et souvent même de la meilleure foi du monde, pour la Religion. Nous voici revenus à ces premiers âges du Christianisme où le plus grand obstacle à la conversion des païens était leur prodigieuse ignorance de la Religion et le fantôme qu'ils s'en faisaient, et

où le premier rayon de lumière qui tombait dans une âme droite, dans l'esprit d'un Justin, d'un Clément d'Alexandrie, d'un Augustin, les jetait dans l'étonnement et la honte. « Oh! que je rougissais, écrit ce dernier, de ce que j'avais été si téméraire et si impie que d'avoir cru, enseignées par l'Église, sans les vérifier, des choses ridicules dont j'aurais dû m'enquérir! Malheureux, j'aboyais, depuis des années, non pas contre la Religion catholique, qui n'enseignait rien de pareil, mais contre les chimères de mes imaginations coupables. »

Nous en sommes là. Dans les journaux, dans les revues, dans les conversations de chaque jour, on aboie contre les chimères. Que de fois j'en ai été témoin! Combien n'ai-je pas entendu d'hommes, de nobles et belles intelligences me dire : « Comment voulez-vous que nous croyions des choses pareilles? » Et quand je leur disais : « Mais non; la Religion n'enseigne pas cela. Voici seulement ce qu'elle dit; » ils tombaient d'étonnement, et j'en ai ramené plusieurs par cette simple parole.

Vous voyez donc le silence que je vous demande, c'est le silence des préjugés religieux. Écartez les brouillards, les fantômes. Faites table rase. Dites-vous : Je n'admettrai rien contre Dieu, contre la Religion, qui ne soit examiné, vérifié, prouvé. Et comme Descartes arrivé au fond trouva un point fixe, solide, sur lequel il s'appuya pour reconstruire l'édifice total de la vérité, vous aussi, quand vous aurez écarté les vaines ombres, vous apercevrez des points lumineux et solides. Mettez-vous courageusement et franchement en face d'eux. Il y a Dieu. En pouvez-vous douter? N'est-ce pas en votre esprit, en votre cœur, en votre conscience, un point lumineux? Il y a l'âme. En doutez-vous davantage? Entre Dieu et l'âme il y a harmonie,

tendance réciproque, lien certain. Scrutez cette harmonie; creusez, étudiez cette tendance. Dites-vous : Est-ce que je doute sérieusement de Dieu? Est-ce que je doute vraiment de mon âme? Est-ce que je doute de leurs rapports? Pourquoi donc est-ce que je ne vis pas d'une manière conforme à ma croyance? Voilà ce que je vous demande d'abord. N'est-ce pas juste, raisonnable? Ne pouvez-vous me le promettre?

LE DISCIPLE

Je n'y ai ni difficulté ni mérite. Grâce à Dieu, ces points n'ont jamais pâli dans mon âme. Ils y brillent d'une lumière si douce et si pure, que l'idée qu'ils pourraient s'y évanouir me remplirait d'effroi. Ce serait une nuit sans étoile. Mais je vous avoue que, si j'en excepte ces points lumineux, par delà commence la région des ombres. Je n'y puis plus faire un pas sans rencontrer mille difficultés. Ne voulez-vous pas que j'en commence l'examen?

LE MAÎTRE

Au contraire, je vous y provoque. Mais dites-moi, d'abord, si les hommes étudiaient la Religion, Jésus-Christ, l'Église, dans la disposition où je vous vois en ce moment; si l'esprit était humble; si le cœur était pur; si l'âme était dans le silence; si, dans ce fond recueilli, brillaient comme des astres Dieu et l'âme et leurs nécessaires rapports; quand même on y verrait passer des nuages et flotter des ombres, est-ce que vous ne croiriez pas au lever prochain du soleil et à la beauté du jour?

LE DISCIPLE

Oui, maître.

LE MAÎTRE

En cet état, où je me suis efforcé de vous établir, est-ce que vous ne sentez pas que c'est là l'état vrai, nécessaire; et que quand il s'agit d'une si grande chose que la Religion, une âme ne doit reculer devant aucun sacrifice pour se mettre en état, sous peine de manquer à Dieu et à elle-même?

LE DISCIPLE

Évidemment.

LE MAÎTRE

Commencez donc l'étude sérieuse de la Religion. Et, bien que vous soyez au moment d'entrer dans la lumière et que je sente déjà faiblir et se desserrer les derniers liens qui vous tiennent captif, laissez-moi vous donner quelques conseils relatifs à cette grande étude. Car il ne suffit pas d'avoir un point de départ exact; il faut encore ne pas dévier en route. Or, pour cela, une méthode est nécessaire.

LE DISCIPLE

Parlez, maître. Vos paroles me font du bien. Il me semble que j'entrevois la lumière. Mais j'ai si longtemps souffert, que je n'ose me reprendre à l'espérance.

LE MAÎTRE

Vous vous rappelez ce que je vous ai dit : La Religion n'étant ni une philosophie, ni une algèbre, ce n'est pas assez de l'étudier avec son esprit; il faut l'étudier en même temps avec son cœur, avec sa conscience, en un mot, avec son âme tout entière. C'est la première condition pour réussir dans cette étude. Mais cela ne suffit pas; il faut faire un second pas, et je formule ainsi ma pensée : La Religion étant ce qu'il y a de plus grand sur la terre, pour

l'étudier et la comprendre, il faut se mettre en face d'elle avec ce qu'on a de plus grand dans l'âme.

LE DISCIPLE

Maître, je comprends bien la première chose : étudier la Religion avec l'âme tout entière. Mais qu'appelez-vous se mettre en face de la Religion avec ce qu'on a de plus grand dans l'âme ?

LE MAÎTRE

Écoutez bien ceci ; car je ne vous ai rien dit encore d'aussi important. Avez-vous remarqué que toutes les grandes âmes sont religieuses ? Elles montent naturellement à Dieu. Dès qu'elles rencontrent la Religion, Jésus-Christ, le Christianisme, elles le comprennent d'instinct et s'y reposent.

LE DISCIPLE

Quoi ! dans le nombre de celles qui s'éloignent de Jésus-Christ, qui ne pratiquent pas le Christianisme, il n'y a point de grandes âmes !

LE MAÎTRE

Ce n'est pas ce que je veux dire. A Dieu ne plaise que je fasse à tant de nobles cœurs une si gratuite injure ! Mais savez-vous par où ils s'éloignent de Jésus-Christ et du Christianisme ? par ce qui est grand en eux ? Non, certes. Par ce qui est noble, pur, élevé, profond ? Non, mille fois non. Par quoi donc ? Par ce qui est petit, étroit, superficiel, agité, troublé. Et, en s'éloignant ainsi, ils souffrent. Ce qui veut dire que l'âme humaine tend à Dieu, à Jésus-Christ, à la Religion, au Christianisme par ses grands côtés. Elle ne s'en éloigne que par les petits.

LE DISCIPLE

Comment cela, maître ?

LE MAÎTRE

Je vous en fais juge vous-même. Rappelez-vous ce qui vous est arrivé quelquefois à l'une de ces heures qu'on ne peut pas toujours éviter, où la Religion s'est montrée à vous. C'était au milieu d'un chagrin, à la suite d'une déception : un ami se refroidissait; une personne chérie venait de mourir. Ou bien, c'était à l'une de ces heures où le cœur se sent vide, triste, sans savoir pourquoi. Le ciel s'illuminait sur votre tête; Dieu se rapprochait de vous. Vous vous êtes dit : Pourquoi ai-je oublié Dieu? Si je revenais à lui?... Puis vous avez secoué la tête, et vous avez dit : Plus tard... nous verrons. Cette fois et en bien d'autres occasions, vous vous êtes senti comme ballotté par deux courants contraires, dont l'un vous portait à Dieu, à Jésus-Christ, à la Religion, dont l'autre vous en éloignait. Regardez aujourd'hui avec attention, avec loyauté ces deux courants. Vous verrez qu'ils ne viennent pas de la même source et qu'ils ne se meuvent pas dans la même région de l'âme. L'un court à la surface, dans cette région tumultueuse où s'agitent les questions du temps; l'autre coule tranquillement dans cette partie paisible de l'âme où se remuent les problèmes de l'éternité. Or, de ces deux courants, l'un superficiel, l'autre profond, lequel conduit à la foi, lequel pousse à l'irréligion? Recueillez vos souvenirs et prononcez vous-même.

Les impressions, passionnées, changeantes, pour qui sont-elles? Pour qui les pensées mûries dans le silence, dans la solitude, dans la prière? L'esprit léger, railleur, qui se tire d'affaire par un bon mot, par une plaisanterie, pour qui est-il? Pour qui l'attention sérieuse qui s'attache au fond des choses, à la force des raisons, à la grandeur des

résultats ? L'amour du plaisir, l'amour de l'argent, l'amour du bien-être, l'amour de l'indépendance et de la vie facile, pour qui est-il ? Pour qui l'esprit de dévouement au bien, de résistance au mal, d'obéissance au devoir ? La recherche de son intérêt propre, de son amour-propre, de sa gloire propre, pour qui est-elle ? Pour qui la docilité envers Dieu, la modestie devant les hommes, l'oubli de soi-même, la poursuite candide du bien et du vrai ? Pour qui l'amour du mal ? Pour qui la chasteté ?...

LE DISCIPLE

O maître, n'achevez pas. Épargnez-moi. Le courant qui emporte mon âme loin de Dieu est superficiel, agité, souillé ; le courant qui m'y attire est profond, paisible et pur. Je veux le suivre ; mais aidez-moi encore. Je veux appliquer à la connaissance de la vraie Religion mon esprit, mon cœur, ma conscience, mon âme tout entière ; et je veux n'y appliquer de mon âme que les grands côtés. Mais dirigez-moi ; car je ne vois pas bien comment m'y prendre. Qu'appelez-vous, par exemple, les grands côtés de l'intelligence ? Car c'est par l'intelligence, je le suppose, qu'il faut commencer.

LE MAÎTRE

Il y a dans l'intelligence, vous allez le reconnaître, un petit et un grand côté ; et selon qu'on applique l'un ou l'autre à Dieu, à l'étude, à la Religion, on arrive à la foi ou on n'y arrive pas. Voilà deux hommes, par exemple, très intelligents tous deux, dont l'un, mis en rapport avec Jésus-Christ, ne trouve en lui, dit-il, aucun des caractères de la vérité ; tandis que l'autre ne s'en est approché que pour voir tous ses doutes s'évanouir ; remarquez comment ils ont procédé tous deux. L'un s'arrête aux petites difficultés

de détails aux différences de textes, aux chicanes de dates, aux impossibilités métaphysiques; l'autre monte plus haut, aux raisons profondes de l'âme, aux intuitions du cœur, aux grands résultats de la vie. S'agit-il, par exemple, de savoir si Jésus-Christ est Dieu? L'un épilogue sur un texte, sur une variante, sur le sens hébraïque du mot : Fils de Dieu; sur une difficulté de généalogie; l'autre, s'élevant au-dessus de ces menus détails, ne voulant pas faire dépendre sa foi d'une erreur de copiste ou d'un malentendu de chronologie, se place en face du peuple juif et de son étonnante histoire; en face de la Bible et de son ministère prophétique; en face de Jésus-Christ et de son incomparable physionomie; en face de l'Église et de sa miraculeuse perpétuité; en face de Dieu, qui n'aurait pu permettre que le monde fût converti, changé, sanctifié, ennobli par un mensonge, et il s'écrie : Celui-ci est vraiment le Fils de Dieu. S'agit-il de l'Incarnation, de la Rédemption? L'un, s'arrêtant aux petites difficultés d'une métaphysique vulgaire, s'embarrasse dans les *comment;* l'autre monte plus haut, jusqu'aux *pourquoi* lumineux de ces grands mystères, et il se dit : Qu'est-il étonnant qu'un Dieu se soit abaissé, humilié pour ses enfants, qu'il soit mort pour les sauver, puisqu'une mère en ferait tout autant? C'est-à-dire que l'un ne contemple Jésus-Christ qu'avec le petit côté de son intelligence, le côté superficiel et difficultueux; l'autre, avec le grand côté, le côté intuitif et profond. Aussi, tandis que l'un, empêtré dans les petites questions de la logique mesquine, de l'exégèse et de la science du moment, s'en va triste, n'emportant de son étude qu'une obscurité plus grande; l'autre, qui prend la question de haut, sent bientôt que les raisons de douter ne font qu'effleurer l'homme superficiel, tandis que les raisons de croire saisissent et

subjuguent l'homme intérieur; et, ravi des résultats de cette étude, il y puise les lumières de sa vie et la sérénité de sa mort. Voulez-vous un autre exemple?

LE DISCIPLE

Oh! oui, car je vous avoue que ces considérations me charment.

LE MAÎTRE

Ne parlons toujours que de l'intelligence. Vous aurez remarqué sans doute qu'il y a dans l'esprit humain deux parties bien distinctes : une partie qui aspire à voir et une partie qui demande à croire. Nous voulons voir, voir clairement, complètement, voir sans nuages : c'est tout un côté de l'âme. Et puis, à de certains moments, ce qui est, non pas obscur, mais caché, mystérieux, nous attire, nous charme. Et voilà pourquoi la Religion, qui est faite pour l'âme humaine tout entière, a des clartés qui éblouissent et des profondeurs mystérieuses. On voit et on croit. On regarde et on se confie. C'est le bonheur complet dans la vérité complète. Si donc vous ne voulez que voir; si vous n'acceptez que ce que vous touchez de la main; si, au delà de ce qu'on voit, vous n'avez pas le sens de ce qu'on pressent; si vous ne soupçonnez pas même ces profondeurs obscures où l'on devine encore plus qu'on ne voit, vous n'arriverez à aucun résultat. Mais que dis-je? ce n'est pas seulement en Religion que vous n'aboutirez à rien : c'est en philosophie, en esthétique, en amitié; c'est dans le vrai, dans le bien, dans le beau; c'est dans la science de l'homme autant que dans la science de Dieu. Et vous ne perdrez pas seulement les grandes clartés pour avoir voulu trop voir ou plutôt uniquement voir, vous perdrez les grands charmes.

Je ne sais plus où j'ai lu l'histoire d'un aveugle aimé,

servi par une sœur qui ne le quittait pas. Il se trouvait presque heureux de sa cécité. Il disait qu'être aveugle et être aimé c'était, dans ce monde où rien n'est complet, une des formes les plus exquises du bonheur. Avoir continuellement à ses côtés, disait-il, une femme, une fille, une sœur, un être charmant qui est là parce que vous avez besoin de lui; pouvoir incessamment mesurer son affection à la quantité de présence qu'elle nous donne et se dire : Puisqu'elle me consacre tout son temps, c'est que j'ai tout son cœur; constater la fidélité d'une âme dans l'éclipse du monde; se sentir d'autant plus aimé qu'on est plus infirme; devenir dans l'obscurité et par l'obscurité l'astre autour duquel gravite cet ange, peu de félicités, disait-il, égalent celle-là. Or ce suprême bonheur, c'est celui du chrétien. Il a immensément de lumières dans son ciel; il voit autant et aussi loin que qui que ce soit. Mais quand la lumière cesse, ce n'est pas la nuit qui vient, c'est un autre paradis qui commence. Il ferme les yeux et il se donne. Il se confie. L'âme à tâtons cherche Dieu, et le trouve aussi bien que quand elle avait les yeux ouverts. Elle ne le voit pas, elle le sent. Une main invisible la soutient, c'est la sienne. Un cœur bat près de son cœur, c'est le sien. Quel besoin de le voir? elle le touche. O ravissement! on ne donnerait pas cette ombre pour toute la clarté.

Je vois, je sais, je sens!

Il n'y a point de cécité où il y a certitude. Il y a certitude où il y a amour. C'est un paradis dans l'ombre.

LE DISCIPLE

Alors, maître, il vaut mieux ne pas voir. Je ferme les yeux; je crois.

LE MAÎTRE

Non, il faut voir et croire. Il faut examiner et se donner. Il faut, à de certains moments, ouvrir les yeux pour bien voir ; et, à de certains autres moments, il faut les fermer pour mieux voir. Bref, la Religion, faite pour l'âme humaine, étant à la fois toute clarté et tout mystère, il faut se placer devant elle, avec son intelligence tout entière, dans ce qu'elle a de plus grand.

LE DISCIPLE

Je n'oublierai jamais ce que vous venez de me dire ; et je vois clairement pourquoi tant d'hommes n'arrivent pas à la Religion. Ils n'y appliquent que le petit côté de leur esprit ; jamais le grand ; le côté raisonneur, superficiel et difficultueux ; jamais le côté intuitif et profond. Mais vous venez de me rappeler qu'il faut chercher la vérité avec son âme tout entière, et par conséquent avec le cœur comme avec l'esprit. Or, je le voudrais bien savoir, y a-t-il aussi dans le cœur un petit et un grand côté ? et comment faut-il s'y prendre pour chercher la vérité par le grand côté du cœur ?

LE MAÎTRE

Le cœur est comme l'esprit ; il a deux pôles : l'un étroit, personnel, égoïste, ayant l'air d'aimer, n'ayant jamais aimé. Et que voulez-vous que celui-là comprenne à Dieu, à Jésus-Christ, à l'Incarnation, à la Rédemption ? Renfermé dans le cercle étroit des affections de la terre, ne concevant l'amour que comme une jouissance ou une distraction ; blasé bientôt, car l'amour conçu de cette façon tourne vite à dégoût ; quand on lui parle de l'amour de Dieu, il sourit ; il n'y croit pas ; et comment croirait-il à l'amour de Dieu, lui qui ne croit plus à aucun des amours de la

terre, parce que peut-être il a abusé de tous ? Souvent même il s'irrite, surtout si, tombé moins bas, il a respecté dans son âme ce grand sentiment, il crie alors, ce cœur tendre, mais d'une tendresse tout humaine, que vous voulez détruire la famille, supprimer les affections et les douceurs domestiques, et cet amour de Dieu qui est le charme et l'attrait des grands cœurs lui apparaît comme un adversaire et un ennemi. Pourquoi ? Parce qu'il prend l'amour par le petit côté et qu'il s'arrête à la superficie du cœur. Ah ! s'il était descendu plus bas, dans ces régions profondes où il a son siège véritable ; s'il avait compris l'immense grandeur et la beauté souveraine du cœur de l'homme ; qu'il cherche en vain son contentement sur la terre ; qu'il se heurte et se meurtrit sans cesse contre des amours imparfaits, comme un captif sublime contre les parois d'une prison ; si, méprisant l'amour qui n'est qu'un plaisir, il avait compris l'amour qui est un martyre, le martyre de sa propre beauté, incapable de se donner dans la mesure où il le rêve et souffrant de cette impuissance, il se serait élevé à la pensée d'un amour infini, source de tous les amours, et en même temps leur suppléant, leur protection, leur bouclier, leur principe d'éternelle vie, et il aurait trouvé dans son cœur, pour comprendre Dieu qui est tout amour, « ces raisons que la raison ne connaît pas ». Dieu se serait fait sensible à son cœur. Il aurait vu, comme par intuition ou plutôt par expérience, la beauté de la foi, la douceur de l'espérance, la sainteté de l'amour ; et des rapports que Dieu lui a faits sur la terre avec ceux qu'il aime, il se serait élevé sans efforts à comprendre ses rapports avec Dieu, c'est-à-dire toute la Religion. Qu'est-ce que la lumière de l'esprit à côté de cette lumière-là ? Qu'est-ce que Dieu visible à l'esprit à côté de

Dieu sensible au cœur ? On peut douter après avoir vu : comment douter après avoir senti ? O mon ami, Dieu a fait du cœur de l'homme un Évangile. Il y a gravé tous les mystères. Il a fait de nous, par notre nature, une Trinité, une Incarnation ; et, dans les plis et replis de la paternité, il a caché en nous la création, la providence, la rédemption, le sacrifice, la croix. Tous ces mystères, nous les opérons nous-mêmes vis-à-vis de nos enfants, afin que, les portant en nous, nous ayons moins de peine à les croire en Dieu. Mais, pour cela, il faut que notre amour ressemble au sien ; c'est-à-dire qu'il faut échanger l'amour apparent qui se cherche et vit de plaisir, de satisfaction personnelle, contre l'amour vrai qui se donne ; le petit amour contre le grand.

LE DISCIPLE

Il ne faut donc pas cesser d'aimer pour arriver à connaître Dieu ?

LE MAÎTRE

Au contraire. Plus vous aimerez, à condition d'aimer dans la pureté, dans l'oubli de vous-même, dans le dévouement, plus Dieu sera sensible à votre cœur. Car Dieu est amour. Dieu n'a contre lui que ceux qui n'aiment pas ou qui aiment mal.

LE DISCIPLE

C'est-à-dire les égoïstes.

LE MAÎTRE

Précisément. Tous les grands cœurs sont avec lui, comme tous les grands esprits. Et j'ajoute, toutes les grandes consciences. Car je n'ai pas besoin de vous dire qu'il y a une petite et une grande conscience, ou, si vous aimez mieux, qu'il y a dans la conscience un grand et un petit

côté, et que tous ceux qui s'approchent de Dieu par le grand côté de leur conscience y trouvent infailliblement la lumière et la paix.

LE DISCIPLE

Maître, j'entrevois ce que vous voulez dire. Mais achevez ce que vous avez commencé, et indiquez-moi à quels signes on reconnaît la petite conscience et comment on la distingue de la grande.

LE MAÎTRE

Vous rappelez-vous l'histoire de ce jeune homme que rencontra Notre-Seigneur ? Notre-Seigneur le regarda avec tendresse ; et ce jeune homme lui ayant dit : « Maître, pour arriver à la vie éternelle, que faire ? » Jésus lui répondit : « Tu sais les commandements : Tu ne tueras point ; Tu ne commettras point d'adultères ; Tu ne déroberas point ; Tu ne diras pas de faux témoignages ; Tu honoreras ton père et ta mère ; Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Si ce jeune homme avait eu ce que j'appelle une grande conscience, une conscience sérieuse et profonde qui pénètre jusqu'à l'esprit, par delà la lettre, il aurait senti qu'il n'avait accompli que grossièrement ces différents commandements ; qu'il ne les avait qu'effleurés ; mais que l'esprit, le sens profond, la fleur exquise, il les avait foulés aux pieds, et il se serait jeté aux genoux de Notre-Seigneur pour lui demander la grâce du repentir. Au lieu de cela, séduit par ce que j'appelle la petite conscience, la conscience facile et facilement satisfaite, qui s'en tient à la surface, à l'observation de la lettre : « Maître, dit-il, j'ai gardé toutes ces choses dans ma jeunesse ; que me manque-t-il encore ? » Et il s'en va, content de lui, mais laissant Jésus triste.

Image de tant d'hommes que leurs vertus, si j'ose ainsi dire, éloignent de Jésus-Christ; honnêtes dans leurs mœurs, probes dans leurs affaires, délicats dans leurs procédés, affectueux dans leurs familles, ils n'ont jamais compris ni les droits de Dieu sur eux, ni l'énormité de leurs péchés, ni le besoin qu'ils ont d'un Sauveur. Comment de tels hommes viendraient-ils à Jésus-Christ? Ils sont trop satisfaits d'eux-mêmes. Ils ne veulent pas de la sainteté qu'il apporte. Ils n'ont pas besoin de sa grâce. Ils entrevoient en Jésus-Christ la beauté morale ; ils sont incapables de comprendre en lui le pénitent sublime. Voilà ce qui les arrête, leur conscience satisfaite, superficielle, ce que j'appelle la petite conscience. Ah ! donnez-moi un homme qui sente le poids du péché, qui ait l'horreur du mal, qui, soupirant après une vie meilleure, soit décidé au sacrifice pour trouver la paix, la grâce, le pardon, la vertu, je réponds de cet homme. Il n'a besoin que d'être mis en rapport avec Jésus-Christ pour se donner à lui sans retard et sans retour. Voyez-vous, mon jeune ami, ce qui perd les hommes aujourd'hui, c'est qu'ils ne savent plus que ces paroles : « O Père, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas semblable au reste des hommes, ravisseurs, injustes, adultères. Je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tout ce que je possède. » Voilà ce qu'ils savent dire : Je suis un honnête homme. Ils ne savent plus dire : « Ayez pitié de moi, mon Dieu, parce que je suis un pécheur ! »

LE DISCIPLE

C'est-à-dire qu'ils vont à Dieu avec la petite conscience, la conscience superficielle, qui se contente de peu, et qui, pour cette raison, devient vite une conscience fausse. Ils ne savent plus monter au Dieu de toute sainteté avec cette

conscience délicate et profonde qui tremble toujours de n'être pas assez pure pour le trouver. O mon Dieu, qui connaissez mes tristesses, mes ardents désirs de la vérité, mes efforts douloureux et stériles, donnez-moi une grande conscience, un grand cœur et un grand esprit ; ou plutôt, puisque toutes ces choses sont en moi, faites que je les tourne vers vous, que je tourne vers vous les grands côtés de mon âme. Hélas ! et j'en rougis encore, ne m'étais-je pas imaginé quelquefois que j'étais trop grand pour croire ! j'étais trop petit. Oui, tout ce qui me tenait éloigné de Dieu, de Jésus-Christ, de la Religion, était petit, et la vaine estime que j'avais de ma grandeur était plus petite que tout le reste. O mon Dieu, recevez cet aveu comme le premier signe de mon retour, et recevez celui-ci encore qui m'humilie davantage : Ne m'étais-je pas imaginé que pour me donner à vous, qui êtes la grandeur même et la source de toute grandeur, il faudrait couper les ailes ou à la liberté de ma pensée, ou à la tendresse de mes affections, ou à l'énergie de mon caractère, ou à l'élan des plus nobles désirs de mon âme ? Gloire à vous, je sens comme des écailles qui tombent de mes yeux. Vous n'avez contre vous en moi que ce qu'il y a de petit ; tout ce que j'ai de grand est pour vous. Je vous le donne, ce grand côté de mon âme. O mon Dieu, c'est par lui que j'ai retrouvé la lumière. Je veux m'y reposer, y vivre et mourir.

LE MAÎTRE

Que Dieu bénisse cet élan de votre âme, et qu'il continue à vous assister dans la route que nous avons encore à parcourir. Vous venez de voir qu'il faut à l'homme une Religion. Il la faut à l'homme comme il la faut à Dieu. Ni l'un ni l'autre ne s'explique sans un lien qui les relie.

Demandons-nous maintenant qu'elle est cette Religion. Et pour cela, abrégeant le chemin et allant tout de suite à ce qu'il y a de capital, plaçons-nous en face de Jésus-Christ. Jésus-Christ est-il Dieu ? Car, s'il l'est, qu'y a-t-il à faire que de nous prosterner à ses pieds ?

LE DISCIPLE

Oui, maître, Jésus-Christ est-il Dieu ? voilà la question. Je vous avoue qu'elle me trouble. Vous m'aiderez à la résoudre. Il n'y en a jamais eu de plus grande.

LE MAÎTRE

Non, jamais de plus grande, ni de plus nécessaire, ni de plus redoutable, ni de plus touchante, ni de plus riche en perspectives et en harmonies de tout genre, ni de mieux faite pour solliciter l'attention d'une grande âme. Mais, grâce à Dieu, il n'y en a jamais eu non plus d'aussi facile. Préparez votre esprit et votre cœur. Nous avons vu les premiers rayons de l'aurore ; nous allons assister au lever du soleil.

FIN DU PREMIER LIVRE

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION GÉNÉRALE

PROLOGUE

CHAPITRE I

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

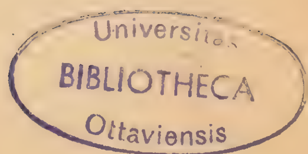
CHAPITRE X

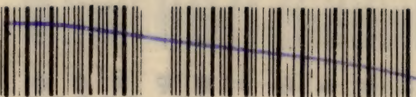
CHAPITRE XI

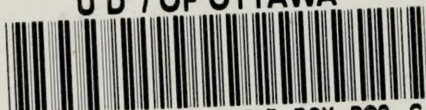
CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

ÉPILOGUE




a39003 001518629b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 07 07 02 04 9